U d'/of OTTAWA
39003004827670

17 JUIL 1965

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ثك

17

LES

ŒVVRES POÉTIQVES

DE M. BERTAVT

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES ŒVVRES POÉTIQVES

DE M. BERTAVT

ÉVESQVE DE SEES

ABBÉ D'AUNAY, PREMIER AUMOSNIER DE LA ROYNE

PUBLIÉES

D'APRÈS L'ÉDITION DE 1620

Avec Introduction, Notes et Lexique

PAR

ADOLPHE CHENEVIÈRE

DOCTEUR ÈS LETTRES

PARIS

LIBRAIRIE PLON

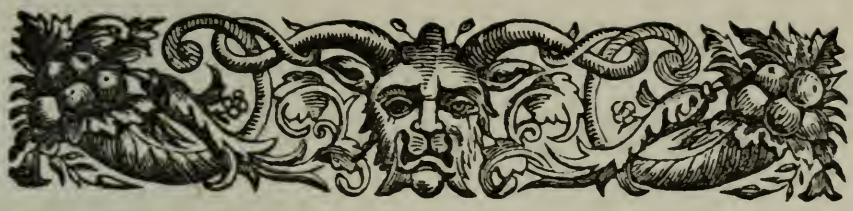
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

Rue Garancière, 10.

MDCCCXCI

Universitas BIBLIOTHECA

PQ
1103
.B5B46
1891



INTRODUCTION LITTÉRAIRE

Le seizième siècle vit naître deux célèbres révolutionnaires des lettres : l'un fut Ronsard, l'autre Malherbe. Ronsard, avec l'audace du génie, laissant loin derrière lui les vétérans de l'école gauloise, marcha en avant, à la tête de sa « brigade ». Malherbe, après lui, voulut réagir contre cet esprit d'entreprise et de conquête. Ronsard avait été le général qui recule les frontières d'un pays; Malherbe fut le sage administrateur qui discipline et fait siennes les terres conquises par l'homme de guerre; mais il réagit tant et si bien que sa réaction fut aussi une révolution.

Ces deux chefs ont peut-être commis des erreurs, l'un par excès d'indépendance, l'autre par excès de méthode; nous n'avons à prendre ici parti ni pour l'un ni pour l'autre; mais au moment de donner à lire les vers de Jean Bertaut, n'est-il pas naturel d'obéir à cette manie, souvent futile, de classification, et de vouloir assigner une place, dans le rang, à

côté de Ronsard ou de Malherbe, à un poète qui les connut tous deux?

La chose est malaisée, car si Bertaut admire Ronsard, il ne cache pas combien l'intimident la verve hardie et l'éclatante versification du vieux maître; il eût voulu imiter plutôt Desportes, suivre le même chemin que sa douce inspiration, faire comme lui des vers ingénieux et faciles. D'autre part, bien que Malherbe fût son compatriote et son contemporain[1], il ne doit pas avoir subi son influence et ne fut pas son ami; soit jalousie, soit mésestime, il ne lui dédie aucune pièce de vers; nulle part il ne le nomme, et Tallemant des Réaux nous apprend que Jean Bertaut, « comme Desportes et des « Yvèteaux, critiqua tout ce que fit Mal- « herbe[2] ». Qui sait pourtant si notre poète, que son jeune enthousiasme avait fait disciple de Ronsard, ne sentait pas en lui une involontaire et secrète sympathie pour le grand réformateur de la poésie française? En effet, s'il est, à la fin du seizième siècle, un écrivain qui ait inconsciemment préparé ou facilité l'œuvre de Malherbe, c'est à coup sûr Jean Bertaut. Malherbe lui-même en a eu l'instinct; « il immola Ronsard tout entier et presque « tout Desportes aux nouvelles doctrines[3] », mais il manifesta une sorte d'indulgence pour Bertaut. « De toute cette volée, il n'estimait « guère que lui, encore ne l'estimait-il guère »;

1. Tous deux étaient nés à Caen, Bertaut en 1552, Malherbe vers 1555.
2. Historiettes, édition Mommerqué, I, 243.
3. Nisard, *Histoire de la littérature française*, I, 406.

car, disait-il, pour trouver une pointe, il faisait les trois premiers vers insupportables[1].

C'était dans le tempérament de Bertaut d'être un *modéré,* et c'est le jugement qu'ont porté sur lui la plupart des critiques, fussent-ils même ses contemporains[2]. « Ronsard ne « lui trouvait pas d'autre défaut que d'être « trop *retenu* pour un jeune poète[3]. » Régnier nous l'apprend aussi, dans sa cinquième satire.

Mon oncle[4] m'a conté que, monstrant à Ronsard
Tes vers étincelants et de lumière et d'art,
Il ne sceut que reprendre en ton apprentissage
Sinon qu'il te jugeait pour un poète trop sage[5].

Malherbe devait faire à Bertaut le reproche contraire; mais, s'il ne l'a jamais formulé lui-même, Boileau, le féal admirateur de Malherbe, l'a formulé pour lui dans ces deux vers où sa haine excessive piétine Ronsard :

Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

1. Malherbe, éd. Lalanne. Paris, Hachette, 1862, in-8°, p. LXIX.

Malherbe disait que les vers de Bertaut étaient *nichil-audos*, c'est-à-dire « qu'il n'y avait rien derrière », les comparant à ces pourpoints dont le devant avait deux doigts de velours et dont le *dos* était fait d'étoffe commune.

Cf. Racan, Mémoires sur la vie de Malherbe (dans les œuvres complètes de Racan). Paris, Jeannet, 1857.

2. Nous ne parlons pas des poètes ses amis, qui, naturellement, le couvrent de fleurs.

3. Dit madame d'Aulnoy dans une notice sur Bertaut, en tête de quelques-unes de ses poésies, dans le *Recueil des plus belles pièces*, etc. Paris, Barbin, 1692, in-12, t. II, p. 115. — Cf. *Bibliographie.*

4. Desportes.

5. Régnier, édition Courbet. Lemerre, 1875, in-8°, p. 38.

N'y a-t-il pas là comme un reproche indirect aux deux disciples de Ronsard? Être seulement « plus retenu » que le chef de la Pléiade, cela ne signifie-t-il pas se permettre encore bien trop de licence au gré d'un Boileau-Despréaux?

« Bertaut, dit Mlle de Scudéry, s'est fait un « chemin particulier entre Ronsard et Des- « portes[1]. Il a plus de clarté que le premier, « plus de force que le second et plus d'esprit « et de politesse que les deux autres ensem- « ble. » Duperron[2] qualifie également Bertaut de poète fort poli et trouve ses vers ingénieux. Scévole de Sainte-Marthe[3] loue sa verve facile, heureuse et pure. D'autres, comme Colletet[4] et Sorel[5], lui reprochent d'avoir abusé des pointes; Moisant de Brieux[6] regrette « qu'il ne sache pas assez l'art de « faire ces liaisons imperceptibles que deman- « dent les vers », et Goujet[7], qui admet ces

1. Conversations sur différents sujets, II, 819, 850. Il donnait, dit-elle aussi, une grande et belle idée des dames qu'il aimait.

2. *Perroniana* [auctore Ch. Du Puy]. Genève [la Haye], 1667, in-8°.

3. *Gallorum doctrina illustrium qui nostra patrumque floruerunt elogia.* Augustoriti Pictavorum, 1602, in-4°; traduit par Colletet : *Éloges des hommes illustres qui depuis un siècle ont fleuri en France dans la profession des lettres.* Paris, 1644, in-4°.

4. *Discours sur l'Éloquence.*

5. *Bibliothèque française.*

6. Recueil de pièces en vers et en prose. Caen, 1671, n-12.

7. *Bibliothèque française.* Cf. Liron, *Bibliothèque chartraine,* dans le livre Ier de la *Bibliothèque générale des auteurs de France,* Paris, 1719, in-4°; Titon du Tillet, *Parnasse*

critiques, ne lui refuse pas les qualités que les auteurs ci-dessus lui reconnaissent, ce qui est, ajoute-t-il, un véritable éloge, eu égard au temps où Bertaut vivait.

Ceux qui, deux siècles plus tard, ont eu à juger l'œuvre de Bertaut, l'ont fait plus librement, plus justement peut-être, par là même qu'ils le regardaient de plus loin.

De fait il est bien le disciple de Ronsard, mais de ce Ronsard que nous appellerons familièrement « le bon Ronsard », celui dont Saint-Marc Girardin écrivait[1] : « Quand, dé-
« goûté de ces fadeurs langoureuses, il revient
« aux amours de bon sens, alors la langue
« semble se reconnaître ; elle est comme ren-
« trée dans sa patrie, et le génie du poète n'est
« plus ni contraint ni ridicule, il est libre et
« gracieux... »

Certes nous ne prétendons pas que Bertaut soit toujours égal à Ronsard dans ce qu'il a d'excellent ; comme son modèle il nous présentera par moments « ce style diffus, ces
« phrases qui s'étendent et s'allongent péni-
« blement[2] » et que d'autres après lui, tels que Scudéry et Chapelain, ne seront pas capables encore de rendre plus légères, plus vives et plus souples. Toutefois, s'il tient de Ronsard certaines qualités et certains défauts, s'il

français, Paris, 1732, in-fol., et Baillet, *Jugement des savants*.

1. Saint-Marc Girardin, *Tableau de la littérature française au XVIe siècle*, p. 73. Nisard, *op. cit.*, 390 et ss. Sainte-Beuve, *Le XVIe siècle*, etc., etc.

2. Saint-Marc Girardin, *ibid.*

adopte certaines habitudes, certains procédés du maître, il en délaisse bon nombre.

C'est ainsi qu'à l'exemple de Ronsard « qui « pilla Thèbe et saccagea la Pouille », Bertaut fait souvent appel au ban et à l'arrière-ban de la mythologie; mais son enthousiasme pour l'antiquité ne va pas jusqu'à rimer des odes à l'imitation de Pindare ou d'Horace; de même, sans oser tenter l'épopée, il traduit comme Du Perron deux livres de l'Énéide. S'il ne met pas en pratique la théorie, soutenue par Ronsard, du *provignement des vieux mots,* il crée d'autre part, à la façon homérique, des mots composés[1]. Il ne craindra pas non plus, suivant les préceptes du chef de la Pléiade, d'employer de temps en temps des termes techniques, empruntés à certains métiers[2].

Bertaut s'est donc montré plus timide que Ronsard[3], et en cela il a été utile à la langue

1. A vrai dire, nous n'en avons relevé que deux; mais ces deux seuls exemples auraient suffi à scandaliser Malherbe. En parlant de certains fruits magiques dont la vertu est de faire pleurer, Bertaut dit :

Hélas pleust-il aux dieux que ces fruits *porte-larmes*
M'eussent remply le front des effects de leurs charmes.

Et ailleurs, il appelle l'assassin du roi de France un traître, un *fausse-foy.*

2. Assistant à la mise au cercueil de Henri III, il parlera des *clous* que l'artisan enfonce dans les *ais* de bois, et dédaigne avec raison de chercher de vaines périphrases. Ce morceau, que nous citons d'ailleurs plus loin, offre, par le réalisme même des expressions, une certaine vigueur qui n'eût pas été du goût de Jacques Delille.

3. Du Perron a dit de lui : « M. Bertaut, évêque de Séez, et moi, nous fîmes des vers sur la prise de Laon. Les siens furent trouvés ingénieux; les miens avaient un peu plus de nerf, un peu plus de vigueur; il était fort poli. »

poétique; cette « retenue » lui a valu l'éloge d'un critique moderne, en général sévère pour Ronsard et ses disciples. Lors même, dit Nisard[1], « que la mention d'estime dont les a « honorés Boileau ne m'en eût pas fait un « devoir, la vérité eût réclamé pour Desportes « et Bertaut. Il y a une sorte de création dans « cette sagesse même qui les tint en bride... « Ils ont marqué, si même ils ne l'ont pas pro- « voqué, un retour de goût dans le public « français; ils ont rendu plus facile la tâche « de Malherbe, qui devait apprendre d'eux à « faire mieux qu'eux. »

Tenons-nous-en à cette parole, qui assigne à Bertaut une place dans l'histoire de la poésie française; à ce seul titre il avait droit à être sorti de l'oubli, comme un de ces portraits d'ancêtres que l'on remet au jour; mais cet hommage de la postérité, il le méritait aussi par une qualité toute délicate, indéfinissable et si personnelle que, même aux plus doctes, les meilleurs préceptes ne la pourront faire acquérir : Bertaut était poète.

Ce n'est pas, en effet, un de ces versificateurs comme le seizième siècle en compta des centaines, pour qui la poésie n'est qu'un pur jeu d'adresse, une artificielle combinaison de mots et d'assonances qui prétend être claire, expressive, harmonieuse, un exercice de bouts-rimés qui n'enchâssent nulle pensée originale. Non! Bertaut, presque toujours, « dit quelque chose » dans ses vers et s'efforce de

1. *Histoire de la littérature française*, I, 383.

le bien dire. Si parfois le sujet nous en paraît futile, s'il fait un sonnet sur les gants encore imprégnés du parfum d'une main chérie, ce sont là de charmantes faiblesses d'amoureux que nous n'irons pas reprocher au poète ; s'il rime des vers pour une mascarade ou un ballet, il convient de se rappeler qu'étant homme de cour, il devait faire de ces sortes de concessions à ses brillants protecteurs. Quel poète moderne, fût-il auguste, n'a pas commis de ces vers de circonstance que l'éditeur et le public ignorent ? Le tort qu'eut peut-être Bertaut, fut de laisser produire tout ce qu'il écrivit.

Dans le second recueil surtout[1], — des vers de jeunesse, — bien des pages auraient pu être l'objet d'un de ces *auto-da-fé* salutaires que les vrais poètes ne regrettent jamais. Si Bertaut a cédé à un mouvement de vanité, c'est que sans doute le premier recueil, publié l'année précédente, lui avait valu de flatteurs encouragements. Pourtant il eut un scrupule ; évêque de Séez, il ne trouva pas bienséant de signer ces « *vers amoureux* », et ce volume, publié par Pierre Bertaut, parut sans nom d'auteur. Mais, nous le répétons, s'il fut le second en date, il contient cependant les premières poésies de Bertaut, dont beaucoup avaient déjà « veu le païs », comme dit le frère de l'auteur.

On trouve dans ce recueil des *stances* et des *complaintes* en strophes de quatre ou de six

1. Publié en 1602 par son frère, Pierre Bertaut.

vers; l'alexandrin y est presque toujours employé; il en est de même dans les *élégies;* puis viennent quelques *chansons,* en petits vers lestes et bien troussés; puis des *ballets, cartels, mascarades;* enfin, des *sonnets,* et un poème intitulé : *Pannarette* ou *Fantasie sur les cérémonies du baptême de Mgr le Dauphin.*

Toutes ces pièces présentent le même caractère : on y devine un désir d'être fin, délicat, ingénieux ; une recherche de ce que Malherbe appelait les *pointes de Bertaut.* Mais, bien que cette préoccupation constante finisse par être une fatigue pour le lecteur, bien que l'on soit parfois tenté de l'appeler de l'affectation, on est forcé de reconnaître que ce besoin de « trop bien dire » est le fait d'un artiste ; le poète qui s'oblige ainsi à travailler sa pensée en tous sens pour l'affiner, nous la montre plus brillante, plus aiguë, plus incisive.

Et c'est par cela même que Bertaut doit nous plaire, à nous autres modernes, habitués que nous sommes aux subtilités de la pensée et de la forme[1] ; il semble souvent plus près de nous que les classiques du dix-septième siècle. Ses stances étaient fort goûtées de

1. De fait, il lui arrive de trop subtiliser sa pensée, comme en ces vers :

Et quoy, voyant qu'vn autre enchaîne entre ses mains
La jeune liberté de celle qui m'en priue,
Voudroy-ie bien encor supporter ses dédains,
Et viure en la seruant captif d'une captive ?

Et que dire d'une exagération comme celle-ci, qui touche au ridicule :

Mon lit est de mes larmes
Trempé toutes les nuits

Sainte-Beuve; c'est là un précieux éloge; ceux qui feuilletteront le livre de Bertaut après le célèbre critique, trouveront bien des vers à citer dans ces pages de stances où le poète nous confie ses amours, nous conte ses joies ou ses regrets.

Ainsi, n'y a-t-il pas une résolution fière dans l'effort qu'il fait pour cacher sa douleur d'amoureux méconnu :

Mon cœur, bany de toy les souspirs et les larmes :
Graue sur ta prison le mot de liberté :
Arme toy de constance, et remply de fierté
Comba ce fier esprit auec ses propres armes...

Pense que n'ayant peu de toy devenir maistre,
Ny vaincre ton désir, ny vaincre ton malheur,
Encor t'est-ce beaucoup de vaincre ta douleur,
Et n'estant plus à toy pouuoir feindre de l'estre.

On retrouve cette pensée en maint endroit :

Ie sais bien tout ensemble et brusler et me taire...
Ceux-là souffrent bien peu qui se plaignent beaucoup...

Et ailleurs, avec quelle charmante franchise il avoue que, déjà vieux, il ne se peut défendre d'aimer ! Tout d'abord, sa raison l'arrête; il se dit à lui-même, parlant de son tardif amour :

Il faut qu'il laisse en paix ton arrière saison.

Mais cette résistance est brève, et il s'écrie, non sans orgueil :

L'automne de mon âge est encores capable
Des passions qu'Amour sçait en l'ame allumer :
S'il ne possède l'heur de se voir bien aymable,
Il possède l'honneur de sçauoir bien aymer.

Voici encore, sous une autre forme, l'aveu de cet amour plus fort que sa raison :

Bien est-ce une folie aux vœux de mon penser,
D'oser à leurs beautez son amour adresser,
Eleuant mon desir vers un bien impossible :
Mais ma folie est belle, et i'aime beaucoup mieux
Paroistre sans raison, que sans cœur et sans yeux,
Et plustost estre dit insensé qu'insensible.

Ces vers ne font-ils pas songer à cette mélancolique et douce confidence d'un grand poète moderne :

J'aime et je sais répondre avec indifférence ;
J'aime, et rien ne le dit ; j'aime, et seul je le sais ;
Et mon secret m'est cher et chère ma souffrance,
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur ; — je vous vois ; c'est assez !

Bien que ces stances témoignent d'un certain lyrisme naturel, Bertaut n'a pas composé d'odes, à la façon de Ronsard du moins ; il s'est contenté de rimer des chansons comme les anciens poètes de l'école marotique.

Elles sont assez adroitement faites, mais n'ont pas d'autre mérite, selon nous ; l'une d'elles a cependant su charmer messieurs de Port-Royal :

Les cieux inexorables
Me sont si rigoureux
Que les plus misérables
Se comparans à moy se trouveroient heureux.

Léonard et La Harpe ont fait chacun le refrain d'une romance avec l'un des couplets de cette chanson :

Félicité passée
Qui ne peut revenir,

Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir !

Hélas ! il ne me reste
De mes contentements
Qu'un souvenir funeste
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Bertaut était-il sincère, ou bien avait-il lu l'immortel poète à qui Musset reprochait une semblable pensée :

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?

Dans ses *Élégies,* nous retrouvons la même inspiration que dans les stances ; toujours cet amour discret, méconnu, douleur que le poète supporte en silence.

Le mal n'est guères grand qui se peut bien dépeindre.
Et ie sçay mieux souffrir que ie ne sçay me plaindre,
Ayant l'âme plus ferme à porter mes malheurs
Que la langue éloquente à conter mes douleurs.

Parfois, un vrai cri de passion courroucée lui échappe ; ce n'est plus le poète maniéré, le courtisan qui mesure ses mots et distille ses vers. C'est l'homme qui souffre et s'indigne. A part quelques expressions et tournures qui sont de la vieille langue, n'est-ce pas l'inspiration racinienne qui passe dans ces vers :

Ah ! fille sans amour, ou du moins sans constance,
Pourquoy paissant mon cœur d'vne vaine esperance,
Me iuras-tu iamais que mon feu te plaisoit,
Et qu'vn mesme desir ta poitrine embrasoit ?
Pourquoy soufflant l'ardeur de ma flamme insensée
M'asseuras-tu iamais que i'estois ta pensée :
Et que ta seule amour bruslant trop viuement
Ne nous permettoit point d'aymer également ?

Si tu ne m'aymois point que te seruoit la fainte
Dont tu trompois l'espoir d'vne amitié si sainte!
Si vrayment tu m'aymois, pourquoy sans mon erreur
As-tu pris ma constance et mon nom en horreur?
Qu'ay-ie dict, qu'ay-ie faict, digne de ce supplice?
Que ie sache ma faute auant qu'on me punisse.
Qu'on ne me face point, par vne iniuste loy,
Mourir sous les tourments sans me dire pourquoy.

A-t-il, ce fidèle amant, commis le crime d'insulter jamais celle qui l'oublie aujourd'hui? Non! et c'est en un vers digne du grand Racine qu'il s'écrie, se défendant de ce crime de lèse-amour:

A toy seule est la faute, à moy seul la douleur.

Parfois aussi, le sentiment descriptif apparaît, et ces pages où le poète s'inspire de la nature, ne sont pas ses moins heureuses.

On dit qu'en Idumée, és confins de Syrie,
Où bien souuent la palme au palmier se marie,
Il semble à regarder ces arbres bien-heureux
Qu'ils viuent animez d'un esprit amoureux.
Car le masle courbé vers sa chère femelle
Monstre de ressentir le bien d'estre auprès d'elle;
Elle fait le semblable et pour s'entr'embrasser
On les voit leurs rameaux l'vn vers l'autre auancer.
De ces embrassements leurs branches reuerdissent.
Le ciel y prend plaisir, les astres les benissent :
Et l'haleine des vents souspirants à l'entour
Loüe en son doux murmure vne si saincte amour.
Que si l'impieté de quelque main barbare
Par le trenchant du fer ce beau couple sépare,
Ou transplante autre-part leurs tiges desolez,
Les rendant pour iamais l'vn de l'autre exilez;
Iaunissants de l'ennuy que chacun d'eux endure
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre élément.

Si vous m'aimiez, hélas! autant que ie vous ayme,
Quand nous serions absents nous en ferions de mesme :
Et chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommez les palmes d'amitié [1].

Ces vers nous en rappellent quelques autres, d'une venue moins personnelle, et où apparaît trop visiblement l'imitation des classiques anciens, mais qui témoignent d'un réel talent descriptif. Il s'agit là d'une fée, que le poète évoque, « charmeresse » autant qu'une autre Sapho.

I'ai veu souuentefois quand aux rais de la lune,
Pieds nuds, escheuelée, et d'vne verge brune
Les régions du ciel sur la terre marquant,
Tous les demons d'Erebe elle allait invoquant,
Les ormes et les pins descendre des montagnes :
Les bleds se transporter des voisines campagnes
Sur la riue déserte, et leurs chefs demy-blonds
Ondoyer sous le vent au milieu des sablons;
Le ciel dans l'Océan secoüer ses estoilles;
Les vaisseaux sur la mer singlans à pleines voiles,
S'arrester à sa voix. . . . . .

« Le ciel dans l'Océan secouer ses étoiles! » Voilà de ces belles audaces que n'enseignait pas Malherbe, et qui auraient valu à Jean Bertaut l'indulgence des romantiques de 1830.

1. Sainte-Beuve admirait ces vers, à propos desquels il observe que cette comparaison a déjà été exprimée au XIIIe siècle dans le *lai du Chèvrefoil* par Marie de France et développée par Gœthe dans son *Élégie d'Amyntas*. — Il ajoute : « Bertaut a une certaine élégance racinienne, lamartinienne. » (*Revue des Deux Mondes*, 1841.) Henry Martin a dit aussi : « Bertaut a été spiritualiste par sentiment, sinon par système, et c'est là en partie ce qui fait sa supériorité. » (Notice sur les œuvres poétiques de Desportes, Bertaut, etc. *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1840, p. 26.)

Ces derniers vers figurent dans le recueil de 1601, qui, dans son ensemble, révèle une indiscutable vigueur poétique.

Les pièces qu'il contient doivent être de longtemps postérieures aux stances et sonnets d'amour de 1602. On y sent que le poète n'est plus un jeune homme ; il y parle avec autorité ; la pensée y est plus libre, plus simple, et n'en paraît que plus grande. D'ailleurs, mêmes vers soignés, cadencés ; même souci de la rime et de l'euphonie ; encore des longueurs, des périodes qui reprennent leur élan à l'endroit où elles devraient faire halte ; encore des antithèses, des pointes, de la recherche[1]..., mais, à tout prendre, un art déjà maître de soi, capable de produire de ces strophes dont la chantante harmonie fait songer au poète des *Méditations*.

C'est pourquoy dès le poinct où l'aube annonce au monde
Le retour du bel astre à qui le sein de l'onde
Preste toutes les nuicts son humide sejour,
Et dès que le réueil desille ma paupière,
I'ouure auec vn soûpir ma bouche à la prière,
Consacrant à ton nom les premices du iour.

Les psaumes et cantiques d'où ces strophes sont tirées témoignent d'un réel effort vers la concision de la pensée ; témoin ces deux vers, un peu durs à l'oreille, mais bien frappés :

Ignorez-vous encor qu'aux âmes désolées
Commander les chansons c'est conseiller les pleurs ?

Du reste, bien que la plupart des pièces du recueil de 1601 soient adressées à de grands

1. Voir p. 97, vers 17-24.

personnages, et qu'ainsi le poète se trouve obligé, par la seule dédicace de l'œuvre, d'élever sa pensée, d'ennoblir son langage, pourtant le naturel n'en est pas facilement exclu.

Quelle noble simplicité dans cette prière qu'adresse au Roi l'âme du duc de Joyeuse :

C'est pourquoy ie requiers pour ma gloire dernière
Qu'on t'apporte mon corps enfermé dans sa bière,
Afin que de tes mains recevant quelques fleurs
Et si ce n'est point trop, de tes yeux quelques pleurs,
Il en ressente l'aise en son cœur insensible
Et qu'il en dorme après d'un somme plus paisible.

Et le beau vers que celui où le monarque résume la pieuse affection qu'il garde à son ami défunt :

La mémoire des morts leur sert d'une autre vie.

Parfois même ce naturel devient presque du réalisme, et n'en produit qu'un effet plus vigoureux. Qu'on en juge par ces vers : Le roi Henri III est mort. Bertaut a pénétré dans la chambre funèbre, et il s'adresse à l'homme qui va enfermer dans la bière la royale dépouille :

O toy (lui dis-je alors d'vne voix triste et basse)
Qui de la main céleste a receu ceste grâce
D'enfermer au cercueil les os d'vn si grand roy,
Pour Dieu ne veuille point enuier à ma foy
L'honneur de t'assister en ce piteux office
Que lui rend maintenant ton fidèle seruice,
Permets moy de tenir le sapin que tu couds;
Que j'en touche les ais, que j'en touche les clous,
Que ma tremblante main vn à vn te les donne...

Nous retrouvons ces mêmes qualités dans la

pièce que Bertaut composa sur la mort de Calleryme (Gabrielle d'Estrées), et où il fait tour à tour parler le Roi et sa maîtresse.

Elle dit, la pauvre morte, à son royal amant qui lui survit :

Et quand d'autres beautez s'offriront devant toy
Pour tenter ta constance et débaucher ta foy,
Lorsque tu sentiras ton cœur prêt à se rendre
Dis soudain à part toy, repensant à ma cendre :
Les yeux de Calleryme en sa tombe enfermez
Qui ne sont plus que terre et que j'ay tant aymez
Deffendent sans parler cette erreur à mon âme.

Mais le Roi n'oubliera pas celle qui n'est plus ; il lui appartient encore, et comment désormais pourrait-il « se renchaîner » à une autre femme,

Puisqu'il faut être à soy pour se pouuoir donner !

On sent encore le même souffle vigoureux dans ce vers, vraiment cornélien :

J'oste à bon droit la vie à qui m'oste l'honneur.

Dignes de Corneille aussi ces vers bien classiques :

Et vous Roys dont la gloire en nul temps ne se passe...
...C'est vostre propre sang, c'est ce sang généreux
Qui prenant source en vous, et depuis tant d'années,
D'un cours vainqueur du temps, vainqueur des destinées
Coulé jusques à nous par deux ruisseaux diuers
A donné tant de rois à ce grand uniuers.

L'hymne à saint Louis est riche de pensées fortes, de vers éloquents. « J'imagine, dit Nisard[1], que si, parfois, il arrivait à Malherbe

1. *Op. cit.*, I, 392.

« de s'adoucir, ce devait être pour des vers « comme ceux-ci :

Inhumains, qui de sang ayant les âmes teintes,
Mauuais pasteurs de peuple, écorchez vos troupeaux,
Pour changer en draps d'or leurs misérables peaux,
Pensez-vous que le ciel qui hait la tyrannie
Favorise la vostre ou la laisse impunie?

C'est là un sage et haut langage. Bertaut, du reste, même quand il s'adressait au souverain, avait son franc parler de poète. Ne disait-il pas à Henri IV, à ce roi-soldat, lui parlant de ses devoirs :

Qu'il ayme les beaux-arts dont les Muses s'honorent
Et scache que les ans toutes choses déuorent
Fors les sacrés labeurs d'vn illustre écriuain;
Que l'épée est sans nom qui ne doit rien au liure
Et que pour acquérir l'honneur de toujours viure,
Si l'vn ne parle point, l'autre combat en vain.

Il nous resterait à parler de la traduction « un peu paraphrasée » que Bertaut a faite du IIe livre de l'*Énéide;* mais nous avons préféré présenter au lecteur nos observations sous forme de notes accompagnant le texte de la traduction ; nous avons agi de même pour les psaumes et les cantiques, dont plusieurs avaient été traduits avant Bertaut par les poètes de l'école gauloise, notamment par Marot.

Donc arrêtons-nous; il faudrait citer encore bien des vers pour épuiser les richesses poétiques du singulier écrivain que nous ramenons devant le public lettré après plus de deux siècles d'oubli. Oui, ce mot « singulier » est

bien celui dont sera qualifié Bertaut par ceux qui l'auront suivi pas à pas dans sa vie et dans ses œuvres.

Homme de lettres avant tout, à dix-huit ans il se passionne pour Ronsard et Desportes, et, simple rêveur, il fait des vers d'amour : puis, avec l'âge, l'ambition lui vient ; déjà ses poésies ont fait parler de lui à la cour, et comme il n'a pas l'âme d'un guerrier, c'est l'uniforme de l'Église qu'il revêt pour parcourir la carrière des honneurs et arriver à la gloire. Mais toujours et partout, la poésie, première compagne de sa jeunesse, le suit, le distrait, le console. C'est sur elle qu'il s'appuie dans les chemins ardus ; il l'emmènera dans la calme retraite de Bourgueil, quand sévira la guerre ; elle lui dictera le langage qu'il doit tenir aux rois et aux reines ; et, plus tard, lorsque Henri IV, dans son château de Fontainebleau, donnera une fête entre deux batailles, Bertaut, l'aumônier de la Reine, Bertaut, l'évêque de Séez, redeviendra poète de cour ; ce prélat qui, la veille encore, faisait du haut de la chaire planer sur un auditoire recueilli les éloquentes vérités du christianisme, cet évêque qui vient d'assister au baptême du Dauphin, reprend au sortir de l'église sa plume alerte et joyeuse, et compose un *récit pour le ballet de douze dames toutes couvertes d'estoiles,* pour les *princes vestus de fleurs en broderies* ou pour les *chevaliers de la Baleine.*

Et de même que le caractère de cet homme à toute heure varie, de même ce poète nous apparaît sous des aspects toujours nouveaux ;

cette variété existe non seulement par les titres divers de ses poésies, qu'il nomme tour à tour cantiques, élégies, sonnets, complaintes, chansons, non seulement aussi parce que tantôt le poète se plaît à suivre Ronsard, tantôt à devancer Malherbe, mais surtout parce que Bertaut, cœur sensible et changeant, esprit souple et délié, aux impressions vives et rapides, Bertaut a été un poète sincère et s'est montré dans son œuvre tel qu'il fut dans sa vie.

Aussi bien, si à côté de réelles beautés artistiques cette œuvre présente des erreurs ou des faiblesses, elle garde malgré tout à nos yeux le mérite d'être vivante, émue, vraiment humaine en un mot, et c'est l'un de ses meilleurs titres au droit qu'elle a de vivre encore.

INTRODUCTION BIOGRAPHIQUE

JEAN Bertaut était né à Caen, l'an 1552[1]. Son père, François Bertaut, originaire de la paroisse de Donnay et professeur de sciences au collège du Bois, s'occupa en personne de l'édu-

1. Cette date nous est donnée par un passage du livre de Huet : *Recherche sur les Antiquités de Caen*, pp. 345 et 346.

Bertaut, en 1570, avait écrit un sonnet à la louange de l'ouvrage de Huet. Ce sonnet, adressé à Charles de Bourgueville, seigneur du lieu de Bras et de Brucourt, avait été conservé par le dédicataire dans ses œuvres manuscrites. M. de Bras y avait de sa main même noté que le jeune poète avait alors (en 1570) dix-huit ans. Huet eut connaissance de ce manuscrit et dit se l'être fait communiquer par M. Foucaud, intendant de la généralité de Caen. Ces deux sonnets sont en tête de l'ouvrage de Charles de Bourgueville, sieur de Bras, *Recherches et Antiquités de la province de Neustrie*, Caen, 1588, pet. in-4°, réimpr. en 1877. Bourgueville était, comme Bertaut, ami de la Fresnaye, qui lui dédia des vers en tête de son livre : *Recherche et Antiquités, etc...* La Fresnaye doit être l'auteur de cet anagramme de Charles de Bourgueville : *L'heur de grace use l'oubli.*

Quelques auteurs prétendent que Bertaut était né à Condé-

cation de son fils Jean et lui rendit familiers les auteurs classiques, grecs et latins[1].

sur-Noireau : Baillet, *Jugement des savants sur les poètes modernes*, éd. in-4°, tome V ; Le Fort de La Morinière, *Biblioth. poétique*, tome I, etc.; mais Huet (*op. cit., ibid.*) dit que les descendants de Bertaut soutiennent aussi que Caen était le lieu de sa naissance. En outre, le Père Sanadon, qui était de Caen, consacre cette opinion dans une pièce intitulée : *Ad viros Cadonenses ut poesim colant,* le nomme parmi les gloires de sa patrie, et côte à côte avec le poète Sarasin, natif d'Hermanville, près de Caen.

Dum stabit ingens gloria Galli
Vincet Tibullum suavior asperum
BERTALDUS, auditusque nymphis
Blandiloquo SARASINIUS ore.
(*Natales Stephani Sanadonis e Societate Jesu Odæ Cadoni. Antonius Cavelier,* 1702, pet. in-8, p. 46.)

Cf. Goujet, *Bibl. franç.*, t. XIV, p. 149, 150. — Voir aussi : *Le Moreri des Normands*, par l'abbé Guiot, ms. de la Bibl. de Caen; *Poètes normands,* publié par Baratte; *Mémoires de l'Académie de Caen,* année 1840, p. 26. Notice par H. Martin, professeur de littérature à la Faculté des lettres de Rennes. *Journal de l'Orne,* numéros 25 et 26, an XI (1803), et un *supplément* au numéro du 19 août 1810. Notice par Louis Dubois.

1 Jean Bertaut avait un frère cadet, Pierre Bertaut, qui édita ses œuvres, et eut pour enfants : 1° François Bertaut (1620-1702), lecteur de la Chambre du Roi, puis conseiller d'Église au Parlement de Rouen, et conseiller laïque au Parlement de Paris. François Bertaut a écrit un *Traité sur les prérogatives de la robbe.* — 2° Madame de Motteville, Françoise Bertaut (1621-1689), auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche.* Notre poète était donc de famille honorable, et si nous en croyons madame d'Aulnoy (*Recueil des plus belles pièces,* etc.; v. *supra,* p. III, note 2), il eut un ancêtre du nom de *Jean,* qui fut le secrétaire de Charles VIII, et employé par ce prince dans les plus importantes affaires de ce temps-là.

Il y a aussi un *Jacques* Bertaut dont le portrait est au Louvre, dans la salle des primitifs français, sur la cloison qui la sépare des galeries flamandes. C'est un homme d'une

Mais la poésie française devait le détourner bientôt de ses premiers modèles. Deux maîtres, Ronsard et Desportes, excitèrent vivement sa jeune imagination.

Il le raconte lui-même dans son *Discours sur la mort de M. de Ronsard :*

Ie n'auois pas seize ans quand la première flame
Dont la Muse m'éprit s'alluma dans mon âme ;
Car dès lors vn désir d'euiter le trespas
M'excita de te suivre et marcher en tes pas ;
Me rendit d'vne humeur pensiue et solitaire
Et fist qu'en dédaignant les soucis du vulgaire,
Mon âge qui fleury ne faisait qu'arriuer
Aux mois de son printemps déjà tint de l'hyuer.
. . . . . .
Depuis venant a veoir les beaux vers de Desportes
Que l'Amour et la Muse ornent en tant de sortes,
Ce désir s'augmenta, mon âme présumant
D'aller facilement sa douceur exprimant.
Fol, qui n'aduisay pas que sa diuine grâce
Qui va cachant son art d'vn art que tout surpasse,
N'a rien si difficile à se veoir exprimer
Que la facilité qui le fait estimer.

Découragé, il revient à Ronsard :

Je te prins pour patron ; mais je pu moins encore
Avec mes vers de cuiure égaler les tiens d'or...

Dès lors, les livres de ces deux poètes

trentaine d'années, vêtu d'un costume Henri II. Le Catalogue de l'école française, sous le n° 117, porte : « *Jacques Bertaut,* contrôleur de la maison du Roy, qui vivait vers 1560. » — On lit sur le portrait l'inscription suivante : « Jacques Bertaut, contrôleur de la mn du Roy. — (*Ancienne « collection.*) » Nous ignorons si ce Jacques Bertaut était parent du poète ; chronologiquement il pourrait être son oncle ; mais rien ne nous a permis de l'établir. — Le seul portrait authentique de Jean Bertaut est à la Bibliothèque de

furent ses inséparables compagnons, et il leur voua un culte pieux.

Alors vos escrits seuls me chargèrent les mains...
. . . . . .

Ronsard même l'encouragea dans ses débuts poétiques :

Me disant que Clio m'appeceut de bon œil
Lorsque mon premier jour veit les rais du soleil;
Qu'il me fallait oser : Que pour longuement viure,
Il fallait longuement mourir dessus le liure,
Et que j'aurais du nom, si sans estre estonné
Je l'allois poursuiuaht d'vn labeur obstiné.

Il semble que Bertaut ait suivi ces conseils, et que toute sa vie ait été celle d'un laborieux. Un jour, comme il était malade, une dame de ses amies lui reprochait de trop aimer l'étude et de se fatiguer à lire; Bertaut lui répondit par ces vers galants :

...Si la douleur qui m'abat sans remède
Procède de trop lire, hélas! elle procède
De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas[1].

Bertaut, du reste, n'a pas besoin d'un prétexte pour écrire des vers d'amour. Ceux

Caen. Il a été reproduit par M. Charles Devritz, dans les *Poètes normands* (édit. Baratte. Paris, Lacrampe. Gr. in-8°. Notice sur Bertaut, par G. Mancel). Ce portrait est celui d'un homme jeune, au front élevé, aux traits fins et portant toute sa barbe. Le visage est empreint d'une sévérité pensive.

1. Vers inédits cités dans une notice sur Bertaut en tête

qu'on vient de lire ne sont que galants. Il en est dans son œuvre de moins discrets, de plus franchement passionnés.

Voici telle dame dont il a bien longtemps attendu les faveurs, puisqu'il la somme, ou de le prendre en pitié, ou de le laisser mourir.

Il est temps, ma belle âme, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon désir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie un cruel sacrifice.

Qui était cette cruelle? Peut-être est-ce cette Lyonnaise dont le poète disait, au jour de la séparation :

Mais que ma triste vie en me quittant la suiue;
Et que chacun de nous en mesme temps arriue
Elle dedans Lyon, moy dedans le tombeau.

Pourquoi citer d'autres vers? Le seul titre du recueil de 1602 : « Vers amoureux », nous dit assez que Bertaut, homme de cour, homme d'Église, et... homme d'esprit, aimait les femmes ; et, pour nous convaincre qu'il les connaissait bien, il nous suffit de certains de ses préceptes, semés çà et là dans son œuvre,

des poésies de lui que renferme le *Recueil des plus belles pièces des poètes françois, tant anciens que modernes, depuis Villon jusqu'à M. de Benserade.* Paris, Cl. Barbin, 1692, 5 vol. pet. in-12, tome II, p. 115.

Les notices de ce recueil sont attribuées par Brunet à madame d'Aulnoy, l'auteur des *Voyages et mémoires d'Espagne.* (Voir Brunet, *Manuel,* t. IV, 1168.)

et marqués au coin de l'expérience; témoin celui-ci :

> Et tien pour asseuré que l'amour d'une dame
> N'est jamais si brûlant que quand il est contraint
> Par quelque injuste loy de se monstrer esteint.

Aussi bien, quand on vient de fermer le recueil de 1602, on s'étonne que l'auteur n'ait pas mis en épigraphe à ces poésies d'amour et de jeunesse ces deux vers, qu'il écrivait en 1601 :

> Il est plus malaisé que peut-être il ne semble
> D'être jeune et Français et sage tout ensemble.

Ces succès galants que célébrait sa verve poétique durent aider à sa fortune. Les femmes qui s'avouaient vaincues par lui l'étaient peut-être aussi par le charme de ses vers, et sachant que le poète chanterait leurs défaites, elles y songeaient comme on rêve d'une victoire.

Ainsi, Bertaut avait pour lui toutes les brillantes qualités de l'homme de cour. Puis il est à supposer que le poète Desportes, son ami, le servit auprès de Henri III. On sait que Desportes, qui avait fidèlement suivi le duc d'Anjou en Pologne, fut comblé de faveurs par son maître, devenu roi de France[1]. Il recommanda sans doute au nouveau souverain le jeune Bertaut, qui fut nommé d'abord précep-

1. Desportes ne passa que neuf mois en Pologne. Voir, Poésies de Desportes, 1591, in-8, p. 427 : *Adieu à la Pologne*. Cf. Goujet, *Bibl. franç.*, t. XIV, p. 65-66.

teur du comte d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, puis, en 1577, secrétaire du cabinet du Roi, charge qu'il occupa jusqu'à la mort de Henri III (1589).

Le Roi l'avait choisi en outre comme lecteur ordinaire[1], et nommé conseiller au parlement de Grenoble.

L'ambition de Bertaut pouvait commencer d'être satisfaite; de pacifiques devoirs, une douce existence partagée entre son roi et le culte de ses chères lettres, tels étaient les vœux qu'il osait former à dix-huit ans et qu'il venait de voir comblés. Mais les événements qui se déroulèrent de 1576 à 1593 ne durent pas laisser notre poète jouir en paix des faveurs qu'il avait obtenues.

Toutefois, durant cette période de dix-sept années, qui fut ensanglantée par les troubles de la Ligue, Bertaut, en habile courtisan, sut se conserver la faveur de Henri III, tout en donnant sa sympathie au parti catholique. Cette conduite d'ailleurs était facilitée par l'attitude même du Roi. On sait que pendant la fameuse « guerre des trois Henri », le roi de France, qui s'était officiellement rallié aux Lorrains contre les protestants[2] et envoyait ses armées combattre Henri de Navarre, ne voyait pas avec satisfaction les succès de la Ligue. Il assistait presque en spectateur à la lutte des deux grands chefs de parti, le duc

1. D'après quelques actes de 1583, dit Goujet, t. XIV, p. 153.
2. Traité de Nemours, 7 juillet 1585.

Henri de Guise et le roi Henri de Navarre, également mécontent des victoires de chacun. Il résistait à l'un comme huguenot et redoutait l'autre comme ambitieux.

Aussi bien, Bertaut observa-t-il une prudente réserve. Il est probable qu'il était à la cour durant les années 1587-1589. En tout cas, il rappelle en ses vers les grands événements de l'époque. C'est ainsi qu'après la bataille de Coutras, il composa un assez long poème sur la mort de Lysis, où, sous le nom de Daphnis, il nous montre Henri III déplorant la mort d'Anne, duc de Joyeuse, tué sur le champ de bataille le 20 octobre 1587. Il rappellera aussi dans ses vers l'assassinat du duc de Guise, le 23 décembre 1588, et la mort de Catherine de Médicis, le 5 janvier 1589.

Enfin, nous le retrouvons à la suite du Roi à Saint-Cloud, le 1er août 1589, quand eut lieu l'attentat de Jacques Clément. Le Roi rendit l'âme le lendemain, et Bertaut fut témoin de sa mort. Il pleura son maître dans une « *Complainte sur la mort du feu Roy faite peu après son trespas* ». On y retrouve certains détails précis, vivants, émus, qui témoignent de la véracité du poète et sont de curieux documents :

Le malheureux cousteau d'vn traistre son sujet
De qui rien ne sembloit plus vil ny plus abject,
L'a despouïllé de vie en sa chambre royale,
Presque deuant les yeux de sa garde loyale,
De sa noblesse armée, et de la ieune ardeur
De vingt mille soldats marchans sous sa grandeur.

Il s'attriste d'être encore vivant; il eût voulu mourir...

Et triste ne voir point ce qu'auec tant de dueil
Sainct-Cloud depuis trois mois a veu deuant son œil.

Il a assisté à l'agonie du Roi, qui fut navrante :

Ie voy ce pauvre prince étouffé de douleurs
D'une voix que la mort rendoit foible et cassée,
Et d'un piteux regard dont l'âme estoit percée,
Tantôt jetté sur terre et tantost vers les cieux,
Implorer le secours des hommes et des dieux.

Il a vu également mettre le prince au cercueil, et cette vue le frappa « d'un tel coup de doûleur »,

Que presque éuanouy je tombai sur la place,
En paleur une pierre, en froideur de la glace.....
. . . . . .
Dieu! qu'il roula de pleurs sur mon visage blesme
Quand après ce transport ie reuins à moy-mesme.....
. . . . . .

Après la mort de Henri III, Bertaut se rallia hardiment à Henri IV; et dans ses vers sur la mort de Catherine de Médicis, *écrite après la mort d'Henri III*[1], il condamne sévèrement les Ligueurs : c'était au moins de bonne politique.

Tout d'abord, il regrette la paix que Catherine savait sauvegarder :

Maintenant ce grand monstre effroyable aux cieux mesmes
Suiuy de cent fureurs, des meurtres, des blasphêmes,

1. *Discours funèbre sur la mort de la Royne mère du feu roy Henry III*. Catherine était morte le 5 janvier 1589.

Du sac et du pillage à ses ailes marchans
Commence à cheminer parmi nos tristes champs.

Puis, faisant allusion à l'assassinat du duc de Guise :

Ce fameux duc de Guise à qui toute la France
Semblait deuoir prester la même obéissance.
.....Il n'est plus, c'en est fait : six mortelles atteintes
Le despouillant de vie et son prince de craintes,
L'ont fait cheoir sur la pouldre où son corps detranché
De la chambre royale a rougy le planché.
Son frère [1] à qui le pourpre environnoit la teste
Foudroyé des esclats de la mesme tempeste...
.....En a suiuy la trace.

Ensuite, déplorant les sanglants exploits du duc de Mayenne « le frère des deux morts », il ne cache pas que ses sentiments sont contre les Ligueurs; décrivant la terreur des villes, des bourgs et des châteaux qui lui ouvrent leurs portes, il s'écrie :

Peu combattent pour nous : nos yeux enfin ouuerts
Découurent tous les jours des ulcères couuerts...

Ces « yeux enfin ouverts » ne sont-ils pas, en même temps que le plus naïf des aveux, la plus adroite des flatteries? Bertaut ne s'en tient pas là.

Il dédie au Roi des stances qui paraissent avoir été écrites la même année, au lendemain des batailles d'Arques et d'Ivry :

1. Louis II de Lorraine, cardinal de Guise. Mis à mort le 24 décembre 1588, lendemain de l'assassinat du Balafré. En général, on dit que le duc fut frappé de cinq coups de poignard. — Bertaut dit : *six atteintes*.

Sire, enfin les lauriers couronnants la valeur
Dont vostre âme royalle a vaincu son malheur
Et forcé le destin qui vous estoit contraire
Ont fait iusqu'à tel point vostre gloire monter
Que quiconque entreprend l'honneur de la chanter
S'il n'est fort éloquent il est fort téméraire.

Du reste, Bertaut n'était pas constamment auprès du Roi pendant cette période de troubles et de guerre; il s'était retiré auprès du cardinal de Bourbon, à Bourgueil[1].

Le poète nous le dit lui-même, dans une pièce intitulée *Bourgueil* et dédiée au cardinal.

Après avoir dépeint le cruel orage qui sévit sur la France, il ajoute :

Moy cependant, couuert de la main secourable
Dont vn généreux prince, aux Muses fauorable
Me retirant des flots, soigneux m'a garanty
D'estre par la tourmente ès vagues englouty :
Maintenant, en repos, je passe icy ma vie,
Et malgré les malheurs dont elle est poursuiuie...
Je regarde à l'entour forcener la tempeste.

Une autre fois, il remercie son protecteur, au nom des habitants de Bourgueil, qui envoyaient au cardinal « un présent de fruits » :

Tout ce que la fureur de la guerre ciuile
Nous a laissé de biens non touchez du volleur,
Prince plein de bonté, nous le deuons à l'heur
D'estre comme à couuert, sous l'ombre de vostre aisle.

1. Il s'agit ici du cardinal de Bourbon-Condé, cousin de Henri IV (1560-1594), et qui fut d'abord cardinal de Vendôme, puis fut créé abbé de Bourgueil par Henri IV, au détriment de Jean de Montluc de Balagny, qui avait servi la Ligue. Après la conclusion de la paix en 1593, l'abbaye de Bourgueil revint à Jean de Montluc. (*Gallia christiana*, XIV, 666, C.) Il était petit-neveu de cet autre cardinal de Bourbon, oncle de Henri IV, qui fut proclamé roi sous le nom de Charles X et ne prit d'ailleurs jamais possession du trône.

Mais le cardinal ne passait pas tout son temps à Bourgueil. La politique l'entraînait souvent loin de sa calme retraite, et Bertaut, au nom de ces mêmes habitants de Bourgueil, en exprime le regret :

Mais vn public ennuy dedans l'âme nous poind,
Voyant que loin d'icy vous ne iouissez point
De l'aise et du repos où vous nous faites viure.

Nous avons dit que Bertaut se rapprocha franchement de Henri IV ; il fut néanmoins au nombre de ceux qui désiraient son abjuration. Il employa donc toute son influence à ramener le Roi à la religion catholique. N'y a-t-il pas, dans ces vers, un discret encouragement à rentrer dans le giron de l'Église?

Poursuiuez seulement d'vn pas ferme et constant :
Et malgré les trauaux qui vous vont combattant
Chassez en fin ce mal du fond de nos entrailles
Puis donnez au Seigneur le fruict de vos beaux faicts
En faisant triompher au milieu de la paix
Celuy qui vous fait vaincre au milieu des batailles [1].

Ce qui nous autorise à interpréter ainsi les vers qu'on vient de lire, c'est que nous savons d'autre part [2] que Bertaut aida son condisciple et ami Jacques Davy, seigneur du Perron, à ramener Henri IV dans le giron de l'Église. Plus tard, dans son Discours sur la conférence

1. Discours funèbre sur la mort de la Reyne, mère du feu Roy Henri III (écrit en 1589 probablement).

2. *Gallia christiana*, t. XI, p. 703, 704. Cf. *Poésies latines* de du Perron. Bertaut était l'ami aussi de Rosny et du chancelier de Chiverny, qui influèrent sur la détermination du Roi. (Voir Bertaut, poésies à M. de Rosny et à M. de Givry, beau-frère de Chiverny, pp. 295 et 203.)

de Fontainebleau, il rappellera au Roi ce souvenir :

Tu ne me frustres point de la fidelle attente
Que je conceu de toy, quand malgré les efforts
Des diuers ennemis qui t'impugnoient alors,
Quand malgré le conseil, quand malgré la menace
Des vns pleins d'artifice et des autres d'audace,
Au milieu des frayeurs qu'on me donnoit de toy,
Sans autre gage humain que celuy de ta foy
De qui la renommée est par tout florissante,
I'estendy dessus toy ma dextre benissante,
Et conseillé de Dieu durant mon oraison
I'ouury les huis sacrez de sa saincte maison.

L'abjuration eut lieu à Saint-Denis, le 25 juillet 1593. Bertaut composa un « *Cantique sur la conversion du Roy, fait au nom et par le commandement de feu madame de Bourbon, tante de Sa Majesté* ».

Ce qu'auec tant de vœux mon âme a désiré
Comme le seul remède à nos maux préparé
S'accomplit maintenant pour l'heur de cet Empire.

Mais la conversion de Henri IV ne lui avait pas encore ouvert les portes de la capitale. C'est alors que Bertaut reprend la plume pour « convier le Roi de revenir à Paris ».

Venez reuoir Paris, ceste antique nauire
Qu'vn orage excité par la fureur du sort
Allait enseuelir dans les flots de son ire
Sans vostre heureux secours, son vray phare et son port.

Le 22 mars 1594, les souhaits de Bertaut seront accomplis, et il félicitera le Roi « *sur la réduction de Paris en son obéissance* » :

Voir Alexandre assis dans le thrône de Cyre
Ne fut onques si doux à la grecque valeur

Qu'il nous est de vous voir après tant de douleur
Assis dedans le vostre au cœur de cet empire...

Henri IV se montra reconnaissant envers Bertaut, qui reçut cette année-là l'abbaye d'Aunay, au diocèse de Bayeux[1]. Dès lors le poète ne manque pas une occasion de témoigner au Roi sa fidèle et respectueuse sollicitude.

C'est ainsi qu'il le loue, en termes magnifiques, à propos de la convocation des trois États à Rouen (novembre 1596) :

Il ne restoit plus rien au comble de ta gloire,
Grand Roy, que de vouloir ton peuple soulager.
. . . . . .

En effet, les années 1595-1597 avaient été rudes. La guerre avait été déclarée à Philippe II dès le mois de janvier 1595, et Bertaut accompagnait Henri IV de ses vœux dans un *Discours présenté au Roy allant en Picardie combattre l'Espagnol*. Ce discours doit avoir été écrit en 1596, puisque Bertaut y mentionne la campagne faite par Henri IV en Bourgogne (1595)...

Et les heureux succès dont les flots de la Saône
Vous ont veu sur leurs bords replanter vostre thrône.

En tout cas, ce *Discours* serait postérieur au 2 juin 1595, car le poète fait allusion à un danger que le Roi courut dans une récente bataille qui ne peut être que le combat de Fontaine-Française. C'est là que Henri IV, entouré d'ennemis, sauva la vie à son compa-

1. *Gallia christiana, loc. cit.*

gnon d'armes Charles de Gontaut, baron de Biron.

Ah qu'une froide peur n'aguière s'espandit
Dans le cœur des François, quand leur âme entendit
Qu'en la dernière charge où l'orgueil de l'Espagne
De son sang et du nostre abreuua la campagne,
Vostre seule valeur vous ayant emporté
Dans le lieu du combat le plus ensanglanté
Par les effets meurtriers du fer et de la flamme,
Le malheur auoit veu mainte tremblante lame
Assaillir vostre sein. . . . . .
. . . . . .
Et vous, en ceste flamme aux coups vous exposant
Ne voir point le péril ou l'aller mesprisant.....

La campagne se termine à l'honneur du roi de France, qui avait à faire oublier les défaites de Saint-Quentin et de Dourlens. En effet, en 1597, Henri IV reprend Amiens,

Cette ville imprenable à tout autre qu'à luy
Que le fier Espagnol nous rauit par surprise.

C'est encore là pour Bertaut une occasion de célébrer son roi, et

La gloire des lauriers qui lui ceignent le front.

Le poète prévoit la paix prochaine et se réjouit de voir s'éloigner les dangers de la guerre, auxquels s'exposait trop son maître,

Sçachant bien qu'aux périls où l'honneur le conduit
Il n'a point d'ennemy plus grand que son courage.

La France retrouva la paix en 1598, année où fut signée la paix de Vervins (2 mai), et Henri IV goûte quelques mois de repos. Ber-

taut suit le Roi. En 1599, alors que la cour est à Fontainebleau, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'une nouvelle favorite occupe les pensées de Henri IV. Gabrielle d'Estrées était morte en avril, et la pièce de Bertaut sur la mort de Calleryme semble avoir été composée à cette occasion. Peu de semaines après, Henriette d'Antragues entre en scène, et Bertaut chante, en un sonnet, toutes les beautés dont elle est parée :

...Beau tout où nul defaut n'a peu trouuer de place
Et ie serois stupide et ie suis plein d'audace
De taire vostre gloire et d'oser la toucher :
Car croyant des beautez si dignes de loüange,
Pour ne les loüer pas il faut estre vn rocher,
Et pour les bien loüer il faudrait estre vn ange.

Il lui enverra même les œuvres de Plutarque, et ce don austère lui fournira le prétexte à un nouveau sonnet où il célèbre galamment l'esprit de la favorite, après avoir chanté ses attraits[1].

Mais si mademoiselle d'Antragues continua de régner par ses charmes, elle dut renoncer à l'espoir de devenir la femme du roi de France. En effet, l'annulation du mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois avait été prononcée en décembre 1599, et un an plus tard eut lieu le mariage du Roi avec Marie de Médicis. Bertaut dut assister à l'arrivée de la princesse à Lyon, le 2 décembre 1600 :

1. Page 291.

Souuiens-toi qu'en triomphe et royal appareil,
Comme espouse d'vn Roy qui n'a point de pareil,
Tu luy fus amenée entre maintes princesses,
Qui mesme quand leur pompe honoroit ton conuoy
Ne sembloient en grandeur que femmes deuant toy
Bien qu'on les tienne ailleurs pour de grandes déesses.

Il composa en outre un chant nuptial :

Encor la loy céleste, encor la destinée
Unit le lis de pourpre aux trois grands lis dorez
Et par les chastes nœuds d'un royal hymenée
Reconjoint leurs fleurons par la mort séparez.

Est-ce en remerciement de ce poème que le galant prélat fut créé premier aumônier de la Reine en 1600? En tout cas, il était en grande faveur auprès du Roi; il est aisé de s'en convaincre en lisant ses vers; ce sont eux qui nous aident à suivre le poète année par année jusqu'au mois de mai 1600.

Bertaut assiste à la fameuse conférence de Fontainebleau, où son ami du Perron, évêque d'Évreux, combattait les doctrines anticatholiques émises par Du Plessis-Mornay dans son traité de l'*Institution de l'Eucharistie en l'Église chrétienne*. A la suite de cette conférence, de nombreux écrivains tinrent parti pour ou contre Jacques Davy[1]. Bertaut lui-même prit la plume et composa son *Discours au Roy sur la conférence de Fontainebleau*[2].

Enfin, en 1601, un Dauphin naît qui sera Louis XIII, et le poète s'écrie :

1. Voir *Cat. de la Bibl. nat.*, t. II, X, 7695-7703.
2. Imprimé à part. Voir *Bibliographie*.

Nos vœux sont exaucez, la France est satisfaite...
...Le ciel à nos souhaits a fait naître un Dauphin!...

Et, non content de ce chant de bienvenue, il le fait suivre d'une *Prière prophétique pour la grandeur et prospérité de Monseigneur le Dauphin,* imitée du 71e psaume

Deus iudicium tuum regi da...

Cette même année, notre poète livre ses vers au public. En 1601, parut le *Recueil des Œuvres poétiques de I. Bertaut,* et en 1602, le *Recueil de quelques vers amoureux*[1]; c'est à son frère, Pierre Bertaut, que l'abbé d'Aunay laissa modestement le soin d'élever ce second monument de sa gloire.

Mais Bertaut devait être, depuis longtemps déjà, consacré poète soit à la cour, soit parmi ses contemporains lettrés. Beaucoup de ses poésies étaient des pièces de circonstance qui avaient eu leur jour de renommée; et quant à ses vers amoureux, Pierre Bertaut dit que bon nombre d'entre eux avaient paru dans divers recueils antérieurs. Les éditions suivantes ne furent que la reproduction à peu près identique de ces deux premières éditions.

On peut donc, sans se compromettre, affirmer que Bertaut épuisa sa verve poétique entre les années 1580 et 1600. Ce fut son beau temps. Poète estimé, personnage bien en cour et pourvu de charges nombreuses, on devine l'estime dont il était entouré par les témoignages d'amitié qu'on lui prodigue.

1. Voir *Bibliographie.*

Beaucoup de noms célèbres ont leur place dans sa vie.

Le recueil de ses œuvres contient des poésies dédiées à des hommes politiques, grands seigneurs, hauts fonctionnaires, dames de la cour. Sans parler du Roi, de la Reine, de Catherine de Bourbon[1] et du cardinal, nous voyons parmi les protecteurs de Bertaut des personnages tels que le duc de Montpensier[2]; Maximilien de Béthune Rosny, fait marquis de Rosny en 1602 et duc de Sully en 1606, et que Bertaut a dû connaître sous ses trois noms, puisqu'il les lui donne tour à tour ; puis viennent les noms de MM. de Noailles, de Mouchy, de Clermont d'Entragues, tous morts l'épée à la main; MM. de Givry, beau-frère du comte de Cheverny, de Loménie, secrétaire du cabinet du Roi, auquel est dédié le premier recueil des poésies de Bertaut; le conseiller Christophe de Thou, père de l'historien; des financiers : M. Gentian, trésorier de la maison de la reine Louise, un ancien ami dont Bertaut avait fait la connaissance à Poitiers, MM. Puget, Gobelin, Phelipeaux, « thrésoriers de l'Espargne », qui ne devaient pas fermer leur caisse au poète, quand il leur disait en un sonnet :

> Non à d'autres qu'à vous ie ne veux point deuoir
> Le bien que par vos mains i'espere receuoir,

1. Sœur de Henri IV; elle épousa en 1599 le duc de Bar, Henri de Lorraine, bien qu'elle aimât son cousin germain le comte de Soissons. On dit qu'elle mourut de chagrin.

2. Dans l'hymne de saint Louis, Bertaut témoigne avoir reçu du duc divers bienfaits.

Deus la fortune en estre enuers moi plus cruelle.
Le ciel m'y soit propice, et face seulement
Que i'aye en ceste attente vn plus iuste argument
De me loüer de vous que de me plaindre d'elle.

Enfin de puissantes protectrices, comme les duchesses de Montpensier, de Montbazon, madame d'Antragues, se plaisaient à recevoir l'hommage poétique de l'aumônier royal.

A côté de ces grands qui soutenaient Bertaut à la cour, il comptait, parmi les lettrés, les poètes, nombre d'amis sûrs et d'admirateurs sinon sincères, du moins fidèles.

Ronsard, son premier maître, mort en 1585, n'avait pu qu'encourager ses débuts. Mais, outre Du Perron, qui l'avait protégé, Bertaut était lié d'étroite amitié avec Philippe Desportes, et ils ont dû grouper autour d'eux les poètes de cette époque[1].

Desportes possédait près de Paris, à Vanves, une maison de campagne, où il recevait ses anciens amis et les poètes nouveaux; le poète Rapin a pris soin, dans une curieuse élégie latine, de nous conserver les noms des familiers de la maison. C'étaient : Du Perron, Bertaut, Baïf le fils, Gilles Durant, Passerat, Gillot, Richelet, Petau, de Thou, du Puy, les frères Sainte-Marthe, Pasquier, Hotman, Cer-

1. Bertaut fut l'exécuteur testamentaire de Desportes, ce qui prouve l'intimité où vivaient ces deux hommes, et Boileau lui-même a rendu classique l'association de leurs noms quand il a dit, parlant de Ronsard :

Ce poète orgueilleux trebusché de si haut
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Cf. l'*Élégie* sur les œuvres de M. Desportes.

ton, le Mareschal et enfin Thibaut Desportes, frère de l'abbé de Tiron et grand audiencier de France. Malherbe n'y paraît pas encore [1].

Partout, du reste, dans les œuvres des poètes du temps on trouve la trace de l'autorité dont Bertaut jouissait et des affections qu'il s'était gagnées. Les noms de plusieurs de ces amis figurent en tête de ses œuvres poétiques. On y lit des pièces de vers français, latins et grecs, célébrant le génie de Bertaut et dont les auteurs ne sont point des inconnus.

C'est Léonor d'Estampes de Vallençay, qui fut, comme le cardinal de Bourbon, abbé de Bourgueil[2]. Bonnineau, lieutenant général au bailliage de Mantes, lui dédie une pièce latine, à laquelle Bertaut répondit par l'épigramme suivante :

Bonnineau, les beaux vers que tu viens de chanter
En faueur de mon nom qu'il te plaist d'exalter
Ornant vn apprenti des loüanges d'vn maistre,
A quiconque les void ne laissent point douter
Que tu ne sois d'effect ce qu'ils me feignent estre.

Puis, des personnages plus connus, tels que : Nicolas Renouard, qui devint historio-

1. Œuvres de Regnier. Ed. E. Courbet. Paris, Lemerre, 1875, in-8°. Préface, pp. XXXII et XXXIII.

Bertaut a loué les *Amours* de Desportes dans une de ses élégies. (Goujet, XIV, 77.)

2. Leonorius d'Estampes de Valençay litteris exhibitis pontificiis possessionis aditionem requirebat 27 julii 1605. Dictus est, anno 1620, Carnotensis episcopus, dein ad archiepiscopatum Remensem promovendus. Multis ille dives monasteriis, flagellum nuncupatur Burguliensis monasterii. Acerrimas enim adversus monachos lites movit. *Gallia christiana*, XIV, 666, B. — Cf. 666, C, et VIII, col. 1191.

graphe de Louis XIII et se fit connaître comme poète par ses traductions d'Ovide ; Frédéric Morel, un érudit maniant avec la même souplesse les vers latins et les vers grecs [1] ; Pierre de Nancel, ce poète tragique d'une désespérante fécondité, qui avouait dans son *Épître au lecteur favorable* que la plus longue de ses tragédies ne lui avait pas coûté dix-sept jours, ni un grand effort d'esprit [2] ; Jean de Lingen-

1. Il était Parisien (1523-1583?) et fils du Champenois Féderic Morel, interprète du Roy pour les langues grecques et latines et imprimeur du Roy à Paris. Le père est l'auteur de plusieurs traductions. (Voir Duverdier, I, 570, et Lacroix du Maine, I, 195 et 196.) Le fils, l'ami de Bertaut, avait traduit en ïambes latins un poème grec du VIIe siècle, de Georges Pésidas, diacre de la grande Eglise de Constantinople. Ce poème grec, dont le sujet était la *Création du monde,* aurait été, suivant Goujet (XIII, 320), « plus qu'imité » par du Bartas.

2. Son père était *Nicolas de Nancel,* un disciple de Ramus. (Voir *Mémoires* du P. Niceron, t. XXXIX, p. 288. — Cf. Duverdier et Lacroix du Maine, II, 172, 173.) Nicolas fut médecin, poète, « homme docte ès langues grecque et latine », mathématicien, philosophe. On a de lui un *discours* de la peste. (Paris, Denis du Val, 1581, in-8°), nombre de traductions du grec et du latin et des écrits divers en latin. Pierre, son fils, publia quelques-uns de ses ouvrages, entre autres : *Analogia microcosmum ad macrocosmum.* Paris, Cl. Morel, 1611, in-fol. Les trois tragédies de Pierre de Nancel : *Dina* ou le *Ravissement, Josué* ou le *Sac de Jéricho, Debora* ou la *Délivrance,* furent jouées sur l'amphithéâtre de Doué en Anjou, puis réunies sous le titre de *Théâtre sacré,* à Paris. Claude Morel, 1607, in-8°.

L'abbé Goujet les déclare fort mauvaises. (Goujet, *op. cit.*, t. XV, p. 42, 43. Cf. Parfait, *Histoire du théâtre français,* t. IV, p. 88 et ss.)

Pierre de Nancel a loué en vers français les stances de Jean de Lingendes, qui était lui-même un ami de Bertaut. (Goujet, *op. cit.*, XIV, 289.)

des, un poète doux et facile, qui briguait l'honneur d'avoir le premier fait des stances [1]; Claude Garnier, un gentilhomme parisien qui, grand admirateur de Ronsard, fit des vers dès l'âge de seize ans, et en composa tant qu'il vécut [2], les dédiant de préférence à de grandes dames, telles que la princesse de Conti, la duchesse de Longueville, la duchesse de Guise; Nicolas Bourbon, dit le Jeune, poète latin, comme son oncle et homonyme le précepteur de Jeanne d'Albret, et qui dédie à Bertaut des distiques grecs [3]; Davity, poète et his-

1. Goujet (t. XIV, p. 286 et ss.) lui refuse avec raison cet honneur. Lingendes était natif de Moulins et parent d'un autre Jean de Lingendes nommé évêque de Mâcon en 1550. Ses poésies ont paru dans divers recueils du temps, dans les *Délices de la poésie française*. (Voir *Bibliogr.*, et le recueil dit *de Barbin*, 1692, pet. in-12.) Il était l'auteur d'une chanson qui plut si fort au cardinal de Retz qu'il la fit répéter plusieurs fois à Lambert qui la chantait devant lui :

Si c'est un crime de l'aymer,
On n'en doit justement blâmer
Que les beautez qui sont en elle.
La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux...

2. Goujet, t. XIV, p. 235. — Il est l'auteur de l'*Amour victorieux* (Paris, Gilles Corrozet, 1609, in-12), long poème en quatre chants et en vers de six syllabes, suivi de deux cents sonnets. Il a composé en outre une *Pindarique* contre les médisants des œuvres de Ronsard (édition P. Blanchemain, t. VIII, p. 285), a commenté les *Discours* du même dans l'édition de 1623 et a travaillé à plusieurs des éditions du poète vendômois. (Voir Ed. P. Blanchemain, t. VII, p. 5 et 55. Cf. *ibid.*, VIII, p. 72, 74, 87.) Il vivait encore en 1615.

3. 1574-1644. Politique et Oratorien, il a composé des imprécations contre l'assassin de Henri IV. Ses poésies ont

torien[1]; enfin, Guillaume Colletet[2], qui, bien plus jeune que Bertaut, devait, en 1634, être reçu, lui vingtième, au nombre des membres de l'Académie française légalement constituée par Richelieu[3].

Puis, à la suite de ces hommes, qui ont souhaité la bienvenue à l'œuvre de Bertaut, combien d'autres ne faut-il pas citer qui l'ont loué dans leurs poésies mêmes! Bien que l'usage de se dédier, de poète à poète, des pièces de vers ne soit pas aussi répandu vers la fin du seizième siècle qu'auparavant, les contemporains de Bertaut lui en adressent volontiers.

Mathurin Regnier, en lui dédiant sa cinquième satire, loue sa haute sagesse :

Les critiques du tems m'appellent débauché,
Que ie suis iour et nuict aux plaisirs attaché,
Que i'y perds mon esprit, mon âme et ma ieunesse,
Les autres au rebours accusent ta sagesse
Et ce hautain désir qui te faict mépriser
Plaisirs, trésors, grandeurs pour t'immortaliser,
Et disent : O chétifs qui mourant sur vn liure
Pensez, seconds Phœnis, en vos cendres reuiure,

été recueillies en 1630 sous le titre de *Poematia*. Voir Niceron, *Mémoires*, t. XXVI.

1. 1573-1635. Né à Tournon, il ne tarda pas à venir s'établir en Dauphiné, puis à Paris, où il occupa, auprès de Louis XIII, la charge de gentilhomme de la chambre du Roi. On a de lui des poésies publiées sous le titre de *Travaux sans travail*, etc. (Paris, Gilles Robinot, 1602, in-12, et Rouen, 1609, in-12), et un ouvrage historique : *États et Empires du monde*. Voir Guy Allard, *Bibl. du Dauphiné*, et Goujet, XV, 369, etc.

2. Né en 1598, mort en 1659.

3. Quant à Malherbe, nul rapport d'amitié ne s'établit

Que vous estes trompez en vostre propre erreur,
Car et vous et vos vers viuez par procureurs [1].

Ailleurs, après lui avoir rappelé le jugement de Ronsard sur ses premiers vers, il lui dit :

Aussi je m'esmerueille au feu que tu recelles
Qu'vn esprit si rassis eut des fougues si belles [2].

Vauquelin de la Fresnaye, dans son *Art poétique français* [3], n'oublie pas de citer son ami Bertaut parmi les meilleurs poètes du temps :

... Bertaut, qui du soleil a le cœur allumé,
Chez lui-mesme leur [4] dresse vn séjour bien aymé.

Vauquelin lui dédie aussi la dernière de ses satires [5] :

Adieu, mon cher Bertaut, ie vay quitter le monde.
Rien plus que ta vertu qui n'a point de seconde,
Bertaut, ie ne regrete, encor ay-ie grand peur
Qu'en fin tu ne sois pris à quelque apast trompeur,
Et que ton iugement, ton scauoir, ta constance
Ne facent iusqu'au bout au monde resistance.
Tout est si corrompu que la corruption
Peut-estre corrompra ta grand perfection.
. . . . . .

entre lui et Bertaut, et s'ils ont parlé l'un de l'autre sans en jamais rien écrire, nous verrons que ce fut en termes qui n'avaient rien d'élogieux.

1. Édition E. Courbet, Lemerre, 1875, in-8°, p. 36.
2. *Op. cit.*, p. 38.
3. *Art poétique français*, Caen, Charles Macé, 1605, in-8°, p. 105.
4. Aux Muses.
5. *Op. cit.*, p. 429.

Et, en terminant, il lui redit encore son affection :

Adieu donc, mon Bertaut, adieu d'vn long adieu.
Ie m'en vay la vertu chercher en autre lieu.
. . . . . .
Tandis ton nom ie mets en mes vers le dernier,
Comme tu es fiché dans mon cœur le premier,
Afin que du profond tout le dernier tu sortes,
Estant de mes amis premier en toutes sortes [1].

Durant de la Bergerie ne le cède en rien à Mathurin Regnier et à Vauquelin de la Fresnaye dans les éloges qu'il prodigue à Bertaut. Il lui paye son tribut poétique dans une de ses odes, qu'il lui dédie [2] :

Bertaut, ie suis forcé de croire
Qu'Apollon, des chantres le Roy
Qui d'vne douceur non-pareille
Des grands Dieux en-chante l'aureille,
Ne chante pas plus doux que toi...

1. *Op. cit.*, p. 442.

Jean Vauquelin était né à la Fresnaye, en Normandie, l'an 1536. Sa famille était noble et ancienne. Tout jeune il étudia à Paris sous Turnebe et Muret, puis s'éprit des poètes du temps, Ronsard, Baïf, du Bellay. Le poète Tahureau dirigea ses premiers essais poétiques, vers 1554. Il succéda, comme lieutenant général au bailliage de Caen, à Charles de Bourgueville, l'ami de Bertaut ; ses œuvres ont été recueillies sous le titre de : *Les diverses poésies* du sieur de La Fresnaye Vauquelin. Caen, Macé, 1612, in-8°. (*Art poétique*, satires, idylles, épigrammes, épitaphes, sonnets.) Goujet lui consacre une assez importante notice. (*Bibl. franç.*, t. XIV, p. 78-93.)

2. Durant de la Bergerie, *Ses œuvres poétiques*. Paris, Abel l'Angelier, 1604, petit in-8°. Ode VI du livre II. Né à Clermont ; contemporain et compatriote du poète latin Jean Bonnefons, ami du jurisconsulte Jean Mornac, il fut avocat au Parlement de Paris et poète à ses heures de loisir. Son nom reste attaché à la *Satire Ménippée*. C'est là son meilleur titre contre l'oubli. (Cf. Goujet, XIV, 229 et ss.)

Tu as ta plume coupée
Des ailes de Cupidon :
Et ton encre fut trempée
Des pleurs versez pour Adon.
Ta Muse, en amours heureuse,
Rendroit la haine amoureuse :
Tes vers, doux et amoureux,
Rendroient le malheur heureux.
Amour t'a donné des charmes,
Dont le moindre est trop puissant
Pour rendre Mars languissant
Et luy arracher ses armes [1].

Cependant Bertaut continue sa vie d'homme de cour. Il composera encore çà et là des vers d'amour ou fera l'éloge d'un grand seigneur, tel celui du marquis de Rosny (entre 1602 et 1605), qui fut plus tard duc de Sully et auquel notre poète parle de son duché (1606) :

Assez vous ont acquis de quoy viure en l'histoire
Les monts de ce duché superbement bossu
Où maint sage dessein par vous mesme tissu
Nous a donné la paix non moins que la victoire.

Ayant toujours la plume facile, volontiers il la reprend pour rimer une courte pièce, une épigramme, un sonnet, une épitaphe[2]. Mais son œuvre poétique est à peu près terminée ; son frère, Pierre Bertaut, publie en 1602 le *Recueil de quelques vers amoureux*, et, en 1605, Abel l'Angelier réédite, en l'augmentant, le recueil de 1601.

Durant tout ce temps, le poète, digne aumônier de la Reine, prononce des sermons dont un

1. *Op. cit.*, fol. 142.
2 Celle de Passerat, en 1602 ; celle de Catherine de Bourbon, en 1604.

certain nombre nous ont été conservés[1]. Il va toucher au but de sa carrière ecclésiastique; le 2 mars 1606, Claude de Morenne, évêque de Séez, meurt, et Bertaut le remplace[2]. Mais la dignité dont il venait d'être revêtu ne rendit pas sa muse plus grave.

En 1607, à l'occasion du baptême du Dauphin, Bertaut se signala par un poème intitulé *Pannarette* ou *Fantaisie sur les cérémonies du Baptême de Monseigneur le Dauphin;* pendant les fêtes brillantes qui furent, à cette occasion, données au château de Fontainebleau, il composa maint cartel, mainte « mascarade ». Et voilà le nouvel évêque de Séez passé librettiste et metteur en scène, pour parler le langage moderne.

Il est probable qu'à partir de ce moment il partagea son temps entre la cour et l'évêché de Séez.

Il semble qu'il ait eu quelques embarras pécuniaires, si nous en croyons une lettre autographe écrite à Du Perron, à Rome, pour qu'il intercède auprès de ceux « à qui il croira que ce sera besoing d'en parler ». Il s'agit de dettes à payer; le ton de la lettre est fort humble : « J'apprins avant hyer de monsieur le « nonce que monseigneur le cardinal Borghese « luy venoit d'escrire et l'assurer, entre autres

1. Sermons sur les principales fêtes de l'année. Paris, 1613, in-16. Voir *Bibliographie*.

2. Claude de Morenne était ami et contemporain de Bertaut. (Voir Goujet, XIV, pp. 48 et ss., et la *Biographie* en tête des poésies de Claude Morenne publiées par L. Duhamel. Caen, 1864, in-12.) — Cette date de 1607 nous est confirmée par un texte de la *Neustria pia*.

« choses, que pour ce qui concerne mon fait, « on auroit eu particulier égard à la recom- « mandation de la reyne... Nous sommes « *in patria reducta,* où les annates se réduisent « ordinairement à la moitié de leur taxe », dit-il, et il exprime le vœu que « douze mille « francs ou environ l'acquittassent de tout et « envers tous [1] ».

Malgré les petits tracas de sa dignité, ce dut être pour lui une période paisible que les trois années de 1607 à 1610. Mais le 14 mai 1610, Ravaillac poignarde le Roi, et Bertaut, si nous en croyons son frère, « en éprouva « une douleur si grande qu'il eust volontiers « imité les fidelles serviteurs des anciens roys « de Perse, qui celebroient avec leur mort les « obsèques de leur prince[2]... ».

Il composa un discours funèbre[3] qui ne fut jamais prononcé. Il le publia en 1610, ne voulant pas sembler ingrat en laissant ignorer « ceste dolente petite image de sa dévotion ». Ses derniers vers furent sans doute le sonnet sur la mort du grand roy Henry IV et les stances sur la mort du feu Roy[4].

Privé de ce protecteur, sentant venir les fatigues de l'âge et aspirant au repos, Bertaut se

1. Bibl. nat., collect. Dupuy, n° 194.

2. Sermons sur les principales fêtes de l'année. Paris, Seb. Cramoisy, 1613, in-16, contenant le discours funèbre sur la mort du feu Roy. V. l'*Avis au lecteur* en tête du volume, par Pierre Bertaut.

3. V. Note précédente. Ce discours fut aussi imprimé à part : Paris, Abel l'Angelier, 1610, in-8°. V. *Bibliogr.*

4. Imprimées à part en 1611. V. *Bibliogr.*

retira dans son évêché, où la mort ne devait pas tarder à l'aller prendre.

Il mourut à Séez le 8 juin 1611, moins d'un an après son roi, ce qui fit dire plus tard à Pierre Bertaut[1] : « Je croy qu'à la fin, il a « obtenu de sa tristesse ce que sa religion « luy deffendoit[2]. »

Voici le quatrain qu'a fait Antoine Halley sur la mort de Bertaut :

Edidit æternæ qui culta poemata famæ
Et steriles in opesque vetat jam dicere Musas
Bertaldus, sacro implevit cui pondere dextram
Pastorale pedum et duplici coma pressa tiara.

1. Discours funèbre, etc... *Préface.*

2. Il fut inhumé le 21 juin dans la cathédrale par l'abbé de Saint-Martin, André le Moult. (*Gallia christiana*, t. XI, p. 703, 704.) Il mourut à cinquante-sept ans, dit le texte de la *Gallia christiana*. D'après Goujet, qui le fait naître en 1552, il aurait eu cinquante-neuf ans. Bry de la Clergerie lui fit l'épitaphe suivante :

D. M. S.
Marmor hoc quod cernis, viator,
Iohannis Berthaldi cineres regit. Sanctissimi viri
Fatum vanis lacrymis prosequi noli.
Vixit, quantum ad gloriam fuit, satis.
Magnitudo ingenii, eloquentia et eruditio
Summum principem Henricum III ei conciliarunt.
Fidem, quam plurimi scelerosis superstitionis consiliis
Violatum ibant,
Optimo principi illibatam servavit.
Henrici Magni, principis invictissimi, gratiam iisdem
Artibus adeptus,
Divinis poematibus, res ab eo tam pace quam bello
Magno cum totius orbis stupore gestas,
Etiam post hominum memoriam cœlis ipsis et æternitati
sacravit,
Ab illo multis beneficiis auctus,
Tandemque ecclesiæ Sagiensi votis Augustæ præpositus.
Cum is gregem tibi commissum summa cura regeret,
Verbo Dei solemnibus diebus parceret,
Ac sanctitate omnibus præiret,

Subito principis immortalitate dignissimi fato perculsus
Dum sanctis illius manibus
Inter singultus et lacrymas olorina voce annua justa
persolveret,
Duplexque per quaternum lustrum patratum parri-
cidium
Versibus publicis execraretur,
Seculi impietatem et scelera pertæsus,
Vitam cum morte commutavit.
Obiit anno salutis M. D. C. XI° mensis Junii VIII
Vixit an.....

Egidius *Bry de la Clergerie* in supremo Galliarum senatu patronus viri præstantissimi et amantissimi memoriæ, M. P.

A MONSIEVR

DE LOMÉNIE

SEIGNEVR DE LA VILLE AV CLERC,
CONSEILLER DU ROY EN SES CONSEILS,
SECRETAIRE D'ESTAT, ET DE SES COMMANDEMENS,
ET GRAND MAISTRE DES CEREMONIES
DE L'ORDRE DU SAINCT ESPRIT[1].

MONSIEVR,

CE Phenix renaissant voit nostre siecle si different de ceux qui le receurent autresfois auec admiration, qu'il a, ce semble, quelque sujet de se plaindre de sortir des tenebres où l'ingratitude essayoit de le faire mourir, encore qu'il doiue eternellement viure.

1. « Monsieur de Loménie, seigneur de la Ville-au-Clerc, « conseiller du Roy en ses conseils, secrétaire d'Estat, et de « ses commandemens, et grand maistre des cérémonies de « l'ordre du Sainct Esprit. »

C'est, sans doute, Antoine, fils de Martial de Loménie. Né en 1560, mort à Paris le 17 janvier 1638. Fidèle à la cause de Henry IV, il tomba en 1591 aux mains des ligueurs et fut mis en captivité à Pontoise. Après la conclusion de la paix, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Angleterre (1592). Nommé secrétaire d'Etat en 1606, il obtint pour son fils la survivance de cette charge (1615). — Cf. Moreri.

Aussi ne sçachant soubs quelle protection reprendre cette premiere gloire qu'il auoit si iustement meritée, il se veut renfermer dedans l'obscurité, où il a esté si longtemps retenu, et ne peut souffrir que nous le forcions a r'entrer dedans ce grand Ocean, dans lequel ses ennemis tacheront infailliblement de luy faire faire naufrage. Mais estant le premier de tous ceux qui ne peuuent endurer qu'il soit caché dauantage, et d'ailleurs voulant vous tesmoigner par sa resurrection le ressentiment que i'ay de vostre incomparable bonté, ie l'ay supplié, et pour le rendre plus cher à la France qu'il n'a iamais esté, et pour recognoistre en quelque sorte les obligations que i'ay a vostre doux accueil, de vous faire voir dans ses belles paroles celles que vostre bienueillance m'obligeroit de vous dire si i'en estois capable. Il me croit a cest heure, Monsieur, et l'ayant asseuré que vous le verriez auecques contentement, ie ne vous sçaurois representer la consolation qu'il a receüe, d'esperer que vous prendriez sa deffence contre la Tyrannie de ceux qui ne trouuent rien d'excellent ny d'admirable que leurs Œuures. Ie vous supplie tres-humblement de l'accueillir, auecques cette mesme faueur dont deux des plus grands Monarques de ceste florissante couronne l'ont trouué digne d'obtenir la meilleure part de leurs bonnes graces, et de iuger s'il vous plaist que ie vous admire auecques des mouuemens bien extraordinaires, puisque ie n'ay pû attendre, pour vous en exprimer les sentimens, que mon esprit eust produit quelque chose. Ces consi-

derations n'estant pas si foibles qu'elles ne puissent disposer vn esprit admirable et grand comme le vostre à me croire, pensez ce qu'elles pourront sur le reste des hommes si vous les fortifiez de cette precieuse debonnaireté, auec laquelle vous m'auez fait, et me faites encore prendre la hardiesse de me dire.

MONSIEVR,

Vostre tres-obeissant et tres-affectionné Seruiteur,

LE ROY.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

Lecteur, ie n'ay peu souffrir que les inimitables poësies peu à peu se perdissent, comme l'ingratitude des vns, et la negligence des autres les sembloient menacer. Il est vray qu'elles ont esté plusieurs fois imprimées par pieces, non seulement dedans les deux volumes des delices de la Poësie, mais aussi dedans diuers autres recueils : toutesfois c'estoit auec tant de changement et tant de corruption, et d'ailleurs auec si peu de chose au prix de la piece entiere, que cela n'eust pas empesché qu'elles n'eussent esté perduës. Ie les ay donc, lecteur, recueillies toutes ensemble, auec la derniere main de l'autheur, et le Panarette, les Stances et Sonnet sur la Mort du feu Roy. Admire les efforts d'vn si grand iugement, et aduoüe que tu m'as quelque sorte d'obligation.

Adieu.

IN OPERA CLARISSIMI
AC SPECTATISSIMI VIRI IOANNIS BERTALDI REGINÆ A SACRIS PRIMI, ABBATIS D'AUNAY MERITISSIMI.

CARMEN HENDECASYLLABVM.

Potentum cecinit, tuba tonante,
Ronsardus, decus vnicum Thaliæ,
Acta Franciadum, decusque gentis.
Bellæus fugiens seuera, pulsat
Iucundis fidibus iocos salesque :
Portæus resonans suos amores
Versu molliculo, repentè sacro
Igni corripitur, sonare et audet
Versus ætherios pius poëta.
Tu BERTALDE meæ decus Camœnæ,
Graui carmine, dum canis potentum
Acta Franciadum, decusque gentis,
Cumque tu fugiens seuera, misces
Rursus dulcia versibus iocosis.
Dum ludis cithara tuos amores.
Pius carmina dum sonas Tonantis,
Ronsardi superas tubam tonantem :
Bellæi superas lyram iocosam,
Portæum assimulas canens amores,
Portæum assimulas canens que Diuos,
Tanto at maior es his tribus Poetis,
Quanto maius erat, breui libello,
Vnum, condere res eas, poetam
Quas tres vix tribus edidere chartis.

Leonorius DESTAMPES de VALLANÇAY,
Abbas de Burgollio in Valle [1].

1. Léonore d'Estampes de Vallançay. — Pour ce personnage, ainsi que pour ceux qui suivent, voir notre Introduction biographique.

D. BERTALDO.

Bertaldo celebri et bono poetæ,
Cui nudæ Charites, Amor, Venusque
Tingunt irriguo labella melle
Romani eloquij simulque Graij :
Quem Phœbus colit, et nouem sorores
Valesi melius lyra sonantem
Quicquid et sapit elegantiarum
Catullus pater, et puella Lesbi,
Quicquid Cæcropiæ stupent Athenæ,
Ænea et profugo superba Roma :
Versus illepidos inelegantes
Hospes dat xenium malus poeta,
Græci et Ausonij oris infacetus,
Ignudus Charitum, insolens que amoris,
Et gratus male patrijs Camœnis.
Cur ausus dare tam mulus poeta
Versus illepidos, inelegantes,
Tam docto et nitido et bono poeta?
Cur non despuit et bonus poeta
Versus illepidos, inelegantes
Tam indocti et stupidi et mali poetæ?
Pulchrè, ceu decuit, sui est vtrique
Ingeni specimen probatum et artis.
Nam durum, horridulum, malum poetam
Exosum Venerique Gratiisque
Quid vetat, rogo frontis esse duræ?
Contrà, cui Charites, Amor, Venusque
Tingunt irriguo labella melle.
Tam miti decet esse, tam pudico
Semper ingenio atque liberali,
Ipsas quàm Charites, et ipsum amorem,
Ipsam et molliculi parentem amoris.

BONNINÆVS.

Ἐις τον Ἀυτον, Φεδερικου

Μορέλλου ἑξάστιχον.

Ἄρχομαι ἐκ ἀγαθοῖο τελευτήσω δ'ές ἄμεινον,
Ἥρῶον τὸ πάλαι φησὶ παροιμιακὸν,
Ἐσθλὰ λέγειν αἰεὶ πάντας καλόν ἐστὶ ποιητὰς.
Ἐι Μουσῶν τροφίμων ἔκ διὸς ἐστὶ γένος.
Ἔξοχον ἐν Κελτοῖς Βερτάλδον ἀγάζομ' ἀοιδὸν,
Οὗ γ' ἔπος ἀθανάτων ἦλθε διὰ στομάτων.

E Græcis Fed. Morelli, Prof. Reg.

Omnes præclarum est semper laudare poëtas :
Cultorum Aonidum est à Ioue namque genus.
Miror at è Celtis Bertaldi carmina vatis,
Quæ laudata volant docta per ora virûm :
His Diuos, Reges, Reginas, æthera, pontum,
Delphinas, proceres, Lilia celsa canit.

Ἐὶς τὸν ἀυτὸν.

Ἑλλαδικῶν ποτε σειρήνων ποιήματ' ἀναγνοὺς,
Καὶ τὰ Μελῆσι γενοῦς καὶ τὸ μὲν Ἡσιόδου,
Οὐδὲν ἔφην τούτων προφρέστερον ἑλλὰς ἔδειξας,
Καίπερ ἀπειρεσίων μῆτερ ἀοιδοπόλων,
Ῥωμαϊκῶν ποτ' ἀνειλίστων μνημήϊα ἀνδρῶν,
Βιργιλίῳ ἐδίδουν πρῶτα καὶ Ουϊδίῳ.
Ὡς δ'ἐνέκυρσα τεῇ Βερτάλδε σοφώτατε δέλτω
Κάρτα μελισταγέων βειθομένῃ χαρίτων
Ἔστην θαμβαλέος, καὶ σοι μὲν πρῶτα ἔνειμα,
Δεύτερα Ρωμαϊκοῖς δ' ἆθλα καὶ ἑλλαδικοῖς.

N. Borbonivs.

A MONSIEVR BERTAVT, ABBE D'AVNAY
PREMIER AUMOSNIER DE LA ROYNE.

Qvand d'vn bord estranger en nostre mer arriue
Vn nauire chargé de joyaux precieux,
Nous admirons ces dons et loüons enuieux
Ceux qui peuuent joüir de l'heur de ceste riue.

Ainsi doit-on blasmer celuy-là qui se priue
Du bien de ta presence et d'en paistre ses yeux
Qui voyant tes beaux vers ne se rend curieux
De voir le riche fond d'où ce ruisseau deriue.

Si n'abuse-ie pas de nostre qualité,
De vouloir en joüir, pour l'inégalité
D'vn petit apprentif à nostre plus grand Maistre,

Et ne puis auoir peur de m'en voir deboutter,
Car ta bonté me fait plus d'asseurance naistre
Qu'auec tout mon défy ie ne puis redouter.

P. DE NANCEL.

A MONSIEVR BERTAVT
SVR SES CANTIQUES

SONNET[1].

Modelle inimitable à la Posterité,
Beaux vers, d'vn bel esprit la durable merueille,
Dissemblable à toute autre, à soy-mesme pareille,
Chef d'œuure de nos ans, honte à l'antiquité.

Beaux vers, charmes puissans, par qui la Pieté
D'vn merueilleux effect par les yeux se réueille,
Et retient quant et quant ce grand Dieu par l'oreille
Lors que par nos pechez il se sent irrité.

Ie croy que quelques-vns de la trouppe des Anges
Pour t'apprendre ces vers, ces souspirs, ces loüanges,
Quitterent leur demeure, et vindrent en ces lieux :

Mais, Bertaut, quel besoin leur fut-il de descendre
De leurs cieux icy-bas, pour ces beaux vers t'apprendre,
Puis que tousiours ton ame est entree dans les Cieux?

Cl. GARNIER.

1. Ce sonnet, non signé dans l'édition de 1620, est de Claude Garnier; il est signé dans l'édition de 1633.

SVR LA TRADVCTION
DV DEVXIESME DE L'ÆNEIDE
PAR MONSIEVR BERTAUT.

Quoy les dieux qu'adoroit Cassandre
N'esteindroient point les feux Gregeois?
Virgile en remua la cendre,
Bertaut l'allume vne autre fois.

Doncques destin impitoyable
Tes Arrests ne portent sinon
Que pour le conseruer durable
Tousiours doit renaistre vn Sinon,

Dedans le cayer de ta rage
Du sang des Troyens tout taché
As tu escrit que d'âge en âge
Leur sort leur sera reproché?

Si c'est pour buriner la honte
Au front de leurs fils indomptez,
Destin, ton courroux se mesconte,
Puis que seul tu les a domptez.

Tes loix mesme au ciel redoutees
Seules vainquirent leur valeur,
Le fer des armes rebutees
Ne trencha que sur leur malheur.

Aussi lors que Rome ou la France
Foüille au sein des Troyens vaincus,
C'est pour en tirer la naissance
Du los d'Iüle ou de Francus.

Or que Bertaut ce feu rallume
Du vent de sa bouche de miel
Et des doux Zephirs de sa plume
La cendre en vole dans le ciel.

Sur les lauriers de ta victoire
Que les Grecs n'ont peu mériter
Il dresse vn autel à la gloire
De ceux qui n'ont peu l'éuiter.

Et sur le tombeau des murailles
Vantees l'ouurage des dieux
Faict de superbes funerailles
A l'empire de nos ayeux.

RENOVARD.

SVR LES ŒVVRES POETIQVES
DE FEV MONSIEVR BERTAVT.

SONNET.

Beaux vers, sainctes fureurs, douces loix d'vn empire
Qui couure de lauriers le Tyran de nos cœurs,
Venez encore vn coup, adorables vainqueurs,
Adoucir le tourment de tout ce qui respire.

Ces diuines Beautez dont la rigueur aspire
Au degré souuerain des extrémes rigueurs
Donneront quelque tresue à toutes nos langueurs,
Puisque vostre douceur la pitié leur inspire.

Desja mon cœur espreuue vn grand allegement,
Mon mal à vostre abord n'est plus si vehement,
Ma Belle fond sa glace aux ardeurs de vos flames,

Beaux vers, sainctes fureurs qui reuoyez le iour,
Puis qu'ainsi vous domptez ce qui dompte nos ames,
Que nous sommes heureux d'estre vaincus d'Amour.

G. Colletet Par.

LES

OEVVRES POÉTIQVES

DE M. BERTAVT.

CANTIQVE SVR LA NAISSANCE DE NOSTRE SEIGNEUR [1].

SOIT que de vostre corps vous viuiez déchargez,
Soit que dans la prison où Dieu vous a logez
Le lien de la vie encore vous enserre,
Esprits de qui sa grace est l'espoir et l'appuy,
Iettez des cris de ioye, et chantez qu'auiourd'huy
La mort de vostre mort daigne naistre sur terre [2].

1. Ce cantique sur la naissance de Notre-Seigneur a été publié dans les *Délices de la poésie française*. (Cf. *infra*, p. 23 et ss., et Bibliographie.) Nous indiquerons quelques variantes.

2. Voilà un vers bien alambiqué et qui fait involontairement songer au

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours,

qu'Alceste eût voulu mettre au cabinet.

Auiourd'huy le Monarque et Sauueur des humains
Fait son entree au monde, apportant en ses mains
Les sainctes clefs du Ciel pour en ouurir les portes :
Auiourd'huy le salut se presente aux perdus,
Le remede aux blessez, la rançon aux vendus,
La voye aux esgarez, la vie aux ames mortes.

A ce coup nostre chair est vnie à son Dieu,
Et les extremitez conjointes sans milieu,
Pour affranchir nostre ame à l'Enfer asseruie :
A ce coup l'œuure mesme a produit son autheur,
L'iniuste prisonnier son iuste Redempteur,
Et l'arbre de la mort le doux fruit de la vie[1].

Le voicy qui desja souffrant pour le peché
Plore dans vne creiche où foible il est couché[2],
Bien qu'il soit en puissance egal à Dieu son pere ;
Car pour n'esblouir point nos yeux de sa splendeur,
Sous nostre petitesse il cache sa grandeur,
Naissant non en sa gloire, ains en nostre misere.

Regardez quels effects d'ardente charité !
L'eternelle splendeur se vest d'obscurité,
Afin que moins luysante elle nous illumine :
Dieu se fait fils de l'homme, et sur terre descend,
Afin qu'en la vertu de son sang innocent
L'homme fait fils de Dieu sur les astres chemine.

Mortel, qui vois icy ton Sauueur nouueau né
Gisant si pauurement, n'en sois point estonné :
Ce n'est pas impuissance, il luy plaist ainsi naistre :
Il a le mesme bras dont les cieux il voutoit,
Car il ne cesse pas d'estre ce qu'il estoit,
Mais ce qu'il n'estoit point il commence de l'estre.

1. Bertaut recherche l'antithèse et en abuse. Il la développe symétriquement dans les deux hémistiches. Ce procédé se retrouve presque à chaque vers de cette pièce et dans son œuvre en général.

2 *Var. :*

Pleure dans une creiche.

Il commence d'estre homme, et reste tousiours Dieu,
Cachant pour nostre bien dedans ce pauure lieu
L'admirable grandeur de son pouuoir supréme :
Et se rendant si foible, et demeurant si fort,
Il vient homme impuissant pour endurer la mort,
Et vient tout-puissant Dieu pour tuër la mort mesme.

Quel esprit peut comprendre et quelle voix chanter,
Combien sa main voulant le peché surmonter,
Faict voir icy d'effects d'admirable puissance?
Fut-il onc vn miracle à cestuy-cy pareil,
Où l'on voit vne Estoille enfanter vn Soleil,
Vne Vierge accoucher, vn Dieu prendre naissance ?

Vn Dieu prendre naissance, et se rendre mortel,
Ains se rendre victime, et s'offrir à l'autel,
Afin de nous donner son propre sang à boire?
Comme vn nouueau Decie au trespas s'auançant
Pour le commun salut du monde perissant,
Afin que de sa mort naisse nostre victoire?

O Dieu, que tes bontez font d'estranges effects !
Et qu'ingrat est celuy qui de tant de bien-faits
L'eternel souuenir dans son ame n'engraue!
Tu t'asseruis à l'homme afin de l'affranchir,
Tu t'appauuris toy-mesme afin de l'enrichir,
Par la mort de ton Fils rachetant ton esclaue.

Quel est nostre merite, ô puissant Roy des Roys,
Que tu viennes liurer aux douleurs de la Croix
Ton Fils Dieu comme toy pour l'homme miserable?
Vas-tu point preferant, par trop grande amitié,
A ta saincte iustice vne iniuste pitié,
Condemnant l'innocent pour sauuer le coulpable?

Ah! Seigneur ja n'auienne! à iamais ta bonté,
Conseruant de ses faits l'admirable beauté,
Fera voir ta iustice vnie à ta clemence :
Mais comme de tes loix tout desordre est banny,
Aussi sont tes conseils vn abysme infiny,
Que ne sçauroit sonder nulle humaine prudence.

Bien semble-il conuenable aux loix de la raison[1],
Que celuy qui nous vient affranchir de prison,
Payant le prix fatal de la mortelle pomme,
Soit ensemble homme et Dieu, qui pour nous endurant,
Immortel puisse et doiue acquiter en mourant
Ce que peut le seul Dieu, ce que doit le seul homme.

Pur homme il ne sçauroit nos douleurs secourir :
Dieu pur en subsistance il ne sçauroit mourir,
Luy qui vient par sa mort donner vie à nostre ame :
Et partant homme et Dieu ta main nous l'a donné :
Comme vn Dieu tout-puissant d'vne Vierge il est né,
Comme vn homme mortel il est né d'vne fame[2].

O ! bien-heureux enfant payeur de nos rançons,
Puis que tu nais en vain si nous ne renaissons
Eternels heritiers de ta saincte promesse,
Prens mon cœur pour estable, et pour creiche ma foy,
Me comblant de tant d'heur que de renaistre en moy,
Afin que de nouueau moy-mesme ie renaisse.

CANTIQVE

EN FORME DE PRIERE, FAICTE POUR LE FEU ROY[3].

Donne, Dieu tout-puissant, donne au Roy ta iustice,
Afin qu'en equité ses peuples il regisse[4],
Et que tout icy bas s'encline à ses genoux :
Allumant ses desirs d'vne flamme si sainte,

1. *Var. :* Bien semble-il convenir.
2. *Fame*, femme, orthographe très archaïque. Bertaut l'écrit en général *femme ;* cela vaut mieux, car *fame* peut être confondu avec le mot tiré du latin *fama* et qui signifie renommée.
3. Henri III.
4. *Les peuples il regisse.* L'inversion, dont les auteurs du XVIe siècle abusaient parfois, est déjà plus rare chez Bertaut.

Qu'espris de ton amour, et guidé par ta crainte,
Il regne sur soy-mesme en regnant dessus nous.

Fay que prenant pitié du pauure qui souspire,
Sa clemente rigueur serue à tout cet empire
D'vn bouclier[1] fauorable, et d'vn glaiue trenchant :
D'vn bouclier de salut, d'vn glaiue de vengeance :
D'vn bouclier pour remplir le iuste d'asseurance,
Et d'vn glaiue aiguisé pour la mort du meschant.

Affermy sur son chef sa Royale couronne :
Fay que sous ta faueur sans cesse elle fleuronne,
Ceinte de mainte palme, et de lauriers espaix :
Afin que s'appaisant nos discordes ciuiles[2],
Nous voyons desormais et nos champs et nos villes
Dormir entre les bras d'vne eternelle Paix.

Ne vois-tu pas, Seigneur, quels violens orages,
Quels vents d'ambition esmeuz en nos courages
Soufflent de tous costez prests à nous abysmer,
Si toy, de qui l'amour et bonté paternelle[3]
Nous paroist sommeiller en ta saincte nasselle,
Ne veux par ton réueil ces tempestes calmer?

L'insolente fureur des rebelles pensees
Rendant de tout respect les barrieres forcees,
A faict l'irreuerence arriuer à tel poinct,
Que ceux qui luy deuroient sacrifier leur vie,
Pour sauuer sa grandeur du malheur poursuiuie,
Le pensent obliger de ne l'offenser point.

Las! Seigneur, sois sa garde entre tant d'aduersaires :
Son Royaume à iamais fameux par ses miseres

1. *Bouclier*. Cette terminaison *ier*, qui fait deux syllabes aujourd'hui, ne comptait autrefois que pour une. — De même *ouvrier, meurtrière*, etc.

2. *Afin que s'appaisant nos discordes civiles*. Toute cette incidente est un latinisme, sorte d'ablatif absolu.

3. *L'amour et bonté paternelle*. Au XVIe siècle on supprime souvent l'article devant les noms abstraits, surtout devant le second, lorsqu'il y en a deux, reliés par la préposition *et*.

Aux traicts de ton courroux a trop seruy de blanc.
Prens pitié de nos maux : esteins les viues flames
De ce feu qui s'embrase, et qui semble à nos ames
Ne pouuoir estre esteint qu'auec tout nostre sang.

Rassemble ses subiets sous sa iuste puissance :
Rens luy l'authorité, rens leur l'obeïssance :
Redonne vn heureux sceptre à son bras valeureux :
Et fay par ton Esprit à leurs ames entendre,
Qu'estant leur bien commun, ils ne se sçauroient rendre,
Eux, heureux que par luy, ny luy, grand que par eux.

Donne qu'entre eux et luy viue vne guerre sainte
De mutuel deuoir et d'amitié non feinte,
Dont tousiours combatans sans iamais se ceder,
Ils rendent si douteux l'honneur de la victoire,
Qu'en egale balance ils acquierent la gloire,
Eux de bien obeyr, luy de bien commander.

Ou s'il faut que la Paix en France retournee,
Ait d'vn laurier sanglant la teste enuironnee,
Fay que sa main le pose alentour de son chef,
Non taché d'autre sang que du party rebelle :
Et sans qu'aucun cyprés à ses palmes se mesle,
Sur les autheurs du mal verse tout le méchef.

Fay cognoistre à tous ceux qui contre luy s'esleuent,
Enyurez de l'erreur, dont leurs ames s'abreuuent,
De l'eloquent mensonge escoutant les propos,
Qu'aussi fatalement ta puissance destine
A leur fureur rebelle vne entiere ruïne,
Qu'à leur obeyssance vn asseuré repos.

Ne laisse point tomber sa constance lassée,
Sous le fardeau des maux, qui chargeans sa pensee
S'opposent par enuie au cours de ses beaux faits :
Mais fay que son courage à la voute ressemble,
Qui d'autant plus est forte et plus vnie ensemble,
Qu'elle paroist gemir dessous vn plus grand faix.

Rens tous ses ennemis vaincus par son courage,
Faisant voir leurs pourtraits couchez sous son image

Dans les arcs triomphaux à sa gloire construits :
Estens son pied vainqueur sur leurs testes captiues :
Puis fay que ses lauriers se changent en oliues,
Dont iamais nos fureurs ne corrompent les fruits.

Et toy, qui sans pareil regnes sur les Roys mesmes,
Grand Dieu, de qui la main départ les diadêmes,
Et de qui seul les loix et la foy nous suiuons,
Fay qu'en nous ton amour toutes flammes surpasse :
Et vueilles desormais viure en nous par ta grace,
Comme par ta puissance en toy seul nous viuons.

CANTIQVE.

Seul espoir des humains despoüillez d'esperance,
Qui de l'ame esperduë es la vraye asseurance,
Oy les tristes souspirs de mon cœur tourmenté :
Car entre tant d'ennuis dont ma vie est atteinte
Suiuy de peu d'espoir et de beaucoup de crainte,
I'attens mon reconfort de ta seule bonté.

C'est pourquoy dés le poinct où l'Aube annonce au monde
Le retour du bel Astre à qui le sein de l'onde
Preste toutes les nuicts son humide sejour,
Et dés que le réueil dessille ma paupiere,
I'ouure auec vn soûpir ma bouche à la priere,
Consacrant à ton nom les premices du iour.

O mon vnique espoir, que ma vie est troublee !
Qu'un pesant faix d'ennuis a mon ame accablee !
Que ie suis dégarny de force et de vertu !
Que mes fieres douleurs me donnent de batailles !
Que mon cœur est estreint de mordantes tenailles,
Et de pesants marteaux incessamment battu !

Vseray-ie ma vie en ces tristes allarmes ?
N'esteindras-tu iamais ton courroux en mes larmes ?

Flambera-t'il sans cesse au milieu de ton cœur?
Veux-tu rendre ma mort aux viuants effroyable?
Et la mesme pitié m'estant impitoyable
Moy seul t'esprouueray-ie vn Dieu plein de rigueur?

Las! regarde en pitié ceste ame infortunee,
De reconfort, de paix, d'espoir abandonnee,
Où les traicts de la mort sans pitié sont fichez :
Regarde quel ennuy boit le sang de mes veines :
Et l'œil de ta bonté voye aussi bien mes peines,
Que celuy de ton ire a peu voir mes pechez.

Si la iuste rigueur qui les peines dispense,
N'eust iamais faict de grace à nulle humaine offense,
Quels esprits dans le Ciel se verroient couronnez?
Ceux qu'à iamais l'enfer loin de ta gloire estrange[1],
Diroient-ils ton honneur quand mesme ta loüange
Est ainsi qu'vn blaspheme és leures des damnez?

Las! entre tant de maux qui font que ie souspire,
Ie sçay bien qu'à bon droit la rigueur de ton ire
Dessus mon chef coulpable espand tous ses vaisseaux :
Et que ma vie estant de tes biens arrousee,
Puis qu'ingrate elle en a la source mesprisee,
Ton courroux a raison d'en tarir les ruisseaux.

Mais aussi sçais-tu bien qu'en sa sphere plus basse
Le Ciel n'a rien enclos, qui sans l'heur de ta grace
D'vn pas irreprochable en ta voye ait marché :
Que ta seule pitié nous tient lieu d'innocence :
Et que ceux-là sans plus sont nets en ta presence,
Dont tu daignes toy-mesme effacer le peché.

Ne vien donc point du Ciel en fureur me reprendre :
Pardonne à ceste pauure et miserable cendre :
N'arme plus ta rigueur contre sa mauuaistié.
Si ma cause n'est iuste, ô Seigneur rends la telle :

1. 3e pers. sing. de l'indicatif du vieux verbe *estranger* : éloigner, écarter.

Ou m'absous par ta grace, ou permets que i'appelle
De toy plein de vengeance à toy plein de pitié [1].

Mais que dy-ie impudent? auroy-ie bien l'audace
D'en appeller à toy, sans redouter la face
De qui i'ay tant de fois le respect violé?
Le sacrilege atteint, et voisin de sa prise,
N'auroit-il point d'horreur de prendre pour franchise
Les cornes de l'autel [2] que sa main a volé?

O Seigneur, tes bontez ceste audace m'inspirent,
Promettant aux pecheurs qui vers toy se retirent,
Non seulement pitié, mais faueur et guerdon :
Et bien doit-on attendre vn arrest fauorable,
Quand le iuge se monstre aduocat du coulpable,
Et l'obiect de l'offense est l'autheur du pardon [3].

Toy donc, que seul i'inuoque en l'ennuy qui m'outrage,
Seigneur ne vueilles point dedaigner ton ouurage,
Ains ton œil de pitié sur mes maux retourner :
Fay croistre en moy les fruits dont tu veux des offrandes :
Opere en moy le bien que de moy tu demandes,
Puis iuste vien en moy tes œuures couronner.

Seul salut de mon ame et son remede vnique,
Touche de ce pecheur l'esprit paralytique,
Qui gist sans mouuement sur la terre estendu :
Fay, Seigneur, que ta grace en soit la medecine,
Noyant sa maladie en la saincte Piscine [4]
Du sang que ton amour a pour nous épandu.

Grand Soleil de iustice, inaccessible flame,
Verse auec tes rayons ta lumiere en mon ame,

1. Vers ingénieux. Bertaut l'est souvent d'ailleurs, sinon maniéré.

2. Angle saillant et recourbé comme une *corne*. Cf. Littré, au mot *Corne*, 9°. Ici peut-être au sens détourné de vase saint, ciboire.

3. Dans cette proposition, *quand* est sous-entendu, sans même être remplacé par *que;* ce serait aujourd'hui une faute de grammaire.

4. Allusion à la piscine Probatique de Jérusalem, située près

Meslant de quelques iours ses eternelles nuits :
Et calmant de mon cœur les ciuiles discordes,
Rens moy l'vn des vaisseaux de tes misericordes,
Au lieu que i'en suis vn de misere et d'ennuis.

Sainte clef de Dauid, sceptre solide et ferme,
Qui fermes et nul n'ouure, ouures et nul ne ferme[1] :
Clef qui nous a ouuert la grand'porte des Cieux,
Clef qui nous a fermé les portes de la guerre,
Fermant l'huis de mon ame aux soucis de la terre,
Fay qu'à iamais sur toy mon cœur ouure les yeux.

CANTIQVE.

Encor ne faut-il pas qu'vne plainte eternelle
Face couler en pleurs le reste de mes iours,
Ny que de mes ennuis la source estant mortelle,
Ie souffre qu'immortel en deuienne le cours.

Ne gemir point du tout la douleur qui m'oppresse,
Eust fait paroistre vn cœur plein de stupidité :
Mais aussi la plorer et souspirer sans cesse,
Monstreroit vn esprit remply de lascheté.

Tary donc, ô mon cœur, tary ces larmes vaines :
Rauy toy-mesme au temps l'honneur de les seicher.
Se plaindre de sentir des ennuis et des peines,
C'est se plaindre d'estre homme et non arbre ou rocher.

du temple de Salomon. C'est là qu'étaient lavés les animaux qui devaient servir aux sacrifices. Ces eaux avaient aussi la vertu de guérir les maladies.

Ici, pris au sens figuré, comme dans cet exemple de Chateaubriand : « Ces jubilés qui plongent les chrétiens dans la piscine du repentir. » (*Génie du Christianisme*, liv. III, ch. v, 6.) — Cf. Littré, *Piscine* et *Probatique*.

1. Ici encore, ellipse de *que;* pour : qui fermes et *qu* nul n'ouvre.

Vn cœur qui magnanime à soy-mesme commande
Souuent fait que son mal en bien se conuertit :
Vne douleur n'estant ny petite ny grande,
Qu'autant que le courage est ou grand ou petit.

Ce deluge de maux que le courroux celeste
A faict dessus mon chef plouuoir si longuement
A la fin a pris cesse, et tout ce qui m'en reste
C'est ce ruisseau larmeux tesmoin de mon tourment.

Maintenant Dieu me fait au dessus de la teste,
Ainsi qu'vn arc-en-ciel, sa pitié flamboyer :
Signe qui me promet qu'orage ny tempeste
Qui m'aille menaçant n'est plus pour me noyer.

Pourquoy tremble-ie donc sous ce nouuel orage
Esmeu contre l'espoir en qui seul i'ay vescu?
Quoy! luy veux-ie desia submettre mon courage,
Souffrant qu'il en triomphe auant qu'il l'ait vaincu?

Non mon cœur, arme toy d'vne plus saincte audace :
Encor qu'vn grand t'assaille, vn plus grand est pour toy.
Dieu te promet secours, et le Sort te menace :
Qui des deux sera veu pouuoir plus sur ta foy?

O mon cœur, quand l'vn d'eux auroit plus de puissance
A t'emplir de frayeur que l'autre à t'asseurer,
Quand mesmes d'aucun bien tu n'aurois esperance,
Le naturel du mal te doit faire esperer.

La douleur a ce bien, que quand elle est durable
Elle est aussi legere, et se porte aysément :
Et quand son aspreté la rend intolerable,
Sa duree est petite et passe en vn moment.

Que si c'est par la croix constamment supportee,
Imitant nostre chef et marchant apres luy,
Qu'on paruient à la gloire aux esleuz aprestee,
Il est bien mal-heureux qui iamais n'eut d'ennuy.

Vueilles tant seulement, toy vers qui ie souspire,
Croistre ma patience au tourment qui me poind,

Afin que de ce mal quelque bien ie retire,
Et que ce qui te plaist ne me desplaise point.

Armé de ta fureur ie feray resistance
Aux plus rudes assauts liurez par le malheur :
Et pourueu que ta grace augmente ma constance,
Ie ne te requier point d'amoindrir ma douleur.

CANTIQVE.

DONT L'ARGUMENT EST PRIS DU PREMIER PSEAUME DE DAUID [1].

Bien-heureux est celuy qui parmy les delices,
Dont le monde a sucré le poison de ses vices,
Et parmy tant d'apasts à mal faire allechans,
Regit si prudemment les desirs de son ame,
Que nul secret remors son courage n'entame
Pour auoir augmenté le nombre des méchans.

Qui n'admire en son cœur rien qui soit sous la Lune
Qui ne fait point hommage au sceptre de fortune :
Qui ne luy laisse auoir nul empire sur soy :
Qui vrayement et d'effect est ce qu'il veut parestre :
Qui de nul maistrisé, de soy-mesme est le maistre,
Regnant sur ses desirs, et leur donnant la loy.

Qui lisant iour et nuict des yeux de la pensee
La loy du Tout-puissant en son ame tracee,
Conçoit de beaux desirs, produit de beaux effects :
Et de qui le courage abhorrant la vengeance,
D'vn volontaire oubly noye en sa souuenance
Les torts qu'il a receus, et les biens qu'il a faits.

1. Le premier psaume de David a seulement servi de thème au poète. — La traduction exacte en a été faite par Marot.

Qui ne pouuant du corps[1] s'esloigner de la pompe
Des folles vanitez dont le lustre nous trompe,
S'en va de la pensee et de l'ame esloignant :
Si bien qu'au monde mesme il est absent du monde,
Et n'a rien és grandeurs dont sa fortune abonde
De si grand qu'vn grand cœur sans fard les-dedaignant.

Cet homme-là ressemble à ces belles oliues
Qui du fameux Iourdain bordent les vertes riues,
Et de qui nul Hyuer la beauté ne destruit :
Les ruisselets[2] d'eau viue autour d'elles gazoüillent :
Iamais leurs rameaux verds leur Printemps ne despoüillent
Et tousiours il s'y trouue ou des fleurs ou du fruit.

Nul effroy, nulle peur en sursaut ne l'éueille :
Endormy Dieu le garde, éueillé le conseille :
Conduit tous ses desseins au port de son desir :
Puis fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
Ce qu'il semoit en terre auec peine et tristesse,
Il le recueille au ciel en repos et plaisir.

Il n'en va pas ainsi de celuy qui mesprise
Et la loy du Seigneur, et la voix de l'Eglise,
Soy-mesme estant son Dieu, son Eglise, et sa loy :
Sa plus parfaicte ioye en douleurs est feconde :
Et bien qu'il semble auoir son Paradis au monde,
Si porte-il malheureux son enfer quant et soy[3].

Le ver qui dans le cœur iour et nuit le consume
Tournant tous ses plaisirs en dolente amertume,
Luy fait auec horreur regarder le Soleil :
Et plein d'vn desespoir qui sans cesse l'outrage,
Il voit à tous moments l'espouuentable image
De l'eternelle mort errer deuant son œil.

1. *Du corps* signifie ici *avec le corps, par le corps,* de même que, plus bas, *de la pensée* signifie *par la pensée.*

2. *Ruisselet.* Diminutif du genre de ceux qu'affectionnait l'école gauloise antérieure à Ronsard, l'école de Marot, des Périers, Saint-Gelais, O. de Magny, Tahureau, etc. Bertaut n'en offre que de très rares exemples.

3. En même temps que soy. Cf. Gloss., au mot *Quant.*

Ny pompe, ny grandeur, ny gloire, ny puissance
Ne sçauroient destourner le glaiue de vengeance
Pendant dessus son chef des mains de l'Eternel,
De qui l'ineuitable et seuere iustice
Fait qu'il est à toute heure en vn mesme supplice
Tesmoin, iuge et bourreau, non moins que criminel.

Non, les fiers Aquilons de leur venteuse haleine
Ne promenent pas mieux sur le dos d'vne plaine
La paille rencontree au champ du laboureur,
Que Dieu le poursuiura sur le front de la terre,
Si iamais son pouuoir luy declarant la guerre
Change sa patience en ardante fureur.

Puis quand viendra le iour, le iour espouuentable,
Où les peuples iugez par sa bouche equitable,
Seront de leurs forfaits eux-mesmes deceleurs :
Alors le miserable enuoyé pour pasture
Au feu qui sert là bas aux ames de torture,
Payra ses courts plaisirs d'eternelles douleurs.

Car le Seigneur est iuste autant que debonnaire,
Et sa saincte equité paye à tous le salaire
Que meritent leurs faits soient cogneus soient cachez :
Encor que moins enclin aux peines qu'à la grace
Tous les iours sa bonté nos merites surpasse,
Et iamais sa rigueur n'egale nos pechez.

CANTIQVE.

DONT L'ARGUMENT EST PRIS DU XX. PSEAUME.

Les biensfaits que ta grace espand sur nostre ROY,
Seigneur, l'obligent bien à s'esiouïr en toy,
Comme en l'vnique autheur de sa saincte allegresse,
Car toy seul en ses maux as esté son support,

Et toy seul le sauuant l'as conduit dans le port
Ou nul ne peut surgir s'il ne t'a pour adresse [1].

La voix de sa requeste a le Ciel penetré,
Ses vœux sont exaucez, tu ne l'as point frustré
Du bien que son desir attendoit de ta grace :
Ny n'as trompé l'espoir qu'il en auoit conçeu [2],
Qu'autant que nostre esprit est doucement deceu
Quand il voit que son heur ses attentes surpasse.

D'vn riche diadême où semble estinceler
Le feu de mainte pierre, et la flamme egaller,
Ta main a dés long temps sa teste enuironnee :
Tu l'as ceint és combats de cent lauriers diuers,
Et maintenant, Seigneur, pour l'heur de l'vniuers
Tu fais que sa couronne est de paix couronnee.

Au lieu de beaucoup d'ans à ses ans adioustez,
Qui lui sont ardemment en nos vœux souhaittez,
Tu lui sembles promettre vne vie immortelle :
Et pour l'extreme bien de voir sous sa grandeur
Son Royaume fleurir plein de richesse et d'heur,
L'honneur de maistriser la terre vniuerselle.

Nul tiltre n'embellit le renom glorieux
D'vn magnanime Roy, iuste et victorieux,
Qui ne rende son nom illustre et memorable :
Et semble que ta main tous ses faits benissant
Vueille monstrer en luy combien est fleurissant
Le Prince à qui ton œil daigne estre fauorable.

Aussi, contre les maux dont il est tourmenté
Son esprit recourt-il à ta seule bonté,
Sans attendre d'ailleurs son salut ny sa gloire :
Elle seule es perils luy monstre ton secours :

1. Ici, *adresse* signifie *guide*. Cf. Gloss., au mot *Adresse*.
2. *Ny n'as trompé*. Ici, *ni* est mis pour *et*. Il y aurait là, d'après l'usage actuel, un pléonasme qui était admis au XVIe siècle. — Cf. Darmesteter et Hatzfeld, *La littérature au XVIe siècle*, p. 288.

Le remplit d'asseurance, et fait qu'il est tousiours
Moins certain du combat, qu'il n'est de la victoire.

Puisse eternellement, ainsi qu'il s'est promis,
La force de son bras trouuer ses ennemis,
Vn mont les cachast-il au fond de ses entrailles,
Sans que rien les sauuant des traicts de son courroux
Leur serue de laurier contre les rudes coups
Des foudres dont sa main est armee es batailles.

Puisse-il les voir vn iour en cendres conuertis,
Du feu de ta fureur pesle-mesle engloutis,
Et tous vifs deuorez des flammes de ton ire :
Puisse-il voir le trespas sans pitié les faucher,
Puis d'entre les mortels leur memoire arracher,
Nul ne s'en souuenant sinon pour les maudire.

Car les meschans desirs dont ils sont possedez,
Se sont contre ton nom ingrattement bandez :
Et pour rendre ta gloire icy bas estouffee,
Ont basty contre toy des desseins malheureux,
Qui, comme mal fondez, tomberont dessur eux,
Changeant en vn tombeau l'espoir de leur trophee.

O Seigneur leue toy, reueille ta vertu,
Faisant voir à nos yeux ton ennemy battu
Ne sçauoir où fuir [1] les traicts de ta colere.
Ne temporise plus, n'vse plus de mercy :
Mais puis que le meschant deuient plus endurcy
De te trouuer si doux, qu'il t'éprouue seuere.

Qu'il t'éprouue seuere, à fin que cependant
Ta bonté dessus nous ses ælles estendant,
Et monstrant que le soin de ton peuple la touche,
Nous t'adorions pour Roy de la terre et des cieux,
Ayant incessamment tes faits deuant les yeux,
Ton amour dans le cœur, et ton los en la bouche.

1. *Fuir* fait ici deux syllabes.

CANTIQVE.

DONT L'ARGUMENT EST PRIS DU 143. PSEAUME DE DAUID [1].

Benist soit le Seigneur, le grand Dieu des armees,
Dont la seule vertu rend mes mains animees
Aux glorieux trauaux des Princes valeureux :
Qui m'apprend à combattre en gaignant des victoires,
Et par qui tout esprit entendant nos histoires
Me dira l'heureux Roy du siecle malheureux.

C'est luy qui me preserue au milieu des batailles,
Et rempare mon cœur d'inuincibles murailles
Contre tous les ennuis qui l'osent assieger :
Luy seul n'ayant iamais mon attente trompee,
A fait mes ennemis tomber sous mon espee,
Et sous mon sceptre en fin mes subiets se ranger.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme et la race mortelle,
Pour ne dedaigner point d'en prendre la tutelle,
Et loger en ton cœur le soucy de son bien?
Tu luy soubmets le ciel, l'air et la terre et l'onde :
Et semble que la main ouuriere de ce monde
Qui de rien crea tout, crea tout pour vn rien.

Car enfin, ô Seigneur, l'homme n'est rien qu'vn songe
Qui de songes menteurs se repaist et se ronge
En son plus ferme estat n'ayant rien de constant;
Vne ombre que le iour dissipe à sa venuë :
Vn éclair allumé dans le sein de la nuë,
Dont l'estre et le non estre ont presque vn mesme instant.

Seigneur, baisse ton ciel, et tout ceint de tonnerres
Descends en ta fureur sur ces maudites terres,

1. Le psaume 143 a été traduit par Marot.

Où mille impietez prouoquent ton courroux :
Frape les plus hauts monts des armes de ton ire,
Fay-les fumer et fondre ainsi que de la cire,
Et l'vniuers trembler sous l'horreur de tes coups.

Remply tout l'air d'éclairs, de foudres et d'orages :
De tes dards enflamez estonne les courages
Des méchants dont l'effort t'offense en m'outrageant :
Fay gronder en ta main l'ire de cent tempestes,
Puis d'vn bruit éclatant darde-la sur leurs testes,
A fin qu'vn mesme coup te venge en me vengeant.

Car c'est contre l'honneur de ta puissance mesme,
Que leur bouche arrogante a vomy le blaspheme
Aiguisant contre moy tant de traits inhumains :
Leur langue incessamment ourdit des calomnies :
Leur esprit orgueilleux se plaist aux tyrannies :
Et tout mal-faire est l'art où s'exercent leurs mains.

O Seigneur, continuë à deliurer mon ame
D'vne gent si superbe, et romps l'iniuste trame
Des barbares desseins que sa rage a conceus :
Estens du ciel le bras armé pour ma vengeance,
Et pousse en ta fureur ceste maudite engeance
Dans les sanglants filets qu'elle mesme a tissus.

A fin que sur vn luth monté pour tes loüanges,
Associant ma voix auec celle des Anges,
Ie chante que c'est toy qui fais regner les Rois :
Toy qui les garantis des meurtrières atteintes [1] :
Toy qui rends leurs grandeurs venerables et saintes,
Et qui fais que la terre en adore les loix.

I'en sers aux ans futurs d'vne preuue eternelle [2],
Moy sur qui la bonté de ta main paternelle,
Seigneur, a fait du Ciel mille graces plouuoir,
Contre tant d'ennemis me donnant la victoire
Que la paix de mon sceptre appartient à ta gloire,
Comme vn nouueau miracle où reluit ton pouuoir.

1. *Meurtrière.* Cf. p. 5, note 1.
2. Construction pléonastique : *J'en sers... de...*

Perseuere, Seigneur, ne baille point ma vie
En pillage au Tyran qui l'a tant poursuivie :
Mais, comme il nous a faict, le faisant souspirer,
Au sang de ses sujets trempe son diadême,
A fin que iustement il éprouve en soy-mesme [1]
Les maux qu'iniustement il m'a fait endurer.

Car sa main ne se plaist qu'aux méchans artifices :
La seule impieté luy fournit de delices :
Et son cœur, dont la rage est souuent sans effect,
Paist de si fiers desseins le desir qui l'affame,
Qu'au iour où le cruel n'a point souïllé son ame
De quelque méchant acte, il croit n'auoir rien faict.

Rens luy ce qu'il merite, et nous sois fauorable,
Donnant quelque remede à l'vlcere incurable
Qui rongeant ce Royaume a destruit sa beauté,
Encor que nous viuions si dignes de misere,
Que nous faire du bien ce soit presque malfaire,
Et prophaner en vain les fruits de ta bonté.

Voy quel malheur poursuit ces terres desastrees,
Et quel heur cependant rit dedans les contrees
Qu'vne constante paix habite autour de nous,
Sans qu'encor la fureur des violens orages
Qui dans ce pauure Estat causent tant de naufrages
Ait peu troubler vn air si tranquile et si doux.

Là le peuple fleurit en repos et liesse,
Comme ces arbrisseaux plantez en leur jeunesse
Dedans l'humide sein d'vn fertile terroir :
Là comme vn riche temple à colomnes dorees,
Les dames en tout temps superbement parees
S'enflent d'vn doux orgueil regardant le miroir.

1. *Soy-mesme.* Au XVIe siècle, l'emploi de *soi* est plus libre qu'aujourd'hui. Dans bien des cas, on l'emploie là où nous dirions *lui*. — Cf. Darmesteter et Hatzfeld, *op. cit.*, p. 264.

L'abondance y demeure et ses douces compagnes :
Mille et mille troupeaux en couurent les campagnes [1].
De joye et de repos leurs ames tu repais :
La trompette s'y taist, et la voix des allarmes :
Et tant d'aise en banit les souspirs et les larmes
Que leur moindre bon-heur c'est celuy de la paix.

Aussi toute la terre enuiant leur fortune,
La nomme bien-heureuse, et de vœux t'importune
Pour de pareils effects de celeste faueur :
Mais quelque heur que le ciel verse dessus leurs testes
Plus heureux est encor, mesme au fort des tempestes,
Celuy de qui ton bras daigne estre le sauueur.

Toy donc iettant sur nous les yeux de ta clemence,
Garde nous de naufrage, et sois nostre defense
Contre des ennemis si puissans et si fiers :
Rendant par ta bonté ces tempestes plus calmes,
Où nous faisant du ciel receuoir quelques palmes,
Si nous n'en deuons plus esperer d'oliuiers.

PARAPHRASE

DV PSEAUME CXXXVI.

Assis aux tristes bords des eaux de Babylone,
Où le courroux vangeur qui renuersa le thrône
Des grands Roys de Sion nous auoit exilez,
Nous plorions iour et nuict Ierusalem destruite
Que la flame Barbare en cendre auoit reduite,
Rendans nos plus saincts lieux deserts et desolez.

1. *Var.* :
Mille bellans troupeaux y couvrent les montagnes.
(*Les délices de la poésie française*, par F. de Rosset. Paris, Toussainct du Bray, 1618, in-8.)

Nos cantiques de ioye où Dieu daignoit se plaire,
Entre tant de douleurs condamnez à se taire
Par le mortel ennuy regnant en nostre cœur,
Et nos luts qui pendoient aux saules de la riue,
Ploroient en se taisant sa liberté captiue,
Et souspirante aux pieds d'vn superbe vainqueur.

Bien nous alloient pressant d'en rompre le silence
Ceux qui de nos malheurs paissans leur insolence
Nous auoient pour iamais aux liens condamnez :
Et nos dolentes voix estoient presques contraintes
De mesler des chansons aux souspirs de nos plaintes
Par ceux qui triomphans nous menoient enchainez.

Chantez nous (disoient-ils) quelqu'vn de ces cantiques
Qui faisoient retentir les resonnans portiques
De vostre fameux temple en glorieux accens
Lors que quelque victoire à Sion aduenuë
Poussoit vos cris de ioye au dessus de la nuë,
Et chargeoit vos autels d'offrandes et d'encens.

Helas (respondions-nous, parlant dedans nous mesmes)
Pourrions-nous bien redire en ces douleurs extrémes
Les vers que nous chantions le front paré de fleurs?
Superbes cruautez de nos maux non soulees,
Ignorez-vous encor qu'aux ames desolees
Commander les chansons c'est conseiller les pleurs.

Non, ia ne plaise au ciel, que la barbare audace
Nous face prophaner par priere ou menace
Les saincts vers qu'Israël chantoit en son bon-heur :
Plustost soient par la mort nos douleurs assoupies,
Que nous facions entendre à ces terres impies
Les hymnes consacrez au seul nom du Seigneur.

Irions-nous bien si tost effaçant de nos ames
Les larmes de Sion destruite par les flames,
Et gemissante encor dessous vn ioug de fer,
Pour flater de nos chants le superbe courage
De ceux qui sans pitié nous tiennent en seruage,
Les faisant de nos maux nous mesmes triompher?

O Sion, ô sainct temple autrefois nostre gloire,
Maintenant la douleur dont ma triste memoire
Va, comme d'vn cousteau, mon ame outreperçant,
Qu'vn eternel silence à ma langue se lie,
S'il aduient que iamais vos ruines i'oublie,
Quelque ennuy que mon cœur reçoiue en y pensant.

Que ceste main tremblante et ce cœur qui souspire
Die adieu pour iamais aux charmes de ma lyre,
Chassant tout reconfort au loin de mes malheurs,
Si pour quelque accident que le ciel nous enuoye,
Vostre affranchissement n'est mon vnique ioye,
Ainsi que vos liens sont mes seules douleurs.

Mais toy qui nous punis, ô grand Dieu des armees,
Frappe aussi quelque iour ces cruels Idumees [1]
Qui de nos ennemis les fureurs attisoient,
Quand il plouuoit sur nous tant de feux de ton ire,
Que la pitié des maux destruisans nostre empire
Arrachoient des pleurs mesme à ceux qui les causoient.

Saccagez (disoient-ils) ceste ville rebelle;
Exterminez ses tours, confondans pesle-mesle
Ses plus bas fondemens à ses plus hauts sommets :
Rasez ceste maison de lames d'or couuerte,
Luy faisant succeder vne plaine deserte
Où le lieu de ses murs soit douteux pour iamais.

Ingrate nation, fiere et peruerse engeance,
Le ciel se souuenant aux iours de sa vengeance,
D'vn si cruel arrest contre nous prononcé,
Face aux âges futurs cognoistre en ton supplice,
Combien est déplaisant à l'œil de sa iustice
L'esprit qui prend plaisir d'opprimer l'oppressé.

Et toy, fiere Babel, superbe vainqueresse [2],
Bien-heureux soit celuy dont la main vengeresse,

1. *Idumées*, pour Iduméens.
2. *Vainqueresse*. Dès le XIVe siècle, pour le féminin des adjectifs en *eur*, on commence à remplacer la terminaison

Ainsi que tu nous fais, te faisant lamenter,
Baillera tes corps morts aux corbeaux pour pasture,
Brisera tes enfans contre la pierre dure,
Et fera de leur sang les rochers degouter.

PARAPHRASE

DV PSEAUME CXLVII.

Heureux hostes du ciel, sainctes legions d'Anges,
Guerriers qui triomphez du vice surmonté,
Celebrez à iamais du Seigneur les loüanges,
Et d'vn hymne eternel honorez sa bonté.

Soleil dont la chaleur rend la terre feconde,
Lune qui de ses rais emprunte ta splendeur,
Lumiere, l'ornement et la beauté du monde,
Loüez, bien que muets, sa gloire et sa grandeur.

Tesmoigne sa puissance, ô toy voûte azuree,
Qui de mille yeux ardans as le front esclaircy :
Et vous grands arrousoirs de la terre alteree,
Vapeurs dont le corps rare est en pluye épaissy.

Car d'vn si sainct ouurier le dire estant le faire [1],
Sa parole d'vn rien ce grand monde forma :
Et tout ce qui s'enferme en l'vne et l'autre sphere
Est l'œuure d'vn seul mot que sa bouche anima.

eresse par la terminaison *euse*, prise aux adjectifs en *eux*, *euse*.

On trouve cependant encore au XVIe siècle des traces nombreuses de *eresse;* Bertaut dit, par exemple, *charmeresse*, *dompteresse*, etc. — Cf. Darmesteter, etc., p. 225.

1. *Var.* :

Car d'un si grand ouvrier...

(*Délices de la poésie*, etc. Cf. note 1 de la p. 1.)

Il a prescrit des loix à la nature mesme,
Qu'en tremblant elle obserue et craint d'outrepasser :
Le ciel ne voit grandeur, sceptre, ny diadéme,
Immortel, ny mortel, qui s'en peust dispenser.

Chantez-le donc aussi vous enfans de la terre
Qui composez de cendre en cendre retournez,
Soit vous que l'Ocean dans ses vagues enserre,
Soit vous qui librement par l'air vous promenez.

Beny son sainct pouuoir en tes caues profondes,
Monstre de qui le sein peut cent flots abysmer :
Et faittes retentir son nom parmy vos ondes
Gouffres qui vomissez mille mers en la mer.

Foudroyans traits de feu que son ire décoche,
Quand faisant icy bas mille flammes plouuoir
Elle tranche en fureur la teste à quelque roche,
D'vne tonnante voix haut loüez son pouuoir.

Fay-le bruire aux torrens des valons que tu laues,
Neige qui vests les monts d'vn blanc et froid manteau :
Et toy gresle polie, et toy glace qui paues
Au pesant chariot les sentiers du bateau.

Orageux tourbillons qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblants matelots,
Témoignez son pouuoir à ses moindres ouurages,
Semant par l'vniuers la grandeur de son los.

Faittes-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent
Grands monts, qui comme Rois les plaines maistrisez :
Et vous humbles coustaux ou les pampres foisonnent,
Et vous ombreux vallons, de sources arrousez.

Feconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cedres qu'on peut nommer geans entre les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous seruent de voix.

Animaux qui paissez la plaine verdoyante,
Et vous que l'air supporte, et vous qui serpentans

Vous trainez après vous d'vne échine ondoyante,
Naissez, viuez, mourez, sa loüange exaltans.

Chantez-la d'vne voix, que nul soin n'interrompe,
Grands Rois parmy son peuple assis comme en son lieu :
Et vous fiers potentats qui pleins de vaine pompe
Estes dieux sur la terre, et terre deuant Dieu.

Peuples nez entre nous, peuples de terre estrange,
Faittes ouyr son nom aux rochers les plus sourds :
Hommes, femmes, enfans, donnez à sa loüange
Le matin, le midy, le soir de vos beaux iours.

Vous que la fleur de l'âge aux voluptez conuie,
Vous qui chassez du monde, et ja prests d'en sortir
Touchez d'vn pied tremblant les bornes de la vie,
Faites son nom sans cesse en vos chants retentir.

Bref, que tout genre d'estre, et tout sexe, et tout âge,
Benisse le Seigneur ses biensfaits racontant,
D'vn parler si conforme aux pensers du courage
Que se taisant la voix le cœur l'aille chantant.

Car il est l'esprit seul en qui vit et respire
Tout estre ou non visible, ou visible à nos yeux,
Et le seul Roy qui tient, d'vn eternel empire
Le throsne de sa gloire eleué sur les cieux.

Alors que tout flambant d'vne lumiere sainte
Il s'y sied en triomphe, et pompe, et maiesté,
L'vniuers se prosterne en reuerence et crainte,
Et nul Ange n'en peut supporter la clarté.

De là sont enuoyez deuers sa troupe eleuë
Ces merueilleux secours qui la sauuent des fers :
De là partent ces loix de puissance absoluë,
Qui font trembler le ciel, la terre, et les enfers.

Soit à iamais sa gloire en nostre ame adoree,
Soit à iamais son nom par nos chants celebré [1] :

1. *Var.* :
Soit son nom à jamais...

Soit l'honneur de son loz d'eternelle duree,
Mesme apres l'vniuers en pieces demembré.

Que le sceptre eternel dont si sainct et si iuste
Il regit tout le monde, et le range à ses loix,
Voye au sacré pouuoir de sa grandeur auguste
Rendre hommage eternel les peuples et les Rois.

Et luy qui tout-puissant au sort mesme commande
Vueille de nos destins combatre la rigueur,
Deliurant de tourment l'humble et fidelle bande,
Qu'vn soucy paternel loge pres de son cœur.

CANTIQUE

EN FORME DE COMPLAINTE[1].

Tandis que le desir d'vne iuste vengeance
Flambe dedans ton cœur,
Seigneur n'endure point que ton courroux élance
Sur mon coulpable chef les traits de sa rigueur :
Sursiez vn peu l'arrest qui d'vn aspre supplice
Poursuit ma mauuaistié,
Ne le prononçant point, que ta saincte iustice[2]
Ne s'en soit conseillee à ta douce pitié.

Voy, Seigneur, voy du ciel mon esprit qui se pasme
Sous l'horreur du tourment :

1. C'est le psaume VI, qu'a traduit Marot. Il a été publié avec d'autres poésies de Bertaut dans les *Délices de la poésie française*. (Voir Bibliographie.) Nous y relevons certaines variantes dont nous indiquons les principales. — Cf. note 1 de la p. 1.

2. *Var.* :
Sursiez un peu l'arrest qui condamne au supplice
Ma folle mauvaistié :
Ne le prononce point que premier ta Iustice...

Regarde moy malade et du corps et de l'ame,
Pour me donner santé plustost que chastiment :
Et te daignant en fin souuenir qui nous sommes[1],
Pardonne à mes pechez.
Non comme aimant le vice, ains comme aimant les hommes
Qui sont dés leur naissance aux vices attachez[2].

Quelle plus grand' douleur sent-on en la torture
Qu'est celle que ie sens?
Nul ennuy sur mon cœur n'épargne sa pointure[3],
Cent tourments font la guerre à chacun de mes sens :
Mille bruslants souspirs, mille sanglantes larmes
Versant à tous propos
Ie passe, trauaillé d'eternelles allarmes[4],
Et mes iours sans lumiere, et mes nuicts sans repos.

Pardon, Seigneur, pardon : la douleur qui me blesse
Me rend trop tourmenté :
Non trop pour mon offense, ains trop pour ma foiblesse ;
Non trop pour ta iustice, ains trop pour ta bonté :
Las ! ne vaut-il pas mieux qu'en destournant la face
De mes transgressions,
Tu destruises plustost le peché par ta grace,
Que le pauure pecheur par les punitions?

Helas ! ie suis semblable à celuy qu'on va rendre
Au sepulcre enfermé,
Vne image de mort, vn fantosme de cendre[5]
Qui suis au lieu d'esprit de douleur animé :

1. *Var.* :
Et te ressouvenant que tes œuvres nous sommes.
2. *Var.* :
A qui les vices sont de nature attachez.
3. *Var.* :
Mes os d'avec mes nerfs ont disjoint leur jointure.
4. *Var.* :
Mille bruslans souspirs, mille larmes sanglantes
Je verse à tous propos
Et passe en la douleur de cent peines cuisantes. ...
5. *Var.* :
Une vivante mort, une image de cendre.

Ma bouche incessamment ouuerte aux tristes plaintes
Ne fait que souspirer :
Et de mes pauures yeux les prunelles esteintes
Ne me seruent de rien si ce n'est de pleurer [1].

Cependant des ingrats, Seigneur, qui de ta voye
Ont destourné leurs pas,
Se couronnent de fleurs et font des feux de joye,
De voir mes iours descendre en la nuict du trespas [2] :
Nul son, tant soit-il doux, n'est si doux à leur ame
Que mes gemissemens :
Et nul si grand ennuy le cœur ne leur entame,
Que de voir quelque bien consoler mes tourmens.

Aussi vont cheminant d'vn pied si dissemblable
Ma vie et leur erreur,
Que ce qui me déplaist leur estant agreable,
Nous sommes l'vn à l'autre en mutuelle horreur :
Ma pluie est leur beau temps, mon repos leur misere,
Mon plaisir leur douleur :
Et comme s'ils viuoient en vn autre hemisphere,
Estant iour à mon ame il est nuit à la leur [3].

Tenant entre tes mains la grace, et le supplice
La clemence, et la loy,
Déploye, ô Tout-puissant, l'vne et l'autre iustice
De ton siege eternel et sur eux et sur moy :
Sur eux, celle qui iuge et condamne à la peine
Le méchant endurcy :
Sur moy, celle qui douce à la foiblesse humaine,
Le pecheur iustifie et le prend à mercy.

1. *Var.* :
Si ce n'est pour pleurer.

2. *Var.* :
Cependant des ingrats me donnent mille alarmes
Aises de mon tourment,
Car du mesme suject d'où procèdent mes larmes
Procède aussi leur joye et leur contentement.

3. *Var.* :
Le jour de ma pensée est la nuict de la leur.

CANTIQVE

EN FORME DE CONFESSION.

L'ennuy qui rend mes yeux si fertiles en larmes
Durant le cours des maux dont ie suis oppressé,
Ce n'est point, ô Seigneur, d'endurer ces allarmes,
Mais de les meriter pour t'auoir offensé.

Ma faute, et non ma peine, est ce qui me tourmente :
I'en souspire la cause [1], et non pas les effects :
Et battant ma poitrine, à par moy ie lamente
Non les maux que i'endure, ains les maux que i'ay faicts.

Ah que ne puis-je dire au fort de mon angoisse
Comme l'vn de tes Saincts disoit en sa langueur :
Seigneur, fay pour le moins que mon ame cognoisse
Pourquoy ta main me traitte auec tant de rigueur.

Helas tout au contraire, il faut qu'en mon supplice
Ie crie, en me plaignant d'vn trop doux iugement,
O Seigneur tu commets, tu commets iniustice
Ne me punissant pas d'vn plus aspre tourment.

Car quel poinct de ta loy sert de regle à nostre ame,
Que ton œil n'ait point veu ma fureur transgresser?
Mon cœur s'en souuenant d'horreur presque se pasme
De voir qu'vn peu de cendre ait tant peu t'offenser.

Ce cœur que ton esprit lauant par le Baptesme
Daigna choisir pour temple et purger de peché,
Ie l'ay donné pour siege à l'esprit de blaspheme,
Et de son vif autel ton portrait arraché.

De venimeux serpents i'en ay faict vn repaire,
D'vn impudique feu i'ay bruslé ses paruis :

1. J'en déplore en soupirant la cause.

Mis l'idole de Baal dedans son sanctuaire,
Et tout ses saincts vaisseaux prophanez et rauis.

I'ay faict mourir mon ame, encore qu'immortelle,
Puis qu'ainsi comme on voit par la commune loy
Que c'est la mort du corps qu'estre separé d'elle,
C'est aussi son trespas que de l'estre de toy.

De l'autheur du mensonge ayant suiuy l'eschole,
I'ay mon precepteur mesme en cet art surmonté :
L'orgueil m'a faict seruir à moy-mesme d'idole,
Et l'enuie attrister des fruits de ta bonté.

L'Auarice enchantant mon cœur de son breuuage
M'a faict suiure à clos yeux la Rapine sa sœur :
L'Auarice a changé mes biens en mon seruage,
M'en rendant possedé, plustost que possesseur.

I'ay veu souffrir le pauure, et vers son indigence
Mon secours au besoin ne s'est point estendu :
I'ay veu la calomnie opprimer l'innocence,
Et n'ay pas d'vn seul mot son bon droit defendu.

Mais en vain, ô Seigneur, mes forfaits ie te conte,
Tu les sçais, et leur nombre ainsi cogneu de toy,
Pensant à ta bonté me fait rougir de honte,
Pensant à ta rigueur me fait pallir d'effroy.

Aussi (las !) n'est-ce pas afin que tu les sçaches
Qu'en me les reprochant d'horreur ie me remply :
Mais ie te les découure afin que tu les caches,
Et te les ramentoy pour t'en causer l'oubly.

Heur que i'espererois, si mes fautes nouuelles
Te laissoient effacer les vieilles de ton cœur :
Mais comment (mes erreurs se rendant eternelles)
N'en seroit pas tousiours la memoire en vigueur?

Mon ame dés l'enfance aux pechez asseruie,
T'irrite si souuent de l'œuure et du penser,
Et tant d'iniquitez accompagnent ma vie,
Qu'on peut dire, qu'en moy viure c'est t'offenser.

Et ie vy cependant, moy dont l'ingrate audace
Deuroit pour chastiment mille morts receuoir :
Et j'ose cependant leuer encor la face
Vers les cieux qui, peut-estre, ont horreur de me voir.

O Seigneur, que fais-tu, qui décoches ta foudre
Sur le dos innocent de quelque vieux rocher,
Que tu ne reduits point ce méchant cœur en poudre,
Dont nul roch en durté ne sçauroit approcher?

Tu le peux iustement, mes crimes le meritent :
Mais, ô souuerain Iuge, il me prend bien de voir
Qu'à punir les forfaits dont nos ames t'irritent,
Ton vouloir ne va pas égalant ton pouuoir.

CANTIQVE SVR LA CONVERSION DV ROY

FAICT AU NOM ET PAR LE COMMANDEMENT DE FEU MADAME DE BOURBON [1], TANTE DE SA MAJESTÉ.

Ce qu'auec tant de vœux mon ame a desiré,
Comme le seul remede à nos maux preparé,
S'accomplit maintenant pour l'heur de cet Empire :
Le Roy plante en son cœur la foy de ses ayeux,
Et fait par ce sainct œuure esperer à nos yeux
De voir finir le dueil dont l'Europe souspire.

Benist soit le Seigneur, nostre vnique support :
Il ne veut plus souffrir que tousiours loin du port
La nef de ce Royaume en la tempeste flotte :
Bien monstre-il que ce coup n'est point vn œuure humain,
Et que le cœur des Rois est vrayment en sa main,
Comme le gouuernail en celle du pilote.

1. Madame de Bourbon, la sœur d'Antoine de Bourbon, roi de Béarn, père de Henri IV.

C'est luy seul qui touchant l'esprit d'vn si grand Roy,
Quand moins on l'attendoit, l'a fait venir à soy
Par le chemin tracé du seul pas des fidelles.
Signe que c'est luy seul qui nous peut secourir
Lors que pour nous sauuer du danger de perir,
Inutile est l'effort des puissances mortelles.

O que ce changement non preueu des mutins
Changera desormais le cours de nos destins,
Nous guidant au laurier par vne heureuse voye!
Non, ie n'oserois plus defendre à mes desirs
L'espoir de voir nos maux se tourner en plaisirs,
Et nos pleurs de tristesse en des larmes de joye.

Maintenant verrons nous le bras de l'Eternel [1]
S'armer pour nostre cause, et d'vn soin paternel
Estendre sa faueur dessus nos entreprises,
Les efforts ennemis de pretexte manquer,
Et l'orgueil Espagnol ne sçauoir plus masquer
D'aucun fard de raison ses iniustes feintises.

Car que diras-tu plus insolente Enyon [2],
Ce prince ayant quitté l'aueugle opinion
Receuë és tendres ans de sa jeune ignorance,
Que seule tu disois oster à sa valeur
Le bien que luy donnoient en despit du malheur
Les droits de la Nature, et les loix de la France?

Maintenant c'est vn Roy de tout poinct accomply,
Qui dans vn cœur Royal de vaillance remply
Ne va plus rien logeant que des graces Royales :
Et qui pour son Royaume auroit tout l'vniuers,
Si la main qui le ceint de lauriers tousiours verds
Rendoit à sa valeur ses conquestes égales.

Ah! que mon triste cœur iustement souspiroit,
Quand loin du droit chemin son ame s'égaroit
Apres l'illusion qu'elle a trente ans suiuie,
Par l'ombre de la mort laissant errer ses pas

1. Il n'y a pas ici interrogation, mais inversion.
2. Bellone.

Sans la guide [1] qui seule aux mortels d'icy bas
Enseigne et la lumiere, et la voye, et la vie!

I'estois comme celuy qui du haut d'vn rocher
Voit perir dans les flots ce qu'il a de plus cher,
Et ne l'ayde au peril que de vœux et de larmes :
Contre son bel esprit souuent ie m'indignois,
Me plaignant de celuy pour qui ie me plaignois,
De le voir sans pitié se meurtrir de ses armes.

Ah (disois-ie à par moy) Prince illustre en bonté,
Que te sert ceste auguste et saincte pieté
Qui comme vn feu la nuict dans ta belle ame éclaire?
Hélas! bien peu te vaut vn si rare ornement,
Puis que hors de l'Eglise on sert Dieu vainement,
Et que par le mal croire on destruit le bienfaire.

I'égale les vertus qui parent ta grandeur,
Aux fleurs qu'vn petit d'eau nourrit en la verdeur
Des branches d'vn fruitier hors du tronc arrachees :
Elles procedent bien d'vn Principe Eternel :
Mais pour ne viure plus dans le sein maternel,
Sans produire aucun fruit elles tombent sechees.

Dedans le tige sainct reuien te faire enter,
S'il te plaist de les voir d'heureux fruits rapporter,
Et non seulement viure, ains te donner la vie.
C'est assez fait mourir de crainte et de douleur
Ceux qui t'aymans sans fard souspirent ton malheur :
Vien faire aussi mourir tes ennemis d'enuie.

Ainsi matin et soir mon cœur parloit en moy :
Tousiours priant le ciel qu'en repurgeant sa foy
De la faulse doctrine, il y plantast la vraye :
Et voila, le Seigneur a mes vœux exaucez,
Deliurant son esprit de ses charmes passez,
Et du champ de son ame arrachant ceste yuraye.

1. Ici du genre féminin. Nous ne relèverons pas chaque divergence de genre de substantifs. Nous renvoyons à notre Glossaire pour le cas où une observation spéciale aurait lieu d'être faite à ce propos. *Id.* plus bas : *tige*, masc.

Puissent mille succés parfaitement heureux
Desormais témoigner à ce cœur genereux
Qui de tous nos malheurs cherche la deliurance,
Qu'en remettant ses pas dedans le droit sentier,
Il se rend tout d'vn coup pacifique heritier
Du Royaume celeste, et du sceptre de France.

STANCES AV ROY [1]

SIRE, en fin les lauriers couronnants la valeur
Dont vostre ame Royalle a vaincu son malheur,
Et forcé le destin qui vous estoit contraire,
Ont fait iusqu'à tel point vostre gloire monter,
Que quiconque entreprend l'honneur de la chanter,
S'il n'est fort eloquent il est fort temeraire.

Il est fort temeraire, et l'imprudente ardeur
Qui de son entreprise ignorant la grandeur
Anime sa pensee au dessein qu'elle embrasse,
Meriteroit qu'vn iour, à l'egal du Romain
Couronné mais lié par vne mesme main,
Recompensant son zele, on punist son audace.

C'est pourquoy cognoissant combien manquent en moy
De graces pour loüer celles d'vn si grand Roy,
Ne vien-ie pas m'offrir à ce penible ouurage :
Ce seroit trop d'orgueil que de tant presumer :
I'errerois sans pilote en vne estrange mer,
Et ne m'embarquerois que pour faire naufrage.

Vn stile aussi fameux en la gloire des vers,
Que vostre heureuse espee est crainte en l'vniuers,
Seul merite icy bas l'honneur de l'entreprendre :
N'appartenant à nul d'entre tous les humains,

1. *Stances au roi*. Peut-être s'agit-il des victoires d'Arques et d'Ivry. — Voir Introduction biographique.

Sinon à quelque Apelle, et non à d'autres mains,
D'oser pourtraire au vif vn second Alexandre.

Car quand bien i'oserois vos vertus raconter,
Que sçauroit ma loüange à leur gloire adiouster
Qui de vostre grandeur accreust la cognoissance ?
Le cours d'vn ruisselet que peu d'eaux ont éclos
Enfleroit-il la mer s'abismant en ses flots?
Ou ce qui remplit tout prendroit-il accroissance?

Non, SIRE, le renom qui vous rend si fameux,
Franchissant de nos mers les rempars écumeux,
A couru tout le rond de la terre et de l'onde :
Et pour trouuer encor quelque peuple icy bas
Qui n'eust point entendu le bruit de vos combats,
Il faudroit quelque part chercher vn autre monde.

Mais comme ces tableaux exposants à nos yeux
Les pourtraits abregez de la terre et des cieux,
Souuent marquent d'vn point vne grande prouince,
Ainsi pressant l'honneur de vos gestes diuers,
En ce parlant tableau que depeignent mes vers
Reduy-ie au petit pied le los d'vn si grand Prince.

D'vn Prince qui sa gloire en du cedre écriuant,
Se verra proposer à tout l'aage suiuant
Sous le nom merité d'vne Idee accomplie :
Et qu'auec tant de soin le destin a formé,
Que les rares vertus dont son cœur est armé,
S'en deuroient appeller la saincte panoplie.

Car les dons qu'en plusieurs le ciel a dispersez,
Il les a tellement en vous seul ramassez
Par le soin paternel de sa main liberale,
Que vous seul suffiriez aux Zeuxis plus parfaits
Qui sur les traits choisis de cent diuers beaux faits
Peindroient la vertu mesme et la grandeur Royale.

Ie tais ce vif esprit, actif et vigilant,
Ce corps infatigable, et de soy nonchallant,
Et ces autres rayons de vertu plus commune :
Ie tais mesme ces traits d'inuincible bon-heur,

Comme fruits ou non moins au succés qu'en l'honneur,
Vostre vertu partage auec vostre fortune [1].

Mais soit que l'on souhaitte vn Prince valeureux,
Soit qu'on le vueille iuste, et d'vn cœur genereux,
Soit prudent à regir le frein de son empire,
Soit clement, soit pieux, soit doux à commander,
Nous voyons en ces dons les autres vous ceder,
Et possedons en vous ce qu'en eux on desire.

Quel œil n'eust pensé voir ce Cesar de nos Roys,
Ce Charles trois fois grand, rendre és champs Nauarrois
Du sang des Espagnols la campagne trempee;
S'il vous eust veu de prés, le sanglant fer au poing,
Monstrer en maints combats, combien sert au besoing
A la iuste querelle vne vaillante espee?

Certes vostre valeur brauant mille hazards,
Est paruenuë en fin sur les pas des Cesars,
Iusqu'où peut arriuer vne vaillance humaine :
Mais ie la sens tousiours attrister mon penser,
Sçachant bien que pour voir vostre bras l'exercer,
Il nous faut estre en crainte, et vous faut estre en peine.

Aussi vostre Clemence est-elle en plus grand prix :
L'vne et l'autre vertu forçant bien nos esprits
A loüer les beaux faits dont leur gloire est feconde :
Mais les fruits n'en sont pas également communs :
L'vne, ainsi qu'vne foudre, atteignant quelques vns :
L'autre, comme vn Soleil, éclairant tout le monde.

Quand à vostre prudence, elle luist aux effects,
En ne chancelant point dessous vn si grand faix
Comme est le faix Royal qui charge vos espaules :
Ains auec vn parler sage, attrayant et doux,
Gaignant tout, charmant tout, et conioignant en vous
A l'Hercule des Grecs celuy mesme des Gaules.

1. L'éd. de 1620 porte *ou* non moins, etc. ; nous pensons qu'il faut *où,* ce qui rend la phrase moins obscure; il y a là, en tout cas, une construction défectueuse.

Mais premier que mes chants mes ans s'acheueroient,
Si les vers de cet Hymne en chantant honoroient
Chacun de vos beaux faits d'vn digne tesmoignage :
C'est assez si ie dy, ma trame accourcissant,
Qu'en Royalles vertus vous allez deuançant
Tous ceux qui plus fameux vous deuancent en âge.

Ah ! que les fiers destins qui dominent sur nous
Ne vous ont-ils fait naistre en vn siecle plus doux,
Et plus fauorisé de la bonté celeste !
Helas ! nous deuoit-il tant de mal arriuer,
Que la rigueur du sort nous forçast d'éprouuer
Sous vn Roy si clement vn regne si funeste !

La France ne vid onc vn Roy plus accomply,
Cependant le venin dont l'Estat est remply,
Par son corps languissant plus que iamais pullule,
L'ame des loix viuante on voit mourir les loix,
Traian tient en sa main le grand sceptre Gaulois,
Et le peuple ressent les ans de Caligule.

En qui plus desormais nous faut-il esperer,
Si le cours de ce mal ne cessant d'empirer,
Malgré tous vos conseils dure en sa violence ?
Bien pourrons-nous alors nous resoudre à perir :
Et ce qu'auec tant d'art vous n'aurez sceu guerir,
L'estimer incurable à l'humaine prudence.

Mais nous ne serons point si long temps malheureux.
Non, rien n'empeschera qu'vn Roy si genereux
Surmontant nos malheurs ces tempestes ne calme :
Vous les dompterez, SIRE, et la mesme vertu
Qui pour rendre ce monstre à vos pieds abbattu
Vous met l'épee au poing, vous y mettra la palme.

Poursuiuez seulement d'vn pied ferme et constant :
Et malgré les trauaux qui vous vont combattant,
Chassez en fin ce mal du fond de nos entrailles :
Puis donnez au Seigneur, le fruict de vos beaux faicts,
En faisant triompher au milieu de la paix,
Celuy qui vous fait vaincre au milieu des batailles.

AV ROY

POUR LE CONVIER DE REVENIR A PARIS[1]

Vous qui comme Persee, auec la sage ruse
Dont la vertu conduit ses genereux proiets,
Auez trenché la teste à l'horrible Meduse
Qui changeoit en rochers les cœurs de vos suiets,
Grand Roy, venez reuoir vostre belle Andromede
Qui n'aguere exposee aux monstres du malheur,
Ne doit sa deliurance à nul autre remede
Qu'à vostre seule grace, et prudence, et valeur.

Venez reuoir Paris, ceste antique Nauire
Qu'vn orage excité par la fureur du Sort
Alloit enseuelir dans les flots de son ire
Sans vostre heureux secours, son vray Phare et son port:
Voyez comme le ciel l'en ayant preseruee
Elle braue l'orgueil des vents plus inhumains,
Et trouue moins de ioye au bien d'estre sauuee
Que de gloire en l'honneur de l'estre par vos mains.

Ceste ville sans pair, cet abregé de France,
Où repose et le throne et le sceptre des Rois,
Vous veit comme vn esclair luire à sa deliurance
Quand elle recogneut l'empire de vos loix,
Semblable à ce feu sainct qui paroist en l'orage,
Sauue les matelots de peril menacez,
Puis soudain se retire en l'ombre du nuage
Comme si pour sauuer paroistre estoit assez.

Mais cela n'a causé qu'vne publique enuie
De iouyr plus long temps du regard de vos yeux,
Tant chacun aime à voir reuiure en vostre vie
Les fameuses vertus des grands Rois vos ayeux:

1. Vers adressés à Henry IV, en 1593-1594. — Voir Introduction biographique.

Et bien doit-elle aimer l'honneur de voir reluire
L'astre qui luy faisant sa douceur esprouuer,
Aima mieux la sauuer et la pouuoir destruire,
Que non pas la destruire et la pouuoir sauuer.

Non, ceste ville auguste (inuincible Monarque)
Ne sçauroit desormais fleurir qu'à vostre honneur,
Sa grandeur n'estant plus qu'vne eternelle marque
Et de vostre clemence et de vostre bon-heur :
Qu'vn autre l'ait fondee et ceinte de murailles,
Qu'vn autre ait fait l'Empire en ses murs resider,
Vous, vous l'auez sauuee au milieu des batailles,
Et sauuer vne ville est plus que la fonder.

Aussi m'est-il aduis que ie voy son Genie
Tout couronné de tours et tout ceint de rempars
Detestant à vos pieds l'iniuste tyrannie
Qui la donnoit en proye à la rage de Mars,
Vous dire incessamment, O grand Roy qui pardonnes
Dés que le Ciel a mis la vengeance en tes mains,
Il n'appartient qu'à toy de porter les couronnes
Qu'on donnoit aux sauueurs des citoyens Romains.

Ce que fut vn Camille à sa ville captiue,
La celeste bonté fait que tu me le sois :
Qui, comme luy de Rome alors serue et plaintiue,
As chassé de mon sein tant de mauuais François :
Donné la vie à ceux dont l'ingrate insolence
Dressoit contre ton cœur le poignard insensé,
Et fait voir au pardon de mainte grieue offense,
Auec quelle iniustice on t'auoit offensé.

De combien de mutins que les loix de l'espee
Condamnoient à sentir les rigueurs du trespas,
As-tu rendu la crainte heureusement trompee,
Les pouuant mettre en poudre et ne le faisant pas?
Par quels traits de clemence illustrans ta memoire
De tes ennemis mesme as-tu gaigné le cœur,
Certain que qui sçait bien se vaincre en sa victoire,
Est vrayment inuincible, et doublement vainqueur?

Ie ne sçaurois plus voir la pompe de mes temples,
Ny l'aise de mon peuple en mon sein fourmillant,
Sans voir luire à mes yeux cent glorieux exemples
De la douceur qui regne en vn cœur si vaillant :
Mille murs foudroyez seruiront de trofee
A la iuste fureur de ton bras indomté,
Mais les miens conseruez et mon hydre estoufee
En seruiront sans cesse à ta rare bonté.

Le ciel vueille assister la valeur de tes armes,
Grand Roy qui conioignant la force au iugement,
Sçais si vaillamment vaincre és plus sanglans allarmes,
Et puis de la victoire vser si doucement.
Bien monstrent tes effets (Prince nay pour estaindre
Les flames qui souloient la France consumer)
Que ny ton ennemy ne peut assez te craindre,
Ny ton sujet loyal ne peut assez t'aymer.

Ainsi dit tous les iours souspirant vostre absence
Le Dæmon gardien des grands murs de Paris :
Ainsi dit mainte ville en qui vostre clemence,
Du cours de ses malheurs les surgeons a taris :
Ainsi maints boute-feux de la flame ciuile,
Qu'vn si doux traittement oblige à vos bontez,
Qu'estre domptez par vous leur est autant vtile,
Comme à vous glorieux de les auoir dontez.

Croissez en ceste gloire, ô l'honneur des bons Princes:
Vainquez et pardonnez, le ciel le veut ainsi :
Puis si tousiours ce mal trauaille vos Prouinces,
Vainquez et punissez, le ciel le veut aussi.
Ne faites point qu'encor nous voyons en vous-mesme
(Pour estre de Cesar trop grand imitateur)
Ces effects de clemence et de douceur extrême,
Conseruer tout le monde, et perdre leur autheur.

La clemence est pour ceux que l'aueugle ignorance,
Ou la iuste douleur en la faute a poussez :
Non pour ceux qui conduits d'vne impie esperance,
Arment d'ingrats desseins leurs desirs insensez.

Ayez escrit au cœur d'vne encre perdurable,
Que tout vice fleurit sous vn Prince trop doux :
Et qu'en fin on se rend également blasmable,
Ne pardonnant à nul, et pardonnant à tous.

Mais ne commets-ie point vne faute pareille
A celle d'vne lampe éclairant au Soleil?
Quoy, faut-il qu'vn grand Roy que Dieu mesme conseille,
D'vne langue mortelle écoute le conseil?
O Sire, pardonnez à ce cœur temeraire
Par les clemens lauriers dont le Ciel vous fait don :
I'aurois tort d'essayer à vous rendre seuere,
Puis que mon imprudence a besoin de pardon.

Vous auez dedans vous pour vn secret oracle
Qui conseille vostre ame et conduit ses desseins,
Vostre iuste prudence, et l'heur qui par miracle
A conserué le sceptre eleué dans vos mains :
Suiuez-en les conseils ; et l'Eternel Monarque
Qui rend vostre trophee orné de tant d'escus,
Face que desormais sans douleur on remarque
La bonté du vainqueur au salut des vaincus.

Cependant bannissez loin de vostre pensee
Le triste souuenir de leur fatale erreur :
C'est assez qu'vn remords de la faute passee
Leur en cause dans l'ame vne secrette horreur.
Il falloit que pour voir quel est vostre courage,
De ces tragiques maux vostre esprit fust battu ;
La peine de calmer vn moins cruel orage
N'estant pas vn sujet digne de sa vertu.

Ne vous lassez donc point de voir la France armee
Exercer si long temps vostre heureuse valeur :
Les palmes qui pour fruit portent la renommee
Ne croissent qu'en des champs de peine et de douleur.
Que si par des trauaux consacrans la memoire
Vn nom se veit iamais fleurir en mille lieux,
Ces malheurs fourniront d'ailes à vostre gloire
Pour s'éleuer de terre et voller dans les cieux.

SUR LA REDUCTION D'AMIENS
EN L'OBEISSANCE DU ROY[1].

Si iamais quelque Prince habitant icy bas
Merita que son peuple adorast sa vaillance,
C'est ce Roy si fameux et si craint és combats
Que les cieux ont donné pour Monarque à la France.
Nul ne peut sans merueille entendre auec quel heur
De ses sujets captifs la chaine il a coupee,
Et par combien d'effects de prudente valeur
Ses mains ont obligé son sceptre à son espee.

La gloire des lauriers qui luy ceignent le front
S'éleuoit bien desia iusqu'aux voûtes celestes,
Et sembloit que du monde éclairant tout le rond
Rien ne peust augmenter le lustre de ses gestes :
Mais plus clair que iamais il reluist auiourd'huy,
D'auoir repris par force et remis en franchise
Ceste ville imprenable à tout autre qu'à luy
Que le fier Espagnol nous rauit par surprise.

Vn barbare ennemy remplissant tout d'effroy
La volla de nos mains en corsaire homicide :
Mais ce vaillant guerrier l'a reconquise en Roy,
Contre vn nouueau Cacus estant vn autre Alcide.
Aussi d'vn tel effect recueille-il vn honneur
De qui la renommee est si loin épanduë
Qu'il vaut mieux pour sa gloire, et pour nostre bon-heur,
L'auoir reprise ainsi que non iamais perduë.

Ah Dieu ! que de perils ont coniuré sa mort
Durant les tristes mois que ses armes l'ont ceinte !
Et que ceste valeur qui contre tout effort
Nous remplissoit d'espoir, nous a remplis de creinte !

1. Voir Introduction biographique.

Qu'on nous a veus souuent pallir au moindre bruit
Qui d'vn sanglant combat nous depeignoit l'image,
Sçachant bien qu'és perils où l'honneur le conduit,
Il n'a point d'ennemy plus grand que son courage.

Tantost nostre aduersaire estonnoit nos esprits
Du superbe appareil de sa puissante armee :
Tantost quelque sortie où les nostres surpris
Eussent perdu sans luy la palme accoustumee.
Nous sçauions qu'à toute heure, au hazard d'vn méchef,
Veillant dans la trenchee il souffroit mainte allarme [1] :
Et que ce qu'il commande en grand et sage chef,
Il l'accomplit luy-mesme en valeureux gendarme.

Vous craignions vne mine, image des enfers :
Nous craignions ce canon par qui tout se renuerse :
Bref, autant que de Mars les perils sont diuers,
Autant de nostre peur la face estoit diuerse.
Mais nous n'en portons plus les cœurs épouuantez :
Ces frayeurs maintenant sont en nous estouffees :
Et ces diuers malheurs par son bras surmontez
Ne luy sont plus perils, ains glorieux trophees.

PRINCESSE à qui le ciel a permis de tourner
Dans le flanc d'où nasquit ce miroir des grands Princes [2],
Esprit qui vous verriez mille fois couronner
Si les seules vertus regnoient sur les prouinces,
Combien affligiez-vous vostre cœur genereux
Lors qu'à tant de hazards il s'exposoit en proye,
Vous qui de ses succés, heureux, ou malheureux,
Ne vous reseruez rien que le dueil, ou la ioye?

Ietter l'œil du penser sur ses tristes obiects,
Vous rendoit de douleur la poitrine entamee :
Et ce qui nous touchoit comme simples sujects,
Vous touchoit comme sœur aimante et bien aimee.

1. *Mainte allarme;* ici, du genre féminin; cf. pièce précédente, strophe 10 : *sanglans allarmes.*
2. La sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon.

C'est pourquoy maintenant qu'il retourne vainqueur,
La ioye et le plaisir qui vos larmes essuye
D'autant plus doucement rit dedans vostre cœur,
Que le beau temps est doux apres la longue pluye.

Aussi deuez vous bien ressentir viuement
Son destin quel qu'il soit, fauorable ou contraire,
Quand mesme, ainsi que nous, vous l'iriez seulement
Reuerant comme Roy, non aymant comme frere :
Car c'est ce vaillant Prince au malheur si constant
Que pour nostre salut les astres ont fait naistre,
Et qu'on voit témoigner de n'aspirer pas tant
A se rendre obey, qu'à meriter de l'estre.

Quelle sienne victoire (où qu'on iette les yeux)
N'est point de sa clemence vn rare témoignage?
En quel esprit de Roy veirent oncques les cieux
Loger tant de douceur auec tant de courage?
Il s'expose sans crainte aux orages de Mars
Où le plus asseuré de peur deuiendroit blesme,
Et diroit-on qu'il pense, au milieu des hazards,
Porter vn corps d'emprunt, et non pas le sien mesme.

Puis sentant les lauriers sa teste couronner,
Son esprit se desarme, et semble que la gloire
De pouuoir magnanime aux vaincus pardonner,
Ce soit l'vnique bien qu'il cherche en sa victoire :
Aussi de la vengeance éloignant son desir
Sans qu'aucuns accidents la clémence en estrangent,
Son cœur en pardonnant sent le mesme plaisir
Que les plus irritez sentent quand ils se vengent.

O France, recognoy que luy seul des humains
Est ton fatal Ancile en ce temps lamentable,
Et qu'à fin de tromper les sacrileges mains
Nul Mamure [1] icy bas n'a rien fait de semblable :

1. *Ancile, Mamure,* allusion à la légende de Veturius Mamurius, grand prêtre sous le règne de Numa Pompilius. C'est lui qui fit faire onze *anciles* ou boucliers sacrés en airain, semblables à celui qui était, dit-on, tombé du ciel aux

Remply pour luy le ciel d'oraisons et de vœux,
Puis qu'auec le deuoir le besoin t'y conuie,
Les dieux ayant conioint d'indissolubles nœuds
Ta gloire à sa valeur, et ta paix à sa vie.

Quant à moy que la Muse a rangé sous les loix
D'vn art qui bien souuent rend la langue prophete,
Ne pouuant aduenir qu'en ses vaillants exploits
Ie sois son coutelas, ie seray sa trompette :
Et sy craindray plustost, loüant et benissant
Des vertus dont la gloire au ciel mesme est escrite,
De paroistre enuieux en les amoindrissant,
Que d'estre dit flateur en passant leur merite.

CHANT NVPTIAL,

SUR LE MARIAGE DU ROY ET DE LA ROYNE [1].

Encor la loy celeste, encor la destinee
Vnit le Lis de pourpre aux trois grands Lis dorez,
Et par les chastes nœuds d'vn Royal Hymenee
Reconjoint leurs fleurons par la mort separez.
La Vierge chasseresse à la fin s'est soubmise
Aux douces loix du joug fuy si longuement,
Bien qu'elle n'ait daigné despoüiller sa franchise [2]
Que pour la saincte amour de Mars tant seulement.

L'heureux Mars des François, l'aisné fils de Victoire,
L'exemple et l'ornement des Princes valeureux,
Seul entre tous les grands a remporté la gloire
De soubmettre à l'Amour cet esprit genereux :

pieds de Numa. Le salut de Rome était attaché à ce bouclier; Mamurius, en sage politique, avait pris ses précautions pour avoir en réserve plusieurs de ces talismans. — Voir Plutarque, *Vie de Numa*, ch. XIII.

1. Voir Introduction biographique.
2. Ici, vieux sens de liberté, indépendance.

L'arc que reuere és bois la plus fiere Napee [1]
Ne se pouuant courber sous l'amoureuse loy,
Que par la plus fameuse et plus vaillante espee
Qui iamais se fist creindre en la main d'vn grand Roy.

Quels festons, quelles fleurs, quels doux chants de liesse
Quels ardants feux de joye en mille lieux épris
Seront dignes tesmoins de la iuste allegresse
Que ce sainct Hymenee excite en nos esprits?
Qui ressent le plus d'aise, ou vous Valeur extréme,
Possedant la beauté d'vne si rare Fleur,
Ou vous Fleur de beauté seule égale à vous-mesme,
Conjointe au parangon de clemente valeur?

Certes ou ceste joye est pareille en vos ames,
Ou bien si sa douceur vous paist diuersement,
Celuy de vous qui brusle en de plus viues flames
Est le plus transporté d'vn doux rauissement :
Car plus l'amour d'vn bien trauailloit l'esperance,
Plus en l'ayant acquis on ressent de plaisir :
Et le contentement qui suit la jouïssance
Se mesure tousiours à l'ardeur du desir.

Vous que tout l'vniuers se promet pour Monarque,
Grand Roy, goustez vn peu l'heur que vous possedez,
Iouïssant d'vne Fleur dont le choix est pour marque
Qu'amour incessamment n'a pas les yeux bandez.
Nul qui viue icy bas ne peut voir sans merueille [2]
Luire en vn corps humain tant de graces des cieux,
Et ceux que son renom attiroit par l'oreille,
Son regard maintenant les rauit par les yeux.

La douce Majesté qui pare vn Diadême
S'assiet en son visage, et démarche en ses pas :
La Beauté devant elle est presque sans soy-mesme,
Et les Graces sans grace, et Venus sans appasts,

1. Napées, nymphes qui présidaient aux bois, vallons, bocages, etc.

2. *Nul qui vive ici-bas*. Ce subjonctif est un latinisme. Ce temps exprime mieux le doute : Si, par hasard, il se trouvait quelqu'un qui pût.....

Son estre estant tissu d'vne si rare trame,
Qu'on doute qui des deux a des charmes plus forts [1],
Ou l'extréme beauté des vertus de son ame,
Ou l'extréme vertu des beautez de son corps.

Aussi doit vostre cœur ressentir plus de joye
D'estre pris en des laqs si chastes et si beaux,
Que d'auoir terrassé l'orgueil de la Sauoye,
Domptant ses grands rochers couronnez de chasteaux :
Et faut qu'en ceste pompe où le ciel enuironne
De myrte et de laurier vostre front tout-autour,
Les triomphes sanglants de la fiere Bellonne
Cedent la gloire à ceux de Iunon et d'Amour.

Bien paroist-il à l'heur qui vous rend tout possible
Que Bellonne et l'Amour ont égal soin de vous :
L'une vous fait dompter tout ce qu'elle a d'horrible,
L'autre vous fait sentir tout ce qu'il a de doux.
Mais vous n'auez iamais foudroyé par les armes
Vn si rude ennemy qui vous ait affronté,
Qu'Amour, sans vous contraindre à dependre [2] des larmes,
Vous fait icy joüir d'vne douce beauté.

Bruslez dedans le feu que ses graces attizent
D'vne ardeur volontaire et durable à iamais,
Content qu'en vostre cœur les flammes s'eternizent,
Et qu'Amour soit pour vous sans ailes desormais.
Monstrez qu'en ce courage où la vertu n'assemble
Que des desirs tous pleins de saincte ambition,
La raison et l'amour ont fait la paix ensemble,
Et que vostre deuoir est vostre passion.

Comme qui conjoindroit deux flambeaux par les meches,
Leurs feux se confondans n'en feroient qu'vn de deux :
Faites qu'ainsi vos cœurs atteints de mesmes fleches
Vnissent à iamais leurs saincts et chastes feux.

1. *Qui des deux a des charmes plus forts.* Quand le superlatif suit le substantif, le XVIe siècle supprime souvent l'article.

2. Dépenser.

Soyez, en bien aymant, l'exemple qui l'incite
A faire que le sien croisse de iour en iour :
Et ce que par deuoir vostre vertu merite,
Veuillez le meriter mesme encor par amour.

Et vous en qui le ciel ses richesses admire,
Et que sa grace appelle à ce sort bien-heureux
De voir sous vostre sceptre vn si puissant Empire,
Et d'auoir pour espoux vn Roy si genereux,
Royne de qui la gloire emplit la terre et l'onde,
Voyez de quel honneur vostre front est vestu,
Certaine de passer les plus grandes du monde
En extreme bon-heur aussi bien qu'en vertu.

Vous ne possedez point le cœur d'vn de ces Princes
A qui l'heur d'estre grands tient lieu d'vnique bien,
Qui pour toute loüange ont de riches Prouinces,
Et que tous Rois qu'ils sont, d'eux mesmes ne sont rien :
Mais d'vn si venerable aux ames plus felonnes,
Qu'estant, en ce sommet et de puissance et d'heur,
Plus grand par ses vertus qu'il n'est par ses couronnes,
Son double diadême est sa moindre grandeur.

Aymez et reuerez pour ses graces extrémes,
Et pour tant de lauriers qui le font admirer,
Ce que les plus cruels de ses ennemis mesmes
Se sentent par contrainte aymer et reuerer.
Bruslez encor pour luy quand la saison des rides
Ne lairra plus vos lis et vos roses fleurir,
Et soyez desormais comme deux pyralides [1]
Qui dans vn mesme feu veulent viure et mourir.

Vous l'embrassez orné des victoires nouuelles
Dont n'agueres nos cœurs se sont enorgueillis,
Et l'Hymen qui vous ceint de chaines eternelles
A le front tout couvert de lauriers frais cueillis :
Mais ce sont des effects que son bon-heur enfante :
Et c'est plus qu'à bon droict, qu'apres tant de hazards,

1. Salamandre. Voir Glossaire à ce mot.

Où l'Amour fut armé, Iunon est triomphante.
Ainsi deuoit Diane estre conjointe à Mars.

Face la loy du ciel que ce soit vn presage
Qu'il naistra de vous deux de triomphans guerriers,
Qui mesme entrant au monde auront tout le visage
Fierement ombragé de superbes lauriers.
L'acier leur armera la dextre et la senestre,
Et de fer tout doré leur sein ira brillant.
Ainsi nasquit Pallas : ainsi nous doiuent naistre
Les magnanimes fils d'vn pere si vaillant.

Mais non, que l'Oliuier ceigne leurs jeunes testes,
En pacifiques Rois plustost qu'en triomphans :
Aussi bien viuront-ils sans guerrieres conquestes :
Le pere en rauira le sujet aux enfans.
Auant que d'icy bas aux cieux il se retire,
Si rien doit arrester ses triomphes diuers,
Ce sera ne pouuoir estendre son empire
Par de-là les confins qui bornent l'vniuers.

C'est pourquoy l'heureux cours des fortunes presentes
Ne laissent à la France aucun mal redouter,
Sinon que les fureurs des ciuiles tourmentes
La viennent de rechef de leurs flots agiter,
Nous requerons sans cesse vne paix asseuree
Qui mette à ses malheurs vne eternelle fin :
Et vous, sage Beauté, pour tel bien desirée,
Vous nous la donnerez nous donnant vn Dauphin.

Puisse-il naistre bien-tost pour calmer tous orages :
Different en cela des daulphins de la mer,
Qui nageans sur les flots sont asseurez presages
Que bien-tost leur courroux les doit faire escumer.
Le ciel ayant donné, par l'effroy de la guerre,
Vn si genereux Prince à nos loix pour appuy,
Ne peut plus nous donner rien de grand sur la terre,
Sinon vn successeur du tout semblable à luy.

SVR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1]

Nos vœux sont exaucez, la France est satisfaite :
Nous iouyssons de l'heur que l'oracle prophete
De nos iustes desirs se promettoit en fin :
La paix a maintenant vne baze asseuree ;
Et pour rendre eternel le bien de sa duree,
Le Ciel à nos souhaits a faict naistre vn Dauphin.

Dauphin tant desiré, l'attente de la France,
Que tu repais nos cœurs d'vne douce esperance
De voir l'âge doré refleurir en nos iours ;
Et ton nom seulement appaisant tous orages,
La planette de Mars regnante en nos courages
Perdre son influence, et terminer son cours !

Vn Dauphin luist au Ciel, couronné de lumiere,
Pour auoir en despit de la bande meurtriere,
Sauué parmy les flots vn chantre aymé des cieux ;
Et toy, qui sauueras des tempestes ciuiles
La publique harmonie, et la paix de nos villes,
Tu seras pour loyer assis entre les Dieux.

Vueille faire le Ciel que ce presage aduienne :
Et que de ton Empire vn iour on se souuienne
Comme d'vn heureux regne entre les plus heureux,
Où te rendant la France vn pacifique hommage,
L'estranger seulement esprouue à son dommage
Combien vn vaillant Père eut vn fils valeureux.

Aussi bien ta naissance et la voix des oracles
Obligent ton espee à d'estranges miracles,

1. Louis XIII, né en 1601.

Imitant ce Grand Roy ta gloire et nostre appuy :
Car sa rare valeur n'ayant point de pareille,
Tu serois bien toy-mesme vne estrange merueille,
De n'estre point vaillant, et d'estre yssu de luy.

Mais, ô nouueau Cesar, que ce soit l'Arabie,
Ou la Thrace guerriere, ou l'ardante Libye,
Qui fournisse à ton chef des lauriers tousiours verds,
Quand l'audace Ottomanne ayant esté frapee
De la foudre des coups tombants de ton espee
Le bruit en tonnera parmy tout l'vniuers.

Que desormais sous toy sommeillent nos Prouinces,
Que nous ne voyons plus nos peuples et nos Princes
Se meurtrir sans pitié de parricides coups.
Assez long temps la France a ploré ses trophees :
Y soient à l'aduenir les guerres étoufees,
Nous manquant le sujet de triompher de nous.

Et cet heur aduiendra : tout desja nous l'augure :
Tout fait que l'esperance en nostre ame figure
L'estat delicieux d'vn durable repos :
Et semble que desja tournant l'œil sur les armes
Où ton genereux Pere a tant passé d'allarmes,
Du sein de ton berceau tu leur tiens ces propos :

Armes, que le Grand Roy qui vous rend glorieuses
Ne deuestit iamais sinon victorieuses,
La Paix pour quelques ans vous a fait dépouïller :
Mais moy ie vous tiendray si long temps deuestuës,
Qu'au lieu que les malheurs qui vous ont combattuës,
Vous ont fait resplendir, ie vous feray roüiller.

Ie vous feray roüiller à l'ombre de l'oliue,
Iusqu'à tant que mon âge à son printemps arriue,
Et que i'en voye vn iour mes membres reuestus :
Succedant à sa gloire auec tant de merite,
Que nulle viue voix, que nulle histoire escrite
Ne me puisse iamais reprocher ses vertus.

Ainsi sembles-tu dire en ton muët langage :
Et tout ce grand Royaume, à qui tu sers de gage

Du repos que le ciel luy promet desormais,
Secondant de ses vœux la fin de tes paroles,
Monstre en des cris de joye atteignans iusqu'aux poles,
Que tout ce qu'il desire est ce que tu promets.

Aussi manquois-tu seul aux souhaits de la France,
Et sans le doux espoir qui naist de ta naissance,
Bien eust peu croire encor la publique douleur,
Tant d'illustres effects de bon-heur manifeste
Ne nous estre donnez de la bonté celeste,
Que pour seruir de proye à quelque autre malheur.

Mais ainsi que le Dieu qui les ans renouuelle,
En naissant attacha d'vne chaine eternelle
Déle[1] ondoyante encor sur le flot azuré :
Ainsi, Royal enfant ta naissance a la gloire
D'affermir et fonder, mieux qu'aucune victoire,
Le repos de la France encor mal-asseuré.

C'est pourquoy, si le peuple aux astres en enuoye
Tant de cris d'allegresse entre ses feux de joye,
Et du bruit des canons fait tout l'air retentir :
Certes, puis que ce bien rend sa crainte amortie,
Sa joye est iuste et saincte : et s'il ne l'eust sentie,
Il n'eust pas merité de iamais en sentir.

Mais si ceste allegresse en quelqu'vn est extréme,
Bien doit-elle, ô Grand Roy, te rauir à toy-mesme,
Et faire refleurir les plaisirs de ton cœur;
Puis qu'entre les succez dont ton regne prospere,
Il ne te restoit plus que d'estre un heureux pere,
Apres t'estre fait voir vn si clement vainqueur.

Qui d'entre les mortels dignement pourra dire
Quel heur à ta grandeur, et quel à ton Empire
Ce Royal enfançon apporte quand et soy?
Il fait qu'en doux repos ton estat se maintienne :

1. *Dèle* pour Délos. — Suivant la fable, Neptune fit d'un coup de trident sortir Délos du fond de la mer, et Jupiter la fixa par des chaînes de diamant; Bertaut semble dire que ce fut Apollon lui-même.

Dés qu'il reçoit la vie il asseure la tienne,
Et te rend en naissant le bien qu'il a de toy.

De nombrer les lauriers que le ciel luy destine,
C'est chose qu'Apollon reserue à sa Cortine[1] :
Mais bien peut-on préuoir des yeux du iugement,
Combien, en pratiquant tes vaillants exercices
A vingt ans te rendra de glorieux seruices
Celuy qui t'en fait tant en naissant seulement.

Puisse-il faire qu'vn iour l'Europe assujettie
Soit de ton iuste empire vne seule partie,
Où sa gloire fleurisse ainsi comme d'vn Dieu :
Tant qu'en fin se monstrant en égale balance,
Aymé pour sa iustice et craint pour sa vaillance,
Desja chenu par l'âge il succede à ton lieu.

Cependant qu'il apprenne à te suiure à la trace,
Et qu'entre tes vertus de bonne heure il embrasse
Ta valeur, ta bonté, ta clemence et ta foy :
Non pour t'y surmonter, car qui le pourroit faire?
Mais pour auoir l'honneur (sinon autre salaire)
De n'estre en ces vertus égalé que par toy.

Qu'il ayme les beaux arts dont les Musés s'honorent
Et sçache que les ans toutes choses deuorent
Fors les sacrez labeurs d'vn illustre écriuain :
Que l'espee est sans nom qui ne doit rien au liure :
Et que pour acquerir l'honneur de tousiours viure,
Si l'vn ne parle point, l'autre combat en vain.

Qu'il ayme ses sujets ; qu'il en soit le refuge :
Qu'il s'en rende aduocat lorsqu'il en sera iuge :
Qu'il soulage leur dos le voyant opprimé :
Qu'il s'en estime pere, et qu'en soy-mesme il pense
Qu'vn père est malheureux qui par son inclemence
N'ayme point ses enfants, ny n'en est point aymé.

Qu'en escoutant les cris des ames les plus viles,
Beny, chery de tous il se rende inutiles

1. Trépied d'airain consacré à Apollon et qui était gardé chez les quindécemvirs.

Les gardes dont ses flancs seront ceints nuit et iour :
Lisant és accidents dont la vie est feconde
Que des moindres sujets aux plus grands Roys du monde
Redoutable est la crainte où ne vit point l'amour.

Qu'il ayme, qu'il adore et craigne tout-ensemble
Celuy sous qui la terre et le ciel mesme tremble,
Et sans qui nul estat ne sçauroit se fonder;
Qu'il sçache que c'est luy qui maintient les Monarques,
Et qui montre aux plus grands en mille insignes marques
Qu'vn Roy qui le sert mal ne peut bien commander.

Bref, que pour estre en fin comparable aux celestes,
Il croye à tes conseils, et se mire en tes gestes,
Sans monstrer ses beaux faits d'aucun vice enlaidis :
Qu'il te reuere et serue, et qu'il serue et reuere
Celle qu'il vient de rendre autant heureuse mere,
Que bien-heureuse femme un iour tu la rendis.

Car, certes, bien doit-elle heureuse estre nommee,
Et de toy, de ta France, et de ton peuple aymée,
Elle qui rend ainsi ton Estat bien-heureux :
Et qui te donne plus en ce qu'elle nous donne,
Que si t'enrichissant d'vne neuue couronne,
Elle triploit ton sceptre en ton poing valeureux.

Puisse-elle auecques toy sans cesse bien-heureuse
Repaistre en doux repos son ame genereuse
Du nectar des plaisirs dont contant tu te pais :
Digne d'estre appelee vne Iunon en terre,
N'estoit que de Iunon vint le dieu de la guerre,
Et qu'elle nous enfante vne eternelle paix.

Puisse-elle auecques toy long temps regir le monde,
Eusse-tu pour ta part de la machine ronde
Ce que les premiers ans diuiserent en trois ;
Puis qu'estant le miroir des plus parfaites ames,
Sa prudente beauté luy donne entre les dames
Le nom que ta valeur t'acquiert entre les Roys.

Et toy repose en paix dessus vn lict de palmes,
Roy de qui les labeurs rendans nos troubles calmes

Font maintenant sous toy reposer tant d'esprits :
Et que ce doux sommeil dont apres la victoire
Alexandre dormoit au giron de la gloire,
Soit de tes longs trauaux et le charme et le prix.

Que dy-ie, en soit le prix ? ie faux, vaillant Monarque,
Vn renom fleurissant et vainqueur de la Parque
T'en doit recompenser sous la voute des cieux :
Ou si quelque repos des tormentes humaines
Peut estre le loyer de tes fameuses peines
Ce doit estre celuy qu'on prend entre les Dieux.

Bien tost puisses-tu voir de ta chaire Royale,
Ton bien-heureux Dauphin ioüer emmy ta sale,
Et sur ses petits pas luy-mesme s'y guider :
De ses petites mains tastonner ton espee :
Dresser d'vn petit fort la muraille escarpee,
Et dés le berceau mesme apprendre à commander.

Et puis, ayant franchy les bornes de l'enfance,
Aller rendre l'Asie vne nouuelle France,
Et soubmettre à ton joug ses Sultans, et Sophis :
T'assujettir le Nil, le Danube et le Gange :
Et par mille beaux faits passans toute loüange,
Meriter iustement d'estre appelé ton fils.

IMITATION DU 71. PSEAUME

Deus iudicium tuum regi da, etc.

EN FORME DE PRIERE PROPHETIQUE POUR LA GRANDEUR ET PROSPERITE DE MONSEIGNEUR LE DAVPHIN.

Grand Monarque du ciel, de la terre, et de l'onde,
Preste ce iugement dont tu regis le monde
Pour regle et pour exemple aux soings de notre Roy :
Fay que l'heur de ton regne en son regne fleurisse :

Et donne au fils du Roy pour guide ta Iustice,
Afin que tous ses pas cheminent en ta loy.

Ceste rare vertu conseillant ses pensees,
Il sera le support des ames oppressees,
Et l'asseuré recours des peuples affligez :
Le pauure et l'innocent l'auront pour leur deffence :
Et les iustes sous luy receuants quelque offence,
S'ils n'en sont secouruz, ils en seront vangez.

Par luy la douce paix et ses cheres compagnes
Verseront tous leurs fruits sur le dos des montagnes
Pour n'en laisser iamais l'abondance tarir :
Et la saincte equité chargera les collines
De ceux que la vertu produit de ses racines,
Et que toy, grand Soleil, tu fais croistre et meurir.

Il ira loing de luy chassant la calomnie,
Et fera voir la Foy que la fraude a banye,
Reuenir demeurer sur ce ferme element :
Arrachant et le pauure et l'humble tout ensemble
Des ongles du méchant, et de celuy qui semble
Auoir receu des mains pour rauir seulement.

Aussi, tant qu'on verra la lumiere commune
Et de l'ardant soleil et de l'humide lune,
D'vn tour alternatif proumener sa splendeur ;
Autant viura sa gloire illustre et reueree :
La seule eternité mesurant sa duree,
Et l'infinité seule égallant sa grandeur.

Nos champs fumoient encor des flâmes de la guerre,
Qu'il vint entre nos vœux se monstrer à la terre,
Plus doux que n'est la pluye à l'herbage alteré :
Sur le publique espoir qu'en essuyant nos larmes,
Il fera succeder à l'empire des armes
Le regne d'vn repos constamment asseuré.

Et, Seigneur, tu rendras cet espoir veritable,
Ornant la majesté de son trosne équitable
Des immortelles fleurs dont la paix est le fruit :
Et le feras regner, que la lune argentee

Ne versant plus ça bas sa lumiere empruntee,
Cessera d'estre au ciel le soleil de la nuit.

Il plantera ses loix sur toute l'estenduë
Que l'vne et l'autre mer largement épanduë
Borne tout à l'entour de limites flottants :
Son sceptre deuiendra la mesure du monde :
Et les champs infinis de la terre et de l'onde
Verront ses subjects seuls estre leurs habitants.

Ceux que le Nil abreuue en ses ondes naissantes
Reuereront les pas imprimez de ses plantes [1],
Baissants sous ses genoux leur superbe sourcy :
Mesme ses ennemis en lecheront la poudre :
Et de son puissant bras ayans senty la foudre,
Fuiront de sa vaillance aux pieds de sa mercy.

Les Rois de qui la mer couronne les prouinces,
Et ceux que l'Arabie arrange [2] entre ses Princes,
Viendront chargez de dons implorer sa bonté :
Tous reuerants autant les loix de sa puissance
Que si ne viure point sous son obeissance,
C'estoit rebellion, et non pas liberté.

Bref le ciel ne verra sceptres ny Diademes
Qui n'adorent son nom, et les graces extremes
Dont il fera par tout ressentir les effects :
Et de qui le renom, et la gloire, et les charmes
Pourront plus sur les cœurs sans contrainte et sans armes
Que le sanglant acier sur ceux qu'il a deffaicts.

Car offencé de voir l'équité violee,
Il deffendra des grands la vefue desolee,
Et le pauure orfelin à qui l'on fera tort :
Il leur ira seruant et d'espoux et de pere,
Tellement que leur bien naissant de leur misere,
Ce sera leur bon-heur que manquer de support,

1. C'est-à-dire : de ses pieds.
2. Au sens de : ranger, mettre au nombre de.

Il bannira de luy le traistre et le perfide :
Vengera sans pitié sur la dextre homicide
Le sang de l'innocent méchamment épandu :
Et fera qu'en viuant aux pauures fauorable,
Estre à tort affligé soit vn mal desirable,
Et sujet d'esperer que d'auoir tout perdu.

Viue donc à iamais son los, et sa memoire :
Et viue sa grandeur riche d'heur et de gloire,
De l'or des estrangers, et de l'amour des siens.
Que toute ame icy bas le benisse et le loüe,
Face pour luy des vœux, et iustement auoüe
Son regne estre le nom d'vn siecle de tous biens[1].

Mille forests d'épics de qui les vertes ondes
Flotteront au sommet des costes moins fecondes,
Sembleront imiter les grands bois du Liban :
Et les peuples heureux fleuriront dans les villes,
Comme on voit fleurir l'herbe és campagnes fertiles,
Quand Auril raieunit le visage de l'an.

Soit sa gloire icy bas incessamment benie :
Soit l'honneur de son los de duree infinie,
Et d'vn lustre eternel par le monde éclairant.
Que tout cet vniuers en son nom se benisse,
Et qu'il rende le ciel à la terre propice,
Bien-heureux en soy-mesme, et chacun bien-heurant.

Mais sur tout, ô Seigneur, le los de tes merueilles
Face eternellement sonner à nos oreilles
Ce Nom de qui les Rois tiennent leur Majesté.
Tout est plein de ta gloire, aussi tout la publie :
Car mesme, quand l'ingrat ou la taist, ou l'oublie,
Sa propre ingratitude éleue ta bonté.

1. Latinisme ; construction infinitive.

PARAPHRASE DV XLIIIe. PSEAUME[1],

Eructauit cor meum verbum bonum, etc.

ACCOMMODEE AUX PERSONNES DU ROY ET DE LA ROYNE.

Mon cœur sent dedans moy son desir le presser
D'enfanter les saincts vers qu'vn celeste penser
Y conçoit en l'honneur du plus grand Roy du monde :
D'vn Roy que ie dirois le premier de nos iours,
S'il nous estoit permis par les loix du discours
De conter pour premier vn que nul ne seconde.

Desia tant de vitesse empenne mes propos,
Qu'ils pourroient deuancer le vol le plus dispos
De la plume d'vn scribe extreme en diligence,
Comme n'estans polys par aucun art humain,
Mais vn diuin Esprit les dictant à ma main,
Et la verité seule en estant l'eloquence.

O Roy de qui la vraye et parfaite beauté
C'est la valeur, prudence, et iustice, et bonté,
Qui rend si glorieux le renom de tes armes ;
Que de faueurs du Ciel Dieu te fait receuoir !
Et que sa grace a mis en tes mains de pouuoir !
En ton cœur de conseils ! en tes leures de charmes !

Ceins, valeureux guerrier, ceins autour de tes reins
Ceste fameuse espee à qui l'heur de tes mains
A tant acquis de nom, de puissance, et de gloire :
Fais en viure sans fin et la vaillance et l'heur,
Et consacre à iamais son heureuse valeur,
En paix, à l'ornement ; en guerre, à la victoire.

D'autres Roys, dont la pompe enrichit les habits,
Flambent de diamants alliez aux rubis,

1. Ce psaume a été traduit par Marot.

D'or, et de broderie en cent lieux parsemee :
Mais ce qui n'est point d'eux est seul prisable en eux :
Semblables à ces flots richement sablonneux
De qui, pour le seul or, l'arene est estimee.

Toy que le Tout-puissant a luy mesme vestu
D'un manteau tout filé des mains de la Vertu,
Marche comme en triomphe au milieu de tes Princes,
Non paré de rubis rayonnants de clarté,
Mais de la Foy, Clemence, et constante Equité,
Dont tu conduit [1] le frein qui regit tes prouinces.

Ce sont les ornements qui font que ta grandeur
Reluit toute de gloire, et de puissance et d'heur,
Conioints à ceste auguste et fameuse vaillance,
Qui sans crainte en l'effroy des iours plus perilleux,
A produit de ta main des faits si merueilleux,
Que presque la merueille en destruit la creance.

Tels effects de Vertu par la terre annoncez
Te sont comme des traits viuement élancez,
Dont l'ame est par l'oreille heureusement attainte :
Ils percent tous les cœurs, te rendent tout soumis :
Et frappent tes sujets quand et tes ennemis :
Mais les vns c'est d'amour, et les autres de crainte.

O Dieu que ton honneur s'en rendra glorieux :
Ton throsne se verra des ans victorieux :
Ton sceptre aura le nom d'vn sceptre de Iustice :
Tes plus pesantes loix deuiendront vn doux faix :
Tu verras l'Vniuers adorer tes beaux faits,
En paix auecques tout, fors auecques le vice.

Car tu n'es que douceur, foy, sagesse et bonté :
Le vice te desplaist; tu hais la cruauté :
Tu cheris la raison; tu defends l'innocence :
Ton cœur n'est que pitié; ton throsne que splendeur.
Qui t'approche sans craindre, ignore ta grandeur;
Mais qui t'approche en crainte, ignore ta clemence.

1. *Sic.* Éd. de 1620, p. 77

Aussi, Dieu t'élizant entre les plus grands Rois
Comme l'appuy futur des vertus et des loix,
T'a sacré de son huille et de ioye et de grace;
Afin que la constance et force de ton cœur
Luitant contre nos maux pour t'en rendre vainqueur,
Incessamment s'exerce, et iamais ne se lasse.

De là vient que le nom de tes faits genereux
Te publiant si doux, si grand, si valeureux,
Et desia ta loüange estant par tout semee,
Telle odeur que l'on sent tes habits exhaler,
Lors que d'vn doux parfum ils embasment tout l'air,
Telle odeur par le monde épand ta renommee.

Regarde aussi quel heur fleurit entre tes mains,
Il flechit sous tes loix cent millions d'humains :
Le sein de tes Palais brille d'or et d'yuoire :
Leur superbe artifice estonne l'estranger :
Encor que ressentant l'honneur de te loger,
Leur hoste, et non leur or, soit le plus de leur gloire.

Les filles des grands Ducs y font de tous costez
Reluire en ton honneur l'esclat de leurs beautez,
Et le feu dont leur œil plus doucement éclaire.
Ton seul contentement est l'obiect de leurs vœux :
Leurs yeux ont pour toy seul des charmes et des feux,
Et ne leur plaisent point s'ils n'ont l'heur de te plaire.

La Royne est à tes flancs, ceinte pompeusement
Des superbes replis d'vn Royal vestement,
Et de maints diamants formez en diadéme :
Elle est toute paree et de perles et d'or :
Mais sa chaste beauté la parant mieux encor,
Fait qu'elle trouue en soy l'ornement de soy-mesme.

Aussi te la donnant apres tant de bon-heur,
Le Ciel a couronné ta ioye et ton honneur
D'vne felicité presque en tout mutuelle :
Tu la rends grande Royne, elle toy Prince heureux :
Elle ayme ta valeur, toy son cœur genereux :
Sa grandeur est en toy, ta richesse est en elle.

O belle et chaste Royne, exemple de nos iours,
Preste vn peu maintenant l'oreille à mes discours,
Et la sage faueur de ceste ame Royale,
Dont le clair iugement orne tant la bonté,
Que nul sur qui le Ciel rèspande sa clarté[1],
En l'vn ne te surmonte, en l'autre ne t'egale.

Desormais, sage Royne, il te faut effacer
Et patrie et parents du fonds de ton penser,
Pour ce vaillant Monarque à qui tu t'es liee :
Quoy que tu sois issuë et de Ducs florissants,
Et de grands Empereurs, qui iustes et puissants
Parmy tout l'Vniuers leur gloire ont publiee.

Car ce Prince inuaincu, ton espoux et ton Roy,
Ne voit rien icy bas qu'il aime tant que toy,
Ny dont il prise tant les vertus et les graces.
Ses yeux rendent tousiours son cœur à tes beautez :
Car les autres obiects qu'il voit de tous costez
Ne luy font que monstrer combien tu les surpasses.

Continuë à luy rendre et cet honneur sans fard,
Et ce parfaict amour despoüillé de tout art,
Dont ta vertu le lie en ses nœuds inuisibles :
Et par ta patience et constance et douceur[2],
Poursuy de posseder ton iuste possesseur,
Puis que le seul amour vainq les cœurs inuincibles.

Demeurant à iamais le cœur d'vn si grand Roy
Autant tien par l'amour, comme il l'est par la loy,
Tu verras les plus grands humbles te rendre hommage[3] :
Vn seul de tes regards ou destruire, ou sauuer :
Et chacun, pour le sort qui luy doit arriuer,
Regarder en tremblant l'astre de ton visage.

Ny les perles ny l'or qui par tant de dangers
Font voller nos vaisseaux aux havres estrangers,

1. *Respande*. Ce subjonctif est un latinisme. — Cf. p. 46. *Nul qui vive icy-bas*.

2. Suppression de l'article. Voir plus haut, p. 5.

3. *Humbles*, pour humblement; adjectif pris adverbialement. — Cf. p. 75, note.

Ny les plus riches dons qu'en leurs bords on amasse,
Ne te manqueront point des Princes plus fameux [1],
Qui de tous les thresors de l'Empire écumeux,
Essay'ront d'acheter le thresor de ta grace.

Aussi brilleras-tu d'or et de diamans,
Comme le ciel de feux la nuit s'y rallumans,
Quand le serein de l'air en attise la flame :
Bien que quelque ornement qui te pare au dehors,
Au dedans soit ta gloire, au dedans tes thresors,
Estans mille vertus les perles de ton ame.

Souuiens-toy qu'en triomphe et Royal appareil,
Comme espouse d'vn Roy qui n'a point de pareil,
Tu luy fus amenee entre maintes Princesses,
Qui mesme quand leur pompe honoroit ton conuoy,
Ne sembloient en grandeur que femmes deuant toy :
Bien qu'on les tienne ailleurs pour de grandes Deesses.

Vn aimable esquadron te suiuoit pas à pas,
Qui s'armant de beautez, de graces, et d'appas,
Eust peu des plus vaillants emporter la victoire :
Mais de quelque sujet qu'il fust resté vainqueur,
Si le vaincu sans plus eust eu des yeux au cœur,
Iamais autre que toy n'en eust acquis la gloire.

Là, les Dames d'honneur qui de pres t'approchoient
Là, tes filles encor en leur ordre marchoient;
Beautez (n'eust esté toy) dignes lors de merueille.
Tout l'air retentissoit du gay son des haubois;
Et de tous les costez, ou la veuë, ou la voix
Tiroit l'ame du corps par l'œil, ou par l'oreille.

Entre tant d'allegresse, entre des bruits si doux,
Tu fus conduitte au temple és mains de ton espoux,
Afin qu'vn sainct lien t'y priuast de franchise :
Et là, pleine d'amour, de beautez et de foy,
Tu te donnas à luy, tu le rauis à soy,
T'en trouuant conquerante, aussi bien que conquise [2].

1. *Ny.... Ne te manqueront point.* — Cf., plus haut, p. 15, note.

2. Précieux, antithétique, mais joli.

Mais l'heur qui rendoit lors ton esprit plus content
N'estoit qu'vn auant-ieu de celuy qui t'attend,
Afin d'eterniser l'honneur de ta memoire :
Ton pouuoir n'estant lors qu'à l'aube de son iour,
Et touchant maintenant au midy de son tour,
Pour n'arriuer iamais au couchant de sa gloire.

En vertu de ce bien qui t'est promis des cieux,
Au lieu des puissants Ducs qui furent tes ayeux,
Il t'est né des enfans de ce foudre de guerre :
Enfants qui desormais, par les celestes loix,
Ne peuuent estre au monde autres Princes que Rois,
Ny Rois d'vn autre estat que de toute la terre.

Puissent-ils en tenir le sceptre entre leurs mains,
Iustes, vaillants, heureux, deuots, sages, humains,
Rendants tout l'vniuers le liure de leurs gestes;
Et de tant d'ornements sainctement reuestus,
Qu'ils semblent meriter pour leurs seules vertus,
Ce qu'ils possederont par les arrests celestes.

Moy puissé-ie enuoyer ton renom et le leur,
Et le tien, ô grand Roy, nostre gloire en valeur,
Iusqu'aux derniers confins des prouinces estranges.
Puisse la main diuine à iamais vous benir;
Et la publique voix des siecles aduenir
Estre vn iour sous mes chants l'Echo de vos loüanges.

HYMNE DU ROY S. LOYS

ET DE LA ROYALE MAISON DE BOURBON

A Monseigneur le Duc de Monpensier[1].

Entre tant de grands Rois que l'vniuers admire,
Et de qui la prudence a regy cet Empire,
Plantant auec le fer ses bornes plus auant,
Et par les bonnes loix en paix le conseruant,
Celuy qui couronné d'vne illustre memoire
Luist de plus saincts rayons de grandeur et de gloire,
Et pour auoir le monde au monde surmonté,
S'est mis dessus le front vn laurier plus vanté :
C'est ce Roy qui fit voir à la source premiere
Du clair sang de Bourbon la celeste lumiere,
Ce fameux sainct LOYS, le Patron des bons Rois,
Qui s'immola soy-mesme à l'honneur de la Croix,
Qui signala sa vie en tant d'actes de guerre,
Faisant trembler d'effroy les trois parts de la terre,
Et qui pour deliurer de la chaine et des fers
Les champs où nostre Dieu destruisit les enfers,
D'vn magnanime zele ayant l'ame saisie,
Guida la France armee aux riues de l'Asie.

Quand ie ly ses vertus, et les faicts genereux
Qui l'ont assis là-haut au rang des bien-heureux,
Et qui font que sa gloire icy bas se renomme :
Ie ne les iuge point ouurages d'vn pur homme,
Ains de quelque Ange sainct d'vn corps d'homme vestu
Pour monstrer aux mortels les pas de la vertu :

1. Sans doute Louis II, mari de Catherine-Marie de Lorraine, fille du duc de Guise.

M'émerueillant de voir que parmy tant de vices
De qui les grandes courts sont fatales nourrices,
Parmy des voluptez qui de leur doux appas
Trompant les plus accorts les meinent au trespas,
Vn Roy tenant la bride à son pouuoir suprême,
D'vn si severe soing ait veillé sur soy-mesme,
Qu'il ne se soit iamais permis vn seul plaisir
Que la raison defende au genereux desir,
Ains que tousiours son ame ait la vertu suiuie,
Et mené sur la terre vne celeste vie.

Car il ne fut iamais de Roy plus accomply,
Ny de qui le courage ait plus esté remply
Des augustes vertus qu'à bon droict on desire
En la main qui conduit les resnes d'vn Empire.
Et quand le ciel luy-mesme ouurant tous ses thresors,
Et meslant tous les dons de l'esprit et du corps,
Voudroit mouler vn Prince à la race mortelle
Digne de gouuerner la terre vniuerselle :
Il n'en sçauroit donner aux souhaits des humains
Vn plus digne de prendre en ses Royales mains
Pour le commun salut le gouuernail du monde,
Durant vne saison en orages feconde :
Tant l'astre qui preside aux naissances des Rois,
Lors qu'il lui destina la tutelle des loix
Conioignit en son cœur, d'vn sort doux et propice,
A la crainte des dieux l'amour de la Iustice;
Vertus qui font regner és Empires mortels
La seureté publique, et l'honneur des autels :
Seruent de fondement aux grandes republiques :
Donnent aux puissans Rois des sceptres pacifiques :
Font que de leurs sujets ils sont crains et cheris :
Qu'ils marchent sans peril au milieu des perils :
Que la main tout-puissante [1] épandant sur leur face
Vne douce terreur qui les vices menace,

1. L'accord de *tout,* pris adverbialement, avec l'adjectif féminin qui le suit, n'est pas encore une règle au temps de Bertaut. — Cf. Littré, au mot *tout,* rem. 1.

Et comblant de bon-heur leurs villes et leurs champs,
Les bons craignent pour eux, et sont craints des méchans.

O combien son grand cœur laissa d'illustres marques
De l'heur que ces vertus apportent aux Monarques !
Lors que plein de constance il osa tesmoigner
Que regnant pour celuy qui le faisoit regner,
Ces deux diuines sœurs du monde separees
S'estoient comme en leur temple en son cœur retirees,
L'accompagnoient par tout, regloient tous ses desseins,
Estoient de son conseil les oracles plus saincts [1],
Et le guidoient ainsi par la mer de ce monde
Que la boussole guide vn vaisseau dessus l'onde.

Elles deux l'égalant aux plus rares esprits,
Luy firent dédaigner, d'vn loüable mespris,
Les Rois qui se parans d'orgueilleux diadémes
Regnoient sur tout le monde excepté sur eux-mesmes :
Par l'vne il bien-heura son esprit genereux,
Et par l'autre il rendit son peuple bien-heureux :
Par l'vne, en deuenant à soy-mesme seuere,
Il fist que son pouuoir se retint de mal faire :
Et par l'autre, en donnant aux loix vn libre cours,
Il en retint son peuple, et vit durant ses iours
Le bon-heur de la paix florir en son Royaume
Et dans les palais d'or, et sous les toicts de chaume.

Il n'auoit que douze ans quand le decret des cieux
S'assist dedans le throsne acquis par ses ayeux,
Et mit entre les mains de sa virile enfance
Le glorieux fardeau du grand sceptre de France :
Mais comme aux beaux vergers de Blois ou de Monceau
Le soin des iardiniers fait voir des arbrisseaux
Qui dès le second an que leurs branches entees,
Furent heureusement par le tronc adoptees,
Donnent des fruits pareils en grosseur et bonté
A ceux dont les rameaux ont maint lustre conté :
L'air qui rit à l'entour, et les astres propices

1. Pour la règle du comparatif et du superlatif, cf. 47.

Monstrans que Dieu reçoit et benit leurs premices :
De mesme, sa vertu produisoit des effects
D'homme entier et parfaict en ses ans imparfaits,
Démentans les tesmoins de son tendre et bas âge,
Et prouuans qu'il seroit d'inuincible courage,
Soit à la volupté, dédaignant ses appas ;
Soit aux perils futurs, meprisant le trespas ;
Soit à ses passions, leur faisant resistance ;
Soit aux malheurs humains, estant plein de constance,
Car autant que son cœur deuant Dieu s'abaissoit,
Et que dessous ses loix en crainte il flechissoit,
Autant s'esleuoit-il, d'vn mépris magnanime,
Par dessus la fortune, et l'idolatre estime
Des vanitez du monde, à qui sont adressez
Les plus ardants desirs des mortels insensez :
N'admirant que les faicts où les mains nompareilles
De l'eternel Ouurier ont graué leurs merueilles :
N'ayant crainte de rien, sinon de l'offenser :
Et portant cet oracle escrit en son penser,
Que le Roy qui craint Dieu, le seruant sans se feindre,
Ne doit rien craindre au monde, et de tout se voit craindre
Ou celuy qui sa crainte en son ame n'empreint,
Se voit presque tout craindre, et de nul n'estre creint.

Muny de ce penser, comme de fortes armes
Sur qui l'on auroit dit les puissans mots des charmes,
Il brauoit les perils assaillans sa valeur,
Et ceste ame tranquille au plus fort d'vn malheur
Que donne à des enfans leur humeur peu sensible,
La vertu la donnoit à ce cœur inuincible :
Le rendant desia tel que par l'art du pinceau
Hercule est exprimé, lors qu'encor au berceau,
Poursuiuy de Iunon, les monstres il assomme,
D'âge estant vn enfant, et de courage vn homme.

Il le fit bien paroistre à ces Princes mutins [1],
Qui faisans peu de cas de ses ans enfantins,

1. Le comte de Boulogne, le comte de Toulouse, le comte de Champagne et le duc de Bretagne.

Et iugeans ses pensers pareils à ses annees,
Troubloient tout son estat de rebelles menees,
Munissoient contre luy ses villes et ses forts,
Iusqu'à son sceptre mesme estendans leurs efforts,
Quand pour guarir ce mal par vn mal necessaire
Auant qu'en voir tourner la playe en un vlcere,
Le coutelas au poing, il preuint leurs assaux
Et brauant leur manda, que comme ses vassaux
Ils vinssent desarmez luy rendre obeissance,
Ou bien comme ennemis combattre sa puissance :
Qu'il estoit leur vray Roy, s'ils estoient vrais François :
Que d'vne main armee il offroit à leur choix
La vengeance et l'oubly de leur faute commise,
Et des maux qui suiuoient leur rebelle entreprise :
Que l'vn auec la force estant en son pouuoir,
Et l'autre dépendant de leur iuste deuoir,
Si leur aueugle esprit de l'vn ne faisoit conte,
Ils trouueroient en l'autre et leur mort et leur honte.

Que peut vn braue mot de la bouche d'vn Roy!
Ce propos leur versa dans l'ame vn tel effroy,
Qu'encor que le glaçon d'vne prudente crainte
Ne rendist pas deslors leur frenaisie estainte :
Si la vit-on depuis tous les iours s'amortir :
Et sa flamme en fumee en fin se conuertir :
Eux, de qui la fureur songeoit des diadêmes,
Leur cause abandonner, s'abandonner eux-mesmes :
Se desunir d'ensemble, et l'vn espouuanté,
Chassant le vain espoir qui l'auoit enchanté,
De bonne heure appliquer au mal de son offense,
Pour remede asseuré, la royale clemence :
Les autres redoutans l'inclemence des loix,
Aller chercher secours en la main des Anglois :
Colorer leur forfait de seruiles excuses :
Armer d'vn foible effort leurs imprudentes ruses :
Mais en fin, ces moyens croissans leur deshonneur,
Autant que de bon droit dépourueus de bon-heur,
Rechercher et trouuer en la bonté Royale
Ce que merite mal vne ame desloyale.

Quel effect de valeur, quel mépris des dangers
Ce Prince fit-il voir aux peuples estrangers
Sur la claire Charante és plaines Saintongeoises,
Quand la Marche rebelle et les forces Angloises
Firent encontre luy, sous leurs fiers estendarts,
Marcher tant de forests de lances et de dards?

La France et l'Angleterre au combat animees
Auoient sur la Saintonge épandu leurs armees :
D'icy les traits Francois s'élancoient dedans l'air,
Et de là les Anglois se hastoient de voler :
La Charante opposant, ainsi que deux barrieres,
Ses flots à la fureur de leurs bandes guerrieres [1].

Ce fleuue joint ses bords couronnez de rouzeaux
Par vn pont cheminant au trauers de ses eaux,
Dont la perte ou le gain sembloit, outre la gloire,
Promettre ou refuser le prix de la victoire.
L'Anglois fauorisé d'vne superbe tour
Fierement regentant les plaines d'alentour
S'en estoit rendu maistre, et desjà plein de joye
A la palme asseuree alloit par ceste voye :
Quand le Roy le premier sur le pont s'eslançant,
Et d'vn bras inuaincu l'ennemy repoussant,
Surmonte en ce combat la memoire d'Horace [2] :
De morts et de blessez paue toute la place :
Rend le courage aux siens de peur desja blesmis :
Arreste la victoire allant aux ennemis ;
Et comme si c'estoit vne viue muraille
Soustient presque tout seul le faix de la bataille,
Seruant d'vnique butte à mille et mille traits
Que le combat luy lance et de loin et de prés,
Cependant que son camp imitant son courage
Gaigne auecques le fer le reste du passage.

1. Allusion aux batailles de Taillebourg et de Saintes, où Louis IX battit, en 1242, les troupes de Henri III d'Angleterre.

2. Horatius Coclès.

L'ennemy s'estonnant d'vn trait si valeureux,
Préuoit bien que ce iour luy sera malheureux :
Se sent de l'estomach toute audace rauie :
Ne pense plus à vaincre, ains à sauuer sa vie :
Le Roy poursuit sa pointe, et d'vn cœur indonté
Charge auec tous les siens ce camp espouuanté :
Y iette le desordre, en destruit la conduitte :
Met les vaillans à mort, et les lasches en fuitte :
Bref, pour n'estre point plus à conter qu'il vainquit
Que son bras fut à vaincre, en peu d'heure il conquit
La palme toute entière à l'Anglois arrachee,
Du sang de ses guerriers ou point ou peu tachee.

Mais comme par l'effort de l'extréme vertu
Dont aux yeux de la France il auoit combattu
Sa valeur en vainquant fist reluire sa gloire,
Sa bonté se fist voir vsant de la victoire.
Car de deux ennemis contre luy coniurez
Qui s'estoient, en fuyant, du combat retirez,
Et qu'ainsi que l'esclat d'vn grand coup de tonnerre
Ceste sanglante attainte abbattit contre terre,
L'vn (Roy du peuple Anglois) à bon droit estonné
D'estre, au lieu d'vn laurier, d'vn cyprés couronné,
N'eut pas si tost requis qu'en calmant cet orage
Vne tresue sauuast les ais de son naufrage,
Ny l'autre demandé la paix et le pardon [1],
D'auoir de ceste guerre allumé le brandon ;
Que ce genereux Roy tirant soudain la bride
Au courroux qui rendoit sa victoire homicide,
N'accordast tous les deux, bien que jeune et vainqueur,
Et qu'vn clement oubly n'effaçast de son cœur
Le crime du poison que la haine et l'enuie
Auoient en leur fureur brassé contre sa vie.

Qui pourroit raconter, qui pourroit taire aussi
Les illustres vertus dont son los éclaircy

1. Cet *autre* est sans doute Hugues de Lusignan, comte de La Marche.

Fist par tout l'vniuers resplendir sa lumiere,
Apres que les broüillas de la saison premiere
Furent tous dissipez par les rayons luisans
Qu'épandit ce bel astre en l'Esté de ses ans,
Lors que voyant la paix florir dedans sa terre,
Aux vices de son regne il denonça la guerre?

Les glorieux effects de ses rares Vertus
Sans quelque impieté ne sçauroient estre teus,
Bien que sans amoindrir le prix de son merite
Sa vie auec mes vers ne puisse estre descrite.
Sa vie est vne image où les traits des plus saints
Des plus sainctes Vertus sont viuement dépaints :
Et comme d'égaler vn si rare exemplaire
Le desir est loüable, et l'espoir temeraire,
Autant inimitable en estant la beauté
Qu'on en voit le patron digne d'estre imité;
Aussi vouloir au vif ses merueilles dépeindre,
C'est plus haut aspirer qu'on ne scauroit atteindre,
Et se mettre au hazard, comme vn mauuais sonneur,
D'acquerir de la honte en chantant son honneur.

Ses beaux faits sont écrits és Annales celestes,
L'Asie où s'estendit la grandeur de ses gestes,
Memphis que sa valeur souloit espouuanter,
Sont encor entendus sa memoire vanter [1] :
Et là le fameux nom du grand Loys neufiesme
N'est plus le nom d'vn homme, ains de la Vertu mesme.

L'honneur, l'integrité, la constance, et la Foy,
Ne regnerent iamais dedans l'ame d'vn Roy
Plus saint, plus craignant Dieu, plus abhorrant le vice
Qui paroist le seruir, et destruit son seruice :
Plus desireux de voir le seul bien se priser :
La puissance du Christ l'vniuers maistriser :
Et sur l'idolatrie à iamais estoufee
Dresser vn triomphant et glorieux trophee.

1. *Sont encore entendus,* latinisme; adhuc audiuntur : on les entend encore.

Bruslant de ce desir il planta par deux fois
Sur les bords Africains l'estendart de la Croix :
Donna sa vie en proye aux hazards de la guerre :
Tenta mille dangers et par mer et par terre :
Alla chercher la mort, et trouuer la prison
En des terres sans foy, sans pitié, sans raison,
Où ce luy fut regner et gaigner la victoire,
Que de seruir à Christ, et mourir pour sa gloire.

Mais chanter les combats heureux et malheureux
Acheuez outre mer par son bras valeureux :
Le sac de Damiette, et le sanglant rauage
Qu'il fist de Sarrazins sur le double riuage [1]
De la mer et du Nil, jonchant trois fois ses bords
De cheuaux infinis et de Barbares morts :
Le grand siege du Caire, où la victoire acquise
Se conuertit en dueil par l'ennuy de sa prise :
La saincte Majesté que du thrône des cieux
Dieu fist descendre en terre et s'assoir en ses yeux,
Quand deux Mahometans qui portoient leurs espees
Du sang de leur Soudan encor toutes trempees,
Le voulans massacrer, sentirent de leurs mains
Secrettement tomber leurs poignards inhumains,
Et choir sur le paué la menaçante audace
De leur fureur meurtriere au regard de sa face :
Son voyage en Libye [2], où ce grand champion
Fut encor à Carthage vn second Scipion :
Le laurier qu'il gaigna sur les plaines de Tunes,
Vaillamment couronnant sa vie et ses fortunes :
Bref, tenter le recit de tant d'illustres faicts,
Ce seroit vn dessein de qui le pesant faix
Iroit trop surpassant les forces de mon ame :
Et pour dignement tistre vne si grande trame,
Il faudroit que la main d'vn plus diuin esprit
Auec vn fil tout d'or cet ouurage entreprit.

1. Allusion à la première croisade de saint Louis (1248-1252).
2. Allusion à la deuxième croisade (1270).

Quant à moy, rejettant l'orgueilleuse esperance
Qui nous vient d'ignorer nostre propre ignorance,
Ie tiendray mon labeur d'assez d'heur couronné,
Si le parlant pinceau, qu'Apollon m'a donné
Pour colorer les vers, sçait dignement portraire
Les rayons moins luisans dont sa memoire éclaire.

Laissant donc les discours ses combats racontans
A ceux de qui les vers eux-mesmes combatans,
De meurtre et de fureur semblent armer leur stile,
Et faire que le sang de leur plume distille,
Comme estans plus que moy du ciel fauorisez,
Ie diray bassement les lauriers moins prisez
Qu'il gaigna desarmé, luttant contre les vices,
Et trauaillant sa vie en diuins exercices.
Car comme ie ne puis sa vaillance exprimer,
Aussi ne puis-ie voir le silence enfermer
Sous les muettes clefs d'vn oubly perdurable
Le soin religieux, et le zele admirable
Qui luy fist desirer, dés sa jeune saison,
D'orner du Tout-puissant la visible maison ?
Car en ceste vertu nulle grandeur royale
Ne s'est ailleurs monstrée à sa grandeur égale.
Non pource qu'on luy doit ces sacrez monumens
Que le Sauueur du monde entre infinis tourmens
Arrousa de son sang, et dont encor la veuë,
D'vne saincte tremeur rend l'ame toute émeuë :
Mais pource qu'abhorrant les pasteurs vicieux
Il se rongeoit le cœur d'vn soin deuotieux,
Ains brusloit d'vne ardeur en sa belle ame éprise
De ne voir commander en la nef de l'Eglise
Que des sages, sçauans et soigneux matelots,
Qui peussent faire teste à l'iniure des flots,
Et par leurs saincts labeurs s'opposer à la rage
Des ondes et des vents conspirants son naufrage.

Deuoré de ce zele, et craignant en son cœur
De se voir reprocher par la saincte rigueur
Des iugemens diuins, le vice et l'ignorance
De ceux qu'il choisiroit dans les parcs de la France,

Pour bergers des troupeaux soubmis à son pouuoir :
Quand son deuoir Royal l'obligeoit d'y pouruoir,
Auec vn soin extréme il épluchoit leur vie,
Encor qu'il la trouuast de loüanges suiuie :
Et n'esleuoit iamais aux suprémes degrez
Qui du temple de Dieu sont les thrônes sacrez,
Que ceux qui conioignans à l'honneur de bien viure
La doctrine eminente, et la gloire du liure,
Sçauoient en vigilans et fideles pasteurs
Faire eternelle guerre aux esprits imposteurs,
Et soigneux dispenser la celeste pasture [1]
Aux troupeaux du Seigneur manquans de nourriture :
Non ceux qui d'ignorance auoient les yeux voilez,
Ou qu'vn sçauoir pollu de vices signalez
Faisoit trouuer pareils aux Mercures antiques
Assis pres des chemins pour addresses publiques,
Qui collans au paué leurs immobiles pas,
Du doigt monstroient la voye, et ne la suiuoient pas.

Comment pourroient seruir de conduite et de Phare
A l'ignorante erreur d'vn peuple qui s'égare,
Ceux de qui l'ignorance aueuglant des vertus
Ne peut les droits chemins discerner des tortus?
Ou comment guariroient l'ame impure et malade
Que l'exemple et l'effect plus que tout persuade,
Les eloquents discours de ceux dont les esprits,
Ayans en bien-disant le bien faire à mespris,
Auec leurs actions démentent leurs paroles,
Et font que leurs conseils sont des contes friuoles ?
Non, le sçauant esprit despoüillé de vertu,
Ny le cœur vertueux de sçavoir deuestu
Ne peut dans le troupeau que le Sauueur allaite
Porter le faix sacré de la saincte houlette,
Auec l'heureux succez que doiuent desirer
Ceux qui cherchent à voir la gloire en prosperer.

1. *Et soigneux dispenser*. Bertaut aime assez cette sorte de construction, qui commence par l'adjectif pris substantivement. — Cf. p. 77, vers 13. *Soigneux il exila.*

Il faut qu'à la vertu le sçauoir se marie
Pour dignement regir sa saincte bergerie.
En vain de son honneur feignants d'estre jaloux
Nous parlons en pasteurs quand nous viuons en loups.

Ainsi disoit ce Prince, et le mesme courage
Qui luy tiroit du sein ce vertueux langage
L'en poussoit à l'effect : tant il brusloit de voir
La Foy victorieuse, et par l'heureux sçavoir
D'vne sage industrie au labeur éprouuee
La vigne du Seigneur dignement cultiuee.

Le soin de voir fleurir la majesté des loix,
Et ce qui fait regner la puissance des Rois,
Ne rendoient pas son cœur moins seuere en l'elite [1]
De ceux qu'il balançoit au seul poids du merite,
Quand du glaiue public armant leurs iustes bras,
Il les faisoit assoir au rang des Magistrats
Luisans d'vne vertu de sçauoir illustree,
Sur les saincts tribunaux de l'immortelle Astree [2].

Les Rois ses deuanciers de leur gré consentans,
Ou cedans par contrainte au malheur de leur tans
Qui iugeoit la richesse et l'or seul desirable,
Faisoient de ses Estats vn trafic miserable :
Et ne regardoient point qu'ils mettoient quand et quand
Le bon droit, l'innocence, et l'honneur à l'enquand :
Qu'aux auares esprits ils vendoient la licence
De piller leurs subjets sous ombre de defence,
Et que l'or du mechant à toute heure emportoit
Ce que du plus entier la vertu meritoit.
Luy, voyant cet abus ouurir ainsi la porte
Aux lamentables maux que l'iniustice apporte,
Le méchant se sauuer, perir l'homme de bien,
Le bon droit ne seruir, le tort ne nuire en rien,
Mais la seule faueur, sous vne robbe feinte,
Regner és iugemens sur la raison esteinte :

1 En l'élite, c'est-à-dire : dans le choix.
2. Astrée, fille de Jupiter, personnifiait la Justice sur la Terre, où elle avait habité pendant l'âge d'or.

La Iustice au Palais sa balance employer
A peser non le droit, mais l'argent du loyer :
L'ignorance esleuee aux dignitez suprêmes,
Soüiller leur saincteté d'iniustices extrêmes,
Et reuendre sans honte ou respect d'equité,
Ce qu'indigne elle auoit sans raison acheté :
Bref, voyant son Estat prest à faire naufrage,
L'authorité des loix changee en brigandage,
Les publiques larcins de tout frein debridez,
Non seulement permis ains mesme commandez,
Si tost que sa vertu dontant ses aduersaires
Se fust assise en paix au thrône de ses peres,
Soigneux il exila de l'Empire Gaulois
Ceste fatale mort des lettres et des loix :
Imitant du Sauueur le magnanime exemple
Qui bannit en courroux les marchands hors du temple.
Que si lors quelque esprit remply de pieté,
Ioignant la suffisance auec l'integrité,
Luy faisoit esperer qu'estant esleu pour iuge,
La vefue et l'orphelin l'auroient pour leur refuge :
Que du bon droit du pauure il seroit le sauueur .
Que sans mains aux presens, sans yeux à la faueur,
Constant à la menace, et sourd à la priere,
Il mettroit toute haine et tout amour arriere,
Quand, ainsi qu'vn oracle, il s'assieroit au lieu
Où l'homme est à l'autre homme en la place d'vn Dieu.
C'estoit cet esprit-là que ce genereux Prince
Donnoit pour Magistrat aux vœux d'vne Prouince,
Honoré de la charge à qui l'ordre a commis
Les mysteres plus saincts du temple de Thémis.

Desirable saison, mais en vain desiree,
Que le mespris de l'or rendoit toute doree !
O combien sous les loix d'vn Roy si genereux
Ton cours estoit paisible, et tes peuples heureux !
Et luy digne de voir la terre vniuerselle
Rendre malgré les ans sa loüange eternelle !
Par luy l'integrité viuoit dans les esprits :
Et par luy les arrests cessans lors d'estre à prix,

Au lieu que maintenant la faueur les prophane,
C'estoient des voix de Dieu dont l'homme estoit l'organe.

Aussi n'épargnoit-il chastiment ny loyer
Qu'auec heureux effect sa main peust deployer
Contre l'amour du vice, et ceste humeur seruile
Qui n'ayme à faire bien qu'autant qu'il est vtile,
Et d'vn cœur apres l'or incessamment beant
Ne veut point cultiuer la vertu pour neant.
Car sçachant qu'il se treuue en vn temps plein de vices
Plus de Pyrrhes nouueaux que de seconds Fabrices,
Et craignant sagement que la faim d'en auoir
Ne fist outrepasser les bornes du deuoir
A ceux qu'il asseoit [1] en ces lieux venerables,
Pour se rendre en iustice aux peuples admirables :
Il armoit leur vertu contre la pauureté
Faisant secrette guerre à leur integrité,
De loyers qui pouuoyent forcer la tyrannie
Dont les cruelles loix d'Anange [2] et de Penie,
Brisant toute autre loy de leur sceptre de fer,
Des plus nobles esprits se sentent triompher.
Et puis si la faueur, la haine, ou l'auarice
Tiroit d'eux quelque effect de notable iniustice,
Il chastioit leur faute auec tant de rigueur,
Que les loix recouurant leur antique vigueur,
Sembloient renouueler cet exemple seuere
Qui fit asseoir le fils sur la peau de son pere
Iustement écorché, bien que barbarement,
Pour s'estre osé soüiller d'un méchant iugement.

Son cœur, toute sa vie, eut en horreur extrême
Sur tous autres forfaits le meurtre et le blaspheme :
Aussi l'autheur de l'vn n'éuitoit point la mort,
S'il ne l'auoit commis en repoussant l'effort
Dont sa vie attaquee auoit esté contrainte
D'opposer à la mort vne mortelle attainte :

1. *Asseoit.* Ce mot fait trois syllabes.
2. *Anange,* — *Penie.* Ne sont-ce pas là tout simplement les deux mots grecs, francisés : Ἀνάγκη, Πένια, la nécessité et la misère?

L'autre estoit chastié par vn fer rougissant
Qui du blasphemateur la langue outre-perçant,
Apprenoit pour iamais à la bouche coulpable
De ne plus prophaner ce surnom ineffable
Qui dans le ciel, sur terre, et sous terre adoré,
Est par les Anges mesme en tremblant proferé.

O qu'il portoit de haine à ces lieux impudiques
Où Venus est venale aux débauches publiques!
Le pasteur qui descouure vne engeance d'aspics
Sous vn monceau pierreux l'vn sur l'autre tapis,
Ne leur va point menant vne plus aspre guerre,
Desolant leur maison iusqu'au nud de la terre,
Qu'il leur estoit seuere, et qu'il armoit contre eux
De menaçantes loix, et d'edicts rigoureux.
Il en bailloit le toict à deuorer aux flames :
Il en faisoit razer les murailles infames :
Et d'vn sanglant foüet sans pitié déchirer
Celles qu'vn sale gain y faisoit retirer :
Estant son cœur si chaste, et si chaste sa vie,
Que (si d'vn vray renom sa memoire est suiuie)
Onc nuls embrassemens ne luy furent cogneus,
Sinon ceux qu'Hymenee a permis à Venus.

Quel prince fut iamais sur la terre habitable
Plus que ce grand monarque aux pauures secourable?
Maints Rois s'armans les bras d'vn fer victorieux
Rendent par l'vniuers leur renom glorieux :
Brident de sainctes loix la populaire audace :
Laissent de leur prudence vne eternelle trace
Et gaignent tout l'honneur qu'on s'acquiert icy bas
Par les arts de la paix, et par ceux des combats :
Mais peu daignent tourner leur superbe paupiere
Vers le pauure estendu sur la vile poussiere,
Et penser qu'en l'habit d'vn chetif languissant
C'est Christ, c'est Christ luy-mesme, helas, qui gemissant
Se lamente à nos pieds de la faim qui l'outrage,
Et promet pour du pain le celeste heritage.

O cœurs de diamant, ce Roy plein de bonté
Eloignoit bien ses pas de vostre cruauté :

Car souuent descendant du plus haut de son thrône
Pour semer et cueillir les saincts fruits de l'aumône,
Tout ce que la conduite égalant la splendeur
Dont sa maison ornoit son auguste grandeur,
Soustrayoit par l'espargne aux royales despenses
D'vn cœur si libéral et prompt aux recompenses,
Il l'alloit consumant à bastir des lieux saincts
Pour ceux qui languissoient pauures, vieux, et mal-sains,
Ayder la triste veufue à qui l'heur d'estre mere,
Estoit sujet de plainte et surcroist de misere :
Racheter des captifs : doter la chasteté
De la Vierge nubile à qui la pauureté
Refusoit vn mary, fanissant [1] en tristesse
La miserable fleur de sa verte jeunesse ;
Nourrir des orphelins, et ceux qui souffreteux,
Couurans leur propre mal d'vn silence honteux,
Estouffoient en secret en leurs chetives coûches
Les soupirs que la faim arrachoit de leurs bouches :
Brief, ne respandre pas sur le pauure en langueur
Moins d'effects de pitié que le sort de rigueur,
Ains monstrer qu'en ce fast de grandeur et de gloire,
Le souuenir d'estre homme entroit en sa memoire.

Il aymoit tant son peuple et l'heur de son repos,
Que l'ayant soulagé du fardeau des imposts
Dont la chetiue France à toute heure affligee,
Par les Rois ses ayeux auoit esté chargee,
Il souloit de ses pleurs son visage arrouser,
Quand le besoin pressant le forçoit d'imposer
Sur ses foibles sujets quelque charge nouuelle,
Tant iuste, ou necessaire, ou legere fust elle,
Ce qu'encor sa pitié rarement permettoit :
Et seulement alors que Bellone excitoit
Contre les Lis dorez quelque orage de guerre,
De ceux qui font tomber les couronnes par terre.
Car quant à la despense ornant la dignité
Qui d'vn estat Royal soustient la Majesté,

1. Fanant. Cf. Glossaire.

Il ne la puisoit point dans vne autre fontaine
Qu'au surgeon eternel de son iuste domaine :
Detestant l'impitié des autres potentats
Qui pour dorer l'orgueil de leurs pompeux estats,
Accabloient leurs sujets de tributs tyranniques,
Et puis les consumans en festins magnifiques,
Et se rians de ceux qu'ils auoient deuorez,
Beuuoient sans nulle horreur en leurs vases dorez
Le miserable sang du chetif populaire,
Dont Dieu leur commettoit le soucy tutelaire.

Quel oubly, quel mespris des loix du Tout-puissant
(Leur disoit ce bon Prince aigrement les tençant)
Rend vostre oreille sourde au son de tant de plaintes?
Inhumains, qui de sang ayant les ames teintes,
Mauuais pasteurs de peuple écorchez vos troupeaux,
Pour changer en draps d'or leurs misérables peaux,
Pensez-vous que le ciel qui hait la tyrannie
Fauorise la vostre ou la laisse impunie?
Non non, il destruira vostre iniuste pouuoir :
Et faisant contre vous vos sujets s'émouuoir,
Ce courroux punisseur qui les regnes desole
Vous rendra de grands Rois petits maistres d'escole,
Brisera vostre sceptre orgueilleux de tributs,
Vous en ostant l'vsage en haine de l'abus.
Ou bien il maudira les cruels artifices
Qu'inuentent vos flateurs pour nourrir vos delices,
Et fera que vostre or fondant en vostre main,
Plus vous deuorerez et plus vous aurez faim,
Nouueaux Erisichthons qu'en fin la rage extréme
Forcera de se rompre et déchirer soy-mesme,
Donnant vn chastiment exemplaire et honteux
A cet orgueil impie, à ce cœur impiteux
Qui chargeant ses sujets d'insupportables sommes
Ne tient ny Dieu pour Dieu, ny les hommes pour hommes.
Mais où m'emporte ainsi hors du ton de ma voix
Le recit des propos qu'à la honte des Rois
Pressans lors de tributs leurs esclaues prouinces,
Prononçoit en courroux ce Prince des bons Princes?

Reprenons, reprenons le fil de nostre chant :
Laissons à part le vice, et plustost le cachant
Que l'exposant au iour d'vne eternelle histoire,
Retournons aux Vertus dont nous chantons la gloire.

O qu'vn prince est heureux qui reglant son pouuoir
Aux statuts que le ciel propose à son deuoir
S'esioüist de bien faire, et tout sage et tout iuste
Ne s'estime regner que quand vrayment auguste
Il a soin de son peuple, et paye en l'escoutant
Ce que tout grand Monarque à Dieu va promettant
Quand le manteau Royal, sous maints sacrez mysteres,
Entre les cris de ioye, et les vœux populaires,
L'inuestit du pouuoir de qui sont mal vestus
Ceux qui sont dénuez des plus rares vertus !
De tels Rois qui prenans la raison pour escorte
Mesurent leur grandeur aux fruits qu'elle rapporte,
Non à l'heur du pouuoir qui les rend florissans,
Non aux peuples diuers sous leur ioug fléchissans,
Estoit l'illustre Prince à qui dans ce cantique
Nous payons ce qu'on doit à tout cœur heroïque [1].
Car ioüissant en paix d'vn tranquille sejour,
Il ne laissoit perir la clarté d'vn seul iour
Sans donner audience, et d'vn sainct exercice
Verser sur ses sujets les fruits de sa iustice :
Regrettant en son ame, et tenant pour perdus
Ceux que moins dignement il auoit despendus [2] :
Certain que de l'œil mesme et de la mesme oreille
Dont l'esprit d'vn grand Roy dessus ses peuples veille,
En escoute la plainte, et iuste a soucy d'eux,
Le Seigneur le regarde, et le ciel oit ses vœux :
Que ce pompeux, illustre, et glorieux seruage
Qu'on nomme Royauté, d'vn impropre langage,
Ne se deust appeler, le nommant proprement,
Qu'vn onereux honneur, qu'vn serf commandement :
Que les Rois furent faits pour les peuples du monde,
Non les peuples pour eux : et si la terre et l'onde

1 Inversion un peu forcée.
2. Dépensés.

Adorent leur grandeur, des lois l'vnique appuy :
Que l'oreille d'vn Roy n'est point vrayment à luy,
Mais à la voix du peuple, et des ames qui viuent
Sous l'empire des loix que ses mains leur prescriuent :
Bref, que d'vn Potentat plein de puissance et d'heur
Le trauail est la gloire, et le soin la grandeur.

De tels enseignemens la vertu maternelle,
Entre mille trauaux, l'imbut dés la mammelle :
Et luy qui les receut en son Royal esprit,
Homme alloit pratiquant ce qu'enfant il apprit :
Escoutant du plus vil la requeste et la plainte,
Et sage preferant vne peine si sainte
Au plus doux passe-temps que son cœur peust choisir
Entre tant que la vie offroit à son desir.

Aussi de tous costez oyoit-on par la France
Ses sujets benissans le iour de sa naissance,
L'appeler leur vray pere, et charger les autels
De vœux luy souhaittans des siecles immortels :
Comme si ce souhait consommant leur priere,
Eust compris tous les vœux dont l'ame est coustumiere
D'importuner au ciel l'éternelle bonté,
Luy demandant la paix, la riche liberté,
La publique abondance, et tous les biens qu'Astree
Fait germer dans le sein d'vne heureuse contree.

Quels traits, quelles couleurs animans les discours,
Pourront representer aux Princes de nos iours,
D'vn portrait que l'enuie elle mesme reuere,
Ceste integrité d'ame à soy-mesme seuere
Dont l'humble, et patiente, et constante douceur
Ne s'est point veüe encor auoir de successeur,
Ains que chacun remarque en ce cœur indomptable
Comme admirable à tous, mais à nul imitable?

L'Europe (où de tout temps le vice et la vertu
Pour l'empire et la palme ont le plus combattu)
Iadis a veu des Rois cheminans sur les traces
Des tyrans plus fameux, qui par fieres menaces,
Et par tout ce qu'au monde a iamais inuenté

D'effroyable aux humains l'humaine cruauté,
Retenoient leurs sujets de reprendre leur vie,
Bien qu'en ostant l'audace ils en creussent[1] l'enuie.
Mais ce genereux Roy tousiours tousiours marchant
Par la voye incognuë aux erres du meschant,
N'en souloit retenir la publique licence
Qu'auec le iuste frein de sa seule innocence :
Donnant si peu de prise aux plus aigres esprits,
Et s'offençant si peu d'estre aigrement repris,
Qu'il monstroit par effect, sa belle et Royale ame
Ne se consumer point d'vne plus viue flame
Que du desir de voir tous librement oser,
Et nul ne le pouuoir iustement accuser.

Flateurs enuenimans les ames par l'oreille,
Pernicieuse engeance aux lierres pareille,
Qui destruisant en fin ce que vous embrassez
De repas si mortels les vices nourrissez,
Qu'on voit bien peu d'esprits aimants l'heur miserable
D'estre loüé de vous, aimer rien de loüable :
Pestes de la vertu, faux masques de la foy,
Vous estiez mal venus aupres de ce grand Roy,
Qui fuyant le venin dont vos langues sont pleines,
Et comme empoisonneurs de publiques fontaines
Vous ayant en horreur, eust plustost souhaitté
Qu'on l'eust repris à tort que laschement flatté :
Tant vn cœur genereux qui des vices s'estrange
Aymant le vray honneur, hait la fausse loüange.

Qu'il sentoit son esprit doucement s'enchanter
Du plaisir que l'histoire à l'ame fait gouster,
Quand s'y mirant soy-mesme il s'estonnoit d'y lire
Ce que l'on dit des Rois, et qu'on n'ose leur dire !
Qu'il estoit transporté de doux rauissemens
Par les diuins discours des sacrez Testamens,
Où d'vn si liberal et si iuste partage
Dieu distribue aux siens le celeste heritage !

1. Croître est ici employé activement.

Ce qu'on dit d'Alexandre honorant les beaux vers
Dont les graces d'Homere ont charmé l'vniuers,
Se peut dire de luy reuerant les miracles
De l'eternel Autheur qui parle en ces oracles :
Il les tenoit enclos comme vn riche thresor
Dans vn coffre odorant de cedre et de fin or :
Il les souloit nommer la fleur de ses delices,
L'éguillon des Vertus, et la bride des vices.
Que si le soin public luy laissoit du loisir,
Il ne l'employoit point en vn plus doux plaisir
Qu'en celuy que le fruit d'vne estude si sainte
Fait sauourer aux cœurs où Dieu graue sa crainte.

Et bien paroissoit-il par les rares effets
De l'extréme vertu luisante en tous ses faits,
Qu'en vn champ infecond, où la peine est friuole,
Ne tomboit point le grain de la saincte parole.
Car si iamais esprit des vices s'éloigna,
Si iamais entre nous belle ame accompagna
D'vn cœur deuotieux vne accorte prudence,
Contre l'iniuste effort defendit l'innocence,
Mesprisa les plaisirs du vice s'approchans,
Fut debonnaire aux bons et seuere aux méchans,
Ce fut ce braue Prince, à qui plus est semblable
Quiconque en ces Vertus se rend plus admirable.

Les Rois qui de son temps l'vniuers regissoient
Le reuerans pour tel sa grandeur benissoient :
Les affligez d'entre-eux l'élisoient pour refuge,
Les puissans pour amy, les contendans pour iuge,
Lors qu'il leur déplaisoit de disputer leurs droits
Par la voye vsitee à la fureur des Rois,
A qui les durs combats ensanglantans les plaines
Tiennent le lieu d'arrest en des Cours souueraines :
Ains qui contre l'iniure à l'iniure ont recours,
Et par d'estranges loix recherchent tous les iours
(Soit ou leur sceptre en guerre, ou leur terre vsurpee)
La raison en la force, et la paix en l'espee.

Or, est-ce d'vn Monarque et si iuste et si bon
Qu'est deriué le sang des Princes de Bourbon,

Ceste illustre famille, aux Vertus si bien nee,
Qui depuis deux cens ans de lauriers couronnee,
Leuant plus haut son chef le ceint à ceste fois
Du diadéme d'or de l'Empire François.

Celuy qui d'vn conseil que nul homme ne sonde
Establit ou fait choir tous les thrônes du monde,
En vueille iusqu'au ciel la grandeur eleuer,
Et d'vn soin paternel d'en-haut luy conseruer
Autant heureusement ceste saincte couronne
Que le droit successif iustement la luy donne :
Sans que iamais les ans retournans en leurs ronds
Puissent voir les destins en ceindre d'autres fronts,
Et sa valeur manquer au sceptre de la France,
Ou le sceptre François à sa rare vaillance.

Vn fils non supposé n'exprima iamais mieux
Son pere en sa demarche, en sa bouche, en ses yeux,
Que ceste race auguste et vrayment legitime
Fille d'vn si grand Prince, en ses graces l'exprime.
Car soit que le courage on en vueille admirer,
Soit la constante foy qui l'a fait reuerer,
Soit l'extréme bonté dont son ame estoit pleine,
Les ruisseaux en vertus égalent leur fontaine.

Nous en soient pour témoins la vaillance et la foy
Qu'on voit si clairement reluire en nostre Roy :
Pour témoins les vertus des deux grandes Princesses
Que ce tige Royal égale à deux Deesses :
Et pour témoins encor celles dont sont ornez
Quatre Princes fameux, vertueux et bien nez,
Que la France regarde, au fort de ses tempestes,
Comme astres de bon-heur rayonnans sur leurs testes.
L'Europe en sçait les noms, et les cœurs valeureux
D'vn magnanime Comte, et d'vn Duc genereux,
Qui, comme deux Soleils, luisent entre les Princes,
Sont cogneus pour leur gloire és estranges prouinces [1].

1. Ce poëme a été écrit sous le règne de Henri IV, puisque Bertaut, un peu plus loin, fait allusion à la mort de

Bon Roy, premier autheur d'vn si genereux sang,
Qu'vne heureuse victoire assied au noble rang
Où triomphans du monde à iamais trouuent place
Ceux qui goustent le bien de voir Dieu face à face,
Comba pour tes enfants contre l'iniuste effort
D'vn Roy de qui l'audace estant hors de tout bord,
Comble par les effects de ses cruelles armes
Ce miserable Empire et de sang et de larmes,
Ne vueille point souffrir que l'insolent orgueil
Qui faisant de la France à la France vn cercueil,
Auec tant de fureur la desole et saccage,
Rauisse à tes neueux leur antique heritage,
Et rende par la terre à iamais abolis
Les fameux monumens du triomphe du Lis;
Mais impetre à leur regne ou des siecles plus calmes,
Ou remplissant leurs mains de lauriers et de palmes,
Fay que nul ennemy n'assaille leur vertu
Qui ne voye à leurs pieds son orgueil abbatu,
Afin qu'à l'aduenir les plus grands de la terre
Les reuerent en paix et les craignent en guerre.

Henri III. Toutefois, il n'est pas très facile de préciser quels sont les personnages que le poëte, sans les nommer, évoque ici. — Selon nous, les « deux grandes princesses » sont Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, et la duchesse de Montpensier. Les quatre princes fameux sont :

Henri (II), prince de Condé, père du Grand Condé, fils posthume de Henri (Ier) de Condé. (Henri Ier, mort en 1588, était dit *M. le Prince.*)

Charles, comte de Soissons, frère de Henri Ier de Condé, et cousin germain de Henri IV.

Henri, duc de Montpensier.

Et enfin, un des ducs de Monbazon, Louis ou Hercule de Rohan.

En tout cas, le *comte* doit être le comte de Soissons, et le *duc*, le duc de Montpensier.

Il se pourrait aussi que l'une des deux grandes princesses fût Charlotte de Bourbon-Montpensier, d'abord abbesse de Jouarre, puis princesse d'Orange. Le prince, son époux, serait alors un de ceux qui, selon Bertaut,

Sont cogneus pour leur gloire ès estranges provinces.

C'est la faueur d'vn bien que tu peux obtenir
De ce Bien souuerain d'où tout bien doit venir,
Maintenant que sa grace épandant sur ton ame
Les rayons glorieux de ceste heureuse flame
Par qui l'estre immortel dans l'esprit est infus,
Rend ce que tu requiers garanty de refus.
Obtiens-le donc, grand Roy, par tes sainctes prieres :
Fay couler dessus nous du Pere des lumieres
Quelque rayon de grace illuminant l'orreur
De ces mortelles nuits de volontaire erreur,
Où nous font égarer depuis quarante annees,
Des mers d'ambition les vagues mutinees :
Auec si peu d'espoir d'en voir calmer les flots,
Que ie croy (si le ciel touché de nos sanglots
Quelque rare faueur au besoin ne nous preste)
Qu'apres maintes saisons, la cruelle tempeste
Dont il plaist au destin ce Royaume assaillir,
Et nous aura veus naistre, et nous verra vieillir.

O toy qui ces fureurs déchaines ou captiues,
Qui depars les lauriers, qui depars les oliues,
Grand Dieu, l'vnique espoir de ces malheureux iours,
Si nos maux sont encor au milieu de leurs cours,
Et s'il est arresté par les decrets celestes,
Qu'encor durent long temps ces orages funestes,
Au moins en si peruerse et cruelle saison
Garanty de méchef ceste auguste maison,
Et fay que les malheurs qui combattent sa gloire
Seruent d'vn doux triomphe à son char de victoire,
Ses plus fiers ennemis se renuersans à bas,
Fameux par leur defaitte et non par leurs combats.

Ce sont vœux qu'vn desir secondé d'esperance
Fait deuant tes autels auec toute la France,
Certain qu'à la vertu de ce sang genereux
Ta grace a reserué par vn sort bien-heureux,
L'honneur d'esteindre vn iour nostre flamme intestine,
Ou qu'à nul des mortels ce bien ne se destine,
Mais quand pour le respect du publique bon-heur
Ie ne conceurois point ces vœux en son honneur,

L'eternel souuenir des bien-faits que ma vie
Reçoit de sa grandeur, iour et nuict me conuie
A prier que ta main son tige benissant,
Rende ce Royal arbre à iamais florissant :
Et que sous ses rameaux tous chargez de couronnes
L'Europe dorme en paix, depuis les deux Colomnes
Qui du grand fils d'Alcmene ont borné les destins,
Iusqu'aux havres baignez par les flots Bysantins.

Car que peut receuoir d'vne ame liberale
Vne basse fortune à mon merite égale,
Que mon propre desir, de l'effect surmonté,
N'ait point à pleines mains receu de sa bonté?
Que ne doy-ie aux vertus de ce Prince inuincible
Qui d'vn Dieu seul en France est l'image sensible?
Ma langue n'en scauroit raconter les bien-faits,
Sans les diminuer, et succomber au faix
D'vne charge onereuse à la mesme eloquence [1],
Et moins dire en parlant que ne dit mon silence.
Le iuste Roy des Rois qui tient entre ses mains
La recompense deuë aux merites humains,
En vueille en ma faueur les faueurs recognoistre,
D'vn heur qui ne pouuant ny croistre ny décroistre,
Monstre et tout ce que l'homme au ciel peut demander,
Et tout ce que le ciel peut à l'homme accorder :
Sans qu'aucun autre bien iustement desirable
Y reste à desirer que l'estre perdurable.
Qu'il voye en paix fleurir son peuple obeissant,
Et sous luy tous malheurs auorter en naissant :
Que son nom seulement luy gaigne des trophees :
Que d'infinis lauriers ses mains soient estoffees :
Que tous ses ennemis de son ioug soient dontez :
Et que le seul honneur de se voir surmontez
Par le plus vaillant Roy qui vestit onc les armes,
Decorant leur ruine en console les larmes.

1. Pour : l'éloquence même. Corneille, dans le *Cid*, a dit :

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu?

I'aurois le cœur de marbre et l'estomach de fer,
Si l'ingrate oubliance y pouuoit estoufer
Le viuant souuenir de la faueur extréme
Que m'a fait receuoir, malgré le destin mesme,
Ce modelle accomply de Royale douceur
Que les dieux en naissant luy donnerent pour Sœur :
Et si ie n'adorois son nom et ses merites,
Monstrant en mille vers ses loüanges escrites,
I'aurois mon ame en haine, et iugerois mon œil
Indigne de ioüir des rayons du Soleil.
Car si quelque repos accompagne ma vie :
Si de quelque bon-heur ma fortune est suiuie :
Ie le tient[1] de sa grace apres celle des cieux :
Estant comme vn bel astre apparuë à mes yeux
Pour m'asseurer du calme alors que la tourmente
Autour de mon vaisseau tonnoit plus vehemente,
Sans iamais se lasser d'en combattre l'effort
Que ie n'eusse abordé la franchise du port.

Aussi ramenteuant l'honneur de ceste grace,
Ie la beny sans cesse, et nul iour ne se passe
Que ie ne face au ciel des vœux pour sa grandeur :
Le priant que sa main la comble de tant d'heur,
Qu'entre tout ce qu'on voit de plus grand sous la Lune
Rien sinon sa vertu n'égale sa fortune.

Vn Prince[2] est maintenant dans le tombeau logé,
A qui tant de bien-faits me font viure obligé,
Qu'à iamais sa bonté dedans mon ame empreinte
M'en rendra la memoire et venerable et sainte :
Car lors qu'abandonné de tout humain secours,
En eternels ennuis ie consumois mes iours,
Ma fortune ayant fait vn malheureux naufrage
En la mort de ce Prince à qui l'aueugle rage
D'vn brutal assassin osa percer le flanc
D'vne lame trempee en l'infernal estang :

1. *Sic.*
2. Henri III.

Lors que ie m'abysmois dans la fureur de l'onde :
Que nul astre pour moy n'éclairoit plus au monde,
Et que le fier destin m'estoit plus qu'inhumain :
Ce fut luy le premier qui me tendant la main
M'empescha de perir, força l'onde importune,
Et reserua ma vie à plus douce fortune [1].

Tout le bien souhaittable à l'eternel repos
Des hostes du tombeau puisse honorer ses os,
Les œillets, et les lis [2] non plus serrez d'espines,
Mais ioints à des lauriers dont les viues racines
Ne desseichent iamais, ombragent son cercueil,
Pendant qu'il cueillira, loin de peine et de dueil,
Dans le iardin des cieux les immortelles roses
De toute eternité pour les Anges écloses.
Car il m'a fait sentir au fort de mon ennuy
Combien la courtoisie estoit parfaitte en luy,
Voulant ceste belle ame, aux affligez propice,
Que le salaire en moy precedast le seruice.

Mais s'il vit quelque Grand au milieu des mortels
Que ie doiue honorer de temples et d'autels,
Non chargez nuict et iour de sanglantes victimes,
Mais de parlans tableaux où ses faits magnanimes
Viuent en mille traits de merueilles remplis,
C'est toy, vray parangon des Princes accomplis,
Qui sage, et valeureux enrichis la memoire
Du sang de Montpensier d'vne eternelle gloire,
Et de qui la vertu reluit si clairement
Que l'heur d'estre vn grand Prince est ton moindre ornement.

Quel Dieu m'enrichira d'vne plume doree,
Afin qu'en cent papiers d'eternelle duree
I'escriue la bonté qui conseilla ton cœur
De forcer mon desastre, et vaincre sa rigueur
Par le rare bienfait dont iuste et fauorable
Tu t'es rendu ma vie à iamais redeuable?

1. Cf. plus bas la pièce à Mgr le cardinal de Bourbon, vers 13 et suiv.

2. *Lis*. Pour ce que le lis environné d'espines estoit sa devise. (*Note de l'auteur.*)

O genereux Esprit ; ie crain que m'en taisant,
Pour me voir sans espoir d'orner en bien-disant
Ceste extréme bonté d'vne loüange égale,
Tant elle part d'vne ame et grande et liberale :
Si tost qu'il paroistra combien ie suis chargé
Des nœuds où tes bien-faits me tiennent engagé,
La marque d'vn ingrat sur mon front ne s'imprime,
Et qu'en fin mon malheur ne me soit pour vn crime.

Car ce qu'en treize Estez des meilleurs de mes ans,
Trompé du vain espoir qui paist les courtisans,
I'auoy peu meriter par ma perseuerance
Au seruice des Rois et des grands de la France
Qui m'ont laissé sans fruit à leur suitte enuieillir,
Ta grace, en vn seul iour, me l'a fait recueillir
De ceste heureuse main qui n'est accoustumee
Qu'aux belles actions armee et desarmee,
Et qui se plaist autant à semer des bien-faicts,
Que d'austres à se uoir recueillir leurs effects.

C'est pourquoy ne pouuant par nulle humaine offrande
M'acquitter d'vne debte et si iuste et si grande,
Pour le moins ce que peut vn cœur recognoissant,
Ie le paye à ton nom, ressentant, confessant,
Publiant tes bien-faits, et iusqu'au bord de Gange
Essayant de pousser le bruit de ta loüange,
Encor que ton Genie, au bien du tout voüé,
Cherche d'estre loüable, et non d'estre loüé.

Aussi me monstreroy-ie auoir vne ame impie,
Ou d'vn somme d'oubly laschement assoupie,
Si sentant mon esprit deuoir à ta grandeur
Plus qu'à nul que le monde enferme en sa rondeur,
Ie ne faisois point voir [1], pour le moins de parolle,
Que rien à mon penser la memoire n'en volle :
Et n'eternisois point, autant qu'il est en moy,
Les Royales vertus qui florissent en toy :

1. Cette suppression du pronom personnel *je* est déjà très rare à cette époque.

Afin de témoigner qu'vn si digne Mecene
N'a point semé du bien dans vne ingrate arene,
Puis que le petit champ d'où germe tout mon heur
Luy produit pour le moins quelques roses d'honneur.

. .

Bien sçay-ie que payant ce prix à ton merite,
En termes bas et lourds ma langue s'en acquitte :
Mais vaincu des bien-faits dont tu m'as obligé,
I'aime mieux consentir au mal d'estre iugé
Grossier en mon parler qu'ingrat en mon silence,
Et plustost qu'au deuoir manquer à l'eloquence.

Vienne doncques ma fin à pas lents ou hastez,
Et soient mes vers vn iour mesprisez ou vantez,
Tandis que le destin rendra mon ame hostesse
De ce logis mortel, ie te loüeray sans cesse,
Consacrant à ton nom les plus rares douceurs
Du fruit que ie ramasse aux iardins des neuf Sœurs,
Ainsi qu'à la plus belle et plus genereuse ame
De qui iamais la parque ait deuidé la trame.
Car ie ne pense point qu'oncques la France ait veu
D'esprit plus que le tien heureusement pourueu
De ces nobles vertus et vrayment heroïques
Qu'on souloit reuerer dans les ames antiques :
Ny ne croy point qu'au monde vn Prince soit viuant,
Qui d'vn plus grand courage et plus haut s'éleuant,
Suiue, entre les erreurs du vain siecle où nous sommes,
Ce qui rend les humains plus hommes et plus qu'hommes :
Qui mieux scache, en fuyant les indignes plaisirs,
Donner à la Raison le frein de ses desirs :
Qui plein de viue Foy plus humblement encline
Sa mortelle puissance aux pieds de la Diuine :
Qui d'vn esprit modeste et remply de candeur,
Monstrant sa courtoisie égale à sa grandeur,
Plus d'ames tous les iours par ses charmes attire,
Et sur elle s'acquiere vn plus puissant empire :
Qui brusle d'vn desir plus fidelle à son Roy :
Qui mieux prouue aux esprits se fians en sa foy

Que peut l'integrité de prudence ennoblie [1] :
Qui ses propres bien-faits plus promptement oublie :
Et qui daigne en son cœur plus long temps retenir
Des seruices d'autruy le constant souuenir.

Il s'en voit que les soings de l'honneur aiguillonnent
Qui vendans leurs bien-faits plustost qu'ils ne les donnent
Veulent qu'à l'aduenir ceux qu'ils ont obligez
Soient des arcs triomphaux à leur gloire erigez :
Desirent qu'en leurs fronts la memoire s'en lise :
En leur donnant du bien les priuent de franchise :
Et par les vains honneurs demandez pour tribut
Monstrans bien la vertu n'estre point le vray but
Que regardent les traits des desirs qu'ils enfantent,
Craignent de faire bien sans tesmoins qui le vantent,
Comme aspirants plustost à l'honneur imparfait
De sembler liberaux que de l'estre en effet.
Mais ce cœur genereux qui se plaist à bien faire,
Et qui, sans en attendre au monde autre salaire
Que le bien-faire mesme, abhorre en obligeant
D'en aller pour tribut de la gloire exigeant,
Ce qu'il donne de grace, il permet que l'on pense
Qu'il le paye au merite, ou baille en recompense,
Dissimulant plustost et cachant la splendeur
De ses illustres dons qu'en monstrant la grandeur,
Comme si sa belle ame en courtoisie extréme,
Croyoit en bien-faisant faire bien à soy-mesme.

Aussi rendant par là son merite augmenté
Fait-il tant plus fleurir l'honneur de sa bonté :
Car lors que secourant les ames oppressees
Il satisfait aux vœux de ses belles pensees,
Et l'estimant sans feinte à soy-mesme deuoir,
N'en veut point de loüange en payment receuoir,
Il sait qu'elle est au ciel en lettres d'or escrite,
Et moins il la desire, et plus il la merite.

1. Suppression du pronom *ce*, fréquente au seizième siècle.

Mais i'allongerois trop le fil de ce discours,
Et pour finir mon chant mes ans seroient trop cours,
Si proposant aux Grands pour eternel exemple
La beauté des vertus dont ton ame est le temple,
I'en voulois viuement les graces exprimer,
Et par tout l'vniuers leurs loüanges semer.
Les cieux (aymable Prince) ont orné ta jeunesse
De si glorieux traits de constante sagesse,
De Pieté, de Foy, de Bonté, de Valeur,
Que les Muses n'ont point d'assez viue couleur
Entre celles dont l'art surmonte la nature,
Qui dignement en puisse exprimer la peinture :
Tant s'en faut qu'en vn œuure où l'art t'imite en vain,
Vne plume vulgaire, vn vulgaire escriuain
Puisse representer vne beauté si rare,
Et s'esleuer si haut sans ressembler Icare.

C'est pourquoy comme ceux à qui l'effroy du Nort
Fait resserrer la voile et rechercher le port,
De peur qu'estant leur nef des ondes engloutie
Vn naufragé à la fin l'audace n'en chastie,
I'arreste icy mon cours, me suffisant de voir
Au pied de ce tableau, tesmoin de mon deuoir,
Les plus vertueux rendre à tes vertus hommage,
Sous le portrait d'vn autre honorant ton image.
Car si quelqu'vn se monstre en tout cet vniuers
Comparable au grand Roy qui respire en ces vers,
C'est toy, Prince accomply, qui soigneux de l'ensuiure
Fais qu'il se voit au monde en sa race reuiure.

Aussi, comme à son sang, et l'vn de ses neueux,
Ie t'offre icy son hymne auec mes humbles vœux,
Tant à fin de monstrer que ta douceur exprime
D'un Roy si vertueux la bonté magnanime,
Qu'à fin de tesmoigner aux siecles aduenir
Qu'il t'a pleu loin de moy l'infortune bannir :
Et qu'en ayant acquis par tes mains la victoire,
Mon cœur est obligé d'honorer ta memoire
Autant qu'vn homme peut la vertu reuerer,
Et sans idolatrie vn autre homme adorer.

BOVRGVEIL,

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE BOVRBON.

Tandis que la fureur du plus cruel orage
Qui menaça iamais vn Estat de naufrage,
Tempeste en ce Royaume, ainsi qu'en vne mer
Qu'vn vent d'ambition fait par tout écumer :
Et tandis que les vœux, la force et la prudence
Combattent sans effect contre sa violence,
Qui superbe d'auoir abysmé dans ses flots
Patron et gouuernail, et mast, et matelots,
Bouleuerse à son gré dessus l'onde animee
La miserable nef en ce poinct desarmee,
Laissant pour dernier ancre aux plus fermes esprits
Les seules oraisons, les larmes et les cris :
Moy cependant couuert de la main secourable
Dont vn genereux Prince aux Muses fauorable,
Me retirant des flots, soigneux m'a garanty
D'estre par la tourmente és vagues englouty :
Maintenant en repos ie passe icy ma vie,
Et malgré les malheurs dont elle est poursuiuie,
D'icy, comme du fest [1] de quelque grand rocher
D'où les flots de la guerre ont crainte d'approcher,
Ie regarde à l'entour forcener la tempeste,
Retiré sous l'abry que sa bonté me preste.

Icy coulent sans peur et la nuict et le iour :
Icy la douce paix semble faire sejour,
Du reste de la France horriblement chassee
Par le sanglant foüet de la guerre insensee.

1. Faîte, sommet, cette forme confirme l'étymologie d'un hypothétique *fastum*, au lieu de *fastigium;* cette dernière étymologie semble d'ailleurs insoutenable, l'accent de *fastigium* étant sur la syllabe *ti*.

Icy ces bruits menteurs qui des plus aduisez
Remplissent tous les jours les esprits abusez
D'vne vaine esperance, ou d'vne fausse crainte,
Ne viennent point tromper nos ames de leur feinte :
Ou si pour nous charger d'vn friuole soucy,
Quelqu'vn poussé du vent paruient iusques icy,
Le Démon qui regit ceste douce demeure
Ne permet point qu'il viue et parle plus d'vne heure,
Ains l'estoufe aussi tost entre des soins plus doux,
Et des discours plus gais qui regnent parmy nous.
Non autrement qu'on dit qu'vne vertu secrete
Dedans l'air épanduë és campagnes de Crete
Y defend au terroir d'engendrer des serpens :
Et si quelques vaisseaux par les ondes rampans
En y portent du sein de quelque autre contree,
Fait que vaincus de l'air ils meurent à l'entree.

Icy pendent muets, donnans repos à l'air,
Ces meurtriers instrumens que le feu fait parler :
Sinon lors que leur sein, gros de plomb et de pouldre,
Vomit en éclatant la fureur de sa foudre
Ou sur les animaux habitans aux forests,
Ou sur les passagers volans par les marests,
Oyseaux demy-poissons, de qui l'humide chasse
Fait cueillir du plaisir mesme au cœur de la glace.

Icy ce bruit tonnant dont on oit nos tambours
Changer le guet des nuits à la garde des iours,
Ne rompt point en sursaut l'enchantement du somme
Qui si doux au matin charme l'esprit de l'homme :
Ains vn muet silence y nourrit le sommeil
De son ius de pauots sous les voiles de l'œil,
Depuis l'heure du soir où les terres se taisent,
Iusqu'à tant que la voix des pigeons qui se baisent
Fait entr'ouurir les yeux, et voir sur l'horison
Le Soleil visiter sa dixiesme maison.
Bref, la paix, le repos, et la simple abondance
Ne font plus de sejour en nul lieu de la France,
Ains sont allez trouuer les Scythes et les Turcs,
Ou ce petit enclos les loge entre ses murs.

Car comme la demeure en est douce et tranquille,
La terre en est de mesme heureusement fertile
Non en citre ou poiré, mais en ces nobles vins
Qui font gaigner la palme aux costaux Angeuins
Sur tous ceux de la France, où le pere Lenæe [1]
Porte de raisins blancs la teste enuironnee.

Aussi le jeu, la joye, et les doux passe-temps
Qui s'engendrent de l'aise en des esprits contens,
Entre mille plaisirs font icy leur demeure,
Tandis qu'à l'enuiron toute la France pleure.
Et ce qui rend ce lieu de tant d'heur jouyssant,
C'est que l'auare main du soldat rauissant
Qui creintiue à la guerre, et hardie au pillage,
Tous les bourgs d'alentour cruellement saccage,
Ne fait point éprouuer à ceste terre icy
Ce que peut la licence en vn cœur sans mercy,
A qui l'impunité pour solde estant donnee
Arme l'esprit cruel d'vne audace effrenee.

Ce bien, cause des biens qui nous vont bien-heurant,
Fait voir le poulet d'Inde, impunêment courant
Parmy les bassecours des maisons mesnageres,
En croissant paruenir à l'âge de ses peres :
Puis ayant accomply les ans de son destin,
Par vn iour solemnel honorer le festin
Que son maistre soigneux à ses amis appreste.
Comme vne hostie offerte en l'honneur de la feste.
Ce bien rend nos logis de meubles decorez :
Fait voir encore au soir, quand les rayons dorez
Du Soleil se couchant tombent en la marine [2],
Maints troupeaux retourner de la plaine voisine :

1. Bacchus; ληναῖος était le dieu du pressoir (λήνος, pressoir).

2. Ici, au sens étymologique de *rivage de la mer;* même signification en provençal et en italien.

Siede la terra dove nata fui
Su la *marina*, dove 'l Po discende.

DANTE, *Inf.* V, 97.

Bref, ne nous donnant point pour butin aux voleurs,
Et cachant à nos yeux l'image des malheurs
Qui saccagent la France et la trempent de larmes,
Nous tient en tel repos, que sans le bruit des armes,
Et le triste recit de tant de cruautez
Qui rendent cet estat sanglant de tous costez,
Bien souuent nostre esprit deceu par les delices
Du repos dont il suit les oyseux exercices,
Penseroit viure encor en quelqu'vn de ces ans
Que la paix nous rendoit si doux et si plaisans.

Ah combien il s'en faut que cet heur n'accompagne
Le sort de nos voisins habitans la campagne
Qui manquent de support, et n'ont pas comme nous
Vn bouclier [1] qui les couure et sauue de tels coups!
Las! ces pauures chetifs gemissent et lamentent
Sous le pesant fardeau des maux qui les tourmentent :
Leurs biens sont tous les iours au pillage exposez :
Leurs champs rendus deserts : leurs logis embrasez;
Et leurs corps malheureux battus de mille outrages
Qui feroient mesme horreur aux Scythes plus sauuages.
Non, Rodope ne voit si barbare Gelon [2]
Qui ne sentist mollir son courage felon,
Voyant de quels tourmens leur vie est affligee
Par des cœurs sans pitié dont l'audace enragee,
Sous le nom de soldat és trouppes forcenant,
Va l'illustre mestier des armes prophanant.
Ces loups pleins de fureur, vestus d'humaines formes
Exerçans de froid sang des cruautez enormes
Par tout où quelque armee a ses flots débordez,
Ont si barbarement tous les champs brigandez,
Qu'on les peut comparer aux tristes champs de Troye
Fumans encor du feu dont ils furent la proye :

1. *Bouclier*, compte ici pour deux syllabes comme *Meurtrier, Sanglier*, etc.

2. Nous ne comprenons pas le rapprochement que Bertaut fait entre le célèbre tyran de Syracuse et le Rhodope, chaîne de montagnes en Thrace; *Gélon* est pris sans doute

Universitas BIBLIOTHECA

Et ne peut maintenant d'vn miserable pain
Le soldat qui les passe y repaistre sa faim,
S'estans en fin rendus, au bout de tant de pertes,
Les bourgs deshabitez, et les plaines desertes.

Car le renom des maux qu'exerce leur fureur
A semé tant de crainte au sein du laboureur,
Qu'aussi tost que le bruit annonçant leur venuë
Entre en quelque bourgade où leur rage est conneuë,
On voit auec le bien qui peut estre emporté
Fuir de toutes parts le peuple espouuanté,
Criant, et gemissant, et pour toute allegeance [1]
Appellant à longs cris la celeste vengeance.

L'vn qui porte à son col ses enfans épleurez,
Ne sçachant où fuir, erre à pas égarez :
L'autre apres soy trainant sa brebis ou sa vache
S'enfuit dans les forests où tremblant il se cache,
Iusqu'à tant que la main des barbares pilleurs
Ait porté sa furie et ses meurtres ailleurs :
L'autre auec vne voix qui tristement effraye,
Et tout sanglant encor de quelque neuue playe,
Laissant enfans et femme à leur fiere mercy,
Se vient icy sauuer demy-mort et transy,
Pour trouuer au retour sa fille violee,
Ou ses biens tous ravis, ou sa maison bruslee.
Maudite ambition, cause de ces douleurs,
Que ta triste semence est feconde en malheurs !

Rien n'est sacré ny sainct à ces ames barbares,
Les temples bien souuent sentent leurs mains auares ;
Monstrans qu'ils craignent peu de voller les mortels,
Puis qu'ils vollent Dieu mesme en pillant ses autels.
Le malheureux qui tombe en leur main implacable,
Autant qu'il a de bien, autant il est coulpable.
Il a contre leur chef son poignard aguisé,
Si du mal d'estre riche il se trouue accusé :

comme synonyme de tyran — *Rodope*, de pays sauvage, barbare, en proie au despotisme.

1. Au sens d'allégement.

Ses malheureux moyens luy tenans lieu d'offence,
Et sa seule rançon estant son innocence.
D'espérer attendrir ces cœurs de diamant,
Ou l'acier de rigueur dont ils se vont armant,
En vain et la priere et la plainte l'essaye :
Leur fierté qui sçait bien que sa proye est sa paye,
Est sourde à tous propos de grace et d'amitié,
Et leurs ames n'ont point d'oreilles de pitié.

Les maux qu'ils font souffrir aux miserables terres
Où les va conduisant la fureur de ces guerres :
Les larmes du pauure homme eschapé de leurs mains :
Les vieillards tous meurtris de leurs coups inhumains :
La cendre des maisons par leur rage embrasees :
Les bourgades d'autour d'habitans épuisees :
Les cris, l'horreur, l'effroy, qui marchent devant eux
Par tout où s'en répand le torrent impiteux,
Nous monstrent tous les iours combien nostre fortune
Marche en felicité loin deuant la commune,
D'auoir vn protecteur grand en toute vertu,
Qui parmy tant de maux dont ce regne est battu,
Estend si bien sur nous la grandeur de ses ælles,
Qu'il n'en paruient icy que les seules nouuelles :
Et qu'on ne sçauroit plus à nostre heur desirer
D'autre bien que le bien de longuement durer.

Mais à qui des mortels sommes nous redeuables
De tant d'heur qui nous suit en ces temps miserables?
O Prince genereux, race de ce grand Roy
Qui fut des Sarrazins la terreur et l'effroy,
Prince dont la vertu soy-mesme se surpasse,
A vous seul apres Dieu nous deuons ceste grace :
Le seul respect qu'on porte au nom que vous portez
Rend loin de nostre chef ces malheurs écartez :
Et le soin que de nous vostre esprit daigne prendre,
Fait qu'icy le repos du ciel daigne descendre :
Que ce lieu sert d'Asyle aux pauvres affligez
Fuyans de toutes parts de leurs bourgs saccagez :
Qu'icy le laboureur, exempt de toute iniure,
Exerce auec les champs son innocente vsure :

Qu'en heureuse franchise, et sans crainte de rien,
Chacun y vit paisible et maistre de son bien :
Bref, que sous vostre nom qui defend ceste terre,
Nous possedons la paix au milieu de la guerre.

Aussi nul iour n'épand sa clarté sur nos yeux,
Sans nous voir requerir que la bonté des cieux
Vous conserue longs temps à la saincte esperance,
Non de nous seulement mais de toute la France :
Qu'vn renom perdurable et sans cesse viuant,
Aille dans le Soleil vostre nom escriuant :
Que les siecles futurs admirans vostre gloire,
Auecques reuerence en baisent la memoire :
Que cent lauriers vainqueurs, verds en toute saison,
Ceignent de toutes parts vostre illustre maison :
Que le sceptre François iamais ne s'en retire,
Mais qu'il joigne à ses Fleurs la pomme de l'Empire :
Que Dieu vous assistant d'vn heur presque fatal
Soit de vos ennemis l'ennemy capital :
Que son bras estendu sous vostre joug les donte :
Que la memoire en meure, ou viue pour sa honte :
Que le plus grand malheur qui vous puisse arriver,
Ce soit de ne pouuoir en viuant esprouuer
De malheur qui suffise à rendre tesmoignage
Combien plus qu'aucun mal est grand vostre courage :
Bref, que si iamais Prince a vescu comblé d'heur,
De pouuoir, de repos, de gloire et de grandeur,
Soit és siecles passez ou soit au cours du nostre,
Son bon-heur n'ait esté qu'vne image du vostre.

Ainsi disent les vœux, ainsi dit l'oraison
Que pour vous, Prince illustre, et pour vostre maison,
Nous enuoyons au ciel et de cœur et de bouche,
Soit que le iour se leue ou soit qu'il se recouche :
Ces costaux, ces vallons, ces plaines et ces bois
Font la mesme requeste en leur muette voix.

DISCOVRS, PRESENTE AV ROY ALLANT EN PICARDIE POUR COMBATTRE L'ESPAGNOL [1].

Les malheurs que le ciel a versés en son ire,
Sur les Belgiques champs soubmis à vostre Empire
Depuis que le destin vous les fist esloigner,
Pour aller autre part d'autres palmes gaigner,
Et les heureux succez dont les flots de la Saone [2]
Vous ont veu sur leurs bords replanter vostre thrône,
Grand Roy, nous ont monstré par des faits plus qu'humains,
Que tout l'heur de la France est enclos en vos mains :
Que DIEV ne luy depart vne seule victoire,
De qui vostre valeur ne s'acquiere la gloire :
Que sans vous les conseils plus sagement donnez
Produisent des effets du tout infortunez :
Et qu'aux lieux où reluit vostre auguste presence
L'heur rend l'audace mesme vn effect de prudence.

Maint endroit que le sang et les pleurs ont baigné
Assez par cy deuant nous l'auoit tesmoigné ;
Mais ces derniers succez où la chance des armes
A nos champs de triomphe a meslé quelques larmes,
Nous l'ont plus que iamais graué dedans le cœur,
D'vn traict dont nul oubly ne se rendra vainqueur.

Quelle ame n'admira l'heur de vostre fortune,
Quand Arques et les champs qu'il oppose à Neptune,
Vous veirent d'vn si braue et si vaillant effort,
Rompre tous les filets tendus pour vostre mort,
Vous sauuant d'vn orage et d'un peril extrême
Au travers du peril et de l'orage mesme?

1. Après la surprise d'Amiens, en 1597. — Amiens fut repris la même année. — Cf. p. 42 et Introduction biographique.

2. Allusion à la campagne de 1595, terminée par la victoire de Fontaine-Française (5 juin). — Cf. Introduction.

Ce traict-là de vaillance estonna nos esprits.
Et depuis les destins à vos mains ont appris
En tant d'heureux sujets d'éternelles histoires,
Le glorieux mestier qui gaigne les victoires,
Qu'on peut dire, en voyant vostre ennemy deffaict,
Qu'en vous, combattre et vaincre est presque vn mesme effec

Aussi, tant de valeur reluit en vos armees,
Quand de vostre presence elles sont animees,
Et si peu de desseins ont l'heur d'y prosperer,
Lors que d'autres soucis vous en font separer,
Qu'aussi tost que l'effort de l'Espagnole audace
Destruit quelque prouince ou force quelque place,
Nos vœux et nos desirs ne regardent que vous,
Comme si vous, sans plus, nous teniez lieu de tous :
Bien que le cœur tremblant nous batte en la poitrine,
Deslors tant seulement que nostre ame imagine
Le moindre des perils où presqu'à tous momens
Vous jette le desir de finir nos tourmens,
Voir cet Estat paisible, et ces ondes plus calmes,
Et les Lis refleurir à l'ombre de vos palmes.

Ah! qu'vne froide peur n'aguiere s'espandit
Dans le cœur des François, quand leur ame entendit
Qu'en la derniere charge où l'orgueil de l'Espagne
De son sang et du nostre abreuua la campagne,
Vostre seule valeur vous ayant emporté
Dans le lieu du combat le plus ensanglanté
Par les effects meurtriers du fer et de la flame [1],
Le malheur auoit veu mainte tremblante lame
Assaillir vostre sein non à l'heure vestu
Que des armes d'vn cœur armé de sa vertu :
L'air tout flamber d'esclairs sous le feu des pistoles
Dont la foudre esclatoit dans les mains Espagnoles :
Et vous en ceste flamme aux coups vous exposant
Ne voir point le peril ou l'aller mesprisant,

1. L'édition de 1620 portait *femme* au lieu de *flamme*, ce qui est sûrement une faute d'impression.

Comme si le trespas estant lors vostre enuie,
Vous eussiez eu querelle à vostre propre vie [1].

Ah Dieu! (ce dismes nous troublez d'vn tel discours)
Ce Prince en trop osant desolera nos jours :
Sa valeur nous perdra : de ce mesme courage
D'où vint nostre salut viendra nostre naufrage.
Que pense-il en son cœur? ne se souuient-il point
Que le bien de l'Europe à sa vie est conjoint?
Il est Roy, non soldat : chef, non main de l'armee :
Il sieroit mal aux Rois d'auoir l'ame affamee
D'vne gloire vulgaire, et du mesme laurier
Qui pevt ceindre le front d'vn simple auanturier.
Quel droit ou quelle loy permet à sa vaillance
D'exposer aux dangers le salut de la France?
Ignore-il que souuent la cruauté du sort
Fait qu'en cherchant la gloire on rencontre la mort?
Sa chair en l'eau de Styx n'a pas esté trempee
Pour estre inuiolable au trenchant de l'espee,
Et de son vif esprit la bouïllante vigueur
N'a pas le corps d'Achille aussi bien que le cœur.

Ainsi parlasmes nous pleins d'espoir et de crainte,
Accusant et loüant par vne mesme plainte
La genereuse erreur qui vous fist trop oser,
Et nostre vnique attente à la mort exposer,
Sans vous ressouuenir combien nos destinees
Sont d'vn estroit lien à la vostre enchainees :
Quels gouffres de malheurs nous auroient engloutis,
Et quel monstre nouueau de contraires partis
Déchirant cet Estat feroit de ses prouinces
Vne Lerne de maux sous vne Hydre de Princes,
Si quelque plomb fatal, guidé par le malheur,
Auoit d'vn coup mortel payé vostre valeur.

Et bien que nous douloir de ce braue courage
Qui pour nous garantir d'vn indigne seruage,

1. Probablement à Fontaine-Française (15 juin 1595). Cf. Introd. biogr.

Aux plus mortels perils s'expose incessamment,
Ce soit ingratitude, ou peu de sentiment :
Si semble-il que l'horreur des maux inéuitables
Qui rendroient par sa mort nos siecles lamentables,
Excuse nostre plainte, et luy fait pardonner
Ce que la raison mesme y pourroit condamner.

Hé, qui n'eust excusé les habitans de Troye,
Si voyans leur Minerue abandonner en proye
A l'audace des Grecs son portrait bien-aimé,
Contre sa mal-vueillance ils eussent blasphemé,
Sçachans bien que perdant ceste fatale image,
La gloire d'Ilion alloit faire naufrage :
Et la flame Gregeoise ondoyant iusqu'aux cieux,
Deuorer leurs maisons et les temples des Dieux?
Certes nous ne pouuons, en si tristes allarmes,
Nous imposer silence et contraindre nos larmes.
Nous meritons pardon blasphemant contre vous,
De vous abandonner si librement aux coups,
Pource que vostre vie en ces flots agitee
Nous est ce qu'vn tison estoit au fils d'Althæe [1]:
Nous meritons pardon implorant tous les iours
Au milieu des perils l'heur de vostre secours,
Pource qu'en combattant ce monstre parricide,
Vostre seule vaillance en doit estre l'Alcide :
Et merite pardon la publique douleur
Qui d'vne main tremblante armant vostre valeur,
A deux contraires vœux peut nostre ame contraindre,
Nous faisant desirer ce qu'elle nous fait craindre.
Car qui vaincroit pour nous ne vous point hazardant?
Et qui nous sauueroit, vous aussi vous perdant,
Puis qu'en vostre vertu consiste, outre la gloire,
Et le mal de la perte, et l'heur de la victoire?

Entre ces vieux Romains qui veirent la rondeur
De l'vniuers entier adorer leur grandeur,

1. Althée, mère de Méléagre, jeta un jour au feu, dans un accès de colère, un tison dont dépendait la destinée de Méléagre; elle devint ainsi la cause de la mort de son fils, et, dans sa douleur, se donna la mort.

Et de qui la vertu surmontant la fortune,
Ne trouua rien d'égal sous le rond de la Lune,
Florirent deux guerriers sagement valeureux,
Et d'honneur et de gloire ardamment amoureux,
Dont l'vn qui ne veit onc sa prudence trompee
Fut nommé leur bouclier, et l'autre leur espee [1].
SIRE, ces beaux surnoms entre-eux deux departis,
Vous sont deuz des François par vous seul garantis :
Vous estes l'vn et l'autre à cet illustre Empire :
Vous faites qu'il triomphe ayant fait qu'il respire :
Vous estes son espee au milieu des combats,
Quand vous iettez vainqueur ses ennemis à bas :
Vous estes son bouclier, lors que pour sa defense
Employant les effects de la seule prudence,
Vous voyez leur fureur arriuee à tel poinct,
Qu'il faut que pour les vaincre on ne combatte point.
Tandis que ceste espee aux conquestes apprise,
Tandis que ce bouclier, qui genereux mesprise
Les atteintes de Mars, nous armera les mains,
La Victoire qui porte és combats inhumains
D'vn pennage inconstant ses ailes emplumees,
N'estendra point son vol plus loin que nos armees :
Nous vaincrons ennemis, et fortune et destin :
Et foulant sous nos pieds le traistre et le mutin,
Nous verrons tous les iours nos camps s'emplir de proye
Et deuant nos Palais flamber des feux de ioye.

Heureux si ceste espee, heureux si ce bouclier
Auoit la dureté de cet antique acier,
Que iadis quelque Nymphe endurcissoit par charmes,
Pour estre impenetrable aux atteintes des armes :
Nous n'aurions point le sang dans les veines glacé,
Quand des perils mortels le voyant menacé,
Nous sçaurions que sur luy la cruelle insolence
Des hazards de la guerre auroit tant de licence [2] :

1. Le *bouclier de Rome* est le surnom de Fabius Cunctator, et l'*épée de Rome*, celui de Claudius Marcellus.
2 C'est-à-dire : n'aurait sur lui nulle prise.

Ains dirions comme Aenee alors qu'il veit en l'air
De son fatal escu le lustre estinceller,
O combien de douleurs et de morts asseurees
Sont à nos ennemis desormais preparees!
Qu'ils seront rudement punis de leurs forfaits!
Qu'on en verra tomber de regiments deffaits!
Et que les rouges flots des riuieres profondes
En rouleront de corps et d'armes sous leurs ondes!
Qu'ils viennent maintenant, et de sang alterez
Violent les sermens si sainctement iurez:
Ils verront que le Ciel estant nostre defense,
Nous sçauons mieux punir qu'exprimer leur offense.

Ainsi parlerions-nous mesprisans tout danger,
Maintenant que l'orgueil du barbare estranger,
R'allumant le flambeau d'vne guerre mortelle,
A de nouueaux combats par force vous rappelle.
Mais vous n'estes basty ny de fer ny d'acier,
Et le laict que huma dans le sein nourricier
Vostre plus tendre enfance apres qu'elle fut nee,
Ne se conuertit point en la chair d'vn Cænee[1],
Pour estre inuulnerable, et resister aux coups
De tant de coutelas mis au poing contre vous.
Helas! l'effort d'vn traistre, et vos autres blessures[2]
Ne nous en ont donné que des preuues trop seures:
L'image ne s'en peut de nostre ame effacer,
Et nos cœurs ne sçauroient sans horreur y penser!

C'est pourquoy tous tremblans de voir vostre courage
Vous porter derechef dans les flots d'vn orage
Où tonnent cent canons arrangez flanc à flanc,
Où greslent mille morts, où la pluye est de sang,
Nous recourons aux vœux, et l'œil baigné de larmes,
Prions le Tout-puissant qu'au plus fort des allarmes

1. *Cænée*. Cænis, fille du Lapithe Elatus, outragée par Neptune, obtint en dédommagement d'être invulnérable. Elle prit part à l'expédition des Argonautes sous le nom de Cænée.

2. *L'effort d'un traître*. Bertaut entend parler sans doute de l'attentat de Jean Châtel, le 27 septembre 1594, à Paris.

Sa faueur vous defende, et sauue en vous sauuant,
Cest Estat dont l'espoir en vous seul est viuant.

Entens ceste requeste, ô Monarque suprême
Des peuples, des Seigneurs, des Rois, et des dieux mesme.
Couure ce vaillant Roy de tes bras tout puissans
Contre tant de perils sans fin le menaçans :
N'endure qu'aucun fer s'abreuue en ses entrailles :
Estens dessus son chef, au milieu des batailles,
Cest inuisible escu d'immortel diamant
Destiné pour couurir ceux qui te bien-aimant
Et bien-aimez de toy sont armez de ta garde :
Et pour nostre bon-heur plus d'vn siecle retarde
L'heure qui rauissant sa presence à nos yeux,
Le doit, loin de la terre, emporter dans les cieux.

Et vous Roy sans pareil, qui d'vn cœur magnanime
Vous offrez tous les iours ainsi qu'vne victime
En sacrifice à Mars, parmy tant d'ennemis,
Pour ceux qu'vn iuste regne à vos loix a soûmis :
Si l'amour de nostre heur ardamment vous embraze,
Si vous n'ignorez point d'estre l'vnique baze
Sur qui fatalement nostre espoir est fondé,
Par l'heur d'vn priuilege à nul autre accordé,
Pour Dieu, Prince inuaincu, conceuez quelque enuie
D'embrasser desormais le soin de vostre vie,
Comme la seule mort des desseins insensez
Qui ne sçauroient fleurir si vous ne perissez.

Ne vueillez plus iamais l'exposer à l'outrage
D'vn barbare soldat ny souffrir que sa rage
Face encore trembler sous la fiere mercy
D'vn mousquet sans pitié ce grand Empire icy,
Monstrant aux yeux du ciel qu'il soit en sa puissance
De briser pour iamais le sceptre de la France.
C'est assez tenté Dieu parmy tant de perils :
Les traces de vos coups à grand peine gueris,
Et saignans tous les iours dedans nostre pensee,
Assez en vous blessant ont nostre ame blessee.
Quel honneur si fameux, quels lauriers si prisez
Cherchez-vous és hazards où vous vous exposez,

Dont le gain se peust dire égal à nostre perte,
Si pour rendre la France à tout iamais deserte
La mort trenchoit vos iours par vengeance de voir
Vostre heureuse vertu mespriser son pouuoir?

O grand Roy, ce desir de gloire perdurable
Qui de vostre pensee est l'hoste inseparable,
Et par qui si souuent nostre teint a blesmy,
Est vostre plus mortel et plus fier ennemy:
Ne prestez pas l'oreille au conseil qu'il vous donne,
Il veut en vous perdant perdre ceste couronne,
Et pour vn peu d'honneur destruire en vn moment
De tout ce grand Estat le Royal bastiment,
Comme dedans Argos il ruina l'Empire
Que bastissoit la main du vaillant Roy d'Epire.
La valeur du soldat recognoist d'autres loix
Que ne fait la puissance et majesté des Rois:
Le plus fameux laurier qui ceigne vn diadesme
Se doit à la conduite : et la victoire mesme
Acquise auec le fil du trenchant coutelas
Se voit naistre plustost, comme vne autre Pallas,
Du chef en commandant, sans peril et sans peine,
Que du bras dont l'effort ensanglante la plaine.

Bien nous fut-il besoin peu de mois sont passez,
Qu'en rendressant l'honneur des beaux Lis terrassez
A la sage conduite il vous pleust de conioindre
La valeur de l'espee, et fait égal au moindre
Des vulgaires soldats, exposer à la mort
Ceste auguste grandeur d'où prend[1] tout nostre sort.

Mais puis que des François l'inuincible Genie
Par vous a surmonté la rebelle manie,
Que les Lis ont repris leur premiere beauté,
Et que nostre œil reuoit l'antique majesté
Du Royaume et des loix dedans son thrône assise,
Il ne faut plus donner au malheur tant de prise

1. N'est-ce pas une faute pour : *pend*, c'est-à-dire dépend?

Dessus vostre vertu : c'est assez maintenant
Si par art et conseil vos troupes ordonnant
Vous rendez au peril leur vaillance allumee,
Et seruez comme d'ame au corps de vostre armee :
De la mesme façon qu'Archimede animoit
Ses machines de guerre, au temps qu'il en armoit
Contre le camp Romain les murs de Syracuse,
Luy seul estant la vie en leurs membres infuse,
Et lançant par leurs bras contre les assaillans
Tant de traits et de dards le peuple esmerueillans,
Qu'il sembloit d'vne force et vertu plus qu'humaine
Combattre luy tout seul la puissance Romaine.

Ainsi sans plus courir où l'audace du fer
Pourroit de vostre vie à son gré triompher,
Deuez-vous desormais par la seule prudence
Faire à vos ennemis sentir vostre presence :
Vous contentant de voir l'esprit de vos desseins
En mille lieux diuers mouuoir cent mille mains,
Faire dessous vos loix trencher cent mille espees,
Rendre des ennemis les forces dissipees :
Et bref, de tant d'effects la cause estant en luy,
Vaincre par sa conduite et par les mains d'autruy.

SIRE, combatre ainsi, c'est combatre en Monarque,
Pour laisser de ses faits vne eternelle marque :
Non aller à clos yeux dans le sang se plonger
Où regne peu de gloire, et beaucoup de danger,
Il n'aduient pas tousiours que l'ame auantureuse
Couronne ses desseins d'vne fin bien-heureuse :
Et quand il aduiendroit, peu durable est l'honneur
Qui doit toute sa gloire aux effets du bon-heur.

Donc par ceste vaillance aux trauaux endurcie
Qui vous fait desirer d'estre nostre Decie,
Vous iettant aux perils pour nous en preseruer,
Et taschant de vous perdre afin de nous sauuer.
Par l'ennuy dont nos maux rendent vostre ame attainte,
Par le triste sujet de nostre sage crainte,
Conseruez vostre vie en qui seule est compris
Tout ce qu'on voit d'espoir consoler nos esprits.

Ne la hazardez plus au peril volontaire :
Obligez de ce bien la France vostre mere,
Qui plorant vous en prie, et qu'on voit és combas
Craindre plus vn malheur qui vous renuerse à bas,
Que desirer le gain de cent fieres batailles,
Sçachant bien vostre mort estre ses funerailles.
Deliurez son esprit de ce mortel effroy :
Octroyez au soucy qu'elle a d'vn si bon Roy,
Que plus vostre valeur aux coups ne se hazarde,
Mais se garde soy-mesme ainsi qu'elle nous garde.
Souffrez qu'elle vous iure, en touchant vos autels,
Que vous estes celuy d'entre tous les mortels
Qui l'obligerez plus vous conseruant pour elle,
Que n'ont fait d'autres Rois mourant pour sa querelle :
Et cedez au desir de vos humbles vassaux
Qui pensent, vous voyant courir à tant d'assaux,
Voir és plus grands perils dont la guerre est suiuie
Leurs femmes, leurs enfants, leur fortune, et leur vie.

Mais las ! à quel esprit sont ces vœux addressez ?
Ou quel Dieu me promet qu'ils seront exaucez ?
Helas ! i'espans en vain la voix de mes prieres,
Ce courage amoureux des bourrasques guerrieres
Nous a trop tesmoigné par des faits non pareils
Que la valeur est sourde aux timides conseils :
Et son ame inuaincue a trop monstré de croire
Que qui cherit sa vie il mesprise sa gloire.

Que faut-il donc en fin promettre à nos esprits
D'vn cœur qui tellement a la mort à mespris,
Que le feu de sa ioye esclaire en son visage
Quand il trouue vn peril égal à son courage ?
Sinon que le malheur tant de fois mesprisé
Se sera peu vanter de l'auoir maistrisé,
Changeant nos cris de ioye en complaintes mortelles,
Et nostre courte paix en guerres eternelles.

I'y pense auec horreur, et le dy souspirant,
Mais quant à moy chetif, ie m'y vois [1] preparant :

1. C'est à dire : je m'y vais.

Et ne puis sans fremir peindre dans ma pensee
Le peril dont la France est en vous menacee
Par le fier ennemy que les armes au poing
Vostre vaillant courroux s'en va chercher si loing.
Ie sçay bien quelle rage en son ame boüillonne
De voir la main d'enhaut benir vostre couronne,
Et malgré ses efforts et son trop esperer
Le sceptre des François en vos mains s'asseurer.
Ie sçay que nostre crainte est sa seule esperance :
Et ie crains iustement qu'à l'impie arrogance
De ses desirs trompez tout espoir defaillant,
Vne plus grande peur ne le rende vaillant.
Desia sent-on vn bruit par les villes s'espandre
Qu'à ce coup son armee osera vous attendre,
Voyant le cœur des siens superbement enflé
Du vent qu'en leur faueur la fortune a soufflé :
Ce que Dieu permettant, ie crain pour vostre teste,
L'allant voir exposee aux coups de la tempeste,
Qui fait trembler le Ciel sous le bruit de deux camps
D'vne extresme fureur l'vn l'autre se chocquans.

Mais seroit-il bien vray que l'ignoble courage
Du loup qui n'est hardy ny vaillant qu'en sa rage
Parmy les animaux desarmez et paoureux,
Peust soustenir l'assaut d'vn Lyon genereux?
Non non, ie me deçoy : la peur qui me commande,
Me peint de ce peril la figure trop grande :
Non, SIRE, le cruel ne vous attendra pas :
Il sçait trop qu'en vos mains demeure son trespas :
Il recoignoist trop bien ces armes redoutees
Qu'il a dedans ses reins cent fois ensanglantees :
Il fuira, le cruel, sitost que dedans l'air
Il verra seulement vos enseignes branler,
Et par sa fuite encor, d'vn faux tiltre couuerte
Taschera d'amoindrir vostre gloire et sa perte.
Ou bien s'il vous attend, ces champs-là tous jonchez
De ses fiers regiments en pieces détranchez
Fourniront [1] aux corbeaux de mets espouuentables

1. Sens neutre.

Rendus par sa deffaitte à iamais memorables.
I'oy dés ceste heure mesme, ou bien ie pense ouïr,
Et Somme , et sainct Quentin bruyans s'en esioüir,
Aises de voir vanger sur l'audace ennemie,
Du iour de sainct Laurens la perte et l'infamie :
Et pense voir Dourlens, que ce tigre estranger
Dans le sang des François nagueres fist nager,
Essuyer de son cœur les miserables larmes
Quoy qu'il gemisse encor sous l'orgueil de ses armes.

Allez, SIRE, allez donc Dieu luy-mesme est pour vous.
La faueur de son bras vous couurira des coups :
Allez, l'unique autheur de nostre deliurance,
La terreur de l'Espagne, et l'espoir de la France :
Le conquereur de Gaule entre mille hazars,
Et, sinon le premier, le second des Cesars :
Allez, voyez, vainquez[1] : dardez sur leur armee
La flamme vengeresse en vostre ame allumee :
Soyez de ces cruels le fatal punisseur,
Et pour d'autres vaincus gardez vostre douceur.
Allez, fauorisé des publiques auspices,
Assisté de l'effect des plus saincts sacrifices,
Secondé de vostre heur et suiuy de nos vœux,
Porter l'ire du Ciel et l'espandre sur eux,
Qu'on ne vous conte point les appareils de guerre
Qui font sous leur orgueil trembler toute la terre,
Sinon pour vous monstrer combien l'heur du destin
Appreste à vos soldats vn glorieux butin :
Car vous les deferez d'vne fin memorable
Si vous ne cessez d'estre à vous-mesme semblable,
Vous de qui les lauriers couurent de toutes parts
Le tragique eschaffaut des sanglans ieux de Mars.

1. C'est la paraphrase du fameux : *Veni, vidi, vici.*

DISCOVRS AV ROY

SUR LA CONFERENCE TENUE A FONTAINE-BLEAU [1]

Si iamais mon esprit conceut quelque esperance
De voir les deux partis qui diuisent la France
Reconjoints en vn seul, et comme ils n'ont qu'un Roy,
N'auoir qu'vne loy mesme, et qu'vne mesme Foy :
Certes c'est maintenant qu'vne entente asseuree
S'en engendre en mon ame, et l'y rend preparee,
Puis qu'auec tant de zele et de constante ardeur
(O Roy de qui la terre admire la grandeur),
Ie vous voy trauailler sans relasche et sans feinte,
Pour le progrez d'vne œuure et si iuste et si saincte.

Car ie ne puis douter que ces heureuses mains,
Que ce cœur inuincible aux accidents humains,
Qui lors que le soucy des sceptres de la terre
Les alloit agitant par les flots de la guerre,
Ont eu Dieu si propice, et qui victorieux
Ont atteint par sa grace vn port si glorieux,
N'esprouuent sa faueur cent fois plus manifeste,
Maintenant que pour luy, pour vne œuure celeste,
Pour l'heur de son Espouse, et l'honneur des autels,
Vous rongez vostre esprit de soucis immortels,
Et paroissez brusler d'vne eternelle enuie
D'offrir ce qui vous reste et de sang et de vie.

Trois Rois vos deuanciers désireux de trouuer
Vn chemin qui les fist à ce bien arriuer,
L'ont cherché comme vous, mais les fruits de leurs peines
N'ont repeu leurs desirs que d'esperances vaines :
Pource qu'ils l'ont cherché par les sanglants combats,
Par les monceaux poudreux des murs iettez à bas,
Par l'effort des tourments, par la rage des flames,
Par ce qui fait trembler les plus constantes ames

1. En 1600.

Et la preuue a monstré qu'il falloit comme vous
Apporter à ces maux des remedes plus doux,
Et purger la fureur qui tant d'esprits affole,
Par l'hellebore pur de la saincte Parole,
Et non par la terreur de la flamme et du fer,
Qui seuls la combatans n'en sçauroient triompher.

Car en ces passions, sorcieres des pensees,
Les ames et de zele et d'erreur insensees [1],
Au lieu de s'ébranler par le mortel effroy
Des tourments preparez pour combattre leur foy,
S'obstinent à l'encontre, et brauant les supplices
Font gloire qu'on les offre en sanglants sacrifices
A la haine du peuple estonné de leurs chans
Poussez d'entre la flamme et les glaiues trenchans.
Tellement qu'és douleurs imitans la constance
Dont nos premiers Martyrs leur faisoient resistance,
Il aduient qu'vn cœur foible à leurs maux compatit,
Et qu'en fin ce remede en mal se conuertit,
Leur obstinee ardeur des peuples admiree
Semblant vne vertu de Dieu mesme inspiree.

Dequoy nous ont seruy tant de feux allumez
Quand ces germes de maux par l'Europe semez
Firent premierement formiller sur la terre
Les erreurs, la discorde, et le schisme et la guerre?
Dequoy vous ont seruy les lauriers ja poudreux
Des champs de Mont-contour, de Iarnac et de Dreux
Et ceste vengeresse et cruelle iournee
Où la fureur du peuple en courroux deschainee,
Par erreur de penser destruire ainsi l'erreur,
Remplit Paris de sang, de carnage et d'horreur?

De la cendre des corps deuorez par les flames
Ceste erreur s'est monstrée en mille foibles ames
Plus viue et plus feconde : et par vn mauuais sort,
Plus ces nouueaux croyans affamez de la mort

1. Au sens de : affolé, surexcité par.

En souffrant ont rendu la poussiere sanglante,
Plus ils ont arrousé ceste fatale plante,
Et fait euidemment regermer et fleurir
Ce que l'espoir humain pensoit faire mourir.

C'est pourquoy desormais sous de meilleurs auspices
Que ceux ou de la guerre ou des autres supplices,
Il faut chercher en Dieu les moyens d'arracher
Sa seconde racine, ou la faire seicher :
Et ces moyens-là, SIRE, il faut que la memoire
Vous defere à iamais la loüange et la gloire
De les auoir trouuez, si vos sages desseins
Succedent aussi bien qu'ils sont iustes et saincts.
Car comme auoir assis le vice et l'ignorance
Dans les thrônes sacrez des Eglises de France,
A fait que ces malheurs lors encore naissans,
Depuis se sont rendus si grands et fleurissans :
Tout de mesme, esleuer à ces grades suprémes
Vn eminent sçauoir et des vertus extrémes,
Exciter par bien-faicts les champions de Christ
A combatre pour luy de bouche et par escrit,
R'appeller au chemin les ames esgarees,
S'esioüir de les voir du piege retirees,
Asseurer des faueurs de sa Royale main
Ceux que la seule peur d'vne honteuse faim
Retient en l'autre part liez par les salaires
Dont le soucy public nourrit leurs ministeres,
Brief, sçachant qu'augmenter l'Empire de la Foy,
C'est l'vn des saincts deuoirs d'vn grand et iuste Roy,
Procurer sa victoire, et combattant pour elle
Monstrer qu'auec ardeur on defend sa querelle,
Ce sont les vrais sentiers conduisans au bon-heur
De reuoir triompher l'Espouse du Seigneur,
Agar se déchasser, quelque espoir qui la paisse,
Et Sarra demeurer seule dame et maistresse.

Or, SIRE, qui ne sçait que des chemins si doux
Sont pour la plus grand' part desia suiuis de vous?
A qui ne parut point l'ardeur de ceste flame
Qu'vn zele tout celeste allumoit en vostre ame.

Quand ce docte Prelat[1], en qui luit le pouuoir
Qu'a l'extréme eloquence et l'extréme sçauoir,
Combatoit deuant vous des armes de l'Eglise
Pour la foy dont la garde en vos mains s'est commise?
Vous sembliez du desir combatre auecques luy :
Chaque mot vous combloit ou de ioye ou d'ennuy :
L'honneur qu'il s'acqueroit paroissoit vostre gloire :
Et tout autant de fois qu'il gaignoit la victoire,
Soudain le feu de ioye en luisoit dans vos yeux
Estincelans alors comme estoilles des Cieux.

Aussi (SIRE) auez vous, par la seule conduite
De ce petit combat, mis plusieurs camps en fuite :
Gaigné plusieurs lauriers non sanglamment vainqueurs
Et conquis tout d'vn coup cent millions de cœurs,
Qui maintenant pour vous bruslent d'amour extréme,
Et qui pour vostre vie iroient à la mort mesme.

O que ce grand Pontife[2] à qui par dessus tous,
Dieu commet le troupeau qu'il garantit des loups,
En receura de joye, et qu'apres tant de craintes
Dont il ressent pour nous les secrettes attaintes,
Il conceura d'espoir de voir à l'aduenir
Les malheurs de la France heureusement finir!

Il m'est aduis desja que i'entens sa pensee
Vous dire d'vne voix par le cœur prononcee,
Grand Roy, face le Ciel que les traits du malheur
Se trouuent tous sans pointe assaillans ta valeur,
Puis que rendant mon ame en ses vœux si contente,
Tu ne me frustres point de la fidelle attente
Que ie conceu de toy, quand malgré les efforts
Des diuers ennemis qui t'impugnoient alors,
Quand malgré le conseil, quand malgré la menace,
Des vns pleins d'artifice et des autres d'audace,
Au milieu des frayeurs qu'on me donnoit de toy,
Sans autre gage humain que celuy de ta foy,

1. Jacques Davy Duperron. Cf. Introd. biogr.
2. Le pape Clément VIII.

De qui la renommee est par tout florissante,
I'estendy dessus toy ma dextre benissante,
Et conseillé de Dieu durant mon oraison
T'ouury les huis sacrez de sa saincte maison.

Si lors i'eusse plus creu l'Espagnole eloquence,
Et les rusez conseils de l'humaine prudence
Que ceux du Tout-puissant, ie t'eusse encor fermé
Sa saincte bergerie et son parc bien-aymé,
Laissant la France en proye à l'audace enragee
Des maux dont elle estoit sans pitié saccagee :
Car pour me destourner d'y receuoir tes pas
Que ne supposoit-on, que ne disoit-on pas,
Dépeignant sous les traits d'vn malheureux augure,
De ton regne aduenir l'effroyable figure?

Lors que regnant en paix tu te verrois soubmis
Tous ceux que leur malheur te rendoit ennemis,
Tu deuois (disoit-on) suiure les artifices
De ce Prince apostat qui sacra les premices
De son regne au vray Dieu, puis en se déuoilant
Et d'vne main impie aux Dêmons immolant,
Fist naistre pour l'Eglise vn estat lamentable,
Et fut par sa douceur d'autant plus redoutable,
Que les autres sanglants et cruels Potentats
Engendroient des Martyrs, et luy des apostats.
Tu deuois pratiquer ses ruses et ses charmes,
Puis desployant en fin de plus cruelles armes
Deuenir ce sanglier, iuste effroy du veneur,
Qu'on doit voir saccager la vigne du Seigneur.

Mais (ô vif parangon des plus nobles courages)
Tes faits ont dementy ces funestes presages :
Que si par le present il se peut definir
Quels seront icy bas tes gestes à venir,
La gloire d'estouffer les monstres de l'Eglise,
Entre tous les humains t'est et deuë et promise
Ne pouuant les beaux faicts par ta main terminez
D'vn laurier plus illustre estre icy couronnez.

Perseuere grand Prince, et du courage mesme
Qui t'a si vaillamment sauué ton diadême,
Defens celuy de Christ, secondant des effets
Les vœux que pour ta France incessamment ie fais
Au poinct le plus sacré du plus sainct des mysteres,
Baignant mes tristes yeux de cent larmes ameres.

Si tout bruslant de zele enuers la pure Foy
Ton ame a soin de Christ, il aura soin de toy.
La vaillance des Rois n'est que vent et fumee,
S'ils n'ont la pieté dedans l'ame imprimee :
Toutes deux font les grands regner en diuers lieux,
Mais l'vne c'est en terre, et l'autre dans les Cieux.

Ainsi pense-je ouïr (Prince illustre en clemence)
Ce grand Pasteur Clement vous dire en son silence :
Puis remply de l'esprit venant du Sainct des saincts,
Benir et vostre sceptre et vos iustes desseins.

Le Ciel de qui la grace aux bons Rois est propice
D'vn soucy paternel ses souhaits accomplisse :
Octroyant à nos iours, apres tant de malheurs
Qui ne nous ont appris qu'à souffrir des douleurs,
Le bien qui dés le iour qu'on vous veit sans feintise
Vous prosterner aux pieds du grand chef de l'Église,
Obscurement predit, ardamment desiré,
Fut plus craint des mauuais, que des bons esperé.

SVR LE TRESPAS DE MONSIEVR
DE RONSARD.

Qvand l'esprit de Ronsard de son corps déuoilé,
Comme venu du Ciel, au ciel fut reuolé,
La France qui pensoit que iamais ses annees
Ne verroient par la mort leurs courses terminees,
Croyant que pour sa gloire ainsi l'auoient promis
Et Iupiter luy-mesme et les destins amis,
Lors qu'autour du berceau qui receut son enfance

Les trois fatales sœurs chanterent sa naissance,
Et bruslant du laurier prédirent d'vn accord
Que l'enfant nouueau né surmonteroit la mort :
Voyant ceste promesse aux vents s'en estre allee,
Et la foy des destins sans raison violee,
Constante elle ne peut ce malheur supporter,
Ains alla toute en pleurs s'en plaindre à Iupiter,
Qui lors enuironné d'vne pompe diuine
Banquetoit chez Tethis au fonds de la marine
Dans le sein des grands flots qui d'vn pas ondoyant
Vont aupres de Tollon [1] les Gaules costoyant :
Sejour que de tout temps l'antique dieu Neree
Cherit sur tous les lieux de la plaine azuree.

Là, sous les flots marins vn roch est éleué,
Où, comme vne grand'sale, vn bel antre est caué,
Qu'en obseruant les loix d'vn superbe edifice
Il semble que Nature ait fait par artifice :
Tant sa main imitant son propre imitateur
Y monstre et la richesse et l'esprit de l'autheur.

Nymphes de l'Ocean, deesses Nereïdes,
Qui gouuernez l'estat des Royaumes humides,
Ne vous offensez point si ie vois en parlant
De vos palais marins les thresors decelant,
Et si i'expose au iour ce que le sein de l'onde
Cache dans son abysme aux yeux de tout le monde.

Vn iour le grand pasteur des monstres de la mer,
Qui se peut quand il veut soy-mesme transformer,
Pendant que son troupeau ronfloit dessus la riue,
Rauissoit mon oreille à ses mots attentiue,
Racontant les beautez de ce roch merueilleux,
Et les riches tresors dont il est orgueilleux.
Car ce grand corps (dit-il) n'est qu'vne Opale entiere,
De qui l'ouurage encor a vaincu la matiere,
Tant d'animaux diuers, ny viuans, ny taillez,
Y semblent ou viuans ou par art émaillez,

1. Toulon.

Ramper sur les parois richement variees,
De coquilles de nacre à l'ambre mariees.
Mille et mille coraux de la roche naissants,
Et de leurs rouges bras l'vn l'autre s'enlaçants[1]
Cheminent par la voûte, et lambrissants la salle
D'vn superbe planché qui se courbe en ouale,
Imitent en leurs jeux les treilles des jardins,
Et leur pendent des bras des perles pour raisins.
Le luisant sable d'or qui dans Pactole ondoye
D'vn éclat eternel sous les pieds y flamboye :
Tout y conjoint la grace auec la majesté,
Soit ou beau de richesse, ou riche de beauté :
La mer ne celant rien d'excellent ny de rare
Dequoy ce sainct palais richement ne se pare,
Et l'œuure monstrant bien qu'vn si beau bastiment,
Fut fait par les Dieux seuls pour les Dieux seulement.

Aussi les flots salez dont ceste roche est ceinte,
Comme arrestez d'vn frein de respect et de creinte
N'osent entrer dedans, ny le lieu visiter,
Quoy que le sueil ouuert les en semble inuiter :
Ains comme se sentans indignes de l'entree,
Leur onde estant prophane et la grotte sacree,
Ils s'en retirent loin, l'enfermant tout-autour
De grands murs crystalins que transperce le iour.

Là, du plus precieux de tout l'humide empire,
Sur des tables de jaspe, à treteaux de porphyre,
En pompeux appareil et seul digne des Dieux,
Le festin est dressé, quand le Prince des cieux
Vient aux mers de deça visiter chez Nereé
Thetis de qui l'amour rend son ame vlceree.

Or l'auoit ce iour-là, dans l'antre paternel,
La Deesse honoré d'vn souper solemnel,
Et ja les demy-dieux alloient leuer la table,
Quand portant en son ame vn dueil insupportable,

1. L'édition de 1620 porte : *s'enlançants*.

Voicy la France entrer qui triste, se jettant
Aux pieds de sa grandeur luy dit en sanglottant :
Pere, Ronsard est mort : où sont tant de promesses,
Qu'appelant à tesmoins les Dieux et les Deesses,
Tu me jurois vn iour par les eaux de là bas,
Qu'il viuroit vne vie exempte du trespas?
Certes quand le malheur qui me portoit enuie,
Rendit mon grand François captif deuant Pauie :
Et que les Espagnols de mon mal triomphans,
Tremperent l'Insubrie au sang de mes enfans :
Alors que de douleur profondement attainte,
Prosternee à tes pieds ie te faisois ma plainte,
Nymphe, ce me dis-tu, console tes douleurs :
Ton Roy sera bientost vainqueur de ses malheurs :
Mais il faut que le cours des fieres destinees
Aille par ceste voye aux fins determinees
En l'eternel conseil de qui les sainctes loix
Disposent à leur gré des sceptres et des Rois.
Cependant pour monstrer qu'icy bas ie n'enuoye
Nulle pure douleur ny nulle pure joye,
Sçaches que ce mesme an qui maintenant escrit
D'vn encre si sanglant son nom en ton esprit,
Ce mesme an qui te semble à bon droit déplorable,
Te sera quelque iour doucement memorable.
D'autant que dans le sein du terroir Vandomois,
Auant que par le ciel se soient tournez sept mois,
Vn enfant te naistra dont la plume diuine
Egallera ta gloire à la gloire Latine,
Et par qui les lauriers naissans au double mont [1],
Autant que ceux de Mars t'ombrageront le front ;
Ie ne soufflay iamais du vent de mon haleine
Tant de diuinité dedans vne ame humaine,
Que i'en inspireray dedans la sienne alors
Qu'elle sera coniointe aux membres de son corps :
Afin que surmontant l'ignorance et l'enuie
Il s'acquiere en la terre vne immortelle vie :
Et que les seules fins de ce grand vniuers

1. Le Parnasse et l'Hélicon.

Bornent auec son nom la gloire de ses vers :
Et pource [1] appaise toy, consolant par l'attente
De ce bien auenir l'infortune presente.

Ainsi flattant mon dueil et m'essuyant les yeux,
Tu me disois alors, grand Monarque des cieux,
Remarquant de Ronsard la future naissance :
Et moy qui me repeu d'vne vaine esperance,
I'accoisay [2] mes souspirs, en pensant qu'vn tel heur
Me deuoit bien couster quelque amere douleur :
Et qu'encor le destin m'estoit-il fauorable,
Si pour tant de mes fils couchez morts sur le sable,
Vn au moins me naissoit de qui l'estre diuin
N'arriueroit iamais à la derniere fin.

Mais, à ce que ie voy, ceste douce promesse
Qui ne tendoit alors qu'à tromper ma tristesse,
A trompé du depuis mon esperance aussi :
Car ce diuin ouurier, ma gloire et mon soucy,
Priué des doux rayons de l'humaine lumiere,
Aussi bien comme vn autre est allé dans la biere,
Et n'a pas moins payé pour passer Acheron,
Que feroit estant mort vn simple vigneron.

Cependant i'esperois (et sans la mort cruelle,
Ie croy que cet espoir m'auroit esté fidelle)
Qu'il iroit couronnant d'vne si rare fin
L'ouurage où Francion [3] boit des ondes du Rhin,
Que celuy qui d'Achille a sacré la memoire,
Le suiuroit d'aussi loin en immortelle gloire,
Qu'il le precede en âge, et qu'il a surmonté
Tout ce que iusqu'icy les François ont chanté.

Là ie me promettois de voir sa docte plume
Vanger de ce vieillard qui tout ronge et consume,

1. V. plus bas, p. 127, note 2.
2. Rendre *coi*, calmer (*adquietare*).
3. Le héros de la *Franciade*, de Ronsard. Bertaut, dans les vers qui suivent, traite Homère avec une sévérité qui, nous l'espérons, n'est pas sincère.

Le renom des grands Rois qui m'ont fait triompher
De cent peuples diuers par la gloire du fer,
Forçant les plus fameux en guerriere vaillance,
D'adorer les Lis d'or et l'escu de la France.
Là i'esperois de voir la suitte de ses chants,
Courant d'vn pas leger par la trace des ans,
Venir iusqu'à ce siecle, et par toute la terre
Publier les beaux faits, tant de paix que de guerre,
De mes Princes derniers, et sur tous de celuy
Qui dans sa iuste main tient mon sceptre auiourd'huy :
Roy de qui la prudence aux conseils occupee,
A banny de mon sein le regne de l'espee.

Mais à ce que ie voy, i'ay vainement nourry
Ceste attente en mon ame en faueur de HENRY :
La mort m'a pour iamais ceste gloire rauie :
Ronsard n'est plus viuant : mon espoir et sa vie
Ont fait tous deux naufrage encontre vn mesme écueil,
Et tous deux sont allez dans vn mesme cercueil.

Ah Pere, ie sçay bien que nostre obeïssance
Ne doit point murmurer contre ton ordonnance,
Et que des plus grands maux qui nous facent douloir,
C'est rendre la raison qu'alleguer ton vouloir :
Aussi, si retractant ton antique promesse,
Tu me pousses toy-mesme en l'ennuy qui m'oppresse,
Mon ame refrenant ses plus iustes regrets,
Humble baisse la teste, et cede à tes decrets,
Sans reprocher au Dieu de qui l'œuure nous sommes,
Qu'il a le cœur muable aussi bien que les hommes :
Mais si la fermeté de ton premier dessein
Reste encor immuable au profond de ton sein,
Qui donne ceste audace au pouuoir de la Parque
D'enfreindre ainsi les loix du celeste Monarque?
Qu'elle jette donc tout sous les pieds de la mort :
Que les demy-dieux mesme en ressentent l'effort :
Et que, si sa fureur son courage y conuie,
Elle me vienne aussi despouïller de la vie,
Encor que ta faueur m'accordant des autels,
Me daigne faire assoir au rang des immortels :

Faueur qui maintenant m'est en peine tournee,
Puis que de tant d'ennuis à toute heure gesnee,
Mon immortalité ne me sert seulement
Que d'immortaliser ma peine et mon tourment.

Ainsi se complaignoit ceste Royne dolente,
Aux pieds de Iupiter toute en pleurs distilante :
Quand luy qui patient ses plaintes entendit,
Reprenant la parole ainsi luy respondit.

Les propos qu'autrefois consolant ta tristesse,
Ie te tins de Ronsard, magnanime Princesse,
Ont trompé ton espoir, faute (à ce que ie voy)
En toy d'intelligence, et non en eux de foy :
Ma parole en erreur t'ayant precipitee
Pour estre, non mal dite, ains mal interpretee.

Bien te promis-ie alors qu'il viuroit icy bas
Vne immortelle vie et franche du trespas :
Mais ceste vie, ô Nymphe, il la falloit entendre
De celle-là qui fait qu'on suruit à sa cendre,
De celle-là qui rend vn renom ennobly,
Et dont la seule mort c'est l'eternel oubly,
Car quand à l'autre vie à la Parque sujette,
Le Soleil voit-il bien quelqu'vn qui se promette
De ne la finir point, puis que c'est seulement
Pour prendre quelque fin qu'on prend commencement?

Iette l'œil du penser dessus tout ce qu'enserre
Entre ses larges bras le grand corps de la terre :
Tu verras que la faux de la Parque et du temps
Y va tout moissonnant comme herbe du Printemps :
Tu verras trebûcher les temples magnifiques,
Les grands Palais des Rois, les grandes republiques :
Et souuent ne rester d'vne auguste cité
Sinon vn petit bruit d'auoir jadis esté.
Et si non seulement le temps fera resoudre
Les temples, les chasteaux et les villes en pouldre :
Mais encore ce grand tout, ce grand tout que tu vois
Qui ne sçait où tomber, tombera quelquefois [1].

1. C'est-à-dire : une fois, quelque jour.

Va, plains toy maintenant que par le mesme orage
Qui doit tout submerger, quelqu'homme ait fait naufrage,
Et t'afflige de voir arriver à quelqu'vn
L'accident que tu vois à tous estre commun.

Ie sçay bien que ta perte estant desmesuree,
Elle ne se peut voir suffisamment pleuree,
Et qu'il n'est pas facile en vn si grand malheur
D'imposer promptement silence à sa douleur :
Mais encore dois-tu ton angoisse refreindre,
Quand tu viens à penser qu'en ce qui te fait pleindre,
Le destin t'a donné les Dieux pour compagnons,
Et qu'aussi bien que toy du Sort nous nous plaignons.

Regarde à moy qui suis le monarque celeste,
Encor ay-ie senty que peut l'heure funeste [1] :
Encor m'a fait gemir la rigueur de son trait,
Et bien souuent outré de dueil et de regret,
Pour mes propres enfans meurtris par les allarmes,
La paternelle amour m'eust fait jetter des larmes,
Si la grandeur du sceptre enclos dedans mes mains,
Me permettoit les pleurs aussi bien qu'aux humains.
Et pource, ô belle Nymphe, allege ta tristesse [2] :
Permets que la raison ton courage redresse :
Souffre vn mal necessaire, et pense qu'on ne peut
Brauer mieux le destin qu'en voulant ce qu'il veut.

On fait tort à Ronsard, tant s'en faut qu'on l'honore,
Si l'on le plore mort tout ainsi que l'on plore
Ceux qui vont tous entiers dedans le monument,
Et ne laissent rien d'eux que des os seulement :
Il n'est pas mort ainsi, sa viue renommee
Suruiuante à sa mort rend sa gloire animee,

1. Cette suppression du pronom *ce* devant le relatif, très fréquente au XVIe siècle, est rare chez Bertaut.

2. *Et pour ce....* Élision de l'*e* muet accentué ; c'est une négligence de versification habituelle aux poëtes du XVIe siècle et jusqu'à Louis XIV, mais seulement dans le genre familier. — Cf. Quicherat, *Versification française*, p. 61 et 413.

Et s'il ne vit du corps, il vit de ceste part
Qui parmy l'vuiuers l'a fait estre vn Ronsard.
Et puis, si les honneurs payez à ceux qui meurent,
Adoucissent l'ennuy des amis qui demeurent :
Ton ame a bien dequoy consoler ses douleurs,
Car si iamais trespas fut honoré de pleurs,
De pleurs meslez de chants, et de chants vrayment dignes
Tant de cygnes François que du pere des cygnes,
Son tombeau s'en verra tellement honoré,
Qu'vn Dieu mort ne sçauroit estre autrement ploré!

Vn temple est à Paris, dans l'enclos où commande
L'Oreste de Ronsard, son fidelle Galande [1] :
Là se doiuent trouuer en vestemens de dueil,
Pour aller d'eau sacree arrousant son cercueil,
Et payer ce qu'on doit pour le dernier office,
Les plus rares esprits dont cet âge fleurisse,
A l'entour du cercueil couronnez de cyprés
Iettans au lieu de fleurs des pleurs et des regrets.
Sur le poinct que la troupe humectant ses paupieres [2],
Dira dessus ses os les paroles dernieres,
Ie veux que mon Mercure, à l'heure vray larron
Des cœurs et des esprits se change en du Perron,
En ton grand du Perron, la gloire de son âge :
Afin qu'en empruntant la taille et le visage,
Et ne paroissant Dieu sinon en son parler,
Il laisse vn fleuue d'or de ses lèures couler,
Et versans dans les cœurs les doux flots de sa langue,
Prononce de Ronsard la funebre harangue :
Consacre sa memoire, et comme aux immortels
Luy face en mille esprits eriger mille autels.

1. *Gallande*. C'est Jean Galland, neveu de Guillaume, qui était lui-même neveu de Pierre Galland. Chacun d'eux fut « Principal du collège de Boncourt ». C'est là probablement le *temple* dont parle Bertaut. Galland fut l'ami de Ronsard, le légataire de ses papiers et son éditeur posthume. V. *Ronsard*, éd. Blanchemain, t. I, p. VII.

2. L'éd. de 1620 porte : *sur le point* DE *la troupe*, ce qui n'offre aucun sens.

L'assistance rauie et pleine de merueille,
Ressentant bien qu'vn Dieu charmera son oreille,
Dira plus que iamais Ronsard plein de bon-heur,
De voir vn tel heraut publier son honneur,
Et confessera lors, presque atteinte d'enuie,
Que son trespas l'honore autant comme sa vie.

Au reste, belle Royne, asseure ton penser,
Que si iamais vn nom s'est veu Styx repasser,
Ou sorty du tombeau d'auec la froide cendre
Sur tout le large front de la terre s'estendre,
Et des efforts du temps rester victorieux,
Ce sera de Ronsard le surnom glorieux :
Et n'en sera iamais sur la terre habitable
Ny de moins enuié, ny de plus enuiable.

Vn iour doit arriuer promis par les destins,
(Et ce iour n'est pas loin) que des peuples Latins,
Que des champs Espagnols, que de ceux d'Allemagne,
Et mesme de ceux-là que la Tamise baigne,
Bref, de toute l'Europe, et des lieux incogneus
Où ses escrits seront en vollant paruenus,
On viendra saluër le sepulchre où repose
Son ombre venerable et sa despoüille enclose,
Pour estre seulement de ceste aise pourueu,
De s'en pouuoir vanter, et dire, Ie l'ay veu :
Tant son illustre nom apres la vie esteinte
Luira d'vne lumiere et glorieuse et sainte.

Ainsi dit Iupiter, chatoüillant de tels mots
L'esprit de ceste Royne : elle accoisant les flots
De la mer de douleur en son ame coulee,
Se leua de ses pieds à demy consolee :
Rentra dedans soy-mesme, et remit sur son chef
Les fleurs qu'elle en osta déplorant son méchef.

O nompareil Esprit qui rens toutes les Muses
Auec toy maintenant dans la tombe recluses,
Et de qui nous pouuons iustement prononcer,
Sans que les plus sçauans s'en puissent offenser,

Qu'au iour où ton trespas frauda nostre esperance,
A ce iour-là mourut la mort de l'ignorance :
Lumiere de cet âge eclipsee à nos yeux,
Mais luisante à nos cœurs d'vn lustre pris des dieux :
Si quelque sentiment reste encor à ta cendre,
Tant qu'à trauers le marbre elle nous puisse entendre,
Entends, grand Apollon du Parnasse François,
Ces vers qu'en ton honneur ie chante à haute voix :
Et ne t'offense point si ie romps d'auanture
Le repos que tu prens dessous la sepulture,
Venant dire à tes os inhumez en ce lieu,
Et le dernier bon-iour, et le dernier adieu :
Mais prens en gré mon zele, et reçoy fauorable
De ces tristes presents l'offerte pitoyable,
De ces tristes presents qui sont comme les fruits
Que ta viue semence en mon ame a produits.
Car iour et nuict te lire enchanté de ta grace,
Non esteindre ma soif és ruisseaux de Parnasse,
M'a faict estre Poëte, au moins si m'imposer
Vn nom si glorieux ce n'est point trop oser.

Ie n'auois pas seize ans quand la premiere flame
Dont ta Muse m'éprit, s'alluma dans mon ame :
Car deslors vn desir d'éuiter le trespas
M'excita de te suiure et marcher en tes pas :
Me rendit d'vne humeur pensiue et solitaire,
Et fist qu'en dédaignant les soucis du vulgaire,
Mon âge qui fleury ne faisoit qu'arriuer
Aux mois de son Printemps, desja tint de l'Hyuer.

Depuis venant à voir les beaux vers de Desportes
Que l'Amour et la Muse ornent en tant de sortes,
Ce desir s'augmenta, mon ame presumant
D'aller facilement sa douceur exprimant :
Fol qui n'aduisay pas que sa diuine grace
Qui va cachant son art d'vn art qui tout surpasse,
N'a rien si difficile à se voir exprimer [1],
Que la facilité qui le fait estimer.

1. *N'a rien si difficile.* Cette suppression de la préposition

Lors à toy reuenant, et croyant que la peine
De t'oser imiter ne seroit pas si vaine,
Ie te prins pour patron, mais ie peu moins encor
Auec mes vers de cuiure égaler les tiens d'or :
Si bien que pour iamais ma simple outrecuidance
En gardant son desir, perdit son esperance.
Alors vos escrits seuls me chargerent les mains :
Seuls ie vous estimay l'ornement des humains :
A toute heure, en tous lieux, ie senty vostre image
Deuant mes yeux errante exciter mon courage :
Ie reueray vos noms, reueray vos hostels
Comme les temples saincts voüez aux immortels,
Voyant la palme Grecque en vos mains reuerdie :
Bref ie vous adoray (s'il faut qu'insi ie die)
Tant de vostre eloquence enchanté ie deuins,
Comme des dieux humains ou des hommes diuins.
Il est vray que l'éclair de la viue lumiere
Qu'espandoit vostre gloire en ma foible paupiere,
M'ébloüissant la veüe au lieu de m'éclairer,
M'eust fait de vostre suite à la fin retirer,
Rebuté pour iamais des riues de Permesse :
Si de mon ieune espoir confirmant la promesse,
Vous n'eussiez mon courage à poursuiure incité,
Me redonnant le cœur que vous m'auiez osté.
Toy principalement, belle et genereuse ame
Dont le iuste regret tout le cœur nous entame,
Qui voyant mon destin me voüer aux neuf Sœurs,
Me promis quelque fruit de mes premieres fleurs :
M'excitas de monter apres toy sur Parnasse,
Et m'en donnas l'exemple aussi bien que l'audace :
Me disant que Clion [1] m'apperceut d'vn bon œil,
Lors que mon premier iour veit les rais du Soleil :

de après *rien* suivi d'un adjectif est habituelle aux écrivains du XVIe siècle. — Cf. Darmesteter, *op. cit.*, p. 275.

1. *Clion*, pour Clio. On a pu remarquer déjà que Bertaut francise tous les noms antiques, ce qui nous semble parfois ridicule ; c'est ainsi que pour *Vesta* il dira : Veste (p. 269).

Qu'il me falloit oser : que pour longuement viure,
Il falloit longuement mourir dessus le liure :
Et que i'aurois du nom, si sans estre estonné
Ie l'allois poursuivant d'vn labeur obstiné.

Vueillent les cieux amis, ô l'honneur de nostre âge,
Rendre l'euenement conforme à ton presage :
Et ne permettent point que i'aye acquis en vain
L'heur d'auoir veu ta face, et touché dans ta main.
Cependant prens en gré, si rien[1] de nous t'agree,
Ces pleurs qu'au lieu de fleurs, ou qu'au lieu d'eau sacree
Auec toute la France atteins d'vn iuste dueil,
Nous versons sur ta tombe et de l'ame et de l'œil.
Pleurs que ton cher Binet[2] en souspirant ramasse,
Puis les meslant aux siens en de l'or les enchasse,
Et dolent les consacre à l'immortalité[3],
Pour estre vn iour tesmoins de nostre pieté :
Et pour faire paroistre à ceux du dernier âge,
Que nous auons au moins cogneu nostre dommage :
Et que nous l'auons plaint autant que nous pouuions,
Ne pouuant pas le plaindre autant que nous deuions.

DISCOVRS FVNEBRE

SUR LA MORT DE LYSIS[4]

Les ombres de la nuict qui suiuit la iournee
Où le vaillant LYSIS finit sa destinee,

1. Pris au sens étymologique de *quelque chose* (*res*).
2. C'est Claude Binet, l'ami de Ronsard.
3. Bertaut aime cette inversion qui consiste à mettre l'adjectif, pris adverbialement, devant le verbe qu'il modifie. — Cf. la note de la p. 75. Il doit être fait ici allusion à la biographie de Ronsard par Claude Binet, l'ami du grand poète vendômois.
4. C'est le duc de Joyeuse. — Cf. Introduction.

Couuroient encor la terre, et se voyoient en l'air
Les celestes flambeaux encor étinceler,
Bien que ja le retour de la prochaine Aurore
Poussast les premiers rais dont le ciel se colore,
Et qu'en vn char vollant à soudains mouuemens,
Promptement attelé par la main des Momens,
S'auançast desia l'heure où la troupe des Songes
Trompe moins les mortels des friuoles mensonges :
Quand l'vn deux enuoyé des antres du Sommeil
Se vestit d'vne forme et d'vn geste pareil
A celuy de Lysis, puis sanglant, triste et pasle,
Ayant le chef percé d'vne meurtriere balle,
Et détranché des coups de l'acier ennemy,
Gemissant s'approcha de Daphnis endormy :
De Daphnis, grand Heros, demy Dieu de la terre,
Qui tremblant de le voir és perils de la guerre,
Offroit pour luy sans cesse aux yeux des immortels
Mainte et mainte victime en cent diuers autels :
Et luy dit, d'vne voix dont les accens funebres
De lamentables sons remplissoient les tenebres :

DAPHNIS, mon grand Daphnis, qui les larmes aux yeux
Daignes pour mon salut importuner les cieux,
Helas ! tu pers en vain tes pleurs et tes prieres :
Ie ne suis plus viuant, trois atteintes meurtrieres
M'ont ietté mort par terre en vn triste combat,
Qui seruit hier à Mars d'épouuentable esbat,
Et de qui la fureur couurant toute la plaine
Des sanglantes moissons de la guerre inhumaine,
A laissé peu de ceux qui pleins d'un braue cœur
Ont tasché d'arracher le laurier au vainqueur.
Maint caualier illustre et de nom et de race [1],
En est resté pour preuue estendu sur la place,
Encor que la valeur du chef des ennemis
Presque contre son gré ce carnage eust permis [2].

1. On a pu observer que Bertaut emploie *maint* tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Cf. p. 63, vers 13.

2. L'éd. de 1620 porte : *est permis ;* c'est sans doute une faute d'impression pour : *eust permis*.

Mais il n'a iamais peu d'une si forte bride
Retenir la fureur de l'espee homicide,
Qu'vn souuenir vangeur, reueillé par vn cry [1],
N'ait rendu le soldat cruellement aigry
Contre ce que l'effort de deux charges funestes
Auoit encor laissé de lamentables restes,
Et monstré ce que peut és mains d'vn furieux
L'insolente rigueur du fer victorieux.

I'ay senty des premiers les effects de sa rage,
Par mille et mille voix animee au carnage.
Maints ont suiuy mon sort, presque ne daignant pas
Apres leur chef esteint s'affranchir du trespas.
Mesme les tendres ans de mon plus ieune frere
Ne l'ont peu garantir, ains ce cry sanguinaire
L'a fait choir où son bras sur maint corps entassé,
Monstroit de sa vertu les premiers coups d'essay,
La mort entre-meslant ses cruels sacrifices
Des fruits dont sa valeur te sacroit les premices.

Bien pouuoit le pauuret, et bien pouuois-ie aussi,
Voyant nostre destin si prest d'estre accourcy,
L'allonger en fuyant ou demandant la vie,
S'il nous eust pris de viure vne si lasche enuie :
Mais abhorrans celuy qui sauué du malheur
Doit sa vie à sa fuite et non à sa valeur,
Et sçachans qu'vn courage à qui l'honneur commande,
Se sent oster la vie alors qu'il la demande,
Nous auons mieux aimé finir nos tristes iours
Qu'auec si peu de gloire en allonger le cours.

Maintenant deuestus de nos robes mortelles,
Nous allons augmenter de deux ames nouuelles
Le nombre des esprits qui parmy les combats
S'immolans pour leur Roy sont descendus là bas.
Doncques adieu Daphnis ma richesse et ma gloire,

1. Allusion à la bataille de Coutras où les protestants tuèrent sans merci au cri de : Souvenez-vous de saint Éloi, parce qu'à ce dernier combat deux régiments du roi de Navarre furent massacrés sans quartier.

Et le plus cher object qui viue en ma memoire.
Ie iure la terreur de l'Empire des morts,
Et Styx de qui ie vois outrepasser les bords,
Que ny voir en sa fleur ma ieunesse fauchee,
Ny de nostre maison l'esperance arrachee,
Ny penser que ma mort va tuer de douleur
Ma moitié miserable entendant ce malheur :
Ny preuoir les souspirs et les larmes ameres,
Que sur moy respandront et pere, et mere, et freres :
Ny mille autres ennuis ma mort accompagnans,
Ne percent point mon cœur d'éguillons si poignans,
Comme est celuy de voir qu'vne mortelle absence
Me rauit pour iamais l'honneur de ta presence :
Regret continuel qui l'esprit me remord,
Et qui me fait encor mourir apres ma mort.

C'est pourquoy ie requiers pour ma gloire derniere,
Qu'on t'apporte mon corps enfermé dans sa biere,
Afin que de tes mains receuant quelques fleurs,
Et si ce n'est point trop, de tes yeux quelques pleurs,
Il en ressente l'aise en son cœur insensible,
Et qu'il en dorme apres d'vn somme plus paisible.

Quant à moy qui viuant entre les bien-heureux
Ne seray plus alors d'aucun bien desireux,
Si m'en esioüiray-ie, et me plaira d'entendre
Ta bouche en souspirant dire à ma froide cendre,
Que tu peux bien ietter quelques larmes pour moy,
Qui mon sang et ma vie ay repandus pour toy.

Ainsi luy dit le Songe, et sur ceste parole
Le Sommeil en sursaut loin de ses yeux s'enuole,
Luy laissant les esprits d'horreur enuelopez,
Et la iouë et les yeux de larmes tous trempez.
Il est vrai qu'entr'ouurant sur ses plaintes dernieres,
Auec un grand souspir, sa bouche et ses paupieres,
Et ses esprits adonc leur erreur démentans,
Il essuya ses pleurs de son front degoutans,
Lors qu'il fit seulement cognoistre à sa pensee
Que de ceste aduanture à son ame annoncee,

Les fantosmes d'vn songe estoient les messagers,
Qui sont le plus souuent trompeurs et mensongers.
Mais si ne peut son cœur plein d'vn funebre augure,
Tellement de ceste ombre abolir la figure,
Qu'aussi tost que Phœbus éclaira les mortels,
Il n'allast de ses vœux recharger les autels :
Et ne dist maintes fois, humectant ses prunelles,
O Lysis, que i'attens de dolentes nouuelles
De ton ieune courage, et combien les hazars
Enuironnans la gloire et les palmes de Mars,
Me font craindre qu'en fin quelque amere victoire
Ne me rende ce songe vne piteuse histoire !

Auec ces tristes mots prononcez en plorant,
Il s'alloit à son dueil luy-mesme preparant,
Encor que quelque espoir viuant en sa pensee,
Charmast vn peu le mal dont elle estoit blessee :
Mais pouuant plus sur luy la crainte du malheur,
Que l'attente du bien qui flatoit sa douleur,
Et se trouuant moins ferme à porter ce naufrage,
Qu'à le preuoir de loin il n'auoit esté sage,
Tantost vaincu de dueil il souffroit que l'ennuy
Iettast son cœur par terre et marchast dessus luy :
Tantost renouuellant ses vœux et ses prieres,
Dolent il regardoit les celestes lumieres :
Tantost il r'appeloit le serain de ses yeux :
Tantost auecques pleurs il accusoit les cieux :
Et fut ainsi deux iours, meslant les vœux aux plaintes,
Et pour vn peu d'espoir ressentant mille craintes :
Iusqu'à tant qu'vn courrier du combat eschapé,
De sang, et de sueur, et de larmes trampé,
Triste, la couleur pasle, et la veuë égaree,
Luy vint rendre sa crainte vne perte asseuree :
Et par vn brief discours, mais lamentable, et tel
Que chacun de ses mots estoit vn coup mortel,
Soubmist presque à ses yeux le tragique spectacle
Du malheur dont le songe auoit esté l'oracle.

Qui pourroit exprimer d'assez viues couleurs
Les violents effets des extrêmes douleurs

Qui vindrent tout d'vn coup assaillir son courage,
Foudroyant sa vertu par ce mortel orage?
Il en fut terrassé comme on voit sur les monts
Qui de vertes forests se couronnent les fronts,
L'éclatante fureur d'vn grand coup de tonnerre
Quelquefois renuerser vn gros chesne par terre,
Et laisser au passant qui le voit trébuché,
Iuger de quel effort ce trait fut delasché.

Soudainement ses yeux perdirent leur lumiere :
Son esprit desarmé de sa force premiere
Abandonnant les sens qu'il souloit animer,
Dedans le fort du cœur s'alla tout renfermer,
Comme vn soldat quittant la bréche defenduë,
Quand il la voit forcee et la ville perduë.
Vne morne pasleur sur ses levres courut :
La parole aussi tost en sa bouche mourut,
Et tellement le dueil monstra sa violence
Qu'il sembloit que la mort en causast le silence.
Tant seulement le cœur lamentoit quelquefois,
Et lamentant parloit ce langage sans voix
Que la douleur enseigne en ses tristes écholes,
Et de qui les souspirs sont les seules paroles.

En fin quand ses esprits en leurs sens retournez
Se furent longuement au dueil abandonnez,
Et qu'apres mille cris son ame desolee
Se fut et de sanglots et de larmes soulee,
Il reuint à soy-mesme, encor qu'outré de dueil :
Puis d'vn soin de Monarque, entr'ouurant son grand œil
Qui d'infinis mortels regit les aduantures,
Et voyant à trauers des tenebres obscures
De tristesse et d'ennuy dont il estoit voilé,
Tant de dolents effects d'vn esprit desolé
Conuenir mal au sceptre à qui les destinees
Consacrerent ses mains dés leurs tendres annees,
Il voulut mettre vn frein au cours de ses regrets,
Deuorer ses souspirs, et de cris plus secrets
Lamenter ce desastre, encor que les attaintes
Qui luy perçoient le cœur luy permissent les plaintes :

Mais vaincu du tourment qui gesnoit ses esprits,
Il ne peut tant forcer ses lamentables cris,
Qu'en monstrant ce que peut vne douleur extréme
Il n'accusast les cieux, n'accusast Lysis mesme,
Et qu'encor de douleur en l'ame éuanouy,
Plorant il ne luy dist comme s'il l'eust ouy :

Lysis, mon cher Lysis, la moitié de ma vie,
Et l'heur qui la rendoit de tout heur assouuie,
L'impitoyable Parque a donc fermé tes yeux
Pour ne voir iamais plus la lumiere des cieux,
Et n'ont peu les lauriers empescher que la foudre
De Mars et de la mort n'ait mis ton corps en poudre?
O beau iour de Printemps dont le cours du destin
Pres-qu'ensemble a conioinct le soir et le matin,
Que la cruelle mort esteignant ta lumiere
Au poinct le plus luysant de ton heure premiere,
Precipite ma vie en de profondes nuits
Tenebreuses de dueil, de tristesse, et d'ennuis!

Ah Lysis, mon Lysis! et comme est-il possible
Qu'estant de nos destins la trame indiuisible,
Moy viuant tu sois mort mon espoir deceuant,
Et que toy rendu mort ie sois resté viuant?
Helas! i'eusse iuré par ces diuines flames
Qui nous auoient fait faire échange de nos ames,
Que toy n'estant toy-mesme et ne viuant qu'en moy,
Ny moy n'estant moy-mesme et ne viuant qu'en toy,
Il m'eust fallu meurtrir pour esteindre ta vie,
Et que ton seul trespas eust la mienne rauie :
Chetif qui regardois, balançant nostre sort,
Ce que peut l'amitié, non ce que peut la mort,
Qui foulant sous ses pieds les plus fiers diadesmes,
Et d'vn sceptre de fer maistrisant les Rois mesmes,
Contre les vrais amis se vange sans pitié
De n'auoir nul pouuoir sur la vraye amitié.

Mort cruelle à nos cœurs que ta main desassemble,
Ciel ou cruel, ou sourd, ou tous les deux ensemble,
Qui iamais n'as daigné te laisser émouuoir
Aux vœux que ces perils me faisoient conceuoir :

Que vous auez destruit vne amitié fidelle
Rompant vne vnion digne d'estre eternelle!
Et toy-mesme Lysis, las! que tu t'es rendu
Coulpable du desastre où ton cœur t'a perdu,
Mesprisant les conseils qu'vn funeste presage
Me fit vn iour verser en ton ieune courage,
Quand le voyant espris de la fureur de Mars
I'en retenois l'ardeur de courir aux hazards,
Et voulois qu'aussi bien logeast en ta memoire
Le soin de ton salut que celuy de ta gloire,
De peur de voir en fin quelque plomb hazardeux
N'en ayant frappé qu'vn en faire mourir deux.

Las! si tu m'eusses creu, ces sources miserables
Qui versent de mon chef des ruisseaux perdurables
Seroient encor des yeux ouuerts pour t'admirer,
Et non des surgeons d'eau coulans pour te plorer:
Tu viurois ô Lysis, et de ma vie amere
Tu me rendrois la course encor et douce et chere:
Mais ton mauuais Genie enuieux sur mon heur,
Et ceste ardente soif de loüange et d'honneur
Que le feu du courage en nos ames éueille,
Au son de mes conseils boucha lors ton oreille.

Qu'accuseray-ie donc, ou le destin ou toy
De la cruelle fin qui te rauit à moy,
Puis que tu l'as cherchee, et qu'au mortel orage
Où ta seule valeur t'a fait faire naufrage,
Vn aussi grand desir sembloit t'éguillonner
De receuoir la mort, comme de la donner?

Helas il me souuient qu'alors que ces allarmes
Te separoient de moy les yeux baignez de larmes,
Et que les miens aussi ne faisoient que plouuoir
Comme s'ils n'auoient deu iamais plus te reuoir:
Entre infinis serments de memoire eternelle
Qu'exige vne amitié constante et mutuelle
Tu me dis, tout bruslant de la flamme d'vn cœur
Qui voudroit voir son Roy sur cent peuples vainqueur,
Que tu m'allois donner vne preuue asseuree
De l'immortelle foy que tu m'auois iuree,

Et par vn certain gage au monde témoigner
Que rien ne la pourroit de ton ame éloigner.
Hé dieux estoit-ce là ceste preuue et ce gage
Qui m'en deuoit donner vn si seur témoignage?
O Lysis falloit-il t'élancer au trespas
Pour m'asseurer d'vn heur dont ie ne doutois pas?
Ta preuue (entier amy) ta preuue est trop cruelle :
Il me couste trop cher de te voir si fidelle :
Par ce gage de foy tu cesses d'estre mien,
Et me rends par mon mal asseuré de mon bien.
Car ce m'est bien de voir qu'vne amitié non feinte
Me payoit de la mienne et si vraye et si sainte :
Mais le gage inhumain non demandé ny deu
Qui me le prouue ainsi par ton sang épandu,
Dessous trop de douleurs rend mon ame abattuë :
L'asseurance m'en plaist, mais la preuue m'en tuë :
Et fait que malheureux ie me vois tourmentant
De me voir tant aimé de ce que i'aimoy tant.

Bien sçay-ie que la fin que tu t'es procuree
Rend ta mort glorieuse et ta vie honoree,
Mais les loix d'amitié t'auoient-elles permis
De chercher de la gloire au dueil de tes amis,
T'efforçant d'acquerir par la rage des armes,
Vn laurier de vertu dégoutant de nos larmes?

Las! tu n'ignorois point quand ta ieune valeur
Te fist donner en proye au publique malheur,
Que ma vie en la tienne alloit courre fortune
Puis que de nos destins la trame estoit commune :
Et cependant on dit qu'aussi tost que tu vis
Les lauriers esperez t'auoir esté rauis [1],
Tu demandas la mort d'vne plus chaude enuie
Que les moins courageux ne demandent la vie :
Et qu'au lieu de daigner ton salut requerir,
Changeant l'amour de vaincre en celuy de mourir,
Tu t'exposas toy-mesme à la fiere tempeste
Du coup qui sans pitié t'a foudroyé la teste.

1. *T'avoir esté,* latinisme; proposition infinitive.

Ah Lysis! quel penser viuoit lors en ton cœur?
Cruel, desplaisoit-il à ta ieune rigueur
Qu'estant desia de morts la campagne couuerte
Ton salut pour le moins consolast nostre perte?
Haïssois-tu ta vie, ou nous haïssois-tu
Qui de l'erreur d'autruy punissois ta vertu?

Las! ce n'est pas l'aduis qu'en moderant la flame
Qui faisoit boüillonner ces desirs en ton ame,
Ie versois en ton cœur au partir de ce lieu,
Quand me baisant la main pour le dernier adieu,
Tu me veis deceler en mon pasle visage
La peur dont ce départ me glaçoit le courage.

Mon cher Hephestion [1], va (te dy-ie) et reuien:
Romps le chef ennemy, mais conserue le tien:
Fay qu'en cela ta guerre à l'escrime ressemble,
Donnant, s'il t'est possible, et parant tout ensemble,
Et tant que tu pourras ioignant d'vn bel accord
Le soucy de la vie au mespris de la mort.
Tu t'en vas où la gloire au peril se marie:
Où plus qu'en aucun lieu la fortune varie:
Où souuent à grands pas la victoire suiuant,
On rencontre la mort qui se met au deuant.
Ne croy point trop l'ardeur dont se sent allumee
Vne ame genereuse à vaincre accoustumee,
Quand au fort du combat erre deuant ses yeux
L'image d'vn renom qui doit voller aux cieux:
Ie sçay de quel pouuoir les cœurs elle domine,
Et comme elle éguillonne vne ieune poitrine:
Ie n'auoy pas vingt ans alors qu'à Moncontour
Elle pensa mener ma vie au dernier iour [2].
Et partant, toy qui sçais que d'vne mesme trame
Le destin a tissu ton ame auec mon ame,

1. *Hephestion*, nom donné ici à Lysis en souvenir du célèbre favori d'Alexandre le Grand.

2. Cette allusion semble indiquer que Daphnis est Henri III, qui était né en 1551 et qui se distingua dès l'âge de dix-huit ans, à la bataille de Montcontour (1569); il portait alors le titre de duc d'Anjou.

Si ce n'est pour ton bien et pour l'amour de toy,
A tout le moins, Lysis, vy pour l'amour de moy :
De moy de qui la vie, apres la tienne esteinte,
Ne seroit iamais plus qu'vne eternelle plainte.

Ainsi te dy-ie alors, mais ces propos perdus
Furent emmy les vents sans effect espandus.
Cependant i'esperois qu'vne heureuse victoire
Te renuoyroit bien tost grand de nom et de gloire :
I'ouuroy desia mes bras à ce futur accueil,
Et voila maintenant qu'on m'apporte vn cercueil
Au lieu des doux lauriers qu'on m'en faisoit attendre,
Et pour toy ma chere ame vn peu de froide cendre.

O douloureux retour ! ô malheureux depart !
O penser qui mon cœur perces de part en part !
O Lysis, et faut-il qu'vne seule iournee
Ait si piteusement changé ta destinee,
Que tant de riches dons de nature et des cieux
Recueillis comme fleurs par la dextre des dieux
Dans les sacrez iardins des Beautez et des Graces,
Pour te faire admirer, non à des ames basses,
Mais aux plus éleuez et plus nobles esprits,
Ne soient plus maintenant qu'vne poudre sans prix
Que l'eternelle nuict dans la tombe resserre,
Et ton nom si fameux le nom d'vn peu de terre ?
O cruel changement ! toy seul peux faire voir
Que la rigueur du sort égale son pouuoir.

Ah qu'il me seroit doux en ce dueil miserable,
Que pour plorer mon mal autant qu'il est plorable,
Vne infinité d'yeux au sommeil indontez
Me fussent maintenant dedans le chef entez,
Par où ma triste vie en larmes écoulee
Veist ma peine et ma perte en plaintes égalee,
Et le sang que Lysis a respandu pour moy
Payé d'autant de dueil qu'en merite sa foy !

On dit qu'il croist des fruits sur la riue d'vn fleuve
Qui sous vn nouueau ciel baigne vne terre neuue,

Dont qui gouste vne fois ne voit iamais tarir
Les ruisseaux de ses pleurs qu'au seul point de mourir.
Helas, pleust il aux dieux que ces fruits porte-larmes [1]
M'eussent remply le front des effects de leurs charmes,
Afin qu'en lamentant ie peusse iours et nuits
Fournir iusqu'au tombeau de pleurs à mes ennuis,
Et comme vn cœur dolent d'où la joye est rauie,
Sacrifier au dueil les restes de ma vie.

Mais helas! veu le poinct où m'ont reduit les cieux,
Pour plorer mon tourment c'est trop peu que les yeux :
Il faut que le cœur mesme attaint de ces alarmes,
Se fonde tout en sang aussi bien qu'eux en larmes :
Encor, eussé-ie au front autant d'yeux larmoyans
Comme les cieux la nuit en ont de flamboyans;
Et mon cœur versast-il par autant de fontaines
Son propre sang conjoint à celuy de mes veines,
Mes larmes ne sçauroient égaller ma douleur
Ny ma douleur non plus égaller mon malheur.

Ah! pourquoy n'a permis cet absolu Monarque
Qui seul donne des loix aux fuseaux de la Parque,
Que le mesme combat qui tes iours a finis
Sous vn peril commun nous ait ensemble vnis!
Tu ne serois point mort, ô ma chere esperance,
Ou le serois au moins auec quelque vengeance.
Car quand vn diamant eust armé tout-autour
Celuy qui t'a priué de la clarté du iour,
S'il eust outrepercé la douleur qui m'anime,
Et fait que ton meurtrier eust esté ta victime.
Puis reuenant à toy de qui peut estre alors
L'ame n'eust point encor abandonné le corps,
I'eusse au moins de mes doigts ta paupiere fermee
Quand la mort l'eust du tout de flammes desarmee :
A tes derniers souspirs mes souspirs confondant,
Dans ton sang épandu mes larmes épandant :

1. *Porte-larmes.* — *Voir* Introduction et Lexique, à ce mot. — Cf. Nisard, *Hist. de la litt. franç.*, t. I, p. 370.

Et peut estre ce coup de douleur nompareille
Qui ne m'a point tué me blessant par l'oreille,
M'eust alors fait mourir me blessant par les yeux,
Et nous fussions ensemble enuolez dans les Cieux.

Mais la cruelle Parque à mes vœux rigoureuse
Voyant qu'vn trop grand bien rendoit mon ame heureuse
S'il m'aduenoit de viure et mourir auec toy,
Pour me tuer deux fois t'a fait perir sans moy :
Ou bien, le grand Moteur qui de loix eternelles
Regit le cours fatal des affaires mortelles,
Ayant icy fiché la borne de tes ans,
A voulu que les miens leurs fussent suruiuans,
Afin qu'apres ta mort il restast sur la terre
Qui peust en ta faueur à l'oubly faire guerre :
Qui de dignes regrets peust ta fin déplorer,
Et d'vn digne tombeau tes cendres honorer.
Loy que si les destins m'ont ordonné de suiure,
I'en ay moins en horreur l'ennuy de te suruiure,
Me plaisant à penser, pour mon seul reconfort,
Que tant plus ie viuray tant moins tu seras mort,
Puis qu'apres le moment par qui l'ame est rauie
La memoire des morts leur sert d'vne autre vie.

Qu'à iamais soit maudit le iour plein de douleur
Que ton trespas a teint en si noire couleur :
Soleil, pere des ans, grande lampe celeste,
Rens ce iour-là semblable à celuy de Thyeste :
Que iamais ta splendeur ne l'éclaire à son rang :
Qu'il y pleuue tousiours, mais qu'il pleuue du sang,
Comme à la plus sanglante et cruelle iournee
Qui par le rond des Cieux se soit oncques tournee.

Et toy, qui que tu sois, homme impie et cruel,
Qui pour m'emplir le cœur d'vn dueil perpetuel
Auec le coup meurtrier des foudres de Megere
As osé violer vne teste si chere :
Sçaches que si le plomb contre elle décoché,
Auec ta cognoissance a commis ce peché,
Nul paisible sommeil n'enchantera mes peines,
Que ton sang malheureux épuisé de tes veines,

Et tes membres en proye aux corbeaux exposez
Ne rendent au tombeau ses manes appaisez :
Et cache où tu voudras ta sacrilege teste,
Rien ne te sauuera des coups de la tempeste
Dont le courroux du Ciel armé pour le vanger
Te viendra par ma dextre en fureur saccager,
Si pressé d'vn regret ou desespoir extrême
Tu ne te vas cacher au sein de la mort mesme.
Leuant la main au Ciel ainsi ie le promets
Aux cendres de Lysis esteintes pour iamais,
Et vous prens à tesmoins du serment que i'en iure
O vous race presente, et vous race future.

Ainsi parla Daphnis faisant luire en son œil
Mille éclairs de courroux au milieu de son dueil :
Puis se rendit aux pleurs, baillant en cent manieres
Son cœur à deuorer aux douleurs ses meurtrieres :
Quand son cher Megathyme, autheur des plus beaux faits
Qu'il eust osez en guerre ou fait reluire en paix,
Ne pouuant endurer de voir tant de tristesse
Affoler vn esprit fameux pour sa sagesse,
Print en fin la parole, et de ces graues mots
Vint calmer sa tourmente et moderer ses flots.

Et quoy? cher nourrisson de Mars et de Memoire,
En fin ceste douleur aura-t'elle la gloire
D'auoir jetté par terre et saccagé le fort
Dont ta sage constance a tant braué le Sort?
Quoy? ce cœur inuincible aux plus vaillantes armes
Sera-t'il maintenant estouffé par des larmes,
Et tant de gloire acquise a tes royales fleurs
Fera-t'elle naufrage en des ruisseaux de pleurs?
O genereux Daphnis souuiens-toy de toy-mesme,
De tes fameux lauriers, de ton saint diadême,
Et ne tourmente point les ombres de Lysis
Par l'extrême douleur qui tes sens a saisis.

Bien seroit vn rocher, bien seroit vne souche
Celuy qui defendroit les plaintes à ta bouche
Maintenant qu'il n'est ame entendant son trespas
Qui n'estime vn peché de ne le plaindre pas :

Trop sensible est le coup qui ta poitrine entame,
Et trop de sentiment vid dedans ta belle ame :
Tu l'aymois trop, Daphnis, lors qu'il estoit viuant,
Et l'amour et la foy dont il t'alloit seruant
Brusloit en son esprit d'vne flamme trop sainte
Pour le voir maintenant, sans larmes et sans plainte,
Par vn meurtre inhumain au cercueil estendu
Nager dedans son sang pour toy seul espandu.
Car si plus que sa vie estimer ton seruice,
Si ses plus beaux desirs t'offrir en sacrifice,
Ne respirer que toy, ta gloire et ton repos,
N'auoir autre penser, n'auoir autre propos,
Suffit aux habitans de ceste ronde masse
Pour acquerir tant d'heur qu'ils puissent de ta grace
Meriter en viuant quelque effect d'amitié,
Meriter en la mort quelque trait de pitié,
Rien iamais de ton cœur et de tes yeux augustes,
Ne tira des regrets ny des larmes plus iustes.
Mais si ne faut-il pas que ton cœur abbatu
Laisse au faix de ce mal accabler ta vertu,
Ny que seruilement ta constance enchainee
Soit par ceste douleur en triomphe menee.

Bien est ta perte grande en vn si grand malheur,
Mais plus grand est encor le nom de ta valeur
Dont il faut que la gloire abolisse et consume
De ces cuisans soucis la dolente amertume,
Et que tous les torrens de douleur et d'ennuy
Que maint orage humain apporte quand et luy,
Fussent-ils assez grands pour noyer de leur onde
Les plus fermes esprits qui regentent le monde,
Coulez en ta belle ame et dans ce braue cœur
De qui rien de mortel ne deust estre vainqueur,
Soudain soient deuorez, sans que tout leur orage
Puisse troubler la paix d'vn si noble courage.
Non autrement qu'on voit le Danube Allemand,
Ou le Nil dont le cours se va tant renommant,
Ces deux fleuues fameux qui sortans de leurs couches
Vomissent iour et nuit par sept diuerses bouches

L'orgueil de leurs grands flots dans le sein escumeux
Où mille se vont perdre et s'abysmer comme eux.
On diroit en oyant leur superbe menace
Fremir contre les bords qui brident leur audace,
Que tant de vistes flots se courans descharger
Vont noyer la mer mesme et le goust en changer :
Cependant, aussi tost que leurs eaux sont coulees
Dedans les vastes champs des grand's vagues salees,
Les gouffres de Thetis les vont engloutissant
Dans l'abysme infiny de leur sein mugissant,
Sans en rien alterer leur saueur naturelle,
Et sans croistre leurs flots d'vne goutte nouuelle.

Daphnis, il faut qu'on voye, il faut qu'on voye ainsi
Ces vagues de douleur, ces ondes de soucy
Qui par le Sort cruel dessus toy sont versees
Se perdre dans la mer de tes nobles pensees,
Se perdre en la grandeur qui fait dessous ta loy
Flechir tant de mortels qui n'esperent qu'en toy.

La bonté de ton ame aux saints desirs ouuerte
Ne veux pas que tu sois insensible à ta perte :
Non, n'en fais pas du tout mourir le sentiment,
Mais fay qu'elle te gesne avec moins de tourment,
Et respondant d'effect au los qui te renomme
Sens-la comme vn amy, porte la comme vn homme [1],
Comme vn Grand, comme vn Roy, qui grand en tous ses faits
N'a l'esprit destiné qu'à porter de grands faix.

Quel seroit nostre sort si poursuiuant ta plainte
L'excez de cet ennuy rendoit ta vie esteinte?
Quels astres dans les cieux prompts à nous secourir
Nous pourroient bien alors empescher de perir?
O Daphnis nostre vie en la tienne respire :
Pense à nous, pense à toy, pense à tout cet empire,
Et pour l'amour de ceux dont ton ame a pitié,
Fay quelque violence aux loix de l'amitié.

1. Ce vers, d'une beauté très moderne, exprime une pensée bien virile que sa concision même renforce.

Les dieux qui de grandeur auec toy symbolisent
Ne pleurent point la mort de ceux qu'ils fauorisent :
Mais leur donnent au Ciel des thrônes immortels :
Leur font dessus la terre éleuer des autels :
Couronnent leur vertu, couronnent leur memoire
Des perdurables fleurs d'vne immortelle gloire :
Et de tels ornemens sans fin les honorer,
Cela s'appelle en eux les plaindre et les plorer.

Toy Daphnis appaisant ces douloureux alarmes
Plore ainsi ton Lysis sans souspirs et sans larmes :
Non pas luy bastissant des temples comme aux dieux :
Non pas te promettant de luy donner les Cieux :
Mais rendant sa valeur à iamais memorable
Par tout ce qui peut rendre vn renom perdurable.
Tels effects d'amitié sa gloire eternisans,
Si rien d'humain luy plaist, luy seront plus plaisans
Que tout autant de pleurs qu'en fist oncques espandre
Sur son Hephestion le Monarque Alexandre.
Aussi ces larmes-là ne sont que vaines eaux,
Et ces pleurs retirans les morts de leurs tombeaux
Se changent mieux que ceux de qui le Pau se vante,
En l'ambre d'vne gloire incessamment viuante.

Ainsi dit Megathyme, et les poignantes fleurs
De ces libres discours, malgré tant de douleurs
Seruirent à Daphnis, sinon de Panacee
Guarissant tout d'vn coup le mal de ~~sa~~ pensée,
Pour le moins de Nepenthe [1], en supprimant le cours
Des pleurs qu'il eust versez le reste de ses iours,
Et derechef aux mains luy remirent les armes,
Pour respandre à Lysis autre humeur que des larmes.

1. *Nepenthe,* remède contre la mélancolie, dont Homère vante la vertu.

DISCOVRS FVNEBRE

SUR LA MORT DE LA ROYNE MERE DU FEU ROY, HENRY III.

Que n'est ma voix semblable à celle d'vn tonnerre
Qui parlant fait trembler tout le rond de la terre,
Ou bien à ceste trompe effroyable aux mortels
Dont le son penetrant és funebres hostels
De ceux que le trespas logera dans la cendre,
Se doit faire en sursaut aux morts mesmes entendre,
Quand nostre Dieu seant pour iuger l'vniuers
Ranimera la pouldre et les restes des vers!
Ie courrois maintenant dessus quelque montagne
Qui verroit d'vn costé l'Italie et l'Espagne,
Et de l'autre les champs Allemans et François,
Et plus loin l'Angleterre et le sceptre Escoçois :
Puis d'vne voix d'airain qui frapperoit les Pôles,
Aux peuples estonnez ie crierois ces paroles.

Peuples, ceste Princesse à qui depuis trente ans
Mille flots de malheur la France tourmentans
Ont seruy de tesmoins en l'honneur qu'on luy donne
D'auoir forcé l'orage et sauué la couronne :
Cet astre Florentin par tout resplendissant,
Qu'vn grand astre Royal vnit à son croissant,
Et dont les feux conjoints par les feux d'Hymenee,
A trois de nos soleils la naissance ont donnee :
Cet illustre ornement du sang de Medicis,
Qui rendoit de son los les plus clairs obscurcis :
Cette Royne immortelle, autant que la memoire
Peut rendre vn nom viuant par l'ame de la gloire,
Femme du plus grand Roy, mere des plus grands Rois,
Dont le genoüil flechisse à l'honneur de la Croix,
O peuples, elle est morte, et semble qu'auec elle
Soit morte en mesme lict la paix vniuerselle,

Qui calmant ceste Europe enchainoit de ses fers
La rage de la guerre au profond des enfers.

Maintenant ce grand monstre, effroyable aux Cieux mesm
Suiuy de cent fureurs, des meurtres, des blasphemes,
Du sac, et du pillage à ses ailes marchans,
Commence à cheminer parmy nos tristes champs.
Cent bouches de canon vomissans vne foudre,
Qui reduit les chasteaux et les villes en poudre,
Rendent sa teste horrible, et font de toutes parts
Tresbuscher deuant luy les plus fermes remparts.

Il porte fierement ses ailes herissees
De picques au long-bois et de lances dressees :
Et trainant son grand corps rudement escaillé
De fer qu'en mille endroits le sang a tout soüillé,
Cache dessous ses flancs les prouinces entieres :
Démembre les humains de ses griffes meurtrieres :
Perd tout, saccage tout, despeuple les citez,
Et transforme en deserts les champs plus habitez.

Desja par tous les lieux où l'emporte sa rage,
Le Ciel ne voit plus rien que meurtre, que rauage,
Que laboureurs destruits gemissans et pleurans
Par horreur de leurs maux à la mort recourans,
Que maisons et chasteaux saccagez par les flames,
Qu'horribles forcemens de filles et de fames,
Et bien tost le suiuront (si la sage valeur
Et l'heur de nostre Roy ne vainc nostre malheur)
Les grands torrens de sang ondoyans par les plaines,
La famine et la peste aux verges inhumaines,
Dont la fureur des Cieux iustement courroucez,
Chastiera les fureurs des François insensez.

Vous donc qui receuez du profit de nos pertes,
Vous qui voudriez [1] bien voir nos prouinces desertes,
Vous qui depuis le cours de vingt ou de trente ans
Auec nos propres mains nostre gloire abattans,

1 *Voudriez* compte pour deux syllables, comme bouclier, sanglier, etc.

Fournissez d'aliment aux flammes de la guerre,
Par qui tout est destruit en cette pauure terre,
Si de vos fiers esprits soulans l'inimitié
Nos maux n'ont point changé vostre enuie en pitié,
Faites des feux de joye, et rendez tesmoignage
Par vos chants redoublez du dueil qui nous outrage,
Car si iamais la France esprise des fureurs
Qui rauissent le sceptre aux plus grands Empereurs,
Baignant dedans son sang sa dextre impitoyable
A vos yeux a fourny de spectacle agreable,
Ce sera desormais que vos cruels desirs
Auront pour passetemps ces tragiques plaisirs.

Desormais vous verrez cent nouueaux petits Princes
Démembrer en cantons nos rebelles prouinces :
Le peuple violant son deuoir et sa foy,
Armer ses bras mutins contre son propre Roy,
Voire en oser aux pieds fouler le diadême,
Et luy, l'en chastiant, se destruire soy-mesme :
Nos plus riches citez rester sans habitans :
Nos champs reduits en friche, et comme lamentans
En vestemens de dueil ces terres saccagees,
Maudire incessamment nos fureurs enragees :
Bref (si contre ces maux Dieu n'auance sa main)
La cauerne d'Enfer ne couuer en son sein
Espece de malheur dont elle arme son ire,
Pour renuerser l'orgueil d'vn grand et riche Empire,
Que le fatal arrest du celeste courroux
Ne luy face respandre et vomir entre nous.

Et quel homme icy bas est si veuf de prudence,
Qu'il n'aperçoiue point la maudite semence
Dont tant d'horribles maux doiuent estre produits,
En auancer par tout les miserables fruits?
Desja depuis long temps l'audace mercenaire
Des clairons de la guerre embouchez de Megere,
Rappellant des enfers l'ire de nos destins,
Aux armes a semond la fureur des mutins.
Et voila de nouueau, les plus sanglans outrages
Qui puissent des mortels vlcerer les courages,

Receus de part et d'autre en des coups mutuels,
Viennent de ranimer aux meurtres plus cruels
Que la haine conseille à l'esprit qu'elle attise,
L'vn et l'autre party qui la France diuise,
Rompant tous les liens dont le saint souuenir
Les eust peu quelque iour en vn corps reünir.

Ce fameux Duc de Guise à qui toute la France
Sembloit deuoir prester la mesme obeïssance,
Qu'elle rendoit jadis sous l'empire des loix
Aux Maires plus vantez du Palais de nos Rois,
Il n'est plus, c'en est fait : six mortelles attaintes
Le despoüillant de vie, et son Prince de craintes,
L'ont fait choir sur la pouldre où son corps detranché
De la chambre Royale a rougy le planché.
Son frere à qui le pourpre enuironnoit la teste,
Foudroyé des esclats de la mesme tempeste
En a suiuy la trace, et tallonné ses pas
Dans le sanglant chemin qui conduit au trespas.

Le peuple forcenant de douleur et de rage,
Pour ces Princes esteins, poursuit, volle, saccage
Tous ceux qui pour seruir de vengeance à leur mort
Ne veulent point prester la main à son effort,
Ny fausser pour cela le vœu d'obeïssance,
Qui nous lie à nos Rois presque dés la naissance.

Paris[1] en ces fureurs rallumant le flambeau
Qui des grandes citez met la gloire au tombeau,
Voire en fin les reduit en campagnes de cendre,
S'est tellement laissee à ses flammes esprendre,
Que sans aucun respect de la grandeur des Rois,
Venerable et sacree és plus barbares loix,
Elle a trainé par terre au plus vil de la fange
Les images du sien, et d'vne rage estrange
Déchiré, poignardé, par le feu consumé
Tout ce qu'elle a peu voir de ses traits animé.

Le frere des deux morts, à qui parmy les larmes
La crainte et la douleur ont fait prendre les armes,

1. Bertaut le fait du genre féminin.

Tient la campagne ouuerte : et comme aux pieds des monts
Où parmy des coustaux détranchez en vallons,
Plus le flot d'vn torrent s'esloigne de sa source,
Plus il enfle son onde et fait bruire sa course,
S'enrichissant tousiours de quelques flots nouueaux
Que luy traine en passant le rauage des eaux :
Ainsi plus il s'auance en batant la campagne,
Plus s'accroist tous les iours le hot[1] qui l'accompagne,
D'hommes que le desir d'vn public changement,
Ou leur propre courroux luy donne incessamment.

Ce courroux, ce desir, luy font ouurir les portes
Des bourgs et des chasteaux, et des villes plus fortes :
Peu combattent pour nous : nos yeux en fin ouuerts
Découurent tous les iours des vlceres couuerts.
Nous n'oyons plus parler que de foy violee :
Tantost quelque cité s'est du tout rebellee :
Tantost quelqu'vne bransle, et le sort conjuré
Nous rend tousiours ce doute vn naufrage asseuré.
Bref, le courroux du ciel desormais nous appreste
La plus impitoyable et sanglante tempeste,
Qui menaça iamais le chef des grands Estats,
Ou fist trembler d'effroy les plus fiers potentats.

Et ce qui nous rauit l'apparence et l'attente
De tout humain secours durant ceste tourmente,
C'est la mort qui n'aguiere a terminé le cours
Des ans de ceste Royne, oracle de nos iours,
En qui seule viuoit l'art d'enchanter l'orage
Par les charmes diuins qu'vn esprit doux et sage
Porte dans sa parole és publiques traittez
Où l'on veut, en flattant les esprits irritez,
Monstrer vne prudence és grands faits exercee,
Et de deux ennemis estre le Caducee.

Vous donc qui dépeignez nos malheurs en vos fronts,
Vous qui compatissez aux maux que nous souffrons,

1. Faut-il lire : *lot ;* ou n'est-ce pas là le vieux mot *ost,* armée, troupe. Cf. Glossaire.

Pitoyables esprits, dont l'heur soit perdurable
Puis que vous deplorez nostre estat miserable,
Accusans auec nous la cruauté du Sort,
Aydez nous à gemir et plaindre ceste mort :
Car pour plorer les maux qui d'elle auront naissance,
Le Soleil ne voit pas assez d'yeux en la France.

Et vous peuples François qui passez en malheur
Tous les peuples du monde aussi bien qu'en valeur,
Perdant par ceste mort la plus ferme colomne
Sur qui se reposast le faix de la couronne,
Iettez mille souspirs et publics et secrets,
Et faites le dueil mesme et les mesmes regrets
Que la douleur enseigne en semblable misere,
Aux enfans demeurez orphelins de leur mere.
Car ie puis bien ainsi iustement surnommer
Celle qui se laissoit en viuant consumer,
Au soin de rendre vn iour la France soulagee
Du fardeau des malheurs dont nous l'auons chargee :
Qui d'vn cœur pitoyable et vrayment maternel,
Nourrissant en son ame vn desir eternel,
D'y voir florir l'oliue et roüiller le heaume,
Fut mere et de nos Rois et de nostre Royaume :
S'exposoit aux perils pour n'en voir rien perir :
Se priuoit de repos pour nous en acquerir :
Et, sage, nous estoit ce qu'est vn bon pilote
A la nef qui sans ancre en la tempeste flote :
Ou ce qu'est au malade asprement tourmenté,
La main qui peut et veut luy rendre sa santé.

Iamais le ciel ne veit vn plus noble courage :
Ny dans le plus parfait d'aucun mortel ouurage
Dieu n'illustra iamais auec tant de splendeur
De Royales vertus la Royale grandeur.
Aussi fust-ce vne estoille en clarté renommee
Qui pour guider trois Rois fut ça bas allumee :
Mais de qui le bel astre a cessé d'esclairer,
Au temps que le besoin nous faisoit desirer
Que sa vie excedant sa borne naturelle,
Fust non seulement longue, ains du tout immortelle.

Pleine d'vn grand esprit dont iamais le penser
Vers de petits soucis ne daigna s'abaisser,
Pleine d'vne grande ame à qui n'eust peu suffire
Pour l'occuper du tout le soin d'vn seul Empire,
Elle a si sagement guidé par ces destroits
La nef et de la France, et de nos ieunes Rois,
Qu'il faut clorre les yeux aux tableaux de l'histoire,
Ou voir luire par tout les rayons de sa gloire.

Mais en quel Ocean et sans riue et sans fonds
S'embarquent mes discours, en racontant les dons
Que le Ciel espandit d'vne main liberale
Dans le sein genereux d'vne ame si Royale?
Mesme à vous que la preuue en a rendus tesmoins,
Veu que la renommee en volle aux quatre coins
De ce grand vniuers, auec les mesmes aisles
Dont vn los immortel volle és bouches mortelles?

Qu'elle n'ait mille fois de ses seules vertus
Combattu les malheurs qui nous ont abatus :
Qu'elle n'ait preserué de ruine asseuree
La grandeur de ce sceptre à sa fin coniuree,
Lors que son Roy mineur d'ans et d'authorité,
En voyoit l'vsufruict par le fer disputé :
Qu'elle n'ait quatre fois calmé par sa prudence
Des vents de nos fureurs l'enragee insolence :
Que nous ne luy deuions entre tous les mortels
Le bien de voir encor és temples des autels :
Nul de ceux qu'ont portez des siecles si tragiques,
Ne vit tant insensible aux tempestes publiques,
Qui n'en sente le bruit par la terre voler :
Et n'est point de François qu'on ne puisse appeller
Stupide s'il l'ignore, ingrat s'il ne l'aduoüe,
Puis que l'estranger mesme et le sçait et l'en loüe.

Or est ceste Princesse, autrefois nostre bien,
Maintenant en la tombe vn corps qui ne sent rien :
Et ne l'a peu sauuer de la mort temporelle
Ce qui la sauuera de la mort eternelle,
Sa foy, sa pieté, son zele nonpareil,
Et son renom qui voit l'vn et l'autre Soleil.

Ains le sort l'a rauie à nostre vaine attente,
Comme on voit quelquefois au fort de la tourmente
Vn tourbillon venteux, la terreur de la mer,
Emporter de la poupe, et dans l'onde abysmer
Le patron d'vne nef qui combatant l'orage,
Du corps et de l'esprit luttoit contre la rage
De la vague abayante, à ses coups s'opposoit,
Et par soin et par art sa fureur maistrisoit.
La nef alors sans bride erre apres où l'emporte
L'arrogance et des vents et de l'onde plus forte,
Tant qu'en fin quelque roch caché dessous les eaux,
La brise, et par la mer en espand les morceaux,
Effrayant le berger qui de la cyme verte
Des costaux d'alentour voit et plaint ceste perte.

Messager du malheur qui nous fait viure en pleurs,
Et qui du Lis Royal en arrouse les fleurs,
Ie crierois ces propos d'vne voix lamentable,
Aux peuples dont l'Europe est fiere et redoutable :
Et si ces tristes cris parmy l'air espandus
Pouuoient faire payer les regrets qui sont deus
A la mort d'vne grande et Royale Princesse,
Que la Majesté mesme éleut pour son hostesse,
Ie ferois que la France en pleurs se resoluant
Iroit iusques au ciel ses plaintes éleuant,
Et que le iuste dueil de toute la Prouince
Conioindroit ses souspirs aux souspirs de son Prince,
Qui portant l'ame atteinte et le cœur trauersé
Du regard dont vn fils est iustement blessé,
Voyant la mort cacher dedans sa nuict profonde
Celle qui luy fit voir la lumiere du monde,
Conioint à lamenter les iours avec les nuicts [1],
Et se donne soy-mesme en proye à ses ennuis.

Quelquefois son courage au mal fait resistance :
Mais la douleur rebelle aux loix de sa constance,
Est semblable à ces mers craintes des matelots,
Dont tant plus vn destroit reserre les grands flots,

1 C'est-à-dire : *se lamente jours et nuits.*

Plus leur contrainte émeut de tempeste és riuages,
Et rend ces costes-là fameuses de naufrages.

Dieu! quel trait de douleur par la mort élancé
Rendit de part en part son cœur outrepercé,
Quand il en veit le corps froid, insensible et palle,
S'endormir pour iamais sur sa couche Royale,
Et monstrer par la nuict qui luy bandoit les yeux,
Qu'elle ne viuoit plus qu'ainsi qu'on vit és Cieux.

Son esprit inuincible à tant d'autres tristesses
Qui de sa fermeté battoient les forteresses,
Rendit alors la place à l'ennuy son vainqueur,
Et la douleur alors triompha de son cœur.
Si bien que le Soleil acheua trois carrieres
Deuant que sa constance essuyast ses paupieres,
Ou qu'elle obtint du dueil dedans son ame enclos
Qu'il peust former vn mot non coupé de sanglots,
Son courage forcé par vne angoisse extresme
Cedant à la douleur l'empire de soy-mesme.

Ah! (disoit en plorant la voix de ses souspirs)
Remede et reconfort de tous mes déplaisirs,
A qui ie doy mon sceptre, à qui ie doy ma vie,
Quel destin ennemy t'a du monde rauie,
Au temps que la tempeste et l'orage croissant
Qui va de tous costez la France menaçant,
Rendoit plus que iamais contre mes aduersaires
Ta vie et tes conseils à l'Estat necessaires?

Helas! diuin esprit, la fuite de tes iours
Trop tost pour nostre bien a terminé son cours.
Car encor que ta vie, au monde assez illustre,
Ait passé de deux ans son quatorziesme lustre,
Et qu'à conter tes ans par tes faicts genereux
Nul n'ait attaint ton âge és siecles plus heureux :
Si n'est-ce gueré viure au desir de nos ames,
Presageant la fureur de ces ciuiles flames :
Et voit-on bien aux maux qui nous donnent la loy,
Que c'est trop peu pour nous, si c'est assez pour toy.

Car à qui plus pourray-ie auec tant d'asseurance
Bailler à soustenir le grand sceptre de France,
Lors que sa pesanteur me venant rendre las
Me permettra d'vser de l'exemple d'Atlas?
A qui fieray-ie plus ces secrettes pensees
Que tant de grands soucis m'ont au cœur amassees,
Et qui pour leur conduite auroient besoin des yeux
Que ton clair iugement auoit receus des cieux?
Qui me donnera plus ces conseils salutaires,
Dont le fil a conduit le pas de tant d'affaires
Parmy le labyrinthe et les cachez destours
Où la guerre intestine a consumé tes iours?

Toy seule en conseillant ou consolant mon ame
Quand l'ennuy qui le cœur des plus grands Rois entame
Me liurant quelque assaut m'accabloit de tourment,
Me le faisois ou vaincre, ou souffrir constamment :
Au lieu que ton trespas arrache de ma vie
Tout l'heur dont mon repos estoit digne d'enuie,
Me laissant icy bas au milieu des ennuis
Sans flambeau qui m'esclaire en si profondes nuits.
Mes plus doux chants de ioye en si rudes attaintes
Sont changez par ta mort en funebres complaintes :
Les verdoyans lauriers que tant d'heureux succés
M'ont plantez sur le front en sont deuenus secs :
Ie voy de iour en iour mon Empire décroistre :
L'astre de mon bon-heur ne se fait plus paroistre :
Mon sceptre autrefois d'or est maintenant de fer,
Et desplait à la main qui l'a fait triompher.

Hé! qui me pourroit plaire en ceste angoisse extréme
Où ta mort m'a rendu déplaisant à moy-mesme?
Helas! elle a de moy tout plaisir estrangé,
Et puis dire à bon droit qu'elle seule a changé
Ma couronne de fleurs en couronne d'espines,
Et fait seicher mes Lys iusques à leurs racines.

Ah! que n'est-il permis aux malheureux humains
De rompre ou de trancher auec leurs propres mains
Les liens odieux dont leurs ames gesnees
Sont contre leur vouloir à leurs corps enchainees :

Tu n'aurois, ô belle ame, en allant au trespas,
Deuancé que d'vn peu la suitte de mes pas :
Et si l'aspre douleur pouuoit oster la vie,
Le iour qui lamentable a la tienne rauie,
Et qui tout mon bon-heur en ta mort a destruit,
Eust veu d'vn mesme coup perir l'arbre et le fruit.
Car ie vy malgré moy, voyant la vie ostee
A celle qui la mienne en naissant m'a prestee :
A celle en qui le Ciel pour ma gloire a fait voir
Tout ce qu'vn cœur de mere est capable d'auoir
D'amour, de passion, de soin, d'aise et de crainte
Pour le plus cher enfant dont on l'ait veuë enceinte :
A celle qui bruslant d'vne eternelle ardeur
D'esleuer iusqu'au ciel mon nom et ma grandeur,
Me mit entre les mains, à peine hors d'enfance,
Dessous mon frere Roy la Royale puissance :
A celle qui pour moy cent trauaux a soufferts :
Qui foible a ses vieux ans à cent perils offerts
Pour sauuer mon estat menacé de naufrage :
A celle que iamais en nul poinct de son âge,
Le soin de mon repos ne laissa reposer :
Et que mesme la mort (qui peut seule appaiser
Tous les flots dés soucis tourmentans nostre vie)
Ne priue point au ciel d'vne si saincte enuie.

Pour lesquelles faueurs surpassans doublement
Tout espoir de reuanche et de ressentiment [1],
O bel Ange du ciel, ie ne te sçaurois rendre
Auec ces tristes pleurs que i'espans sur ta cendre,
Qu'vn regret de ta mort de qui le pesant faix
Seul égale en grandeur le poids de tes bienfaicts.
Iurant par ce respect qui sainct et perdurable
Me rendra ta memoire à iamais venerable,
Que les pleurs dont mes yeux sont maintenant lauez,
Se trouueront en moy tousiours autant priuez
D'espoir de reconfort, qu'est priué de remede
Le mal d'où le ruisseau maintenant en procede :

1. Pris en bonne part, au sens de *reconnaissance.*

Et que quand leur humeur à mes yeux defaudra,
Mon cœur, où le surgeon à iamais en sourdra,
Ne verra pas pourtant leur riuiere seichee,
Ny moins grosse de deuil pour estre plus cachee :
Comme on dit que maint fleuue en lumiere sorty
Est apres vn long cours par la terre englouty,
Qui pour le reserrer en ses veines profondes
N'en va pas tarissant les eternelles ondes.

COMPLAINTE
SVR LA MORT DV FEV ROY,
FAITTE PEU APRES SON TRESPAS.

En fin la cruauté, l'insolence et la rage
Dont nos peuples mutins ont armé leur courage,
En est là paruenuë où le barbare cœur
D'vn Scythe qui se plaist en la seule rigueur,
Et qui n'a dedans l'ame aucune loy grauee,
Auroit horreur de voir sa fureur arriuee.
En fin l'impieté des rebelles desseins
Prophanant les respects plus sacrez et plus saints
Qui se doiuent aux fronts ornez d'vn diadesme,
S'est en meschans effects surpassee elle-mesme,
Et se peut bien charger la teste de lauriers,
Si sa main exercee en tant d'actes meurtriers,
Vouloit par quelque audace à nulle autre seconde
Vaincre en meschanceté tons les crimes du monde.

O bon pere ancien, de quels temps viuois-tu,
Qui de nos deuanciers benissant la vertu,
Tesmoignes qu'en tes ans nul monstre ny vipere
D'humaine impieté n'eut la France pour mere?
Helas ! si du destin l'impitoyable cours
Eust fait couler ta vie en ces malheureux iours,

Nos prodiges d'erreur, nos traistes felonnies,
Nos rebelles discords, et nos fieres manies [1]
Forceroient maintenant ta plume à confesser
Que la France pourroit cent Hercules lasser,
Et que le ciel ne voit monstre de vice au monde
Dont elle ne soit mere ou nourrice feconde.

Non, nul crime ne regne au milieu des mortels,
Violant le respect que l'on doit aux autels,
Le droit sacré des gens, et la nature mesme,
Qui ne nous ait pollus de quelque offense extresme :
Des vices plus brutaux nous emportons le pri,
Et ce que la fureur de nos cruels esprits
N'a point eu de remords ny d'horreur d'entreprendre,
Nul esprit sans horreur ne le sçauroit entendre.

Helas ! et pouuions-nous aux siecles auenir
Laisser vn plus funeste et sanglant souuenir
De l'esprit insensé qui cruel nous anime,
Que d'oser mettre à mort nostre Roy legitime?
Celuy que nous auions en vn temps desolé
Par des vœux si bruslans à l'Empire appelé?
Qui paruenant au sceptre, auoit à son entree
Veu de tant de mortels sa gloire idolatree :
Et que si sainctement Dieu mesme auoit sacré,
Que la rage des mains qui nous l'ont massacré,
Quelques meschans desirs dont la terre soit plaine,
Sembloit estre au dessus de toute audace humaine.

Ah Dieu ! lors que ie pense à cet acte maudit,
Et regarde la main que l'enfer enhardit
Au detestable effect de ceste impie audace,
Mon sang gelé d'horreur dans mes veines se glace :
Et bien que le pouuoir de ma iuste douleur
Presse ma triste voix de plaindre ce malheur,
L'estonnement conioint à l'ennuy qui me touche
Interdit la parole aux souspirs de ma bouche.

1. *Fières manies*. Fière est pris ici au sens de *ferus*, féroce, cruel, et *manie* au sens étymologique de folie. — Cf. Lexique.

Car quel meurtre de Prince à cestui-cy pareil
Veirent onc icy bas les grands yeux du Soleil?
Helas! ce meschant acte (à qui bien le contemple)
Comme il est sans excuse, est [1] aussi sans exemple.

Vn puissant Roy de France extraict de tant de Rois,
Qui des ciuiles mers passant tous les destrois
Auoit d'vn cœur égal aux plus braues courages
Sans naufrage enduré tant de sanglans orages :
Vn Roy que cent canons vers sa teste pointez,
Que tant de coutelats martelans ses costez,
Et taschans de plonger leur pointe en ses entrailles
N'auoient point offencé mesme au fort des batailles :
Le malheureux cousteau d'vn traistre son sujet
De qui rien ne sembloit plus vil ny plus abjet,
L'a despoüillé de vie en sa chambre Royale,
Presque deuant les yeux de sa garde loyale,
De sa noblesse armee, et de la ieune ardeur
De vingt mille soldats marchans sous sa grandeur.
O prodige effroyable! ô signe manifeste
De la rage mortelle, et de l'ire celeste!

Ah! bourreau desloyal, sentis-tu point trembler
Tes sacrileges mains, et ton sang se troubler
En tirant le cousteau dont le fer detestable
S'apprestoit au hazard d'vn coup si lamentable?
Ton front à tout le moins pallit-il point d'effroy
Te sentant de ta main meurtrir ton propre Roy,
De qui la seule image en ta memoire empreinte
Deuoit remplir ton cœur de respect et de crainte?
Qu'esperoit ta fureur? que t'en promettois-tu?
Quoy? le throsne des loix par la guerre abatu
S'alloit-il releuer par ceste mort cruelle,
Et faire naistre en France vne paix eternelle?
Quoy? l'amour de la Foy dont ton habit menteur
Te monstroit par dehors d'estre ardant zelateur,
Trouuoit-elle en celuy que ta brute ignorance
Voüoit pour successeur au sceptre de la France,

1. L'édition de 1620 porte *et aussi;* nous pensons qu'il faut *est*.

Plus de desir de voir son Empire fleurir
Qu'en celuy que ton bras alloit faire mourir
Prince qui constamment l'auoit tousiours suiuie,
Et cent fois pour sa gloire abandonné sa vie?

Ah tigre sans pitié, si cet esprit brutal
Que la tienne enfermoit en vn cœur de metal,
Eust de quelques raisons animé sa pensee
Au sacrilege effort de ta dextre insensee,
L'image de la France, et celle de la Foy
Qu'exposoit au peril la mort d'un si grand Roy,
Hideusement couuerte et de sang et de flame
Eust alors repassé deuant l'œil de ton ame :
Et faisant recognoistre à tes sens inhumains
Que le fer parricide armant tes fières mains
Les poussoit dans le feu d'vne eternelle guerre,
L'horreur de tant de maux eust fait tomber à terre
Ce malheureux acier en enfer aiguisé
Qui du sang de ton Prince alloit estre arrousé.
Mais, cruel, pour oser vn coup si detestable,
Nul discours de raison ny d'âme raisonnable
N'entra dans ton esprit, qui te fist embrasser
Sous l'image d'vn bien vn si meschant penser.
Te sentant bourrelé de l'inuisible geine
Qui fait auoir la vie et les viuans en heine,
Quand de quelque forfait les angoisseux remords
Donnent au cœur coulpable vn million de morts :
N'esperant pas trouuer en la mer de clemence
Assez d'eau de pitié pour lauer ton offense :
La clarté du Soleil à regret regardant :
Et voulant insensé tout perdre en te perdant,
Tu conceus en ton cœur ce dessein execrable,
Rendant l'audace humaine au Ciel mesme effroyable.

Ou bien, si conduisant d'vn pas desesperé
Ta malheureuse vie au trespas asseuré,
La meurtriere fureur troublant ta fantasie
Forma quelques discours dedans sa frenaisie,
Mourons (dis-tu cruel) et fuyons au tombeau
L'odieuse clarté du celeste flambeau :

Mais voulons-nous mourir d'vne mort incogneuë?
Non, non, que tout esprit habitant sous la nuë,
Que le ciel, que l'enfer en cruauté vaincu
Sçachent par nostre fin que nous auons vescu :
Surmontons Erostrate imitans son exemple :
Il ne perdit qu'Ephese, il ne brusla qu'vn temple,
Nous, renuersons la France : et quel plus beau cercueil
Se sçauroit éleuer l'ambitieux orgueil
D'vn cœur qui rien que gloire et grandeur ne respire
Que d'enterrer sa cendre és cendres d'vn Empire?
Sus sus, erigeons-nous vn fameux monument
Es ruineux monceaux d'vn si grand bastiment.
Tant soit auantureux ce que nostre ame embrasse,
Il est en son pouuoir, s'il est en son audace.
Allons, et de ce fer grauons dans les esprits,
Que quiconque a sa vie en horreur et mespris,
Quelque petit qu'il soit, il se peut dire maistre
De celle du plus grand que le Ciel ait veu naistre.

Ainsi dis-tu, meurtrier, si le cruel dessein
Qu'vn desir de mourir t'engendra dans le sein,
Auec quelques discours s'encouragea soy-mesme
A tremper dans le sang vn si sainct diadesme.

Mais seroit-il bien vray que l'insensible acier
D'vn cœur où s'enfermoit vn esprit si grossier,
Peust former des propos ressentans vn courage
Plein d'vne ambitieuse et magnanime rage,
Que le tremblant effroy d'vn asseuré trespas
En son meschant dessein n'espouuenteroit pas,
Pourueu qu'vn iour son nom remplist toute vne histoire,
Et que sa propre mort fist viure sa memoire?
Non, il n'est pas croyable : vn plus lasche discours
T'a fait estre la honte et l'horreur de nos iours :
Mais s'il te fut versé dans l'ame par l'oreille,
Ou si le mesme esprit qui les vices conseille
L'ayant fait naistre en toy, ton cœur ja disposé
Fut depuis à poursuiure ardemment embrasé :
Le Ciel, le iuste Ciel, protecteur des couronnes,
Le sçait pour le malheur de ces ames felonnes,

Qu'on croit auoir forgé sur la tienne de fer
Ce traistre assassinat des marteaux de l'enfer :
Et de qui les conseils armans celle des Princes
Du glaiue ambitieux qui destruit les prouinces
Ainsi qu'vne furie attachee à leur flanc,
Font ce siecle de fer estre vn siecle de sang.

Ah! combien ie preuoy que nostre renommee
S'en verra desormais iustement diffamee!
Helas! si par l'arrest des destins rigoureux
Ce meurtre estoit fatal à nos ans malheureux,
Que ne s'est-il commis par les mains d'vn Tartare,
Ou d'vn que l'Ocean de nos terres separe?
Faut-il que d'vn François la traistre cruauté
En ait barbarement cet âge ensanglanté?
Soüillant d'vn tel diffame és prouinces estranges
Nostre nom deuestu de ses vieilles loüanges,
Qu'au lieu qu'il souloit estre vn surnom glorieux,
Il soit pris maintenant pour titre iniurieux :
Et qu'appeler François vn qui doit sa naissance
A d'autres regions qu'à celles de la France,
Ce soit le surnommer vn traistre, vn fausse-foy [1],
Vn mutin, vn rebelle, vn meurtrier de son Roy?

Ha! ie veux desormais, d'vn honneste mensonge,
Me vanter d'estre né sur les mers où se plonge
Le grand char du Soleil las d'auoir trop couru,
Loin des champs de la France, és riues du Peru :
Ou de ceste autre terre encor plus esloignee
A qui la loy de Christ fut naguiere enseignee [2].
Car ie me hay moy-mesme, et hay mon iour natal,
De me sentir extraict d'vn peuple si brutal,
Qui dressant des autels et des temples au vice,
Immole son Roy-mesme (horrible sacrifice)
Aux cruelles fureurs qu'il euoque d'enfer,
Puis comme d'vn bel œuure en ose triompher :

1. *Fausse-foy*. Pour ce mot, cf. supra : *portes-larmes*, et Gloss. à ces mots.

2. La Chine, probablement; c'est en 1583 que les Jésuites y commencèrent leur mission.

Au lieu que le remords de sa cruelle audace
Deust espandre à iamais du pourpre sur sa face.

Mais mon ame s'abuse, vn François n'a point fait
Entreprendre à sa main vn si traistre forfait :
Quelque Dire[1] d'enfer en homme déguisee,
Pour voir la guerre en France à iamais embrasee,
Et nous rendre odieux mesme aux peuples amis,
Sous le nom d'vn François ce massacre a commis.
Massacre que l'ardeur de nos flammes ciuiles
A grand'peine expiera par le feu de cent villes,
Et dont le sang versé la poussière baignant
Boüillonnera sans cesse, à Dieu se complaignant,
Tel que boüilloit celuy de ce grand Zacharie
Que de l'ingrat Ioas l'idolatre furie
Iadis fist expirer dessous maint coup mortel
Entre les saincts paruis du temple et de l'autel.
Cependant la douleur, le regret, le diffame
En blesse incessamment le plus vif de nostre ame,
Et nous fait en plorant iustement detester
Le siecle où nous voyons tels monstres s'enfanter.

O Dieu, que le destin m'eust esté fauorable,
Puis que i'auois à naistre en ce val miserable,
S'il m'eust fait enroller au nombre des viuans
Ou plus tost ou plus tard de six vingtaines d'ans,
Pour ne point attoucher vn siecle si barbare
Où le vice est l'habit de qui l'ame se pare,
Et triste ne voir point ce qu'auec tant de dueil
Sainct Cloud, depuis trois mois, a veu deuant son œil.

Las! outre infinis maux dont ma dolente vie
Estoit de tous costez sans tréue poursuiuie,
Falloit-il, pour combler mes malheurs de tous points,
Qu'vn si piteux spectacle eust mes yeux pour tesmoins?
Car ie l'ay veu, chetif, et souuent la memoire
En repeint en mon cœur la lamentable histoire :
M'estant tousiours aduis qu'au milieu de nos pleurs
Ie voy ce pauure Prince estouffé de douleurs,

1. Diræ, les Furies.

D'vne voix que la mort rendoit foible et cassee,
Et d'vn piteux regard dont l'ame estoit percee,
Tantost jetté sur terre, et tantost vers les Cieux,
Implorer le secours des hommes et des dieux :
La tristesse et l'horreur en nos visages peintes :
Son palais retentir de sanglots et de plaintes :
Les vns se condamner d'extrême aueuglement :
Les autres dire iniure à leur vain iugement
D'auoir si bien preueu ce qui nous faisoit plaindre,
Pour y pourueoir si mal quand il le falloit craindre.

Car en fin, que servoient à nos cœurs enchantez
Tant de sages conseils receus de tous costez,
De nous garder de ceux qui souuent sous la feinte
D'vn humble et sainct habit ont vne ame peu sainte,
Comme si l'vn d'entr'eux se fust osé vanter
De pouuoir en vertu Scæuole surmonter,
Si lorsque l'infidelle enuoyé de Megere
Pour soüiller d'vn tel coup sa dextre sanguinaire,
Estoit entre nos mains preparant ce mechef,
Nous luy seruions nous-mesme à le conduire à chef?
Nous-mesmes l'admettions en la chambre Royale ?
Et comme tous troublez d'vne yuresse fatale
Presque luy descouurions le misérable flanc
De qui son traistre acier alloit boire le sang,
Aydans à ce malheur ceux qu'vne saincte enuie
Eust faict pour l'empescher, offrir leur propre vie?
Ou suprêmes destins, arbitres de nos iours,
Que souuent vos decrets prennent d'estranges cours !
Et qu'il naist d'accidents en ces lieux lamentables
Qui vainement preueus semblent ineuitables !

Helas, il me souuient que quand son pasle corps
Fut mis à reposer en la couche des morts
l'entray dedans la chambre où le plomb qui l'enserre
Gisoit sans nulle pompe estendu contre terre,
Pendant que l'artizan à cet œuure empesché,
De maint ais resonnant l'vn à l'autre attaché
Formoit la triste chambre où la fatale marque
Des fourriers de la mort logeoit ce grand monarque.

Et lors ramenteuant que celuy dont les os
Dormoient entre les vers dedans ce plomb enclos,
Naguere estoit au monde et mon Prince et mon maistre,
Celuy d'où tout mon heur se promettoit de naistre,
Et de qui le trespas me venoit de rauir·
L'espoir de tout le bien qu'à le suiure et seruir
I'auoy peu meriter d'vn cœur si debonnaire,
Ie vey perdre à mes sens leur vsage ordinaire,
D'vn tel coup de douleur dedans l'ame frappé
Par le triste penser qui m'auoit occupé,
Que presque euanoüy ie tombay sur la place,
En paleur vne pierre, en froideur de la glace,
Et tel qu'aux yeux humains se feroit admirer
Vn marbre qu'on oirroit gemir et souspirer.

Dieu! qu'il roula de pleurs sur mon visage blesme
Quand apres ce transport ie reuins à moy-mesme,
Et quand par les ruisseaux que mon œil espandit
Ce glaçon de tristesse en larmes se fondit!
Long temps ie ressemblay ceste Nymphe affligee
Qui fut par trop pleurer en fontaine changee [1] :
Puis commençant l'humeur [2] de manquer à mon œil,
Tourné vers l'artizan ouurier de ce cercueil :
O toy (luy dy-je alors d'vne voix triste et basse)
Qui de la main celeste as receu ceste grace
D'enfermer au cercueil les os d'vn si grand Roy,
Pour Dieu, ne vueille point enuier à ma foy
L'honneur de t'assister en ce piteux office
Que luy rend maintenant ton fidelle seruice.
Permets moy de tenir le sapin que tu couds,
Que i'en touche les ais, que i'en touche les clouds :
Que ma tremblante main vn à vn te les donne,
Et que de ce deuoir en pleurant ie couronne
Les seruices passez qu'à luy seul i'ay rendus,
Et qu'helas par sa mort pour iamais i'ay perdus.
Ie l'ay seruy treize ans, dont mon attente morte,
Apres tant d'esperance, autre fruit ne rapporte

1. Biblis, sœur de Caunus.
2. Ici : les larmes.

Que ces cuisans souspirs, que cet honneur amer
De pouuoir maintenant au cercueil l'enfermer :
Et si, i'estimeray la fatale inclemence
Ne m'auoir point du tout laissé sans recompense
M'accordant ceste grace, ains beniray mon sort
De l'auoir peu seruir encor apres sa mort.

Ainsi dy-ie, et ces mots firent en mes paupieres
Renaistre derechef deux larmeuses riuieres.
Et lors, d'vn regard trouble œilladant le plancher
Qui parut à mes yeux de son sang se tascher,
Ah (dy-ie) illustre sang, les ames infidelles
D'vn peuple forcené tousiours se riront-elles
De t'auoir sur la terre impunément versé
Par le traistre couteau d'vn meurtrier insensé?
Quoi! ny l'honneur acquis aux thrônes des monarques,
Ny le respect qu'on doit à ces diuines marques
Dont le front des grands Rois viuement se grauant
Est vn tableau de Dieu respirant et viuant,
N'ayans peu démouuoir leur sacrilege rage
D'oser vn si barbare et si sanglant ouurage,
Tout ce qui peut les cœurs iustement émouuoir,
L'honneur, la piété, la raison, le deuoir,
Feront-ils point qu'au moins vne ombre de vengeance
Donne à nostre douleur quelque vaine allegeance?
O Cieux! si d'vn bon œil regardant nos autels
Vous escoutez la plainte et les vœux des mortels,
Ne vueillez point laisser l'outrageuse manie
D'vn si cruel forfait en ce monde impunie.
Cieux ennemis des cœurs pleins de desloyauté :
Vengez ce noble sang, vangez la Royauté.
La majesté du sceptre est en luy terracee :
L'image du Seigneur sous les pieds renuersee :
Tout tant que l'vniuers recognoist d'Empereurs,
Des peuples insolents regissants les fureurs,
Tous, tous sont outragez dans ce cruel outrage
Qui fait faire à sa vie vn si triste naufrage :
Et n'en vit pas vn d'eux si craint ne si puissant,
Qui luy mesme de crainte en son lict palissant

Ne doiue apprehender qu'au milieu de sa garde
Le moindre de son peuple vn iour ne le poignarde,
Si ses faits, si ses dits iniustement pesez
Ne sont tous par la vie à son gré disposez.

Et vous Rois dont la gloire en nul temps ne se passe,
Qui de ce grand empire auez fondé la masse,
C'est vous de qui ce meurtre offense la grandeur,
Sur tous ceux qui du monde habitent la rondeur :
Car ce sang espandu sans respect sur la terre,
Non par vn coup de lance és perils de la guerre,
Mais par le vil acier d'vn couteau malheureux,
C'est vostre propre sang, c'est ce sang genereux
Qui prenant source en vous, et depuis tant d'annees,
D'vn cours vainqueur du temps, vainqueur des destinees
Coulé jusques à nous par deux ruisseaux diuers
A donné tant de Rois à ce grand vniuers.
Princes dont la vertu fut au monde vn miracle,
N'estes-vous point émeuz d'vn si triste spectacle?
Ou bien si nostre sort vous estant à mespris
Ces maux ne troublent point la paix de vos esprits,
Bruslez vous point au moins d'vne saincte colere
Voyant deuant vos yeux la fierté populaire
Fouler aux pieds le sceptre, à qui l'heur de vos mains
Auoit assuietty l'orgueil de tant d'humains,
Et que vostre vertu rendit si redoutable
Aux Rois plus redoutez de ce rond habitable?
O Princes valeureux, si sans vous offenser
Vous laissez deuant vous ces outrages passer,
Vos esprits ont esteint leurs genereuses flames,
Ou le soin de la France est bany de vos ames.
Mais vn si iuste soin ne peut estre bany :
Non, vous ne lairrez point ce forfait impuny,
Ains vous en ferez choir la seuere vengeance
Sur les rebelles chefs dont l'impie arrogance
Ayant barbarement cet Estat désolé[1],
Par vn tel sacrilege en fin a violé

1. Latinisme : le verbe est mis à la fin de la proposition, après le régime.

Ce que le protecteur des iustes diadêmes
Rend venerable et saint au cœur des bestes mesmes.

Et toy, valeureux Roy, la terreur des mutins,
La gloire de nos ans, et l'heur de nos destins :
Prince à qui le grand Roy que ce plomb enuironne
En mourant resigna son sceptre et sa couronne :
Lors que ton bras armé de fer et de valeur
Aura conduit tes pas triomphans du malheur
Dans ces rebelles murs où sans peur de tes armes
Par mille feux de joye on se rit de nos larmes :
Autant que te sont chers, autant qu'ont de pouuoir
Dessus toy ton honneur, ton salut, ton deuoir,
Puny ce parricide, et dessus les coulpables
Lance de ta rigueur les traits plus redoutables
Tant que mesmes les morts deuz à ce chastiment
En fremissent de crainte au fond du monument.
Chasse alors de ton cœur ceste illustre clemence
Que l'on dit y reluire auec tant d'eminence :
Estre icy trop clement ce seroit cruauté :
Pense qu'aux Rois trop bons nuist souuent leur bonté :
Que souuent le pardon les iniures conuie :
Que punir ce forfait c'est asseurer ta vie.
Souuien toy des propos que tu tins en pleurant
A ce genereux Prince, alors que luy iurant
D'vser à le vanger le fil de ton espee
Tu luy baisois la main de tes larmes trempee.
Qu'à l'heure tout sanglant il s'offre deuant toy
Te demandant vengeance, et conjurant ta foy
De joindre en vn mesme acte autant sainct que seuere,
A l'equité d'vn Roy, la pieté d'vn frere.

Si vainqueur tu le fais les siecles à venir
S'en verront pour ta gloire à iamais souuenir,
Comme d'vne vertu que cet âge barbare
Rend en vn successeur autant belle que rare,
Ta gloire t'y conuie et les vœux infinis
D'vn million de cœurs dessous ton sceptre vnis,
Qui pour te voir l'esprit touché de ceste enuie,
D'vn zele plus ardant te consacrent leur vie.

Mais, hélas ! i'ay grand'peur que ce iuste desir
Dont maintenant tu sens la flamme te saisir,
Ne soit lors malgré toy retenu de produire
Les effects du penser que l'on voit y reluire :
Tant ie preuoy de maux s'opposer à tes vœux,
Et pour esteindre en fin tous ces rebelles feux,
Te contraindre à noyer dedans l'eau d'oubliance
Ceste iniure, et la tienne, et celle de la France.

Ainsi dy-ie accusant mon propre iugement :
Comme vn qui sçachant bien qu'il se plaint iustement,
Ne sçait en la douleur dont il se sent attaindre,
De qui c'est que sa voix iustement se peut plaindre.

COMPLAINTE

Ce n'est point pour moy que tu sors,
Grand Soleil, du milieu de l'onde :
Car tu ne luis point pour les morts,
Et ie suis du tout mort au monde :
Vif aux ennuis tant seulement,
Et mort à tout contentement.

Aussi fuy-ie à voir ton flambeau,
Depuis qu'vn exil volontaire
M'enterra comme en vn tombeau
Dans ce lieu triste et solitaire,
Où les vers de cent mille ennuis
Me rongent les iours et les nuits.

Or sens-ie combien les plaisirs
Sont amers à la souuenance,
Lors qu'en conseruant les desirs
Nous en perdons la jouïssance,
Et de combien n'auoir point eu
Est plus doux que d'auoir perdu.

Mes plaisirs s'en sont enuolez,
Cedans au malheur qui m'outrage :
Mes beaux iours se sont écoulez
Comme l'eau qu'enfante vn orage :
Et s'escoulans ne m'ont laissé
Rien que le regret du passé.

Ah! regret qui fais lamenter
Ma vie au cercueil enfermee,
Cesse de plus me tourmenter
Puis que ma vie est consumee :
Ne trouble point de tes remords
La triste paix des pauures morts!

Assez lors que i'estois viuant
I'ay senty tes dures attaintes :
Assez tes rigueurs éprouuant
I'ay frappé le Ciel de mes plaintes :
Pourquoy perpetuant mon dueil
Me poursuis-tu dans le cercueil?

Pourquoy viens-tu ramenteuoir
A ma miserable memoire
Le temps où mon cœur s'est fait voir
Comblé d'heur, de joye, et de gloire,
Maintenant qu'il l'est de tourmens,
D'ennuis, et de gemissemens?

Vois-tu pas bien qu'en ces malheurs
Qui foulent aux pieds ma constance,
Ie sens d'autant plus de douleurs
Que mon ame a de souuenance,
Et n'estant plus, suis tourmenté
Du souuenir d'auoir esté?

Helas les destins courroucez
Ayans ruïné mes attentes,
Tous mes contentemens passez
Me font des angoisses presentes :
Et m'est maintenant douloureux [1]
D'auoir veu mes iours bien-heureux.

1. Suppression du pronom impersonnel *il*; cela est très

O ma seule gloire et mon bien
Qui n'es plus qu'vn petit de poudre,
Et sans qui ie ne suis plus rien
Qu'vn tronc abattu par la foudre,
De quel point de felicité
Ton trespas m'a precipité !

Helas ! au lieu que toy viuant
Nul ennuy ne me faisoit plaindre,
Vn tel heur alors me suiuant
Que i'esperois tout sans rien craindre,
Maintenant reduit à plorer
Ie crains tout sans rien esperer.

Mais que peut craindre desormais
Quelques maux dont la vie abonde,
Vn cœur miserable à iamais
Qui n'a plus rien à perdre au monde,
Et qui viuant desesperé
Vit à tout malheur preparé.

Non non, ton trespas m'a rendu
D'espoir et de crainte deliure :
En te perdant i'ay tout perdu :
Ie ne crain plus rien que de viure :
Viure encor est le seul malheur
Qui peut accroistre ma douleur.

Car gemissant dessous le faix
Dont m'accable vne peine extrême,
Et suruiuant comme ie fais
A tout mon heur voire à moy-mesme,
Viure m'est comme vn chastiment
D'auoir vescu trop longuement.

fréquent au XVIe siècle. — Cf. Darmesteter, *op. cit.*, p. 264. Bertaut n'abuse pas de cette suppression.

SVR LA MORT DE CALERYME[1].

Six iours s'estoient passez depuis l'heure funeste
Qui cachant pour iamais le grand flambleau celeste
Aux yeux de Caleryme, enrichit le tombeau
De tout ce que la France eut iamais de plus beau :
Qu'encor ny nuict ny iour la douleur d'Anaxandre[2]
Lamentant ceste mort ne cessoit de respandre
Des pleurs et des sanglots, sans s'en pouuoir souler,
Ny ceder aux raisons qui l'osoient consoler,
Quand au fort du sommeil qui seul auec ses charmes
Enchantoit ses douleurs et le cours de ses larmes,
En songe elle parut deuant ses tristes yeux,
Telle que paroistroit vn bel Ange des Cieux
Qui descendu naguere en ces plaines mortelles,
Prendroit vn corps visible et cacheroit ses ailes :
Encor que de ses yeux les paisibles éclairs
Ne se monstrassent plus si flambans ne si clairs,
Et que dessus son front et par tout son visage
N'esclatast plus alors auec tant d'auantage
Ce teint qui rauissoit de sa viue fraischeur
A la nege des monts le prix de la blancheur.
Car le mortel ennuy dont elle estoit pressee
D'esloigner pour iamais le bien de sa pensee,
Ioint au iuste regret de voir finir ses ans
Alors qu'ils luy couloient si doux et si plaisans,
Ternissoit les rayons de sa grace premiere,
Desanimoit ses yeux de leur viue lumiere,
Et cruel violoit de son secret effort
Ce qu'auoit respecté l'œil mesme de la mort.

Si tost donc qu'Anaxandre apperceut sa figure
Sombrement éclairer parmy la nuict obscure,

1. *Caleryme*. Gabrielle d'Estrée. — Cf. Introduction.
2. Henri IV, sans doute.

Et veit ainsi languir les flammes de son œil :
O mon cœur (luy dit-il) reuiens-tu du cercueil,
Fantosme desirable à mon ame affligee,
Pour voir en quels ennuis ta mort l'a submergee?
Ou iouïssante encor de la clarté des Cieux
Viens-tu pour estancher les larmes de mes yeux,
Toy-mesme leur prouuant par ta douce presence
Qu'encor en ce beau corps l'ame fait residence,
Et que les bruits courans qui dolens messagers
Ont publié ta mort, sont faux et mensongers?

Mon ame (respondit animant sa parole
La foible et triste voix de ceste aimable idole)
Vn faux bruit de ma mort n'a point deceu ton cœur :
I'ay senty du trespas la meurtriere rigueur :
Mon corps n'est plus que terre : et ces yeux dont la flame
Sembloit donner la vie et le iour à ton ame,
D'vne eternelle nuict en la tombe couuers
Ne sont plus maintenant que le repas des vers.
Accident qui tesmoigne aux hostes de ce monde
Combien faux est l'espoir de l'ame qui s'y fonde,
Puis que rien n'est durable en ce traistre sejour :
Que la gloire y fleurit et s'y passe en vn iour :
Que la pompe et l'orgueil des beautez de la terre
Qui luit comme de l'or, se rompt comme du verre :
Et que la mort triomphe, en te priuant de moy,
De ce qu'Amour faisoit triompher d'vn grand Roy.

Mais bien que ie sois morte en l'auril de mon âge [1],
Lors qu'vn grand heur present, et l'asseuré presage
D'vn plus grand à venir fauorisant mes iours,
Me faisoit desirer d'en prolonger le cours :
Si n'ay-ie rien laissé de tant d'heur et de gloire,
Qui blesse de regret ma dolente memoire,
Et cause les souspirs au tombeau me suiuans,
Que toy mon seul espoir, et les gages viuans

1. Expression charmante que Ronsard a trouvée avant Bertaut.

Ainsi j'allais, sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
Tira d'un coup, mille traits en mon cœur.

Qui te restans de moy sont pour marque asseuree
De la parfaicte amour dont tu m'as honoree.
Vous seuls ie vous lamente au milieu du repos
Qui fait dormir en paix mes insensibles os,
Non faueurs, ny grandeurs, ny gloire, ny richesse
Dont le bien de ta grace ait comblé ma jeunesse.

Mais en me desolant d'estre absente de toy,
Ie beny d'autre part la saincte et iuste loy
Du suprême destin qui regit cet empire,
Et qui veut qu'en repos desormais il respire,
De n'auoir point souffert que l'extréme tourment
Qui pour ma seule mort t'afflige incessamment,
T'ait contraint de me suiure, ains de promettre au monde
Que le cours d'vne vie illustrement feconde
En tout l'heur qui sçauroit un Prince accompagner,
Te fera longuement sur la France regner,
Victorieux, paisible, admiré par la terre
Pour les arts de la paix et pour ceux de la guerre :
Penser que ma douleur a pour seul reconfort,
Et qui fait qu'en errant és ombres de la mort
Ie ne craindrois rien plus que d'estre accompagnee
De ceux dont i'ay regret de me voir esloignee.

Vy donc heureux au monde, et moy veufue du iour
Ie m'en vois cependant habiter le sejour
Où reposent en paix francs de soins et de peines
Les esprits deuestus de leurs robbes humaines :
Contente d'auoir peu, deuant qu'y sejourner
Pour iamais plus apres libre n'en retourner,
Voir encor ta face, et te dire moy-mesme
Le triste adieu dernier, que d'vne léure blesme
En mourant ie priay les tesmoins de ma mort
De te dire en mon nom, puis que l'iniuste sort
Qui m'auoit sans sujet ta presence rauie,
Priuoit de ce bon-heur les termes de ma vie.

Que si mes humbles vœux en larmes prononcez
Peuuent se voir encor de ton ame exaucez :
Par nos feux qui brusloient d'vne flame si pure,
Et par ta propre foy, ie te prie et coniure

De ne plus engager la saincte liberté
Que ma mort t'a renduë, à nulle autre beauté,
Qu'à celle que les dieux t'ont desja destinee
Pour attacher ton cœur des chaisnes d'Hymenee.
Accorde moy ce bien pour comble de mes vœux
Que ie sois la derniere, apres tant d'autres nœuds,
Qui t'aye estreint des laqs dont la beauté nous presse
Au volontaire joug d'vne simple maistresse.
Et quand d'autres beautez s'offriront deuant toy
Pour tenter ta constance et débaucher ta foy,
Lors que tu sentiras ton cœur prest à se rendre,
Dy soudain à part toy, repensant à ma cendre :
Les yeux de Caleryme en la tombe enfermez,
Qui ne sont plus que terre, et que i'ay tant aymez,
Defendent sans parler ceste erreur à mon ame :
Leur cendre encor aymee esteindra ceste flame.

Parlant ainsi sans feinte, et d'vn chaste mespris
Rompant tous les liens qui croiront t'auoir pris,
Tu rendras ta constance illustre et memorable,
Et feras que mon ame (autrement miserable
Pour se voir à iamais absente de tes yeux)
Egalera sa gloire à la gloire des dieux,
Quand quelque bon Genie accourant deuers elle
Luy viendra raconter l'heur de ceste nouuelle,
Car ie ne puis souffrir, sans mourir derechef,
Qu'vne autre me succede à posseder la clef
Des genereux pensers qu'Amour loge en ton ame,
Fors celle que les dieux te destinent pour femme.

A ces mots Anaxandre éclatant en souspirs :
O mon cher desespoir, ô fin de mes desirs,
Penses-tu (luy dit-il) que iamais ma pensee
D'autres nœuds que des tiens se retrouue enlacee?
Penses-tu que cet œil qui fut mon possesseur
En son fatal Empire ait onc vn successeur?
Non, non, ma triste vie en tes laqs detenuë
N'est point par ton trespas si libre deuenuë,
Que iamais elle puisse ailleurs se renchainer,
Puis qu'il faut estre à soy pour se pouuoir donner.

Ie suis et seray tien iusqu'aux fins de mon âge,
Sois-tu cendre et poussiere : et seulement l'image
De ton œil, bien qu'esteint et vaincu du trespas,
Pourra plus dessus moy, que les riants appas
De toutes les beautez qui se plairont à tendre
Des filets à mon ame afin de la surprendre.

Ie n'estois plus sensible à nul bien ny tourment
Qu'on reçoiue d'aimer, que pour toy seulement :
Et ton œil a bruslé dans le vif de sa flame
Tout ce que i'auois plus[1] de bruslable en mon ame.
Les myrtes sont pour moy transformez en cyprez :
Amour n'a plus de laqs, de flammes ny de traits
Qui puissent rien sur moy, son trophee est par terre :
La mort, et non l'amour[2] seule fera la guerre
Desormais à mon cœur, et mes ans malheureux
Me verront seulement de la tombe amoureux,
La tombe maintenant estant l'vnique hostesse
Du feu qui me brusloit et bruslera sans cesse.

Helas ! quelle beauté pourroit tant me charmer
Qu'apres toy ma chere ame il me pleust de l'aimer ?
Où trouuerois-ie plus ces viuantes merueilles,
Qui parfaites en toy n'auoient point de pareilles ?
Ce teint, ce poil[3], cet œil et ces autres beautez
Sorcieres de mes sens par mes yeux enchantez,
Qu'il ne falloit que voir pour excuser ma vie
D'estre aux loix de l'amour si long temps asseruie !

Tu m'estois comme vn port où mon esprit lassé
Des flots dont cet estat s'est veu bouleuersé,
Prenoit quelque relasche, et d'où plein de courage
Il retournoit encor s'opposer à l'orage :
Tu sçauois mes desirs, tu sçauois mes desseins :
Mon cœur ne respiroit qu'entre tes seules mains,

1. *Plus* signifie ici encore. — Cf. onze vers plus bas.
2. Ici, *Amour* est féminin ; il est masculin ailleurs. — Cf. p. suiv., v. 9.
3. *Poil,* pour cheveux. — Cf. Glossaire.

Et n'eust sçeu le destin rendre mon ame hostesse
Ny de tant de plaisir, ny de tant de tristesse,
Qu'encor ie ne sentisse et ma ioye augmenter
Et ma peine décroistre à te le raconter.

Ie tais infinis dons cachez et manifestes,
Que t'auoient départis les puissances celestes,
Et diray seulement que iamais icy bas
Nulle beauté qui tinst vn Monarque en ses lacs,
N'vsa plus doucement de l'extréme puissance
Que l'Amour luy donnoit sur son obeissance :
Que ces mains qui pouuoient maint orage émouuoir,
En rien qu'en obligeant n'ont monstré leur pouuoir :
Que tu n'auois appris de nos vains artifices
Qu'à les auoir en hayne au pair des plus grands vices :
Et qu'en fin ton esprit n'estoit rien que bonté,
Tout ainsi que ton corps n'estoit rien que beauté.

Toy seule à mon amour ayant coupé les ailes,
Tu le tenois lié de chaisnes eternelles :
Et ta seule beauté mes desirs arrestant
M'auoit fait deuenir et fidelle et constant.
Car nulle autre que toy ne plaisoit à ma veuë,
Tant fust-elle et d'appasts et de graces pourueuë :
Ou ses beautez pour moy n'auoient point de vigueur,
Et contentant mes yeux, ne tentoient point mon cœur.
Toy seule avois pour moy ces charmes et ces prises
Qui font courir fortune aux plus libres franchises,
Et l'Empire d'Amour, tant soit-il vn grand Roy,
Ne me sembloit ny grand, ny puissant que par toy.

Aussi t'auois-ie éleüe entre les plus aimables
Pour estreindre mon cœur de liens perdurables,
Trouuant heureusement en toy seule amassé
Tout ce qu'en maints sujets les dieux ont dispersé.
Las ! faut-il que la mort resolue en pourriture
Vn si rare thresor dedans la sepulture?
Quelle hayne des Cieux, apres tant de faueur
Qui m'a fait de la France appeller le sauueur,
Me poursuit maintenant, et sur ma triste vie
Darde ainsi tous ses traits de courroux et d'enuie?

Faisant d'entre mes bras par la mort arracher
Tout ce que mon esprit eust iamais de plus cher,
Et qui tant contentoit et ma vie et ma veüe,
Qu'en estant l'vne et l'autre à iamais despourueüe,
Le voir m'est superflu, car ie ne voy plus rien,
Et le viure odieux, priué de tout mon bien.

Clair astre des François, Roy iuste et magnanime,
(Luy respondit alors l'ombre de Caleryme)
Nulle hayne des Cieux poursuiuant ta valeur
Ne m'a rauie à toy pour t'emplir de douleur :
Le Ciel aime ta gloire, et sans cesse conspire
Auec tes saincts pensers pour l'heur de ton Empire :
Mais le bien de l'Estat conserué par tes mains
Veut que cedant aux vœux d'vn million d'humains,
Tu r'engages tes ans dans les nœuds d'Hymenee :
Et ie n'estois point celle à qui la destinee[1]
Auoit promis l'honneur d'estre coniointe à toy
Par les sacrez liens de la nopciere loy :
Bien que la France ait creu, veu ton amour extréme,
Que pour me faire part du Royal diadéme
Ton esprit embrasé d'vne si longue ardeur
Eleueroit ma vie à ce poinct de grandeur.

D'autres chaines d'amour, d'autres flames t'attendent,
Et ja d'entre les dieux, inuisibles, descendent
Au cœur d'vne Princesse à qui l'heur des François
Reserue ceste gloire en ses fatales loix.
Princesse qui ne cede à nulle ame qui viue
En rien dont la douceur les plus libres captiue :
Qui rend de ses beautez l'Amour mesme amoureux :
Qui nourrissant son cœur de soins tous genereux,
Ioint aux graces du corps les richesses de l'ame,
Et les vertus d'vn homme aux beautez d'vne dame.
Ie ne la nomme point, si ce n'est la nommer
Qu'auec ce peu de mots ses graces exprimer :
Car estant icy bas ses vertus sans pareilles,
Et desia ses beautez ayant de leurs merueilles

1. Allusion au mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. — Cf. les vers qui suivent, et Introduction.

Parmy toute la terre espandu leur renom,
L'ornement d'Italie est son iuste surnom.

C'est de ces chaines-là dont les astres ordonnent
Que les nœuds de Iunon de nouueau t'emprisonnent,
Pour voir naistre de toy de grands et puissans Rois
Au sceptre et de la France et des monts Nauarrois,
Voire à toute l'Europe, et presqu'à tout l'Empire
Qui sous le ioug Turquesque incessamment souspire :
Car celuy qui du monde embrasse le grand tour
Ne promet rien de moindre aux fruits d'vn tel amour.

Il s'éleue vne sale au Palais de la Parque,
Où des Dieux et des Rois le pere et le Monarque
Reserre les destins des grands de l'vniuers
Profondement grauez en des tableaux diuers,
Les vns d'or et d'argent, et les autres de cuiure,
Et les autres de fer, selon que les doit suiure
Vn sort obscur ou noble, et qu'ils sont destinez
De viure en leurs desseins bien ou mal fortunez.
Là, dans vn tableau d'or où la main de Memoire
D'vn burin eternel a graué ton histoire,
Ie leu n'a pas long temps, alors que le trespas
En ce Palais fatal guida mes tristes pas,
Que le doux fleuue d'Arne, et les champs qu'il arrouse
Te deuoient quelque iour enuoyer pour espouse
Vne belle Princesse en qui l'heur des destins
Assembloit les vertus des grands Ducs Florentins :
Et que les fruits naissans de deux si rares plantes
Estans l'vnique mort des discordes sanglantes
Qui déchirent la France, y feroient refleurir
Tous les biens que la guerre a contraints d'y mourir :
Puis receuans du ciel, apres quelque tempeste,
L'Europe en heritage, et l'Asie en conqueste
Occuperoient vn iour de leur seule grandeur
Tout ce que de ce monde occupe la rondeur,
Et feroient que la terre à leurs loix obligee
Se verroit à la fin entre eux seuls partagee.

Là, ie leu qu'il estoit de long temps arresté,
Que pour n'empescher point vn heur tant souhaitté

D'arriuer à la France, il falloit que ma vie
Me fust loin de tes yeux auant l'âge reuie :
Ne pouuant aduenir que ton ardente amour,
Moy viuante et voyant la lumiere du iour,
Te permist d'attacher les desirs de ton ame
D'vn lien nuptial aux laqs d'vne autre dame.

Et bien qu'en relisant ce dur arrest des Cieux
Quelques goutes de pleurs sourdissent en mes yeux,
Si me reconfortay-ie, au lieu d'en faire plainte,
Voyant qu'au moins ma vie auoit l'heur d'estre esteinte
Pour l'espoir d'vn tel bien, et qu'ainsi qu'autrefois
Vn grand Prince appaisant la Deesse des bois,
Sacrifia sa fille aux vœux d'vne vengeance [1],
La Parque m'immoloit aux destins de la France.

Donc, ô rare ornement des grands Rois d'icy bas,
Ne va point plus iong temps souspirant mon trespas :
Mais pense, en consolant les ennuis qui te rongent,
Que ce dueil excessif où les hommes se plongent,
Pour leurs amis esteints de tout bien se priuans,
Ne sert de rien aux morts, et peut nuire aux viuans :
Pouuant bien ta douleur plus long temps poursuiuie
T'auancer le trespas, non me rendre la vie.
Car la mobile roüe où se tourne le sort
Des humains non encor abatus par la mort,
Depuis que leur despoüille en la tombe est couchee,
Est de cent cloux d'acier pour iamais attachee,
Et la superbe main du destin rigoureux
Ne peut rien desormais ny contre eux ny pour eux.

Bien m'est-il doux de voir que pour ma vie esteinte
Quelque trait de douleur rende ton ame atteinte :
Car m'oublier si tost me voyant au tombeau,
Ce seroit tesmoigner que l'amoureux flambeau
Qui sembloit ardre en toy, n'estoit rien que feintise,
Ou qu'en vn cœur leger sa flamme estoit esprise,
Dont l'vn m'affligeroit plus que ma propre mort,
Et tous deux paroistroient te condamner à tort.

1. Allusion au sacrifice d'Iphigénie.

Mais en cedant aux loix de ta douleur extréme,
Souuien-toy de la France, et de ton diadéme,
Certain qu'en cet auguste et glorieux sommet
Ton sceptre te defend ce qu'amour te permet.
Assez as-tu pleuré mes membres froids et palles :
Conuerty le surplus de ces larmes Royales
Que respand sur ma mort ton cœur plein de pitié,
En d'autres monumens de constante amitié :
Soit preseruant mon nom d'vn oubly perdurable,
Soit donnant à mes os vn sepulchre honorable
Où l'on voye à iamais en gloire reposer
Les cendres qui t'ont peu quelquefois embraser.

Ie ne te laisse point vne insensible image
De l'air qui donnoit vie aux traits de mon visage :
Mais trois viuans portraits par le ciel animez,
Où les tiens et les miens tendrement exprimez
Font desia remarquer en ceux de leur enfance
Que d'vn Roy genereux ils ont pris leur naissance [1].
Le ciel vueille inspirer ceste heureuse Beauté
Que tu dois en ton thrône asseoir à ton costé,
De les voir d'vn bon œil, de leur estre propice,
Et d'vn cœur fauorable accepter leur seruice :
Ne les dédaignant point pour estre nez de moy,
Mais plustost les aymant pour estre issus de toy,
De qui tenir le bien et la gloire de naistre
C'est assez de grandeur à qui que ce puisse estre.
Et toy-mesme, ô grand Roy, vueille les esleuer
A tout l'heur où le Ciel leur permet d'arriuer :
Aime-les, defends-les, et d'vne amour de pere
Quelquefois les baisant souuiens-toy de leur mere
Qui desormais, helas ! hostesse d'vn cercueil
N'a plus d'yeux pour les voir si ce n'est par ton œil :

1. Ces enfants furent : César, duc de Vendôme, chef de la maison de Vendôme et appelé de son vivant *César-Monsieur*. Il était né en 1594 au château de Coucy ; puis Alexandre de Vendôme, et Henriette Catherine qui épousa le duc d'Elbœuf.

Ne peut plus les baiser si ce n'est par ta bouche :
Seul et dernier regret dont l'attainte me touche,
Apres l'extréme ennuy qui me fait lamenter
Sentant la fiere mort pour iamais m'absenter
De toy, que sans espoir de plus reuoir ta face
Pour la derniere fois auec larmes i'embrasse.
Adieu mon doux regret, le clair astre du iour
S'approchant me contraint de quitter ce sejour.

Ainsi parla l'idole, et puis comme vn nuage,
Se perdit dedans l'air au milieu de l'ombrage.

LARMES,

SVR LE TRESPAS DE FEV MADAME[1] SŒUR VNIQUE DU ROY.

Donc, ô grande Princesse, apres la vaine attente
D'vn heur qui deuoit rendre et la France contente,
Et de ton cher Espoux les souhaits accomplis,
Et tous les champs Lorrains d'allegresse remplis :
Au lieu d'auoir conceu l'espoir de l'Austrasie,
Et dissipé l'ennuy dont elle estoit saisie
Pour le mal qui sur toy redoubloit son effort,
Tu n'as finalement rien conceu que ta mort?

Donc le ciel rendu sourd à la voix de nos plaintes,
N'a point eu de nos cris les oreilles attaintes?
Ny tant de iustes vœux conceus pour ta santé
N'ont sceu par nos souspirs fléchir la cruauté
Du destin qui vouloit qu'à sa mortelle enuie
La rigueur du trespas sacrifiast ta vie?

Las! si n'estoit-ce pas vn funeste cercueil,
Ny des regrets sans fin, ny des habits de dueil,

1. Catherine de Bourbon, qui épousa en 1599 le duc de Bar, Henry de Lorraine, et mourut en 1604.

Mais vn heureux berceau, mais des chants d'allegresse,
A quoy nous preparoit l'espoir de la grossesse
Dont ta blesme langueur trompoit nostre desir,
Nous faisant embrasser auec ioye et plaisir
Ce qui deuoit en fin apres maintes allarmes,
Se terminer pour nous en vn sujet de larmes.

Ainsi quelque nouuelle annonçant le retour
Des vaisseaux que le port attend de iour en iour,
Le marchant qui pipé du ris de la fortune
Les commist à la foy des vents et de Neptune,
Pour aller deuestir tout vn bord estranger
Des thresors dont on voit les Indes se charger,
Balance en son esprit sa richesse future,
Discourt sur le voyage, en suppute l'vsure,
Prepare ses celiers, ouure ses magazins,
Et rend desia son heur pesant à ses voisins :
Quand on luy vient conter que non loin du riuage,
Par la fureur des vents la flotte a fait naufrage :
Qu'on en voit sur la mer ondoyer les morceaux :
Et qu'en fin les thresors qui chargeoient ses vaisseaux
Espars de tous costez par la plaine azuree
Ne font plus qu'enrichir les palais de Neree.

Ah que l'esprit humain discourt ignoramment
Quand son propre desir conduit son iugement !
On croyoit que ton mal, vtile à ta prouince,
Animoit dans tes flancs quelque genereux Prince
Que l'heur et la grandeur suiuroient d'vn mesme pas,
Et le cruel plustost auançoit ton trespas,
Et fraudant nostre espoir donnoit tout au contraire
Non la vie à l'enfant, mais la mort à la mere.

Que ne dismes-nous point rendans graces aux dieux,
Quand vn si doux abus vint essuyer nos yeux?
Et voyans maintenant ceste menteuse fainte
Changee en tels sujets de douleur et de plainte,
Que ne disons-nous point tançans la cruauté
Du sort qui rend tes ans finis en leur esté?
Nous nous plaignons du ciel presque auec des blasphemes
Accusons le destin : nous accusons nous mesmes :

Et sans fin maudissons l'erreur de ce penser
Qui faisoit loin de toy les remedes chasser,
Et tant choyer en vain la vie encor à naistre,
Qu'on s'est rendu meurtrier par la crainte de l'estre.

Mais ces tristes effects de cuisante douleur,
Ne nous seruent de rien contre nostre malheur :
Car ny te lamenter ne te rend point la vie [1],
Ny n'allege l'ennuy dont ta mort est suiuie :
Et les pleurs que nos yeux versent incessamment
Tombent autant en vain qu'ils tombent iustement.
Cependant, ny sentir qu'ils nous sont inutiles
Ne fait point nos regrets en estre moins fertiles,
Ny penser que les cieux l'ont ainsi disposé
Ne rend point pour cela nostre mal appaisé :
Car en estant la cause et si iuste et si grande,
La raison parle en vain et le dueil luy commande.

O combien les vertus qui te faisoient aimer
Nous rendent maintenant leur souuenir amer,
Et que ces dons du ciel qui te seruoient de charmes
Font sourdre en nostre cœur de souspirs et de larmes !
La Royale bonté de ton cœur genereux
Nous remplit maintenant de regrets douloureux :
Ta courtoisie aigrit l'ennuy qui nous consume,
Et ta propre douceur nous repaist d'amertume :
Pensans en quel degré de faueur et de prix
Viuoient aupres de toy les excellents esprits,
Et ceux que la vertu combloit des viues graces
Qui les vont éleuant d'entre les ames basses.
Les Muses tous les iours pleurent s'en souuenant :
Et d'âche et de cyprés leur teste couronnant,
Monstrent par leurs souspirs combien tu leur fus chere,
Ou soit comme leur sœur, ou soit comme leur mere.
Car tu fus l'vn et l'autre autant que leurs beaux arts
Le pouuoient esprouuer en ce regne de Mars :
Et tantost ta faueur donnoit vie à leur gloire,
Presque les allaitant comme une autre Memoire :

1. *Car ny te lamenter ne.....* — Cf. Darmesteter, *op. cit.*, p. 288.

Tantost toy-mesme assise entre les lauriers verds,
Et de ton propre stile y grauant de beaux vers,
Tu te faisois paroistre vne nouuelle Muse
Où l'ame d'Apollon se monstroit tout' infuse.
Que s'il te plaisoit lors animer de ton chant
Le luth que sçauamment ta main alloit touchant,
Les esprits attirez sur le bord de l'oreille
Estoient sans iugement s'ils restoient sans merueille[1] :
Et si lors Calliope eust enuié ta voix,
Apollon tout de mesme eust enuié tes doigts.

Ie tais mille autres dons d'esprit et de courage
Qu'il pleust encor au ciel t'octroyer en partage,
De peur d'exprimer mal leurs celestes couleurs
En vn tableau tout peint de la main des douleurs :
Et diray seulement, le grauant sur ta cendre,
Que ce que ta grandeur te souloit faire rendre
De respect et plus digne et plus iustement deu,
Tes vertus meritoient qu'on te le vist rendu.

Or sont pour tout iamais sur la terre eclipsees
Ces lumieres d'honneur, astres de nos pensees,
Sans espoir de les voir apres quelque saison
Esclairer de nouueau nostre humain horison.
L'impitoyable mort, la mort inexorable
A couuert leurs rayons d'vne ombre perdurable :
Et l'eternel silence en fin a cacheté
Ces leures qui rendoient nostre esprit enchanté :
Ne nous restant plus rien de leurs graces estaintes
Sinon le souuenir, les regrets et les plaintes :
Piteux restes de toy, mais gardez cherement,
Et de qui si la garde apporte du tourment
Aux cœurs que tu liois d'vne humble seruitude,
La perte s'en verroit pleine d'ingratitude.

Face donc le destin ce que peut sa rigueur,
Tousiours ton souuenir viura dans nostre cœur :
Car quelque amer ennuy qu'il cause à la pensee,
La fidelle memoire en sera moins blessee

1. C'est à dire sans admiration, sans s'émerveiller.

Des douleurs dont vn cœur peut estre tourmenté,
Que l'oubly n'en seroit marqué d'impieté.

Cependant, genereuse et Royalle Princesse,
Reçoy pour vrays tesmoins du dueil qui nous oppresse
Te voyant enfermee en la nuict du cercueil,
Ces pleurs coulans du cœur par les sources de l'œil,
Et ces dolents souspirs que nostre ame affligee
Paye au iuste deuoir dont elle est obligee,
Non moins à la vertu qui fleurissoit en toy,
Qu'au tiltre glorieux de Sœur d'vn si grand Roy
Qu'est celuy que le sang et l'heur de la naissance
T'ont octroyé pour frere, et pour pere à la France.

Si le bandeau mortel qui te couure les yeux
Te laissoit remarquer ce qu'on fait sous les cieux,
Tu verrois ce Monarque affligé de ta perte,
Ayant tousiours la bouche aux complaintes ouuerte,
Et son auguste Espouse, et les Grands auec luy,
En vestemens de dueil se voiler tous d'ennuy :
Non par deuoir sans plus ou comme par coustume,
Mais le cœur destrempé d'vne vraye amertume,
Et telle que la gouste en ses plus tristes soings
Vn qui se plaint soy-mesme, et pleure sans témoings.

Tu verrois d'autre part ce bon Duc ton beau pere
Que la Lorraine adore, et la France reuere,
Deplorant iour et nuict ta mort et son malheur,
Se monstrer non beau pere, ains pere en sa douleur.
Mais tu verrois sur tous celuy dont Hymenee
Tenoit en tes liens la vie emprisonnee,
Percé dedans le cœur du trait le plus poignant
Qui face point saigner vne ame en l'attaignant,
Descouurir par les pleurs qui baignent sa complainte
Combien sent de torments vne amour chaste et sainte,
Quand de la palle mort les lamentables coups
Viennent trencher ses nœuds lors qu'ils semblent plus doux
Tu verrois son ardeur estre encor toute flame,
Et faire prononcer des discours à son ame
Qui forceroient la Parque à te rendre le iour,
Si la mort entendoit le langage d'amour.

Et lors le piteux son de ses plaintes ameres
Qui mesle à ses regrets ceux des Princes ses freres,
T'ayant fait souspirer sa constante amitié,
Tu verrois quant et quant auec quelque pitié
Plaindre autour de ton corps tes dames desolees,
De longs habits de dueil funebrement voilees :
Et contre le cercueil où reposent tes os
Faire vn triste concert de cris et de sanglots.

Finalement tes yeux destournants leurs prunelles
Sur nous tes seruiteurs plus constamment fidelles,
Tu nous verrois payer en pleurs ensanglantez
Ce que nous confessons deuoir à tes bontez,
Et monstrer par l'ennuy qui nos cœurs tyrannise,
Combien sont esloignez de fard et de faintise
Les seruices qu'on rend sans espoir d'aucun bien,
Et lors que de les rendre il ne sert plus de rien.

Mais le voile eternel de la nuit qui t'enserre
Endormant tout le soing des choses de la terre,
En interdit la veuë aux yeux qu'il a bandez,
Et nous ne pleurons point pour estre regardez :
Ains pour en satisfaire à la iuste contrainte
De l'extrême douleur dont nostre ame est attainte,
Voyant rauy du monde au milieu de son cours
Vn vif astre d'honneur éclairant à nos iours,
Et conuertye en cendre vne parfaicte image
De franchise, de foy, de douceur, de courage :
Que la mesme bonté sembloit presque animer :
Que voir c'estoit cognoistre, et cognoissant aymer :
Et que le ciel rendit en vertu sans seconde,
Faisant de deux phenix vn doux prodige au monde.

C'est pourquoy gemissants nous plaignons à-par-nous
Non nostre seule perte, ains la perte de tous :
Et plaignons d'autant plus ce mal-heureux naufrage,
Qu'en vn si lamentable et sensible dommage,
Tous ayans part au mal, et nous le pleurants seuls,
Nous pleurons maintenant et pour nous et pour eux.

Aduienne quelque iour que nos pleurs nous acquittent
De ce que tes bontez et ta grace en meritent :

Aduienne que le ciel nous empesche de voir,
Ces gemissants regrets, ces larmes de deuoir,
Enfants d'vne douleur mortellement amere,
N'estre pas estimez dignes fils de leur mere :
Et que la France mesme à qui ta dure mort
Conforme l'Austrasie en dueil et déconfort,
Quelque voile d'ennuy dont elle soit couuerte,
Ne trouue point sa plainte inegale à sa perte.
Car chacun la cognoist et la va gemissant,
Mais nul ne la gemit comme la cognoissant,
Fors celuy qui pressé d'vn ennuy perdurable
Croit la deplorer moins qu'elle n'est deplorable.

ÉPITAPHES

EPITAPHE
DE
MESSIRE CHRISTOPHLE DE THOV[1],
PREMIER PRESIDENT
EN LA COUR DE PARLEMENT.

APRES auoir long-temps heureusement porté
Dans vn corps vif et sain vne ame viue et saine[2],
Le premier en estat d'vne Cour souueraine,
Et le second à nul en prudence et bonté :

En fin, venu le iour à ses ans limité,
Icy le grand de Thou fit reposer sa peine,
Pour la celeste vie abandonnant l'humaine,
Et trouuant pour le temps l'heureuse eternité.

Incoupable en sa vie, en sa mort admirable
Il s'est tousiours fait voir à soy-mesme semblable,
Tant que mesme en l'orage il sembloit estre au port.

O Seigneur tout-puissant, octroye à mon enuie
Ou pour mourir heureux vne aussi sainte vie,
Ou pour reuiure au Ciel vne aussi belle mort.

1. Le père de l'historien.
2. « Mens sana in corpore sano. »

ELEGIE.

SUR LE TRESPAS DE FEU Mr DE NOAILLES[1].

Passant, ce peu de terre enferme en ses entrailles
Le froid et palle corps du vaillant de Noailles
A qui rien en vertu ne fut oncques pareil,
Tout ainsi qu'en clarté rien ne l'est au Soleil :
Soit qu'on admire en luy les graces naturelles
Qui seruent d'ornements aux beautez corporelles,
Soit celles dont la gloire embellit les esprits,
Et de qui le labeur est le maistre et le prix.
Il estoit beau, courtois, eloquent, agreable,
Sage en ses actions, en ses dits veritable,
Magnanime, discret, plein d'extrême valeur,
En son bon-heur modeste, et constant au malheur :
Bref, afin qu'en courant ses merites ie passe,
Il estoit si parfait qu'il rendoit de sa grace
(Comme du rare honneur de ce temps vicieux)
Toute femme amoureuse et tout homme enuieux.

Apollon le premier enseigna son enfance,
Ornant de ses beaux arts sa future vaillance :
Puis Mars en print la charge, et parmy ses hazards
L'instruisit au mestier des plus braues Cesars.
Combien il profita sous l'vn et l'autre maistre,
Parlant et combattant il le faisoit parestre,
Ses eloquens discours monstrans qu'il n'auoit pas
Moins de sçauoir au front que de valeur au bras.
Ce qu'il eust bien fait voir és dernieres allarmes
Où la France a versé tant de sang et de larmes,

1. Il s'agit probablement ici de Charles dit le beau Noailles, fils d'Antoine, né le 5 décembre 1560, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, prieur de Sainte-Livrade, ensuite gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi le 7 décembre 1581 ; capitaine de cent chevau-légers, le 2 avril 1585 ; il mourut peu après sans avoir été marié. (La Chesnaye, t. 14, p. 975.)

Estant donné pour chef à cent cheuaux legers
Resolus de le suiure au plus fort des dangers :
Mais comme la fureur de ces flammes ciuiles
S'allumoit par nos champs, s'allumoit en nos villes :
Et comme, plein d'ardeur, il dressoit ses apprests
Pour gaigner vne palme entre tant de cyprés :
Le feu d'vne querelle allumé d'vn outrage
Alla de ses voisins embraser le courage,
Qu'en essayant d'esteindre, vn plomb qui s'élança
Vomy par vn mousquet le front luy transperça.

D'vn trespas si cruel la douleur fut extrême :
Apollon le plaignit, Mars le plaignit luy-mesme,
Outre infinis esprits atteints d'vn iuste dueil
De voir la vertu mesme aller dans le cercueil.
Et toy-mesme, ô belle ame, il est aussi croyable
Qu'en pleurant tu sortis d'vn logis tant aymable,
Non pour le seul regret de si tost dire adieu,
Mais pour ne t'en voir pas sortir en autre lieu.

Tu voulois que ce fust au choc de deux armees,
Des flammes de Bellonne ardemment allumees,
Où cent corps ennemis par ta main abbatus
Se verroient et de vie et d'armes déuestus :
Non pas en vne guerre, helas, si peu guerriere :
Sans faire à tout le moins que l'audace meurtriere
Achetast ceste mort vne goutte de sang,
Au lieu qu'elle deuoit en couster vn estang.

Mais, ô cœur genereux, mets fin à ta complainte
Si tu pleures ta vie en si jeune âge esteinte :
Car ta vie est parfaite, encore que d'effect
Le cours de tes beaux ans n'ait pas esté parfaict.

Bien as-tu peu vescu si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescrit par la nature,
Et non à ce qui fait qu'aux astres s'esleuant
On se rend à soy-mesme à iamais suruiuant :
Mais la seule vertu donne vie à la vie :
Et l'homme fayneant qui sans l'auoir suiuie
Voit par le cours des ans tout son poil argenté,

N'a pas long temps vescu, mais longuement esté.
Ainsi vit quelque chesne à qui l'honneur de l'âge
Acquiert la primauté des arbres d'vn bocage :
Mais malheureux celuy qui priué d'vn beau nom
Viuant laisse ignorer s'il est viuant ou non.

Puis ta belle memoire encor viue sur terre
A ta cruelle mort fait sans cesse la guerre,
Et ja triomphe d'elle au cœur de la Beauté
Qui dans les fers d'Amour pressa ta liberté.
C'est celle qui rendant ta memoire ainsi viue,
Garde qu'à l'eau d'oubly iamais elle n'arriue :
Et fait que ton renom affranchy du tombeau
Volle plus que iamais au monde entier et beau.

Elle auroit volontiers à ta cendre bruslee
Fait son propre estomach seruir de Mausolee,
Mais la loy du cercueil s'opposant à son vœu,
A faute de ta cendre elle boira ton feu.
Ie dy ce feu diuin d'amour sainte et parfaite
Qui viuant te brusloit d'vne flame secrette :
La raison commandant qu'vn feu dont la vigueur
S'engendra de son œil, se conserue en son cœur.

Las ! si tost que ta mort luy touche la pensee,
Elle plaint et lamente, et de dueil oppressee
Maudit autant la Parque en ses funebres cris,
De ne la prendre pas, comme de t'auoir pris.
Elle reproche au Ciel vn coup si deplorable :
Et souuent ne sçachant en son cœur miserable
Que c'est qui comme cause en doit estre accusé,
Elle en accuse tout comme l'ayant causé.

Mais conter les propos que sa plainte souspire,
Il n'appartient à nul de tout ce grand empire
Que la sphere de l'air ceint d'vn si large tour,
S'il n'est plus qu'eloquent en la langue d'Amour.
Ainsi plorent les Dieux, si l'on peut sans blasphême
Prononcer que l'Amour fait pleurer les Dieux mesme :
Ses eternels souspirs son dueil vont tesmoignant,
Et seruent de parole à son cœur se plaignant :

Mais moy qui de nature, et par vn long vsage,
Des souspirs amoureux entens bien le langage,
I'apprens d'eux qu'vn amant, en ce siecle si faint,
Viuant fut bien aymé qui mort est ainsi plaint.

DE Me LVGOL.

Icy repose en paix la despoüille mortelle
D'vne ame que le Ciel forma sur le modelle
Du plus parfait esprit et plus riche en vertu
Que le corps d'vne dame ait iamais revestu :
Ame qui ne sembloit habiter sur la terre
Que pour mener au vice vne eternelle guerre,
Et monstrer aux esprits errants en ces bas lieux
Comme il faut viure au monde afin de viure aux Cieux
Tant l'honneur qui luisoit és charmes de sa grace
L'esloignant des defauts d'vne ame vile et basse,
Allumoit en son cœur de genereux desirs,
Et luy faisant haïr les vicieux plaisirs,
Ornoit par sa beauté conjointe à sa sagesse,
Des fruits de sa vertu la fleur de sa jeunesse
Fruits que l'iniuste sort n'a point laissé meurir,
Flevr qu'en son beau Printemps la Parque a fait mourir,
De peur que sa vertu croissant quand et sa vie
N'acquist l'estre immortel dont la gloire est suiuie
Au corps qu'elle animoit, et n'affranchist ses ans
Du tribut que la mort prend sur tous les viuans.

Aussi vit-on qu'en crainte, et d'vne main tremblante
Elle arracha de terre vne si belle plante,
Et monstra qu'esteignant ce rayon de beauté
Elle auoit en horreur sa propre cruauté.
Bien qu'elle ne confesse auoir esté cruelle
A nul sinon à ceux qu'elle a separez d'elle,
Non à ce bel esprit qui d'vn vol plus dispos
Est entré par la mort au celeste repos,

Où maintenant il vit, si de son corps deliure
Iamais belle ame et sainte y merita de viure[1].

Or toy qui plains sa mort, ne sois point estonné
D'auoir veu ce beau iour à midy terminé :
Ainsi le veut la loy prescrite à la nature :
Tousiours le plus beau temps est celuy qui moins dure :
Mais les fleurs de vertu regnent plus d'vn Printemps,
Et ceux qui viuent bien viuent assez long temps.

SUR LE TRESPAS

DE MONSIEUR DE MOUCHY LE JEUNE[2].

Vn courage trop grand, vne trop grande iniure,
Vn genereux desdain brauant trop le malheur,
Fist que Mouchy le jeune en sa premiere fleur
Enferma ses beaux ans dans ceste sepulture.

Passant, ne t'enquiers point quelle en fut l'auanture,
Ne renouuelle point nostre antique douleur :
C'est assez de sçauoir que sa propre valeur,
Et non son aduersaire en priua la nature.

Ils cheurent tous deux morts sur la terre estenduz,
Mais l'autre et de souspirs et de pleurs espanduz
Impetra de Pluton qu'il reuist la lumiere :

Où luy trop courageux qui sçauoit mieux garder
Sa vie en combattant que de la demander,
Ayma mieux rester mort que viure par priere.

1. *Jamais belle âme et sainte,* etc., construction bizarre pour *jamais belle et sainte âme.* Les vers qui suivent sont empreints d'une mélancolie résignée, très poétique.

2. Ce doit être l'un des fils de Enguilbert de Clausse, seigneur de Mouchy.

DE Mr DE CLERMONT D'ANTRAGUES.

Celuy de qui le corps repose en ceste place
Ne fut pas seulement d'antique et noble race,
Mais eut l'ame enrichie et l'esprit ennobly
Des plus rares vertus qui surmontent l'oubly,
Si la Foy, la Bonté, la Valeur, la Sagesse,
Sont l'ennoblissement de la mesme noblesse.
Car celuy qui soustient l'vniuers en sa main
Ne renferma iamais dedans vn corps humain
Vn esprit plus accort, plus exempt d'artifice,
Ny plus ferme et constant en la haine du vice.
Et quant à sa valleur, maints perilleux endroits
En ont fourny de preuue aux yeux de deux grands Rois,
A qui d'vn cœur fidelle il consacra sa vie,
Et pour qui sa vertu du malheur poursuiuie,
Vengeant l'vn, suyuant l'autre, et tallonnant ses pas,
Dessus les champs d'Yury rencontra le trespas,
Au regret de son Prince et de toute la France
Qui reuerant sa foy conjointe à sa vaillance,
L'honora pour sa gloire et nostre reconfort,
De charges en sa vie, et de pleurs en sa mort.

Or n'est-il plus que cendre, et sa belle memoire
Seule dessus la Parque a gaigné la victoire,
Le faisant derechef au monde reuenir
Pour y viure sans cesse en nostre souuenir,
Tout ainsi qu'à iamais il reuit dedans l'ame
De celle que les Cieux luy donnerent pour femme,
Qui cherissant la tombe où reposent ses os
Comme vn lieu qui retient son propre cœur enclos,
L'enrichit de ce marbre, et dans sa sepulture
Pres de luy se prepare vne maison future :
N'ayant autre plaisir fors celuy d'esperer
Que la mort quelque iour l'y fera demeurer,
Et que la mesme ardeur qui les souloit esprendre,
Ayant conjoint les feux, en conjoindra la cendre.

SUR LES CŒURS ENSEMBLE INHUMEZ DE MADAME ET MADEMOISELLE DE BOURBON[1].

Icy gisent les cœurs de deux grandes Princesses
(Maintenant deux esprits de leurs corps deuestus)
Qui de la bonté mesme ont esté les hostesses
Et qui n'ont rien prisé que les seules vertus.

Toutes deux ont iouy d'vne illustre fortune,
Sans voir nul Hymenee accompagner son cours,
La loy des vœux sacrez le defendant à l'vne,
Et le trespas à l'autre en l'auril de ses iours.

L'vne apres ceste vie esperant la seconde
A tellement vers Dieu leué l'ame et les yeux,
Qu'au monde elle a vescu comme estant morte au monde,
Afin que de la terre elle achetast les Cieux.

L'autre à qui maint desastre a long temps fait la guerre
Par effect a monstré que son cœur mesprisoit
Le soin de voir son corps plaire aux yeux de la terre,
Puis qu'à son chaste esprit la terre déplaisoit.

De l'auguste maison qui commande à la France
L'vne et l'autre nasquit entre les voluptez :
Mais que sert aux mortels la Royale naissance
Contre ce qui destruit et Rois et Royautez?

1. Ce serait une erreur de croire qu'il s'agit ici de la mère et de la sœur de Henry IV. Le nom de madame et mademoiselle de Bourbon est porté par les filles des princes de la maison de Bourbon-Vendôme et de Bourbon-Montpensier; elles s'appellent madame quand elles sont abbesses et mademoiselle quand elles sont à marier. La « Madame de Bourbon » dont parle Bertaut doit être une des six sœurs d'Antoine de Bourbon, mais une sœur non mariée (voir strophe 2, vers 2), probablement *Renée*, abbesse de Chelles. — Quant à notre « Mademoiselle de Bourbon », elle serait la fille d'un

Deuotieux Passant qui vois combien peu durent
Les dons que l'vniuers tient pour souuerain bien :
Qui vois ce qu'elles sont, qui sçais ce qu'elles furent,
Apprens de leur trespas à te resoudre au tien.

Apprens de leur grandeur, à qui la loy mortelle
S'est permis de monstrer la puissance du Sort,
Qu'icy bas rien ne peut sur la mort temporelle
Ce que peut la vertu sur l'eternelle mort.

Apprens, lisant ces vers, que nostre ame se trompe
En l'amour des grandeurs dont le desir la poind :
N'estant rien deuant Dieu le monde ny sa pompe,
Non plus qu'au prix du Ciel la terre n'est qu'vn point.

Bien monstra de le croire estant encor en vie
Le saint couple des cœurs gisans en ce cercueil :
Tant on vit leur grandeur d'humilité suiuie,
Et leur ame impoluë aux venins de l'orgueil.

Reuere ceste humblesse, et si tu peux l'imite,
D'vn constant souuenir à par toy repensant
Que la porte du Ciel est estroite et petite,
Et qu'on n'y peut entrer sinon en se baissant.

DE Mr DE L'ARCHANT[1].

Si ce sont les vertus des hommes remarquables
Qui rendent à iamais leurs tombes venerables,
Et non pas le porphyre ou les marbres grauez
Qu'on voit superbement sur leur cendre esleuez :

des ducs de Montpensier (ou de Louis II ou de François, fils de Louis II). — Voir Le Père Anselme, *Hist. généalog. de la maison de France*, et Duchesne, *Hist. de la maison de Bourbon*.

1. De la famille de Grimonville (Normandie), Nicolas de Grimonville L'archant fut capitaine des gardes du corps de Henri III. Il était l'ami de Bussy d'Amboise, qui l'appelait « mon frère ». — Cf. *Mém. de Marguerite de Valois*, p. 141.

Le corps que ce tombeau dans son giron enserre,
Tout conuerty qu'il est en insensible terre,
Ornant ce que l'on croit luy seruir d'ornement,
Doit faire à l'aduenir luire son monument
Du lustre des vertus qui viuoient en son ame
Pendant que de ses iours il prolongeoit la trame :
Le Ciel l'ayant voulu richement decorer
De tout ce que jadis on souloit reuerer
Comme effects de constance et grandeur de courage
En ces nobles Heros cogneus du premier âge :
Soit qu'on ayme vn esprit qui plein de liberté,
Fuyant d'estre flatteur, fuyant d'estre flatté,
Suit la verité seule, appris à la defendre,
Et se plaist à la dire, et se plaist à l'entendre :
Soit qu'on esleue au Ciel les actes genereux
D'vn cœur vrayment François, et vrayment valeureux,
Qui d'honneurs immortels rendant sa vie ornee,
Au sanglant lict d'honneur en fin l'a terminee :
Soit qu'en ce siecle ingrat, et barbare, et sans foy,
L'on estime vn sujet qui fidelle à son Roy
Vueille à clos yeux pour luy courir toute fortune,
Et dont en diuers sors l'ame est tousiours toute vne,
Sans qu'aucuns accidents la puissent démouuoir
De l'immortel soucy qu'elle a de son deuoir.

Car si iamais esprit abborra la feintise,
Fist en tous ses propos reluire sa franchise,
Resista constamment aux assauts du malheur,
Eut le courage armé de force et de valeur,
Fut fidelle à son Prince, et d'vn cœur magnanime
Hait[1] l'ingratitude, et la tint pour vn crime,
Les astres ont voulu que c'ait esté celuy
De qui le corps sommeille en ce funebre estuy.
Tesmoins les accidents dont le cours de son âge,
Passé tantost en calme et tantost en orage,
A veu la destinee exercer sa vertu,
Sans voir d'aucun malheur son courage abbatu :

[1] Compte pour deux syllabes.

Tesmoins les champs de Dreux où sa jeune vaillance
Offrit ses premiers fruits sur l'autel de la France :
Tesmoins ceux de Hongrie où le braue Germain
Rougit du sang des Turcs sa valeureuse main :
Puis ceux de sainct Denys : puis ceux que la Charante
Pres de Iarnac arrouse : et la plaine sanglante
Où se sied Moncontour : et les rouges sillons
Que le combat d'Yury sema de bataillons :
Outre infinis assaux dont nos rages ciuiles
Ont saccagé l'orgueil des plus superbes villes,
Et qui dedans la tombe à la fin l'ont mené :
Le malheur ayant fait qu'au siege infortuné
Qui pressoit de Roüen la muraille rebelle,
L'effort d'vne sortie, et la meurtriere gresle
Des balles qu'eslançoient les mousquets ennemis,
Luy foudroya le pied, d'vn coup qui s'est permis
Sur son estre mortel, ce qu'vn trait homicide
Se permist sur celuy du vaillant Æacide,
Le Ciel les égallant, par vn mesme malheur,
En espece de mort aussi bien qu'en valeur.

Or quiconque sois-tu que vers sa sepulture
A conduit le dessein ou la seule auanture,
Et qui dedans le marbre éclairant à l'entour
Vois luire les effects de la constante amour
Que sa chere moitié ranimant sa memoire
Porte encore à ses os, à son nom, à sa gloire :
Auec quelques regrets lamente son trespas :
Ou bien, s'il t'est donné de conduire tes pas
Dans la trace d'honneur qu'il a tousiours suiuie,
Ne pleure point sa mort, mais imite sa vie.

POUR ESCRIRE
SUR LE TOMBEAU DE Mr DE GIURY[1] :
AU NOM DE Mr LE COMTE DE CHEUERNY SON BEAU FRERE.

Guerrier qui te rendant si fameux par la terre
Es de tous admiré, mais de bien peu suiuy :
Sage Achille François qui viuant m'as seruy
De conduite et d'exemple aux hazards de la guerre :

Ie preuoy qu'enfermant au sein de ceste pierre
Ton cœur qui me resta quand la mort t'eust rauy,
Les vaillans y viendront honorer à l'enuy
Et sa muette cendre et le lieu qui l'enserre.

C'est pourquoy quelque ioye adoucit mes regrets,
Et fait que mainte fleur rit parmy les cyprez
Qui de mon iuste dueil te rendent tesmoignage.

Puisse-ie, ô grand guerrier, ta vertu m'inspirant,
Tesmoigner par effect que tu m'as en mourant,
Aussi bien que ton cœur resigné ton courage.

SUR LES CŒURS
DE TROIS GENTILS-HOMMES
INHUMEZ ENSEMBLE.

Passant, ce peu de marbre auarement enserre
Les cœurs enseuelis de trois proches parens,
Tous trois morts en trois ans en trois actes de guerre,

1. Anne d'Anglure de Givry (1560-1594), célèbre capitaine et fidèle ami de Henri IV, se distingua durant les

Tous trois pareils en Sort, et tous trois differens :
Car l'vn perdit la vie au fort d'vne bataille,
Noyé dedans son sang coulant de toutes parts :
L'autre au front d'vne ville assaillant sa muraille :
L'autre en defendant vne et gardant ses rempars.
Ils bruslerent tous trois d'vne commune flame
Dont la sainte vertu fut l'vnique flambeau :
Leurs trois corps en viuant n'eurent qu'vne mesme ame :
Leurs trois cœurs estans morts n'ont qu'vn mesme tombeau

SVR LA MORT

DE LA FILLE DE Me DE LA BARRE.

Les rayons de vertu trop clairs et trop luisans
Qu'on te voyoit espandre en de si tendres ans,
Deuoient estre à nos cœurs vne preuve asseuree
Qu'vne bien fraisle vie et de courte duree
Te tiendroit (ô belle ame) attachee icy bas
Aux nœuds qui sont tranchez par la faux du trespas.
Le froid gele les fleurs qui trop tost s'enhardissent
D'annoncer la saison où les prez s'en tapissent,
Et nul fruit trop tost meur ne se voit arriuer
Iusqu'au retour des mois successeurs de l'Hyuer.
Car la fiere rigueur du Sort inexorable
Qui ne veut rien d'heureux au monde estre durable,
Semble auoir ordonné que pour vn chastiment
D'estre trop tost parfaict on ne soit qu'vn moment.

Qui iamais veit éclorre en l'auril de l'enfance
Tant de fleurs de bonté, de douceur, de constance,

guerres de Henri IV contre les Ligueurs. Il fut tué devant Laon, au mois de juillet 1594 ; il avait épousé, l'année précédente, Marguerite Hurault, fille du chancelier de Chiverny. — Voir *Le tombeau de feu M. de Givry, dédié à madame de Givry*. Paris, 1594, in-12 (pièces de Durant, Passerat, Richelet, Du Peyrat, etc.).

D'humilité, d'honneur, d'esprit, de pieté,
De libre modestie, et de sage gayeté,
Comme tes douces mœurs auant l'âge polies
Mesme en tes petits ieux s'en monstroient embellies?

Amour qui te voyoit ton âge surpasser,
Et beauté sur beauté tous les iours amasser,
Desia se preparoit à de nouueaux trophees,
Qu'en rendant de desir mille ames eschaufees
Tu luy ferois dresser des plus superbes cœurs
Surmontez par les traits de tes douces rigueurs.
C'est pourquoy maintenant il souspire et lamente
De voir comme la mort a frustré son attente :
Et le trauaille tant le despit et l'ennuy
Qui d'vn coup si cruel se sont éclos en luy,
Qu'il la feroit mourir pour estre vangé d'elle,
Si le Ciel permettoit que la mort fust mortelle.

Mais que nous seruiroit qu'Amour s'en fust vangé,
Si pour cela ton corps en la tombe logé
N'en peut pas ressortir pour reuoir la lumiere,
Vne eternelle nuict luy couurant la paupiere?
La mort sent elle-mesme vn poignant repentir
D'auoir osé si tost tes beaux iours amortir :
Mais voyant luire en toy plus d'effects de sagesse
Qu'en plusieurs dont le poil se blanchit de vieillesse,
Et tes aimables mœurs n'auoir rien d'enfantin,
Elle a pris pour le soir de tes iours le matin :
Et se trompant a creu que ton ieune visage
Dissimulant tes ans luy mentoit en ton âge :
Tant que de ceste main qui tout desole et perd
Elle a cueilly pour meur vn fruit encore verd.

Mais si quelque douleur hors d'icy t'a suiuie,
D'auoir perdu si tost les plaisirs de la vie,
Ou si d'auoir quitté ces miserables lieux
Quelque regret attaint ceux qui viuent és Cieux,
Reçoy pour reconfort de l'ennuy qui te presse,
Que la plus genereuse et plus sage Princesse
Que veirent onc du ciel les grands yeux du Soleil,
Vnique Sœur d'vn Roy qui n'a point son pareil,

Et qui vit elle-mesme icy bas sans égale,
Accusant la rigueur de ton heure fatale,
Te souspire et regrette, et par l'extréme soin
Qu'elle a de t'éleuer ce tombeau pour tesmoin
Du sanglant desplaisir dont ta mort l'a blessee
Monstre combien ton nom est vif en sa pensee :
Honneur qui vaut le bien d'auoir passé le cours
Des vieux ans de Nestor en richesse de iours.

SVR LE COEVR

DE Me LA DUCHESSE DE MONBAZON[1].

Les plus rares vertus dont on prise l'exemple
Logeoient dedans ce cœur en vn corps ieune et beau:
Mais ainsi que viuant il leur seruoit de temple,
Maintenant qu'il est mort il leur sert de tombeau.

Car alors qu'il mourut aussi moururent elles,
Et dans luy pour iamais s'enterrerent en dueil :
Ne pouuant viure ailleurs és poictrines mortelles,
Et ne se voulant pas choisir d'autre cercueil.

Non, ie faux : les vertus d'vne ame si parfaite
N'ont point senty le coup que donne le trespas,
Ains viuent d'vne vie à la mort non sujette,
Et la font elle-mesme encor viure icy bas.

1. C'est, sans doute, Madeleine de Lenoncour, dame de Coupvray, qui avait été fiancée à Louis de Rohan, duc de Montbazon, et qui épousa plus tard le frère de Louis, Hercule de Rohan, duc de Montbazon, dont elle eut une fille (1600) qui fut la belle duchesse de Chevreuse. (V. La Chesnaye-Desbois, t. 17.)

La duchesse de Montbazon mourut en 1602. Hercule mou-

Pour le moins leur memoire incessamment viuante
La maintient immortelle au cœur de son espoux,
A qui bien que la perte en soit dure et cuisante,
Le nom ne laisse pas d'en estre cher et doux.

Aussi portant en l'ame vne iuste tristesse
De voir que ceste tombe enferme tout son bien,
Donne-til ces souspirs au regret qui le blesse,
Et graue sur ce cœur les paroles du sien.

Paroles qui font voir que rien ne le contente,
Sinon le souuenir de leurs aimables feux,
Et que dedans ce vase où trompant son attente
La mort n'a mis qu'vn cœur, l'Amour en loge deux.

EPITAPHE DE Me DE VILLERON.

Celle qui dort icy fut richement paree
De toutes les vertus qu'on impetre des cieux,
Aussi son ame au ciel s'est-elle retiree
Quand la mort s'est permis de luy clorre les yeux.

Nul amour que diuin ne l'a iamais rauie :
Bien viure et bien mourir fut son plus grand soucy ;
Et peut-on iustement tesmoigner de sa vie,
Que pour mourir heureuse il falloit viure ainsi [1].

Nous pleurerions sa mort de mille et mille plaintes,
S'il nous estoit permis de plorer son bon-heur :
Mais elle estant au ciel entre les ames saintes,
Nos pleurs luy feroient tort en luy faisant honneur.

rut en 1654. Son corps fut enterré dans l'église de Rochefort, son cœur dans l'église des Récollets, de Nantes. — C'est peut-être là qu'avait été pareillement conservé celui de son épouse.

1. Nul amour que divin ne l'a jamais ravie, etc. Cette strophe est bien venue.

SVR LA MORT DE Mr DE PASSERAT[1].

S'il s'est fait vn triste naufrage
D'vn des ornemens de nostre âge,
Quand Passerat nous a laissez,
Et s'il faut que tout le souspire,
Il n'est nul besoin de le dire,
Ses escrits le disent assez.

SUR LE CŒUR DE Mr DES CHAPELLES[2].

Icy, dans le sejour des ombres eternelles,
Gist le cœur seulement du vaillant Des Chapelles
Dont en fin le trespas est demeuré vainqueur :
Non, ie faux, sa despoüille en ceste tombe enclose,
Puis que son cœur y dort, toute entiere y repose,
Car tandis qu'il viuoit il n'estoit rien que cœur.

1. *Passerat*, mort en 1602.

2. M. des Chapelles. Ce doit être Sébastien de Rosmadec, baron de Molac, comte des Chapelles, qui avait épousé Françoise de Montmorency, dont il eut : François, comte des Chapelles, cousin de Boutteville et son second dans le duel contre Bussy et Beuvron. — Bouteville et des Chapelles furent exécutés

TIMANDRE

POEME CONTENANT VNE TRAGIQUE ADUANTURE.

L'EFFECT des changemens que la fuite des iours
Apporte d'heure en heure aux plus fermes amours
Parmy ceux dont la vie est sans cesse agitee,
Faisant viure Timandre absent de Calithee,
La belle et fiere Nymphe à qui sa liberté
Se sousmist dés le iour qu'il en vit sa beauté :
L'impatient desir qui tourmente les ames
Des fideles amants esloignez de leurs dames,
Apres six mois passez se lassa d'endurer
Qu'vn malheur l'en eust peu si long temps separer,
Et luy fist naistre au cœur vne bruslante enuie
De reuoir la lumiere esclairante à sa vie :
Bien qu'alors tout espoir se trouuant mort en luy,
Ses yeux ne peussent plus la voir qu'auec ennuy,
Puis qu'elle auoit esteint l'amoureuse estincelle
Du feu qu'auparauant leur ardeur mutuelle
Faisoit viure en son ame, et renfermé son cœur
Dans les premiers glaçons de sa ieune rigueur,
Car apres l'auoir euë à ses vœux fauorable,
Et s'en estre promis vne amour perdurable,
De quel œil eust-il peu la voir lors mespriser
Le feu qui la souloit elle-mesme embraser ?
Tant de rares beautez, autrefois ses delices,
N'eussent plus à son ame esté que des supplices :
Elle n'eust de ses yeux nul regard eslancé
Qui d'vn coup de douleur ne l'eust outrepercé :
Ny ces doux entretiens pleins d'appas et de charmes
N'eussent rien en son cœur engendré que des larmes,

Quand tout bruslant encor du desir de ce bien,
Il se fust souuenu qu'il auoit esté sien :
Et qu'au malheur present sa dolente memoire
De sa faueur passee eust comparé la gloire.

C'est pourquoy bien qu'il fust iour et nuict tormenté
D'vn extréme desir de reuoir sa beauté,
La crainte des douleurs et des morts asseurees
Que ses esprits iugeoient leur estre preparees,
Moderoit son ennuie, et le secret duel
Qu'exerçoit en son cœur le choc continuel
De ces deux passions, luy donnoit mille attaintes
Qui lui faisoient souuent former de telles plaintes.

Malheureux que ie suis, ie vy seul des humains
Qui pour vn iuste vœu ioignant au ciel les mains,
Seray du desespoir la miserable proye
Soit qu'il me le refuse, ou soit qu'il me l'octroye.
Car ce qu'amour me fait ardamment souhaiter,
Ie sens au mesme instant mon cœur le redouter,
Et trouue en la couleur d'où ma plainte procede,
Egalement cruels le mal et le remede.
Ne voir point la beauté que ie vois nuict et iour,
Me tuë en y pensant de desir et d'amour :
Et peut-estre la voir, et sentir la rudesse
Du trait de ses dédains me tuera de tristesse.

Las ! si tant seulement la distance des lieux,
Et la rigueur du sort m'esloignoit de ses yeux,
Sans qu'aidant au malheur qui m'en cache la flame,
Vn volontaire oubly m'esloignast de son ame,
Ie serois consolé par le bien d'esperer
Que tousiours mon ennuy ne pourroit pas durer,
Et qu'en fin des saisons la suite continuë
Ou m'osteroit la vie ou me rendroit sa veuë.
Mais puis que le malheur contre moy conspirant
Va par vn seul départ deux fois m'en separant,
Et qu'au mal de l'absence vn autre mal s'assemble
Qui me priue et de l'œil et du cœur tout ensemble,
Quel bien peut consoler ce triste éloignement,
Puis que mesme la voir me seroit vn tourment ?

Ah rigoureux Amour, que ma triste pensee
De contraires douleurs est par toy trauersee !

Ainsi souspiroit-il quand brulant du desir
De voir celle qui fut sa peine et son plaisir,
Il se la proposoit cruelle et dédaigneuse,
Ne faire plus de cas de sa peine amoureuse,
Et craignoit qu'en voyant son malheur de plus pres,
L'object du bien perdu n'en accreust les regrets.
C'est pourquoy tout ainsi qu'vne égale vaillance
Tient souuent de deux camps la victoire en balance,
Quelque temps, sans sçauoir qui resteroit vainqueur,
L'vn et l'autre penser combattit en son cœur :
Iusqu'à tant que l'amour fist gaigner l'auantage
Au desir de reuoir cest aimable visage,
Et ces rares beautez qui charmans mille esprits,
De tout autre plaisir leur causolent le mespris.
Car aussi bien, dit-il, puis qu'autant me tourmente
Ma cruelle Deesse absente que presente,
I'aime mieux, s'il m'en faut receuoir le trespas
Mourir en la voyant qu'en ne la voyant pas.

Auec ceste parole en fureur prononcee,
Il rompit tous delais, condamnant sa pensee
D'auoir peu seulement consulter si son œil
Iroit reuoir ou non les rais d'vn tel Soleil.
Mais comme pour voler vers cet astre des belles,
Sa ieune impatience ouuroit desia les ailes,
Il pleut à son malheur qu'il en fust retenu
Par vn prompt accident à la France aduenu,
Qui de tous les liens dont se peut voir estrainte
Vne ame ressentant la genereuse crainte
D'offencer son honneur, l'arresta malgré luy
Sur le lieu qu'il fuyoit pour finir son ennuy.
De quoy souffrant en l'ame vne douleur extréme,
Et laschant en courroux maint amoureux blaspheme
Contre la cruauté des destins ennemis
Luy rauissans ainsi l'heur qu'il s'estoit promis :
Pourquoy t'affliges-tu? luy dit son cher Aemile
Voyant sa passion en souspirs trop fertile :

Si voir ton ennemie est l'vnique dessein
De qui l'ardeur boüillonne au milieu de ton sein,
Auant que le Soleil en la mer se replonge,
Ton ame en repaistra le desir qui la ronge :
Sans qu'il te soit besoin que tu quittes ces lieux
Où te vient d'attacher la volonté des cieux,
Et sans qu'il faille aussi que pour finir ta peine
Quelque Dieu fauorable en ce lieu te l'ameine.

Non guere loin d'icy, dans le creux d'vn rocher
Qu'il semble que les bois s'efforcent de cacher,
Il demeure vne Fee en charmes si sçauante,
Qu'Alcine, et Felicie, et les Mages qu'on vante
Pour Princes de cet art, ne semblent point auoir
En merueilleux effects surmonté son sçauoir.
I'ay veu souuentefois quand aux rais de la Lune,
Pieds nuds, escheuelee, et d'vne verge brune
Les regions du ciel sur la terre marquant,
Tous les demons d'Erebe elle alloit inuoquant,
Les ormes et les pins descendre des montagnes :
Les bleds se transporter des voisines campagnes
Sur la riue deserte, et leurs chefs demy-blonds
Ondoyer sous le vent au milieu des sablons :
Le ciel dans l'Ocean secoüer ses estoilles :
Les vaisseaux sur la mer singlans à pleines voiles,
S'arrester à sa voix comme au fond attachez
Auec les croches dents de cent ancres cachez :
Bref, le secret pouuoir de sa seule parole
Aux flots estre vn Neptune, aux vents vn autre Aeole :
Et sur les elemens tel Empire exercer,
Qu'encor tout effrayé ie tremble d'y penser.

Or entre les outils sacrez aux ministeres
Dont la Nymphe accomplit ses prophanes mysteres,
Vn miroir pend en l'air à trois chainons dorez,
Où depuis quelques mots bassement murmurez,
On apperçoit mouuoir les obscures images
De ceux qu'on cherche à voir sous leurs mesmes visages,
Et s'ils ne dorment point au silence des morts,
En la mesme action qui les occupe alors.

Quand au combat naual où les flots de Lepante
Veirent du sang des Turcs leur onde rougissante[1],
Mon frere plein d'vn cœur à Mars tout addonné,
Fut prins en combattant, et captif emmené
Par ce fameux Corsaire à qui nostre victoire
D'vn valeureux guerrier ne rauit point la gloire :
Ne pouuant en l'ennuy dont i'estois maistrisé
Sçauoir comme le sort en auoit disposé,
Ne si son palle corps priué de sepulture
Seruoit point aux Daufins de cruelle pasture,
Ne si la pesanteur de cent fers inhumains
Chargeoit point iour et nuict ses miserables mains,
I'eu recours, ie l'aduoüe, à ce muet oracle,
Et le vy là dedans (pitoyable spectacle)
Blessé, maigre, deffait, attaché iours et nuits
Aux ceps, à la cadene, et demy mort d'ennuis :
Tel que ie le trouuay sur les flots de Marise[2]
Où soudain ie couru racheter sa franchise.
Or si te promettant de pouuoir appaiser
Ton mal par ce remede il te plaist d'en vser,
Il est en ta puissance, et l'espace d'vne heure
Nous peut rendre au sejour où la Nymphe demeure.

Aemile se taisoit, quand vn souspir ardant
Fut poussé de Timandre ainsi luy respondant :
Cher amy, ton conseil repeint en ma pensee
La fainte qui trompa l'esperance insensee
Du superbe Ixion, alors qu'il embrassa
Pour Iunon vne nuë et les vents engrossa :
Non que ie le refuse au desir qui me presse
De reuoir maintenant ma mortelle Deesse,
Car il n'est point d'object sous la voûte des cieux
Qui la representant ne contentast mes yeux :

1. Allusion à la fameuse bataille navale où Don Juan d'Autriche, commandant les forces réunies de Venise, de l'Espagne et du Pape, anéantit la flotte de Sélim II, le 7 octobre 1571.
2. Jadis Hebrus (*note de Bertaut*) ; rivière de Thrace.

Mais hélas! qu'il est dur, qu'il est dur à mon ame
De receuoir ce change, et pour la viue flame
D'vn Soleil animé que i'allois rechercher,
Dessus vn ombre vain mon regard attacher.
Toutefois puis qu'Amour abusant mon attente,
Veut que mon triste cœur de ce bien se contente,
I'aime mieux pour chasser la douleur qui me suit,
Vne sombre clarté qu'vne eternelle nuit.
C'est pourquoy ie te prie, allons, et donnons treue,
Sinon paix à mon cœur encor que fausse et breue :
Et puis que par malheur, ce que nostre ame veut
Nous ne le pouuons pas, vueillons ce qu'elle peut.

Ayant ainsi parlé, vers l'antre ils s'acheminent,
Emportez des desirs qui les ieunes dominent :
Et là, trouuans la Nymphe occupee à tracer
Vn chiffre qui deuoit deux ames enlacer,
Timandre en peu de mots la flattant luy raconte
Les violents effects du mal qui le surmonte,
Et par les trois cens noms des ombres reuerez
Qui sont d'vn bruit magique és charmes proferez,
La requiert de tromper auec sa douce fainte
La poignante douleur dont il a l'ame attainte,
Pour ne voir point de l'œil celle qu'auec torment
De l'esprit et du cœur il voit incessamment.

Que sert plus de discours où moins semble suffire?
Elle octroye à son mal le secours qu'il desire :
S'approche du miroir, et sur luy prononçant
Les mots de qui l'Empire est là le plus puissant,
En fin apres maints tours, et maints estranges gestes,
Commandans aux Demons infernaux et celestes
D'assister au pouuoir de ce verre enchanté,
Elle fait que Timandre apperçoit la Beauté
Qu'il aime tant à voir, animer sa surface,
Et le feu de ses yeux briller en ceste glace.

Quelle fut la merueille, et quel fut le plaisir
Dont vn si doux object vint son ame saisir,

Le seul fidele amant le peut dire à soy-mesme,
Car l'vn et l'autre d'eux en son cœur fut extréme :
Sur tout quand il aduint qu'en regardant de pres
De ce fantosme aimable et la forme et les traits,
Il en vit le regard s'occuper à relire
Vn papier que l'amour luy fist vn iour escrire
A sa belle Deesse afin de luy conter
Quel ennuy le souloit loin d'elle tormenter.
Car la douce gayeté que ceste saincte image
Faisoit en le lisant rire sur son visage,
Luy sembloit ainsi dire, (ou bien s'il s'abusoit
Ce fauorable abus le trompant luy plaisoit)
Puis qu'auec vn penser plaisant à la memoire
Qui cherit le trophee il aime la victoire [1],
Ces gages amoureux tesmoins de ton desir,
Gardez auecques soin, veus auecques plaisir,
Monstrent ta Calithee aimer la souuenance
De ta fidelle amour, seruitude et constance,
Et son cœur genereux où l'honneur fait sejour,
Ne haïr point l'amant dont elle aime l'amour.
Mais pourquoy son desir se retient de produire
Les rayons de ce feu qui souloit y reluire,
Ce sont secrets d'amour que sa bouche et le temps
Quelque iour apprendront à tes esprits contents :
Cependant persevere en l'ardeur de ta flame,
Et tien pour asseuré, que l'amour d'vne Dame
N'est iamais si brulant que quand il est contraint
Par quelque iniuste loy de se monstrer esteint.

Ainsi sembloit parler en son muet langage
Le sousris amoureux de ceste belle image,
Qui tenant les esprits de Timandre charmez,
En repeut quelque temps les regards affamez :
Puis soudain disparut, comme on voit qu'vne idole
Venuë auec le songe auec luy s'en reuole.

1. *Qui chérit le trophée il aime la victoire.* Répétition du sujet fréquente au XVIe siècle. — Cf. Darmesteter, *op. cit.*, p. 259.

Ah ! qu'auec grand regret il se sentit rauir
Vn object dont son œil ne pouuoit s'assouuir,
Et qu'il luy dist souuent d'vne bouche plaintiue :
Demeure, ô belle sainte, où fuis-tu si hastiue ?
Et pourquoy te plaist-il de si tost me priuer
D'vn bien qui me faisoit tant de ioye esprouuer ?
Helas ! puis que du corps mon malheur me separe,
Ne vueilles point de l'ombre à mes yeux estre auare :
Et si tu prends plaisir de lire les escrits
Qui tesmoignent l'ardeur dont tu me rends épris,
Ly dessus mon visage où mes maux volontaires
Sont viuement escrits en piteux caracteres
D'vn encre fait des pleurs que i'espans nuict et iour,
Et pour preuue de foy signez des mains d'Amour.

Tels ou semblables mots luy redisoit Timandre,
Mais les voyant en l'air sans effect se respandre,
Et la Nymphe elle-mesme auoir peur d'irriter
Le courroux du Fantosme en voulant l'arrester,
Il imposa silence aux plaintes commencees,
Et laissa prononcer le reste à ses pensees.

Or panchoit ja Phœbus vers les bornes du iour,
Le rechassant par force aux lieux de son sejour,
Où desja tout comblé d'vne amoureuse joye
Il reportoit ses pas, quand en la mesme voye
Il rencontra Philon, la gloire des vieillards,
Et l'antique soucy de Minerue et de Mars,
Qui comme l'vn de ceux qu'en ces jeunes mysteres
Son amoureux penser auoit pour secretaires,
Ayant sceu de sa bouche et la cause et l'effect
Du chemin dérobé que ses pas auoient faict,
O Timandre, dit-il, ie pardonne à l'enuie
De reuoir la beauté qui sert d'astre à ta vie,
La douce illusion dont tes yeux abusez
Ont n'agueres rendu leurs desirs appaisez :
Car ie sçay combien cuit à l'ame bien éprise
L'absence et le desir de l'œil qui la maistrise :
Mais s'il te plaist sçauoir le veritable cours
De l'estre où maintenant elle coule ses iours,

Ne recongnois-tu point l'erreur où tu te plonges
T'en allant enquerir au pere des mensonges?
Les demons sont trompeurs, le vray leur sert d'appas,
Car ils veulent tromper quand ils ne trompent pas :
Rien n'estant si plaisant à leur traistre nature
Que de faire icy bas regner quelque imposture,
Vestir vn faux visage, et paistre le desir
D'vne fausse esperance ou d'vn faux desplaisir.
I'en conserue pour preuue au sein de ma memoire
Le dolent souuenir d'vne sanglante histoire.
Dont mon œil fut tesmoin, et de qui le penser
Ne me peut sans douleur en l'ame repasser.

Et quelle, dist Timandre, attaint de ceste enuie
Que la faim de sçauoir ne vit onc assouuie.

Pendant, respondit-il, qu'vn soin infortuné
Me tenoit en Scandie ainsi comme enchainé,
Ie cogneu là Gernande, homme que sa vaillance
Auoit fait esprouuer aux armes de la France,
Mais qui deferant trop aux prestiges menteurs
De ces chiffres, liens, et miroirs enchanteurs,
Monstroit que son esprit, ailleurs constant et sage,
Suiuoit en fermeté de bien loin son courage.

Ce caualier nourry de [1] ses plus ieunes ans
Aupres des Rois de Dace entre leurs courtisans,
Non aux vains passetemps d'vne noblesse oisiue,
Mais aux plus dures loix que l'honneur nous prescriue,
Eut pour espouse Aimonde, vne ieune beauté
De qui si la constante et chaste loyauté
N'eust point veu sa vertu d'imprudence suiuie,
Vne mort plus heureuse eust terminé sa vie :
Mais son cœur mesprisant la gloire d'assembler
Au soin d'estre innocent celuy de le sembler,
L'histoire du malheur qui causa son naufrage
La fist trouuer en fin plustost chaste que sage.

Contre ceste beauté s'armoit secretement
Des poignans eguillons d'vn fier ressentiment

1. *De* pour *des*.

La ialouse fureur d'vne dame Gottique
Plus qu'autre de son temps sauante en l'art magique,
Et pour ses vains effects, impostures des yeux,
Venerable à Gernande au pair des demy-dieux :
Ses monstres abuseurs luy semblants des miracles,
Et ses termes sorciers des celestes oracles :
Encor qu'elle ne sceust par charmes enchanter
Le mal dont son esprit se sentoit tourmenter
Par l'ingratte rigueur de son cruel Adee,
Le seul de tant d'amants qui l'auoient possedee,
Qu'auec plus de faueurs, de ruses, et de vœux,
Elle se trauailloit d'arrester en ses nœuds :
Lors qu'Amour estant prest de la rendre contente,
La ieune et belle Aimonde en frustra son attente,
Le tira de son piege et luy fist mespriser
Le fard dont les attraits le souloient abuser.

Il n'est point icy bas de malheur ny d'outrage
Qu'vn esprit amoureux sente auec plus de rage,
Que de voir par brauade vn autre luy rauir
Le bien à qui son cœur faict gloire de seruir.
Il ne paist que de sang sa plus douce esperance :
Voudroit bien enterrer sa vie en sa vengeance,
Et tout plein de fureur deplore en son ennuy,
Plus que son propre mal, le triomphe d'autruy.

Ce fut aussi de là que prist son origine
La fiere inimitié dont ceste neuue Alcine [1]
Animoit la fureur de son cœur sans mercy
Contre la belle Aimonde et contre Adee aussi.
Car l'vn autant que l'autre irritant sa pensee,
Ainsi qu'également de tous deux offencee,
Elle s'estoit iuré de les perdre tous deux :
Et fust-ce auec vn coup sanglamment hazardeux,
Ou fust-ce auec vn traistre et secret artifice,
Payer ceste vengeance, ainsi qu'en sacrifice,
Aux fureurs de son ame, et par elle appaiser
Les cendres de l'amour qui souloit l'embraser.

1. Célèbre enchanteresse du *Roland furieux*. Cf. p. 212, vers 12.

Bien qu'auec vn silence en tels maux non vulgaire,
Elle dissimulast ce desir sanguinaire,
Attendant que le temps qui tient tout en ses mains,
En offrist vn sujet à ses vœux inhumains :
Et le temps qui deffait ou parfait toute trame,
En presenta bien tost ce moyen à son ame.

Adee estoit aymable, et l'accorte bonté
Dont il accompagnoit sa virile beauté,
Non sans quelques vertus en Scandie assez rares,
Le rendoient agreable aux ames plus barbares.
Mais entre les esprits que sa grace attiroit,
Celuy qui plus que tous en l'aymant l'admiroit,
C'estoit celuy d'Aimonde à toute heure charmee
Ou de sa belle voix pour les airs estimee,
Ou de son doux parler, aigu, vif, et plaisant,
Qui non empoisonné d'aucun trait médisant,
Mais plein et d'vne adresse et d'vne grace extrême,
Auroit peu faire rire vn Heraclite mesme.

Aussi, comme embellie et de semblables mœurs,
Et de mesmes vertus, et de mesmes humeurs,
Et sans luy se trouuant d'ennuis accompagnee,
Ains ne pensant rien voir s'en voyant esloignee,
L'auoit-elle tousiours conjoint à ses costez :
Soit qu'elle tint ses pas au logis arrestez :
Soit que le promenoir, le bal, la comedie,
Ou l'heure que l'Eglise aux prieres dedie,
Ou tel autre sujet qu'enfante chacun iour,
L'inuitast à quitter l'ombre de son sejour.

Car luy qui comme esprits d'vne ardeur mutuelle
Ne goustoit point non plus de volupté sans elle,
Ne laissoit écouler nul sujet de la voir
Que l'heur de la fortune eust mis en son pouuoir :
Mais recherchoit par tout le bien de sa presence
Auec le mesme effect d'ardante impatience
Qu'vn amant bien épris recherche le bel œil
Sans qui son cœur luy semble vn quadran sans soleil.
Et si, quoy que tous deux égallement aymables
Fussent et de beautez et de graces semblables,

L'amour n'allumoit point en leurs libres esprits
Les desirs violents dont ils estoient épris :
Mais la seule amitié qu'auec ses pures flames
La semblance des mœurs engendre és belles ames,
Quand encor la vertu serrant leur liaison,
Ce qui plaist par nature est aymé par raison.

Cependant ils viuoient en ces chastes delices
Sans aucun sentiment des amoureux supplices,
Auec tant de franchise et tant de priuauté,
Qu'encor qu'vn saint lien d'estroicte parenté
De qui le ferme neud conioignit leurs naissances,
Les semblast garantir du trait des medisances,
Quiconque eust ignoré quel estoit leur penser,
Auec iuste couleur eust peu s'en offencer.

Aussi s'en offençoit l'ignorance publique,
Y pensant voir reluire vne flame impudique,
Et mesme le mary, bien que le chaste soing
Du cœur de son espouse eust le sien pour témoing,
Ne peut tant maistrizer ceste odieuse crainte,
Qu'il n'en sentist par fois quelque secrette attainte :
Mais fuyant et le mal et le nom de ialoux,
Mal qui blessant le cœur d'imaginaires coups,
Se cache auec douleur, se descouure auec honte,
Et dont mieux se guerit qui moins en fait de conte,
Il masquoit d'vn mespris ce qui l'en offençoit,
Monstrant d'y moins penser quand plus il y pensoit :
Et souuent en ces maux nyoit toute creance
Aux soupçons qui sembloient leur donner accroissance.
Iusqu'à tant qu'à la fin ne pouuant plus celer
Ce qu'en vain sa raison pensoit dissimuler,
Et deuenant [1] sa playe vne vlcere profonde,
Il en versa la plainte aux oreilles d'Aimonde :
Mais auec vn discours qui plus la disposoit
A s'esloigner du mal qu'il ne l'en accusoit :
Et qui presque ioignant sa fin à son exorde
Monstroit bien qu'il touchoit ceste odieuse corde

1. L'éd. de 1620 porte *deuant;* c'est sans doute une faute, pour *deuenant* que nous avons rétabli.

Auec la mesme peur dont se voit empescher
L'homme qui sent son mal et qui n'oze y toucher.

Car l'ayant exhortee à conseruer la gloire,
Que ses vertus sembloient promettre à sa memoire,
Et fuir[1] les suiets qui paroissent fournir
De matiere aux esprits cherchans de la ternir,
Il luy fist quand et quand obscurement entendre,
Auec quelle couleur on la pouuoit reprendre
Du trop de priuauté que sans s'en indigner
Entre elle et son Adee il enduroit regner :
Bien qu'il en sceust plusieurs voyans sa patience,
En admirer plustost que louër le silence :
La priant pour la fin non de plus ne le voir,
Mais de regler sa veuë aux loix de son deuoir :
Aymer sa renommee, et par estre imprudente[2],
Ne perdre point le bien de paroistre innocente.

Ces mots ainsi remplis d'vne douce rigueur,
Si quelque bon Demon eust conseillé son cœur,
La pouuoient aduertir que d'estranges orages
S'enfantent bien souuent de semblables nuages :
Et qu'en de tels propos vn mary se forçant,
Celuy qui tant en dit, en va bien plus pensant.
Mais elle qui croyoit n'estre à rien redeuable
Par les loix de l'honneur fors qu'à viure incoupable,
Non à s'estre cruelle, et priuer son desir
De ce qui sans offence aporte du plaisir,
Par crainte d'exciter les iniustes murmures
D'vn peuple qui ne parle et ne croit qu'impostures :
Elle dy-ie sans coulpe et qui sentoit en soy
Nulle sienne action n'auoir rompu sa foy,
Monstra lors par effect qu'en se voyant reprendre
Souuent l'integrité ne se daigne deffendre.
Mais ne respondant rien, et prouuant sa douleur
Par mille changements de geste et de couleur

1. *Fuir*. Compte pour deux syllabes.
2. *Et par estre imprudente*. Locution infinitive prise substantivement : *par imprudence*.

Pareils à ceux d'vne ame à qui l'amour commande,
Elle en donna racine aux soupçons de Gernande,
Qui ne rapporta point ces changements de teint,
Au dépit dont vn cœur est iustement attaint,
Quand il voit sans raison sa vertu soupçonnee,
Mais à l'effroy d'vne ame en soy-mesme estonnee
De voir à l'impourueu quelqu'vn luy reprocher
Le mal qu'elle pensoit vn pretexte y cacher.

Ainsi l'aueugle esprit qui les fautes conseille
Les fist tous deux broncher en vne erreur pareille :
Elle n'essayant pas d'oster à son espoux
Les sujets qu'il auoit de se rendre jaloux,
Ains recherchant tousiours la presence d'Adee
Auec la mesme ardeur qui l'auoit possedee :
Et luy qui des soupçons s'estoit tant esloigné,
Les suiuant trop alors quand ils l'eurent gaigné.

Or ne sçauoit-il pas que la jalouse Ogiere
(Ogiere estoit le nom de la Nymphe sorciere)
Eust veu iamais Adee à ses loix asseruy,
Ny que de ses liens Aimonde l'eust rauy :
Car lors que leurs amours estoient plus enflamees,
Bellonne l'arrestoit au milieu des armees :
Et quand la douce paix l'eust renuoyé chez soy,
Desia l'auoit Aimonde affranchy de sa loy,
Sans qu'il eust par sa bouche acquis la cognoissance
De son enchainement ny de sa deliurance.

Croissants donc tous les iours les soupçons en son cœur
Et le mal se rendant à la fin son vainqueur :
Il faignit vn matin d'aller prendre à la chasse
Le plaisir qu'vn beau temps faisoit rire en sa face,
Pour ne point retouruer qu'on ne vist le Soleil
Laisser courre à son tour la Reine du sommeil.
Mais il n'eut pas long temps sur la plaine voisine
Exercé le mestier de la chaste Dictyne [1],
Qu'il se rauit aux siens, leur donne vn rendé-vous,
Et seul auec vn seul luy tenant lieu de tous,

1. Surnom de Britomartis, déesse crétoise, plus tard identifiée avec Diane (de δίκτυον, filet).

S'en va chez son Ogiere à l'heure retiree
Au sein d'vne maison du peuple separee,
Ou seule il la trouua qui loin de la clarté,
Pensiue contemploit vn miroir enchanté
Pareil en ses effects à celuy dont la feinte
Vient de causer la ioye en ton visage emprainte.
Car il ne rendoit point les absens moins presens,
Et ses angles directs estoient tenus exempts
Du defaut que l'on dit confondre les figures
Par où l'œil d'vn enfant voit les choses futures.
Aussi sembloit Gernande y prester plus de foy
Qu'aux mysteres plus saints qu'adore nostre loy,
S'estimant auoir veu des preuues nompareilles
Du vray que promettoient ses trompeuses merueilles.
Tant c'est presque vn deffaut diuersement égal,
Que de ne croire rien, et que de croire mal :
L'vn mesprisant la voix des discours veritables,
Et l'autre reuerant les songes et les fables.

Quand donc seul auec elle il luy peut sans témoins
Librement deuoiler ses miserables soings,
Ogiere, luy dist-il, ie porte l'ame attainte
D'vn mal que i'ose à peine euenter par la plainte,
Pour ce qu'encor mon cœur à ce vain reconfort
De ne sçauoir pas bien si ie me plains à tort.
C'est pourquoy toy qui lis d'vn regard de Lincee
Ce qui mesme est écrit dans la seule pensee,
Toy seule peux aprendre à ce cœur tormenté
Si son mal n'est qu'vn songe, ou si c'est verité
Pour m'en mettre, à legal du coup ou du Dictame,
La vengeance en la main, ou le repos en l'ame.

Tu sçais, comme ie croy, (car qui l'ignore icy)
Quelle est la priuauté qui sans aucun soucy
Du renom que la vie acquiert parmy le monde,
Perseuere entre Adee et ma compagne Aimonde :
Tout presque s'en offence, et i'en porte en mon cœur
Vn depit qui sans cesse, acquiert vie et vigueur :
Bien que la chasteté cogneuë en mon espouse
M'ait long temps deffendu d'auoir l'ame jalouse,

Et que ie sache assez combien les nœuds estroits
Dont le sang les conjoint leur ont acquis de droits :
Mais qui sçait si leur ame ose point d'auantage
Que ce que leur permet la loy du parentage?
Le sang leur est peut estre vn lien foible et vain
Qui leur sert de pretexte et non d'vn iuste frein :
Et la proximité de si pres les aproche,
Que la pieté mesme y tient lieu de reproche.
C'est pourquoy si par l'art où tu vas excellant,
Et par quelque secret les secrets decelant
Tu me peux faire voir quelle enfin est ma playe,
Et si du tout la cause en estoit fausse ou vraye[1],
Ie te prie ayde moy, ne vueilles plus laisser
En ces doutes mortels mon esprit balancer.

Ie sçay que maintenant, durant l'heure qu'il semble
Que la chasse m'arreste, ils se trouuent ensemble :
Car pour auoir monstré que mon œil s'offençoit
De voir que ceste honte en nul temps ne cessoit,
L'effect dont i'ay rendu ma complainte suiuie,
C'est d'auoir par la crainte augmenté leur enuie,
Et gaigné seulement ce miserable point
Sur l'éhontée ardeur du desir qui les point,
Qu'à ceste heure on epie auec moins d'imprudence,
Et quelque plus grand soing, les iours de mon absence.
I'ay cogneu le pouuoir de ce verre enchanté
Qui n'aguere tenoit ton regard arresté :
Ie sçay que i'y puis voir, si ses vertus ne cessent,
De quels contentemens à ceste heure ils se paissent :
Pour Dieu satis-fay moy de ce iuste desir.
Et soit que i'en recueille ou douleur ou plaisir,
Fay moy voir si leur vie exerce vne franchise
D'amants ou de parents, chastiable ou permise.

Ainsi parla Gernande, et tandy qu'il parloit
Le jaloux cœur d'Ogiere en soy-mesme voloit

1. L'édition de 1620 portait :

Et si du tout la cause en estoit ou fausse ou vraye.

Le vers était faux. Le premier *ou* était sans doute mis là par suite d'une erreur typographique.

D'aise de voir le ciel presenter à sa rage
Vn moyen preparé pour venger son outrage :
Mais le tenant couuert sous vn geste rusé
Que pour se faindre triste elle auoit composé,
Gernande, (respondit l'impie enchanteresse)
Ie desplore à par moy la douleur qui te presse :
La conçoy mieux encor que tu ne la dépeins,
Et plains mesme auec toy ceux de qui tu te plains,
Pour l'heur et le repos qu'à tous trois ie desire,
Et les maux qu'à tous trois ce mal semble predire.
Car le moindre malheur qui s'en puisse enfanter,
C'est de voir toute paix loing de toy s'absenter,
Tels estans ces soupçons qu'à grand peine ils s'arrachent
De l'ame où par malheur vne fois ils s'attachent :
Dont il aduient qu'en fin pour comble du torment,
Quand la cause en est iuste, et vray le fondement,
Vn grand cœur ne pouuant en faire peu de compte,
S'en venger c'est malheur, et l'endurer c'est honte.

C'est pourquoy si ton ame eust tant sceu mépriser
Ces friuoles soupçons, ou tant les maistriser
Lors qu'encor leur pouuoir estoit en son enfance,
Que bien tost leur trespas eust suiuy leur naissance,
Sans leur donner toy-mesme accroissance et vigueur,
Vne sage pensee eust logé dans ton cœur :
Car de les estouffer maintenant qu'ils épandent
Leur venin en ton ame et vaiqueurs luy commandent,
Ce seroit le conseil d'vn esprit trop parfaict,
Et d'vn plus sage aduis que d'vn facile effect.

Cependant, tu deurois y forcer ton courage,
Te monstrant en cecy moins sensible que sage :
Car quel bien ou repos te sçauroit aporter
Le hazardeux moyen que ton œil veut tenter?
Ma glace est bien au lieu d'vn infalible[1] oracle,
Et ie preuoy qu'aussi nul odieux spectacle,
Ne s'yroit en sa face exposant à tes yeux :
Mais encor, si par sort la volonté des cieux

1. Infaillible. L'éd. de 1620 porte infalible.

Confirmant tes soupçons permettoit le contraire,
Quel tourment se peut voir rendre la vie amere
Qui ne deuint ton hoste, et forçant ta raison
Ne te fist employer le fer ou le poison ?
Laisse, laisse, impudent à rechercher d'aprendre
Ce qu'il te déplairoit tant seulement d'entendre.
Mieux vaut vn mal douteux qu'vn torment asseuré,
Ce mal-là ne cuist point quand il est ignoré.

Auec de tels propos d'vne ame apprise à faindre
Allumants en effect ce qu'ils sembloient esteindre,
Ogiere en apparence essayoit de pousser
Le desir de Gernande à quelque autre penser :
Mais s'augmentant en luy ce feu d'impatience,
Si tost qu'elle eut changé sa parole en silence,
Il redoubla ses vœux, requist et pressa tant,
Qu'elle qui pleine d'art cedoit en resistant,
O Gernande, dist-elle, à la fin tu me forces,
Et de ta fureur propre enflames les amorces :
Le destin ne veut pas qu'on l'importune ainsi :
Souuent trop rechercher fait trop trouuer aussi.

Ce dit, elle se leue, et tournee en arriere,
Vers le coing où pendoit la magique verriere,
Pour prononcer dessus les grands et puissans mots
Que ce mestier impie enseigne à ses deuots :
Apres qu'elle eut trois fois du pied frappé la terre :
Par trois fois en bâillant haleine sur le verre :
Sur les bords du miroir figure quelques traits,
Bref, de tout ce mystere accomply les secrets :
O demons (ce [1] dist-elle en ses plus bas murmures)
Qui dedans ce cristal exprimez les figures
De ceux dont il vous plaist vous rendre imitateurs,
Tantost en gestes vrays, et tantost en menteurs,
Vangez-moy ie vous prie, emplissez la pensee
De ce Gernande icy d'vne rage incensee
Qui luy porte la main au poignard impiteux,
Exposant à son œil l'acte le plus honteux

1. Pronom explétif, fréquent au XVIe siècle.

Dont le cœur d'vn mary, mesme vne ame jalouse,
Puisse estre son honneur blessé par son épouse[1].
Qu'il soit faux c'est tout vn : mon esprit outragé
Cherche non d'estre instruit, mais de se voir vengé :
Vengez moy donc, demons : derechef i'en coniure
Vostre humeur d'elle-mesme assez prompte à l'iniure.

Ayant dit ces propos en foible et basse voix,
Elle apella Gernande, et l'ayant fait trois fois
Esteindre et r'auiuer la lumiere d'vn cierge,
Y brusler du genest arrouzé d'huille vierge,
Et s'enclorre au milieu d'vn cercle de metal,
Elle le laissa seul contempler ce cristal,
Où la premiere veuë en tremblant elancee
Ne monstra rien à l'œil qui blessast la pensee,
Ny faisant voir qu'Aimonde vn liure fueilletant,
Et deuant elle Adee ainsi comme chantant.
Pour le second regard (car ces vaines images
Ne laissoient pas long temps contempler leurs visages,
Ains les traits s'en monstroient en peu d'heure obscurcis)
Il les reuit tous deux pres l'vn de l'autre assis
Presser vn mesme lit, et rendre par leurs gestes
Leurs ieunes priuautez vn peu trop manifestes,
Mesme aux yeux d'vn mary, mesme aux yeux d'vn ialoux
Qui d'vn seul passe-droit les imagine tous.

Que vous diray je plus[2]? apres maintes rencontres
Des regards de Gernande auec les fausses montres
De ces ombres sans corps tantost apparoissants,
Et tantost du miroir leur image effaçants,
A la fin il les vit pareils à l'Androgine
S'exercer és combats de Mars et de Cyprine.

Quel trait lors de douleur vint son cœur entamer
Nul, s'il ne la senty, ne le peut exprimer.
Tout le sang aussi tost luy fremit dans les veines :
Son poil se herissa : cent griffes inhumaines

1. Pour que ce vers, sans être bon, ne fût pas obscur, il faudrait : *en* son honneur.
2. Encore, de plus.

De honte, de fureur, de haine, et de depit
Déchirerent ses flancs : et l'outrage rompit
Tous les plus saints liens dont l'amitié passee
Auoit iusques alors retenu sa pensee.
Aussi faisant paroistre és paleurs de son teint
Duquel coup dedans l'ame il se sentoit attaint,
Et d'vn œil egaré regardant la sorciere,
Auec vn grand soupir, adieu, dist-il, Ogiere,
C'est assez, i'ay trop veu : qu'eussent voulu les cieux
Me faire naistre au monde insensible ou sans yeux.

Ayant ainsi parlé, plein du mal qui le domte,
Il remonte à cheual ne pensant qu'à sa honte,
Rentre dedans la ville, et seul par vn destour
Se porte à la maison qu'il auoit pour sejour,
Où (comme sa fureur du malheur fut guidee)
Le premier qu'il trouua ce fut le pauure Adee,
Qui seul auec Aimonde ayant pris quelque temps
Les innocents plaisirs dont ils viuoient contens,
S'en retournoit chez soy sans penser à l'enuie
Que le destin portoit aux aises de sa vie.

Le voir : mettre l'espee aussi tost en la main :
D'vn puissant coup d'estoc luy transpercer le sein :
Et dans son propre sang rendre sa vie esteinte,
Ce ne fut qu'vn moment, tant dure fut l'attainte.
Vn grand cry se leua : luy poursuiuant ses pas
Pour ioindre crime à crime et trespas à trespas,
S'auança vers Aimonde, et de la mesme rage
Qui venoit de plonger sa fureur au carnage,
Auec la mesme espee encor chaude de sang
Luy perça d'outre en outre et l'vn et l'autre flanc :
Dont iettant de hauts cris, ah! dit-elle, Gernande,
Que fais-tu malheureux? quel esprit te commande?
Las! en me meurtrissant d'vn si barbare effort,
Apprens moy pour le moins la cause de ma mort.
Ah! méchant cœur, dit-il, et digne d'estre en cendre,
Nul icy mieux que toy ne te le peut apprendre :
En te donnant la mort i'en suis iuste donneur :
'Ioste à bon droit la vie à qui m'oste l'honneur.

Il vouloit redoubler, mais la trouppe arriuee
Retint sa main sanglante au coup desia leuee,
Et l'arracha de là tellement forcené,
Que si quelque fort bras ne l'eust point destourné,
Il alloit aux deux morts adiouster la troisiesme,
Et ja meurtrier d'autruy l'estre encor de soy-mesme,
Dessein qui sans relasche occupant ses esprits,
Faisoit qu'il n'oyoit point, ou mettoit à mespris
Les conseils que la trouppe autour de luy reduitte
Luy donnoit de chercher son salut en la fuitte.

Cependant le tumulte et le bruit gemissant
Dont le sein du logis alloit retentissant,
Tira le Magistrat sur le sueil de la porte,
Comme il passoit deuant ceint d'vne grande escorte,
Qui voyant à l'entrée vn corps mort estendu
Baigner tout le paué de son sang espandu,
S'enquerant de sa mort, et cognoissant Adee,
Et sçachant de quel bras elle estoit procedee [1],
Porté de [2] son deuoir penetra plus auant :
Iusqu'à tant qu'à grands pas son chemin poursuiuant,
Il trouua sur vn lit la miserable Aimonde
En deux sources de sang piteusement feconde,
Par ses flancs entamez verser l'ame à grands flots,
Entre les cris des siens s'estouffants de sanglots,
Et son meurtrier Gernande au milieu d'autres larmes
Prest à s'oster la vie auec ses propres armes,
Chacun lors condamnant, mais sans aucun effect,
Et ce qu'il vouloit faire, et ce qu'il auoit fait.

Le respect qui suiuoit vne aussi noble teste
Calma dés qu'il entra, ceste triste tempeste :
Il se fait vn silence, on desarme la main
Du meurtrier insensé de son fer inhumain :
Luy doucement seuere apres mainte demande
A quoy seul respondoit l'infortuné Gernande,

[1] Sachant de qui cette mort était l'œuvre.
[2] Par. Cf. trente-six vers plus bas : Contraint du Magistrat *et passim*.

Ayant en fin appris et la cause et l'autheur
Du meurtre dont luy-mesme il estoit spectateur,
O Gernande, dit-il, puis que ta bouche atteste
Ne les auoir point pris en forfait manifeste,
Quelque apparent suiect que ta douleur ayt eu
De deuoyer ainsi les pas de ta vertu,
Nous ne pouuons encor qu'aigrement te reprendre :
C'est dedans les liens qu'il te faut t'en defendre :
Ie t'y mets en arrest, quoy que triste de voir
Qu'à ce point de rigueur m'ait forcé mon deuoir.

Au son de ces propos six archers s'auancerent
Qui d'vn cerne d'épieux tout autour l'embrasserent.
Luy ne resistant point, ains monstrant qu'à grand pas
Il iroit volontiers où logeoit son trespas.
Mais comme il s'y portoit, las de plus viure au monde,
Il luy vint à l'instant vn message d'Aimonde
Qui terminant sa vie et ja preste à mourir,
Quelque soing qu'on eust pris la cuidant secourir,
L'adiuroit par l'ardeur de ses flames premieres
Qu'au moins elle luy dist les parolles dernieres.
Contraint du Magistrat, et chacun l'y poussant,
Dolent il y retourne : Elle adonc ramassant
Le reste de sa vie au milieu de sa langue,
Luy fait à basse voix ceste triste harangue.

Ie vois mourir, Gernande, il n'est plus temps d'vser
De l'art dont en viuant on se sçait déguiser :
I'ay failly, ie l'aduoüe, et par mon imprudence
I'ay conduit tes soupçons iusqu'à la violence
Dont ta sanglante espee a percé sans pitié
Les flancs qui t'ont fait pere, et meurtry ta moitié :
Car lors que i'apperceu les priuautez passees
Et d'Adee et de moy trauailler tes pensees,
Quelques chastes respects que nous vist obseruer
L'estroit lien du sang, ie m'en deuois priuer.
C'est là la seule erreur que mon cœur miserable
Peut et doit confesser l'auoir rendu coulpable :
Car du surplus, i'atteste et la terre, et les cieux,
Et le dernier moment qui va clorre mes yeux,

Que sans iamais soüiller ta couche nuptiale,
Ie t'ay gardé la foy d'vne épouse loyale :
Ainsi me soit propice ou seuere la loy
Du diuin tribunal prest à iuger de moy.
Nos entretiens meslez d'vn plaisir legitime,
Encor que sans prudence, ont tous esté sans crime :
Vn iour tu le sçauras, et cognoistras qu'à tort,
Poussé d'vn faux soupçon, tu m'as donné la mort.
Mais ie te la pardonne, et de mesme clemence
Prie au ciel que les loix t'en remettent l'offence,
N'exigeant rien de toy sinon qu'vn iuste dueil
Bien tost t'ameine en pleurs sur mon triste cercueil,
Y confesser qu'à tort tu m'as l'ame rauie,
Et me rendes l'honneur m'ayant osté la vie.

A ces mots tournant l'œil sur vn sien enfançon,
Et bien que ja son corps ne fust plus qu'vn glaçon,
Les ressorts plus viuants de l'amour maternelle
Se mouuans en son cœur : Ah ! pauure enfant, dit-elle,
Ah, mon iuste regret : c'est toy, chetif, c'est toy
Que ce malheureux coup attaint autant que moy,
Bien que les tendres ans de ta debile enfance
Ne te permettent pas d'en auoir congnoissance.
Si de quelque autre main i'auoy receu la mort,
Ie te dirois, mon fils, quand vn âge plus fort
Voudra que ta valeur ses outrages ressente,
Cherche à vanger le sang de ta mere innocente :
Rends vn iour de tant d'heur mon esprit consolé,
Que de voir mon meurtrier sur ma tombe immolé :
Mais en cet accident, c'est outrager ton pere
Que de vouloir venger l'outrage de ta mere :
Tu t'en vois retenir par le mesme deuoir
Dont les iustes raisons t'y deuroient émouuoir,
Et n'y peux (quelque temps que ton ame en épie)
Monstrer ta pieté qu'en te monstrant impie.
C'est pourquoy, quand le ciel te fera souuenir
Du malheureux trespas dont tu me vois finir,
Ramentoy quant et quant l'autheur de ta naissance :
Et puis que du destin l'eternelle ordonnance

Rend ta vie et ma fin l'œuure d'vn mesme ouurier,
En regrettant la mort, honore le meurtrier.
Adieu, la mort s'assied en ma froide prunelle :
Adieu Gernande, adieu d'vne absence eternelle :
Encor qu'auant le iour mon âge consumant
Ie meure par ta main, si mourray-ie en t'aimant.
O celeste clemence : Elle vouloit poursuiure,
Mais ce qui de tout soin icy bas nous deliure,
Cachant à ses regards la lumiere des cieux,
Luy ferma pour iamais et la bouche et les yeux.

Cependant le doux son de ces tristes paroles
Rendant des assistans les paupieres plus moles,
Et les moüillant de pleurs, acquist tant de pouuoir,
Que Gernande à la fin s'en laissant émouuoir,
Luy qui presque d'horreur semblable à quelque souche,
Tandis qu'elle parla s'estoit fermé la bouche :
Estonné de luy voir maintenir constamment
Sa chaste integrité iusqu'au dernier moment,
Et s'esteignant l'accez de la fieure insensee
Dont peut-estre vn demon agitoit sa pensee,
Et ce qu'il estimoit fermement aueré
Commençant à se rendre en luy mal asseuré :
Ah Dieu, dit-il, Ogiere, ah magiques figures,
M'auriez-vous bien en fin abreuué d'impostures?

Ces mots, tesmoins d'vn cœur qu'vn remords a surpris,
Frappans du Magistrat l'oreille et les esprits,
Luy firent demander vers quel but decochees
Tendoient secrettement ces paroles cachees :
Et luy, comme saisi de ce vain repentir
Qu'estre sages trop tard nous contraint de sentir,
Recourt auec les pas de sa triste memoire,
D'Ogiere et du miroir la malheureuse histoire :
Luy conte quels objects opposez à ses yeux
L'auoient à l'heure outré de cent ialoux épieux :
Et de quelle douleur, comme vn trait débandee,
L'auoit depuis attaint la rencontre d'Adee,
Lors que rentrant chez soy, frappé du coup mortel
D'vn tort ou veritable, ou senty comme tel,

Il le vit en sortir superbe encor du gage
Rauy sur son honneur par vn recent outrage.

Quels furent les propos que presqu'auec horreur
Le vieillard respondit condamnant son erreur,
D'auoir sur le rapport de tesmoins si perfides
Commis deux si sanglants et cruels homicides,
Ma langue le taira, pour dire qu'à l'instant
Aux fraudes des demons ces malheurs imputant,
Il commanda qu'Ogiere auec soin enchainee,
Dans les liens publics fut sur l'heure amenee,
Compagne de Gernande à qui fut pour maison
Donnee au mesme temps vne estroitte prison.

Ce decret s'execute, on prend l'enchanteresse :
On l'ameine captiue, et l'aide tromperesse
Du Prince des demons qu'en vain elle inuoqua,
Trompant son esperance au besoin luy manqua :
Bien qu'elle s'en promist qu'vne nuë insensible,
Si tost qu'il luy plairoit, la rendroit inuisible :
Ou des Pegases d'air pour sa fuite attelant,
L'enleueroit au ciel dans un coche volant.
La iustice diuine assistant à l'humaine,
Rendit lors sa magie et son attente vaine :
Et celle qui voyoit dans vn verre animé
Le geste des absens sans mensonge exprimé,
N'y vit point son malheur, ny la course hastiue
De ceux qui s'auançoient pour la rendre captiue,
Deuant que prevoyant ce mal l'enuelopper,
Elle peust par la fuite aux liens échapper,
Et si, fichant la veüe au poly de sa glace,
Dés le temps qu'emporté de fureur et d'audace,
Hors de deuant ses yeux Gernande estoit sorty,
Son regard peu souuent s'en estoit diuerty :
Mais l'heure estoit venuë où l'erreur de sa vie
D'vne pareille fin deuoit estre suiuie.

Aussi cognoissant bien que les malheureux iours
En estoient arriuez aux bornes de leur cours,
Dés qu'elle oüit tonner contre son imposture
L'impitoyable mot de gesne et de torture,

Elle aduoüa la fraude, et la conta d'alors
Que ses ialoux torments luy donnans mille morts,
Pour le regret d'Adee affranchy de sa chaine,
Elle auoit conuerty sa viue amour en haine,
Et iuré de venger sur Aimonde et sur luy
L'outrage dont son cœur receuoit tant d'ennuy.
Dessein à quoy Gernande auoit par sa priere
Presté la main luy-mesme et fourny de matiere,
Luy se donnant en proye aux demons enchanteurs,
(Vn esprit si credule à de tels imposteurs)
Et la fortune adonc mettant en la puissance
D'vne amante outragee, et qui crioit vengeance,
La vie, et l'honneur mesme ainsi comme captif,
De sa propre riuale, et de son fugitif.

Ces discours entendus, les plus seueres ames
Condamnerent sa vie au supplice des flames :
Mais celles où logeoit vn peu plus de douceur,
Et celles dont l'amour s'estoit veu possesseur,
Sçachant à quels excez ceste fieburé nous meine,
Destinoient à sa faute vne plus douce peine :
Peut-estre par respect d'vn reste de beauté
Qui n'estant point encor par l'âge surmonté,
Viuoit en son visage, en sa taille, en son geste,
Et la faisoit trouuer sorciere manifeste
Plustost des ieunes cœurs charmez de son regard,
Que des credules yeux abusez par son art,
Et plus digne du feu que l'Amour fait éprendre,
Que du feu punisseur qui met les corps en cendre :
Encor que les couleurs dont le sexe se peint
Monstrassent d'auoir part à l'éclat de son teint.

Mais ce parlant combat de iugemens contraires
Fist chocquer peu de temps les doux et les seueres :
Car sur l'aube suiuante, ou soit que la douleur
N'eust pas peu la laisser suruiure à son malheur :
Ou soit que les demons, pour leur dernier seruice,
L'eussent ainsi soustraite aux rigueurs du supplice,
Elle se trouua morte au sein de la prison,
Sans marque de cordeau, de fer, ny de poison :

Et croit-on que son ame auoit esté rauie
De ceux qu'elle aduoüoit l'auoir long temps seruie,
Pour les foudres, les vents, la tempeste et le bruit
Qu'on auoit entendus, par l'obscur de la nuict,
Eclatter dedans l'air à l'heure imaginee
De sa maudite vie icy bas terminee.

Quant au triste Gernande, et la publique voix,
Et le Senat contraint par la rigueur des loix
Qui tiennent là l'oreille aux faueurs estoupee,
Condamnerent sa teste au trenchant de l'espee,
Non sans regret de voir vn cœur si valeureux
Mourir des lasches coups d'vn fer si malheureux.

Aussi fut differé l'arrest de son supplice
Auec tout ce qu'on peut d'équitable artifice :
Mais ceste pitié-là n'alla rien auançant :
Car vn parent d'Aimonde, homme illustre et puissant,
Qui possedoit l'oreille et la grace du Prince,
Et qui presque estoit craint des grands de la prouince,
Voulant que ceste offense eust son iuste guerdon.
Luy fit tousiours fermer les portes du pardon :
Pardon que de luy mesme, outré de repentance,
Il alloit dédaignant d'vne extreme constance,
Et d'vn cœur irrité contre sa propre erreur,
Monstroit d'auoir la grace et la vie en horreur,
Depuis qu'il eut appris de la bouche d'Ogiere
Combien sa main estoit iniustement meurtriere.

Ah ! que ne dist-il point accusant ce forfait,
Quand par le repentir rendu palle et deffait,
Il vint sur l'eschauffaut, miserable victime,
Auec son propre sang lauer son double crime !

O, dit-il, chere Aimonde, autrefois ma moitié,
Ie ne te requiers pas que tu prennes pitié
De ton propre meurtrier, ie ioindrois l'impudence
D'vne iniuste requeste à ma barbare offence :
Mon bras encor soüillé des marques de la mort
Que ie sens, malheureux, t'auoir donnee à tort,

Repugne à ceste grace, et ne veut que i'espere
Rien de toy qu'impiteux et sanglamment seuere.
Mais sçaches que si plaindre et hair son peché,
Se voir de repentance amerement touché,
Porter les yeux couuerts de larmes eternelles,
Se mettre au premier rang des ames criminelles,
Pour lauer son erreur desirer de mourir,
Voisine l'innocence, ou la peut acquerir,
I'ay purgé mon forfait, et mon cœur miserable
Est autant innocent que ma main est coulpable.

Cependant ie n'attens ny requiers rien de toy
Sinon que ton regard se iette dessus moy,
Pour me voir immoler, frappé de repentance,
Sur ce funeste autel de publique vengeance
Et remarque du ciel auec quel déplaisir
Non d'aller à la mort, car c'est mon seul desir,
Mais de t'auoir osté si meschamment la vie,
Ie vien pour voir la mienne icy m'estre rauie,
Et presenter ma teste au trenchant inhumain
Du fer qui doit punir l'offence de ma main.

Las ! nous ne pensions pas quand vn sainct Hymenee
Ioignit de nos destins la trame infortunee,
Qu'vn si triste naufrage en abregeant le cours,
Et brisant nostre vie au milieu de nos iours,
Nous fist tous deux perir d'vne fin malheureuse,
Toy d'vne violente, et moy d'vne honteuse,
Toy par ma main cruelle, et moy par le trenchant
D'vn bourreau detestable au poteau m'attachant :
Ta ieunesse et bien nee et chastement nourrie,
Et ma main dés l'enfance és perils aguerrie,
Sembloient deuoir vn iour cueillir de plus doux fruicts
Des saints enseignements où nous estions instruits :
Mais ainsi l'a voulu ce Monarque supréme
Contre qui murmurer ce seroit vn blaspheme [1].

1. Il y a ici une inversion, pour :

Ce seroit un blasphéme murmurer, etc.

Au XVIe siècle, l'infinitif employé comme sujet logique ne

Aussi ne viens-ie pas l'accusant m'excuser :
L'horreur de mon forfaict ne se peut déguiser :
Et ce m'est assez d'heur si sa iuste clemence
Permet à mon trespas d'en expier l'offence.
Ie m'en vois l'endurer d'vn cœur ferme et constant,
Ne m'y plaignant de rien, et rien n'y regrettant,
Fors de voir que ma mort d'aucun fruict n'est suiuie,
Et qu'épandre mon sang ne te rend point la vie.
Cependant, reçoy-la d'entre les clairs esprits,
Sinon auec pitié, pour le moins sans mépris,
Sous le funebre nom ou d'amende ou d'offrande
Que paye à ton trespas l'infortuné Gernande,
Autrefois ton espoux, maintenant rien sinon
Vn meurtrier que son crime a priué de ce nom.

Fais-en de mesme Adee, ame que la manie
De ma cruelle main hors du monde a bannie,
Et qu'vne mesme offence a mis en mesme rang :
Partagez entre vous ce miserable sang
Que ie vous vois espandre ainsi qu'en sacrifice,
Tant que vostre courroux s'esteigne en mon supplice.

Ayant dit ces propos, il tourna vers les cieux
Le cœur et la parole, et les mains et les yeux,
Puis presenta sa teste à la mortelle atteinte
Du coup qui pour iamais rendit sa vie esteinte.
Et voila de quels fruicts se trouuerent autheurs
Les mensonges muets des miroirs enchanteurs.

Philon ne parloit plus, quand l'amoureux Timandre,
Certes, dit-il, Philon, tu nous as fait épandre
Des larmes de pitié sur le triste discours
D'vne si rare histoire aduenuë en nos iours :
Mais outre la pitié dont ie me sens attaindre,
Ce mal particulier la croyant me fait plaindre,
Qu'elle me rend douteux le bien inespéré
De qui desia mon cœur viuoit comme asseuré.

se fait pas encore précéder de *que* ou de *que de;* il se fait annoncer par *c'est*. — Cf. Darmesteter, *op. cit.*, p. 269.

Mais soit-il faux ou non : il me plaist de le croire,
Quelque obstacle nouueau qu'y mette ceste histoire.
Vn bien, encor que faux, paist l'ame de plaisir,
Tant que pour veritable il est creu du desir.

Ainsi dist et fist-il, nourrissant sa pensee
De l'espoir que l'image à ses yeux addressee
Venoit de faire naistre en son cœur amoureux,
De viure encor au rang des amants bien-heureux.
Il est vray que tousiours la miserable crainte
D'esprouuer que ce bien ne fut rien qu'vne fainte,
Trauaillant son esprit luy faisoit desirer
Qu'vn gage plus certain l'en voulut asseurer :
Mais la beauté qu'Amour luy rendoit vn miracle
Seule pouuoit changer ce doute en vn oracle.

Attendant donc qu'vn iour son exil accourcy
Permist que par sa bouche il s'en veit éclaircy,
Pour seruir cependant d'entretien à sa vie,
Il estima suffire à ceste ardante enuie
De sçauoir que la Belle, au declin d'vn tel iour,
Eust releu quelque escrit tesmoin de son amour :
Afin qu'alors la preuue en estant manifeste,
Il peust en son esprit conceuoir tout le reste :
Et par là s'asseurer qu'à son œil abusé
Les demons inuoquez n'auoient point imposé.

C'est pourquoy ce desir n'ayant eu nulle cesse
Qu'il n'en eust par escrit consulté sa Deesse,
Elle sans luy nier ny confesser aussi
Que la verité fust ny ne fust pas ainsi,
Par sa response accorte emplit son esperance
D'vn doute ou reluisoit l'euidente asseurance
De la grace attenduë, et parmy cent appasts
Aduoüa sa demande en n'y respondant pas.

Bien reprist-elle en luy cet estrange remede
Où l'ennuy qui les cœurs en absence possede
Auoit fait recourir ses miserables yeux,
Comme vn remede impie et condamné des cieux

Mais iugeant qu'vn conseil en vn ieune courage
Est tant plus amoureux que moins il paroist sage :
Et prenant cestui-cy pour vn gage asseuré
De ce que peut en l'ame vn feu demesuré,
Elle en estima tant sa ieune impatience,
Que sans plus luy cacher de la fainte apparence
D'vn volontaire oubly le feu de qui l'ardeur
Consumoit chastement son aimable verdeur,
Elle luy deuoila les secrets de son ame,
Et dés l'heure permist qu'vne visible flame
Embrasast derechef leurs amoureux esprits
Desormais l'vn de l'autre ouuertement épris.

TRADVCTION

VN PEV PARAPHRASEE

DV DEVXIESME LIVRE DE L'ÆNEIDE

DE VIRGILE [1].

Qvand chacun attentif d'oreille et de pensee
Tint sa langue immobile et sa bouche pressee
Alors Aenee assis sur vn lict éleué
Rompit de ce discours le silence obserué.

Belle Reine, il te plaist qu'vne odieuse histoire
Renouuelle en mon cœur sa dolente memoire,
Me faisant raconter comme apres cent combats
Les Grecs ietterent Troye et son Empire à bas,
Et ce que mon regard veit de plus lamentable
En ce piteux spectacle autant qu'espouuantable
Où le feu saccagea l'enclos de son rempart,
Et dont moy-mesme encor ie fus vne grand'part.

Qui pourroit s'abstenir de répandre des larmes,
Contant de tels effects de la rage des armes,
Fust-il vn Myrmidon ou Dolope inhumain,
Ou des soldats qu'Vlysse auoit lors sous sa main?

1. Cette traduction est, comme le dit modestement l'auteur, un peu paraphrasée; elle l'est même tant et si bien que les huit cent quatre vers latins du IIe livre de l'*Énéide* ont fourni au traducteur un nombre presque double de vers français. — Nous aurions voulu donner souvent, en note, le vers latin, pour le comparer au vers français; mais les meilleurs vers de Bertaut sont ceux qui traduisent le moins littéralement le texte de Virgile. Dès lors, cette comparaison n'offrait plus grand intérêt. Le poète latin est du reste dans toutes les mémoires, et le lecteur fera lui-même ces rapprochements.

Desja l'humide nuict du ciel se precipite,
Et maint astre tombant au sommeil nous inuite :
Mais puis qu'estans nos maux la fable de nos iours,
Tu sens vn tel desir d'en apprendre le cours,
Et d'ouïr reciter la derniere auanture
Qui fait le lieu de Troye estre sa sepulture,
Ie vay te les compter, quoy que m'en souuenant,
Mon ame auec horreur s'en aille destournant.

Rompus du faix de Mars supporté tant d'annees,
Chassez et par le Ciel, et par les destinees,
Et despouïllez d'espoir, aussi bien comme las,
Les conducteurs des Grecs font par l'art de Pallas
Construire de sapins sçauamment joincts ensemble
Vn cheual qui de taille aux monts presque ressemble :
Et feignans le payer pour vœu de leur retour,
En font voler le bruit par les champs d'alentour.
Mais dans ceste forest en cheual transformee
Ils logent en embusche vne petite armee
D'hommes tirez au sort d'entre les plus vaillans
De tant de regimens nos remparts assaillans,
Et de soldats armez remplissent en cachettes
De son grand ventre creux les cauernes secrettes.

Non loin des champs que Troye a rendus si fameux,
Tenede oppose aux flots son riuage écumeux,
Isle riche et feconde au temps que la Phrygie
Par les loix de Priam en paix estoit regie :
Maintenant ce n'est plus que la face d'vn port
Mal fidele aux vaisseaux qui surgissent au bord.
Là se cacherent-ils sur la riue deserte,
Dans vn sein dont leur flotte estoit ceint et couuerte :
Au lieu que nos esprits abusez d'vn tel art,
Estimoient ceste ruse estre vn entier depart,
Et croyoient, imprudens, le vol de leurs carenes
Les porter sur les flots aux haures de Mycenes.

Alors tout Ilion se descharge du dueil,
Qui fournit si long-temps des larmes à son œil :
Les portes de la ville aussitost sont ouuertes :
On se plaist d'aller voir et les places desertes

Des champs où l'ennemy souloit estre campé,
Et le riuage ondeux non plus lors occupé.
Là logeoit le Dolope, icy le grand Pelide :
Là campoient les vaisseaux en leur quartier humide :
Et là les escadrons se souloient affronter,
Et de coups mutuels la terre ensanglanter.
Vne partie admire, et regarde sans cesse
Le funeste present de l'Attique Deesse,
Ce grand monstre de bois plein de traits et d'épieux :
Et Thymæte à grand' peine en destournant ses yeux,
Conseille le premier à la tourbe ignorante
Que dans le chasteau mesme en trophee on le plante :
Soit qu'il prestast la main aux desseins ennemis,
Ou soit que nos destins l'eussent ainsi permis.
Mais Capys, et tous ceux qui dedans leur courage
Receloient vn penser plus utile et plus sage,
Commandoient au contraire, ou qu'on fist abysmer
Vn present si suspect au profond de la mer,
Ou qu'on donnast en proye aux plus ardantes flames
Cet artifice Grec menassant nos Pergames :
Ou qu'on ouurist ses flancs, et qu'en leur antre ouuert
On vist ce qu'ainsi creux ils tenoient de couuert.

Sur ces diuers conseils, les aduis populaires
Se fendans en deux parts l'vne à l'autre contraires,
Voila que du chasteau courant descend a bas,
Au front d'vne grand' troupe accompagnant ses pas,
L'ardant Laocoon, qui d'vne voix aigrie
Tançant le peuple esmeu, de loin ainsi s'escrie :
Malheureux citoyens contre vous conjurez,
Quelle fureur seduit vos esprits égarez ?
Estimez-vous les Grecs auoir rompu leur siege ?
Pensez-vous que leurs dons manquent de quelque piege ?
Cognoissez-vous ainsi les infideles tours
Qu'Vlysse à vostre dam pratique tous les iours ?
Ou dans ce ventre creux des troupes embuschees,
Pour quelque grand dessein, se retiennent cachees :
Ou ce corps de machine ainsi haut se dressant
Regarde nos ramparts et les va menaçant,

Construict pour découurir iusques dedans nos portes,
Et de là commander aux places les plus fortes :
Ou quelque dol caché sans doute s'y conjoint.
O Teucres, ie vous pry ne vous y fiez point :
Ie redoute les Grecs, et cognoissant leur feinte,
Lors qu'ils nous donnent mesme, encor en ay-ie crainte.

Cela dit, aussi tost joignant la force à l'art,
D'vne adresse robuste il eslance vn grand dard
Contre les larges flancs de ce Cheual horrible,
Et le lambris vouté de son ventre insensible.
Le dard tremblant s'y fiche : et du grand coup receu
Par le sonnant sapin dont son flanc est tissu,
Ses coulpables costez au dedans retentissent,
Et de son vaste sein les cauernes gemissent.
Que si lors nostre esprit n'eust point esté poussé
Par vn mauuais destin contre nous courroussé,
Cest homme encourageoit les ames plus craintiues
A rompre auec le fer les cachettes Argiues,
Et maintenant, ô Troye, encor florirois-tu,
Et nous ne verrions point ton empire abattu.

Mais cependant, voicy qu'au trauers de la plaine,
Auec de bruyants cris à Priam on ameine
Vn jeune homme incogneu, qui, triste, auoit les mains
Auec de forts liens estreintes sur les reins :
Mais qui de son bon gré, plein d'vne audace extréme,
A ceux qui l'auoient pris s'estoit offert soy-mesme,
Pour tramer ceste fraude, et les traistres moyens
D'ouurir en fin aux Grecs les Pergames Troyens :
Impudent, resolu, non capable de crainte,
Soit qu'il fallust par art manier ceste feinte,
Soit que d'vn cœur d'acier à tout sort préparé
Il se fallust offrir au trespas asseuré.

Soudain de toutes parts vne espaisse couronne
De jeunesse accouruë en foule l'enuironne,
Prend plaisir de le voir si dolent d'estre pris,
Et comme à qui mieux mieux s'en jouë auec mespris.
Or escoute des Grecs l'artifice funeste,
Et par vn crime seul iuge de tout le reste.

Si tost que ce trompeur deuant nous arresté
Monstrant la face triste, et l'œil espouuanté,
Voire peignant la peur sus ses léures blesmies,
Sans armes se vit ceint de bandes ennemies,
Las! dit-il, quelle terre, ou quel sein de Thetis
Peut receuoir mes pas errants et fugitifs?
Ou que me reste-il plus qui me donne esperance,
N'ayant en ma patrie aucun lieu d'asseurance,
Et voyant les Troyens iustement rigoureux
Prests de teindre leurs mains en mon sang malheureux?

De tels gemissemens il émeut nos courages :
Nous faisans lors cesser toutes sortes d'outrages,
Et ne sçachans où tend cet exorde trompeur,
Nous mesmes l'excitons à nous dire sans peur,
Qui, de quel peuple il est, que veut dire sa plainte,
Et quelle est en ses fers son attente ou sa crainte.
Luy despouïllant adonc la frayeur qui l'a pris,
Auec vn tel discours enchante nos espris :

Certes, Roy genereux, ie vais, sans rien te feindre,
Le tout, ainsi qu'il est, entierement depeindre :
Et pour le premier poinct, i'aduoüeray deuant toy
Que vrayment ie suis Grec : car la cruelle loy
Du sort qui rend Sinon accablé de misere,
Ne rendra point pourtant sa langue mensongere.

Si iamais en parlant des Princes de nos iours,
Paruint à ton oreille, entre d'autres discours,
Le nom de Palamede, et le bruit dont sa gloire
Tous les iours sur l'oubly gaigne encor la victoire,
Prince grand en vertu, que sans nulle raison,
Faussement accusé d'vn tour de trahison,
Les Grecs ont par arrest enuoyé sous la terre,
Pour ce qu'il s'opposoit aux conseils de la guerre :
Et qu'en vain, maintenant qu'il est dans le cercueil,
Ils plorent à toute heure et de l'ame et de l'œil :
Sous ce valeureux Prince, et qu'vn mesme lignage
M'auoit lié des nœuds d'vn estroit parentage,
Mon pere m'enuoya dés mes plus tendres ans,
En guerre apprendre icy le mestier des vaillants.

Aussi, tandis que l'heur qui suiuoit sa sagesse
A fait florir son regne en puissance et richesse,
I'ay veu mes jeunes ans ornez de quelque honneur
Se sentir pres de luy des effects de son heur.
Mais depuis que la ruse, et la cruelle enuie
De ce pipeur Vlysse ont mis fin à sa vie,
(Ma langue en ce propos ne dit rien d'ignoré)
Decheu de tout espoir, miserable, éploré,
I'ay fait couler ma vie en larmes et tenebres,
Et n'ay repeu mon cœur que de plaintes funebres,
Souspirant iour et nuict le lamentable sort
De mon Prince deffait par vne iniuste mort :
Ny ne m'en suis peu taire [1], affolé de ma perte,
Ains si iamais la voye en pouuoit estre ouuerte,
Si iamais en Argos ie retournois vainqueur,
Ie promis aux ennuis qui deuorent mon cœur
D'en faire la vengeance, et ma langue irritee
Rendit vne aspre haine encontre elle excitee.

Aussi tous mes malheurs ont de là commencé,
Car le cruel Vlysse oncques puis n'a cessé
D'effroyer mon esprit par des crimes friuoles,
Semant emmy le camp mille obscures paroles,
Mille bruits ambigus, et cherchant tous les iours
A son coulpable cœur des armes pour secours :
Sans donner nul repos à ce traistre artifice,
Iusqu'à tant qu'à la fin, par Calchas son complice.
Mais pourquoy mon esprit r'aporte-il de si loing
Ces odieux discours sans qu'il en soit besoin?
S'il faut que tous les Grecs vous soient en mesme estime,
Si me dire l'vn d'eux c'est vn assez grand crime,
Repaissez de mon sang vostre esprit irrité :
Vous ferez ce qu'Vlysse a long temps souhaitté,
Et ce que, pour souler leur courroux homicide,
Acheteroient bien cher et l'vn et l'autre Atride.

Ces mots ainsi tissus font qu'vn ardent desir
D'en apprendre la cause alors nous va saisir,

1. *Ny m'en suis peu taire.* Emploi curieux de l'auxiliaire *être* avec le verbe *pouvoir*, pour : *Ni ne m'en ai peu taire.*

Ne scachants rien encor de ses meschantes trames,
Ny de l'art abuseur qui regne és Grecques ames :
Luy donc poursuit ainsi, pipant les escoutans
D'vn parler et d'vn cœur feintement tremblotans.

Souuent le camp Argiue assis en cette terre,
Ennuyé des trauaux d'vne si longue guerre,
S'est voulu retirer, quittant finablement
Les remparts d'Ilion assiegez vainement.
Et voulussent les dieux qu'ainsi l'eust-il peu faire?
Mais souuent la tempeste, ou le vent trop contraire
Menassant nos vaisseaux d'vn naufrage asseuré,
Nous a rauy le poinct du retour desiré.
Mesme lors que le ciel desja peu fauorable
Veit ce Cheual basty de grand's poultres d'erable,
Maint sonnant tourbillon ne cessa iour et nuit
D'emplir l'air et la mer de tempeste et de bruit.
Dont craignans quelque Dieu nous estre pour obstacle,
Nous auons Eurypyle enuoyé vers l'oracle :
Luy soudain de retour malgré l'ire des flots,
Nous en a rapporté ces durs et tristes mots :
Le sang d'vne pucelle offerte en sacrifice
Vous rendit en venant le vent doux et propice,
Et par le sang d'vn Grec derechef espandu,
Il vous faut impetrer le retour attendu.

Ceste horrible response ayant esté semee
Dans l'oreille des Chefs, et des grands de l'armee,
Soudain les plus hardis, frappez d'estonnement,
Ont senty le glaçon d'vn secret tremblement
Se couler dans leurs os, et courir par les veines :
Incertains qui c'estoit, de tant d'ames humaines,
Que demandoit encor la voix des immortels,
Pour baigner de son sang le pied de leurs autels.

Là dessus, l'Ithaquois qui ma perte consulte,
Tire au milieu du camp auec vn grand tumulte
Le Prophete Calchas, le pressant de nommer
Celuy que le trepied requiert sans l'exprimer :
Et desja, descouurants son cruel artifice,
Plusieurs voyoient sur moy tomber ce sacrifice.

Calchas se taist dix iours, et caché ne veut pas
Que sa response enuoye vn pauure homme au trespas.
Mais contraint à la fin par les cris dont sans cesse
Le cruel Ithaquois l'importune et le presse,
Par complot faict entr' eux sa langue dénoüant,
Il me va pour hostie à l'autel déuoüant :
Tout le monde y consent, et le coup de tempeste
Dont chacun auoit peur de voir frapper sa teste,
Il le voit volontiers tomber dessus le chef
D'vn autre que le sort destine à ce méchef.
Et ja la cruelle heure en estant arriuee,
La terre s'alloit voir de mon sang abreuuee :
Ia les rubans sacrez ma teste enuironnoient,
Et ja les saincts gasteaux pour moy s'assaisonnoient :
Quand rompant mes liens, vne fuitte innocente
M'a soustrait, ie l'auoüe, à la mort euidente,
Me cachant par la nuit dans les jongs et roseaux
D'vn marests plein de fange et de bourbeuses eaux,
Iusqu'à tant que leur flotte au retour preparee
Donnast la voile aux vents dessus l'onde azuree,
Cependant pour iamais tout espoir m'est osté
De pouuoir plus reuoir ma douce liberté,
Mon antique patrie, et mon bien-aymé pere,
Et mes chers enfançons dans les bras de leur mere,
Sur qui peut-estre helas ! ils vangeront à tort
L'offense de ma fuitte, expiant par la mort
De ceste pauure trouppe et foible et miserable,
La faute qui me rend innocemment coulpable.

C'est pourquoy ie t'adiure, et par les iustes Dieux
De qui nul œuure humain ne peut tromper les yeux,
Et par tout ce qui reste en l'humaine pensee
De foy vrayment parfaicte, et non iamais faussee,
Pren pitié de mes maux, pren pitié de ce cœur
Traicté par la fortune auec tant de rigueur.

Ceste plainte si triste, et de larmes suiuie
Emeut nostre courage à luy donner la vie :
Et Priam le premier fait deliurer ses mains
Des liens dont les nerfs sont durement estreints :

L'honore d'vne amie et courtoise parole,
Et de ces doux propos luy-mesme le console :
Qui que tu sois, pren cœur, et mettant pour iamais
La gent Grecque en oubly, sois nostre desormais.
Mais respons sans mensonge et me dy ie te prie,
Ceste effigie enorme où l'humaine industrie
Represente vn Cheual de si grande hauteur,
Quel dessein l'a basty ? quel homme en est l'autheur ?
A quel bien peut seruir ce grand faix de la terre ?
Est-ce quelque mystere ou machine de guerre ?

Ainsi luy dist Priam : et cet esprit rusé,
Sçauant en l'art des Grecs, aux fraudes disposé,
Leuant les mains au ciel libres de leur estreinte :
Feux eternels, (dit-il) lumiere pure et sainte,
Qui luis inuiolable au serment des mortels :
Et vous que i'ay fuis, detestables autels,
Homicides cousteaux, rubans mis sur ma teste
Comme sur vne hostie à tomber toute preste,
Ie vous prens à tesmoins que ie puis sans peché
Descouurir le secret plus saint et plus caché
Du mystere des Grecs, haïr la gent cruelle,
Et si quelque dessein en leurs cœurs se recele,
L'espandre emmy les vents, comme franc de la loy
Dont iadis ma patrie auoit esteint ma foy.
Tant seulement, ô Troye, obserue ta promesse :
Et vueilles, toy sauuee, estre ma sauueresse,
Si par mes vrays discours ie procure ton bien,
Et fais que ton salut soit le payement du mien.

Tout l'espoir que les Grecs logeoient en leur pensee
D'vne guerre si longue à leur dam commencee,
Eut tousiours pour appuy la faueur du secours
Dont la grande Minerue en secondoit le cours.
Mais depuis que l'impie et superbe Tydide,
Et le traistre Ithaquois, ce cruel homicide,
Oserent, déguisez, rauir outre son gré,
Hors de l'antique temple à son nom consacré,
Sa fatale effigie, auec ces mains cruelles
Qui venoient d'en meurtrir les gardes plus fidelles,

Et toucher de leurs doigts de sang encor tachez
Les rubans virginaux à son front attachez :
Depuis ceste heure-là, leur attente premiere
Commença renuersee à couler en arriere :
Leurs forces à se rompre, et le cœur indigné
De la Deesse mesme à s'en rendre esloigné.
Ce qu'on n'a point cogneu par la lumiere obscure
D'vn ambigu prodige ou d'vn douteux augure :
Mais son image à peine entre nous se planta,
Qu'vne luisante flamme en ses yeux éclatta,
Qu'il courut par son corps vne sueur sallee,
Et qu'elle mesme en fin, de nul autre ébranlee,
Secoüant en ses mains sa lance et son pauois
(Spectacle merueilleux) tressauta par trois fois.

Lors Calchas vient chanter que sur l'ondeuse plaine
Il faut prendre le vol d'vne fuitte soudaine,
Et que le mur Troyen ne peut estre abbatu
Par nul guerrier effort de la Grecque vertu :
Premier que recourant à de nouueaux presages,
On ait dedans Argos remporté les images
Des Dieux que nos vaisseaux chargerent auec eux,
Et rendu leur faueur plus propice à nos vœux.

C'est pourquoy, desancrez des Troyennes arenes,
Ils courent maintenant la route de Mycenes,
Afin que de nouueau s'estant armez les mains
Et de l'ayde celeste et des secours humains,
D'vn impreueu retour ils vous viennent surprendre.
Ainsi Calchas l'ordonne, ainsi faut-il l'attendre.

Cependant, pour l'erreur commise en rauissant
Le sainct Palladion, et Minerue offençant,
Aduertis par les Dieux, ils ont en recompense
Construit ce grand Cheual, l'amende de l'offence,
Que Calchas leur a faict ainsi haut eriger,
Afin que l'on ne puisse en vos murs le loger,
Et qu'on n'en mette encor et le peuple et l'enceinte
Dessous l'antique abry de sa tutelle sainte :
Les oracles secrets leur ayants reuelé,
Que si de vostre main vous auiez violé

Ce present de Minerue, vne infortune extrême
(Que Dieu vueille plustost destourner sur luy-mesme)
Iroit de fonds en comble à la fin renuersant
L'empire d'Ilion tant soit-il fleurissant.
Au lieu que si par art l'ayant rendu mobile,
Vous les trainiez vous-mesme au sein de vostre ville,
Vn iour l'Asie Armee iroit de toutes parts
Assieger à son tour les Argiues remparts :
Et que ce ferme arrest des sainctes destinees
Estoit ineuitable aux futures annees.

Pipez d'vn tel discours, bien que feint et menteur,
Nous croyons ceste fraude, en caressons l'autheur :
Et sont vaincus par l'art, et forcez par les larmes
Du parjure Sinon, ceux que les fieres armes
De Tydide, et d'Achille, et deux fois cinq Estez,
Et dix fois cent vaisseaux n'auoient point surmontez.

Mais sur cet accident, l'object espouuantable
D'vn bien plus grand prodige et bien plus redoutable
S'offrit à nostre veuë, et troubla nos esprits
Par l'effroy non préueu dont ils furent surpris.
Le prompt Laocoon, qu'à l'heure la fortune
Auoit esleu par sort pour prestre de Neptune,
Trempoit l'autel du Dieu, non loin du flot salé
Du sang d'vn grand taureau sur la riue immolé :
Quand voila deux serpens (seulement la memoire
M'en fait trembler d'horreur, racontant ceste histoire)
Démarent de Tenede, et sur l'eau déployants
Les tours desmesurez de leurs dos ondoyants,
Fendent la mer tranquille, en passent l'onde à nage,
Et d'vne égalle ardeur tendent vers le riuage.
Leur superbe estomach s'esleue sur les flots :
Cent bizarres couleurs en peinturent le dos :
Ils font rougir de sang les pointes de leurs crestes :
Et dressent haut en l'air leurs effroyables testes :
Le reste ondoye apres sur la face des eaux,
Courbant en de grands ronds les horribles cerceaux
Dont leur dos écaillé voûte sa fiere échine,
Et fait en écumant bruire l'onde marine.

Ia tenoient-ils les champs sous leurs ventres baueux,
Leurs yeux ensanglantez ardôient de mille feux :
Les langues qu'ils dardoient, de venin distilantes
Léchoient le sale bord de leurs gueulles siflantes.
Nous, les voyants venir, fuyons tous éperdus :
Eux sur Laocoon ayants les yeux tenduz,
N'en veulent qu'à luy seul, c'est luy seul qu'ils menassent,
Et de premier abord, se ployant ils embrassent
Auec les nœuds serrez de leurs fermes laçons,
Les tendres petits corps de ses deux enfançons :
Déchirent par morceaux leurs membres miserables :
Et puis, comme y portant des armes secourables
Auec haste et douleur il fut couru vers eux,
Ils l'estreignent luy-mesme és prisons de leurs nœuds.
Et desja les grands tours de leurs chaines spiralles
Auoient fait sur les reins deux ceintures égalles,
Et leur dos jaulne-verd d'ecailles herissé
Tenoit desja son cou par deux fois embrassé,
Qu'encor dessus son chef l'vn et l'autre domine
Et le va surmontant de teste et de poitrine.

Luy, maintenant essaye auec ses fortes mains
D'arracher de leurs nœuds ses miserables reins,
Estant desja sa teste, et ses bandes plus sainctes
Couuertes de venin et de sang toutes teintes :
Maintenant il enuoye aux oreilles des Dieux
Mille effroyables cris volants iusques aux cieux,
Et mugit de douleur, comme faict par la plaine
Le taureau qui frappé d'vne hache incertaine,
Sanglant et furieux s'enfuit loing de l'autel,
Ayant par vn détour trompé le coup mortel.
Mais en fin les dragons se sauuent par la fuitte
Dans la demeure saincte à Minerue construitte :
Et là, dessous ses pieds fierement démarchez,
Et sous son grand pauois ils se tiennent cachez.

Lors vne peur nouuelle effrayant les pensees
Se coule auec horreur dans nos veines glacees :
Tous disent qu'vn supplice à bon droit merité
Du fier Laocoon poursuit l'impieté,

De qui, sans nul respect, la sacrilege atteinte
Auoit blessé les flancs de la figure sainte :
Criants qu'il faut sur l'heure en son siege poser
Ce fatal simulachre, et Minerue appaiser.

Adonc, comme en fureur, nous ouurons nos murailles
Et de nostre Cité descouurons les entrailles :
Tous s'occupent à l'œuure : on soumet promptement
Aux bazes de ses pieds le glissant mouuement
De maint rouleau poly, puis on le tire à force
De gros chables de chanure et d'estouppe retorse.
La fatale machine enjambe nos rempars,
Grosse d'hommes armez, sanglant germe de Mars.
Force ieunes garçons, et vierges couronnees,
Où rit la tendre fleur des plus belles annees [1],
Deuant et tout autour chantent des hymnes saints,
Glorieux d'en toucher les cordes de leurs mains :
Elle glissant tousiours sur le rouleau mobile,
En fin en menaçant coule au sein de la ville.

O ma chere patrie, ô demeure des Dieux,
O remparts dont la gloire atteignant iusqu'aux cieux
S'est par tant de combats à iamais illustree !
Quatre fois ce grand corps s'arresta sur l'entree :
Quatre fois, comme prest à trahir son dessein,
Il fist bruire au heurter les armes de son sein.
Mais lors nous aueuglant la fureur de nos ames,
Et bruslants de le voir logé dans nos Pergames,
Nous n'y prismes point garde, ains d'vn bras obstiné
Tirasmes au chasteau ce monstre infortuné.

Mesme, en nous predisant nos tristes aduentures,
Cassandre ouurit adonc aux fortunes futures
La bouche à qui l'arrest d'vne diuine loy
N'a point permis que Troye ait onc adiousté foy.
En fin nous malheureux, nous à qui la lumiere
D'vn si funeste iour luisoit pour la derniere [2],

1. Voilà de bons vers, mais peu littéraux. Cf. notre note au début du poème.

2. *Pour la dernière*. Sous-entendu *fois*.

Auec ioye embrassants les causes de nos pleurs,
Nous voilons les autels de rameaux et de fleurs.

Cependant le Ciel tourne, et la nuit étoillee
Auec son manteau noir sort de l'onde sallee :
Et dedans son grand ombre épandu sur les yeux,
Enueloppe et la terre, et les plaines des cieux,
Et les ruses des Grecs : vn silence tranquille
Succede aux prochains bruits murmurants par la ville :
Le sommeil tient par tout les Troyens embrassez,
Donnant vn doux repos à leurs membres lassez.
Et ja sous la faueur de la splendeur amie
Qu'en silence épandoit l'amante de Latmie,
Les ennemis voguants dessus les flots chenus,
Retournoient de Tenede aux riuages cogneus :
Quand la Royalle nef, seul phanal de l'armee,
Eleue pour signal vne flamme allumee :
Et le traistre Sinon, guaranty de la mort
Par l'ennemy conseil de nostre mauuais sort,
Ouure secrettement l'inuisible iointure
Des aiz qui receloient les Grecs en leur closture.
Le grand ventre de bois, dont ils estoient couuerts,
Les rend soudain à l'air par ses flancs entr'ouuerts :
Et ioyeux pour le sang qu'ils s'en alloient épandre,
Sortent de leur embusche et Sthenele, et Tisandre,
Et le cruel Vlysse, et Thoas apres luy,
Coulez par vn cordeau hors de ce grand étuy :
Le superbe Athamas, le fier Neoptoleme,
Et celuy qui forgea ce sanglant stratageme,
L'ingenieur Epee enseigné de Pallas,
Le sçauant Machaon, et l'ardant Menelas.

Lors, les armes au poing, la ville ils enuahissent
Que le somme et le vin par tout enseuelissent :
Mettent à mort le guet assis sur les remparts :
Saisissent vne porte, et puis de toutes parts
Reçoiuent par sa gueule en haste deffermee,
Les autres legions du corps de leur armee.

Or estoit-ce sur l'heure où l'on sent le sommeil
Commencer à coller les paupieres de l'œil,

Et comme vn don celeste enchanteur de nos peines,
Auec plus de douceur ramper dedans les veines :
Quand me tenant lié ce doux charme des Dieux,
Hector se vint en songe opposer à mes yeux,
Triste, espandant des siens vne double riuiere,
Et soüillé tout autour de sang et de poussiere,
Comme si de nouueau deux coursiers attelez
Eussent trainé son corps sur nos champs desolez,
Tel que le veit vn iour la muraille de Troye,
Estants ses pieds enflez percez d'vne courroye.
Helas ! bien different de ce qu'estoit iadis
Ce valeureux Hector l'effroy des plus hardis,
Alors qu'il retournoit de la fiere meslee,
Reuestu du harnois du grand fils de Pelee :
Ou que tenant les Grecs en leurs nefs enfermez,
Vainqueur il y lançoit mille feux allumez.

Sa barbe herissee estoit pleine de crasse :
Ses cheueux non peignez luy tomboient sur la face
Tous congelez de sang, et paroissoient alors
Sur sa teste poudreuse et sur son palle corps
Mille coups dont sa chair auoit esté meurtrie,
Combattant pour les murs de sa chere patrie.

Vn si piteux object m'excitant à plorer,
Ma langue me sembla ces mots luy proferer :
O le fidelle espoir, et la viue lumiere
Des Teucres garantis par ta dextre guerriere,
Quel sujet t'a de nous si long temps absenté?
De quel lieu reuiens-tu tant de mois souhaité?
Helas ! apres combien de tristes funerailles
De tes plus chers parents terrassez és batailles,
Apres combien d'ennuis et de maux endurez,
Nous reuoyons le iour de tes yeux desirez !
Mais ô Dieux ! quel malheur, ou quel indigne outrage
A troublé le serein de l'air de ton visage?
Et pourquoy voy-ie ainsi tes membres détranchez,
D'impitoyables coups et de sang tous tachez?

Luy ne respondant rien à ces vaines parolles,
Comme les estimant des demandes friuolles,

Mais tirant vn souspir du centre de son cœur,
Las! fuy-t'en [1], me dit-il, tranche toute longueur,
Fuy-t'en, fils de Deesse, et quittant nos Pergames,
Rauy-toy promptement à ces cruelles flames.
L'ennemy tient nos murs : les superbes sommets
Du fameux Ilion vont tomber pour iamais.
La patrie a receu ce qu'on luy deuoit rendre.
Si les rempars Troyens eussent peu se defendre
Par le tranchant du fer, et par vn bras humain,
Les cieux les eussent veus defendus par ma main.
Troye icy te commet ses plus sainctes reliques,
Ses mystères sacrez, et ses Dieux domestiques :
Pren-les pour compagnons de tes destins futurs,
Et va sous leur faueur chercher de nouueaux murs,
Qu'en fin tu bastiras et grands et de duree,
Ayant long-temps erré dessus l'onde azuree.

Ainsi me parle l'ombre apparuë à mes yeux,
Mettant entre mes mains et les rubans des Dieux,
Et la puissante Veste [2], et la flamme eternelle
Que de son sanctuaire elle emporte auec elle.

Cependant, en l'enclos qu'enferment nos remparts,
Les plaintes et les cris hurlent de toutes parts :
Et bien que la maison par Anchise habitee
Ceinte d'arbres diuers soit du peuple écartee :
Tousiours de plus en plus ce bruit s'éclaircissant,
Et l'horreur du harnois [3] va l'ame saisissant,
Ie secoüe en sursaut le sommeil qui me dompte,
Et du plus haut du toict, qu'en courant ie surmonte,
Ie tends l'oreille au bruit, au bruit à qui l'ardeur
De tant de feux mesloit son horrible splendeur.

1. *Fuy-t'en*, pour *enfuis-toi*. — On faisait alors la tmèse à l'impératif de *s'enfuir*, comme nous la faisons encore au même temps de *s'en aller* (va-t'en).

2. *Vesta*.

3. Ici pris dans le sens de *armes*, *armures*; *armorumque ingruit horror*; la construction de la phrase de Bertaut est bizarre; il faut sous-entendre *va* avant le mot *s'éclaircissant*.

Comme quand il aduient que la flamme deuore
Les blondissants tresors dont la plaine se dore :
Ou qu'vn torrent enflé de neige qui se fond,
Precipitant son cours de la cime d'vn mont,
Essourde les costaux du bruit qui l'accompagne :
Saccage tous les bleds riants par la campagne :
Et perdant les labeurs des fertiles guerets,
Entraine sur ses flots les antiques forests.
Le pasteur est saisi de crainte et de merueille
Receuant d'vn haut roc ce bruit en son oreille.

Lors l'embusche des Grecs et le but incognu
De leurs traistres desseins me paroissent à nu.
Ia l'ire de Vulcan commence à tout éprendre :
L'hostel de Deiphobe est ia reduit en cendre :
Vcalegon voisin commence à s'enflammer.
L'éclat d'vn si grand feu iaunit toute la mer
Qui dort pres de Sigee en ses ondes muettes.
Vn cry d'hommes se mesle au bruit de cent trompettes.
Impatient ie m'arme, et si nulle raison
Ne m'excite à m'armer en si triste saison :
Mais ie brusle d'ardeur d'aller par cet orage
Me perdre en ma patrie et suiure son naufrage.
Poussé de ce desir à grands pas ie descens :
L'ire auec la fureur precipitent mes sens :
Et mon cœur va penser qu'ayant en main les armes,
Il est beau de mourir au milieu des allarmes.

Là dessus en effroy Panthe s'offre à mon œil :
Panthe garde du Fort, et Prestre du Soleil,
Qui sauué de la flamme et des Grecques atteintes,
Portant nos Dieux vaincus et leurs reliques saintes,
Et trainant par la main son petit fils pleurant,
Insensé de trayeur tend au port en courant.
Et bien, Panthe, en quel point en est nostre fortune?
Nous reste-il plus de Fort, ny d'esperance aucune?
A peine en luy parlant ma bouche eut ainsi dit,
Que sa voix gemissante ainsi me respondit.

Le dernier iour prefix aux murs de Dardanie
Est en fin arriué, leur duree est finie :

Il n'est plus d'Ilion, les Troyens ont esté,
Le ciel en a l'empire en Argos transporté.
Les Grecs regnent vainqueurs en la ville enflammee,
Le grand monstre de bois verse à bas vne armee
De guerriers sans pitié qui naissent de son flanc :
Sinon met tout en feu, non moins qu'eux tout en sang.
Mille troupes d'ailleurs de fer toutes couuertes
S'y coulent à grands flots par les portes ouuertes,
En tel nombre qu'encor n'en arma iamais tant
Mycenes contre nous cent peuples excitant.
L'étincelant acier bousche l'estroit des ruës [1] :
Par tout on voit flamber l'esclair des lames nuës,
D'vn fil aigu, luisant, prest à donner la mort :
Et rien ne les combat, sinon l'aueugle effort
Du guet seul opposant sa foible resistence
Au débort d'vn torrent si plein de violence.

Frappé de ces propos et de l'ire des Dieux,
Presque tout hors de moy ie m'emporte à clos yeux
Par le milieu du fer, du sang et de la flame,
Où me semond d'aller la fureur de mon ame :
Et par tout où i'entends tristement m'appeler
Le bruit de tant de cris qui s'esleuent en l'air.
Resolus de courir vne mesme fortune
Se viennent ioindre à moy par les rais de la Lune,
Et d'vne espesse trouppe encernent mon costé
Riphee auec Iphite au courage indompté,
Hypanis, et Dymas rencontrez par la voye,
Et Chorœbe arriué ces iours-là dedans Troye :
Chorœbe ieune Prince, et d'vn cœur valeureux,
Qui des yeux de Cassandre ardemment amoureux,
Comme vn gendre que Mars, non moins qu'Amour inspire
Venoit pour secourir Priam et son Empire :
Heureux, s'il eust ouy mieux que nous insensez
Les mots par sa maistresse en fureur prononcez.

1. *L'estroit des rues,* angusta viarum. Bertaut prend ici l'abstrait pour le concret, procédé très usité par les écrivains modernes. — Il dira de même *le nud, l'épais,* pour la nudité, l'épaisseur.

Enceint de ces guerriers, et voyant leur courage
Les porter au combat, il leur tient ce langage :
Valeureux compagnons, mais valeureux en vain,
Puis qu'vn ardant desir boüillonne en vostre sein
De me suivre où je vois par ces fieres allarmes
Tenter le dernier poinct de la chance des armes :
Voyez en quel estat nostre sort est reduit :
Les Dieux qui cet Empire ont eux-mesmes construit,
Delaissans leurs autels quittans leurs sanctuaires,
Se sont tous retirez en ceux des aduersaires.
De quel reste d'espoir maintenant animez
Contre tant d'ennemis nous sommes-nous armez?
En vain nostre valeur aux perils exposee
Tasche de secourir vne ville embrasee :
Mourons, et d'vn effort vaillamment furieux,
Lançons-nous au trauers des dards victorieux.
N'esperer nul salut c'est vn salut luy-mesme [1]
Aux grands cœurs oppressez d'vne infortune extresme.

Ayant ainsi parlé de fureur tout épris,
I'en augmentay l'ardeur de ces ieunes esprits.
Et lors, comme des loups que l'importune rage
Du ventre et de la faim tire hors dû bocage,
Par l'obscur espaisseur des broüillars amassez,
Et que leurs louueteaux dans le giste laissez
Attendent halletans à gorges dessechees,
Nous allons au trauers des fléches décochees,
Et du fer et des feux dont tout est deuoré,
Nous mesmes nous lancer au trespas asseuré :
La nuict semant par tout son ombre noire et creuse,
Volle à l'entour de nous d'vne aile tenebreuse.

Qui pourroit exprimer les horribles malheurs
D'vne nuict si cruelle et feconde en douleurs?
Ou le sac en descrire, et les morts inhumaines?
Ou par ses tristes pleurs en égaller les peines?
Vn estat qui superbe auoit tant dominé,
Tombe à l'heure par terre à iamais ruiné :

1. Una salus victis nullam sperare salutem.

Infinis hommes morts, infinis que l'on tuë,
Tous sanglants, tous bruslez, gisent emmy la ruë :
Et ionchent de leurs corps en fureur massacrez,
Les portaux des maisons et des temples sacrez.
Bien que les Teucres seuls estendus par la voye
Ne versent pas leur sang sur le paué de Troye :
Quelquefois la vertu refleurit en leurs cœurs :
Quelquefois les vaincus font tomber les vainqueurs.
Par tout regne la plainte : et parmy le carnage
La mort monstre par tout son effroyable image.

L'ennemy que le sort nous offre le premier,
C'est le Grec Androgee orné d'vn haut cimier,
Et fierement suiuy d'vne nombreuse escorte,
Qui nous tenant pour Grecs, nous parle en ceste sorte :
Hastez-vous, compagnons : hé quelle lascheté
A tenu vostre pas si long temps arresté?
Les autres rauissans emportent les Pergames,
Emportent Ilion par le milieu des flames :
Et vous, au lieu de vaincre et butiner comme eux,
A peine vous partez du riuage escumeux.

Cela dit, aussi tost (pour ce que sa semonce
Reçoit vne ambigue et mal seure response)
Voyant bien que son pied l'a porté par erreur
Entre ses ennemis, il reste plein d'horreur :
L'image du peril toute audace luy volle,
Et luy fait retirer les pas et la parole.

Comme quand par les bois quelqu'vn presse en marchant
Vn serpent non preueu sous l'herbe se cachant :
Il fuit palle de crainte aussi tost qu'il l'aduise,
Les yeux rouges du feu que sa colere attise,
Se dresser contremont, horriblement siffler,
Et son cou de gris-bleu superbement enfler.
Ainsi la froide peur qui conseillé la fuite
Retiroit Androgee au milieu de sa suite :
Quand nous iettans sur luy nous luy donnons la mort :
Et puis chargeons sa bande auec vn tel effort,
Que de tous les costez l'ayant enueloppee,
Nous la faisons tomber sous les coups de l'épee,

Ignorante des lieux, et surprise de peur.
Le sort est fauorable à ce premier labeur!

De quoy tressautant d'aise et boüillant de courage,
Chorœbe en ce succez nous tient vn tel langage :
O compagnons, dit-il, suiuons en combattant
Le chemin de salut que nous va presentant.
L'effort dont nostre bras a rougy ceste place,
Et la faueur du ciel secondant nostre audace.
Eschangeons nos boucliers auec ceux des vaincus :
Et vestons pour vn temps les armets, les escus,
Et les marques des Grecs : qu'importe si l'on vse
Contre son ennemy de vaillance ou de ruse?
Eux-mesmes fourniront des armes à nos mains.
Ce dict, il vest l'armet qui du chef iusqu'aux reins
Ombrageoit d'vn long crin ondoyant en pennache,
La teste d'Androgee, empoigne sa rudache [1],
Et s'estant tout couuert du harnois emprunté,
Se ceint [2] la Grecque espee à l'entour du costé.
Autant en fait Riphee : autant Dymas luy-mesme,
Et toute la ieunesse aimant ce stratageme :
Chacun allaigrement se reuestant le corps
De la fraische despoüille arrachee à ces morts.

Nous allons aussi tost, d'vn hazardeux meslange,
Imprudents nous conioindre à la Grecque phalange :
Et par l'obscure nuict attaquant maints combats,
Nous faisons trébuscher force ennemis à bas.
Les vns d'eux emportez d'vne fuite craintiue,
Recherchent leurs vaisseaux et le sein de la riue;
Les autres maistrisez d'vne honteuse peur,
Remontent dans les flancs du Colosse trompeur :
Et pour se recacher, derechef se retirent
Dans le ventre cogneu d'où naguere ils sortirent.

1. *Rudache.* Nous n'avons retrouvé ce mot dans aucun lexicographe. Ce doit être une faute d'impression, pour *rondache.* Voir ce mot au Lexique.

2. *Se ceindre* une épée au côté. *Se* est un latinisme, pour *sibi.*

Mais helas! on ne doit en nul bien s'asseurer
Que la faueur des Dieux ne fait point prosperer.
Voila que l'on trainoit dehors des sanctuaires
Du temple de Minerue, et d'entre ses mysteres,
Cassandre escheuelee, et tendant vers les cieux,
D'vn regard plein de flamme, en vain ses tristes yeux :
Ses tristes yeux sans plus, car des cordes pressees
Tenoient ses tendres mains durement enlacees.
Chorœbe la voyant si rudement traiter,
Insensé de courroux ne le peut supporter :
Mais desirant la mort, s'élance emmy la presse
Des soldats outrageants ceste ieune Princesse :
Nous suiuons tous l'ardeur du courroux amoureux,
Et les armes au poing nous nous ruons sur eux.

Icy, de prime abord il nous pleut sur la teste,
Des hauts sommets du temple, vne fiere tempeste [1]
De traits des nostres mesme, et leurs aueugles coups
Font naistre ignoramment vn grand meurtre entre nous,
Par l'erreur qui s'engendre en leurs ames trompees
Des boucliers ennemis et des Grecques espees.
D'ailleurs, voicy les Grecs qui courroucez de uoir
La Princesse rescousse eschapper leur pouuoir,
Viennent de toutes parts fondre sur nous ensemble :
Ajax de qui l'ardeur à la foudre ressemble,
Et les deux fils d'Atree, et mille autres guerriers,
Et l'entier escadron des Dolopes meurtriers.
Comme quand sur le dos des ondoyantes plaines
L'orage fait iouster les contraires haleines
Des vents dont la fureur se creue en tourbillons,
Zephyre boursoufflant leurs humides sillons,
Et celuy de la gent que le Midy colore,
Et celuy qui se plaist aux cheuaux de l'Aurore :
Les forests font grand bruit : et Neree irritant
D'vn trident escumeux tout l'Empire flottant,
Agite iusqu'aux bas des mers les plus profondes
Le tempesteux orgueil de ses mobiles ondes.

1. *Fiere,* latinisme; c'est le mot *fera, féroce, cruelle.* — Cf. p. 161, v. 2.

Ceux aussi que par l'ombre et l'horreur de la nuit,
Es destours où le feu moins clairement reluit,
Nostre embusche a surpris, et d'vne aspre poursuite
Chassez par tous les coins de la cité destruite,
Viennent lors à paroistre, et remarquer les dards
Qu'ils ont veu dans leur sang rougir en mille parts :
Et des pauois menteurs la tromperesse image,
Et le son estranger des accens du langage.

En fin donc nous trouuans par le nombre accablez,
Chorœbe le premier, sous maints coups redoublez,
Tombe comme vne hostie à Minerue immolee,
Au pied de son autel, du bras de Penelee.
Riphee y tombe aussi, l'homme le plus entier,
Et mieux guidant ses pas dans le iuste sentier,
Que le Soleil vist point en toute la Phrygie :
Mais ainsi pleust aux Dieux dont la Parque est regie!
Hypanis, et Dymas, par vn malheureux sort,
De nos compagnons mesme y reçoiuent la mort :
Et ne te sauua point d'vne mortelle attainte,
Panthe, ta pieté si constante et si sainte :
Mais soüillas en ton sang versé par ce méchef,
La mitre d'Apollon qui couronnoit ton chef.

Vous, cendres d'Ilion, et vous derniere flame
De ce qui me touchoit plus tendrement à l'ame,
Ie vous atteste icy qu'en vous voyant perir,
Ie n'éuitay hazard que ie puisse encourir,
Ny trait lancé des Grecs en ces tristes allarmes :
Et que si le destin eust permis à leurs armes
De m'y faire tomber sous leurs coups inhumains,
Ie l'auois merité par l'effort de mes mains.

Nous sommes arrachez de ce sanglant carnage
Pelie, Iphite et moy : dont Iphite sent l'âge
Appesantir ses pas, et Pelie est contraint
De retarder le sien, d'vn coup d'Vlysse attaint.
Cent cris qui pleins d'effroy vont aux flammes celestes,
Nous appellent du bruit de leurs plaintes funestes,
Au palais de Priam, où la fureur de Mars
Fait pleuuoir tant de morts, fait voller tant de dards,

Qu'ailleurs, au prix de là, cessent tous traits de guerre,
Et nul par la cité n'ensanglante la terre :
Veu l'ardeur du combat, veu le boüillant effort
Dont la rage des Grecs lutte contre le fort,
Armant de cent boucliers la guerriere tortuë,
Pres du sueil de la porte assiegee et battuë.

Mainte eschelle dressee en acroche les murs,
Par où grimpants à force entre les flancs obscurs
Et dessous les posteaux que les Teucres deffendent,
Auec la gauche main qu'en auant ils estendent,
Ils opposent aux traits leurs pauois surhaussez,
Et s'attachent de l'autre aux creneaux embrassez.
Les Troyens de leur part arrachent les sablieres,
Les combles des maisons, les tours toutes entieres :
Auec ces armes-là vengeans plustost leur mort,
Que deffendans leur vie encontre vn tel effort :
Tant qu'on voit à la fin leurs mains desesperees
Rouler les bois sacrez, et les poutres dorees
Qui, comme monuments restans de nos ayeux,
Ornoient le sainct orgueil des plus augustes lieux.
Les autres deffendans les basses aduenuës,
Auec vn escadron tout flambant d'armes nuës,
Ressemblent à des murs entierement ferrez,
Tant leurs rangs se suiuans sont vnis et serrez.
Là, nous reprenons tous vne fureur égalle,
Ardans de secourir la demeure Royalle,
Aider à ces guerriers, et leur renfler le cœur,
D'vn boüillonnant esprit d'audace et de vigueur.

Il s'ouuroit dans les murs plus fuyans en arriere
Vne porte secrette et venuë de lumiere,
Qui seruoit de passage aux superbes cloisons
Dont Priam distinguoit ses augustes maisons,
Par où, deuant qu'encor Troye eust esté destruite,
Bien souuent Andromache et non veüe, et sans suite,
Alloit voir son beau-pere, ou seule auec vn seul,
Portoit Astyanax vers le Roy son ayeul.
Coulé dedans par là, ie monte au plus haut feste,
D'où les pauures Troyens espandoient sur la teste

Des cruels assiegeans force fléches en vain,
Et qui sans nul effect leur voloient de la main.

Là s'éleuoit en l'air le mal-ioinct edifice
D'vne hautaine tour bastie en precipice,
D'où bien souuent nostre œil, courant de toutes parts,
Voyoit Troye à l'entour, et ses larges ramparts :
Voyoit les pauillons de tout le camp Argiue,
Et plus loin leurs vaisseaux flottans pres de la riue.

Auec le fer en main assaillans ceste tour,
Et par où les planchers déjoints tout à l'entour
Monstroient leur liaison du comble détachee,
L'ayans finablement de son siege arrachee,
Nous la poussons en bas : elle adonc qui se suit,
Traine apres sa ruïne vn grand et sonnant bruit,
Et de sa cheute esparse en tombant ensanglante
Force rangs ennemis que son faix accrauante :
Mais d'autres succedans, on voit tousiours en l'air
Les cailloux et les dards poursuiure de voller.

Là, Pyrrhe tressautant d'vne insolente joye
Braue deuant la porte, et tout armé flamboye
D'vn brillant feu d'airain dont semble estre embrasé
Son harnois reluisant aux flammes opposé :
Tel qu'on voit au Printemps leuer son cou superbe,
Apres s'estre saoulé de quelque mauuaise herbe,
Le serpent que l'hyuer sous la terre courroit
Tout enflé de gelee et tout transi de froid.
Maintenant déuestu des peaux de sa vieillesse,
Et fraischemenment luisant d'vne neuue jeunesse,
Il plie en cercles ronds son dos souple et glissant,
Dresse haut au soleil, d'vn geste menaçant,
Sa teste grise-verte, et sa veuë allumee,
Elançant les trois dards dont sa langue est armee.

Là, Peryphe au grand corps secoüant vn brandon,
Là son porte-bouclier, l'ardant Automedon,
Et comme vn ruineux et tempesteux rauage
Tout le jeune escadron de Scyre au verd riuage,

Abordez quant et luy lancent de toutes parts
Des feux au haut du toict, vollans entre les dards.

Luy mesme des premiers empoignant vne hache
Rompt le seuil de la porte, et fierement arrache
Les poteaux de leurs gonds, redoublant tant de fois
Les coups du fer aigu, qu'ayant creusé le bois,
Tranché la poutre mesme, et dissous leur iointure,
Il fait beer entr'eux vne large ouuerture.

Lors le cœur du palais se découure au dehors :
Les salles au grand front en paroissent alors :
Et le pompeux orgueil des chambres magnifiques,
Retraites de Priam et des Rois plus antiques :
Lors on voit à l'entree, arrangez flanc à flanc
Ceux qui pour sa deffense ont déuoüé leur sang.

Mais aux parts du logis le plus loin reculees,
Maints lamentables cris, maintes voix desolees
Se confondent ensemble, et les oit on vrler
De piteux cris de femme épandus dedans l'air.
Le son en porte au ciel les plaintes gemissantes !
Des Dames en plorant errent toutes tremblantes
Par ces grands corps d'hostel ja du feu menassez,
Et donnent des baisers aux poteaux embrassez.
Pyrrhe presse et fait voir qu'en luy se renouuelle
La uiolente ardeur de l'ame paternelle.
Ny gardes ny cloisons ny peuuent resister.
Le bellier au front dur, à force de hurter
Iette la porte à terre, et d'vn effort extrême
Fait en fin hors des gonds tomber le poteau mesme.
La force ouure le pas : les Grecs à l'heure entrez,
Massacrent en fureur les premiers rencontrez :
Inondent tous les lieux du debord de leurs armes,
Et font couler par tout ou le sang ou les larmes.

Auec moins de fureur se ruë emmy les champs,
Enflé de maints torrents des hauts monts trebuchants,
Vn fleuue dont les flots renuersans leurs chaussees,
Furieux du surcroist des ondes amassees,

Et noyans tous les prez d'vn deluge écumeux,
Cassines et troupeaux entrainent auec eux.

Ie vy Neoptoleme, et tous les deux Atrides
Baigner là dans le sang leurs dextres homicides :
I'y vey la Reyne Hecube, et cent dames autour :
I'y vey Priam en fin clorre son dernier iour :
Et deuant les autels de ses Dieux domestiques
Soüiller du propre sang de ses veines antiques,
Et du sang de ses fils auec luy massacrez,
Les saincts feux que luy-mesme il auoit consacrez.

Ce grand et doux espoir dont cinquante Hymenees
Faisoient en ses nepueux refleurir ses annees,
A l'heure va par terre, et vont par terre encor
Ces pilliers qui vestus de riches lames d'or
S'esleuoient orgueilleux de despoüilles pendantes,
Les Grecs les saccageans ou les flammes ardantes.

Mais peut estre attens-tu que ce triste discours
Te conte quelle mort donna fin à ses jours.
Voyant la cité prise aller tomber[1] en cendre,
Ses portaux abbattus cesser de le deffendre,
Et l'ennemy regner és lieux plus reuerez
Que son palais eust point en son sein retirez :
Il charge, bien qu'en vain, ses espaules tremblantes
Du fardeau desapris de ses armes pesantes :
Ceint vn glaiue inutile, et va dans le plus fort
Des ennemis vainqueurs se ruer à la mort.

Au milieu du palais et sous le nud des astres,
Vn grand et large autel gisoit sur ses pilastres,
Et tout contre vn laurier qui chargé de trop d'ans
Courboit dessus l'autel ses bras longs et pendans,
Seruant d'vn parasol venerablement sombre[2]
Aux penates sacrez qu'il couuroit de son ombre.
Icy, la triste Hecube en pleurs et hors de soy,
Et ses filles encor s'assemblant en effroy,

1. *Aller tomber*, pour *près de tomber*.
2. N'est-ce pas un vers tout moderne, presque *décadent?*

Enuironnoient l'autel, et se serroient entre-elles
Comme font en fuyant les promptes colombelles,
Quand vn nuage épais noircit le front des cieux,
Et plorant embrassoient les images des Dieux.
Si tost donc qu'elle vid, au milieu de ses larmes,
Ce genereux vieillard couuert de jeunes armes,
Quelle fureur (dit-elle) en ton cœur forcenant
T'excite, ô pauure Prince, à t'armer maintenant?
Où t'emporte à clos yeux l'ardeur de ton courage?
Helas, nous n'auons plus en ce mortel orage
Besoin de tes secours, non pas quand mon Hector
Au milieu des viuans respireroit encor.
Vien icy despouïller ton insensee enuie :
Ou ce commun autel nous tiendra tous en vie,
Ou nous courrons ensemble en vn mesme trespas.
Ce dit, elle tira les lents et tristes pas
Du vieillard aupres d'elle, et fist là prendre place
Dedans le sacré siege à ses membres de glace.

Mais voila que Polite, vn des fils mieux aymez [1]
D'entre tant que ce Prince au monde auoit semez,
Echapé de la main du fier Neoptoleme
Fuit au trauers des dards et des ennemis mesme,
Tout blessé, tout sanglant par les détours
Des portiques voutez, des salles et des cours.
Pyrrhe ardant de fureur le poursuit et le presse :
Luy tient la mort aux reins, l'en menace sans cesse :
Et ja presque voisin, de la main il l'atteint,
Et son trenchant acier en ses veines reteint :
Tant que quand le chetif paruient deuant la face
De ses tristes parens, il tombe sur la place
Tout transpercé de coups, et par terre estendu
Va respandant sa vie en son sang espandu.

Icy le pauure pere, encor mesme qu'il voye
Qu'à la mort asseuree il va seruir de proye,

1. *Mieux aimé,* pour *le mieux aimé,* comme *plus beau* pour *le plus beau.*

Ne se peut contenir, ains hastant son malheur
Il lasche ainsi la bride à sa iuste douleur :
Homicide inhumain, si les mortels outrages
Touchent de quelque soin les celestes courages,
Vueillent vn iour les Dieux rendre à ta cruauté
Le loyer que dessert ta brutale fierté,
Pour ce barbare tour d'ame impie et meschante,
Dont tu n'as point d'horreur de voir ta main sanglante,
Qui sans aucun respect des autels ny des Dieux
As meurtry[1] mon enfant deuant mes propres yeux,
Et de la mort du fils si laschement cruelle
As souillé sans pitié la face paternelle.
Cet Achille fameux, que d'vn tiltre menteur
Ta naissance se vante auoir eu pour autheur,
Ne se monstra pas tel, mesme en sa violence,
Vers moy son aduersaire, ains eut en reuerence
La vieillesse et la foy d'vn Roy le suppliant :
Rendit finablement, son courroux oubliant,
Le corps de mon Hector aux droits de sepulture,
Et me remit à Troye exempt de toute iniure.

Ainsi dit le vieillard, puis de sa foible main
Lance vn dard qui sans force, ayant attaint en vain
L'airain retentissant, et frustré de l'entree,
Se pend à la couronne à demy penetree,
Qui se recueille en pointe au nombril du pauois :
Surquoy Pyrrhe repart d'vne orgueilleuse voix :

Or va donc raconter aux ombres de mon pere
Les traits de cruauté que ton œil m'a veu faire,
Et ne luy cele point que son fils malheureux
Degenere en vertu de ses faits valeureux :
Meurs dés cette heure icy. Ce disant il le traine,
Arraché hors des bras de la dolente Reine,
Tout tremblant de trop d'âge, et sans cesse glissant
Dans le sang de son fils le paué rougissant,

1. *Meurtrir,* mis ici pour *tuer*. Même racine que *meurtre, meurtrier,* etc.

Contre les autels mesme, où cruel il empestre
Dedans ses cheueux blancs les doigts de la senestre,
Et tenant son poignard flambant en l'autre main,
Iusqu'à l'or de la garde il le luy cache au sein.

Telle fin eut Priam, telle ses destinees,
Et telle mort trencha le cours de ses annees,
Regardant Troye éprise [1] horriblement flamber,
Et iusqu'aux fondemens ses Pergames tomber :
Luy jadis si grand Prince, et de qui la puissance
Vit l'Asie autrefois luy rendre obeissance :
Maintenant vn grand tronc sur l'arene couché,
Dont le corps est sans nom et le chef arraché.

Ce fut là qu'vne horreur tout autour épanduë
Entra premierement en mon ame éperduë :
L'image paternelle y coule auec effroy,
Voyant si sanglamment meurtrir vn si grand Roy
De qui l'âge tremblant égaloit ses annees :
Creuse [2], et ma maison au sac abandonnees
Augmente ceste crainte, et la peur des hazards
Dont mon petit Iule est ceint de toutes parts.
Ie regarde à l'entour et mon œil cherche à l'heure
Quelle troupe restee encore me demeure :
Tous m'ont abandonné, las de tant de combats,
Et d'vn saut hazardeux se sont lancez à bas,
Ou transpercez de coups et prests à rendre l'ame
Se sont par desespoir jettez dedans la flame.

Ainsi donc resté seul, et ce soin me pressant,
I'auançois mon retour, quand i'aduise en passant
Dans le temple de Veste, Helene retiree
Se cacher pres du sueil des autres separee.
Cent clairs embrassemens me fournissent de iour,
Errant, et sans repos jettant l'œil tout autour.

Elle qui des Troyens ayant destruit l'empire
Tremble que leur douleur ne s'en vange en son ire,

[1] *Captive.* Nous n'employons plus ce mot qu'au figuré.
[2] *Creüse.*

Qui des Grecs apprehende vn rude chastiment,
Et qui craint son époux laissé si méchamment,
La commune furie, et l'Erinne fatale
De Troye et des citez de sa terre natale,
Se tenoit là cachee à l'abry des autels,
Odieuse à l'esprit des Dieux et des mortels.

Soudain un ardant feu s'embrase en mon courage
Dont la fureur m'exhorte à venger le naufrage
De ma chere patrie, et punir sans pitié
Les forfaits d'vn esprit si plein de mauuaistié.

Quoy? (disois-ie à part-moy) ceste ingrate et mescha
Reuerra donc sa Sparte heureuse et triomphante :
Reuerra son époux repris en ses filets :
Son pere, ses enfans, ses parens, ses palais,
Pompeusement suiuie et de dames de Troye,
Et de serfs Phrygiens ainsi que de sa proye?
Cependant nos remparts se seront veus raser,
Priam renuerser mort, Ilion embraser,
Et le sang tant de fois baigner la large plaine
Du sablonneux riuage où Xanthe se promeine?
Non, il n'en sera rien : car bien qu'en se soüillant
Dans le sang d'vne femme, on n'aille recueillant
Nul renom memorable, et que telle victoire
N'apporte quant et soy ny loüange ny gloire,
Si seray-ie prisé d'auoir auec mes mains
Arraché ce malheur du milieu des humains,
Chastiant les forfaits d'vne si mauuaise ame :
Et seray consolé, foulant l'ardante flame
Des saincts desirs vengeurs en mon cœur allumez,
Et les cendres des miens tristement consumez.

Tels discours en fureur m'agitoient la pensee,
Et desja m'emportoit ceste ardeur insensee :
Quand plus claire et luisante en vn nuage d'or
Que mes foibles regards l'eussent point veuë encor,
L'alme Venus ma mere escartant l'ombre obscure,
Me presente emmy l'air sa celeste figure,
Et s'aduoüant Deesse, apparoist à mes yeux
Telle en gloire et grandeur qu'elle se monstre aux Dieux,

M'arreste par la dextre, et dedans mon oreille
Fait couler ce propos de sa bouche vermeille.

Mon fils, quelle douleur allume en tes esprits
Ce violent courroux dont ils sont tous espris?
A quoy tant de fureur? la pieté cognuë
Du iuste soin des tiens qu'est-elle deuenuë?
Veux-tu point voir plustost où tes pas ont laissé
Ton pere et tout debile et des ans oppressé?
Voir si parmy ces maux ta fidelle compagne
Te reste encor en vie, auec ton cher Ascaigne?
Autour de qui sans cesse errent de toutes parts
Et les troupes des Grecs, et les fureurs de Mars :
Et que (sans mon soucy s'opposant à la rage
De la flamme et du fer qui tout brusle et saccage).
L'ardeur de tant de feux à l'entour allumez,
Et l'espee ennemie auroit ja consumez?

Ce n'est point (comme il semble à la pensee humaine)
L'odieuse beauté d'vne Dame Spartaine,
Ny le rapt de Paris tant condamné de tous,
Mais la rigueur des Dieux donnants trop au courroux,
Qui destruit cet empire, et qui fait que l'on voye
Trebuscher la puissance et la gloire de Troye.

Regarde : (car ma main va rendre dissipé
D'alentour de ton œil par l'ombre enueloppé,
L'inuisible broüillas de qui l'humide nuë
Epointe les rayons de ta mortelle veuë :
Toy, ne fuy nul conseil que le celeste soing
De ta mère deesse apporte à ton besoing)
Icy pres, où tu vois ces masses trebuschees,
Et ces roches ainsi des roches arrachees
Vomir des flots de pouldre, et bruyant les mesler
Aux grands flots de fumee ondoyans dedans l'air :
Neptune secoüant les terrestres entrailles,
Et de son grand trident esbranlant les murailles,
Dont encor le loyer rend son cœur irrité,
Va iusqu'aux fondements destruisant la cité.
Icy Iunon s'assied sur les portes de Scæe
Toute ceinte d'acier, et de haine insensee :

Encourage les Grecs, et leur prestant la main,
Les appelle du haure à ce sac inhumain.
Là, Pallas secoüant son horrible Gorgonne
Dans le sein d'vne nuë où claire elle rayonne,
Se plante en leur faueur sur la pointe du fort :
Et Iupiter luy-mesme en seconde l'effort,
Leur accroist le courage, et durant ces allarmes
Rend tous les autres Dieux bandez contre vos armes.
Mon fils, retire toy, mets fin à tes combats :
Ie me tiendray par tout voisine de tes pas,
Et sans aucun peril ma conduite fidelle
Te fera regaigner la maison paternelle.
Acheuant ces propos sa lumiere me fuit,
Et se cache en l'épais des ombres de la nuit.

Adonc la veuë affreuse et les formes horribles
Des Dieux nos ennemis me deuindrent visibles,
Adonc tout Ilion se laissant consumer,
Me sembla pour iamais dans son feu s'abysmer,
Et dés les fondements destruitte et subuertie [1]
Trebucher la cité par Neptune bastie.
Comme quand aux sommets des hauts monts éuentez,
La main des laboureurs assaut de tous costez
Vn vieil fresne [2] sauuage à grands coups de coignee
Que redouble à l'enuy la troupe embesoignee :
Il menace long temps de son chef ombrageux
Chancelant sous les coups du tranchant outrageux,
Qui fait trembler d'horreur ses vertes cheueleures :
Iusqu'à tant qu'à la fin, vaincu de ses blesseures,
Il chancelle et gemit pour la derniere fois,
Et fracasse en tombant infinis petits bois.

Ie descens, et conduit du soin de la Deesse,
Sans malheur ie trauerse et les feux et la presse

1. *Subvertie,* de *subverto;* latinisme. *Ab imo verti.*
2. *Un vieil fresne.* La forme *vieil* pour *vieux,* comme *fol* pour *fou,* s'emploie au XVIe siècle, même quand cet adjectif n'est pas suivi d'une voyelle.

Des plus fiers ennemis entre mille trespas,
Les flammes et les dards faisants place à mes pas.
Mais quand en cheminant i'euz attaint le portique
Du sejour paternel, nostre demeure antique,
Mon pere qu'auant tout ie cherchois d'enleuer
Dessus les monts voisins, et le premier sauuer,
Refuse constammeut de vouloir plus estendre
La course de ses iours, Troye estant mise en cendre :
Et vagabond souffrir en l'hiuer de ses ans
Vn exil sans retour plein d'ennuis si cuisants.

Vous autres (nous dit-il) de qui la force entiere
Garde encor la vigueur de sa trempe premiere,
Et dont le jeune sang fume encor de chaleur,
Sauuez-vous par la fuitte et trompez le malheur.
Si les Dieux immortels eussent eu quelque enuie
De me voir prolonger le filet de ma vie,
Ils m'eussent conserué le sejour de ces lieux.
C'est assez, voire trop, qu'auoir veu de mes yeux
Vn sac de nostre ville, et l'auoir suruescuë
Vne heure seulement et captiue et vaincuë.
Vous, quand vous aurez dit dessus ce pauure corps
Le triste adieu dernier qu'on dit aux palles morts,
Retirez-vous de moy tout tremblant et tout blesme.
Ie trouuerray la mort avec ma dextre mesme.
L'ennemy qui premier despoüiller me viendra,
Prendra pitié de moy : sinon, peu m'en chaudra :
La perte de la tombe est vn petit dommage.
Long temps a qu'en langueur ie traine icy mon âge
Inutile à moy-mesme, et non aymé des cieux,
Depuis que le grand Roy des hommes et des Dieux
Fist siffler en courroux comme vn trait de tempeste
L'ardant vent de sa foudre à l'entour de ma teste.

Ainsi nous respond-il fiché dans son dessein :
Et nous, moites des pleurs qui nous baignent le sein,
Moy, ma femme, et mon fils imitant nostre plainte,
Et toute la maison du mesme dueil atteinte,
Le prions au contraire, et de ne vouloir point
En se perdant ainsi nous perdre de tout point,

Et par vne fureur d'ame desesperee,
Ne se point eslancer à la mort asseuree :
Il nous refuse encor, sans se vouloir laisser
Arracher de sa place, et moins de son penser.

Alors plus que iamais laschant la bonde aux larmes [1],
Désireux de la mort ie recours à mes armes :
Car, helas! quel aduis soudainement naissant,
Ou quel party s'offroit en vn mal si pressant?
O pere, as-tu bien creu que j'eusse le courage
De m'esloigner d'icy, t'y laissant au carnage?
Est-il cheut de la bouche et du cœur paternel
Vn mot si condemnable au silence eternel?
Si c'est l'arrest des Dieux que rien ne viue au monde
Reste d'vne cité si grande et si feconde,
Si mesme en ce desir ton cœur veut persister :
Et si, plein de fureur, il te plaist d'adjouster
Ta ruïne et la nostre à la perte de Troye,
La cruauté du sort t'en vient d'ouurir la voye :
Bien tost arriuera Pyrrhe cet inhumain,
Teint du sang de Priam, qui meurtrit de sa main
Le fils deuant le pere, et d'vne rage extrême,
Contre l'autel apres meurtrit le pere mesme.
O soucy maternel! ne m'as-tu dégagé
Des armes et des feux qui m'auoient assiegé,
Qu'afin qu'entrant icy l'insolence aduersaire,
Ie voye et mon enfant, et ma femme, et mon pere,
Frappans l'air de sanglots et de cris desolez,
Dans le sang l'vn de l'autre en fureur immolez?
Mes armes compagnons, rapportez-moy mes armes :
L'arrest du dernier iour me rappelle aux allarmes.
Réndez moi derechef aux coups des ennemis :
Laissez moy r'enflamer les combats intermis.
Nous aurons pour le moins cette vaine allegeance
De ne mourir point tous aujourd'huy sans vengeance.

1. Lâcher la bonde aux larmes, voilà une expression qui nous semble bien triviale. Bertaut l'a cependant employée plus d'une fois.

Cela dit, ie receins mon coutelas trenchant :
Et derechef ma dextre au pauois attachant,
Ie me l'entois au bras, et sortois de la porte :
Quand voila mon espouse, en pleurs, et demy-morte,
Qui m'embrassant les pieds m'arreste sur le sueil,
Et me tendant mon fils me dit la larme à l'œil :
Si tu vas pour te perdre en la perte commune,
Meine nous quand et toy courir mesme fortune :
Si tu mets quelque espoir és armes que tu tiens,
Sauue premierement ta maison et les tiens.
A qui vas-tu laisser au milieu de la flame
Ton petit fils, ton père, et moy jadis ta femme?

Iettant ces cris en l'air, elle alloit remplissant
Tout le sein du logis d'vn echo gemissant :
Quand vn soudain prodige estonnant nos pensees
Transforme en d'autres cris les plaintes commencees.
Car cependant qu'Iule auec ses petits pleurs
Lamentant en nos bras augmente nos douleurs,
Voicy qu'vne clarté se redressant en creste
Semble sourdre à l'instant du sommet de sa teste,
Paistre autour de son front ses doux et tiedes feux,
Et sa flamme innocente en lécher les cheueux.
Nous, les croyants brusler, jettons, palles de crainte,
De l'eau d'vn surgeon vif sur cette flamme sainte
Mais lors rauy de joye, Anchise esleue aux cieux
Ensemble auec les mains la parole et les yeux :
Tout-puissant Iupiter, si par quelques prieres
Tu peux estre flechy, tourne à nous tes paupieres :
Regarde-nous sans plus : et si par pieté
Deuots à tes autels nous l'auons merité,
Desormais ayde-nous, serene ton visage,
Et vueilles par effect confirmer ce presage.

A peine le vieillard cessoit d'ainsi parler,
Quand auec vn grand bruit éclarant dedans l'air
Soudain il tonne à gauche : et le vol d'vne estoille
Que la nuict à l'instant détacha de son voile,
Coule du ciel en bas, à sa queuë entrainant
La flamme d'vn brandon viuement rayonnant.

Nous la voyons passer, comme vn trait débandee,
Par dessus nostre toict en la forest Idee,
Où sa course va fondre, et clairement traçer
Les chemins où nos pas se deuoient addresser.
Vn long sillon de feu dedans l'air s'en allume,
Dont la souffreuse odeur toute la coste enfume.

Lors mon pere vaincu se dressant vers les cieux,
Adore le sainct astre, inuoque à soy les dieux :
Et se tournant vers nous : Rien plus ne me retarde :
Ie vous suy, nous dit-il. Dieux soyez nostre garde,
Et puis que vos arrests nous l'ont ainsi prefix,
Sauuez ceste maison, sauuez mon petit-fils :
Cet augure est de vous, et vostre main diuine
Prepare encor à Troye vne neuue origine.
O mon fils, ie te cede, et ne refuse plus
D'accompagner tes pas, quoy que vieil et perclus.

Il acheuoit ces mots, et ja sont entenduës
Bruire plus clairement les flammes épanduës,
Et les vagues de feu rouller à gros boüillons
Iusque tout contre nous leurs flambants tourbillons.
Or sus, mon pere aimé, suiuons donc ceste addresse :
Assieds dessus mon cou ta debile vieillesse :
I'y soumettray l'espaule, aise de me charger
D'vn faix qui m'estant doux me paroistra leger :
Au moins, quoy qu'il arriue, vne mesme fortune,
Soit perte, ou soit salut, nous deuiendra commune.
Qu'Iüle m'accompagne, et que Creüse ait soing
De remarquer nos pas les suiuant de plus loing.

Vous autres seruiteurs, souuenez-vous d'escrire
Dedans vostre penser le mot que ie vay dire.
Au sortir des remparts vn tertre s'offre aux yeux,
Sur qui les murs deserts, et le comble ja vieux
D'vn temple de Ceres, éleuent leur fabrique :
Et tout contre se plante vn grand Cyprés antique,
Plusieurs ans conserué sur les champs nourrissiers
Par le soucy deuot de nos vieux deuanciers :
Là, soit le rendez-vous : là, dessous l'ombre coye,
Que de diuers endroits chacun tourne sa voye.

Toy, mon pere, auant tout, prens en tes pures mains
Les reliques de Troye, et ses penates saints :
Car moy qui fraischement retourné des allarmes
Degoutte encor du sang espandu par les armes,
Ie ne puis desormais sans crime les toucher,
Tant qu'vn fleuue d'eau viue ait arrousé ma chair.

Ayant ainsi parlé, ie fais soudain estendre,
Auec vn vestement de laine molle et tendre,
La peau d'vn lion roux sçauamment conroyé
Sur mon espaule large, et sur mon cou ployé :
Puis ie courbe au fardeau mon échine pressée.
Ascaigne tient sa main en la mienne enlassée,
Et d'vn pas non égal suit son pere en allant :
Creüse vient apres, nos traces refoulant.

Nous suiuons les chemins ombreux et solitaires :
Et moy, qu'vn peu deuant les pointes sanguinaires
De tant de traits volants qui m'accabloient de coups,
Et tant d'esquadrons Grecs se ruants contre nous,
N'auoient point estonné, maintenant ie m'effroye
Au moindre vent qui souffle, au moindre bruit que i'oye,
Estant de palle crainte égallement transi,
Et pour ma compagnie, et pour ma charge aussi.

Or s'estoient ja mes pas faits voisins de la porte,
Et desia ie pensois que plus aucune sorte
De chemins périlleux ne restoit à passer :
Quand vn grand bruit de pieds me semblant s'auancer,
Vient frapper mon oreille : et mon pere luy-mesme
Regardant entre l'ombre, et la lumiere blesme
Dont la Lune rend l'air sombrement éclarcy,
Fuy-t'en mon fils, dit-il, fuy-t'en viste d'icy :
Ils s'approchent de nous : ie voy par l'ombre épaisse
L'airain de leur pauois estinceler sans cesse.

Lors ie ne sçay quel Dieu, non amy de mon heur,
Me vient oster l'esprit ainsi troublé de peur :
Car tandis qu'en courant ie fuy les aduenuës
Des chemins plus batus, et des sentes cognuës,

Pour gaigner vn destour loing des pas s'écartant,
Ie ne sçay si Creüse en chemin s'arrestant
Seruit à mes malheurs d'vne fatale proye,
Ou si par ces destours s'égarant de la voye,
Trop lasse elle s'assist, mais la rigueur des cieux
Ne rendit oncques puis sa presence à mes yeux :
Et ie ne retournay vers elle ainsi laissee
Ny les regards du corps, ny ceux de la pensee,
Qu'auec mon doux fardeau ie ne fusse arriué
Sur le tertre où Ceres eut son temple esleué :
Là, tous se recueillants à la faueur de l'ombre,
Elle seule se vit manquer à nostre nombre,
Frustrant par ce méchef qui la rauit à nous,
Et son fils miserable, et son chetif espoux.

Qui fut-ce des mortels, ou des immortels mesmes,
Que n'accuserent point mes insensez blasphemes ?
Ou qu'ay-ie de plus triste, et plus digne de dueil,
En tout le sac de Troye apperceu de mon œil ?
Emporté de douleur, plorant, ie recommande
Au vigilant soucy de ma fidelle bande
Mon fils, mon pere Anchise, et nos Penates saints :
Les cache au fonds d'vn val : mes armes ie receins :
Retourne sur mes pas, et resouds en mon ame
D'aller par toute Troye au milieu de la flame,
Repasser les hazards, mon salut mespriser,
Et derechef ma teste aux perils exposer.

En ce triste dessein, dolent, ie me reporte
Vers la face des murs, et vers l'obscure porte,
Par où bien peu deuant mon pied m'auoit conduit :
Et parmy l'épaisseur des ombres de la nuit,
Mon œil iettant par tout les rais de sa lumiere,
Ie recherche ma trace, et la suys en arriere :
L'horreur dont ie me sens de tous costez surpris,
Fait le silence mesme effroyer mes esprits.
De là, vers mon palais ma course est retournee,
Incertain si son cœur l'auoit là remenee :
Mais vn esquadron Grec qui l'auoit assiegé,
S'y ruant en fureur, l'a desia saccagé :

Le feu tout deuorant monte iusqu'à la cime,
Poussé de sa furie, et du vent qui l'anime :
On voit haut par dessus les flammes en voller,
Et l'ardante tempeste en forcener dans l'air.

Ie m'auance plus outre, et passe à la mesme heure
Au palais où Priam auoit fait sa demeure :
Mais là, dans le portique, et les plus sacrez lieux
Où fut l'asyle sainct de la Reine des Dieux,
Phœnix et l'Itaquois ont l'œil dessus la proye,
Esleus pour la garder. Là les thresors de Troye
Rauis du plus sacré des temples embrasez,
Là les tables des Dieux au pillage exposez,
Les couppes d'or massif, et les robes captiues,
S'entassent par monceaux entre les mains Argiues.
Tout en pleurs et souspirs, vn grand peuple esperdu
De femmes et d'enfans, est autour épandu.

Mesme en ceste douleur osant par les tenebres
Ietter des cris en l'air, et des plaintes funebres,
Ie remply les chemins de lamentables voix,
Et le nom de Creüse appellay par trois fois.

L'appellant, la cherchant d'un labeur inutile,
Et forcenant sans fin par les toits de la ville,
Sa miserable Idole attainte de mon dueil,
Et son ombre parlante apparut à mon œil,
Sous les traits d'une image emmy l'air exprimee
Surpassant en grandeur sa forme accoustumee.
I'eu peur en la voyant, mon poil se herissa,
Et ma voix en ma bouche à l'instant se pressa :
Mais lors elle me parle, et de ce doux langage
M'arrache la douleur du profond du courage.

Que te sert, cher espoux, ce labeur insensé?
Rien sans l'adueu des Dieux ne s'est icy passé.
Les destins disposans des fortunes humaines
Ne veulent point souffrir que d'icy tu m'emmeines,
Ny ne l'accorde point l'arrest de ce grand Roy
De qui le clair Olympe escoute et suit la loy.

Il faut qu'vn long exil tes erreurs accompagne :
Il te faut sillonner vne vaste campagne
De tempesteuses mers : puis, apres quelques ans,
En fin tu paruiendras aux champs gras et plaisants
De la belle Hesperie, et des terres fecondes
Que le Tybre en coulant fend de ses douces ondes.
Là, tout bon-heur t'attend : là, le cours des destins
Te reserue vn Royaume és riuages Latins,
Et le nouueau lien d'vn Royal Hymenee.
Ne vueilles plus en vain plorer ma destinee :
Mon œil ne verra point les fieres regions,
D'où le Dolope armé tira ses legions,
Et pour vser ma vie en langueur et tristesse,
Ie n'iray point seruir les matrones de Grece,
Moy, race des grands Roys de Dardane venus ;
Et belle fille encor de la belle Venus :
Car la mere des Dieux, nostre grande Cybelle,
Me retient sur ces bords arrestee aupres d'elle.
Or adieu pour iamais : conserue en toy l'amour
De nostre cher enfant iusqu'à ton dernier iour.

Ayant ainsi parlé, ceste ombre se retire,
Sur le poinct que pleurant, et voulant beaucoup dire,
I'ouurois ma palle bouche afin de luy parler :
Se dérobe à mes yeux, et se dissipe en l'air.

Par trois fois i'essayay d'arrester sa vollee,
Luy donnant de mes bras vne estroite accollee :
Mais par autant de fois, l'idole estreinte en vain
Eschappa de ma prise, et me trompa la main ;
Pareille aux vents legers, et sembable en son estre
A ces songes vollants que le somme fait naistre.

Les moments de la nuict s'estans coulez ainsi,
Ie retourne au vallon, vers mon autre souci :
Et là, ie m'estonnay, pour la nombreuse suitte
Des nouueaux compagnons donnez à nostre fuitte,
Qu'ensemble i'y trouuay si soudain addressez :
Hommes, femmes, enfans, ieunes gens ramassez,
Piteuse colonie, et peuple miserable,
Recueilly pour souffrir un exil perdurable.

Là de tous les costez ils alloient accourant,
Et leur bien et leur vie aux hazards preparant :
Resolus de me suiure en quelque part du monde
Qu'il me pleust les mener par les plaines de l'onde.

Or desia voyoit-on sur Ide se leuer
L'astre annonçant Phœbus estre prest d'arriuer,
Et les troupes des Grecs de pillage chargees
Tenant de tous costez les portes assiegees,
Nul espoir de secours ne s'offroit à nos yeux,
De la part des mortels, ny de celle des Dieux.
Ie pars, ennuironné de la bande compagne,
Et mon pere enleuant tire vers la montagne.

Voicy quelques vers que le Traducteur a changez depuis l'impression, non pour les estimer meilleurs que les autres, mais pour ce qu'ils semblent vn peu mieux exprimer l'intention de Virgile.

Page 322me vers 5me et 6me
on peut lire

Iusqu'à tant que leur camp fist voile à la retraite,
Si forcé du destin d'auanture il l'eust faite.

Page 334me vers 19me et 20me
on peut lire

Mais ie brusle d'ardeur de soudain m'aller rendre
Au Fort auec les miens, et me perdre en sa cendre.

Il y en a vne infinité d'autres, où le Lecteur iugera, s'il luy plaist, que s'il eust esté possible de traduire Virgile plus exactement, en conseruant la grace et la beauté du vers François, on s'y fust plus religieusement obligé. Mais il y a mille lieux, où l'on ne sçauroit se monstrer fort exact interprete, qu'on ne soit

en danger de se monstrer fort mauuais Poëte, en ce qui regarde la grace, la douceur, le son, et l'ornement des vers : comme l'esprouueront les meilleurs ouuriers qui le voudront essayer. *Nec verbum verbo curabis reddere, fidus Interpres*[1].

[1] Cette note est de Bertaut. Il faut donc lire : au lieu de :

Page 322me, vers 5me et 6me
Page 247me, vers 19me et 20me

et au lieu de :

Page 334me, vers 19me et 20me
Page 256me, vers 21me et 22me

DIVERS SONETS

DISPOSEZ SELON L'ORDRE DU TEMPS QU'ILS ONT ESTÉ FAITS OU DONNEZ.

SUR LE PORTRAIT DE MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE BOURBON.

A LA PIETÉ.

Vertu que rien ne peut dignement exprimer,
Qui toutes les vertus en toy seule as encloses
Qui nous fais aimer Dieu par dessus toutes choses
Et pour l'amour de luy toutes choses aimer.

Le iour que ta beauté me venant enflamer
Causa dedans mon cœur maintes metamorphoses,
Ie voüay ton image au temple où tu reposes
Aussi vif que ma main le pourroit animer :

Et l'eusse fait deslors, si par faute d'idée
Dont mon ame peust estre en cette œuure guidee,
Mon cœur de son dessein n'eust point esté distrait :

Mais maintenant, ô saincte et celeste Deesse,
S'il te plaist d'accepter l'effect de ma promesse,
Ie la paye et m'acquitte en t'offrant ce portrait.

AU MESME SEIGNEUR CARDINAL,

AU NOM DES HABITANS DE BOURGUEIL.

Vous voyant habiter des terres desolees
Où tout est par le feu destruit et saccagé,
De soucis combatu, de perils assiegé,
Passant mesme les nuits de soin entremeslees :

Nous cueillons à regret par ces fresches vallees
Les fruits delicieux dont leur flanc est chargé,
Et de ces beaux iardins où Zephyre est logé,
Nous foulons à regret les plaisantes allees.

Non qu'estant deuenus de nous-mesme ennemis
Nous ayons en horreur les delices permis
Dont entre tant de maux le bien nous daigne suiure

Mais vn public ennuy dedans l'ame nous poind,
Voyant que loin d'icy vous ne ioüissez point
De l'aise et du repos où vous nous faites viure.

A LUY-MESME,

AU NOM DES MESMES HABITANS LUY ENVOYANT VN PRESENT DE FRUITS

Tout ce que la fureur de la guerre cruelle
Nous a laissé de biens non touchez du volleur,
Prince plein de bonté, nous le deuons à l'heur
D'estre comme à couuert sous l'ombre de vostre aisle.

Sans vous nous sentirions la playe universelle
Remplir nos tristes champs de plainte et de douleur :
A toute heure vn effroy pallir nostre couleur,
Et nostre bien seruir de rapine eternelle.

Aussi voulans monstrer que tout nous vous deuons,
Nous offrons pour ce tout, ce rien que nous pouuons,
Payans d'une humble offrande vne debte infinie :

Vous qui sçauez qu'ainsi l'on sert les immortels,
Pensez que c'est encor au pied de leurs autels
Presenter vne biche au lieu d'Iphigenie.

A MADAME SŒUR VNIQUE DU ROY.

Vertueuse Princesse, ornement de nostre âge,
Qui d'vn cœur genereux aux vices indonté
Surpassant tout le monde en accorte bonté,
Vous surpassez vous-mesme en grandeur de courage :

Il n'aduiendra iamais que le temps me dégage
Des laqs où vos bien-faits me tiennent arresté,
Ayans par leurs faueurs estreint ma liberté
D'vn nœud qui tous les iours se serre dauantage.

Le Sort vueille en mon nom ceste debte acquitter,
Vous comblant de tout l'heur qui se peut souhaitter,
Sans souffrir qu'aucun mal la duree en abrege.

Voila son seul payment dont Dieu soit le garant,
Afin qu'à tout le moins deuers luy recourant,
Pour vn mauuais payeur vous ayez vn bon plege.

SONET

FAIT PROMPTEMENT PAR MADAME SŒUR DU ROY SUR VN MAL D'YEUX.

Cet œil par trop hardy, cet œil audacieux
Qui a osé me voir, auoit-il esperance
D'estre exempt de douleur? n'auoit-il cognoissance
Que le Soleil est beau, mais qu'il blesse les yeux?

Auoit-il oublié ce que peuuent les dieux
Sur l'orgueil des mortels? si de ceste oubliance
Aueuglé il en fait ores la penitence,
Qu'a-il moins merité qu'estre puny par eux?

Puis donc que vostre mal vient d'estre temeraire,
Il le vous faut souffrir, et patient le taire,
Sans de cris et de pleurs importuner les Cieux.

Ils le veulent ainsi : et moy la fille aisnee
De ce grand Iupiter, chef de la destinee,
Ie puny par mon œil les vostres curieux.

RESPONSE

AU SONET PRECEDENT

EN FAVEUR D'VN PRINCE.

Comme oser regarder vne diuine essence
C'est vn effect d'orgueil digne d'aueuglement,
En adorer la gloire et l'aimer sainctement
C'est vne pieté qui dessert recompense.

Or les dieux qui sans cesse exercent leur clemence
Ne iettent pas les yeux sur l'erreur seulement :
Ains plus prompts au loyer que prompts au chastiment,
Regardent le merite aussi bien que l'offence.

Vous donc, race des dieux, que nous autres mortels
Adorons en voyant, et qui sur vos autels
Sentez brusler nos cœurs d'vne deuote flame,

Exercez enuers nous la clemence des dieux,
Et que le souuenir du merite de l'ame,
Vous face pardonner à l'offence des yeux.

A MONSIEUR PHELIPEAUX,
SUR SON NOM RETOURNÉ [1].

AIME LA POUR PHENIX.

Si celle à qui le Ciel engage ta franchise
Surpasse autant son sexe en gloire de beauté,
Que le tien en constance est par toy surmonté.
Pendant que doucement l'Amour te tyrannise,

C'est vn second Phenix dont la belle ame apprise
A suiure de l'honneur la diuine clarté,
Ne doit sur rien de bas voir son cœur arresté,
Ny brusler d'aucun feu si le Ciel ne l'attise.

Toy donc que ta prudence a fait si bien choisir,
Qui d'vne chaste flamme embrases ton desir,
Et de qui comme l'heur le merite est extresme,

Phelipeaux, quelque sort qui te donne la loy,
AIME LA POVR PHENIX, auecques tant de foy
Qu'vn si parfait amour soit vn Phenix luy-mesme.

SUR LE PORTRAICT DE MONSEIGNEUR LE DUC DE MONPENSIER [2].

Si l'on rend aussi bien quelque honneur à l'image
D'vne saincte vertu que d'vn Sainct bien-heureux,
Ames qui reuerez les esprits genereux,
Honorez ce portrait et luy faites hommage.

1. C'est la seule fois que nous voyons Bertaut sacrifier à la manie de l'anagramme, manie bien gauloise, très répandue parmi les poëtes du XVIe siècle.

2. Ces sonnets ayant été disposés « selon l'ordre du temps

La Bonté mesme est peinte és traits de ce visage
Sous le nom emprunté d'vn Prince valeureux,
Qui constant, magnanime, et de gloire amoureux,
N'est rien que Pieté, Foy, Prudence, et courage.

Mille graces du Ciel honorent sa grandeur :
Il est le sanctuaire où leur gloire et splendeur
Fait luire son pouuoir par maint illustre exemple :

Et n'est point de vertu sous la voûte des Cieux,
De qui son bel esprit ne soit le digne temple
Comme le Pantheon l'estoit de tous les Dieux.

A MESSIEURS GOBELIN ET PHELIPEAUX

TRESORIERS DE L'EPARGNE.

I'ay senty du destin l'ennemie arrogance
Décocher contre moy tant de traits douloureux :
Et d'ailleurs, tant d'effects d'vn esprit genereux
M'ont peint vostre amitié dedans la souuenance.

Que si ie voy sans fruit perir mon esperance
Ie n'en accuseray que le sort rigoureux :
Si mon esprit rencontre vn succez plus heureux,
Ie n'en sçauray nul gré qu'à vostre bien-veuillance.

qu'ils ont été faits ou donnés », celui dont il s'agit doit être un peu antérieur à 1594, date de la « réduction de Paris » en l'obéissance du Roi (voir page suivante), et postérieur au séjour que fit Bertaut à Bourgueil. (Voir Introduction.)

Ce duc de Montpensier ne doit donc pas être le deuxième duc François, mort en 1592, mais plutôt Henri, fils de François, dit d'abord le prince de Dombes, puis duc de Montpensier (troisième duc), à la mort de François (1592). Il fut gouverneur de Normandie et mourut en 1608. Il avait épousé l'héritière de Joyeuse, Henriette-Catherine, dont il eut une fille, Marie, qui épousa Gaston d'Orléans.

Non, à d'autres qu'à vous ie ne veux point deuoir
Le bien que par vos mains i'espere receuoir,
Deust la fortune en estre enuers moy plus cruelle.

Le ciel m'y soit propice, et face tellement,
Que i'aye en ceste attente vn plus iuste argument
De me loüer de vous, que de me plaindre d'elle.

A EVX-MESMES.

Esprits dont la vertu maintient la sympathie
Qui d'vn ferme lien ioinct ensemble vos cœurs,
Tant la sage bonté qui reluit en vos mœurs
Semble estre également entre vous départie :

C'est par vostre faueur que mon ame est sortie
Du pouuoir des ennuis, des soins et des douleurs :
Que mes poignans chardons se sont changez en fleurs,
Et ma longue amertume en douceur conuertie.

Maintenant sortiroy-ie, auec ma liberté,
Du lien inuisible où se trouue arresté
Le soucieux esprit d'un debteur non soluable,

N'estoit que ie retombe és liens que ie fuy :
Car ce qui maintenant m'acquitte enuers autruy,
Me rend en vostre endroit à iamais redeuable.

AV ROY,

SUR LA REDUCTION DE PARIS EN SON OBEISSANCE.

Voir Alexandre assis dans le thrône de Cyre,
Ne fut oncques si doux à la Grecque valeur,
Qu'il nous est de vous voir apres tant de douleur
Assis dedans le vostre au cœur de cet empire.

On croyoit (et le ciel nous le sembloit prédire)
Que vous y monteriez, triomphant du malheur,
Par des degrez sanglans, et peints de la couleur
Dont vn Prince offensé teint les traits de son ire :

Mais Dieu vous a fait prendre vn chemin plus heureux,
Monstrant par vostre exemple aux Princes genereux,
Qu'vn Roy de qui sa main soustient le diadême,

Destruit par sa valeur ses plus fiers ennemis :
Et puis quand il les voit à son pouuoir soumis,
Destruit par sa douceur leur inimitié mesme.

A MADAME LA DUCHESSE[1].

Comme le Montgibel[2] respand en mille lieux
Les flammes qu'il vomit par ses ardantes bréches,
Pource qu'au plus profond de ses entrailles seiches
Est basty le fourneau du forgeron des Dieux :

Ainsi pour ce qu'Amour forge dans vos beaux yeux
Les fers estincellans dont il arme ses fléches,
Il en jaillit assez d'amoureuses flamméches
Pour brusler tous les cœurs qui viuent sous les Cieux.

Il n'est rien si glacé que leurs flammes n'allument :
Les cœurs mesmes des Dieux en leur feu se consument :
Que s'ils veulent tousiours flamme à flamme adjouster,

Ils brusleront en fin le Ciel, la terre, et l'onde,
Et mettant tout en feu, ne lairront plus douter
Si c'est par flamme ou non que doit perir le monde.

1. Ce doit être Catherine, la sœur de Henry IV, qui s'est appelée jusqu'à son mariage *madame Catherine de Navarre* (comme fille de reine), et, à partir de son mariage avec le duc de Bar, *madame la duchesse* de Bar, ou plus souvent *madame, sœur du Roy,* et *madame la Duchesse.*

2. Le mont Gibel, volcan de Sicile.

A L'AME DE PLUTARCHE,

DE QUI L'AUTHEUR DONNOIT LES ŒUVRES A MADAME D'ANTRAGUES.

Bel esprit qui tout plein d'immortelle lumiere
Te vois dans ce grand œuure incessamment viuant,
Ayde à ceste belle ame ardamment poursuiuant
L'honneur dont le sçauoir rend la vie heritiere.

C'est par toy qu'elle peut deuenir la premiere
En la gloire du bien sur tous biens s'esleuant :
On ne l'eust sceu pouruoir d'vn maistre plus sçauant,
Ny toy d'vne plus belle et plus digne escoliere.

Illustre son esprit de ta viue clarté,
Glorieux en ton cœur d'instruire vne beauté
Qui franche des desirs que sa grace fait naistre,

Si le Ciel te vouloit dans ton corps renfermer
T'apprendroit sans parole à constamment aymer,
Et deuiendroit soudain maistresse de son maistre.

SUR VN VIGNOBLE DU SIEUR DE LA PELONNIE

AUSMOSNIER DE BOURGUEIL.

Petit mont d'Helicon d'où les soigneuses peines
Du maistre à qui le ciel à bon droit t'a donné,
Surmontant la vertu du cheual empenné,
Font naistre tous les ans mille douces fontaines,

Non fecondes en eau coulante emmy les plaines,
Mais en vin qu'on diroit pour les Dieux estre né,
Qui par les bras d'vn cep de pampre couronné
Se tire en ce doux mois de tes fertiles veines :

Bien es-tu, petit mont, l'Helicon de Bourgueil,
Et ton sein verdoyant s'enfle d'vn iuste orgueil
De voir que ta fontaine Aganippe[1] surpasse :

Car pour faire des vers qui surmontent l'oubly,
Vn seul trait de l'humeur dont tu t'es ennobly
Vaut mieux que toute l'eau des surgeons de Parnasse.

EPIGRAMME,

A MONSIEUR BONINEAU LIEUTENANT GENERAL AU BAILLIAGE DE MANTE.

Bonineau, les beaux vers que tu viens de chanter
En faueur de mon nom qu'il te plaist d'exalter,
Ornant vn apprenty des loüanges d'vn maistre,
A quiconque les void ne laissent point douter
Que tu ne sois d'effect ce qu'ils me feignent estre.

EPIGRAMME,

A MADAME LA DUCHESSE.

Ie deurois reseruer aux grands coups de fortune
La peine et le trauail de ceste belle main
Que pour de bas sujets tous les iours i'importune,
Forcé de mon malheur qui la prophane en vain :

1. *Aganippe*, source du mont Hélicon, en Béotie, consacrée aux Muses.

Mais l'assidu tourment des humaines tempestes
Fait que sous cet abry si souuent ie recours,
Vsant de vos bontez à mon ayde si prestes,
Comme d'vn riche habit reserué pour les festes,
Que l'extrême besoin fait mettre à tous les iours.

SUR LE PRESENT D'VN VASE DE CRYSTAL.

Ie vous fay deux presens en ce present icy,
Dont l'vn c'est vn Crystal taillé par artifice.
L'autre vn ardant desir de vous rendre seruice,
A ce Crystal semblable et dissemblable aussi.

Semblable d'vne part, en ce qu'il est ainsi
Pur, et net, et luisant, et sans tache et sans vice,
Et que vostre vertu, sa mere et sa nourrice,
L'a dans sa viue roche en constance endurcy :

Mais aussi d'autre part en cecy dissemblable,
Qu'il est en amitié non moins ferme et durable,
Que ce vase est fragile au choc des moindres coups :

Car bien que mille éclairs luy brillent sur la face,
Si n'est-ce de nature autre chose que glace,
Au lieu que mon desir est de flamme pour vous.

AV ROY,

SUR LA CONVOCATION DES TROIS ESTATS A ROUEN.

Apres auoir dressé pour marques de victoire
Maint glorieux trophee au riuage estranger :
Dans le sang Espagnol tes cheuaux fait nager,
Et des plus grands Cesars obscurcy la memoire :

Il ne restoit plus rien au comble de ta gloire,
Grand Roy, que de vouloir ton peuple soulager,
Et chargeant sur son dos vn fardeau plus leger,
Finir de ses malheurs la lamentable histoire.

C'est pourquoy maintenant que ce soucy t'espoind
Si d'vn si sainct labeur tu ne te lasses point,
Tu seras adoré comme vn Dieu de la France :

Et verras derechef s'accroistre infiniment
Ce qui, comme infiny, semble presentement
Ne pouuoir iamais plus receuoir d'accroissance.

A MADEMOISELLE D'ANTRAGVES.

Flambeaux estincellans, clairs astres d'icy bas,
De qui les doux regards mettent les cœurs en cendre :
Beaux yeux qui contraindriez les plus fiers de se rendre,
Rauissans aux vainqueurs le prix de leurs combats :

Riches filets d'Amour semez de mille appasts,
Cheueux où tant d'esprits font gloire de se prendre :
Doux attraits, doux dedains de qui l'on voit dépendre
Ce qui donne aux plus grands la vie et le trespas :

Beau tout où nul defaut n'a peu trouuer de place,
Et ie serois stupide, et ie suis plein d'audace,
De taire vostre gloire, et d'oser la toucher :

Car voyant des beautez si dignes de loüange,
Pour ne les loüer pas il faut estre vn rocher,
Et pour les bien loüer il faudroit estre vn Ange.

A MONSEIGNEVR
LE MARQUIS DE ROSNY,
GRAND MAISTRE DE L'ARTILLERIE DE FRANCE, ETC.

SONET.

Esprit infatigable aux trauaux des affaires,
Qui semblez comme Argus auoir cent yeux ouuerts
Espandans tout d'vn coup sur mille objects diuers
Les vigilans regards de leurs soins salutaires.

Esprit par qui soudain les plus secrets mysteres
De la toison doree ont esté descouuerts
Et de qui le renom courant par l'vniuers
Conte mille vertus vtilement seueres :

Esprit qu'on ne reprend de rien que de rigueur,
Tel s'offense de vous qui vous prise en son cœur,
Bien qu'à vous accuser son despit le conuie :

Car ayant le bien-faire et l'honneur pour object,
Quand vos seueritez en donnent quelque enuie,
Vostre integrité seule en oste tout suject.

A LVY MESME.

Il ne faut point vanter, pour orner vostre gloire,
Les illustres ayeuls dont vous estes issu,
Bien que vostre valeur semble en auoir receu
Ce qui peut à iamais honorer sa mémoire.

Assez vous ont acquis dequoy viure en l'histoire.
Les monts de ce Duché [1] superbement bossu,
Où maint sage dessein par vous mesmes tissu
Nous a donné la paix non moins que la victoire.

Assez vostre merite enrichy de tant d'heur
Vous fait outrepasser vos ayeuls en grandeur,
Quelque fameux laurier qui leur ceigne les testes :

Vous estes leur honneur, non eux vostre ornement :
Et faut pour vous loüer raconter seulement
Non ce qu'ils ont esté, mais cela que vous estes.

A MONSIEVR DE BETHVNE

SUR LA CHARGE QUE LE ROY LUY A DONNEE D'AMBASSADEUR POUR SA MAJESTÉ A ROME.

Allez, belle ame, allez : poursuiuez de grauir
Sur le roch où s'acquiert vn honneur perdurable,
Et de tendre à ce bien iustement desirable
Dont iamais vn grand cœur ne se doit assouuir.

Rome plus que l'Escoce est digne de seruir
De theatre aux vertus qui vous rendent aymable,
Pour vous ceindre le front d'vn laurier memorable
Que nuls siecles futurs ne vous puissent rauir.

Bien qu'il nous soit amer de perdre vostre veuë,
L'honneur dont vostre charge est dignement pourueuë
Nous rend ce desplaisir plein de contentement.

L'amitié fait ailleurs desirer la presence,
Mais au contraire icy, vous aymer ardamment
Nous fait auec ardeur souhaitter vostre absence.

1. *Duché*. Ce mot a été longtemps du genre féminin. Sévigné dit encore « la duché de Rohan ». — Cf. Littré.

SUR LA TRADUCTION

DE LA DIANE DE MONTEMAJOR, FAICTE PAR MADAME DE NEUFVY [1].

Bacchus nasquit deux fois, et plus que sa premiere
Sa seconde naissance eut de perfection :
Cet œuure en fut ainsi quand sa traduction,
Pour ne voir plus la nuit, le remit en lumiere.

L'Espagnole beauté qui si braue et si fiere
Luy faisoit dédaigner toute autre nation,
S'est peu voir imiter, mais l'imitation
En est inimitable, et laisse tout derriere.

Nul ouurage François ne s'y peut comparer :
Il n'est pas peu sçauant, qui sçait bien l'admirer :
Que si quelqu'vn se plaint sa forme estre changee,

Qu'il lise, il cognoistra le change en estre tel
Que fut celuy de Glauque, apres l'herbe mangee
Qui, de mortel qu'il fut, le rendit immortel.

A MONSIEVR DE LOMENIE,

SECRETAIRE DU CABINET DU ROY.

SONET.

Ame libre et sans fard, qui te plais tellement
En tes officieux et courtois exercices,
Qu'il semble qu'y trouuant de l'aise et des delices,
La gloire d'obliger soit ton propre élement :

1. Cette traduction du roman pastoral espagnol de Montemajor, « faicte par madame de Neufvy », n'est pas mentionnée par Brunet.

Bien monstres-tu de croire, aymant incessamment
A lier tant de cœurs du nœud des bons offices,
Qu'aux hommes bien-faicteurs les astres sont propices,
Et que l'on n'est point nay pour soy tant seulement.

Aussi Dieu benissant ton vertueux Genie,
Fait bruire en mille lieux le nom de Lomenie
D'vn los qui te promet vn extrême bon-heur :

Et t'appelle aux degrez où ta vertu t'inuite,
Afin que desormais il t'en donne l'honneur,
Comme il t'en a donné dés long temps le merite.

A MONSIEVR GENTIAN

THRESORIER DE LA MAISON DE LA ROYNE LOYSE.

Qvand ton œil à Poictiers me veit premierement,
Et que le mien aussi receut ta cognoissance :
Vn mutuel desir d'eternelle accointance
Au profond de nos cœurs s'esmeut également.

Toy, tu i'y veis poussé d'auoir faict iugement
Que le sçauoir en moy surpassoit l'ignorance,
Et moy i'y fu porté d'auoir prins asseurance
Que cent belles vertus te seruoient d'ornement.

Ainsi l'opinion conceuë en nos pensees
Fist naistre l'amitié qui les tient enlacees,
Et qui dedans nos cœurs a si bien penetré :

Cause legere en soy, mais d'effect perdurable,
Encore que la preuue à la fin ait monstré,
De tous ces deux pensers le mien seul veritable.

SUR LES FIGURES DE MARBRE
ET DE BRONZE
QUI SONT AU PETIT JARDIN DE FONTAINEBLEAU.

Toy qui vis affamé de voir vn bel ouurage,
Assouuy maintenant ta genereuse faim,
Voicy les plus beaux traits dont le cizeau Romain,
Ou la fonte Gergeoise ait orné le vieil âge.

Là, de Laocoon la douloureuse rage
Fait pleindre le metal par vn art plus qu'humain :
Icy gist Cleopatre : ô qu'vne docte main
A viuement portrait la mort en son visage.

Là, Diane chemine : icy le Tybre ondeux
Verse des flots de bronze, arrestant aupres d'eux
Le passant transformé de merueille en statuë.

Aussi rauiroient-ils l'esprit le plus brutal,
Et qui n'est point émeu d'vne si rare veuë,
Il est certes comme eux de marbre ou de metal.

AV ROY,
SUR LA FAUEUR QU'IL PORTE AUX MUSES.

Quand ces beaux promenoirs, nourriciers des pensees,
Quand ces surgeons d'eau viue, et ces bois toujours verds,
Ne rappelleroient point au labeur des beaux vers
Les ames qu'Apollon a long temps exercees,

Les faueurs dont on voit les Muses caressees
Par le plus digne Roy qui viue en l'vniuers,
Y pourroient renflamer ceux de qui cent hyuers
Rendroyent le corps perclus et les veines glacees.

O que ne regne encor dessus mon horizon
Ceste verte, animee, et boüillante saison
Qui rend le sang plus chaud, et le corps plus robuste!

Vos faueurs pourroient tant, braue et genereux Roy,
Que peut estre le ciel verroit renaistre en moy
Vn Ouide second sous vous vn autre Auguste.

A MONSIEUR PUGET
THRESORIER DE L'EPARGNE.

Puget, bien que tu sois des derniers en mon liure,
Si t'auray-ie tousiours des premiers en mon cœur
Te voyant d'vn esprit sage et plein de vigueur,
Qui cherit les vertus et se plaist à les suiure.

De te faire en mes vers eternellement viure,
Si ie le promettois ie serois vn mocqueur :
Les vers ne rendent rien sur la Parque vainqueur :
Finir est vn tribut dont nul ne se deliure.

Les plus parfaits écrits periront quelque iour :
Car rien n'estant durable en ce mortel sejour,
L'vniuers mesme en fin perira par la flame :

Mais si quelque amitié suruit à l'vniuers,
A faute de te rendre immortel en mes vers,
Ie rendray ta memoire immortelle en mon ame.

A MONSIEUR DE BOURGUEIL [1].

Prelat qui jeune d'ans te couronnes des graces
Dont on voit des vieillards orner leurs cheueux gr
Et de qui l'on peut dire, en lisant tes escrits,
Qu'égal aux plus âgez tes égaux tu surpasses :

1. Pièce dédiée sans doute au successeur du cardinal de Bourbon, M. de Monluc. Voir Introduction.

Si ferme en ton dessein iamais tu ne te lasses
De suiure le chemin que tes vertus ont pris,
Vn renom immortel sera ton iuste prix,
Et les voûtes du ciel pour toy seront trop basses.

Poursuy donc, et d'vn cœur que le deuoir époind,
Fay que ton bel esprit ne nous démente point
Au presage conçeu de tes graces futures :

Ou s'il nous fait mentir, comme ie le preuoy,
Que ce soit nous prouuant qu'en nos premiers augures
Nous ne nous estions pas assez promis de toy.

RECUEIL

DE

QUELQUES VERS AMOUREUX

LE FRERE DE L'AUTHEUR

AUX LECTEURS

L'autheur de ces petites œuures perseueroit en l'irresolution qui l'a si long temps retenu de les faire imprimer, iusqu'à tant qu'outre le commandement des plus Grands, nous autres ses amis, et moy particulierement, luy ayons fait recognoistre qu'aussi bien malgré qu'il en eust estoient elles imprimees deça delà, par pieces miserablement estropiees, et auec vne infinité de fautes qui les defiguroient entierement : Et qu'à ceste occasion, puis qu'il n'estoit pas en sa puissance d'en empescher l'impression, il valloit mieux qu'elles le fussent en la forme qu'il leur auoit donnee il y a quelques ans, repassant vn peu les yeux par dessus, que non pas comme elles estoient tous les iours par le premier Imprimeur qui s'aduisoit de faire vn ramas de diuerses Poësies de ce temps, comme vn fagot de bonnes et de mauuaises herbes, où bien souvent luy en donnant qui ne luy estoient point deuës, on luy en ostoit d'autres pour recompence qui luy appartenoient iustement : Et que s'il ne vouloit pas qu'elles sortissent en lumiere sous son nom, comme tenant vn peu trop de l'aage où premierement elles furent composees, qu'il auoit pour remede la permission de le taire : Chose

mesme que d'autres ont pratiquee pour le seul desir de voir quel iugement on feroit de leurs ouurages, sans engager ny leur nom ny leur reputation. De telles et semblables raisons nous auons finablement contraint son irresolution à prendre party, le faisant mesme souuenir du petit prouerbe qui dit aussi veritablement que plaisamment, Marie ta fille, ou elle se mariera. Et là dessus, me les ayant donnees pour en disposer comme ie voudrois, ie me suis hasté, deuant qu'il se r'auisast, de vous en faire vn present : m'asseurant que si elles ne sont bien receuës de tous, elles le seront pour le moins de beaucoup d'honnestes personnes qui leur font l'honneur de les desirer encor que le long temps qu'il y a qu'elles courent par pieces, soit escrites à la main, soit imprimees, ait osté à quelques vnes d'entre-elles presque toute la grace de la nouueauté. Mais comme il y en a beaucoup qui ont des ja veu le païs, et qui pour ceste occasion en sont vn peu plus asseurees, aussi beaucoup et presque les deux tiers n'ont iamais esté veuës hors de la maison de leur pere, et viuent encor en la peine de ne sçauoir comme elles seront receuës, bien que vostre courtoisie leur face esperer de vostre faueur, ce que d'autres plus parfaictes et sorties de meilleure main ont obtenu de leur propre merite.

STANCES

Vne si douce chaine emprisonne mon cœur,
Vne si belle main tient mon ame asseruie,
Que si ie crains la mort, c'est pour la seule peur
De sortir de prison en sortant de la vie.

Non, plustost on verra la neige s'embraser,
Que iamais ma franchise à mes fers ie prefere :
Car comme ils sont trop forts pour les pouuoir briser,
Aussi sont-ils trop doux pour m'en vouloir defaire.

L'ingenieux Dedale en l'antique saison,
Afin de s'affranchir, empluma ses aisselles :
Et moy, pour demourer à iamais en prison,
I'enchaine mon amour, et luy coupe les aisles.

Aussi tiens-ie mes fers pour vn present des cieux,
Et l'eternelle chaine où sa beauté m'enlace,
Plustost pour vn loyer d'auoir aimé ses yeux,
Que pour vn chastiment d'en auoir eu l'audace.

Bien-heureux, à l'égal des plus heureux esprits,
Si fuyant la rigueur aux belles coustumiere,
Elle se laissoit prendre à celuy qu'elle a pris,
Mesme neud l'en rendant geoliere et prisonniere.

Mais ie souhaite vn bien des mortels ignoré,
Dont ie voy l'esperance à mon cœur interdite :
Et qui sera tousiours vainement desiré,
Si pour le posseder il faut qu'on le merite.

Belle que i'aimeray mesme dans le cercueil,
Belle par qui mon ame en flamme est conuertie,
Qu'vne extréme beauté pouuant enfler d'orgueil,
Vne extréme vertu remplit de modestie ;

Deuant que de te voir, i'aimoy le changement,
Courant les mers d'Amour de riuage en riuage,
Desireux de me perdre, et cherchant seulement
Vn roc qui me semblast digne de mon naufrage.

Mais ie pris en horreur ce penser inconstant,
Aussi tost que ton œil m'eut mis en sa puissance;
Asseuré que changer ce me seroit autant
Manquer de iugement que manquer de constance.

Toy de qui la Beauté secondant les vertus,
Est l'vnique Rémore [1] et l'ancre qui m'arreste,
Regarde de quels flots mes esprits sont battus,
Et commande à tes yeux d'en calmer la tempeste.

Mais non, ne m'oste point le bien de mon tourment,
Ne m'oste point ma gloire en m'estant plus humaine :
Si le repos du ciel gist en son mouuement,
Ie suis comme le ciel, mon repos c'est ma peine.

Defens tant seulement à ta ieune beauté
D'estouffer de douleur vn esprit qu'elle anime :
Et pour trop reuerer ta chaste cruauté,
De ton adorateur ne fay point ta victime.

STANCES.

Mon ame est de vos laqs si doucement pressee,
Qu'il n'est point de tourment que ie n'y trouue doux
Et ne m'estime heureux qu'alors que ma pensee
Me rauit hors de moy pour aller viure en vous.

1. *Rémore*. Poisson de mer du genre Échenéis, auquel la fable attribuait la merveilleuse propriété d'arrêter la marche des vaisseaux (*remorari*, retarder). — De là, ce mot a signifié obstacle. — Cf. Lacurne de Sainte-Palaye, Dict. de l'anc. lang. fr.

Aussi sa Beauté mesme en vous seule resserre,
Pour la gloire d'Amour, les delices des Dieux :
Mon ame vit en moy comme l'on vit en terre,
Mais elle vit en vous comme l'on vit és cieux.

C'est pourquoy benissant la cause de ma prise,
Et l'heure où me perdant ie cessay d'estre mien,
Ie ne regrette point ma premiere franchise,
Puis que me seruitude est ma gloire et mon bien.

A qui doy-ie plustost consacrer mon seruice
Qu'à ce diuin esprit de graces reuestu,
Dont le seruage apprend à maistriser le vice,
Et qu'on ne peut aimer qu'en aimant la vertu?

Ie vante ma defaitte ainsi qu'vne victoire,
Quand ie voy ce bel œil, cet astre de mon heur,
Dédaigner tous les cœurs qu'on immole à sa gloire,
S'ils ne luy sont offerts sur l'autel de l'honneur.

I'en adore la grace immortelle et mortelle,
Qui rend d'vn seul regard mille esprits enchantez :
Et, fors qu'en vn miroir dont la glace est fidelle,
Ne voit rien en ce monde approcher ses beautez.

Puis ie dy tout rauy : C'est en vain que i'espere
Les loyers proposez aux desirs d'vn amant :
Il me faut reputer ma peine pour salaire,
Et penser que le fruit s'en recueille en semant.

L'honneur de la seruir paye assez mes seruices,
Si les contentements que la gloire produit
Merite qu'on prefere aux plus rares delices
La peine et les trauaux dont l'honneur est le fruit.

Et bien suis-ie honoré de vous seruir, Madame,
Esclaue de ces mains dont la beauté me prit,
Puis que ie suis vn corps de qui vous estes l'ame,
Et que le corps s'honore en seruant à l'esprit.

Mais que dy-ie? ô beauté, que Venus mesme enuie,
Vous n'estes point mon ame, et ie m'en vante à tort :
L'ame cherit le corps, et luy donne la vie,
Et vous, par vos rigueurs vous me donnez la mort.

Ie fauls il paroist bien que par vous ie respire :
Mais comme en vn flambeau que l'on renuerse à bas,
La cire esteint le feu, bien qu'il viue de cire ;
De mesme vous causez ma vie et mon trespas.

Or faites que ie meure, ou faites que ie viue,
Iamais vostre beauté ne mourra dedans moy :
Mon cœur ne peut changer pour change qui m'arriue :
Le sort n'a point d'Empire à l'endroit de ma foy.

Si ie vy conserué par l'heur de vostre grace,
Vous m'entendrez chanter vostre iuste pitié :
Si par vostre rigueur l'Acheron i'outrepasse,
Mourant i'oiray vanter ma constante amitié.

Bien voudroy-ie (et mes vœux soient exemps de blasphèn
Oüir plustost vanter apres tant de tourment
Vostre iuste pitié que ma fermeté mesme,
Et plustost viure heureux que mourir constamment.

Aussi verray-ie point qu'à la fin il vous plaise
Desarmer vostre sein de sa dure rigueur?
Et permettre en m'aimant qu'il saute de ma braise [1]
Quelque ardante estincelle en vostre ieune cœur?

Si tant d'heur m'arriuoit, vne secrette gloire
De mes trauaux passez, adouciroit le fiel :
Et mon esprit alors auroit sujet de croire
Qu'il se boit du Nectar ailleurs que dans le Ciel.

Mais quoy? c'est souhaitter d'vne ardeur imprudente
Ce qu'à peine les Dieux oseroient desirer,
Et ne cognoistre pas qu'il faut en ceste attente
Meriter dauantage, ou bien moins esperer.

C'est bien assez qu'vn Dieu, d'vn œil doux et propice
Regarde la victime et l'ame qui se plaint,
Sans que bruslant encore au feu du sacrifice,
Mesme flamme consume et l'offrande et le saint.

1. Bertaut emploie souvent au figuré ce mot *braise*, pour brasier, foyer d'amour, flamme amoureuse.

Aussi, mon doux espoir, tout ce que ie demande
Lors que de mes souhaits i'importune les Dieux,
C'est que mon cœur ardant soit trouué digne offrande
De vous sa viue idole, et du feu de vos yeux.

Encor est-ce vn souhait impossible en nature :
Car pour offrir un cœur aux flammes de vostre œil,
Digne de sa lumiere et si saincte et si pure,
Il faudroit vn Phœnix comme il est vn Soleil.

STANCES.

Quiconque admirera l'ardant feu de mon ame,
Estonné d'vn amour si rare et si parfait;
Qu'il aille contempler la cause de ma flame,
Et lors il cessera d'en admirer l'effect.

Il verra la Beauté qui me tient en seruage,
D'vne si saincte ardeur les ames enflammer,
Qu'il me condamneroit à l'aimer dauantage
S'il pensoit qu'vn mortel peust dauantage aimer.

Car le ciel a logé tant de graces en elle,
Et de tant de beautez ses traits sont reuestus,
Qu'elle est toute parfaite, osté qu'elle est cruelle,
Et rien fors la pitié ne manque à ses vertus.

Nul aussi n'eust iamais l'heur de sa cognoissance,
Qui volontairement ne s'en soit veu charmer :
Et qui n'ait en l'aimant senty la repentance
De n'auoir pas plustost commencé de l'aimer.

Ses attraits ne sont rien qu'agreables supplices,
Qu'inuisibles filets tendus pour les esprits,
Que venins enchanteurs destrempez en delices,
Et trompeurs hameçons qu'en prenant on est pris.

Si deuant son beau teint, ce teint qui tout surmonte,
Ou la rose ou le lis osent se presenter,
Soudain on apperçoit que l'vn rougist de honte,
L'autre pallit de peur de s'en voir surmonter.

Ses yeux, ces petits cieux où sans cesse il éclaire,
Et d'où l'Amour froudroye vn million de cœurs,
Sont des yeux les plus beaux le parfait exemplaire,
Et font mesme en tuant qu'on aime leurs rigueurs.

Aussi quiconque en voit l'œillade enchanteresse
Empoisonner ses traits de ses plus doux appasts,
S'il ne meurt point d'amour il faut qu'il se confesse
Indigne de mourir d'vn si noble trespas.

Regardant de son poil flotter les riches ondes,
Ie pense aux fleuues d'or que la Grece a chantez :
Et ne demande plus, voyant leurs tresses blondes,
En quelles rets Amour prend tant de libertez.

Sa bouche est un iardin bordé de fleurs écloses,
Où l'Eloquence mesme habitant ce pourpris
Fait parler les œillets, fait sous-rire les roses,
Et la voix d'vn corail enchanter les esprits.

Quant à sa belle main, ceste viue merueille
Qui de ma liberté rend l'Amour possesseur,
Elle seroit au monde vnique et sans pareille
Si Dieu l'eust condamnee à n'auoir point de sœur.

Mais pour mon double mal elle nasquit gemelle
D'vn marbre qui mobile en dix branches se fend :
L'vne exerce le vol, et l'autre le recele :
L'vne commet le meurtre, et l'autre le défend.

Ainsi les loix du ciel à ses vœux fauorables,
La comblant de tout l'heur qui se peut desirer,
Ont rendu ses beautez tellement admirables,
Que mon extresme amour s'en doit moins admirer.

A peine ie la vey que ie m'en laissay prendre,
Charmé de ses beaux doigts doucement inhumains :
Car tant s'en faut qu'alors il me pleust m'en defendre,
Ie leur aiday moy-mesme à me lier les mains.

Aussi deuins-ie heureux, deuenant leur conqueste :
) mon ame, reuere et beny ce beau iour,
:t fay que desormais ainsi qu'vn iour de feste,
l soit marqué de rouge au calendrier d'Amour [1].

STANCES.

Ne vous offensez point, belle ame de mon ame,
De voir qu'en vous aymant i'ose plus qu'il ne faut :
:'est bien trop haut voller, mais estant tout de flame
:e n'est rien de noüueau si ie m'éleue en haut.

Comme l'on voit qu'au ciel le feu tend et s'élance,
\u ciel de vos beautez, ie tens pareillement :
Mais luy c'est par nature, et moy par cognoissance ;
Luy par necessité, moy volontairement.

Aussi suis-ie content que le sort aduersaire
)arde sur mon amour quelque trait orageux,
Pourueu que l'accusant ainsi que temeraire,
Quelqu'vn aussi le loüe ainsi que courageux.

Car il me reste assez graué dans la memoire,
Que voulant m'approcher d'vn celeste flambeau,
La mort en ceste audace est coniointe à la gloire,
Et que sous ce trophee est basty mon tombeau.

Mais puis qu'en mon amour il faut que ie m'égare,
)u vol de mes desirs déreglant la hauteur,
)e quel plus beau Soleil pourroy-ie estre l'Icare,
Moy qui veux consoler ma mort par son autheur?

L'homme est bien malheureux, de qui l'ame indiscrette
Peut ailleurs qu'en vos mains sa franchise enfermer :
:'est ou n'auoir point d'yeux pour vous voir si parfaite,
)u n'auoir point de cœur pour vous oser aimer.

1. *Calendrier* fait trois syllabes, comme bouclier, meurrier, ouvrier.

Quant à moy, ie plaindrois et ma peine et mes larmes,
Si ie les despendois pour de moindres beautez.
Car ie hay qu'vn autre œil m'enchante de ses charmes,
Que celuy qui rendroit les dieux mesme enchantez.

Non, sçachant que ma flamme est celeste et diuine,
Ie ne puis rien aimer s'il n'est esgal aux dieux :
Ie veux qu'vn bel oser [1] honore ma ruine ;
Et puis qu'il faut tomber, ie veux tomber des cieux.

Arriere ces desirs rempants dessus la terre :
I'aime mieux, en soucis et pensers eslevez,
Estre vn aigle abattu d'vn grand coup de tonnerre,
Qu'vn cygne vieillissant és iardins cultiuez.

Non, en volant si haut ie ne crain point l'orage,
Et l'effroy du peril ne m'en retire point :
Ce qui sert d'vne bride aux esprits sans courage,
Est vn vif esperon dont le mien est espoint.

I'aime qu'à mes desseins la fortune s'oppose :
Car la peine de vaincre en accroist le plaisir.
Pouuoir facilement obtenir quelque chose,
M'est assez de sujet d'en perdre le desir.

Aduienne seulement que mon ame embrasee
Du desir d'acquerir ceste riche toison,
Trouve la seule peine à mes vœux opposee,
Afin que de ce monstre elle soit le Iason,

Mais helas ! ie crains fort qu'vn malheur inuincible
Transforme tellement l'heur à qui ie m'attends,
Qu'au lieu de difficile il le rende impossible,
Et ioigne à mes trauaux la perte de mon temps.

Dementez ceste crainte, ô beauté qui conuie
Aux erreurs de l'Amour les plus sages esprits :
Suffise à vos rigueurs qu'il me couste la vie,
Sans que i'en perde encor et l'attente et le prix.

1. *Oser*, verbe pris substantivement ; *un bel oser*, pour une belle audace.

Ainsi de vostre teint l'immortelle ieunesse
e soit iamais sujette à l'empire des ans :
y ne puissent iamais les traits de la vieillesse
ous rendre les miroirs des objects mal-plaisans.

Ainsi la libre voix des belles de cest âge,
ous puisse declarer Roine de la Beauté ;
t tout ce qui dédaigne à vous en faire hommage,
riminel enuers vous de leze Majesté.

STANCES.

Hélas que me sert-il d'aimer si l'on ne m'aime,
Pipé du vain espoir qui m'a presque charmé?
ressemble au flambeau sur la table allumé,
ui pour seruir autruy se consume soy-mesme.

O bel œil, doux vainqueur des Royalles couronnes,
ui promets des faueurs et donnes du tourment,
onne ce qu'en riant tu promets vainement,
u bien, à tout le moins, promets ce que tu donnes.

Pourquoy, rares beautez, sous ces appasts aimables
achez-vous les tourments dont l'esprit est gesné?
aut-il que ressemblant au sucre empoisonné
ostre propre douceur vous rende redoutables?

Ah! douceur sans pitié qui feinte et menteresse
e promettois tant d'heur au plus malheureux iour!
uis que ceste promesse engendra mon amour,
veux manquer d'amour comme toy de promesse.

Heureux, si mon ardeur commençant à decroistre,
t mon cœur essayant de redeuenir sien,
le voulois sans feinte, et sçauois aussi bien
orriger mon erreur que ie la sçay cognoistre.

Mais ie me sens estreint d'vne chaisne eternelle :
t quand i'en pourrois rompre ou dissoudre les nœuds,
n'aduiendra iamais qu'en violant mes vœux
e peu de foy d'autruy me rende moins fidelle.

Toutes les cruautez des amoureux supplices
Gesnant ma fermeté, peuuent si peu pour moy;
Qu'aymer trop constamment et trop garder ma foy,
Se peut dire à bon droit estre l'vn de mes vices.

I'esperois que le feu de qui l'ardante flame
Se voit de ma raison tous les iours triompher,
Ou grand et violent vous pourroit échaufer,
Ou foible et moderé s'esteindroit en mon ame.

Mais au lieu que l'esprit de la flamme ordinaire
Se laissant vaincre à l'eau du froid se rend vaincœur;
Le mien brusle en mes pleurs et vous glace le cœur,
Viuant en son contraire et causant son contraire.

En vain donc ma raison à sa flamme s'oppose :
Mon amour est celeste, il ne sçauroit perir :
Au moins il ne sçauroit qu'auecques moy mourir,
Car viure et vous aimer, en moy c'est mesme chose.

Le feu dont la Chimere estoit iadis à craindre,
S'esteignoit par la terre, et s'allumoit par l'eau :
Le mien en est ainsi; la terre du tombeau
Seule esteindre le peut, si rien le peut esteindre.

STANCES.

Que s'empescher d'aimer est dur aux belles ames!
Qu'aimer fidellement apporte de soucy!
Qu'Amour tempere mal vos glaçons et mes flames
O beauté trop aimable et trop aimee aussi!

Las, i'endure pour vous de si tristes allarmes,
Qu'à ces rares beautez qui causent mon trespas
C'est ou trop de rigueur que de les voir sans larmes,
Ou trop d'aueuglement que de ne les voir pas.

Mais vous les voyez bien, et par ma flame ardante
Iugez bien que vos yeux ont ces feux attisez :
Car en fin vous monstrez d'estre trop clair voyante
Pour ne cognoistre point le mal que vous causez.

Vn autre œil que le vostre auroit-il la puissance
De me faire en amour tant de peine endurer?
Autre cœur que le mien auroit-il la constance
De souffrir tant de mal sans plaindre et souspirer?

Non non, vous voyez bien la grandeur de ma peine
Quoy que ce fier esprit n'en soit en rien touché.
Vostre œil n'est point aueugle, ains vostre ame inhumaine :
Et par sa cognoissance elle accroist son peché.

Ou bien la froide humeur dont vous estes glacee
Fait qu'ingrate et cruelle à ma saincte amitié,
Voyant bien mes ennuis des yeux de la pensee,
Vous ne les daignez voir des yeux de la pitié.

Las eussé-ie attendu qu'vne Beauté si rare
Sous ses riants attraits cachast tant de rigueur?
Et qu'vn object aimable à l'esprit plus barbare,
Estant si doux à l'œil, fust si cruel au cœur?

Non, ie n'eusse pas creu que sous ce beau visage
Logeast tout ce qu'Amour a d'aigreur et d'orgueil.
Aussi, quoy que mon mal trop tard me rende sage,
Mon cœur d'oresnauant ne croira plus mon œil.

Mon œil pipé du vostre a creu les apparences
Dont Amour sçait charmer vn esprit peu rusé :
Mais moy ie n'en veux plus tromper mes espérances,
Ny croire l'abuseur non plus que l'abusé.

Aussi bien me paist-il d'vne esperance vaine ;
Et tout ce que mon ame en ose presager,
S'il contient verité ne m'annonce que peine,
S'il me promet du bien se trouue mensonger.

COMPLAINTE

SVR VNE ABSENCE.

Ie n'ay veu qu'à regret la clarté du Soleil,
Et rien tant soit-il beau n'a mon ame rauie,
Depuis qu'en souspirant i'esloignay ce bel œil,
De qui la seule veuë est tout l'heur de ma vie.

Les iours les plus luisants me sont obscures nuits,
Que ie passe en tristesse et complaintes funebres,
Ne pouuant le Ciel mesme, au fort de tant d'ennuis,
Illuminer le corps dont l'ame est en tenebres.

Ie ne fay que penser à l'heur que i'ay perdu,
Quoy que ce souuenir aigrissant ma complainte
M'égalle au criminel sur la gesne estendu,
M'estant chaque pensee vne mortelle attainte.

Le seul bien d'vn portrait exprimant sa beauté
Console vn peu mes yeux et mon dueil diminuë :
Mais qu'est-ce que cela, m'en voyant absenté,
Si ce n'est pour Iunon embrasser une nuë?

Ah, que ie veux de mal aux rigueurs de la loy,
Qui de m'en esloigner s'est acquis la puissance!
Que i'en hay mon deuoir aussi bien comme moy,
Luy du commandement, moy de l'obeïssance.

Falloit-il qu'oubliant les saints vœux d'amitié,
Pour croire vn vain respect et suiure sa Chimere,
Ie commisse vne erreur indigne de pitié,
De peur d'en commettre vne excusable et legere?

Non, ie ne me sçaurois lauer de ce peché,
Ny ne puis conceuoir qu'il me soit pardonnable :
Et me dois voir ce crime à iamais reproché,
Si ie n'en suis vangeur aussi bien que coulpable.

Mais quel plus grand tourment que de m'en voir bany
Peut chastier mon cœur s'il faut qu'il s'en punisse?
Helas, l'auoir commis c'est m'en estre puny :
Mon peché m'est luy-mesme vn rigoureux supplice.

Aussi, quoy que l'Amour s'en plaigne iustement,
Si sent-il au pardon la pitié le contraindre;
Voyant ma propre erreur m'estre vn si grand tourment,
Que se plaindre de moy ce n'est rien que me plaindre.

Ah Dieux! que ne mouru-je aux pieds de sa rigueur,
Lors que ie prins congé de sa chere presence!
Las! pour ce qu'en partant ie luy laissois mon cœur
Ie ne pensois iamais ressentir son absence.

Fol, qui n'auisois pas qu'encor que mille morts
Assaillent vn Amant esloigné de sa dame,
Il ne ressent l'ennuy d'en estre loin du corps
Qu'autant qu'il en est pres du penser et de l'ame.

Or voy-ie maintenant qu'Amour a bien semé
Des espines d'ennuy dans son doux labyrinthe :
Et qu'au desir d'vn cœur de sa flamme allumé
La longueur d'vne absence est bien pleine d'absinthe.

Mais quelque trait d'ennuy qui me puisse offenser,
Rien n'esteindra l'ardeur dont ie me sens éprendre :
Ains faudra desormais, auant que voir cesser
Mon ame d'estre en feu, me voit le corps en cendre.

Non, ma flamme viura iusqu'à mon dernier iour,
Malgré toute infortune et presente et future.
I'ay beaucoup de douleur, mais i'ay bien plus d'amour :
L'vne fait que i'endure, et l'autre que ie dure.

Seulement, ô beaux yeux, yeux qui m'estes si doux
Que l'heur de vous seruir m'est plus qu'vn diadême,
Auienne que l'oubly n'esloigne point de vous
Vn cœur que vostre absence esloigne de soy-mesme.

Cieux qui prestez l'oreille aux saints vœux des amans,
Faites qu'en jettant l'œil sur vos viues lumieres,
La diuine Beauté qui cause mes tourmens
Lise dans vostre front ces vœux et ces prieres.

Et vous vents bien-heureux qui vers elle passez,
Portez luy de ma foy l'immortelle asseurance ;
Luy disant en deux mots bassement prononcez,
Que ie meurs de desir en viuant d'esperance.

STANCES.

Elle se plaist si fort en la rigueur extrême
Dont elle gesne un cœur à ses pieds abattu,
Que ie croy sans mentir qu'elle tient en soy-mesme
Vne grand' cruauté pour vne grand' vertu.

Elle semble auoir peur que quelque autre la passe
En l'honneur de paroistre ingrate et sans pitié :
Et que rien ne nuict tant pour acquerir sa grace,
Que de la meriter par beaucoup d'amitié.

Cependant ses beautez ne cessent point d'attraire,
Et d'enchainer des cœurs en ses mains s'enfermans :
Car elle est tellement à soy-mesme contraire,
Qu'elle ayme d'estre aymee, et si hait ses amants.

Il prend bien à l'Amour que le Ciel qui l'admire
L'a renduë adorable aux plus sauuages cœurs :
N'estoit que sa beauté conserue son empire,
Elle l'auroit destruit par ses fieres rigueurs.

Mais quiconque la voit, enchanté de ses charmes
Se soubmet de luy-mesme au joug de son pouuoir :
Et postpose en son cœur les tourmens et les larmes
Naissans de l'auoir veuë, au plaisir de la voir.

Helas mon Dieu, faut-il qu'en mesme lieu s'assemble
Tant de mal et de bien, d'attraits et de mespris?
O beautez sans pitié, vous estes tout ensemble
Le paradis des yeux, et l'enfer des esprits.

Si ne sçauriez vous faire, esprit impitoyable,
Que iusques à la mort ie ne vous aille aimant :
Car pour ne point aymer vn object tant aymable,
Ie n'ay pas comme vous vn cœur de diamant.

I'en ay bien vn fort dur puis qu'il fait resistance
Aux coups de vos rigueurs auec sa fermeté :
Mais d'vn vray diamant il n'a que la constance,
Il n'en a pas pourtant l'insensibilité.

Ou donnez moy le vostre à ces maux impassible,
Afin que i'en mesprise et la flame et les coups :
Ou faictes moy pouuoir vne chose impossible,
Ou soyez sans beauté, c'est à dire sans vous.

STANCES.

O Pensers dont Amour nourrit ma passion,
Il faut que desormais ie vous ferme la porte,
Et que ie prenne en fin la resolution
Qu'aux plus irresolus le desespoir apporte.

Aussi bien c'en est faict ; mes maux sont en tel point
Que ie n'espere plus qu'aucun bien leur succede :
Et c'est trouuer remede aux maux qui n'en ont point
Que de penser en soy qu'ils manquent de remede.

Et quoy, voyant qu'vn autre enchaine entre ses mains
La jeune liberté de celle qui m'en priue,
Voudroy-ie bien encor supporter ses dédains,
Et viure en la seruant captif d'vne captiue?

Mon cœur, qu'vn feu secret va tousiours deuorant
Depuis qu'à sa rigueur ma constance l'immole,
Pourroit-il bien souffrir qu'encore l'adorant
L'idolatre d'autruy fust ma plus chere idole?

Ah Dieu ! mourons plustost, et cherchons d'estouffer
Dans nostre propre sang l'ardeur de nostre flame,
Que de la voir iamais de nos pleurs triompher,
Voyant qu'vne autre amour triomphe de son ame.

C'est trop seruy d'exemple[1] aux plus constans esprits
Dédaignons cest honneur pour vn cœur si volage :
Aussi bien desormais endurer ses mespris,
Ce n'est point patience, ains faute de courage.

Non, ie ne sçaurois plus supporter la fierté
Que d'vne ame en constance à nulle autre seconde :
Ny souffrir les dédains sinon d'vne Beauté
Qui sçache auecques moy dédaigner tout le monde.

Il est besoin que l'ame, où repose mon bien,
Ait de la fermeté pour obliger la mienne :
Et pour auoir l'honneur de me rendre tout sien,
Il faut à tout le moins qu'elle soit toute sienne.

En vain sans ces liens la Beauté me prendroit;
Et les voyant manquer à ceste ame infidelle,
Amour ne sçauroit plus, quand il l'entreprendroit,
Obtenir que ie puisse encor souffrir pour elle.

Quoy? la pourroy ie aymer pensant à la rigueur
Dont elle a sans raison outragé ma constance?
Pourroit-il bien loger tout ensemble en mon cœur
Desormais de l'Amour et de la souuenance?

Non, ma iuste fureur ne sçauroit l'endurer,
Tant soient doux les propos dont mon ame se flate :
Ny les ans qu'on m'a veu dependre à l'adorer,
Qui me prouuent mal sage, en la prouuant ingrate.

Ce que m'a fait souffrir cest esprit sans pitié
M'en rend si douloureuse et la peine et l'histoire,
Que comme le venin qui tuë vne amitié
C'est autre part l'oubly, c'est icy la memoire.

Ie m'en voy là reduit par vne austere loy
Qu'il faut que ie l'oublie ou que ie le haïsse,
Et que des beaux pensers qu'elle a semez en moy
Ie face à ma douleur vn cruel sacrifice.

1. C'est trop servir.

Mais où sera l'esprit qui me pourra blasmer,
Si d'vne ame à bon droict de fureur possedee,
Et qui sçait bien haïr autant que bien aymer,
Elle imitant Iason i'imite aussi Medee?

Non non, apres l'effect de l'infidelle tour
Qui peut de deux esprits separer l'Androgine,
Quiconque vit sans haine il viuoit sans amour;
Car de l'vn violé l'autre prend origine.

Ie sçay bien quant à moy qu'elle ira receuant
Peu d'ennuy de sa perte, et ne la plaindra guere;
Mais si c'est peu que perdre vn fidelle seruant,
C'est encor moins de perdre vne dame legere.

Las, ie dy bien ainsi quand du tort qu'on m'a faict
Le poignant souuenir reblesse mon courage,
Mais ie n'ay pas le cœur d'en venir à l'effect,
Pource qu'encor l'amour est plus fort que l'outrage.

L'outrage me conuie à l'aller haïssant,
Amour me ramentoit ses beautez et merites
Si bien que ie demeure au milieu balançant
Comme vn petit de fer entre deux calamites.

Dieu, faites (si iamais vous ouïstes mon vœu)
Que la hayne ou l'amour seule en mon ame ait place :
Si ie la dois aymer, rendez moy tout de feu :
Si ie la doy haïr, rendez moy tout de glace.

Mais las, ie ne sçaurois haïr vne Beauté
Si longuement aymee à l'égal de moy-mesme :
Il me suffira bien si d'vne extremité
Ie reuiens au milieu sans chercher l'autre extrême.

COMPLAINTE.

Non non il n'est point vray qu'on meure de tristesse,
Ma vie auroit esteint son malheureux flambeau :
Car vn si grand ennuy que celuy qui me blesse
N'ouurit iamais à nul la porte du tombeau.

O cieux qui cognoissez d'où ma peine procede,
Et sçauez que mon cœur se fend par la moitié,
Bien que vous la voyez, sans y donner remede,
Pouuez-vous bien la voir sans en prendre pitié?

Las vn pauure cheureuil n'est point dans les bocages
Auec tant de fureur par les loups déchiré,
Que l'est mon triste cœur par les diuerses rages
De cent fieres douleurs dont ie suis deuoré.

Ie souffre à tous moments les cruelles attaintes
D'vn poignant desespoir qui me va martirant :
I'vse ma triste vie en eternelles plaintes;
Et ne puis respirer sinon en souspirant.

Quiconque me console, encor que de sa langue
Il seme en discourant mille éloquentes fleurs,
Console vne ame sourde, et trompant sa harangue
Perd en vain ses propos comme ie fay mes pleurs [1].

Aussi cedant au mal dont ma vie est génee
Me plais-ie au triste son de mes gemissemens,
D'vne ame en sa douleur tellement obstinee
Que m'ouïr consoler c'est l'vn de mes tourmens :

Et bien m'est-ce vn tourment que de voir qu'on presume
De pouuoir adoucir par vn vain reconfort
Vn mal si violent et si plein d'amertume,
Et dont la guerison n'appartient qu'à la mort.

Comme il n'est si douce eau par les fleuues versee
Qui ne deuienne amere entrant dedans la mer;
Ainsi nul reconfort n'entre dans ma pensee
Qui soudain ne se voye en douleur transformer.

C'est pourquoy ie languy d'vne playe incurable,
Dont ie sçay que la mort seule me peut guerir,
Reduict par mes malheurs à ce poinct miserable
De ne vouloir plus viure et ne pouuoir mourir.

1. *Comme je fay mes pleurs*. *Faire* remplace ici le verbe qui précède (perdre).

O douloureux tourments que nul espoir ne flatte,
O miserable cœur mal-traicté sans raison;
Las ie me puis bien dire vn second Mithridate;
Ie me pais de douleur comme luy de poison.

Parque sans iugement, pourquoy vas-tu défaire
Tant de gens bien-heureux au plus beau de leurs iours,
Et me laisses languir en ceste vie amere
Moy qui desesperé t'appelle à mon secours?

O mort, triste repos de tout ce qui respire,
Bien voy-ie qu'obstinee en ton inimitié
Tu poursuis qui te craint et fuis qui te desire,
Ayant peur d'exercer quelque acte de pitié.

Mais ce que ta rigueur va niant à ma vie
Bien tost ie l'obtiendray de mes propres malheurs :
Mes ennuis me tueront, et malgré ton enuie
La douleur que ie sens finira mes douleurs.

STANCES.

Elle l'auoit bien dit que ces mains larronnesses
Tiendroient encor vn coup mon cœur emprisonné :
Helas, plus que iamais ie m'en voy renchainé :
Dieu! qu'elle est veritable aux mauuaises promesses!

Si m'estois-ie vanté que d'vn courage extrême
I'iroy iusqu'à la mort à l'Amour resistant :
Qui m'a changé le cœur? ne puis-ie estre constant
Que quand i'ay resolu de me perdre moy-mesme?

Puis que l'essay du mal ne m'a point rendu sage,
I'accuse à tort les yeux qui me font consumer :
Il se plaint sans raison des fureurs de la mer
Qui contre un mesme roc fait vn second naufrage.

Deuoy-ie, pour vn mot qui promettoit merueilles,
Oublier la rigueur des maux qu'elle m'a faicts?
Deuoy-ie preferer la parole aux effects,
Et démentir mes yeux pour croire à mes oreilles?

Las quand ce doux orgueil sous qui mon ame tremble
Masquoit sa cruauté d'vn fauorable accueil,
Il me falloit penser que sa bouche et son œil
Auoyent, pour me tromper, intelligence ensemble.

Il me falloit tenir ses faueurs pour vn songe,
Et sa bouche et son œil pour mortels ennemis :
Et penser qu'à l'vn d'eux le meurtre estant permis,
L'autre ne pouuoit moins que s'ayder du mensonge.

Mais helas, qu'en amour l'espoir a de puissance
Pour vaincre vn esprit foible et mal se deffendant!
Et combien aysément on va persuadant
Vn cœur que son desir dispose à la croyance!

Elle a monstré qu'Amour la tenoit prisonniere
Pour me faire auec elle entrer en la prison :
Et pour me conuier d'aualer le poison,
La desloyale a feint d'en goûter la premiere.

Ruse qui rend ma peine autant insupportable
Qu'elle part d'vn esprit inhumain et mocqueur,
Par vn dépit de voir qu'elle ait faict en mon cœur
Auec vn traict si feint vn coup si veritable.

Mais il n'en ira pas ainsi qu'elle l'espere,
I'en guariray la playe ou mourray la celant,
Plustost qu'estre vn Telephe [1], et d'vn œil ruisselant
Implorer le mercy de mon propre aduersaire.

Pourquoy voudroy-ie encor d'vn idolatre hommage
Sacrifier ma vie aux rigueurs de son œil,
Et par vn lâche espoir de fléchir son orgueil,
Perdant la liberté, perdre aussi le courage?

1. *Télèphe,* fils d'Hercule et d'Augé, fut blessé par Achille. Un oracle ayant déclaré que le fer seul qui avait fait la blessure pouvait la guérir, Ulysse composa un emplâtre avec la rouille de la lance d'Achille. Le poète se refuse à recevoir sa guérison de la main qui l'a blessé.

Non, iamais nul tourment ne me pourra contraindre
De luy faire en mes pleurs ma flamme apperceuoir :
En fin le Ciel verra qu'elle ha bien le pouuoir
De me faire souffrir, non de me faire plaindre.

Mon cœur, bany de toy les souspirs et les larmes :
Graue sur ta prison le mot de liberté :
Arme toy de constance, et remply de fierté
Comba ce fier esprit auec ses propres armes.

Cache luy les liens dont mon ame sujette
Se voit secrettement à ses fers attacher ;
Et si bien tu n'as peu sa victoire empescher,
Empesche son triomphe en celant ta défaite.

Rien ne luy donne encor le plaisir ny la gloire
De penser que ton ame en ses lacs tu remets :
Tu peux en ton silence étouffer pour iamais
Ta honte et son honneur, ta perte et sa victoire.

Defens-toy donc la plainte, et muet volontaire
Imite desormais au plus fort du tourment
Ce page d'Alexandre [1] en qui si constamment
Se monstra la vertu de souffrir et se taire.

Aussi bien quelle fleur d'esperance nouuelle
Te promet quelque fruit d'vne si fiere main ?
Depuis quand despoüillant son esprit inhumain
Seroit-il aduenu qu'elle ne fut plus elle ?

Tu l'as trop offensee osant en fin esteindre
L'ardeur dont ses beaux yeux te brusloient en l'aimant
Ton feu luy donneroit (s'il s'alloit r'allumant)
Sujet de se vanger, non desir de te plaindre.

Poursuy donc, rends ta flame et ta plainte estouffee
Ne gemy point d'vn cœur laschement abattu :
Et puis que sa victoire obscurcit ta vertu,
N'en vueille point toy-mesme eriger le trophee.

1. Ne serait-ce pas Philotas, fils de Parménion, qui fut lapidé par ordre d'Alexandre, pour n'avoir point révélé le complot de Dyrunus dont il avait connaissance ?

Pense que n'ayant peu de toy deuenir maistre,
Ny vaincre ton desir, ny vaincre ton malheur,
Encor t'est-ce beaucoup de vaincre ta douleur,
Et n'estant plus à toy pouuoir feindre de l'estre.

STANCES.

Mon cœur, n'imite point en la perte auenuë
Le joüeur obstiné plustost qu'auantureux
Qui de crainte de perdre à perdre continuë,
Et par l'espoir de l'heur se rend plus malheureux.

Ne va point accroissant par vn nouueau dommage
Le temps que ta constance en vain a dépendu;
Mais que la sage peur d'en perdre dauantage
Surmonte le regret d'en auoir trop perdu.

Aussi bien est-il temps que l'amour te dispense
Des trauaux où plus jeune autrefois tu te pleus,
Et qu'vn si puissant Roy t'octroye en recompense
De l'auoir bien seruy que tu ne serues plus.

Assez as-tu souffert estant l'vn de sa bande;
Il faut qu'il laisse en paix ton arriere-saison,
Se departant d'vn âge où la raison commande,
Puis qu'il ne sçauroit viure auecques la raison.

Il est temps que ta flame et ta peine décroisse :
Il faut que ton esprit se rauisse au tourment;
Et qu'en fin par essay la franchise il cognoisse,
Qu'encor il ne cognoist que de nom seulement.

Que dy-ie? helas i'ay tort de lamenter ma prise
Puis que si dignement ie me trouue asseruy :
On ne peut sans peché regretter la franchise,
Depuis que l'on a veu les yeux qui m'ont rauy.

Pourquoy resisteroy-ie, en rompant mon cordage,
Au destin qui m'ayant dans ses nœuds arresté,
Veut qu'vn si glorieux et si noble seruage
Me soit ce qu'à Caton estoit la liberté.

L'automne de mon âge est encores capable
Des passions qu'Amour sçait en l'ame allumer :
S'il ne possede l'heur de se voir bien aymable,
Il possede l'honneur de sçauoir bien aymer.

A tort donc ie desire, en vain donc ie presume
De voir que moy viuant mon feu puisse mourir :
Et i'ay pour reconfort (si l'ardeur m'en consume)
Que mesme l'uniuers par le feu doit perir.

Non Amour, n'estains point vne si belle flame,
Nourry-là dans mon cœur iusqu'à mon dernier iour :
Il me seroit aduis que ie viurois sans ame,
S'il m'estoit aduenu de vivre sans amour.

Ton feu donne à mon cœur une si douce géne
Que ie cours volontaire à son embrazement :
Ou si i'y suis forcé, ie le suis comme Helene,
Mon destin esf suiuy de mon consentement.

Bien te prié-ie, Amour, par ta force inuincible,
Et par ceste Beauté que reuerent les Cieux,
Fay luy sentir mon mal ou m'y rends moins sensible :
Et loge dans son cœur aussi bien qu'en ses yeux.

RESPONSE AVX PAROLES
D'VNE BELLE DAME.

Ie ne tesmoigne point que ie souffre bien peu
Vous celant mon tourment, belle et douce adversaire,
Il ne ressemble pas au laurier mis au feu :
Ie sçay bien tout ensemble et brusler et me taire.

Il ne merite pas de mourir d'vn beau coup
Qui ne sçauroit tenir sa blesseure secrette :
Ceux-là souffrent bien peu qui se plaignent beaucoup :
La petite amour parle, et la grande est muette.

Hé ! comment du doux mal dont vous me tourmentez
Pourrois-ie à vostre oreille exprimer la harangue?
Dés le premier moment que ie vy vos beautez,
Amour m'osta le cœur, et le respect la langue.

Et puis, veu vos rigueurs, ie n'auancerois rien
Pour vous faire en parlant mon amitié paroistre :
Car, quoy que vous faigniez vous la cognoissez bien,
Mais vous prenez plaisir à la mal recognoistre.

Languir aupres de vous et n'en pouuoir partir,
N'est-ce pas confesser que vostre œil me maistrise?
Encor en ses discours la bouche peut mentir,
Mais lors que l'effect parle, il parle sans faintise.

I'auoüe auecques vous que ie pourrois ainsi
Vne Deesse aimer sans la rendre offensee ;
Mais quoy, ie vous estime vne Deesse aussi,
Et l'homme parle aux dieux de la seule pensee.

Pourquoy voudriez-vous voir ma plainte et mes sanglots
De mon ardant amour vous dépeindre l'image?
Helas ! si pour mon bien vos yeux n'estoient point clos
Il est assez au vif dépeint en mon visage.

Mais sçauez-vous pourquoy ie me tais en brûlant?
C'est pource que la plainte amoindrit le supplice :
Et i'ayme tant mon mal que ie le vay celant,
De peur qu'il ne s'appaise, ou qu'il ne s'amoindrisse.

Si vous voïs-ie pourtant racontant ma langueur,
Et vous m'entendriez bien si vous vouliez, Madame :
Car quoy que ces propros soient parolles du cœur,
Si les peut-on oüir des oreilles de l'ame.

Mais en vain et du cœur et des yeux ie discours :
Ie n'auance non plus à parler qu'à me taire.
Ie ne suis point muet, mais ie parle à des sourds :
Et c'est vn mauuais sourd que le sourd volontaire.

STANCES.

C'est bien force, ô mon Cœur, que tu sois consumé,
Puis que de tant d'ennuis ma vie est combatuë;
Et que de ce bel œil par qui tout est charmé
La presence me brûle, et l'absence me tuë.

Car quel Dieu fauorable et propice à mes vœux
Me peut faire esperer que ma peine finisse,
Si forcé du destin ie ne puis ny ne veux
Me sauuer de la mort qu'en courant au supplice?

Craignant d'estre en absence estouffé de mes pleurs,
Ie cours vers ces beaux yeux qui m'ont embrazé l'ame:
N'est-ce pas en fuyant et cherchant les douleurs,
De peur de me noyer me ietter dans la flame?

Helas! il paroist bien qu'vn estrange poison
Rend fatal et mortel l'amour qui me possede,
Puis qu'au lieu de chercher et trouuer guerison,
Le changement de mal me tient lieu de remede.

Si faut-il rompre en fin ce cordage amoureux,
Bien qu'il puisse arrester l'ame la plus sauuage,
Et penser desormais qu'il est bien malheureux
Qui peut viure en franchise et languit en seruage.

Sus sus, resoluons-nous d'estoufer nostre ennuy :
Tuons ce qui nous tuë, armons-nous de constance;
Et ce que nous cherchons en la pitié d'autruy,
Taschons de le trouuer en nostre resistance.

Il faut, il faut briser, en fuyant ces beaux yeux,
Le ioug qui tient mon ame à leurs loix asseruie :
Rien que la liberté ne nous rend demy-dieux;
Malheureux qui la perd sans perdre aussi la vie.

Ainsi dy-ie par fois menaçant mes prisons,
Lors qu'vn sage conseil mon ame persuade :
Mais las! celuy qui croit que ces foibles raisons
Peuuent guerir d'amour, n'en fut iamais malade.

Vn regard seulement destruit tous ces desseins,
Rendant plus que iamais mon ame éprise et folle :
La raison pour remede est propre aux demy-sains :
Bien leger est le mal qu'on guerit de parolle.

Mais pourquoy me voudroy-ie essayer de guerir,
Sçachant bien que mon mal ressemble à ces vlceres
Qu'on ne sçauroit fermer sans se faire mourir,
Et de qui les douleurs sont des maux necessaires?

Non non, ne tuons point vn si plaisant soucy :
Rien n'est doux sans amour en ceste vie humaine.
Ceux qui cessent d'aimer, cessent de viure aussi :
Ou viuent sans plaisir comme ils viuent sans peine.

Tous les soucis humains sont pure vanité :
D'ignorance et d'erreur toute la terre abonde :
Et constamment aimer vne rare beauté,
C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

Aymons donc et portons iusques dans le cercueil
Le ioug qui n'asseruit que les nobles courages :
Et souffrant saus gemir les rigueurs d'vn bel œil,
Soyons au moins constans, si nous ne sommes sages.

STANCES.

O beaux yeux qui sçauez si doucement charmer
Qu'il faut ou viure aueugle, ou mourrir en seruage :
Yeux qui m'auez appris à constamment aimer,
Que vous m'en faites bien payer l'apprentissage.

O beaux yeux qui pleuuez des flames et des traits,
Rien ne trompe vos coups, l'attainte en est fatale :
Vous blessez aussi bien de loin comme de pres :
Et vostre doux regard est le dard de Cephale[1].

1. *Céphale*, roi de Thessalie, arrière-petit-fils de Deucalion; il tua par mégarde, à la chasse, son épouse Procris d'un coup de javelot, et, dans son désespoir, se donna la mort.

O beaux yeux dont la flame est le iour de mes iours,
Vous n'estes point des yeux, ny de mortelle essence,
Mais vous estes des Cieux influans des amours,
Aussi l'Amour luy-mesme est votre Intelligence.

O beaux yeux, ie ne voy ny ne vy que par vous ;
Ie suis vn corps sans ame absent de votre veuë :
Mais dès que ie vous voy si riants et si doux,
Amour pour m'animer en ame se transmuë.

O beaux yeux que ie crains en aimant d'offencer,
Si ie pouuoy redire auecques les paroles
Ce que me dit mon ame auecques le penser,
Vous seriez adorez comme viues idoles.

O beaux yeux, ie vous offre, ainsi qu'on fait aux dieux,
Mon cœur où vostre flame est sans cesse allumee :
L'offrande est bien petite, helas ! mais ô beaux yeux,
La faute en est à vous qui l'auez consumee.

STANCES.

D'vn cœur triste et content en chantant ie souspire,
Et ne sçay si comblé de ioye et de douleur,
Ie doy benir l'Amour ou plustost le maudire,
De me faire esprouuer tant d'heur et de malheur.

Car d'vn si doux plaisir ma douleur est suivie,
Et mon heur tire aussi tant d'ennuis apres soy,
Que qui verroit mon bien me porteroit enuie,
Et qui sçauroit mon mal auroit pitié de moy.

Amour, iniuste Amour, cause de ces allarmes,
Sera-ce incessamment que l'heur nous trauaillant,
Les fruits de ton iardin s'arrouseront de larmes,
Et que mille chardons poindront en les cueillant ?

I'ayme, et suis contre-aimé, bruslant pour vne dame
Qui rend de ses attraits tout le monde charmé :
Mais helas ! tant s'en faut qu'en ceste heureuse flame
Il me serue d'aimer, il me nuist d'estre aimé.

Car le chaste dépit de voir que la puissance
Des douces loix d'Amour ait asseruy son cœur,
Fait qu'elle me mal-traitte en secrette vengeance
Du tort qu'elle croit faire à sa saincte rigueur.

Vit-on iamais au monde vn heur plus miserable?
Fut-il onc vn amant tourmenté comme moy,
Seruant vne beauté, qui rude et fauorable
Se hait d'aimer celuy qui l'aime plus que soy?

Las! c'est bien iustement que mon ame blaspheme
Contre la tyrannie et d'Amour et du Sort
Qui me tuë en riant, et rend ma grace mesme
Semblable en ses effects à l'arrest de ma mort.

Ce qui cause ma gloire engendre ma tristesse :
Si i'estois moins aimé, ie viurois plus heureux :
Le destin m'a rendu pauure par ma richesse;
Et pour m'estre trop doux Amour m'est rigoureux.

Ainsi, moy qui tantost plein d'espoir et de crainte
Doutois s'il me falloit ou gemir ou chanter,
Ie trouue maintenant de tels sujets de plainte,
Que i'ay mon bon-heur mesme à plaindre et lamenter.

Mais quoy, seray-ie bien d'vn si lasche courage
Que de ceder au mal d'où procede mon dueil,
Son ouuerte rigueur me touchant dauantage
Que le secret honneur de plaire à son bel œil?

Quoy? tariray-ie point ces larmeuses fontaines,
Consolant mes ennuis par mes contentemens?
Ne seray-ie éloquent que pour plaindre mes peines,
Et n'auray-ie des yeux que pour voir mes tourmens?

Non non, ie ne veux pas que ma belle me croye
Cognoistre mal la gloire et l'heur de mes desirs,
Ou iuge qu'insensible aux causes de la ioye,
Ie ne sçache sentir que les seuls déplaisirs.

Car quand bien tous les maux dont la vie est feconde
Forceroient à plorer les plus constants esprits,
C'est à moy de penser qu'il n'est en tout le monde
Ny bien que sa faueur, ny mal que ses mépris.

En cela gist la foy de ma vie amoureuse :
Par cela ie m'espere esleuer iusqu'aux Cieux,
Et rendre en la seruant mon ame bien-heureuse,
Puis que les cieux d'Amour font vrayment ses beaux yeux.

Que donc l'air et la flamme et la pesante masse
Des plus bas Elements s'arment contre ma foy :
Puis que i'ay ce bon-heur d'estre escrit en sa grace,
Nul mal n'est assez fort pour triompher de moy.

L'honneur de ce penser combattra ses rudesses,
L'vn rendant mon esprit sur les autres vainqueur :
Et contre le poison de toutes mes tristesses
Sa faueur seruira d'antidote à mon cœur.

STANCES.

FAICTES AU NOM D'VNE DAMOYSELLE.

En fin, ce cœur vollant qui tenoit à loüange
Le tiltre d'inconstant et le nom de leger,
S'est remis en mes mains, n'ayant appris du change
Autre chose sinon qu'il eut tort de changer.

En fin, il a cogneu que de tout ce qu'il aime
Rien n'est ne si loyal ne si constant que moy,
Et qu'il ne sçauroit estre à mon amour extréme
Qu'extrémement ingrat ou plein d'extréme foy.

Helas ! s'il l'eust cogneu, dés l'heure qu'en mon ame
Son nom et son portraict fut viuement graué,
Jamais nul changement n'eust amorty sa flamme :
Ce qui me l'a rendu me l'auroit conserué.

Mais pour auoir fermé les yeux sur ma constance,
Ses pensers abusez ailleurs ont fait sejour,
Si bien que pour auoir manqué de cognoissance,
Mon malheur a voulu qu'il m'ait manqué d'amour.

Mais ie le luy pardonne, et sans plus ie souhaite
Qu'il ne prenne iamais plaisir à ma langueur :
Aussi bien, pour punir la faute qu'il a faitte,
Mon ame a trop d'amour et trop peu de rigueur.

Et puis, le priuilege acquis à tous les hommes
Apporte autant d'excuse à sa legereté,
Que la changeante humeur du sexe dont nous sommes
Fait meriter de gloire à ma fidelité.

Maintenant il me iure vne amour immuable,
Et voila, ie le croy, trompant mon iugement :
Il est vray que c'est croire vne chose incroyable,
Mais quoy? ie ne puis viure en croyant autrement.

Las, fay moy ceste grace, Amour, ie te supplie,
Que puis que tout mon cœur de ta flamme est remply,
Et puis qu'il faut qu'encor moy-mesme ie m'oublie,
Ie puisse, en me forçant, oublier son oubly.

STANCES.

Quand ie pense au depart dont l'iniuste rudesse
Me doit en peu de iours separer de votre œil,
L'heur de vostre presence augmente ma tristesse
Et vos propres faueurs me sont causes de dueil.

Ie veux mal au destin de m'estre fauorable :
Je me plains des plaisirs qu'Amour me fait gouster :
Et prierois volontiers ce doux impitoyable
De ne me donner point ce qu'il me veut oster.

Aussi, que me sert-il de voir comme vn Torquate
Couronner mon amour d'vn glorieux loyer;
Et durant cet honneur dont la gloire me flatte,
Vne cruelle absence à la mort m'enuoyer?

Ainsi de verds festons et de fleurs couronnee,
Au milieu des haut-bois accompagnans ses pas,
La victime Payenne estoit iadis menee
Aux lieux qu'elle rendoit sanglans par son trespas.

Mais pour ne préuoir point sa mortelle auanture,
Tombant elle mouroit vne fois seulement :
Et moy, pour trop penser à ma perte future,
Ie souffre le trespas cent fois en vn moment.

Si bien que vostre veuë en vain presque m'éclaire,
Pres de l'aueuglement qui mes yeux va bander :
Car la crainte de perdre vne chose si chere,
Fait que ie ne sens point l'heur de la posseder.

Impitoyable autheur du feu qui me consume,
Tyran plustost que Roy de l'Empire amoureux,
Si mesme tes plaisirs sont meslez d'amertume,
Combien sont tes tourments cruels et douloureux !

Las ! ta plus grande ioye en regrets est confite :
Chez toy les plus doux ris sont tous baignez de pleurs :
Tes fruits sont comme ceux du riuage Asphalite [1] ;
Et tousiours vn serpent se cache sous tes fleurs.

Mais arme contre moy la plus fiere inclemence
Des maux dont ton pouuoir se plaist d'estre remply ;
Que si ce n'est assez des tourments de l'absence,
Appelle encore ceux qui naissent de l'oubly :

Pour cela ta rigueur n'aura point la victoire
Sur ce qui rend ma foy sans égalle icy bas :
Ce sera son malheur, mais ce sera sa gloire,
Estant là son triomphe où seront ses combats.

1. *Asphalite,* ou plutôt Asphaltite. Le lac Asphaltite est la mer Morte ; la légende affirmait que les fruits cueillis sur ses bords s'évanouissaient, au moindre contact, en cendre et en fumée.

AUTRES STANCES

L'aile de mon penser volant outre les Cieux
Me rauit et m'emporte à la table des dieux,
Et dans l'heureux sejour de l'immortelle gloi
Non pour estre eschançon d'vn nouueau Iupit
Mais pour estre vn Dieu mesme, et sans cesse y gouste
Du Nectar le plus doux que l'Amour face boire.

Ce Nectar bien-heureux, c'est l'aimable tourment
D'vn mal dont la douleur me poinct si doucement
Que i'ay d'autant plus d'heur que plus i'ay de martyre :
C'est le bien d'adorer vn object plus qu'humain :
C'est l'honneur de mourir par la plus belle main,
Qui iamais tinst le sceptre en l'amoureux empire.

Aussi, comme un soldat qu'au milieu des combats
Quelque fameuse espee a fait tomber à bas,
Et qui se voit le sang et la vie y respandre,
En mourant ie m'écrie, orgueilleux de ma mort,
L'autheur de mon trespas m'en sert de reconfort :
Ie meurs, mais abbatu par la main d'Alexandre.

Pourquoy les beaux pensers qu'amour fait conceuoir
Ne rendront-ils mon cœur glorieux de se voir
Honoré d'vne mort qui couronne ma vie,
Et dont quiconque a l'heur de voir les doux autheurs,
Regardant ces beaux yeux mes diuins enchanteurs,
Il vit sans sentiment s'il en vit sans enuie.

Tant de rares beautez arment de leurs attraits
Celle qui m'a choisi pour butte à tous ses traits,

Que si i'en racontoy les graces moins aimables,
Ceux que iamais leurs yeux n'ont soumis au danger
D'estre blessez des siens, me croiroient mensonger,
Mes discours bien que vrais n'estans pas vray semblables.

Telle que la pensee ou les vœux du desir
Peindroient vne beauté qu'ils feindroient à plaisir,
Telle est ceste merueille où tant de grace abonde :
Tous les dieux ont sur elle épandu leurs thresors :
La vertu luy sert d'ame et la beauté de corps,
Et toutes deux d'vn laqs qui surprend tout le monde.

En fin c'est vn miracle apparu de nos iours,
Et celuy qui rauy du son de ses discours
Oit et voit tout ensemble vne telle merueille,
Douteux de ce que plus il y faut admirer
Ne sçait lequel des deux il deuroit desirer
De se voir deuenir, tout œil ou toute oreille.

Quelque part qu'elle arriue, il semble qu'à l'instant,
Toute autre beauté meure, ou bien qu'elle aille ostant
Aux autres leur beauté pour accroistre la sienne :
Encor qu'il n'en soit point qu'on ne vist abysmer
En la sienne infinie, ainsi qu'en vne mer
Que n'augmente aucune onde ou fleuue qui suruienne

Et bien est-ce une mer de graces sans pitié
Que ces perfections d'où naist mon amitié,
Mais sur qui nul espoir pour phanal ne m'éclaire :
Vne mer perilleuse où s'est noyé mon cœur,
Vne mer dont les flots sont armez de rigueur,
Et dont tant plus on gouste et tant plus on s'altere.

Mais i'exprimerois mal sa gloire par mes vers,
Quand bien dessus le front de mille escrits diuers
Ie ferois voir ma flamme et sa beauté portraicte :
Et monstrerois plustost, en fraudant mes trauaux,
Combien mon stile est foible et taché de defauts,
Que ie ne ferois voir combien elle est parfaicte.

Le Ciel, de qui la flamme estincelle en ses yeux,
L'a renduë admirable à l'œil mesme des dieux,

Priuant tous les climats dont la terre se vante,
D'esprit qui pour ses yeux merite de bruler,
De mortelle beauté qui la puisse égaler,
Et de mortelle voix qui dignement la chante.

Ie me sens le courage enflé d'vn tel orgueil,
Pour l'honneur que ce m'est d'adorer son bel œil,
Qu'à peine aux plus grands Rois ie daigne faire hommag
Me semblant que mon ame en estant le tableau,
Tous les hostes de l'air, de la terre et de l'eau
Deuroient plustost en moy reuerer son image.

Cependant, ce n'est point son extréme beauté,
Mais sa rare vertu qui de ma liberté
Me fait faire à sa gloire vn ardant sacrifice :
Et bien qu'il soit ainsi que mon amour ait eu
De sa beauté naissance, il vit par sa vertu :
L'vne en estant la mere, et l'autre la nourrice.

C'est pourquoy, quelque ennuy dont ie puisse estre
On verra d'vn desir et si chaste et si saint
Les flammes et ma vie en duree estre égalles;
Et mon ame obstinee à constamment aimer
Faire voir par effect comme on peut allumer
Dessus l'autel d'Amour le sainct feu des Vestales.

Non, l'ardeur qui me fait à ma mort consentir
Ne se verra iamais en mon cœur amortir,
Que ce corps pasle et froid ne soit veuf de son ame :
Les ans de Meleagre en l'antique saison
Ne dépendoient point tant de l'estre d'vn tison,
Que mon estre depend d'vne si belle flame.

Flamme qui rend mon cœur si viuement épris,
Que si l'ardeur qu'Amour allume en nos esprits
Brusloit d'vn feu visible au milieu de nos veines,
Ie serois vn flambeau viuement éclairant,
Et seruirois de Phare à ceux qui s'égarant
Flotteroient en la mer des amoureuses peines.

O bel astre d'Amour éclairant à ma foy,
Si i'ay quelque lumiere elle me vient de toy

Qui seul es mon destin, ma gloire, et ma fortune :
Car tenebreux de moy ie n'ay point de clarté
Qu'autant que m'en départ ta diuine beauté,
Comme fait le Soleil au globe de la Lune.

Poursuy de m'éclairer, beau Soleil de mon cœur :
Fay qu'illustré par toy ie demeure vainqueur
De la nuict d'oubliance et des ombres funebres :
Ainsi la Lune éclaire aux heures du sommeil :
Mais elle ne reluit qu'estant loin du Soleil,
Et moy loin de tes yeux ie ne suis que tenebres.

STANCES.

Qu'on ne m'accuse point d'aller idolatrant
Ces beaux yeux dont le trait en mon cœur penétrant
D'vne si douce attainte a mon ame meurtrie :
Car reluisant en eux tant de diuinité,
Ne les adorer point c'est plus d'impieté,
Que de les adorer ce n'est idolatrie.

C'est en eux que l'Amour donne à lire aux esprits
Les mysteres plus saints qu'il desire estre appris [1]
De toute ame fidelle à ses loix asseruie :
En eux les doux refus sont meslez aux desirs,
Les attraits aux dédains, les peines aux plaisirs,
Et l'espoir à la crainte, et la mort à la vie.

Eleuant le courage et l'esprit d'vn amant
Ils font que sa pensee aux vertus s'animant
Volle à toute heure au Ciel sur des ailles de flamme :
Sans eux tous beaux desirs au monde seroient morts :
L'ame est vn feu diuin qui donne vie au corps,
Et leurs rayons vn feu qui donne vie à l'ame.

1. Proposition infinitive; latinisme.

Aussi sont-ce les yeux qu'Amour souloit porter,
Et qu'au front de ma Dame il fist luy-mesme enter,
Quand les presents des Dieux la formerent si belle :
Car il eut tant d'espoir qu'employant leur vertu
Elle restabliroit son empire abbatu,
Que pour regner par elle il s'aueugla pour elle.

Rien ne defend vne ame encontre leurs attraits :
La victoire est certaine au moindre de leurs traits,
Fust-ce au plus grand des Dieux qu'ils menassent la guerre
La liberté s'enfuit de deuant leurs regards,
Monstrant que si partout ils eslançoient leurs dards,
Ils l'iroyent à la fin bannissant de la terre.

Mais les communs sujets leur estans à mépris,
Ils n'en daignent blesser que les nobles esprits,
Ny brusler de leurs feux que les ames royales :
Imitans le Soleil, cet œil de l'vniuers,
Qui ne daigne allumer de tant d'objets diuers
Que le lict du Phenix, ou le feu des Vestales.

Et c'est en quoy mon cœur s'estime autant heureux
Qu'indigne de se voir mis en cendre pour eux,
Et pourquoy tant de gloire à la mort l'accompagne :
Comme vn humble buisson se tiendroit honoré,
Si de ce feu là mesme il estoit deuoré,
Qui ne brise le chef qu'aux grands pins de montagne.

Bien est-ce vne folie aux vœux de mon penser
D'oser à leurs beautez son amour adresser,
Eleuant mon desir vers vn bien impossible :
Mais ma folie est belle, et i'ayme beaucoup mieux
Paroistre sans raison, que sans cœur et sans yeux,
Et plustost estre dit insensé qu'insensible.

Que ce m'eust esté d'heur si leurs feux allumez
Eussent de mon esprit les defauts consumez,
Purifiant le temple où leur image habite :
Et si lors que mon cœur osa si bien choisir,
Le Ciel qui me donnoit l'audace du desir
M'eust donné quand et quand la grace du merite.

Las! ie ne serois point maintenant tourmenté
Du secret sentiment de mon indignité,
Qui fait que mon penser voit sa joye imparfaite,
Dolent que la victoire acquise sur mon cœur
N'est aussi glorieuse à cet œil mon vainqueur,
Qu'est à moy son vaincu ma perte et ma défaite.

Mais quoy? rien ne sçauroit attaindre à ce bon-heur,
Et quand à moy ie pense auoir assez d'honneur
De mourir en l'aymant ainsi que meurt le cygne :
Car ce seroit monstrer que i'aurois presumé
Par dessus les mortels qu'en vouloir estre aymé,
Et par dessus les Dieux qu'en penser estre digne.

STANCES.

Donc, ô cruel Amour, apres tant de constance,
De respect, d'amitié, de foy, d'obeïssance,
Capables d'amollir des cœurs de diamant,
Falloit-il qu'vn arrest si remply d'iniustice
Me donnast pour loyer de mon humble seruice
La peine que merite vn infidelle amant?

Ah qu'vne folle erreur trompe ces pauures ames
Qui pensent que les cœurs des plus ingrates Dames
Se peuuent par seruice en fin rendre enflammez!
La pitié ne peut rien sur ces ames cruelles :
Et d'infinis esprits qui languissent pour elles,
Tousiours les mieux aymants c'en sont les moins aymez.

Quel deuoir ay-ie obmis, quelle loy transgressee,
Pendant que i'ay seruy d'effect et de pensee
Celle qui maintenant me bannit sans pitié?
Helas! i'ay tant aymé ceste ingrate maistresse,
Que si le trop est vice, il faut que ie confesse
Le vice auoir pollu ma constante amitié.

Car non content de rendre à ses beautez hommage
I'ay d'vn cœur si deuot adoré son image,

Qu'ayant assis son nom au rang des immortels,
(Pardonnez à ma faute, ô grands dieux, ie vous prie
Il ne restoit plus rien à mon idolatrie
Que de luy consacrer vn temple et des autels.

Cependant vn mespris est le prix qu'on m'en donne;
Et comme aux jeux Romains, au lieu d'vne couronne
Vn breuuage d'Absinthe honoroit le vainqueur;
Ainsi ie ne reçoy, pour iuste recompense
De mon amour vainqueur du temps et de l'absence,
Que ce poison amer de cruelle rigueur.

Que maudit soit le iour où sa beauté trop viue
Rendit premierement ma liberté captiue,
Et que ses doux propos me vollerent à moy!
Pourquoy voulut le ciel que mes yeux la conneussent?
Et pourquoy permit-il que ses paroles fussent
Si pleines de faueur, et si manques de foy?

Iamais vn temps si doux ne rentre en ma memoire,
Que, comme renuersé du thrône de sa gloire,
De cent traits de douleur mon cœur ne soit frappé.
Car lors tout me sembloit fauoriser ma flamme;
Ou si i'estois trompé des desirs de mon ame,
I'en estois pour le moins bien doucement trompé.

Ce n'estoient que serments d'amitié perdurable,
Lettres pleines de feu, mais las! non veritable,
Bien qu'excitant en moy de vrais embrazements :
Loüanges d'vne amour si bruslante et si sainte,
Et souhaits que nul temps ne la rendist esteinte,
Seruans à ma fureur d'eternels aliments.

On enlaçoit mon cœur, comme vne chere proye,
De cent estroits liens tissus d'or et de soye,
En priant que iamais le nœud ne s'en lâchast :
Il sembloit qu'on souffrist en me donnant la gesne :
Que le mal fust commun, et qu'vne mesme chesne
Auec le prisonnier le geolier attachast.

Mais helas! maintenant c'est faict de ces delices,
Mortes sont ces faueurs, perdus sont mes seruices,

Esteints tous mes plaisirs et conuertis en pleurs :
Vn froid non attendu la remplissant de glace,
Lors que ie pensois estre au printemps de sa grace,
A broüy tout cela comme de tendres fleurs.

O beaux, mais traistres yeux, lors que ceste cruelle
Me iuroit amitié, vous respondiez pour elle,
Dessous vostre asseurance en ses laqs ie me mis ;
Tesmoignant bien par là ma credule nature,
Qui receus deux meurtriers pour garans d'vn parjure
Et pour mes conseillers mes plus fiers ennemis.

Aussi la repentance est le fruit que i'en tire :
N'estant rien de nouueau si ie plains et souspire
La faulsé illusion qui trompoit mes desirs :
Et si mon esperance estant vne Chimere,
Et portant des enfans semblables à leur mere,
Des promesses de vent engendrent des souspirs.

Car en fin, quelle attente ensorceloit mon ame?
Quoy? m'estois-ie promis que du cœur d'vne dame
Les cieux deussent pour moy l'inconstance arracher?
Et qu'afin qu'en amour l'heur des dieux ie vainquisse
L'onde se fist constante, et comme au temps d'Vlysse
Vne nauire encor redeuinst vn rocher?

Non, nul autre que moy n'a deceu ma pensee,
Promettant sans raison à mon ame insensée
L'heur d'vn bien non sujet aux lois du changement :
Sans penser qu'icy bas rien ferme ne demeure,
Que les roses d'Amour se passent en vne heure,
Mais que leurs picquerons blessent incessamment.

Et puis ces chastes feux, dont mes fureurs nouuelles
Voioient en ses escrits briller les estincelles,
N'estoient que songes vains qui vollans m'abusoient :
Nul serment amoureux n'embraze leurs paroles :
Mes aueugles desirs et mes attentes folles,
Sans qu'il y fust escrit, se trompans l'y lisoient.

Ou bien, si quelques traits s'y monstrent pleins de flame,
Le desloyal Amour, pour abuser mon ame,

Contrefaisant sa main les a luy-mesme escrits :
Sçachant bien, le trompeur, que si l'art de tels charmes
N'eust secondé l'effort de ses premieres armes,
Quelque pouuoir qu'il ait il ne m'eust iamais pris.

C'est pourquoy, sans gemir d'vne plus longue plainte
La perte d'vn bonheur, qu'abusé d'vne sainte
Ie n'ay conquis qu'en songe, et qu'en vain attendu,
C'est à moy de tascher auec vn soin extréme,
A me reconquerir et retirer moy-mesme
Des tyranniques mains, où ie m'estois perdu.

Non non, il ne faut plus d'vne lasche priere,
Essayer desormais a la rendre moins fiere,
Ce remede estant vain, et mon cœur trop blessé :
Car ny l'ingrate haine en son ame conceuë
Ne peut auec effect m'en promettre l'issuë,
Ny mon iuste dépit m'en permettre l'essay.

Le plus sage conseil qu'en fin ie puisse prendre,
C'est d'esteindre ma flamme, ou la reduire en cendre,
Et par le desespoir tascher à me guerir :
Ou bien m'oster la vie, et pour me vanger d'elle
Tuer deuant ses yeux l'amant le plus fidelle,
Que iamais ses beautez luy puissent acquerir.

Mais helas ! m'arracher la vie en sa presence,
Et par cette fureur prouuer la violence
Du regret que ie sens iour et nuit me ronger,
Peut-estre ce seroit la rendre plus contente :
Saouller sa cruelle ame, et trompant mon attente
Luy faire vn sacrifice au lieu de m'en vanger.

Demeurons donc en vie, et si nostre pensee
Ne sçauroit se forcer, tant soit-elle offensee,
De haïr des beautez où viuent mille appasts,
Pour le moins faisons voir qu'il n'est pas impossible
(Comme nous iugions l'estre au cœur le moins sensible)
De viure, de la voir, et de ne l'aymer pas.

STANCES.

D'auoir contre vos loix rebellé ma pensee
I'ay failly, ie l'aduouë, et vostre ame offencee
De ce ieune forfaict à bon droit se ressent :
Mais voyez quel ennuy m'en faict payer l'amende :
Si le péché fut grand, la repentance est grande :
Qui se repent du mal il est presque innocent.

Vous pouuez, s'il vous plaist, d'vne ame impitoyable
Saccager en fureur ceste place coulpable,
Ce cœur qui contre vous a bien osé tenir :
Mais d'vn tel chastiment qu'aurez-vous que dommage?
Vous irez destruisant vostre propre heritage,
Et vous appauurirez en me voulant punir.

Iadis vn puissant Roy[1] differa de surprendre
Rhodes qu'il assiegeoit, de peur de mettre en cendre
Vn tableau dont les traits honoroient vne tour :
Puis qu'il reuera tant vne morte peinture,
Vous, respectez vn peu vostre viue figure
Que ie porte en mon cœur faite des mains d'Amour.

Il n'est Scythe si fier ny volleur si barbare
Qui charmé des attraits d'vne beauté si rare
N'en sentist amollir le marbre de son cœur :
L'impitoyable mort de ses graces rauie
En retiendroit son bras prest à m'oster la vie :
Voudriez-vous surmonter la mort mesme en rigueur?

Helas! il doit suffire à vos beaux yeux, Madame,
De voir tous foudroyez les remparts de mon ame;
Fuitiue ma raison; serue ma liberté :
Mon audace rebelle aux fers emprisonnee,
Et ma vie aux douleurs en proye abandonnee :
Vn plus grief chastiment deuiendroit cruauté.

1. C'est Démétrius Poliorcète, qui, assiégeant Rhodes, ordonna de respecter le faubourg où travaillait le peintre Protogène.

Dieu qui de rien fit tout, et qui de tout encore
Peut faire vn autre rien, ayme autant qu'on l'honore
Du tiltre de tout bon, comme de tout pouuant :
Aussi fait sa bonté sa puissance reluire :
Et monstre le pouuoir qu'il a de tout destruire,
Non en destruisant tout, mais en tout conseruant.

Long temps vostre suiet i'ay supporté la peine
Que le cruel Amour, mon fatal capitaine,
M'a faict en vous seruant sans relasche endurer :
Long temps vostre rigueur m'a soudoyé de larmes,
Ayant vostre beau nom pour mot en tous allarmes,
Et ma deuise estant, Souffrir sans esperer.

Pourquoy jettant les yeux sur ma rebelle offense
Ne souffrez-vous aussi que vostre ame repense
Aux seruices passez que ie vous ay rendus?
Quoy? tant d'effects d'amour, qui dans vostre memoire
Deuoyent sur la mort mesme emporter la victoire,
N'y seront-ils contez que pour enfans perdus?

Certes i'ay faict du mal, mais i'ay faict du seruice :
Que l'vn se recompense, et l'autre se punisse :
Soyez iuste au loyer autant qu'au chastiment.
A bon droit pour l'erreur la peine est establie :
Mais ingrat est celuy qui tout le bien oublie,
Et ne se ressouuient que du mal seulement.

Comparez mon seruice et mon erreur ensemble,
Et si l'equité regne en vn cœur où s'assemble
Mainte illustre vertu, dont il est ennobly :
Ou pesant leur merite en égalle balance
Faites-les tous deux viure en vostre souuenance,
Ou tous deux perdez-les dedans vn mesme oubly.

Mais, ô Royne des cœurs plus fiers et plus sauuages,
Si les nobles esprits oublians les outrages
Vont des seruices seuls la memoire gardant,
Puis qu'estant à vos loix ma franchise asseruie
Vous auez dessus moy droit de mort et de vie,
Tesmoignez-le plus tost en sauuant qu'en perdant.

D'vn style de soldat ie vous escry ces plaintes
Au front de deux citez que nos armes ont ceintes,
Et qu'encor vingt canons battent d'infinis coups;
Bien peu me souciant si les grands de la terre
Y viendront faire entre eux ou la paix ou la guerre,
Car ma guerre et ma paix ne dépend que de vous.

Mille balles de plomb, comme traits de tempeste,
Sifflent incessamment à-l'entour de ma teste,
Mais i'en crains peu l'attainte és plus funestes lieux :
Asseuré par l'oracle enquis touchant ma vie,
Qu'elle ne me peut estre en jeunesse rauie,
Que par les coups mortels qui volent de vos yeux.

STANCES.

Qvand ie reuy ce que i'ay tant aymé,
Peu s'en fallut que mon feu r'allumé
N'en fist l'amour en mon ame renaistre :
Et que mon cœur autrefois son captif
Ne ressemblast l'esclaue fugitif
A qui le Sort fait rencontrer son maistre.

Que de discours ma raison seduisants,
Que de pensers l'vn l'autre destruisants
Senty-ie alors agiter mon courage!
Que mon esprit de ses laqs eschappé
Se repentit de s'estre détrompé!
Qu'il me dépleut d'estre deuenu sage!

O belles mains (ce dis-ie en gemissant)
Dont la beauté mille ames rauissant
Se glorifie en ses douces rapines,
Qu'il me déplaist d'auoir rompu vos fers
Pour les tourmens qu'en aymant i'ay soufferts,
Quittant les fleurs par haine des espines!

L'ire du Ciel, et le Sort rigoureux
Qui rend mes ans dolents et malheureux,

Vueillent tousiours sans pitié me poursuiure,
Si depuis l'heure où me voulant guerir
Pour vos beautez ie cessay de mourir,
Mon cœur ne pense auoir cessé de viure.

Que maudit soit le dépit insensé
Qui conseillant mon esprit offensé
Vint amortir ces doux feux de mon ame :
I'estois alors vn vif flambeau d'amour :
Ce fut m'oster la lumiere et le iour,
Et me tuër que d'esteindre ma flame.

Mais ie la veux en mon cœur r'allumer,
Se deust mon corps en cendre consumer,
Et deuant l'heure en la tombe descendre.
Que ma raison cesse de s'en douloir ;
Car ie le veux, et le veux bien vouloir :
D'vn si beau feu belle sera la cendre.

De tels dicours prononcez en mon cœur
Rendant l'Amour derechef mon vainqueur
Ie me faisois à moy-mesme la guerre,
D'vn tel desir renchainant ma raison,
Qu'il me sembloit que rentrant en prison
Ie m'acquerois l'empire de la terre.

Mais aussi tost que ie fey repasser
Deuant les yeux de mon triste penser
La tyrannie exercee en mon ame,
Le souuenir de tant de cruautez
Ostant la force aux coups de ses beautez
Contre ce traict me seruit de dictame.

Quoy? (dis-ie alors) imprudent que ie suis,
Voudrois-ie bien ressentir les ennuis
Qui se paissoient du pur sang de mes veines,
Quand égaré i'errois dans les destours
Où me cherchant i'ay perdu tant de iours,
Où me perdant i'ay trouué tant de peines?

O mon esprit, contente toy d'auoir
Quatre ans entiers languy sous le pouuoir

De la fureur troublant ma fantaisie :
Mon cœur, ce piege est trop plein de tourment :
T'y laisser choir, ce fut aueuglement :
T'y rejetter, ce seroit frenaisie.

Si fierement cest esprit sans pitié
Fouloit aux pieds ma constante amitié
Quand ie portois le ioug de son seruage,
Qu'en ses liens derechef m'enfermer,
C'est plus qu'assez pour me faire estimer
Ou sans memoire, ou du tout sans courage.

Puis que i'ay peu de ses laqs m'affranchir,
Sous son pouuoir ie ne dois plus fléchir,
Quoy que par tout sa beauté se renomme.
Elle a destruit vn amour trop parfaict :
Elle a monstré qu'elle est femme en effect,
Il faut aussi monstrer que ie suis homme.

Ainsi parlay-ie en sentant reuenir
Dedans mon ame vn poignant souuenir
Qui conuertit ma complainte en blaspheme :
Et tellement ie m'allay resistant,
Que ie me vy, presque en vn mesme instant,
Vaincu d'amour et vainqueur de moy-mesme.

STANCES.

Ie ne l'aimoy qu'à fin de me guerir
Du cruel mal qui me faisoit mourir.
Ensorcelé des yeux d'vne autre Dame :
Mais à la fin, deceuant ma raison,
Ce que je prins pour vn contrepoison,
S'est faict luy-mesme vn venin à mon ame.

Ainsi voulant du ioug se descharger,
Souuent un peuple arme vn Prince estranger

Contre celuy sous qui Dieu l'a fait naistre :
Mais rendu serf du pouuoir emprunté,
En fin il voit que pour la liberté
Il n'a que l'heur d'auoir changé de maistre.

Mais tant s'en faut qu'il déplaise à mon cœur
Qu'vn si bel œil s'en soit rendu vainqueur,
Mon cœur luy-mesme à toute heure en fait gloire :
Estant le feu dont ie suis consumé,
Vn feu de ioye en mon ame allumé,
Dont ie celebre et beny sa victoire.

Que s'il falloit qu'vn malheur auenu
Rompist les fers où i'estois devenu,
Pour me lier d'vn si rare cordage;
Bien puis-ie dire en ce change amoureux,
Que mon malheur m'a rendu bien-heureux;
Et que mon bien est né de mon naufrage.

Non que mon ame ose rien esperer,
Fors les douleurs que peut faire endurer
Vne beauté si belle et si cruelle :
Mais ie m'en sens gesner si doucement,
Que ce qui m'est pour toute autre vn tourment,
M'est vn plaisir en le souffrant pour elle.

Aussi faisant de mon mal mon honneur,
Ne crains-ie plus qu'en gloire et qu'en bon-heur,
Ame du monde à la mienne s'égale,
Puis que mon cœur sent du contentement
Quand pour ses yeux il souffre du tourment,
Et que la belle en est si liberale.

CHANSON.

Las ! ie meurs d'vn secret martyre,
Et d'vne muette douleur.
Heureux qui librement souspire :
S'oser plaindre est l'heur d'vn malheur.

I'oste la voix à mon angoisse :
Ie defens les pleurs à mon œil :
La peur que mon dueil apparoisse
Me trauaille autant que mon dueil.

Ainsi meurt l'agneau qu'on presente
A l'autel pour sacrifier,
Et dedans sa gorge innocente
Reçoit le couteau sans crier.

Cependant heureux on me nomme,
Et i'vse ma vie en langueur,
Ressemblant à la belle pomme
Qu'vn ver ronge dedans le cœur.

O respect, ô crainte discrette,
Que tyrannique est vostre loy!
Mais en vain ma bouche est muette :
Mes yeux parlent assez pour moy.

Mes yeux, il est bien raisonnable
Que vous témoigniez mes douleurs :
Par vous ie languy miserable :
C'est pour auoir veu que ie meurs.

Par vous la fléche qui me tuë
Se vint en mon ame ficher.
Las! eussé-ie creu que la veuë
D'vn bel œil m'eust cousté si cher.

En vain vne chose si belle
Est vne merueille des Cieux,
Si pour viure libre aupres d'elle
Il en faut destourner ses yeux.

Mais il falloit qu'à mon dommage
I'esprouuasse les cruautez
Qui font viure en ce doux visage
Autant de morts que de beautez.

Ah! que ne pouuons nous attaindre
Son fier esprit de mesmes coups!
Las! nous ne sommes guere à craindre,
Qui ne sçauons nuire qu'à nous.

O Dieux, seuls tesmoins de la peine
Qui bannit de moy tout plaisir,
Faites que ma belle inhumaine
Comme vous lise en mon desir.

Ou bien consolez ma tristesse
Moderans vn peu mes douleurs :
Ou me donnez la hardiesse
De dire en mourant que ie meurs.

CHANSON.

Qvand verray-ie vn iour plus heureux
Changer l'ennuy de ceste absence
Au plaisir que mon cœur reçoit en la presence
De l'œil qui seul au monde est mon astre amoureux?

Helas! depuis les tristes mois
Qu'vn ieune respect m'en separe,
Ie n'esprouue aucun bien qu'alors que ie m'égare,
Pour plaindre et souspirer, dans les ombres des bois.

Plus vn antre est obscur et noir,
Plus il contente ma paupiere,
Qui loin de sa presence abhorre la lumiere,
Et ne la voyant point cherche de ne rien voir.

Aussi, peu me sert la clarté
Que son œil ne rend point sereine :
Et comme la beauté sans la lumiere est vaine,
La lumiere est aussi vaine sans sa beauté.

Cependant, au lieu de voler
Vers ce doux Soleil de ma vie
Qui d'vn mot fauorable auiourd'huy m'y conuie,
Ie sens l'arrest d'vn Grand encor m'en exiler.

Voyez qu'il se verse en vn iour
D'heur et de malheur sur ma teste :
Ma maistresse m'appelle, et mon maistre m'arreste,
Et les loix du deuoir forcent celles d'Amour.

Mais quoy? ie contraints mes desirs
Pour l'amour de mes desirs mesme :
:t forcé d'vne loy dont l'empire est supréme,
immole à mon honneur ma ioye et mes plaisirs.

Libre du ioug de ceste loy
Mon cœur la va voir à toute heure :
:t souuent en ses yeux si content il demeure,
)u'il perd le souuenir de retourner à moy.

Mais que sert-il à ma douleur,
Ou quel bon-heur est-ce à ma flame,
)u'il la voye à toute heure auec les yeux de l'ame,
i les yeux de mon corps sont priuez d'vn tel heur?

Las! au lieu d'en estre adoucy,
Mon tourment s'en rend plus sensible :
:t mon corps empesché par sa chaine inuisible
)e la voir autrement, meurt de la voir ainsi.

Mes yeux, nourrissez-vous d'espoir,
Vostre nuict bien longuement dure :
Mais tout en fin se change, et n'est en la nature
Nuict qui n'ait vn matin, ny iour qui n'ait vn soir.

Ces chardons deuiendront des fleurs
Au printemps naissant de sa veuë :
Plus douce est vne ioye ardamment attenduë :
L'aise plaist doublement qui succede aux douleurs.

Regardez auec quelle foy
I'endure cent morts inhumaines :
Et puis que vous voyez, comme autheurs de mes peines,
Que ie souffre par vous, souffrez auecques moy.

CHANSON.

Les Cieux inexorables
Me sont si rigoureux,
Que les plus miserables
e comparans à moy se trouueroient heureux.

Ie ne fais à toute heure
Que souhaitter la mort,
Dont la longue demeure
Prolonge dessus moy l'insolence du Sort.

Mon lict est de mes larmes
Trempé toutes les nuits :
Et ne peuuent ses charmes,
Lors mesme que ie dors, endormir mes ennuis.

Si ie fay quelque songe
I'en suis espouuanté,
Car mesme son mensonge
Exprime de mes maux la triste verité.

Verité non croyable
Qu'à l'esprit de celuy,
Qui d'vn art pitoyable
Apprend en ses malheurs à plaindre ceux d'autruy.

Toute paix, toute ioye
A prins de moy congé,
Laissant mon ame en proye
A cent mille soucis dont mon cœur est rongé.

La pitié, la iustice,
La constance, et la foy,
Cedant à l'artifice,
Dedans les cœurs humains sont esteintes pour moy.

L'ingratitude paye
Ma fidelle amitié :
La calomnie essaye
A rendre mes tourments indignes de pitié.

En vn cruel orage
On me laisse perir,
Et courant au naufrage
Ie voy chacun me plaindre et nul me secourir.

Bref, il n'est sur la terre
Espece de malheur,
Qui me faisant la guerre
N'experimente en moy ce que peut la douleur.

Et ce qui rend plus dure
La misere où ie vy,
C'est, és maux que i'endure,
La memoire de l'heur que le Ciel m'a rauy.

Felicité passee
Qui ne peux reuenir :
Tourment de ma pensee,
Que n'ay-ie en te perdant perdu le souuenir !

Helas ! il ne me reste
De mes contentements
Qu'vn souuenir funeste,
Qui me les conuertit à toute heure en tourments.

Le sort plein d'iniustice
M'ayant en fin rendu
Ce reste vn pur supplice,
Ie serois plus heureux si i'auoy plus perdu.

CHANSON.

Celuy seul qui mesprise
Les appasts amoureux,
Et garde sa franchise,
Est sage et bienheureux.
Et tout ainsi
Que d'amour il n'espere
Ny grace ny salaire,
Il n'en craint rien aussi.

Il se mocque des larmes
Des amants insensez ;
Il se rit des allarmes
Dont ils sont trauersez :
Et dans la mer,
Sous l'effort de l'orage,
Il les voit du riuage
Eux-mesmes s'abysmer.

Le repos de sa vie
Tout ennuy bannissant
Ne porte point d'enuie
A l'amant ioüissant :
Car le plaisir
Qu'à ioüir on esprouue,
Sans ioüir on le trouue
A viure sans desir.

Le desir n'est que peine,
L'attente que tourment :
La iouyssance est pleine
De peur d'vn changement.
Pensez quel heur
Suit la vie amoureuse,
Puis que la plus heureuse
Est fertile en douleur.

On dit qu'il n'est point d'ame
Si rebelle à l'amour
Que l'ardeur de sa flame
N'embrase quelque iour ;
Et que porter
Dans le cœur son vicere,
C'est vn mal necessaire
Qu'on ne peut éuiter.

Mais, quoy qu'on vueille dire,
Ie croy qu'Amour ne peut
Ranger sous son empire
Que celuy qui le veut.
Le seul defaut
D'vn peu de resistance,
Et non pas sa puissance,
Dompte ceux qu'il assaut.

Quant à moy ie dépite
L'arc d'Amour desormais :
Ny beauté ny merite
Ne me prendra iamais :
Le feu si saint

Qui seul me sçeut esprendre
Est tout reduit en cendre,
Et son brasier esteint.

Non, iamais plus, i'en iure,
Mon cœur n'aura de feu :
Bien-heureux si ie dure
En l'effect de ce vœu.
Mais malheureux,
De bien loin ie menace,
Et crains que ie ne face
Vn serment d'amoureux.

CHANSON.

O beaux cheueux dont la blondeur égale
Celle du lin meslé de filets d'or;
O douce chaine à mon ame fatale,
Et de l'Amour le plus rare thresor.
Si tout lien vous estoit comparable,
Qui viuroit libre il viuroit miserable.

Comme iadis la puissance inuincible
D'vn grand Heros en vn poil consistoit,
Qui luy rendant l'impossible possible
Les forts Lyons à ses pieds abbatoit:
Ainsi l'Amour tient de vous la puissance
Qui des plus fiers luy soumet l'arrogance.

O beaux cheueux, mille ames amoureuses
Que sans pitié captiues vous tenez,
En leur prison se tiendroient bien-heureuses,
Voyant leurs bras de vos nœuds enchainez :
Et plus leurs mains s'en trouueroient chargees;
Plus leurs douleurs s'en verroient allegees.

Mais la Beauté dont les mains inhumaines
N'vsent de vous que pour prendre des cœurs,
Extremement liberale de peines,
Et plus encore auare de faueurs,

Conuertissant vos doux nœuds en martyre,
Plus vous refuse à qui plus vous desire.

Que c'est qu'Amour ! que sa puissance est grande !
Et quels effects elle va produisant !
Le prisonnier vne chaine demande,
Et le geolier la luy va refusant :
Tant l'vn se tient asseuré de sa prise,
Tant l'autre a peur de reuoir sa franchise.

O doux liens qui captiuez les ailles
De mes desirs aux laqs de mon vainqueur,
Arrestez-les de chaines eternelles,
Et de cent nœuds emprisonnez mon cœur.
Mais non, beaux laqs, vous n'en auez que faire :
Pour quoy lier vn captif volontaire?

Tant seulement faites luy ceste grace,
Vous qui prendriez les plus volants esprits,
Qu'il puisse voir dans le nœud qui l'enlasse
Son grand vainqueur Amour luy-mesme pris :
Afin qu'au moins il s'esiouysse d'estre
En sa prison compagnon de son maistre.

CHANSON.

Souhaittant que le Ciel punisse
De quelque rigoureux supplice
Ce cœur contre Amour endurcy,
Ie faux de dire que ie l'aime,
Quoy que mon amour soit extréme :
C'est haïr que d'aimer ainsi.

Mais ne haïssant l'inhumaine,
Que pour ce qu'ingrate à ma peine
Elle n'en a point de soucy :
Ma haine est si pleine de flame,
Qu'Amour la causant en mon ame,
C'est aimer que haïr ainsi.

Vueille l'Amour plus fauorable,
Ou vueille la Mort secourable
Rendre ce tourment accourcy :
Car toute paix m'estant ostee,
Ma pauure ame est bien agitee
D'aimer et de haïr ainsi.

Qu'Amour soit clement ou seuere,
A tort ie crains, à tort i'espere,
Et sa rigueur, et sa mercy :
Ne meritant de ma cruelle
Amour ny haine mutuelle
D'aimer et de haïr ainsi.

Ou si ceste haine amoureuse
Veut que plus et moins rigoureuse
Elle m'aime et haïsse aussi ;
Dieux, faittes par vostre clemence
Que pour peine et pour recompense,
Elle m'aime et haïsse ainsi.

CHANSON.

Si les pensers de mon ame
Estoient disposez d'aimer,
Vous seriez la seule flame,
Qui me pourroit allumer.

Le Ciel en vous seule assemble
Ce qui me rend enchanté :
Et ma liberté ne tremble
Que deuant vostre Beauté.

Mais auant qu'Amour me range
Sous ses loix comme vainqueur,
Il faut bien ou qu'il se change,
Ou que ie change de cœur.

Car le mien franc et deliure
De ce qui m'a peu charmer,
Le connoist trop pour le suiure,
Et s'ayme trop pour aimer.

Vostre seul œil que i'honore
Fait que mes libres esprits
N'osent s'asseurer encore
De n'en estre plus repris.

Car i'entens comme vn oracle
Qui me dit, quand ie vous voy,
Que ce sera grand miracle
Si vous me laissez à moy.

Mais Beauté qui tout arreste,
Employez mieux vos attraits :
Vne si basse conqueste
N'est pas digne de vos traits.

Ou si de telle victoire
Quelque honneur peut arriuer,
Contentez-vous de la gloire
De me pouuoir captiuer.

CHANSON.

Quand i'idolatrois vos beaux yeux,
Ie vous iugeois égale aux Dieux :
Vos propos m'estoient des oracles :
Les moindres de vos actions
Me sembloient des perfections ;
Vos perfections des miracles.

Voyant donc en vous chacun iour
Ou naistre ou mourir quelque amour,
Et le change estre vos delices,
I'allay soudainement iuger
Que l'humeur de souuent changer
Est mise à tort entre les vices.

Lors resolu d'en faire autant,
Et de me rendre moins constant
Que la giroüette d'vn temple,
Ie rompy soudain ma prison,
Estimant faire par raison
Ce que ie faisois par exemple.

Ainsi vostre legereté
Desbaucha ma fidelité,
Ce qu'elle est m'apprenant à l'estre :
Tant qu'en fin ie vous ay faict voir
Qu'en pratiquant ce doux sçauoir
L'écolier a passé le maistre.

Vous m'en auez en cent façons
Donné tant et tant de leçons
Et par exemple et de parole,
Qu'il ne pouuoit qu'en vous suiuant
Ie ne deuinse bien sçauant
Sous vn si bon maistre d'école.

C'est donc à tort que vostre cœur
M'en blasme auec tant de rigueur,
Me le reprochant comme vn crime :
Car en fin, iniuste est celuy,
Qui hait et condamme en autruy
L'humeur qu'en soy-mesme il estime.

I'appelle à tesmoin le Soleil,
Que ce fut pour plaire à vostre œil,
Qu'ainsi ie me changeay moy-mesme;
Sçachant bien qu'il faut qu'vn amant
S'aille tant qu'il peut transformant
Au naturel de ce qu'il ayme.

Maintenant d'vn si doux plaisir
Ie ne puis plus me dessaisir,
Mon ame en reçoit nourriture.
Ie l'ay si long temps exercé,
Qu'il m'est en coustume passé,
Et puis de coustume en nature.

L'honneur de ma premiere foy
Se verra refleurir en moy
Quand vous ne serez plus legere :
Faisant du mesme lieu sortir
L'exemple de me repentir
D'où me vint celle de mal faire.

S'il plaist donc à vostre beauté
Ressusciter ma loyauté,
Quittez ceste inconstance extrême;
Ne changez plus à tous les coups :
Quand vous pourrez cela sur vous,
Ie le pourray bien sur moy-mesme.

VOEV.

N'adorant rien en mon ame,
De ce qui vit sous les Cieux,
Que la belle et douce flame
Qui s'épand de deux beaux yeux :

Si ces deux viues fontaines
Et de lumiere et d'amour,
Versent iamais sur mes peines
Vn seul favorable iour :

Ie diray que par les larmes
Tout cœur se peut entamer,
Et qu'Amour n'a point de charmes
Plus grands que de bien aymer.

Mais si deuenant plus fiere
Des supplices de mon cœur,
Ceste agreable meurtriere
Continuë en sa rigueur.

Ma tardiue repentance
Dira qu'en beaucoup d'esprits
Trop d'amour et de constance
Engendre haine et mepris.

DEFENSE DE L'AMOVR.

ACCUSÉ PAR M. D. P.

On ne se souuient que du mal,
L'ingratitude regne au monde :
L'iniure se graue en metal,
Et le bien-fait s'escrit en l'onde.

Amour en sert de preuue aux siens,
Luy qui joint la peine aux delices :
Ceux que plus il comble de biens
N'en celebrent que les malices.

Et si de ses malins effects
Les fruits naissent de nos semences :
Nous dissimulons ses bien-faicts,
Et l'accusons de nos offenses.

Il porte vn flambeau dans sa main
Pour en éclairer à nostre ame,
Et nous, d'vn iugement peu sain,
Nous allons brusler à sa flame.

Il preste à nostre entendement,
Pour voller au Ciel, ses deux ailes :
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles.

Ainsi, du pleumage qu'il eut
Icare peruertit l'vsage :
Il le receut pour son salut,
Et s'en seruit à son dommage.

Amour, tout enfant qu'on le croit,
Est de ce grand monde le pere :
Mais nostre ame est en son endroit
Ce qu'à son masle est la vipere.

Elle en cherche l'embrassement
D'vne amoureuse impatience,
Et puis le tuë ingrattement
En ayant eu la iouïssance.

Mais luy renaissant de sa mort,
Garde que l'esprit ne sommeille :
Car sans mentir vne ame dort,
Si le trait d'Amour ne l'éueille.

Son feu n'est que diuinité :
Tout en sent la vertu secrette :
Il est la parfaicte vnité,
Et Dieu c'est l'vnité parfaite.

Vne ame où sa puissance a lieu
Par luy se change en ce qu'elle aime :
L'Amour qui nous fait aymer Dieu
Nous faisant estre dieux nous-mesme.

Il conduit des Astres le bal :
Il rend la Nature feconde :
Tellement que si c'est vn mal,
C'est vn mal necessaire au monde.

Il purge vne ame en l'allumant :
Par luy la crainte en est chassee :
Il bannit du cœur d'vn amant
Toute basse et vile pensee.

Il fait que le vice abbatu
Ne l'enchante plus de ses charmes :
Il luy fait aymer la vertu,
L'honneur, l'eloquence, et les armes.

Il l'emplit d'vn soin genereux
D'acquerir vn nom perdurable :
Bref en le rendant amoureux,
A la fin il le rend aymable.

Aussi son lien est si doux,
Que la fuitte en est impossible :
Et qui n'a point senty ses coups
Se peut bien nommer insensible.

Pourquoy donc d'vn mépris mocqueur
Brauons-nous ce qui tout surmonte?
Qui se mocque de son vainqueur,
Il accroist luy-mesme sa honte [1].

Le dédain qui nous vient saisir
Apres l'heur de la iouïssance,
Vient de ce que nostre desir
Precede nostre connoissance.

Il faut iuger et puis aymer;
Et nous faisons tout au contraire :
Amour n'en est point à blasmer,
Ains nostre penser temeraire.

Car en fin la faute qui naist
D'aymer ce qui n'est point aymable
Et de n'aymer point ce qui l'est,
Est seule en Amour condemnable.

Mais s'il cause ou non nos douleurs,
Ce seul poinct le peut faire entendre,
Que la plus-part de nos malheurs,
C'est faute d'aymer qui l'engendre.

CHANSON.

Vn amant répandit vn iour
Tant de pleurs, en faisant sa plainte,
Dessus le flambeau de l'Amour,
Qu'il en rendit la méche esteinte :
Heureux s'il eust tant larmoyé,
Que l'Amour mesme il eust noyé.

Luy tournoyant cherche par tout
A ranimer sa méche morte :
Mais il n'en peut venir à bout;

1. *Qui se mocque... Il accroist.* Construction assez fréquente u XVIe siècle et qui nous semble pléonastique. — Cf. Darıesteter, *op. cit.*, p. 259.

Car chacun luy ferme sa porte,
Sçachant bien qu'il mal-traicte ceux
Qui l'osent receuoir chez eux.

Comme il trauaille en ce soucy,
Il voit les beaux yeux de ma Dame;
Il voit les miens et voit aussi
Mon cœur tout prest à mettre en flame :
Cà, dit-il, ie vien de trouuer
Dequoy mon flambeau rauiuer,

Lors, à ce beau soleil fatal
Où ma vie et ma mort repose,
Comme deux boulles de crystal
Mes yeux droictement il oppose :
Afin qu'vnissants leur vigueur,
Ses rayons embrazent mon cœur.

Son espoir ne le deçoit point :
Ces rayons en mes yeux s'amassent :
Ioignent cent pointes en vn poinct :
Puis de là dans mon cœur ils passent,
Qui de soulfre vif composé
Se voit aussi tost embrazé.

Lors Amour rallume son feu,
Et puis d'vne malice extrême,
Va, dit-il, tournant tout en jeu,
Sers toy d'vne lampe à toy-mesme :
Desormais par l'obscurité
Tu ne seras plus sans clarté.

Ah! cruel Amour, tu mentis
Quand tu me dis ceste parole.
Mes iours sont en nuits conuertis
Par vne absence qui m'affole;
Et le feu causant mon trespas
Me brusle et ne m'esclaire pas.

CHANSON.

L'ennuy qui tourmente ma vie,
Et qui me fait perdre l'enuuie
De rien plus aymer desormais,
Vient d'auoir tenu dans mon ame
Pour Deesse vne ingrate femme,
La plus femme qu'on vit iamais.

Quel est enuers moy son courage,
Vn miserable tesmoignage
Me l'a fimablement faict voir.
Mais helas, quelle connoissance!
Mon mal vint de mon ignorance,
Et ma mort vient de mon sçauoir.

I'estimois sa foy ferme et stable
Estre vn diamant veritable
En or fermement enchassé :
Mais ce n'estoit qu'vn peu de verre
Qui s'est brisé, tombant à terre
Au premier vent qui l'a poussé.

O toy, qui que tu puisse estre,
Qui t'en es si tost rendu maistre,
N'en braue point si fierement :
Le bon-heur de ceste accointance,
Tu le dois à son inconstance,
Et non pas à son iugement.

Si le Ciel eust logé dans elle
La belle ame et sage et fidelle,
Que i'imaginois y loger;
Elle eust reconneu, l'indiscrette,
Qu'estant mon amour si parfaicte,
Sans perdre elle n'eust peu changer.

La soudaine humeur d'vn caprice
Ne m'eust iamais de son seruice

Ainsi dechassé sans pitié :
Car me voyant plein de constance,
Plus elle eust eu de connoissance,
Et plus elle eust eu d'amitié.

Mais que pouuoy-ie moins attendre
D'vne ame si facile a prendre
Aux appasts de la nouueauté,
Qui croit, qu'en l'amoureuse vie
De peu d'amants estre seruie,
C'est preuue de peu de beauté?

Quelque iour, peut-estre, toy-mesme
De cet heur qui te semble extrême
Tu te verras déposseder.
Car la femme est comme vne ville :
Quand la prise en est si facile,
Elle est difficile à garder.

CHANSON.

Pour estre plus jeune et plus beau,
Et me passer en bonne grace,
O Phyllis, vn amant nouueau
Ne deuoit point prendre ma place.
Ceux qui de vostre affection
Sçauront la nouuelle accointance,
S'ils prisent vostre élection,
Ils blasmeront vostre inconstance.

N'alleguez point que sa beauté
Vous a contrainte de vous rendre :
On est aisément surmonté,
Quand on ne veut point se defendre.
S'il a vaincu, ce n'est point tant
Pour force que sa grace ait euë,
Que pour ce qu'en luy resistant
Vous desiriez d'estre vaincuë.

Quand vous vous sentiez émouuoir
De ses paroles charmeresses,
S'il vous eust pleu ramenteuoir
Ma seruitude et vos promesses,
Nul aile de legereté
N'est à vostre cœur attachee,
Qu'en pensant à ma fermeté,
Cest object là n'eust arrachee.

Non, si vous eussiez ramentu
Ma foy constante en mes supplices,
Et regardant à sa vertu
Ietté l'œil dessus mes seruices;
Sa beauté si douce à vos yeux
Pres de moy n'eust point esté belle :
Car rien n'est si beau sous les cieux
Qu'vn amant constant et fidelle.

Mais ie m'abuse de penser
Qu'vne si foible souuenance
Eust eu le pouuoir de forcer
Vostre naturelle inconstance.
A peine reuerant en moy
Les preuues d'vne amour extréme
Eussiez-vous respecté ma foy
Qui méprisez la vostre mesme.

Or qu'il jouïsse en bonne paix
Du bien qu'il a conquis sans armes :
Quant à la perte que ie fais
I'en jetteray fort peu de larmes :
Car puis que les loix du destin
Vous ont fait naistre si volage,
Vous gaigner n'est pas grand butin,
Ny vous perdre aussi grand dommage.

CHANSON.

S'il est vray que d'vn coup égal
Amour blesse nostre poitrine,

Pourquoy cherissant vostre mal
En fuyez-vous la medecine?

Pourquoy nous faictes-vous mourir
De soif aupres de la fontaine?
Qui peut et ne veut point guerir
Se rend bien digne de sa peine.

Vous estes cruelle vrayment,
Plus grand preuue on n'en sçauroit rendre;
Car pour me donner du tourment
Vous ne refusez point d'en prendre.

Il faut bien, à ce que ie voy,
Que sans nul espoir ie vous ayme :
Comme auriez-vous pitié de moy,
Qui n'en auez pas de vous-mesme?

Peu me sert que de vostre cœur
La rigueur se soit retiree,
Voyant qu'au lieu de la rigueur
La crainte s'en est emparee,

Et cuidez-vous, pour vos beaux mots
Que de vostre amour ie m'asseure?
Ie ne croy point à des propos
Que l'effect dément à toute heure.

Tant de moyens en vain trouuez
Pour m'en donner vn certain gage,
Monstrent fort bien que vous auez
Peu d'amour ou peu de courage.

Mais la peur gelant vos esprits,
Amour n'y peut auoir de place :
Auecques vn feu bien épris
Ne sçauroit durer de la glace.

Me tesmoigner par vos souspirs
Qu'vn pareil feu brusle vostre ame,
Ce n'est que vent à mes desirs
Qui n'en font qu'accroistre leur flame,

Au lieu de moderer l'excez
De la chaleur qui me tourmente,
C'est donner, au fort de l'accez,
Du vin pur à ma fiebure ardente.

CHANSON.

Si la ressemblance des mœurs
En amitié les cœurs assemble [1],
Pourquoy ne s'vnissent nos cœurs,
Puis que nostre humeur se ressemble?

Tous deux, par vn malheur fatal,
Aimans ce qui nous deust déplaire,
Nous nous glorifions du mal :
Moy d'en souffrir, et vous d'en faire.

Tous deux en ma longue amitié
Nous sommes aueugles, Maistresse :
Vous l'estes des yeux de pitié :
Ie le suis des yeux de sagesse.

Tous deux à mille changements
Fermes nous faisons resistance :
Et sommes deux vrais diamants ;
Vous de rigueur, moy de constance.

Bref, en mille et mille façons
Nous sommes semblables, Madame :
Mais las ! vous auez des glaçons ;
Et i'ay des flammes dedans l'ame.

1. *Amitié* pris ici au sens d'amour. — Cf. p. 382, vers 20, et 385, vers 28.

Amitié est du reste le vieux mot et le vrai mot signifiant l'attachement d'un homme pour une femme, en dehors de tout lien de parenté. *Amour* est un mot qui n'est pas régulièrement formé du latin, puisqu'on devrait dire *ameur; amitié* est employé encore au sens de *amour,* dans certaines provinces de l'Ouest, et même dans l'Ile-de-France, par les paysans, ces dépositaires de la vieille langue.

O dieux, faites que sa froideur
Deuant mes flammes se déface :
Ou luy donnez de mon ardeur,
Ou me departez de sa glace.

CHANSON.

En fin, ce Tyran de nos ames,
Que tout reconnoist pour vainqueur,
Desarmé de traits et de flames,
A cessé d'assieger mon cœur.

Pour moy sa flamme est étoufee :
Et l'arc dont il m'auoit dompté,
Par maintenant le trophee,
Que i'en dresse à la liberté.

Non, ie ne sens plus ses attaintes ;
Et le Ciel propice à mes vœux,
Auecques des flammes plus saintes
A reduit en cendre ses feux.

Mes sens ne me font plus la guerre ;
Le Ciel a finy nos discords :
Le Ciel a surmonté la terre,
Et l'esprit a vaincu le corps.

Libre ie me mocque à ceste heure
Du mal pour Amour enduré :
Sinon quand quelquefois ie pleure
De regret d'en auoir pleuré.

I'ay rendu ses armes sujettes :
Il en voit l'arrogance à bas ;
Et reçoit autant de defaites
Comme il me liure de combats.

Aussi, quoy que la terre vante
Les vains miracles de ses coups,
Les traits dont il nous épouuante
Sans nous ne peuuent rien sur nous.

Tant soient rusez ses stratagemes,
Tant soit-il fort nous attaquant,
Il ne nous vainq que par nous mesmes
Qui le vainquons en nous vainquant.

Non non, rien que nostre manie
Ne tient sa puissance en vigueur :
Qui se plaint de sa tyrannie,
Se plaint d'auoir faute de cœur.

Nous seuls brassons les amertumes
Dont il paist nos cœurs insensez :
Nous seuls empennons de nos plumes
Les traits dont il nous rend blessez.

Nostre oysiueté le fait naistre :
Nostre espoir l'allaite en naissant :
Nostre seruage le rend maistre ;
Et nostre foiblesse puissant.

Mais miserable est la puissance
Qui, pleine d'vn mauuais effect,
Ne donne de soy cognoissance
Que par le seul mal qu'elle fait.

Et quel mal en nous se retire
Qu'Amour ne permette en ses loix?
Ce qui conserue son Empire
Destruit celuy des plus grands Rois.

Au lieu de chastier la prise
Des cœurs vollez contre raison,
Laissant les volleurs en franchise,
Il met les vollez en prison.

Au lieu de seruir de refuge
Au droit par l'iniustice esteint,
Il rend le meurtrier mesme iuge
Du crime dont il est atteint.

Pressant d'vn rigoureux seruage
La liberté de nos esprits,
Il nous fait adorer l'ouurage,
Et mettre l'ouurier à mespris.

C'est vn lien qui nous empestre [1] ;
C'est le volleur de la raison :
Aussi tousiours par la fenestre
Il entre dedans la maison.

Si nostre folle fantaisie
Le met au rang des immortels :
Ainsi l'antique frenaisie
Aux fieures dressoit des autels.

Face la puissance indomptee,
Par qui i'ay ce monstre abattu,
Que sa cheute, ainsi que d'Antee,
Ne redouble point sa vertu.

Car ie ne veux plus que ma vie
Se laisse à son art deceuoir :
O toy, qui m'en donnes l'enuie,
Donnes m'en aussi le pouuoir.

Fay que ma liberté captiue
Imais ne reçoive sa loy.
Fay que tousiours à moy ie viue,
Ou plustost que ie viue à toy.

RESPONSE POVR VNE DAME
AUX VERS D'VN CAVALIER.

Desirer de voir en mon ame
Estinceler la mesme flame,
Qui vous embraze nuict et iour :
C'est bruler d'une ieune enuie,
Qui de peu de raison suiuie,
L'est au moins de beaucoup d'amour.

Mais requerir que nos franchises
A d'égales loix soient soumises

1. *Empestrer*, c'est-à-dire lier, enchaîner. Ce mot ne s'emploierait plus dans le style noble.

Dedans l'amoureuse prison :
C'est rendre vne euidente preuue,
Qu'en vostre cœur il ne se treuue
Nulle amour ny nulle raison.

Hé bons dieux! et que pourroit-ce estre,
Si le seruiteur et le maistre
Mesmes loix ensemble gardoient?
Ces loix iniustement égales
Rameneroient les Saturnales,
Où les seruiteurs commandoient.

Non non, les amants et leurs dames
N'estreignent pas ainsi leurs ames
D'vne égalle captiuité.
Des vns l'extréme obeissance,
Des autres l'extréme puissance,
C'est de l'amour l'egalité.

Aussi, quoy que ie vous promette
Vne amitié saincte et parfaicte
Qui suruiura mon dernier iour :
Ie ne puis, pour ceste promesse,
Estre ensemble et vostre maistresse,
Et vostre compagne en amour.

Vous voulez que ie ne cherisse
L'affection ny le seruice
De nul autre amant que de vous :
Comme s'il nous deuoit déplaire
Que le flambeau qui nous éclaire
Esclairast à d'autres qu'à nous.

Mais vous n'estant pas seul aimable,
Vous seriez trop déraisonnable
De vouloir seul estre chery.
Et ce seroit, sous l'apparence
D'vn amant plein de reuerence,
Imposer les loix d'vn mary.

D'où naissent en vous ces pensees
De qui les ailes insensees

Vous vont ainsi haut éleuant?
Vous seriez-vous bien fait accroire
Que vostre ame eust attaint la gloire
De m'obliger en me seruant?

Ie ne sçay point de seruitude
Qui, sur peine d'ingratitude,
Me lie au ioug de ceste loy :
Ny ne croy point que la iustice
M'oblige à payer vn seruice
Qu'on m'aura rendu malgré moy.

Mais bien me plaist-il que l'on croye,
Les chastes faueurs que i'octroye
Aux vœux de votre affection,
Estre vn honneur qui la surpasse,
Et plustost s'accorder de grace
Que non pas d'obligation.

Promettez à vostre seruage
Ce qu'vn amant fidelle et sage
Se doit promettre pour loyer :
Mais defendez-vous de pretendre
Plus que vous ne deuez attendre,
Et qu'on ne vous peut octroyer.

Vn amour, encore qu'extresme,
Qui presume trop de soy-mesme,
Se fait bien souuent mal-traicter,
Et passant les iustes limites,
Ruine ses propres merites
Par s'estimer trop meriter.

Que ce penser vous admonneste
D'estoufer l'iniuste requeste,
Que m'a fait vostre ieune ardeur :
Ou bien, d'vne haine aussi grande
Que ie doy hayr la demande,
Ie haïray le demandeur.

Ma grace vous estant acquise,
Il faut que cela vous suffise :
De plus, ie ne puis l'accorder.
Qui cherche de moy dauantage,
De cela mesme il fait naufrage ;
Et perd tout par trop demander.

ÉLÉGIE

Comme alors que le iour s'est caché sous la terre
Le soufler plus ouuert se referme et reserre
Ne daignant laisser voir à son petit orgueil
D'autres flammes és Cieux que celles du Soleil,
Ainsi quand les malheurs, qui trauersent ma vie,
M'ont de vostre bel œil la presence rauie,
Le mien se fermeroit ; dolent de ne voir rien
Qui ne semble exprimer la perte de son bien
Et dédaigneux de suiure, en l'ombre où ie chemine,
Vne lumiere humaine apres vne diuine,
Fuiroit en quelque lieu de clarté despourueu,
Cherchant de ne rien voir et de n'estre point veu ;
Si le poignant regret, que me cause ma perte,
Ne tenoit ma paupiere incessamment ouuerte
Aux pleurs, dont le ruisseau coule sans s'estancher
De mon cœur miserable, ainsi que d'vn rocher.

De vous dépeindre au vif les peines que i'endure
Errant en vne nuict si tristement obscure,
L'ingenieux pinceau des plus rares esprits
L'essay'roit vainement s'il l'auoit entrepris.
Vous, imaginez-les, qui pouuez de vous mesme,
Par vos perfections, par mon amour extréme,
Par l'aise que ie sens voyant vostre beauté,
Iuger quel mal ie souffre en estant absenté.
Le mal n'est gueres grand qui se peut bien dépeindre :
Et ie sçay mieux souffrir que ie ne sçay me plaindre,
Ayant l'ame plus ferme à porter les malheurs,
Que la langue eloquente à conter mes douleurs.

Le crayon tous les iours monstre en vostre peinture,
Que tant plus sont parfaits les traits dont la nature
A voulu pour sa gloire vn visage animer,
Tant moins facilement l'art les peut exprimer.
Vne parfaitte amour en effect est semblable,
Tant plus ardante elle est, moins elle est exprimable :
Et le mal que l'absence aux amants fait gouster,
S'il se fait bien sentir, se voit mal raconter.

Helas ! si ceste ardeur qui m'a mis tout en flame
Embrasoit seulement la moitié de vostre ame,
Ie n'aurois nul besoin de ceste plainte icy
Pour faire à vostre esprit iuger qu'il est ainsi.
Vous mesme en mon absence, atteinte de tristesse,
Vous plaindriez le tourment dont la vostre me blesse :
Cognoistriez quel mal c'est qu'estre loin de son bien ;
Et sentant vos ennuis, vous iugeriez du mien.
Mais le Ciel vostre autheur, ô ma douce inhumaine,
Ne vous forma iamais pour souffrir tant de peine.
Sa main vous a voulu ses graces departir
Pour donner du tourment, non pour en ressentir.
Aussi suffiroit-il au desir qui m'allume,
Si lors que loin de vous le regret me consume,
Pour rendre aucunement mes ennuis appaisez
Vous plaigniez pour le moins le mal que vous causez.
Ie ne me plaindrois point si vous daigniez me plaindre :
Car malgré les malheurs qu'en absence on doit craindre,
Heureux est le destin du seruiteur absent
De qui l'on sent l'absence autant qu'il la ressent.

Mais las ! pourquoy faut-il que les arbres sauuages
Qui vestent les costaux ou bordent les riuages,
Qui n'ont veines ny sang qu'Amour puisse allumer,
Obseruent mieux que nous les loix de bien aimer ?

On dit qu'en Idumee, és confins de Syrie,
Où bien souuent la palme au palmier se marie,
Il semble à regarder ces arbres bien-heureux
Qu'ils viuent animez d'vn esprit amoureux.

Car le masle courbé vers sa chere femelle
Monstre de ressentir le bien d'estre aupres d'elle[1] :
Elle fait le semblable, et pour sentr'embrasser
On les voit leurs rameaux l'vn vers l'autre auancer.
De ces embrassements leurs branches reuerdissent,
Le Ciel y prend plaisir, les astres les benissent :
Et l'haleine des vents souspirants à l'entour
Loüe en son doux murmure vne si saincte amour.
Que si l'impieté de quelque main barbare
Par le trenchant du fer ce beau couple separe,
Ou transplante autre-part leurs tiges desolez,
Les rendant pour iamais l'vn de l'autre exilez :
Iaunissants de l'ennuy que chacun d'eux endure
Ils font mourir le teint de leur belle verdure,
Ont en haine la vie, et pour leur aliment
N'attirent plus l'humeur du terrestre element.

Si vous m'aimiez, helas ! autant que ie vous ayme,
Quand nous serions absents nous en ferions de mesme :
Et chacun de nous deux regrettant sa moitié,
Nous serions surnommez les palmes d'amitié.
Nom qui nous conuiendroit, si de mesme constance,
Si de mesme desir nous faisions resistance
A tout ce qui pourroit vne amour estoufer,
Et par nostre victoire en sçauions triompher.
Mais autant que ma flamme est grande et violente,
Autant, pour mon tourment, la vostre est foible et lente,
Et telle qu'est l'ardeur d'vne ame où fait sejour
Vne simple amitié, non une ardante amour.
La mienne est comparable au feu d'vne fournaise
Qui tourne tous les jours vne forest en braise :
Et la vostre à celuy qui dessus les autels
Fume d'vn peu d'encens au pied des immortels.
Et c'est ce qui me tuë, et qui fait qu'à toute heure
Mon cœur impatient gemit, souspire, pleure,
Et fait priere aux Cieux qu'ils m'acordent le bien
D'augmenter vostre amour, ou d'amoindrir le mien.

1. *Monstre de ressentir,* montre qu'il ressent.

ÉLÉGIE.

Ie ne puis plus me taire, il faut que ie me plaigne :
Aussi bien mon ennuy, quoy que ie le contraigne,
Regorge de mon cœur presque estouffé de dueil,
En souspirs par ma bouche, en larmes par mon œil.
Ie ressemble au vaisseau sur la braise allumee
De qui tant plus la bouche est iustement fermee,
Tant moins la chaude humeur de ses boüillons ardans
Dépitant sa prison se peut serrer dedans :
Elle sort par les bords, elle escume et murmure,
Monstrant que malgré soy le couuercle elle endure :
Si bien qu'on est contraint d'en laisser exhaler
La vapeur trop ardante en luy donnant de l'air.
Ainsi ma passion dans mon ame boüillonne :
Il faut pour m'alleger qu'vn peu d'air ie luy donne,
Et que ie gouste au moins, au fort de mon tourment,
L'amere volupté de gemir librement :
Bien que par le respect ma langue soit contrainte,
Et que deux passions, la douleur et la crainte,
Me pressent tellement, qu'en me sentant bruler
Ie ne sçaurois me taire, et n'oserois parler.

Aussi préuoy-ie bien qu'en ceste ardante braise,
Ou soit que ie me plaigne, ou soit que ie me taise,
Par l'vn ie ne sçaurois alleger mes ennuis,
Ny par l'autre adoucir l'ingrate à qui ie suis.
Mais quoy? mourray-ie ainsi sans qu'au moins ie souspire,
Et sans que la rigueur qui cause mon martyre,
Me donnant les sujets de pleurer mes malheurs,
En donne la licence à mes iustes douleurs?
Las ! on voudroit à tort commander le silence
Aux peines dont mon cœur ressent la violence;
Puis qu'aux plus criminels sur la gesne estendus
Les lamentables cris ne sont point defendus.

Celle de qui mon ame endure les attaintes,
Pourra bien de ma langue endurer les complaintes :
Car quelque aigreur qui regne en celles que ie fais,
Mes propos sont tousiours plus doux que ses effects.
Aussi ne crains-ie point que la sage pensee
Des fidelles amants en demeure offensee :
Ma crainte est seulement de ne pouuoir former
Des mots en ma douleur qui sçachent l'exprimer.
Car elle est si poignante, et mon mal si sensible,
Qu'il faudroit que le Ciel (chose plus qu'impossible)
Afin que ie la peusse exprimer viuement,
Rendist mon eloquence égalle à mon tourment.
Que si iamais quelqu'vn despoüillé de sa gloire,
Entre ses plus grands maux a conté sa memoire,
Et de larmes de sang lamenté ses ennuis ;
C'est moy qui le doy faire en l'angoisse où ie suis.

Hé dieux ! que ne mouru-ie en la saison heureuse
Où mon cœur se paissant d'ambrosie amoureuse
Goustoit tant de plaisir qu'il eust peu disputer
D'aise et de volupté mesme auec Iupiter ?
Ie dy quand mon amour du Ciel fauorisee
Réchaufoit la beauté qui l'auoit attisee :
Quand ie touchois son cœur d'vn mutuel soucy :
Et receuois la vie, et la donnois aussi,
Quand ces viuants soleils, ces beaux yeux de ma Dame,
Regardoient en pitié les soucis de mon ame,
Desiroient ma presence, et monstroient de n'auoir
Aucun plus grand plaisir que celuy de me voir.
Lors mon heur s'égalloit à celuy des Monarques :
Et lors la dextre main des eternelles Parques,
Promettant à cet aise vn perdurable cours,
Filoit d'vn fuseau d'or la trame de mes iours.
Au lieu que maintenant, priué de ces delices,
Ie meurs cent fois le iour au milieu des supplices,
Que me fait ressentir le dueil non attendu
De tant d'heur et d'honneur iniustement perdu.

Las, aussi ressemblé-ie au malheureux Tantale,
Lors que mourant de soif dedans l'onde infernale

Il se ressouuenoit d'auoir entre les dieux
Autrefois banqueté dans la sale des Cieux!
Ce qui combloit mes ans d'vn heur incomparable
Rend maintenant ma vie et triste et miserable :
Ne me restant plus rien d'vn heur si peu gardé,
Que l'amer souuenir de l'auoir possedé.
Ie me voy dédaigner, (ô regret qui m'affole,
Puis-ie bien, sans mourir, former ceste parole!)
Ie me voy dédaigner par celle qui souloit
Brusler au mesme feu dont elle me brusloit.
Ie connoy que sa flamme est du tout amortie :
Ie sçay que sa pensee est ailleurs diuertie:
Et qu'vn autre iouït, et triomphe du bien
Qui deuoit par raison à iamais estre mien.
Et ce qui me comblant de douleurs eternelles
Donne à ma passion des griffes plus cruelles
Pour déchirer mon cœur, c'est l'extréme tourment
D'ignorer d'où procede vn si grand changement.

Ah! fille sans amour, ou du moins sans constance,
Pourquoy paissant mon cœur d'vne vaine esperance,
Me iuras-tu iamais que mon feu te plaisoit,
Et qu'vn mesme desir ta poitrine embrasoit?
Pourquoy soufflant l'ardeur de ma flamme insensee
M'asseuras-tu iamais que i'estois ta pensee :
Et que ta seule amour bruslant trop viuement
Ne nous permettoit point d'aymer également?
Si tu ne m'aymois point que te seruoit la fainte
Dont tu trompois l'espoir d'vne amitié si sainte!
Si vrayment tu m'aymois, pourquoy sans mon erreur
As-tu pris ma constance et mon nom en horreur?
Qu'ay-ie dict, qu'ay-ie faict, digne de ce supplice?
Que ie sçache ma faute auant qu'on me punisse.
Qu'on ne me face point, par vne iniuste loy,
Mourir sous les tourments sans me dire pourquoy.

Ce saint et chaste feu de qui la pure flame
Ardoit incessamment sur l'autel de mon ame,
L'ay-ie laissé mourir, ou l'ay-ie violé
Par quelque feu prophane où mon cœur ait bruslé?

Ma bouche t'accusant de ma mort inhumaine,
Ou ma main décriuant la rigueur de ma peine,
Ont-elles contre toy lâché sans y penser
Quelque traict qui t'ait peu iustement offenser?
Helas! et l'vne et l'autre est trop accoustumee
A loüer la Beauté qui te rend estimee,
Mesme au fort des tourments dont tu gesnes ma foy;
Pour auoir en fureur blasphemé contre toy.

Aussi n'eust pas souffert le doux feu qui m'anime
Qu'vn dépit m'eust rendu coulpable de ce crime :
Ou si durant l'aigreur d'vn tourment infiny
Ma douleur l'eust commis, mon amour l'eust puny.
Ie me fusse à iamais interdit la parole :
I'eusse bruslé ma main comme vn autre Sceuole :
Si mesme és passions où plus l'ame s'aigrit
I'eusse blessé ton nom de bouche ou par escrit.

Mais tu ne me sçaurois reprocher cest' offense,
Causant ton changement dessus mon imprudence :
Car i'en suis incoulpable et de tout ce malheur
A toy seule est la faute, à moy seul la douleur.

Or vueillent les destins que tu ne sois blessee
De repentir aucun en ta ieune pensée
Pour ce trait d'inconstance, et que t'en souuenir
Ce ne soit point vn iour toy-mesme t'en punir.
Ie ne desire point que ta peine me vange :
Assez suis-ie vangé de te voir perdre au change.
Et puis comme pourroit du mal te desirer
Vn cœur qui n'a iamais appris qu'à t'adorer?
Que l'eternel oubly de ta ieune inconstance
Me l'effaçant du cœur soit ma seule vengeance :
Afin que mon repos se remarque aussi bien
Naistre de mon oubly que ma peine du tien.

Cependant, si iamais tu repasses l'histoire
De ma fidele amour par deuant ta memoire,
Il te ressouuiendra que i'ay fait iusqu'aux Cieux
Voller par mes souspirs la gloire de tes yeux.
Il te ressouuiendra que i'ay sans artifice
Monstré de postposer ma vie à ton seruice,

Donné ta volonté pour regle à mes desirs,
Senty de ton bien seul naistre tous mes plaisirs,
Et lors, en t'accusant d'estre ingrate et cruelle,
Peut estre auoüeras-tu qu'vn esprit si fidelle
Que celuy dont les Cieux me daignent animer,
Tout imparfait qu'il est, t'obligeoit à l'aymer.
Bien est-il imparfait au prix de tant de graces,
Dont approchant des Dieux les humains tu surpasses :
Mais parfait en amour, constance et fermeté;
Seule perfection qui manque à ta beauté.

ELEGIE.

Ie publie en ces vers le discours qui raconte
Quand et comment ce fut que le joug qui me domte
Me fut mis sur le cou par ceste blanche main
Qui tient de mes desirs l'aiguillon et le frein.

Belle et fiere Amarante, object de ma pensee,
Lisez en l'Elegie à vos yeux addressee,
Et ne dédaignez point le plaisir d'y reuoir
Comme Amour me rangea dessous vostre pouuoir.
Ainsi voit-on vn chef, amoureux de la gloire,
Quelquefois s'éjouïr de lire en vne histoire
Comme il print quelque fort dont le mur abbatu
Seruit d'heureux theâtre à sa ieune vertu.

I'auois esteint le feu qui bruslant en mes veines
Souloit rendre ma vie vn spectacle de peines;
Et rompant les liens que i'auoy trop cheris,
Dict adieu pour iamais aux beaux yeux de Chloris :
Mon cœur fumoit encor de l'amoureuse braise
Que i'y venoy d'éteindre, ainsi qu'en la fournaise
Où le desir ardant qui m'auoit consumé,
Par le vent de l'espoir souloit estre allumé :

Quand dédaignant la terre, et d'vn orgueil loüable
Iugeant rien n'estre plus en ce val miserable
Digne de me reprendre et mon cœur enlacer,
Ie vollay dans les Cieux sur l'aile du penser.
Et là, voyant les feux des eternelles Spheres
Suiure ensemble deux cours l'vn à l'autre contraires :
La Lune si diuerse en lumiere et grandeur,
Et tousiours estre pleine, et de soy sans splendeur :
Les flammes du Soleil moins échauffer nos plaines
Les regardant de pres, qu'en estant plus lointaines,
Et d'effects merueilleux remplir tout l'vniuers ;
Mon cœur me conseilla de les descrire en vers.

Vn iour donc qu'vne coye et libre solitude
M'attachoit à ceste œuure au sein de mon estude,
Et que plein d'vn soucy qui m'approchoit des dieux,
I'auoy le corps en terre et l'esprit dans les Cieux :
Tout soudain la clarté d'vne viue lumiere,
Venant à l'impourueüe esblouïr ma paupiere,
Me fait tourner la teste, et la tournant ie voy
L'iniuste dieu d'Amour se planter deuant moy.
Vn carquois plein de traits et de fléches mortelles
Occupoit sur son dos l'entredeux de ses ailes.
Il s'armoit l'vn des bras de son arc inhumain,
Et soustenoit de l'autre vn papier en sa main.
Dés que ie l'apperceu, mon ame fut attainte
De dépit et de dueil presqu'autant que de crainte :
Mais luy qui le conneut sans en auoir soucy,
Ne s'en fist que sous-rire, et me va dire ainsi :

Et bien, ieune Astrologue, à la fin ta pensee
Des liens amoureux s'est du tout délacee.
O le vaillant Hercule, il a rompu mes laqs
Pour soustenir le Ciel et soulager Atlas !
C'est bien faict, perseuere, vse ainsi ta ieunesse,
T'amusant à compter, pour fuïr la paresse,
Les estoilles du Ciel, puis en fin quelque iour
Estant vieil et caduc suy les plaisirs d'amour.
Et ne vois-tu pas bien, Philosophe peu sage,
Qu'aussi mal est sortable aux ans de ton ieune âge

Ce vain amusement dont le soin te retient,
Que le vieillard Tithon à l'Aurore conuient?
Laisse, laisse, imprudent, ces vaines impostures
Aux faiseurs d'Almanacs et diseurs d'auantures[1] :
Toy, chante de l'Amour, pendant que la vigueur
Du ieune âge amoureux vit encore en ton cœur.
I'ay tenu quelques ans ta franchise enfermee
Es mains d'vne beauté si digne d'estre aymee,
Que si les Dieux encor deuenoient amoureux,
Les Dieux dedans le Ciel la rauiroient pour eux.
As-tu bien peu, volage, à toy-mesme infidelle,
Détacher ton desir d'vne chose si belle?
Peux-tu bien admirer d'autres Astres és Cieux
Que ceux qu'on voit briller és spheres de ses yeux?
Descends, descends du Ciel où l'ardeur insensee
De ton desir aueugle a conduit ta pensee.
Ton bien est en la terre : et pourquoy sans besoin,
L'ayant si pres de toy, le cherches-tu si loin?

Ce fut (s'il t'en souuient) le coup de ma sagette,
Et non l'eau d'Helicon qui te rendit Poëte.
Que si mon trait iamais n'eust blessé tes esprits,
Tu fusses mort en fin sans memoire et sans pris.
C'est moy qui t'ay tiré des liens d'ignorance :
C'est par moi que ton nom a quelque nom en France:
Car emplissant les cœurs d'vn genereux soucy,
Ceux que ie fais brusler, ie les fais luire aussi :
Comme on voit ces vapeurs, matiere des comettes,
Qui volant dedans l'air sur des ailes secrettes
Ne paroissent à nul de tant d'hommes diuers,
Quand elles sont en feu luire à tout l'vniuers.

Ie suis toute lumiere ; et l'ardeur de ma flame
Guide aussi bien au Ciel vne genereuse ame,
Que Pallas y guida celuy qui dans ses mains
En rapporta la vie et l'esprit des humains :

1. Bertaut se raille des « faiseurs d'almanacs et diseurs d'avantures », comme l'ont fait bien des écrivains avant lui, Rabelais, des Périers et d'autres.

Inutile larcin, flamme sans fruit rauie
Pour en former l'esprit, pour en donner la vie,
Si mon feu n'eust seruy, dedans les cœurs épris,
Et de vie à la vie, et d'esprit aux esprits.

Amour continuoit à chanter ses loüanges,
Racontant de son feu des merueilles estranges,
Quand ne pouuant souffrir qu'en vantant ses effects
Il m'allast plus long-temps reprochant ses bien-faicts;
Inhumain (respondy-ie) et n'as-tu point de honte
D'auoir si peu de front que de me mettre en conte
Les biens que tu m'as faicts, toy qui tout au rebours
M'as fait estre vn Sisyphe en l'enfer des amours?
Tant-s'en-faut, desloyal, que ta flamme homicide
Pour monter dans le Ciel serue aux hommes de guide,
Que plustost elle égare vne ame qui la suit,
Et dans vn precipice à la fin la conduit :
Semblable à ces Ardants qu'on voit pres des riuieres
Promener par la nuit leurs errantes lumieres,
Souuent de leur chemin les passants déuoyer,
Et dans quelque eau profonde à la fin les noyer.
Telle est, cruel enfant, telle est la vaine flame,
Dont si iamais l'ardeur n'eust affolé mon ame,
Espris d'vn feu plus saint qui m'eust tout embrasé,
Ie me fusse peut-estre au monde eternisé.
Mais toy me destournant du bien où tu aspire,
Toy, petite Remore [1], arrestant mon nauire,
Qu'vn bon vent emportoit en vn port bien-heureux,
M'as fait presque abysmer dans les flots amoureux.

Tu m'auois, ie l'auouë, acquis vne maistresse
Qui semble estre en beautez vne neuue Deesse,
Mais quelle au demeurant? vn glaçon, vn rocher
Qu'vn esprit de dédain fait parler et marcher.
I'appelle en tesmoignage et ma douleur extrême,
Et cet œil qui voit tout, et ta mere, et toy-mesme.
Que si iamais d'vn cœur plein d'ardeur et de foy
Beauté fut adoree, elle l'estoit de moy.

1. Cf. p. 308, note.

Mes vers l'ont mise au Ciel honorant sa memoire :
Et pour le fiel ingrat que sa main m'a faict boire,
La cruelle qu'elle est, i'ay faict qu'elle a goûté
Du nectar dont s'abreuue vn nom par tout chanté.
Mais ny se voir de moy parfaitement aimee,
Ny sentir sa beauté par mes vers renommee,
N'a peu son naturel tant soit peu transformer,
Nay pour faire souffrir, et non pas pour aymer.
Quatre ans i'ay supporté d'vn indomté courage
Tout ce que ses dédains ont de foudre et d'orage :
Esperant que le temps pourroit dessus son cœur
Ce que sur l'acier mesme il peut par sa longueur,
Mais ce trompeur espoir a deceu mon attente,
Se rendant tous les iours d'autant plus vehemente
Et sa fiere rigueur, et ma constante amour,
Que l'vne ou l'autre eust deu mollir de iour en iour,
Et toy-mesme, ô cruel, iamais par nulles larmes,
Ie n'ay sçeu t'émouuoir en ces tristes allarmes,
A faire, ou par sa glace, ou par mon ieune feu,
Que ie n'aimasse plus, ou qu'elle aymast vn peu.
Vous deux estiez ma mort : elle ingrate et cruelle
Te rendoit à ma plainte inflexible comme elle :
Et toy qui prens plaisir en ton aueuglement,
Comme toy la rendois aueugle à mon tourment.
Et certes sa fierté faisoit presque paroistre
D'auoir quelque raison en fuyant de cognoistre
Vn mal, bien que cruel et guidant au trespas,
Qu'elle auoit resolu de ne secourir pas.

Or me suis-ie guery de ma longue manie :
Et m'estant rebellé contre sa tyrannie,
Ie la hay maintenant autant comme autrefois
I'ay faict gloire en mon cœur de viure sous ses loix.
Nulle eau plus asprement n'est du froid congelee,
Que celle dont l'ardeur au feu s'est égalee :
Ny rien n'est tant aussi de haine enuenimé
Qu'vn violant amour en dédain transformé.

I'acheuois de parler, et peignois mon visage
Des couleurs du dépit qui m'enfloit le courage,

Quand ainsi respondit à mes aigres propos
Cet aimable larron de l'ame et du repos.

I'ay veu, ie le confesse, auec quelle arrogance
La belle a mesprisé ta fidelle constance :
Et d'vn si ferme amour sans raison repoussé,
Bien souuent en mon cœur ie me suis courroucé.
Car de me reprocher la rigueur de la peine
Que donne à son amant vne dame inhumaine,
C'est comme reprocher au bruslant element
Le froid qui sur les monts croupit incessamment.
Ie suis le Dieu d'aimer, il n'est pas vray-semblable
Qu'vn mépris eternel me puisse estre agreable :
Car ce seroit moy-mesme, auec mes propres mains,
Destruire mon empire en l'esprit des humains.
Vne fois seulement, vaincu par la colere,
Mais non iamais depuis, à moy-mesme contraire,
Ie trauersay le cœur de la belle Daphné
Auec le plomb d'vn trait de haine empoisonné :
Si depuis quelque dame ingrate ou rigoureuse
A fermé son oreille à la plainte amoureuse
D'vn agreable esprit de ses yeux embrazé,
Le Destin, et non moy, s'en doit voir accusé.
Sans luy qui t'a rendu la tienne inexorable,
Elle fut deuenuë à tes vœux fauorable,
Et plus qu'elle n'a fait eust prisé son butin :
Mais qui pourroit aimer s'il ne plaist au destin?

Or vous est vostre erreur à tous deux pardonnee :
La sienne, pour auoir suiuy sa destinee :
Et la tienne, pour t'estre ennuyé de semer
Sur l'infertile dos des sablons de la mer.
Car rien n'oblige vn cœur à la perseuerance
D'vne peine sterile et venuë d'esperance :
En vain est bien vn bien qu'on ne peut acquerir.
Lors que l'espoir est mort, le désir doit mourir.
Mais quoy, par vn dépit de n'auoir pas sçeu prendre
La proye à qui sans art ton desir t'a faict tendre,
Voudrois-tu pour iamais bannir de ton penser
Le doux soin du plaisir que l'on prend à chasser?

O, c'est pour vn malheur trop tost perdre courage.
Encor le marinier vogue apres son naufrage :
Et le dur laboureur reseme les guerests
Où viennent de perir les tresors de Cerés.
Il faut, il faut oser : les chances amoureuses
Ne sont pas en tout temps, ny par tout malheureuses :
Souuent aux mauuais points succedent les meilleurs.
Tel est banny d'vn lieu qu'on voit regner ailleurs.

Or entre les Beautez que le plus on admire
Et qui mieux icy bas font fleurir mon empire,
Excelle vne Beauté que ie vien de choisir
Pour seruir à iamais de butte à ton desir.
Nature deuenuë à soy-mesme admirable
Ne cogneut iamais tant qu'elle est inimitable,
Que quand elle eut formé ce miracle des yeux,
Pour brauer les beautez dont se brauent les Cieux.
Son ame est des vertus et des graces le temple :
Et son corps le miroir où la Beauté contemple
Tous les iours son portrait, glorieuse d'y voir
L'œil des plus puissants Dieux reuerer son pouuoir.
On n'en peut approcher sans mettre sa franchise
En l'euident peril d'vne eternelle prise :
Car ce ne sont que laqs tendus pour les esprits,
Où les aveugles seuls sont exempts d'estre pris.
Encor ne sçauroient-ils par nul art s'en deffendre,
S'ils n'estoient sourds aussi pour ne pouuoir l'entendre :
Car qui de ses doux mots doucement combattu
N'est pris de ses Beautez, il l'est de sa vertu.
C'est à ceste Beauté si rare et si parfaite
Qu'il faut que derechef ton ame se soubmette :
Ainsi le veut le Ciel, et ton bon-heur aussi
De qui mesme les Dieux monstrent d'auoir soucy.
Quand à moy, ie promets de t'estre fauorable ;
De rendre ton seruice à ses yeux agreable :
Et d'enter en son cœur vn rameau de pitié
Qui produira les fruits deuz à ton amitié.
Seulement ayme bien, faisant voir à ton ame
Combien vn ieune amant est heureux en sa flame,

D'oser en si bon lieu son seruice addresser,
Qu'y penser seulement c'est s'en recompenser.

Ah (dy-ie) desloyal, tu me tins ce langage
Quand ta premiere feinte abusa mon courage :
Et trompé de l'appast de semblables discours
I'englouty l'hameçon euité tant de iours.
Ie ne deuois gouster en l'amoureuse vie
Que l'heur des voluptez dont ta paix est suiuie :
Et les poignans chardons que tu nous fais sentir
Se deuoient pour ma gloire en roses conuertir.
Mais l'essay m'a monstré que tes feintes promesses
Ne vouloient que tirer par ruses tromperesses [1]
Mon esprit hors du port de son heureux repos,
Et puis I'abandonner à la mercy des flots.
Pour ce, retire toy : va, laisse moi poursuiure
Ce qui fait les mortels immortellement viure :
Et dedans les gluaux de tes traistres plaisirs
Ne vien plus arrester l'aile de mes desirs.
Les biens que tu promets à mon ame reprise,
Offre-les à quelqu'vn qui les cherche et les prise :
Ie croiray que ta main, me laissant viure mien,
M'aura beaucoup donné de ne m'oster plus rien.
Non, il n'est pas en toy de me pouuoir reprendre :
Ie sçay trop desormais contre toy me defendre,
Et monstrer que ton arc n'a sur nous de pouuoir,
Qu'autant que nostre cœur luy permet d'en auoir.
Que si l'on vouloit croire aux conseils de mon ame,
On verroit aussi bien, par mépris de ta flame,
Ton sceptre sans sujets manquer d'authorité,
Que tes cruelles loix sont manques d'equité.
Car tu n'es que tourment, que feinte et qu'iniustice :
Le Ciel ne t'a produit que pour nostre supplice :
Et croy puis qu'en aymant on sent tant de trespas,
Que ceux qu'il laisse aymer il ne les ayme pas.

A ces mots Cupidon s'enflamma de colere,
Et voilant d'vn sous-ris vne douleur amere,

1. *Tromperesse.* — Cf. *vainqueresse*, p. 22, et note.

Cà (dit-il) nous verrons si tu peux égaler
La force du courage à l'orgueil du parler.
Lors ouurant le papier que portoit sa main dextre,
Il découure vn portrait où l'art d'vn sçauant maistre
Auoit tant épandu de grace et de beauté,
Que l'art s'estoit luy-mesme en ses traits surmonté.
Vn mortel n'eust sceu faire vn si parfait ouurage :

Aussi croy-ie qu'Amour auoit peint ceste image,
Et puis, que pour charmer les hommes et les Dieux
Luy-mesme encor apres s'estoit peint en ses yeux.

Ce portraict tout divin (ô ma vaine esperance)
Portoit et vostre nom et vostre ressemblance :
Et les rares beautez qu'auec merueille on voit
Par nature estre en vous, par art il les auoit.
Il auoit comme vous vn teint qui faisoit gloire
De regner en blancheur sur le plus blanc yuoire :
Il portoit de beaux yeux, et rendoit comme vous
Ses attrayans regards cruels d'estre trop doux.
Bref, rien ne lui manquoit pour estre vne vous-mesme,
Sinon vostre éloquence et sa douceur extrême :
Mais encor sembloit-il ses léures animer
De ie ne sçay quels mots qui conseilloient d'aymer.

Si tost que ce chef-d'œuure apparut à ma veuë,
Ie deuins de merueille vne viue statuë,
Ne m'estant sentiment ny mouuement resté
Que celuy de mon cœur battant à mon costé.
Ce fut lors qu'à mes pieds ie vy choir mon courage :
Que i'apprins que l'Amour dompte le plus sauuage :
Qu'il se sert de nos yeux pour blesser nostre cœur,
Et qu'il se rend sur nous par nous-mesmes vainqueur.
Mais de quoy me seruoit et ceste cognoissance,
Et de mes fiers propos la vaine repentance?
Il falloit que le cœur à la gesne attaché,
De la langue coulpable expiast le peché.

Comme vn qui non content de voir sur la poussiere
Son ennemy sanglant passer l'heure derniere,
Cruel l'outrage encor de mots iniurieux,
Luy tenant sur le chef le pied victorieux :

De mesme, ce cruel lisant bien en ma face
Que mon cœur mis par terre et desarmé d'audace
Humble se prosternoit à demander mercy,
Braue encor ma deffaite et me va dire ainsi :

Vois-tu bien ce portrait, c'est la viue peinture
De celle qui deuoit addoucir la pointure
Que feront en ton cœur mes traits plus rigoureux,
Et par ton propre mal te rendre bien-heureux.
Elle deuoit brusler en l'ardeur de ta flame :
Prendre pour soy ton cœur, et te donner son ame :
D'vne telle vnion auec toy s'attachant
Qu'on voit deux gouttes d'eau s'vnir en se touchant.
Mais puis que par mépris d'vn Dieu qui tout surmonte,
Du bien que ie t'offrois tu n'as point fait de conte,
Ains m'a payé d'iniure, entens ce que la loy
D'vn arrest plus seuere a resolu de toy.

Ceste rare Beauté qui plaist tant à ta veuë,
Que desja ton esprit l'a pour maistresse esleuë,
Quoy qu'il semble auoir peur que de son bien ialoux
Le Ciel ne luy refuse vn seruage si doux :
Tu l'auras pour maistresse; oste toy ceste crainte :
Mais n'en espere rien que des sujets de plainte,
Qui te feront cent fois maudire en vn moment
Le iour où tes fureurs prindrent commencement.
Ses beaux yeux, tes soleils, seront pour son offense
Si souuent dérobez d'vn nuage d'absence,
Que pour vn mois de iour coulé comme eau qui fuit,
Tu passeras apres vn an d'obscure nuit.
Les vers dont tu rendras ses graces immortelles,
Elle les gardera, non comme arres fidelles
De ton fidel amour, trop vil à son orgueil;
Mais comme vrais tesmoins du pouuoir de son œil.
Cependant, loyauté, constance, ny seruice
Ne te face esperer que son cœur s'amollisse :
La trampe de rigueur dont il sera durcy
Ne se deffera point dans le feu de mercy.
Tu n'oseras crier au plus fort de tes peines :
Et pour tout reconfort de cent morts inhumaines,

Tu n'auras qu'un seul bien, encor sera-ce en vain,
L'honneur d'estre gesné d'une si belle main.
Voila quelle sera ta neuue seruitude :
Va, dresse maintenant aux astres ton estude,
Fay toy grand Astrologue, et trouue si tu peux
Remede à tant de maux dans les celestes feux.

Ainsi dist le cruel, puis reprint sa volee,
Comblant de desespoir mon ame desolee,
Et se riant des maux qui depuis endurez
M'estoient par les destins dés l'heure preparez.
Ainsi quelqu'vn poussé de haine et de colere
Met le feu par vengeance au logis aduersaire,
Puis riant s'en reua quand il en voit par l'air
La flamme en craquetant iusqu'aux Astres voler.

Il ne daigna m'ouurir de sa flèche mortelle
Dans le profond du cœur vne brèche nouuelle,
Voyant que sans besoin il feroit cet effort,
Et qu'en fin ce seroit meurtrir vn homme mort.

Las! bien estois-ie mort d'espoir et de courage :
Ou si i'estois viuant, c'estoit en ceste image,
En qui ie remarquois tant de graces des dieux,
Que mon ame et ma vie estoit toute en mes yeux.
I'admirois son beau teint dont les rares merueilles
Déteignoient et les lis et les roses vermeilles :
I'admirois son beau poil qu'Amour sembloit friser,
Et sa bouche d'œillets conuiant à baiser.
Mais entre ses beautez si rarement diuerses,
I'idolatrois sur tout les flammes brunes perses
De son œil qui rendoit le mien tout éblouy;
Et luy disois ces mots comme s'il l'eust ouy :

Bel œil, nouueau seigneur de mon ame captiue,
Puis qu'il dépend de vous que ie meure ou ie viue,
Pour Dieu faites-moy grace, et me soyez plus doux
Que ne m'est le cruel qui me soumet à vous.
I'en ay (ie le confesse) outragé la puissance :
Il a quelque raison d'en chercher la vengeance :
Car le Ciel l'ayant fait le Tyran de nos cœurs,

Les loix de tyrannie excusent ses rigueurs.
Mais vous de qui l'empire est iuste sur les ames,
Pourquoy, sans que ma faute ait irrité vos flames,
Vous voudriez-vous souler de ma mort comme luy,
Et seruir de ministre aux vengeances d'autruy?
Vous estes né trop beau pour estre impitoyable.
Ou d'effect soyez doux, ou de forme effroyable :
Et ne permettez point que ces fleurs de beauté
Cachent tant de serpents d'ingrate cruauté.

I'allois ainsi priant, et d'vn clin de paupiere,
Ce bel œil, ce me semble, accorda ma prière :
Ou mon ardant desir se laissa deceuoir,
Prenant pour ce qu'il veit, ce qu'il eust voulu voir.
Adonc me dist adieu la nouuelle pensee
Par qui iusques au Ciel mon ame estoit poussee :
Et contraint par celuy qui maistrise les Dieux,
Ie me vey derechef redescendre des Cieux.

Voila, mon doux ennuy, comme se veit reprise
De vos premiers liens ma nouuelle franchise,
Peu de temps escoulé depuis que la raison
Me l'eust fait dégager de son autre prison.

Or nous tenoit alors vne longue distance
Esloignez l'vn de l'autre; et si nulle esperance
De voir vostre bel œil ne consoloit l'ennuy
Qui me rongeoit le cœur viuant absent de luy.
Mais comme i'estois prest de rompre le cordage,
Dont mille vains respects retenoient mon courage
D'aller voir ce soleil, aduint qu'un heureux iour
Apporta sa lumière aux lieux de mon séiour.
Si lors ie fu remply du doux feu de la ioye,
Il n'est point icy bas d'amant qui ne le croye,
A qui quelque bon-heur ardamment desiré
Arriue au mesme temps qu'il est moins esperé.
Courons (me dis-ie alors), courons voir ceste flame
Qui dans l'Aetne d'Amour doit tourmenter mon ame :
Nous perdre en ces doux feux, merueilles d'icy bas,
Et du grand Empedocle imiter le trespas.
Ainsi dis-ie, et soudain, picqué d'impatience,

I'allai voir en vn bal luire vostre presence,
Parmy d'autres beautez à qui vostre bel œil
Rauissoit tout suiet de triomphe et d'orgueil :
Là ie vous vy paroistre, ainsi qu'vne Pandore,
Riche de tous les dons que le Ciel mesme honore :
Et lors le trait d'Amour derechef mon vainqueur,
Iusques aux empennons m'entra dedans le cœur.
Mon Dieu, que vous auiez d'attraits sur le visage!
De filets aux cheueux! de charmes au langage!
Aller à vos appasts ce iour-là resistant,
C'estoit estre plustost stupide que constant.

Vous parlastes à moy, voire fut tant heureuse
A ce premier abord ma fortune amoureuse,
Qu'apres quelques discours lors encores couuerts,
Il vous pleut m'encharger de vous donner des vers :
A ce commandement mon cœur tressauta d'aise :
Car lors, si i'eusse osé vous déceler ma braise,
Le destin fauorable à mon ieune dessein,
En sembloit presenter vn sujet à ma main.
Si n'osé-ie pourtant estre si temeraire :
Vous découurant mon feu, i'eu peur de vous déplaire
Si bien que i'aimay mieux, en me laissant bruler,
Des cendres de mon cœur encores le voiler.
Ie pensay qu'il falloit que pour ce tesmoignage
Mon seruice parlast plustost que mon langage,
Qui deuant que d'auoir en seruant merité
Sembleroit à bon droit plein de temerité.
Bien furent mes discours tissus de telles trames,
Que s'ils ne laissoient voir la clarté de mes flames,
Nouueaux écrans du feu qui causoit ma douleur,
Ils en laissoient au moins sentir quelque chaleur.
Aussi ne croy-ie point que la clarté diuine
Des yeux de vostre esprit, lisants en ma poitrine,
Ne s'en apperceust bien : mais il ne vous pleust pas,
Ou d'en faire semblant, ou bien d'en faire cas.
Depuis, s'estant vostre œil absenté de ma veuë,
Deux mois ie vous celay le tourment qui me tuë :
Ce qui lia ma langue aupres de vos beautez,

Liant alors mes doigts par la crainte arrestez.
Mais en fin le respect qui causoit ceste crainte
Fut forcé par l'Amour, et fit voye à ma plainte,
Vn iour où vos beaux yeux me sembloient reprocher
Que i'enuiois leur gloire et la voulois cacher.
Car lors mon feu secret doublant sa violence,
Ma langue osa briser les chaines du silence,
Et descouurir vn mal qui se rendant plus fort
Se seroit aussi bien descouuert par ma mort.

Quels furent mes discours en vous faisant entendre
L'ardeur qui la celant me reduisoit en cendre,
Vous le sçauez, Madame, et sçauez bien aussi
Combien en vous parlant i'estois pasle et transi.
Mes propos chanceloient d'vne tremblante audace :
Mon cœur estoit en feu; mon sang estoit de glace :
Et les diuers pensers en mon ame flottans,
Pleins d'amour et de crainte ensemble combattans :
D'amour, iettant les yeux sur vostre beau visage,
Et de muette crainte en vous voyant trop sage :
Deux si puissants obiects faisans que tour à tour
L'amour forçoit la crainte et la crainte l'amour.
Et si c'estoit d'vn temps qu'encor quelque prudence,
Guidant ces passions, regloit leur violence,
Et que le peu d'espoir qui m'estoit demeuré
Rendoit en les flattant leur pouuoir moderé.
Au lieu que maintenant le Ciel plein de rudesse
Ayant en cruauté changé vostre sagesse,
Ie voy changer aussi, sans m'en oser douloir,
Mon amour en fureur, ma peur en desespoir.

ELEGIE.

Il est vray, ie l'ay faict, i'ay changé de courage,
Estime qui voudra que i'ay l'ame volage
D'auoir si tost rompu ma nouuelle prison :
On ne fait point trop tost ce qu'on fait par raison.

Non, ie ne sçaurois plus (i'ay trop d'impatience)
Fléchir dessous la loy d'vne serue puissance.
Ce m'est assez de mal de n'estre point à moy,
Sans que ie sois encor à qui n'est point à soy.

Lors que premierement ie vous vey si parfaitte
Rendre toute pensee à vos beautez suiette,
Ie me mis en vos laqs, croyant certainement
Que vous seule sur vous eussiez commandement.
Vos altieres façons ne sentans que maistrise,
Vos propos si sçauants à feindre vne franchise
Me le firent accroire, et tant comme i'ay peu,
Démentant mes soupçons, obstiné ie l'ay creu :
Mais ie me suis trompé : vos yeux, belle geoliere,
(Si geoliere on peut dire vne ame prisonniere)
Vos yeux que i'adorois comme diuins obiects,
Idolatrent vn autre, et lui viuent subiects.

Que sert de le nier ! vostre pasle visage,
Et vos doubles souspirs seruent de tesmoignage
Qu'Amour vous fait sentir les rigueurs de sa loy,
Et ie suis bien certain que ce n'est pas pour moy.
Et puis i'en vy naguiere vne preuue asseuree,
Estant en vne sale où richement paree
Vous regardiez le bal, ayant aupres de vous
Celuy que vostre cœur cherit par dessus tous.
O, que dessus vos yeux est puissant son empire!
Comment? et vostre vie en la sienne respire!
Il anime vostre ame! et presque il semble à voir
Que son œil est l'esprit qui seul vous fait mouuoir!
S'il sousrit, ou se ioüe, ou dit vne parole
A quelque autre que vous, aussi tost toute folle
Vous perdez contenance, et vostre œil inconstant
Monstre alors le despit qui vous va tourmentant.
Certes ce que peut estre à l'aymant son Estoile,
Le timon à la nef, et le vent à la voile,
Il l'est à vostre esprit : et paroist en cet heur
Estre vn absolu maistre et non vn seruiteur.

Et puis, que ie poursuiue à languir vostre esclaue?
Et qu'enchaîné par vous ie rende encor plus brave

La fierté de celuy qui vous emprisonnant
Vous va d'vn pied superbe en triomphe menant?
Ah! n'aduienne iamais qu'vn indigne seruage
En si piteux estat reduise mon courage.
Malheureux qui n'attend pitié que de celuy
Qui luy-mesme dépend de la pitié d'autruy.

Rentrons, rentrons en nous. La poison auallee
Iusques au fond du cœur encor n'est point allee ;
Et le moindre antidote est encor assez fort
Pour nous contregarder des assaux de la mort.
Hé, que seroit-ce, ô Dieux, si cette neuue flame
Estoit sans nul remede allumee en mon ame!
Quels seroient maintenant mes sanglots et mes cris?
Et quel tan de fureur picqueroit mes esprits?
Ie ferois comme vn tigre à qui la folle audace
Du chasseur d'Hircanie a desrobé sa race,
Qui s'allume de rage, et cruel se mangeant,
Se va de son volleur sur soy-mesme vangeant.
Et quand cet insolent osoit faire parestre
Combien de vos desirs il est absolu maistre,
Si i'eusse ressenty pour l'amour de vostre œil
Ce qui presque autrefois m'a conduit au cercueil,
Ny le respect du lieu, ny nulle autre pensee
N'eust alors retenu mon ardeur insensee,
Que ie ne fusse allé deuant cent et cent yeux,
Commettre quelque tour d'vn amant furieux.
Pour le moins i'eusse dit à ce beau temeraire :
Homme presomptueux, qu'entreprens-tu de faire?
Vn mortel n'a que voir sur la diuinité.
L'aimer comme tu fais, c'est vne impieté.
Ou si pour bien aimer et reuerer sans cesse,
On doit gaigner l'amour d'vne belle Deesse,
I'ay gaigné ceste-cy : mon seruice, et ma foy,
Et mon ardante amour l'ont toute acquise à moy.
Mais ny toy, ny mortel que la terre nourrisse,
Ne deuez esperer, en luy faisant seruice,
Tant d'honneur que celuy qui te va bien-heurant.
Il est assez heureux qui meurt en l'adorant.

Tel en ma frenaisie eust esté mon langage;
Mais vne tiede amour m'a fait estre plus sage.
Que puissé-ie tousiours, pour mon moindre soucy,
Ou n'aimer point du tout, ou bien, aimer ainsi.

RESPONSE

POUR VNE DAME AUX VERS D'VN CAVALIER QUI L'APPELLOIT LA REINE.

Ie ne sçaurois tenir pour autre que pour fainte
La douleur qui paroist gemir en vostre plainte,
Puis qu'vn peu de deuoir fait que vous esloignez
Le remede du mal de qui vous vous plaignez.
L'Amant que le deuoir esloigne de sa dame
Monstre que la raison regne encor en son ame :
Et l'on ne veit iamais vne mesme maison
Loger beaucoup d'amour et beaucoup de raison.
Aussi, si vostre cœur qui feintement souspire
Estoit vray'ment suiet à l'amoureux empire,
Il n'escouteroit point les loix d'vn autre Roy;
Car la loi de l'Amour force toute autre loy.
Vous en pratiqueriez les innocentes ruses,
Et ne trouueriez pas de moins iustes excuses
Contre vostre deuoir, qui vous fait absenter,
Que contre vostre amour qui vous veut arrester.
Mais il paroist assez que l'amoureuse playe
Dont vostre cœur se plaint n'a iamais esté vraye :
Et ce qui fait iuger que, libre, il ne sent rien
Du mal dont il se plaint, c'est qu'il se plaint trop bien.
Ah! que ne suis-ie nee aussi brave et vaillante
Que le furent iadis Marphise et Bradamante [1],
Pour monstrer par l'espee à vostre ame sans foy
Que vous auez commis felonnie enuers moy!

1. *Marphise, Bradamante,* héroïnes des romans de chevalerie.

Non, ie puisse mourir si quelque amant fidelle
Vous osoit là dessus dresser vne querelle,
Ny l'heur ny la valeur qui vous rend redouté
Ne vous garderoit point d'en estre surmonté.
Car si ie suis vray'ment la royne de vostre ame,
Nul droit ne vous permet de quitter vostre dame
Pour seruir vostre maistre : et sans nulle raison
Vous prouuez vostre foy par vne trahison :
Veu que si rien [1] oblige vne ame genereuse,
C'est la loy, c'est la foy, c'est la chaine amoureuse :
Et si rien doit forcer la raison et le droit,
C'est Amour qui le peut, c'est Amour qui le doit.

Cela cognoissoient bien ces genereux courages
Ces vaillants Palladins, Hercules de leurs âges,
Qui plustost que quitter les roines de leurs cœurs,
Laissoient leurs Rois en proye aux ennemis vainqueurs.
Les flammes de la guerre auoient beau mettre en cendre
Les lieux qu'ils se iugeoient obligez de defendre,
Sçachant bien qu'vn amant doit estre dispensé
De tout ce qui rendroit son amour offensé [2].
Mais de vous, ie voy bien que l'amour qui vous presse
Ne pourra iamais tant estre vostre maistresse,
Qu'il soit besoin qu'en fin vn autre homme vollant
Vous rapporte le sens comme il fit à Rollant.
Vos effects, vos desseins nous ont assez fait croire
Que par vn beau desir de viure dans l'histoire,
Non l'Amour simplement qui hait l'ambition,
Mais l'amour de la gloire est vostre passion.
C'est pourquoy vos souspirs n'ont pouuoir de contraindre
Mes yeux à vous pleurer, ny ma bouche à vous plaindre :
Aussi ne faut-il pas qu'vne feinte amitié
Nous atteigne le cœur d'vn vray coup de pitié.
Ie vous plaindrois beaucoup, et me plaindrois moy-mesme
Vous pour vostre douleur, moy par ma perte extresme,

1. Quelque chose.
2. Voilà une morale et une doctrine d'honneur bien trop féminines.

Si le vray nœud d'Amour vous ayant rendu mien,
Ce depart nous priuoit tous deux de nostre bien :
Mais n'ayant vostre amour esté rien qu'une fainte,
Nul de nous deux ne semble estre digne de plainte :
Vous, n'ayant rien aimé, vous partez sans soucy :
Moy, n'ayant rien acquis, ie ne perds rien aussi.

DIVERS SONETS.

SONET.

SUR VN PORTRAICT FAIT PAR L'AUTHEUR.

BIEN que les traits diuins de ceste portraiture
Soient vn nouueau miracle en douceur et beauté,
Si ne leur a pourtant la faueur rien presté,
Ains l'art se monstre encor vaincu par la nature.

Ie ne voy que cet œil, cet œil par qui i'endure,
Que librement i'aduoüe auoir vn peu flatté :
Car il est en effect tout plein de cruauté,
Et voilà qu'il n'est rien de si doux en peinture.

O bel œil qui n'eus onc en rigueur ton esgal,
Voyant que ie te rends le bien contre le mal,
Pourquoy m'es-tu tousiours si fierement contraire?

De rendre bien pour mal, c'est l'œuure d'vn Chrestien;
La loy le veut ainsi; mais, ô doux aduersaire,
Quelle loy te permet de rendre mal pour bien?

SONET.

SUR VNE PAIRE DE GANDS TIREZ DES MAINS D'UNE BELLE DAME.

Gands qui souliez couurir ceste sensible yuoire,
Et ce marbre viuant dont la douce rigueur
M'a tiré sans pitié tant de traits dans le cœur,
Qu'encor la playe en saigne au fond de ma memoire :

Faueurs qui m'enyurez de la secrette gloire
D'vn presage aussi doux qu'il semble estre mocqueur,
De voir que le vaincu desarme son vainqueur,
Et porte sa despoüille en signe de victoire :

O beaux Gands, ie vous baise au nom de la Beauté
Qui dans la mesme chaine où ie suis arresté
Pourroit emprisonner l'ame la plus farouche :

Ie vous baise au lieu d'elle, et ne m'en puis lasser;
Pource que quand mon corps vous baise de la bouche,
Mon esprit amoureux la baise du penser.

SONET.

Me retenant ainsi le pay'ment du salaire
Que ma fidelle amour s'attend de receuoir,
Comme osez vous bien dire, ô ma belle aduersaire,
Que vostre libre cœur n'aime point à deuoir?

S'il sçait si bien payer, qu'il me le face voir,
Me deliurant le bien qu'en vain mon ame espere.
Il le doit iustement, il en a le pouuoir :
Pourquoy contre raison fuit-il d'y satisfaire?

Depuis quatre ans entiers que ie sers vos beautez,
Mes gages plus certains ç'ont esté vos fiertez,
Ou quelque vain espoir, ou quelque faulse ioye :

Et maintenant pour tout ie reçoy du tourment.
Cela n'est-ce pas bien (si c'est tout mon pay'ment)
Payer vn bon seruice en mauuaise monnoye?

SONET.

De m'estre osé douloir vn peu trop librement,
Soustenant que ma foy meritoit recompense,
I'ay failly, ie l'aduoüe, ô ma chere esperance,
Excusez les propos d'vn furieux amant.

Ie sçay bien que le Ciel, icy bas m'animant,
Vous obligea[1] mon cœur mesme auant sa naissance :
Douce obligation dont la seule quittance
Me doit estre la mort soufferte en vous aimant.

Mais helas! pour cela serez-vous si cruelle,
Que de priuer d'espoir mon seruice fidelle,
Et nier vostre grace à ma longue amitié?

Ha mon cœur, ie vous pry', monstrez-vous plus humaine;
Ne recompensez point, mais obligez ma peine :
Si ce n'est par deuoir, que ce soit par pitié.

SONET.

D'ov vient qu'estant aupres de quelque autre beauté
De qui peu me soucie et la veuüe et l'absence,
Tout fertile en discours ie banny le silence
Par mille mots remplis d'honneste liberté :

Mais deuant ce bel œil dont la viue clarté
Rend le mien bien-heureux par sa douce presence,
A qui i'ay tant à dire, en qui tousiours ie pense,
Ie perds grace et parole, et suis comme enchanté?

Beaux yeux qui me dardez tant de fleches de flame,
C'est de vous reuerer que s'engendre en mon ame
Le doux estonnement qui me rend si craintif.

Ainsi le seruiteur se taist deuant son maistre,
Et puis tant d'asseurance en nous ne sçauroit naistre,
Que la langue soit libre où le cœur est captif.

SONET.

Quand deuant vos beautez remply d'estonnement
Ie tiens ma bouche close et ma veuë abaissee,

1. *Obliger* est ici pris au sens propre de lier, enchaîner; sept vers plus loin, il est pris au figuré.

Comme à Dieu ie vous parle auecques la pensee,
Et d'vn discours muet vous conte mon tourment.

Souuent nostre silence est vn vif argument
Des secrettes douleurs dont nostre ame est pressee.
Quand le parler est sain, l'ame n'est point blessee :
Et petit est le mal qu'on plaint eloquemment.

Lors Amour qui se sent autheur de mon silence,
Prend pour moy la parole, et tout plein d'eloquence.
Vous dépeint mes desirs, ma constance et ma foy :

Mais, helas, pour néant ay-ie cet auantage
Qu'alors que ie me tais Amour parle pour moy,
Car vostre cruauté n'entend point son langage.

SONET.

Comment puis-ie de vous esperer guarison
En ma fiebure amoureuse, ardante et continuë,
Si la cause du mal vous estant incogneuë,
Vous rendez de ma mort vne faulse raison?

Las! ie seche et flaistris en ma ieune saison,
Tué du Basilic de vostre belle veuë,
Et vous dites que c'est le liure qui me tuë,
Et le trop demourer en l'estude en prison!

Incredule Beauté, vostre seule ignorance,
Non vne si loüable et sage intemperance,
Par faute de secours me conduit au trespas.

Ou bien si la douleur qui m'abbat sans remede
Procede de trop lire, helas! elle procede
De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.

SONET.

Quand ie pense au malheur qui sur toy débordant
Pour ton cher Alexis t'a dérobé la vie,

Lycidas, ie te plains, et ma plainte est suiuie
Du dueil de tout le monde à mon dueil s'accordant.

Mais quand bruslé des feux d'vn desir trop ardant,
Ie voy celle qui tient ma franchise asseruie
Plorer aussi sur toy, Lycidas, ie t'enuie;
Et dis que ton bon-heur va tout autre excedant.

Que n'est à ton destin ma fortune semblable!
Las! ie meurs pour l'aimer d'vne playe incurable;
Et sa ieune fierté n'en porte aucun ennuy.

Voyez qu'ensemble elle est pitoyable et cruelle!
Elle pleure bien ceux qui meurent pour autruy,
Et ne plaint nullement ceux qui meurent pour elle.

SONET.

FAICT AU NOM D'VNE DAMOISELLE.

Ce congé de brusler et vous reduire en cendre,
Que vous me demandez pour mieux vous allumer,
Ie ne doy, ny ne puis de moy tant presumer,
Que de ma volonté ie l'estime dépendre.

Mais vn accort amant ne doit iamais attendre
Qu'on permette à son cœur de seruir et d'aimer,
Puis qu'Amour l'y contraint, et que sans l'exprimer
On le permet assez de ne le point defendre.

En vain donc vostre esprit m'en demande congé :
Nul de se voir aymer ne se sent outragé;
Ou cet outrage-là bien doucement irrite.

Plustost, tous estimants ce bien leur estre deu,
Moins vous m'obeïriez vous l'ayant defendu,
Et plus en mon endroit vous auriez de merite.

SONET.

Que sans auoir soucy ny pitié de ma peine
L'ingrate prenne en ieu mes tourments amoureux,
Ie m'en estonne peu, car le Ciel rigoureux
Ne la forma iamais que pour estre inhumaine.

Que pour n'esperer rien d'vne attente si vaine
Ie ne m'en rende point l'esprit moins desireux,
Ce n'est rien de nouueau, car mon cœur malheureux
Court tousiours aux liens où sa perte est certaine.

Mais bien m'est-il nouueau de voir que sa beauté
Apprend à bien aimer à l'esprit enchanté
De tous ceux que son œil éblouit de ses flames :

Car mon cœur estonné ne sçauroit conceuoir
Comme elle peut apprendre aux plus barbares ames
Ce qu'elle ne sçait point, ny ne veut point sçauoir.

SONET.

Quand vostre belle bouche, ô mon mal necessaire,
Du nom de bel esprit m'honore en se ioüant,
La raison ne veut pas que ie l'aille auoüant,
Ny le respect aussi que ie parle au contraire.

Cependant, ie suis tel qu'il vous plaist de me faire :
Vostre perfection se louë en me loüant :
Car sans le laqs d'Amour par vos mains se noüant,
L'esprit que vous prisez seroit moins que vulgaire.

Mais ainsi qu'vn tableau de couleurs animé,
Excellent et parfait de chacun est nommé,
Quand il est embelly d'vn excellent ouurage :

Mon esprit, tout de mesme, estant vostre tableau,
Vous luy donnez sa forme, et partant s'il est beau,
Il est beau d'estre empraint de vostre belle image.

SONET.

Teint de neige incarnatte, œillets et lis meslez,
Dont la viue couleur, n'en ayant point d'égalle,
Rend de trop de desir la mienne jaune et palle,
Mon cœur seché d'ardeur, et mes sens affolez :

Beaus yeux, miroirs ardants qui les ames bruslez ;
Cheueux qui me liez d'vne chaine fatale,
Bouche à qui de ses dons Minerue est liberale,
Lèvres qui de rougeur le cinabre égallez[1] :

Comme on dit que Phidie[2] entailla son visage
Dans l'escu de Pallas, d'vn si subtil ouurage,
Que sans rompre tout l'œuure on n'eust sceu l'effacer :

Ainsi le Dieu qui tient ma franchise asseruie,
Beau Tout, vous a si bien graué dans mon penser,
Que mesme fin attend vostre image et ma vie.

SONET,

FAICT VN IOUR DES CENDRES.

Ce cœur, ce pauure cœur qui souffrant iour et nuict
Depuis tant de saisons bruslé pour vous, Madame,
Vaincu finablement des ardeurs de sa flame
Se trouue maintenant en cendre tout reduit.

La braise du desir qui sans cesse le cuit,
Et vos rigueurs qu'encor nulle pitié n'entame,
Sont causes de sa fin : ô dure et cruelle ame,
De trop aimer vos yeux voila quel est le fruit.

1. *Égaler* est ici actif. Bertaut dit souvent aussi : *s'égaler à*. — Cf. Lexique.
2. Phidias, sur le bouclier de la statue d'Athéné au Parthénon.

Las! au moins par pitié recueillez-en la cendre,
Pour la faire auiourd'huy sur vostre teste épandre,
En vous ressouuenant de vostre cruauté.

Mais non, n'en faites rien, Deesse que i'adore :
Vous iriez de ce poil consumant la beauté,
Car bien qu'il soit en cendre il est bruslant encore.

SONET.

I'auray tousiours au cœur le souuenir bien cher
Du iour où mon deuoir m'esloigna de ma Belle,
Bien qu'il me fust aduis qu'en prenant congé d'elle
Vn couteau vint mon ame en deux parts détrancher.

Que de mots qui pourroient enflammer un rocher
Me dist sa belle bouche à l'heure moins cruelle!
Et qu'vn trait éuident de peine mutuelle,
En ce triste depart monstra de la toucher!

Ie meurs me souuenant que sa bouche de basme,
D'vn baiser redoublé qui me déroba l'ame,
En me disant adieu me pria du retour.

Car, si ie ne me trompe en l'ardeur qui m'allume,
Si le premier baiser fut donné par coustume,
Le second, pour le moins, fut donné par amour.

SONET.

Il est temps, ma belle ame, il est temps qu'on finisse
Le mal dont vos beaux yeux m'ont quatre ans tourmenté,
Soit rendant mon desir doucement contenté,
Soit faisant de ma vie vn cruel sacrifice.

Vous tenez en vos mains ma grace et mon supplice,
Iugez lequel des deux mon cœur a merité :

Car ma fidelle amour ou ma temerité
Veut qu'on me recompense ou bien qu'on me punisse.

Mais si vous ne portez vn cœur de diamant,
Vous ne punirez point vn miserable amant
De vous auoir esté si longuement fidelle :

Veu mesme que son mal vous doit estre imputé.
Car en fin, puis qu'Amour est fils de la Beauté,
Si c'est peché qu'aimer, c'est malheur qu'estre belle.

SONET.

Helas ! ces deux beaux yeux s'en iront-ils ainsi,
Sans qu'ils daignent donner allegeance à ma peine,
Et me voyant mourir d'vne mort inhumaine
N'auront-ils de mon mal ny pitié ny soucy ?

O miserable espoir qui rendois adoucy
Le tourment amoureux dont mon ame est trop pleine,
Que le regret de voir ta promesse si vaine
Me rend et de douleur et d'angoisse transy !

Non, si sa cruauté me rauit sa presence
Au temps qu'elle a prefix à sa future absence,
Ie ne veux iamais voir le celeste flambeau :

Mais que ma triste vie en me quittant la suiue ;
Et que chacun de nous en mesme temps arriue,
Elle dedans Lyon, moy dedans le tombeau.

SONET.

Ie ne puis plus languir en l'incertaine attente
De l'heur ou du malheur qui me doit arriuer :
Il faut que la Beauté qui m'a sceu captiuer
Par vn final arrest me perde ou me contente.

Demain que son retour me la rendra presente,
Faisant naistre un Printemps au cœur de cet Hyver,
Ie veux ou sa rigueur ou sa grace éprouuer,
L'adiurant de finir le mal qui me tourmente.

Mais quoi? ie me doy donc preparer à la mort,
Ne pouuant auenir, pour mon plus heureux sort,
Que demain sa response au tombeau ne m'enuoye.

Car veu l'ardent desir dont ie sens la chaleur,
Si ie suis exaucé mon cœur mourra de joye :
Si ie suis éconduit, il mourra de douleur.

SONET.

Amy qui m'estimant plus doucement traitté
Qu'en effect ie ne suis de ma belle inhumaine,
Iuges qu'en la seruant ie ne perds point ma peine,
Helas, que ton penser est plein de verité!

Non, ie ne la perds point, quoy que de tout costé
Cherchant à m'en priuer ie cours et me promeine :
Ie la porte en tous lieux, et n'ay muscle ny veine,
Artere ny tendon qui n'en soit tourmenté.

Ie ne la sçaurois perdre, encor que ie l'essaye :
Et ie perds tous les iours (mesme auant que ie l'aye)
Le fruit de mon seruice et l'espoir de mes pas.

Voy combien le destin à mes vœux est contraire :
Ie ne puis perdre vn mal dont ie me veux defaire,
Et perds incessamment le bien que ie n'ay pas.

SONET.

Tandis que i'ay pensé qu'elle auoit agreable
L'humble deuotion de ma constante foy,

I'ay desiré de viure, helas! non tant pour moy
Que pour rendre à iamais sa beauté memorable.

Mais maintenant qu'au lieu de m'estre fauorable
Elle m'a pris en haine, et si ne sçay pourquoy;
O mort, s'il te plaisoit de m'appeler à toy,
Ie fuirois volontiers ce monde miserable.

Ie sçay bien, doux repos de tout humain soucy,
Que craindre il ne te faut ny desirer aussi;
Mais de ces raisons-là ma fureur me dispense :

Car viuant ie ne puis son amour delaisser :
Or voy-ie malheureux qu'en l'aimant ie l'offense;
Et i'ayme mieux mourir que viure et l'offenser.

SONET.

A DIEV.

De postposer ta gloire aux loix de son seruice,
De n'auoir dans le cœur rien que son nom escrit,
Et pour charmer vn mal qui tous les iours s'aigrit,
Luy faire incessamment de mon cœur sacrifice;

Seigneur, c'est vn peché bien digne du supplice
Que iamais ny l'espoir ny le temps n'amoindrit :
Mais il n'est pas commis contre ton sainct Esprit,
Car il naist de foiblesse, et non pas de malice.

Tu sçais bien, ô Seigneur, que si ie l'eusse peu,
Depuis maintes saisons ce laqs i'eusse rompu,
Tirant ma liberté d'vne main si cruelle.

Si bien que si l'aimant et servant malgré moy,
La contrainte amoindrit mon merite enuers elle;
Elle amoindrit aussi mon offense enuers toy.

CARTEL

POUR LES CHEVALIERS DE LA BALEINE.

Le bruit qui prend naissance en la bouche des hommes
Ayant outre la mer, aux terres où nous sommes,
Comme un vent murmurant, semé de toutes parts
Le renom des tournois dont vn paisible Mars
Réueille en ceste Cour la fameuse proüesse
Qui sembloit sommeiller aux cœurs de sa Noblesse:
Mille esprits, allumez d'vn brasier genereux,
S'estoient soudain rendus ardamment desireux
D'y venir sur les rangs, et du fer d'vne lance
Esprouuer au combat la françoise vaillance,
Que l'on dit à combattre et vaincre les dangers
Surmonter la valeur de tous les estrangers.

Nous donc pour faire voir qu'ailleurs que dans les Gaulles
Le pesant corcelet bruit dessus les espaulles,
De l'aiguillon d'honneur dedans l'ame picquez,
Hardis nous nous estions sur la mer embarquez;
Et desia nostre route auoit, assez heureuse,
Trauersé grande part de la campagne ondeuse;
Quand un vent ennemy qui s'esmeut à l'instant
Assaut nostre nauire, et tout art surmontant,
La pousse contre vn roc et la brise en la sorte
Qu'vn page entre ses mains casse vn verre qu'il porte.

Tristes ioüets de l'onde et des vents inhumains
Nous roullions sur la mer en vain tendans les mains,
Bouleuersez des flots et battus de la gresle,
Hommes, cheuaux, harnois, confondus pesle-mesle :
Lors que ce grand Poisson accourant à nos vœux,
Dans l'abysme sauueur de son grand ventre creux
Engloutit nos cheuaux, nous et nostre equippage
Qui flottoit sur la mer, reliques du naufrage :
Puis suiuant nostre routte, et nous menant à bord,
Nous fait trouuer la vie où nous craignions la mort.

Ainsi par le Dauphin reuerant la musique
Fust iadis garanty ce renommé Lyrique[1],
Que l'homicide main des traistres matelots
Pour iouïr de son or ietta dedans les flots.

Vous donc Phares d'Amour, belles et sages dames
Dont la grace est le port des amoureuses ames,
Beaux yeux qui de vos feux tout le monde embrasez,
Bien-veignez nostre entree et la fauorisez.
Que Pollux et Castor luise en votre visage.
Nous ne nous croirons point garantis du naufrage,
Tant que l'astre gemeau de vos yeux beaux et doux
D'vn regard fauorable ait éclairé sur nous.
Mais si venant tenter ce guerrier exercice,
Nous sentons vostre grace à nos armes propice :
Rien ne vit icy bas si fier ne si vaillant
Qu'auec heureux succez nous n'aillions assaillant,
Et dont nous n'esperons, par l'heur de la victoire,
Immoler la valeur aux pieds de vostre gloire.

RECIT

POUR LE BALLET DE DOUZE DAMES TOUTES COUUERTES D'ESTOILLES.

AV ROY.

Ces Nymphes toutes estoillees,
Sont naguere icy deuallees
Du palais celeste des Dieux,
Pour voir vn grand Roy dont la gloire
Sur l'aile de mainte victoire,
Est vollee au plus haut des Cieux.

Vn Roy surmontant toute offence
Par le courage ou la clemence

1. Arion.

Qui loge en son cœur indompté :
Et qui seul en ces deux extrême,
Combattant, est la valeur mesme :
Triomphant, la mesme bonté.

Qui peut estre ce grand Monarque,
Sire, il ne faut point qu'on le marque
D'vn trait de plus viue couleur :
On a trop veu vostre courage
Faire esclairer en cet orage
Les foudres de vostre valeur.

Aussi, c'est à la gloire auguste
D'un Roy si vaillant et si iuste,
L'espoir des armes et des loix,
Que viennent consacrer leurs flames
Ces douze astres des belles Dames,
Ainsi qu'à l'astre des grands Rois.

C'est à vostre espee inuincible
Qu'elles offrent l'art inuisible
Et les appasts de leurs beautez,
Pour vous acquerir par leurs charmes
Ceux que la valeur de vos armes
N'a point encore surmontez.

Par nous elles vous font entendre
Que Dieu mesme ayant voulu prendre
Vostre defense entre ses mains,
Autant est propice à vos gestes
L'heureuse faueur des celestes,
Que les iustes vœux des humains.

Honorez leur saincte ambassade
De quelque fauorable œillade;
O Roy qui viuez sans pareil :
Et dissipant ces tristes voiles,
Souffrez que leurs viues estoilles
Luisent deuant vous, grand Soleil.

De la part des Dieux elles viennent :
Ce sont les Dieux qui vous maintiennent,

Et rendent si grand à nos yeux.
Vos lauriers plus fameux en guerre
Ont bien leurs rameaux en la terre,
Mais la racine en est aux Cieux.

POUR LE BALLET DES PRINCES, VESTUS DE FLEURS EN BRODERIE.

Ces fleurs que nul Hyuer ne tuë,
Et dont richement est vestuë
Ceste troupe d'amants contens,
Monstrent que les yeux de leurs Dames
Estans les soleils de leurs ames,
Y causent tousiours le Printemps.

Peut estre, parmy ces fleurettes
Viuent quelques plantes secrettes
De soucis arrousez de pleurs ;
Peut-estre ont-ils en leurs poitrines
Les cœurs aussi percez d'espines
Que leurs corps sont couuerts de fleurs.

Mais qui ne sent point les trauerses
Du soin et des peines diuerses
Dont viuant nous nous trauaillons?
Et qui, franc de crainte et d'enuie,
Cueille les roses de la vie
Sans se picquer aux aiguillons?

Les plaisirs de la vie humaine
Sont tous meslez de quelque peine,
Et le bien suiuy du malheur :
Mesme l'Amour jamais n'enuoye
Ny le déplaisir sans la joye,
Ny le plaisir sans la douleur.

C'est pourquoy, si quelque tristesse
Tourmentant leur belle jeunesse

Donne la gesne à leur vouloir;
Constans ils souffrent et se taisent :
Ou soit que leurs peines leur plaisent,
Ou soit qu'ils n'osent s'en douloir.

Aussi, mal-seante est la plainte
A l'ame heureusement attainte
D'vn coup qui luy sert d'ornement.
Souffrir pour vn sujet aimable,
Est aussi doux qu'est estimable
L'honneur de souffrir constamment.

Puisse leur troupe genereuse
S'esioüir d'vne vie heureuse
Iusqu'au poinct de son dernier iour :
Pour charger autant leur memoire
Des immortels fruicts de la gloire,
Qu'ils le sont des fleurs de l'Amour.

RECIT

POVR VNE MASQUARADE.

Beautez, viuants portraits de la diuinité,
Puis qu'Amour prend de vous sa naissance et son estre,
N'imitez point Medee en inhumanité :
Ne faites point mourir ce que vous faites naistre.

C'est par vostre peché, doux tourments de nos cœurs,
Que iamais les Amours ne sortent hors d'enfance :
Car vous les estouffez auecques vos rigueurs,
Aussi tost que vos yeux leur ont donné naissance.

Cependant, si l'Amour estoit mort de tout poinct,
Vous verriez de beaucoup vostre gloire amoindrie :
Car la Beauté seroit (si l'Amour n'estoit point)
Comme ces petits dieux que personne ne prie.

POUR

LE RECIT D'AMPHION

SVIUY D'VN ROCHER

SVR LEQUEL DOUZE NYMPHES ESTOIENT ASSISES.

AV ROY.

NOUS avions tousiours creu la constance amoureuse
N'estre rien qu'vne feinte ou vaine ou malheureuse
A ceux qui peu rusez s'en laissoient enchanter,
Voyant toutes ses loix comme contes friuoles
Ne loger qu'en la bouche, et n'estre que paroles,
Ou ne viure en vn cœur que pour le tourmenter.

Mais, grand Roy, ceste amour si pure et si constante
Et ceste entiere foy mesme au temps resistante,
Dont vous cueillez des fruicts si plaisans et si doux,
Nous prouue le contraire, et fait que tout confesse
Qu'elle est aux vrais amants vne heureuse deesse,
Qu'on vous en dit l'image, et qu'on l'adore en vous.

C'est pourquoy, desirants offrir à son seruice
Nos cœurs et nos desirs ainsi qu'en sacrifice,
Et vaincre en fermeté celle des diamants,
Nous recourons à vous de qui les belles flames
Seruent et de reproche aux inconstantes ames,
Et d'eternel exemple aux fidelles amants.

Ce qui nous y semond, c'est vostre renommee,
Dont l'immortelle voix par le monde semee
Fait que de vos vertus l'honneur est si chanté,
Que mesme les rochers abandonnans leur place

1. Construction infinitive; latinisme.

Forcent leur pesanteur de nous suiure à la trace,
Pour venir rendre hommage à vostre fermeté.

Celuy qui suit mes pas et les sons de ma lyre,
Fut aux siecles passez vne belle nauire
Dans les ports d'Alcinois sur les ondes flottant,
Qu'Vlysse vit en fin se transformer en roche,
Ainsi que nous voyons tout ce qui vous approche,
Quelque leger qu'il soit, tascher d'estre constant.

Mais il retient encor de sa forme premiere,
Et ne peut habiter la riue mariniere
Où le destin le doit enchainer pour iamais,
Que vous n'ayez ietté dessus luy vostre veuë,
Influant en son corps la constance attenduë
Qui le rende immobile et ferme desormais.

Faites-luy ceste grace, ô l'honneur des bons Princes,
Afin que retournans en nos cheres prouinces,
Nous nous puissions vanter d'auoir veu ce grand Roy
De qui les rochers mesme empruntent leur constance,
Et que la main des dieux forma dès sa naissance,
Pour vn viuant rocher de constance et de foy.

POVR

LE BALLET DES DAMES COVRONNEES DE MYRTE.

AV ROY.

Prince victorieux, ces mortelles Deesses
Qui d'infinis vainqueurs se rendant vainqueresses
Ont rauy la franchise à maint braue guerrier,
Voyant tant de valeur luire en vostre courage,
Viennent offrir en vœu, d'vn humble et iuste hommage,
Leurs couronnes de Myrte aux vostres de Laurier.

Acceptez d'vn bon œil les saints vœux de leurs ames :
Mais gardez vostre cœur des inuisibles flames

Dont l'ardeur étincelle és éclairs de leurs yeux,
Si, pour n'auoir pas l'heur d'estre vne pyralide,
Il ne vous plaist bien tost, ainsi qu'vn autre Alcide,
Vous aller tout flambant asseoir entre les Dieux.

De beautez, de rigueur, et de graces armees
Elles sont tellement au meurtre accoustumees,
Et font si dure guerre aux cœurs des plus constants,
Que le frain d'une saincte et iuste reuerence
Ne les retiendra pas, mesme en vostre presence,
De blesser ou meurtrir quelqu'vn des assistants.

Il est vray que les coups de fléches inuisibles
Qui vollent de leurs mains dans les cœurs moins sensibles
Font vn si doux tourment aux esprits endurer,
Qu'on doute si s'en voir mortellement attaindre,
C'est vn malheureux bien que l'esprit doiue craindre,
Ou bien vn heureux mal qu'il doiue desirer.

RECIT

POUR LE BALLET DE SEIZE DAMES REPRESENTANS LES VERTUS, DONT LA ROYNE ESTOIT L'VNE.

Voyant la douce Paix et la diuine Astree
Habiter maintenant ceste belle contree,
Et sembler y promettre un second âge d'or,
La Foy, la Pieté, la Bonté, la Clemence,
L'Equité, la Raison, la Douceur, l'Innocence,
Bref, toutes les Vertus y retournent encor.

Les voicy qui s'ornant de figures mortelles
Font, à pas mesurez, cheminer deuant elles
La Richesse et la Ioye, et les chastes Esbats :
Afin de faire voir en ces ombres parlantes,
Que les seules Vertus par la paix fleurissantes
Font fleurir la richesse et la ioye icy bas.

Grand Monarque François, l'heur de nos destinees,
C'est par vous qu'elles sont en France retournees :
Vous en auez chassé leurs mortels ennemis :
Aussi, c'est pres de vous qu'elles se viennent rendre,
Sçachant que de vous seul elles doiuent attendre
Le permanent sejour qu'elles s'y sont promis.

Vous les verrez venir superbement parees,
Et non comme Platon les auroit désirees
Pour charmer tout d'amour à les voir seulement :
Mais, ny leur riche habit n'empesche point leurs charmes,
Ny ce n'est point de honte à vos heureuses armes,
Qu'en France la Vertu s'habille richement.

Ce ne sont que beautez, qu'attraits, que mignardises [1]
Dignes d'assujettir les plus libres franchises,
Et dont mesme les Dieux se sentent combatus.
Amour les accompagne, et dans ses viues flames
Fait pour elles bruler les plus celestes ames :
Mais est-il rien si beau que l'amour des Vertus ?

L'amour en est diuin, la flamme en est loüable,
Et digne de bruler d'vne ardeur perdurable
Dans les plus beaux esprits iusqu'au point du trespas :
Car tant s'en faut qu'aimer (mesme auec violence)
Leurs célestes beautez ce puisse estre vne offence,
Que ce seroit peché de ne les aimer pas.

Mais quand quelque inhumain les voudroit prendre en haine,
Encor ne sçauroit-il qu'il n'en aime la reine,
Tant elle semble aimable aux cœurs moins amoureux.
La reine des Vertus les a toutes en elle :
Aussi, vous la donnant pour compagne eternelle,
Les cieux vous ont rendu content et bien-heureux.

1. *Mignardise.* Voir notre Lexique, à ce mot.

STANCES

FAITTES PROMPTEMENT POUR LE BALLET DES PRINCES DE LA CHINE.

De ces monts de la Chine où les enfants des Princes
Ne reçoiuent iamais l'heur de la liberté,
Que quand, pour commander à cent grandes Prouinces,
Ils changent leur prison en vne Royauté,
Nous venons d'arriuer en ces belles contrees
Par des routtes qu'en l'air Amour nous a monstrees.

Amour qui peut tousiours des choses impossibles,
Pour faire qu'à l'instant nous peussions y voller,
Nous a fauorisez des ailes inuisibles
Dont luy-mesme il se porte és cieux et dedans l'air.
Merueilleuse venuë, incroyable aux oreilles,
Mais aussi venons-nous pour y voir des merueilles.

Ce qui nous y conduit sous les douces promesses
D'vn heur de qui la gloire attireroit les Dieux,
C'est le volant renom de ces grandes Deesses
Qui naguere icy-bas descendirent des Cieux,
Et l'espoir de gouster, voyant ces doux miracles,
Le bien que nous promit la voix de nos Oracles.

Allez, (nous dirent-ils, enquis de nos prieres,
Où nous pourrions trouuer de plus douces prisons),
Allez-vous-en en France, et là soient vos geolieres
Ces beautez dont la fleur regne en toutes saisons :
Ces Beautez qui naguere au monde retournees
Y tiennent des plus grands les ames enchainees.

Là, vous vous verrez pris du laqs ineuitable
Qui captiue le Ciel, la terre et les Enfers :
Là, vostre ame apprendra, bien qu'il soit incroyable,
Comme l'on peut aimer ses chaines et ses fers :
Et vos douces prisons, quoy que delicieuses,
Au prix de celles-là vous seront odieuses.

Ainsi nous dist l'Oracle ; et nostre ame embrasee
Du desir d'esprouuer les aises d'vn tel heur,
Soudain forçant la force à nos vœux opposee,
Recogneut que l'Amour augmente la valeur :
Et feit, pour le desir de se voir icy prise,
Ce qu'elle n'a point fait pour nous mettre en franchise.

Nompareilles Beautez, à qui rendre seruice
Nous plaist plus que regner en mille et mille lieux,
Regardez nos desirs d'vn œil doux et propice,
Et ne démentez point les oracles des Dieux :
Mais puisque nos prisons doiuent estre eternelles,
Que ce soient vos faueurs qui nous les rendent telles.

PANNARETTE

OV BIEN

FANTASIE SVR LES CEREMONIES

DV BAPTESME

DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

LES ans dont pas à pas vn lustre fait son tour
Auoient en fin au monde amené le beau iour
Où nos iustes desirs conceuoient l'esperance
De voir donner un nom au Dauphin de la Fra
Quand l'Eternel Ouurier de la terre et des Cieux
Estendant icy-bas les regards de ses yeux,
(Yeux par qui sa bonté regit ce qu'elle crée)
Et voyant les aprests de la pompe sacree
Qu'en vn si saint mistere obseruent les mortels,
Orner de toutes pars la face des Autels,
Il fist venir à soy d'vn doux clin de sa teste
Neuf messagers volans dont l'ælle est tousiours preste
D'aller aussi soudain que s'eslance vn penser
Publier les Arrets qu'il lui plaist prononcer,
Et d'vn geste sentant son Monarque celeste,
Leur rendit en ces mots son vouloir manifeste :

Le Dauphin des François est prest de receuoir
Le nom que mes destins luy permettent d'auoir :
Non commun à des Rois celebrez sur la terre
Pour des astres en paix, et des foudres en guerre,
Dont l'un que sa vertu rendit si genereux
Iouyt de ma presence entre mes bien-heureux.
Mais outre ce nom là que la France renomme
Pour le iuste respect des vertus d'vn seul homme,
Et de qui l'homme seul se peut dire inuenteur,
Ie veux qu'il en porte vn qui m'ait pour son auteur,

Et qui par les effets rende vn iour tesmoignage
Qu'il seruoit au futur de fidelle presage,
Et dedans vn seul mot se voyoit contenir
Le prophete discours de ses faits à venir.
Allez, assemblez moy de toutes les prouinces
Les plus rares vertus, et plus dignes des Princes,
Qui se puissent loger dans les esprits humains
Destinez pour porter des sceptres en leurs mains.
Dites leur qu'il me plaist qu'elles soient ses marrines,
Et que versant sur luy des eaux toutes diuines,
Celle de leur troupeau de qui les sainctes loix
Sont plus dignes de viure en l'ame des grands Rois,
Luy departe son nom, et desormais l'inspire
Comme l'vnique espoir de tout vn grand empire,
A qui par mes decrets nul terme n'est prefix,
Et dont i'ayme le Pere, et veux cherir le Fils.

Ie voy desia la Thrace et les ondes Ægees
Auoir peur d'estre un iour sous ses armes rangees,
Et le Croissant doré qui se croit sans pareil,
Pallir deuant les rais de ce nouueau Soleil.
C'est aux plus grands vaisseaux, comme aux Princes des flottes,
Qu'il faut de plus experts et plus sages pilotes :
I'ay soin des grands estats : et moy qui luy promets
Vn sceptre plus puissant qu'aucun ne l'eut iamais :
Moy qui dois tout courber sous son obeissance,
Ie veux que ses vertus égallent sa puissance :
Et feray qu'ainsi soit : i'en prends les quatre coings
De la terre et du Ciel pour fidelles tesmoings.

Comme il eut dit ces mots, soudain la troupe ailee
Vers les champs d'icy bas estendit sa volee,
Et partant comme vn trait de la main d'vn archer,
Celuy qui s'imposa le labeur de chercher
La magnanime Andrie [1] au milieu des idoles
Qui contre-font son port, sa mine et ses paroles,
La trouua sur le point qu'aux mortels se celant,
Elle alloit enjamber vn grand coursier vollant,

1. Valeur. (*Note de l'auteur.*)

En dessein de passer aux nations estranges
Pour moissonner ailleurs de nouuelles loüanges.

L'armet qui lui couuroit le front et les cheueux
Sembloit en se mouuant briller de mille feux :
Vne riche forest de plumes azurees
Rendoit vn fier ombrage à ses armes dorees :
Et le tranchant acier qui luy pendoit du flanc,
Appris dans les combats à se paistre de sang,
Comme tout affamé de son mets ordinaire,
Monstroit de demeurer l'hoste mal volontaire
Du superbe fourreau qui de perles semé,
Dans vne prison d'or le tenoit enfermé.
Sur ce riche fourreau viuoient par la sculpture,
De cet esprit dont l'art anime vne peinture,
Les faicts que la vaillance a le plus signalez.
Soit durant le long cours des siecles escoulez,
Soit durant les presents, par la main des Monarques
De qui tout l'uniuers porte encores les marques.
Là, dans l'eau du Granique et sur les rouges bords,
(Non lors riues d'vn fleuue, ains montagnes de morts)
Alexandre forçoit la Victoire elle-mesme
D'asseruir tout le monde à son seul diadesme.
Là, le vaillant Cesar foudroyant de sa main
La puissance et du peuple et du senat Romain,
Et soumettant leurs loix aux loix de son espee,
Terrassoit soubs ses pieds les lauriers de Pompee,
Qui tout pasle, et saisy d'effroy non attendu,
Quittoit et la Pharsale et son camp esperdu.

Quoy? tu fuis, grand Pompee, abandonnant la gloire
Tant de fois recueillie és champs de la Victoire,
Et s'enfuyans les tiens le premier tu les suis!
Il est vray qu'à ce coup c'est Cesar que tu fuis :
Voila ta seule excuse, et le bras qui te dompte
T'apporte au moins ce bien qu'il amoindrit ta honte.

Sur le bout de l'espee où l'or n'estoit meslé
D'aucun autre metal ny plein ni cizelé,
Nostre Roy tout couuert de poudre ensanglantee,

Chassoit le fer au poing l'Espagne épouuantee,
Et contre vn camp my-more irritant sa valeur,
Faisoit perdre aux plus fiers l'haleine et la couleur.
L'or paroissoit fuir[1] detaché de sa place
Et blesmir sur des fronts nagueres pleins d'audace,
Luy secoüant les flots d'vn grand pennache blanc,
Par vn braue mespris de respandre le sang
Du vulgaire soldat sur la teste des herbes,
Ne se prenoit qu'aux Chefs, qu'aux Alfiers[2], qu'aux superbes
A qui leur riche habit ou l'orgueil de leur port
Se payoit par ses mains d'vne soudaine mort.
Les siens à son exemple aguisants leur courage
Faisoient de tout le reste vn glorieux carnage :
Le sang qui par ruisseaux la campagne arrousoit,
En formoit comm vn lac qu'vn ruby composoit.

Le flanc d'vn estuy d'or graué de telle emprainte
Couuroit l'acier trenchant dont Andrie estoit ceinte.
Mille autres furieux et renommez combats
Semoient à traits d'argent, du haut iusques au bas,
La iuppe qui tomboit du relief de ses hanches,
Sur les cordons dorez de ses sandales blanches.
Telle on peindroit Minerue assaillant les Géants,
Ou s'armant contre Mars sur les bords Ideans.

Au soudain arriuer de ce courrier celeste,
La Nymphe composa la fierté de son geste,
Et luy qui briefuement instrusit son penser
De propos que le Ciel l'enuoyoit anoncer,
L'ayant en fin enquise où tendoit son voyage,
Elle luy respondant bastit vn tel langage :

Celeste messager, tandy que ce grand Roy,
Qui fait ployer la France aux doux ioug de sa loy,
Tailloit de son espee vne image à sa gloire,
Pour l'asseoir en triomphe au temple de Memoire,

1. *Fuir* fait ici deux syllabes.
2. *Alfier*, nom commun, porte-enseigne. Voir Lexique. — Cf. Lacurne, *op. cit.*

Rien ne tenoit mes pas loin des siens écartez,
Ie luy guidois la main ; i'estois a ses costez ;
Ains i'estois en luy mesme, et faisois voir sans cesse
Que son esprit m'auoit pour eternelle hostesse.
Mais puis que maintenant la paix l'a desarmé,
Tenant Mars desormais en son temple enfermé,
Ie cedois au desir de ma tranchante epee
Qui ne peut longuement rester non occupee :
Et tandy que son cœur de repos amoureux
Me rend comme inutile à son bras valeureux,
Ie m'en allois ailleurs chercher quelque autre terre
Qui seruist de theatre aux fureurs de la guerre,
Pour me voir derechef és combats moissonner
Les palmes dont son bras m'y faisoit couronner.
Car d'animer tousiours du feu de ma vaillance
Le courage insensé des ieunes de la France,
Mon cœur n'y consent plus, les voyant si souuent,
Pour des suiets legers nais et nourris de vent,
Auancer de leurs iours les bornes naturelles,
Et s'immoler sans cesse à de folles querelles,
Où presque le vainqueur rougit d'en triompher,
Et pour qui mettre au poing la vaillance du fer,
Outre que la victoire en est digne de larmes,
C'est prophaner l'espee et la gloire des armes.

Non que ie trouue estrange en des cœurs si boüillants
Que pour le point d'honneur, l'Idole des vaillants,
Vn caualier sensible aux pointes des outrages
Auanture sa vie à d'euidents naufrages,
Puis qu'estant sans honneur, on est sans sentiment,
Si l'on ne iuge point la vie estre vn tourment :
Mais ie voudrois qu'on sçeust, non par l'apprentissage
D'vn cœur vaillant sans plus, mais d'vn vaillant et sage
En quoy peut consister ce riche point d'honneur
Pour qui perdre la vie est au monde vn bon-heur.

Car vne telle yuresse emplit les fantasies
De ceux dont ceste erreur tient les ames saisies,
Que tel estimera son honneur offencé
Dendurer quelque mot en ioüant prononcé,

Qui n'estimera pas luy pouuoir faire iniure
Le soüillant vilement par vn lasche parjure;
Ou sans aucvn respect de deuoir ny de foy
Trahissant meschamment sa patrie ou son Roy,
Ou rendant vne place auant que l'on l'assaille,
Ou fuyant des premiers au iour d'vne bataille.
Ainsi l'esprit attaint d'vne bigotte erreur,
Croit commettre vn peché presque digne d'horreur,
Quand par oubly des loix qu'a prescriptes l'exemple
Non laué d'eau sacree il entre dans vn temple :
Et l'insensé qu'il est, nul regret ne le mord
D'auoir precipité l'innocent à la mort
Par vn faux tesmoignage, ou par la violence
Que fait aux sainctes loix vne iniuste sentence :
Ains rit de voir gemir és laqs qu'il a broüillez
La vefue et l'orphelin de tous biens despoüillez.

Ces valeureux Romains, vainqueurs de tout le monde,
Ne fondoient point l'honneur où cet âge le fonde,
Ny n'en estimoient point la gloire consister
A faire auec l'espee vn mot interpreter,
Pointiller sur vn rien et s'acquitter l'estime
Que cherchent les dueils en leur sanglante escrime.
De preceptes plus saincts dés leur enfance imbus,
Ils ignoroient l'vsage, aussi bien que l'abus,
D'vn appel, d'vn second, d'vn cartel homicide
Sinon lors que les loix leur en laschoient la bride,
Pour la gloire publique, encontre la valeur
D'vn publique ennemy se prenant à la leur.
Mais quand d'vne vertu de louange affamee
Il falloit des premiers enfoncer vne armee,
Ou de grands coups de traits percez de part en part,
Vainqueurs aller mourir sur le haut d'vn rempart,
Ou s'abismer tous vifs dedans la gueule ouuerte
D'vn gouffre qu'ils deuoient refermer par leur perte,
Ils le sçavoient bien faire, et sans peur du trespas,
Nul homme en ce chemin ne deuançoit leurs pas.
Tesmoin en est encor la magnanime audace
D'vn Curce, d'vn Decie et d'vn vaillant Horace,

Et d'autres qui viuants à iamais signalez
Se sont pour leur patrie eux-mesmes immolez :
Et de qui les beaux faits, pour l'honneur qu'ils meritent
Desesperent les cœurs autant qu'ils les incitent.
Aussi mourants ainsi, les hymnes et les fleurs
Honoroient leurs conuois, non les cris ny les pleurs :
Car la fleur de leurs noms n'estoit iamais flestrie,
Et pour le moins leur mort seruoit à leur patrie :
Au lieu que le trespas qui conduit au cercueil
Ces jeunes forcenez n'est digne que de dueil :
Leur courage les perd sans profit et sans gloire,
Et ne reste rien d'eux qu'vne triste memoire
Qui fait qu'en condamnant la fureur qui les poind
On les honore assez de ne les blasmer point.

Voy que de Caualiers fameux par leur vaillance
Ont fait en ces duels auorter l'esperance
Que l'on conceuoit d'eux, frustrants indignement
Les Rois leurs bien-faicteurs du glorieux pay'ment
Qu'on attend d'vn guerrier ayant sa renommee
Le iour d'vne bataille au milieu d'vne armee :
Et donnant aux fureurs des boüillons insensez
Dont leurs ieunes esprits monstrent d'estre poussez
Ce qu'ils deuoient offrir d'vn plus saint sacrifice,
A leur Prince, à la France, à leur terre nourrice.
On composeroit d'eux (si tels qu'ils estoient lors
Ils retournoient icy du royaume des morts)
Non vn seul esquadron, mais vne armee entiere
Qui seule aux escriuains fourniroit de matiere,
Et qui pleines d'Hectors, d'Achilles, de Cesars,
Comme en son element se plairoit aux hazards :
Ains que suiuant les pas de son valeureux Prince
Rendroit tout l'Vniuers enclos en sa prouince.
Au lieu qui[1] maintenant ils sont dans le tombeau
Regrettans la clarté du celeste flambeau,
Ou là bas en des lieux eternellement sombres
Se battans sans sujet auec des pauures vmbres.

1. *Au lieu qui,* pour *au lieu que.*

C'est pourquoy, ce malheur renaissant tous les iours,
Ny rien n'ayant pouuoir d'en supprimer le cours,
Et sentant que ma gloire en est presque ternie,
Quand mon nom s'attribuë à leur fiere manie,
Afin de ne plus voir ces aueugles esprits
Faire tomber ma gloire en vn iuste mespris,
Et mes graces par eux se conuertir en vices,
I'allois chercher ailleurs de plus saincts exercices,
Aymant mieux voir des cœurs si peu maistres de soy
Ne me posséder point, que d'abuser de moy.

Icy se teut Andrie, et de ce doux langage
L'Ange en luy respondant luy flatta le courage.
Certes, Nymphe, ta plainte a beaucoup de raison,
Mais excuse les feux de la jeune saison.
Il est plus mal aisé que peut-estre il ne semble,
D'estre ieune, et François, et sage tout ensemble.
Ce mal vient d'vne erreur grauee en leur penser,
Qu'vn esprit courageux qui se sent offenser,
Ne doit (s'il tient sa vie aux armes occupee)
Rechercher sa raison en rien qu'en son espee ;
Et qu'vn signe, vn clin d'œil, vn vmbre seulement
Suffit pour offencer vn noble sentiment.
Pernicieuse erreur, et qui rend inutiles
Tous les throsnes des loix guerrieres et ciuiles :
Car le glaiue public trenche ou menace en vain,
Si du glaiue priué chacun s'arme la main :
Et vaine est la iustice aux magistrats suprêmes,
Si les suiets ont droit de se la faire eux-mesmes.

Aussi ne croy-ie pas qu'vn si sanglant malheur
Accompagne tousiours leur fameuse valeur :
Le frein des sages loix qu'auec tant de prudence
Leur Prince arme aujourd'huy contre ceste licence,
Bridera leur audace, et monstrant vn sentier
Par où, ce cher honneur restant en son entier,
Vn caualier pourueu d'adresse et de courage
Leur aille demander raison de quelque outrage,
Collera leur espee au fond de son estuy ;
Sinon quand en l'ardeur de combattre pour luy

Contre les ennemis qui le sort luy suscite,
Se plonger dans le sang fera gloire et merite.

Cependant disposee à l'attente de mieux,
Execute l'arrest du Monarque des cieux ;
Et demeurant en France où ta gloire est si grande,
Fay qu'vn iour son pouuoir à la terre commande,
Ne fust-ce qu'en faueur de ce nouueau Soleil
Sur qui tout l'vnivers commence à jetter l'œil,
Les vns pleins d'esperance et les autres de crainte,
Ce bien-heureux Dauphin où tu parois emprainte,
Et qui semble loger, dés ses ans imparfaits,
En ses yeux ton image, en son bras tes effets.

Certes on n'auroit sceu, respond Andrie à l'heure,
Par vn charme plus fort m'astreindre à la demeure :
(Aussi bien y viuant ce grand Roy mon soucy.
Cet autre Roy, son pere, y croy-ie viure aussi)
Car ie veux, comme en l'vn ie suis vne merueille,
Estre en l'autre vn miracle, et luire sans pareille
En tout ce qu'osera le bras de sa vertu
Pour le sceptre ancien que ses Ayeux ont eu :
Soit qu'il fasse tourner le front de ses armees
Vers ces crestes de mont que la flamme a nommees,
Soit qu'il jette les yeux sur ces fertiles champs
Qui regardent Boote[1] et les soleils couchants :
Dont les Princes sont dits dans les antiques contes,
Comtes entre les Roys, et Roys entre les comtes.

Sur ces mots prononcez du mesme ton de voix
Qu'vn oracle animé respondoit autrefois,
Tous deux prindrent leur vol par la plaine celeste,
Vers la place arrestee, où s'assembloit le reste
Des Royales Vertus à qui fut ordonné
D'imposer le grand nom par le ciel destiné.

Là se trouuoit desia la Royale Eumenie[2],
Et celle qu'on croyoit du monde estre bannie,

1. *Boote,* pour Bootes, le Bouvier, constellation voisine de la Grande Ourse.
2. Clemence. (*Note de l'auteur.*)

Pistie[1] aux simples mœurs ; et celle[2] qui de loin
Estend sur l'aduenir l'œil de son sage soin,
Là se faisoit paroistre à ses illustres marques
La belle Euergesie[3], ornement des Monarques ;
Et la ferme Hypomene[4], et Cartere[5] sa sœur,
Et celle qui souuent nuist à son deffenseur,
La naïue Alithie[6] aux mortels peu cogneuë,
Qu'on voile, et qui se plaist à se voir toute nuë.

Bref de tant de vertus que le ciel convoquoit,
Nulle, sinon Dicee[7], au troupeau ne manquoit,
Et la saincte Eusebie[8] en ses vmbres cachee,
Et long-temps presqu'en vain par les anges cherchee.

Car vne viue idole[9] erre icy parmy nous,
De qui le simple habit, le parler humble et doux,
Le regard jetté bas et le geste hypocrite,
Se forme à son modelle, et de si pres l'imite
Auec son mesme feint, et ses gestes rusez,
Que les plus clers voyants s'y trouuent abusez.

Vous diriez que son cœur n'a que Dieu pour delices,
Que jeusner et prier sont ses seuls exercices :
Qu'elle abhorre le monde, et l'ayant pour son fleau[10],
Y vit comme vn poisson vit estant hors de l'eau,
L'ardante amour du ciel dont le feu la consume,
Ne luy laissant ailleurs rien gouster qu'amertume.
Et cependant la feinte, en ses desirs cachez,
N'imagine qu'honneurs, ne songe qu'Eueschez ;

1. Foy. (*Note de l'auteur.*)
2. Prudence. (*Note de l'auteur.*)
3. Liberalité. (*Note de l'auteur.*)
4-5. Constance, et Patience. (*Note de l'auteur.*)
6. Verité. (*Note de l'auteur.*)
7. Iustice. (*Note de l'auteur.*)
8. Pieté. (*Note de l'auteur.*)
9. Hypocrisie. (*Note de l'auteur.*)
10. *Fleau.* Pour que ce vers, tel qu'il est, soit juste, il faut que *fleau* ne compte que pour une syllabe et se prononce *flô*. Il est monosyllabe dans Jean Marot, Gener et Ferry ; *flau*. — Cf. Littré, *Fleau*. Etymol.

Brusle apres le desir de viure en vne histoire :
Suit la gloire, et la cherche és mépris de la gloire :
N'ayme à faire en ce monde aucun bien sans tesmoin;
Et mesme en bien faisant, du bien n'a point de soin.

Ceste peste de l'ame, et ceste autre manie
Qui jadis eut le nom de Disidaimonie [1],
Et qui pour craindre Dieu d'vn cœur espouuanté,
Reuerant sa iustice outrage sa bonté,
Crainte vrayment seruile et d'erreurs affolee,
Ont rendu d'entre nous Eusebie exilee :
L'vne pour n'aymer point, l'autre pour mal aymer
Ce qu'il faut et mieux craindre, et moins en presumer.

Aussi le poste aillé qui cherchoit ses retraittes,
Furettant auec soin les cloisons plus secrettes,
Où le peuple la croit loger incessamment,
N'en trouua iamais rien que les pas seulement;
Encor qu'il visitast les demeures austeres
De plusieurs renommez et sacrez Monasteres :
Mais tousiours au lieu d'elle, entrant en ces saincts lieux
L'vne de ces fureurs s'opposoit à ses yeux,
Couuerte d'vn habit de qui l'humble apparence
Trompant les plus accorts, cachoit leur difference.

En fin pourtant son œil cherchant de tous costez,
Il la trouua cachee en des lieux escartez,
Où plorant nos erreurs antiques et nouuelles,
Elle passoit les iours en larmes eternelles,
Auec vne humble trouppe à qui le mesme soin
D'auoir le monde en haine et de s'en tirer loin,
Auoit fait preferer la rigueur volontaire
D'vne austere indigence, en vn lieu solitaire,
A la richesse, à l'aise, aux vains tiltres d'honneur,
A quoy les appelloit ce qu'on nomme bon-heur :
Aymant mieux se resoudre à perdre ces delices,
Que d'en estre perduë és eternels supplices.

1. Superstition. (*Note de l'auteur.*)

Dans ce lieu solitaire, entre les oraisons,
Antidotes sacrez des mortelles [1] poisons,
Qui corrompent vne ame au vice abandonnee,
L'Ange trouua la Nymphe à genoux prosternee.
Leurs propos furent cours; car le temps les pressant,
Apres qu'en peu de mots son discours ramassant,
Il l'eut en bref instruite et du vouloir celeste,
Et de ce qu'il venoit luy rendre manifeste,
Ils prindrent leur chemin dedans vn coche d'air
Vers l'endroit où leurs pas deuoient tous se guider,
General rendez-vous de la trouppe amassee,
A qui manquoit encor la Princesse Dicee [2].
Mais le courrier vollant, esleu pour la chercher,
Ny ne la voyoit point sur la terre marcher,
Ny ne la trouuoit plus, comme autrefois, assise
Dans les saincts tribunaux des Roys et de l'Eglise,
Entre les Magistrats qui sont la viue voix,
Les sacrez truchements, et l'esprit de leurs loix.
Dequoy s'émerueillant, et desirant d'entendre
Quelle cause pourroit la langue humaine en rendre,
Il print vn corps visible, et se chargeant les mains
D'vn sac gros de papiers et de vieux tiltres faints,
Entra dans vne salle où bruyoit le murmure
D'vn peuple tremoussant sous la fiere pointure
De la cruelle Eride [3] espandant ses fureurs,
Iusques dedans l'esprit des simples laboureurs,
Picquez, comme d'vn tan, des traits de sa manie,
Et battus de ses sœurs Merimne [4] et Dapanie [5].

Dans ceste grande salle incogneuë au repos,
Erroit ceste Furie, ou parmy ses supposts,
Ou parmy les chetifs que ses dures estreintes
Lioient entre les pleurs et les friuoles plaintes;

1. *Mortelles*, adjectif invariable comme *publique* (au masculin et au féminin).
2. Iustice. (*Note de l'auteur.*)
3. Procés, contention. (*Note de l'auteur.*)
4. Soucy. (*Note de l'auteur.*)
5. Depence. (*Note de l'auteur.*)

Vne suitte de bancs l'vn à l'autre enfilez,
Portans de diuers noms leurs fronts intitulez,
En bordoient les parois du long âge enfumees,
Perches de mains oyseaux aux griffes emplumees,
Et dont la plume agile est apprise à voller
Pour ce riche metal qui fait taire et parler.
Nul ordre n'y regnoit : vne bruyante presse
Roullante en tourbillons, s'y demenoit sans cesse,
Grosse de tous estats, de prestres, de marchands,
De nobles, de bourgeois, de laboureurs des champs :
On s'y poussoit l'vn l'autre allant parmy ses ondes
Qui deçà, qui delà se portoient vagabondes.

L'vn crioit sans respect, l'autre se courroussoit :
L'un courtisoit son iuge, et l'autre le pressoit :
Qui parloit d'vn deffaut, qui d'vne guarantie :
Cestuy-cy querellant menaçoit sa partie :
Cestuy-là démentoit le rapport d'vn tesmoing :
Huissiers alloient, venoient, leurs baguettes au poing.
Vn dessein d'aduocats fourmilloit par la place,
Dont les moins occupez en mesuroient l'espace :
Tout boüilloit de discords; et quand l'vn s'acheuoit,
L'autre prenoit naissance : vn bruit s'en élevuoit,
Tel qu'on oit quelquesfois sur le bord du riuage,
Lors que la mer s'appreste aux fureurs d'vn orage.

Aupres de tant de flots, la nuict seule accoisez,
Paroissoit un vieillard qui seul, les bras croisez,
Les yeux fichez en haut, et le visage blesme,
Monstroit bien de loger quelque dueil en soy-mesme.
L'Ange l'apperceuant porta vers luy ses pas,
Et se feignant sujet à la loy du trespas,
Bon Pere, (luy dit-il, pour sonder sa pensee)
Où pourray-ie trouuer la Princesse Dicee
Que ie cherche par tout auec peine et soucy,
Et qu'en vain mon espoir cuidoit trouuer icy?

Dicee! he mon enfant, elle n'est plus au monde.
(Respondit le Vieillard, laschans presque la bonde
Aux pleurs qu'il retenoit, et jettant vn souspir)
Ce feu que la mort seule a pouuoir d'assoupir,

Ceste bruslante soif des thresors de la terre,
Et tous les maux appris à luy faire la guerre,
La forçant de quitter ces miserables lieux,
L'ont contrainte à la fin de reuoller aux Cieux.
Ou si la terre encor l'arreste en ses limites,
C'est entre les Chinois, ou les Turcs, ou les Scythes,
Mais en tout ce climat à peine est-il resté
Quelque marque à nos yeux qu'elle l'ait habité,
La cruelle Adicie[1] en sa place est assise :
La haine, la faueur, la fraude, et la faintise,
Chassant des iugements l'honneur et la vertu,
Font du tortu le droit, et du droit le tortu.
L'art et la tromperie y tiennent leurs escholes :
Les loix et la raison ne sont plus que paroles,
Car on n'y peze plus la raison ny les loix
Qu'en des balances[2] d'or où l'or seul est de poids.

Le vieillard poursuiuoit en termes tousiours mesmes
Quand l'Ange interrompant le cours de ces blasphemes,
O bon Pere, dist-il, la recente douleur
De quelque grand procés perdu pour ton mal-heur,
Tire (à ce que ie voy) ces propos de ta bouche
Pardonnables peut estre au regret qui te touche :
Mais l'œil des passions voit mal la verité.

Cela dit, et guidant ses pas d'autre costé
Vers vn dont il iugea l'ame moins trauersee,
Et presque en mots pareils s'enquerant de Dicee,
Cestuy-cy par accort, et d'vn parler plus doux,
Certes, dit-il, mon fils, peu d'hommes entre nous,
Quoy qu'vn rayon celeste en leurs ames s'espande,
Pourront facilement respondre à ta demande.

Car tel la iugera loger en vn endroit,
Où l'autre qui s'y plaint qu'on estouffe son droit,
Iurera par le Ciel et tout ce qu'il embrasse,
Qu'il n'en demeure pas seulement vne trace :

1. Iniustice. (*Note de l'auteur.*)
2. L'édition de 1620 portait *banlances*, nous croyons qu'il y avait là une faute. La forme *banlance* nous est inconnue et ne se trouve dans aucun lexicographe.

Chacun selon la joye ou l'ennuy qu'il ressent,
Y logeant son pouuoir, ou l'en feignant absent.
Bien te puis-ie asseurer, sans qu'aucun en appelle,
Que ce n'est pas icy sa demeure éternelle :
Quelque fois elle y vient, amenant quand et soy
L'antique preud'hommie, et l'honneur, et la Foy;
Mais les estranges tours d'vne Dame prophane
Que d'vn tiltre barbare on appelle Chiquane,
L'affligent tellement qu'ils la font resortir,
Ne pouuant l'vne et l'autre ensemble compatir.
Et puis Plute y suruient qui luy menant la guerre
Auec ce doux effort dont il regne en la terre,
Et souuent la faisant en larmes retourner,
Est cause qu'on l'y voit rarement seiourner.

Ie l'ay veuë habitante en ce Senat auguste
Qui seant sur vn lit plus Royal et plus iuste,
Remplit d'Edits la France, et croy que maintenant
Tu la pourras trouuer encor y seiournant ;
Si les mesmes abus de qui la tyrannie
L'a de tant d'autres lieux ouuertement bannie,
Ne s'y sont point coulez par vn chemin doré;
Mais arriere ce mal d'vn lieu si reueré.

Cela dit, il se teut : et l'Ange à la mesme heure
Se cachant à ses yeux quitta ceste demeure :
Rendit à l'air le corps qu'il auoit pris de l'air,
Et vers d'autres Palais se hastant de voller,
Rencontra la Princesse au milieu de la voye,
Qui portant sur le front vne euidente ioye,
D'auoir en iugement terracé le support
Dont le pire party se rendoit le plus fort,
Venoit de decider, au Conseil de nos Princes,
Vn poinct d'où dependoit la paix de leurs prouinces.

Mais ce contentement fut encor augmenté,
Quand elle eut du courrier appris la volonté
De celuy dont les Cieux adorent la puissance,
Pour le surnom futur du grand Dauphin de France
Et dés l'heure auec luy parmy l'air se guidant,
Se rendit à la trouppe encor les attendant.

Or s'en alloient partir ces Nymphes assemblees,
Toutes d'aise[1] et d'espoir diuersement comblees,
Pour voller au sejour des Rois fauorisé
Où le Nom resolu deuoit estre imposé
A ce Royal enfant, l'esperance du monde,
Par l'eslite des grands dont l'Europe est feconde :
Quand vn noble debat entre-elle s'émouuant,
Retint encor leur vol de passer plus auant :
Quoy qu'vn ardant desir de voir l'illustre enfance
De cet Astre naissant qui doit luire à la France,
Pressast leur departie, et que de tous costez
Les sacrez ornements pour cet œuuvre apprestez,
Les Princes, le Roy mesme, et les Dames parees
D'habits d'où s'éclattoient mille flames dorees,
Et tout Fontaine-bleau pompeux en ses Palais,
Semblassent s'offencer des plus iustes delais.

Mais ayant ordonné le Monarque celeste,
Que celle des Vertus qui passeroit le reste
En ce qui rend vn Prince heureux et florissant,
Consacreroit son nom à ce nouueau croissant;
Quand l'vn des saincts courriers qui gallopent des ailles
Vint à les exhorter d'en consulter entre elles,
Et pourquoy, dit Andrie[2], entre nous consulter
D'vn poinct dont seulement on ne doit pas douter?
C'est à moy, c'est à moy qu'appartient ceste gloire :
Car quelle autre que nous orne plus la memoire
D'vn magnanime Prince, ou maintient mieux que moy
La majesté d'vn sceptre en la main d'vn grand Roy?
C'est moy qui rends son nom reluisant de loüanges :
C'est moy qui le fais craindre és prouinces estranges
Et qui par la terreur de son bras redouté
Retiens l'ardant desir dont se verroit tenté
L'ambitieux esprit des Tyrans de la terre,
D'épandre sur ses champs les malheurs de la guerre;

1. L'édition de 1620 portait *Tout d'aise*. C'est sans doute une coquille, car le vers serait faux.
2. Valeur. (*Note de l'auteur.*)

Sa fameuse valeur s'acquerant ce loyer,
Qu'il n'est plus à la fin contraint de l'employer.

Que s'il veut par le monde estendre ses conquestes,
C'est moy qui luy soubmets les orgueilleuses testes
Des monts plus esleuez qu'à ses camps j'applanis;
Moy qui liure en ses mains les forts les plus munis :
Moy qui respand le froid d'vne tremblante glace
Es cœurs plus aguerris, et plus remplis d'audace,
Qui de luy faire teste osent se conseiller,
A voir le lustre seul de ses armes briller :
Moy qui fais que le bruit de ses seules trompettes,
Sans employer son bras, rend leurs troupes deffaites,
Qui fais que redoutable aux plus craints d'icy bas,
La fuitte de ses coups est sans honte és combats,
Comme si nul acier ne s'en pouuant deffendre,
C'estoit temerité, non valeur, que l'attendre.

Tels furent ces Heros que les siecles plus vieux
Virent pour leur vaillance estimer demy-Dieux :
Tel celuy qui soustint le Ciel sur ses espaules :
Tel ce grand conquereur de l'Empire des Gaules :
Tel ce braue Alexandre : et tels ont este faints
Ces fameux Paladins qui de contes si vains
Ornent des vieux Romans les aymables mensonges
Qu'ils semblent estre escrits du doigt mesmes des Songes :
Mais ce que seulement en Idee ils ont eu,
Ie le donne en effect au bras de sa vertu.

Qui ne sçait que moy seule és combats occupee
Sers aux autres Vertus de bouclier et d'espee?
Vous mesmes par effet le semblez confesser,
Encor que vostre voix fuye à le prononcer.
Car des que la fureur d'vn orage de guerre
Fait ouïr en vos champs le bruit de son tonnerre,
Soudain pasles de crainte, et tremblantes d'effroy,
Sans vous tenir aux vœux, vous accourez vers moy,
Me criez, deffens nous : vous cachez sous mes ailles,
Et monstrez vous iuger mal à couuert sans elles.

Aussi, c'est plustost moy que nulle autre de nous,
Qui pour m'exposer seule à la gresle des coups,

Engendre les estats, les conquiers, ou les fonde,
Et plante dans le sang les Empires du monde.

Le venerable orgueil du grand sceptre Romain,
Aussi bien que du Grec, fut l'œuure de ma main;
Et cet autre fameux et glorieux Empire
Dont encor la grandeur en ses cendres respire.
Car bien que ie destruise, auec tant de combats,
Ce que l'arrest du Ciel veut qu'on renuerse à bas,
Ie fonde en destruisant, et de la pouldre mesme
De cent petits estats forme vn grand Diademe,
Comme on voit les dragons les plus démesurez
Se former des Serpents qu'ils ont vifs desuorez.

Bien est-ce iustement qu'on vous donne la gloire
De sçauoir ménager les fruits d'vne victoire :
Mais l'honneur en est moindre, et tousiours c'est vn bien
Qui quelque grand qu'il soit, prend naissance du mien.

Enfin, des saints labeurs où nostre ame s'exerce
Le merite est diuers, et la Palme diuerse.
Vous regnez sur les doux, ie donte le plus fiers :
Vous ornez les estats, et moi ie les conquiers :
Vous les sçauez regir, moi ie les sçay deffendre :
Vous assiegez des murs, et moy i'ose les prendre :
Vous monstrez ce que peut l'art du sçauoir humain;
Et moy ce que peut faire vne vaillante main.
Bref vous faites à l'vmbre en des chambres fermees
Ce que ie fais à l'ærte au milieu des armees.

Mais en tous ces exploits ie vous surpasse autant,
Que vaincre vn ennemy vaillamment resistant,
Voir tout autour de soy, comme esclairs dans les nues,
Cent pistoles flamber, et mille lames nues,
N'ouyr rien que canons qui font de tous costez
Voller iambes et bras de leurs coups emportez,
Marcher dedans le sang dont la campagne est teinte,
Et parmy tout cela ne pallir point de crainte,
Est et plus difficile et plus Royal aussi,
Qu'eclarcissant vn point par la fraude obscurcy,
Deffendre en vn conseil la raison opprimee,
Ou d'vn prudent esprit gaigner la renommee,

Ou prier et ieuner, ou donner franchement,
Ou s'acquerir l'honneur d'estre doux et clement.

Viue donc la Vaillance, et viue la memoire
D'vn valeureux Monarque au temple de la gloire.
Nulle humaine Vertu ne couure tant que moy
Les taches des deffauts qui logent en un Roy :
Il est vn Aristide, estant vn Alexandre :
Car les luisants rayons que ie luy fais respandre
Ebloüissent les yeux auec tant de splendeur,
Qu'on n'y remarque rien que lumiere et grandeur.
Au lieu qu'estant priué du lustre que ie donne,
Il a beau se vanter d'vne double couronne,
Estre prudent, sçauant, fameux en pieté,
Garder la foy promise, obseruer l'équité,
Auoir en beaux discours la parole feconde,
Il reste contemptible aux autres Rois du monde :
Et bien qu'infiniz dons [1] le facent remarquer,
Luy manquant cestuy-là tout luy semble manquer.

Il tremble dans le cœur au moindre bruit des armes :
Ne s'ayde que de vœux, de plaintes, et de larmes :
Esbranle de sa peur ses plus fermes soustiens,
Et manquant de courage, en desarme les siens :
Bref comme estant muny de vertus pacifiques,
Est mille fois meilleur, és tempestes publiques,
Pour estre vn grand Pontife, et iuger de la Foy,
Que pour tenir vn sceptre, et paroistre vn grand Roy.

Comme Andrie acheuoit de former ces paroles,
Celle [2] qui nous apprend en ses sages écholes
L'art de ne rien iamais follement attenter,
Tout beau, dit-elle, Andrie : on peut bien se vanter
Sans blasmer ses égaux, et d'vn superbe échange,
Conuertir leur mépris en sa propre loüange.

1. *Infinis dons*. Cette suppression de l'article devant un mot pris dans un sens général n'est pas constante chez Bertaut, bien qu'habituelle aux écrivains du XVIe siècle.
2. Prudence. (*Note de l'auteur.*)

Ton merite est bien grand, mais la gloire du mien
Ou le surpasse encor, ou ne luy cede rien,
N'estant point de Vertu, qu'on trouue m'estre égalle
Pour dignement regner dans vne ame Royalle.

Car qu'vn Roy soit tout plein de desseins genereux,
Qu'il soit tant qu'on voudra constant et valeureux,
Clement, et liberal, et iuste, et veritable,
Et que la pieté d'vn zele inimitable
Tienne en luy sous ses pieds tous vices abbatus,
S'il est priué de moy qui suis l'œil des Vertus,
Il vse aueuglement, et presqu'auec offence,
De ces diuins tresors par faute de prudence :
Et ressemble vn vaisseau ià flottant en la mer,
A qui nul des apprests destinez pour l'armer
Ne manque en nul endroit pour son iuste equipage,
Soient viures, soient rameurs, soient voiles, soit cordage :
Tant seulement luy manque vn pilotte sçauant
Qui d'vn frein de sapin, auec art le mouuant,
Le guide sur les flots, luy serue comme d'ame,
L'empesche d'vser mal et de voile et de rame,
Leur impose ses loix, et d'une docte main
Le garde de le perdre, ou de voguer en vain.
Que si le vent enflant ses voiles estalees
Le transporte sans luy sur les pleines sallees,
Il erre à l'aduenture, et va d'vn triste choc
Sacrifier sa charge au pied de quelque roch.

Il en prend tout de mesme aux Princes de la terre
Qui font sans mes conseils ou la paix ou la guerre :
Et qui des autres dons qu'ils ont receuz des cieux,
Se vont, faute de moy, seruants comme à clos yeux.
Ils prosperent si peu, que, comme d'vn naufrage,
De leur propre bon-heur ilz tirent du dommage :
Leur valeur ne produit que des tristes effects :
Viennent-ils au combat? ils se trouuent deffaicts :
Gaignent-ils la victoire? ils perdent la campagne;
Et quelque repentir par-tout les accompagne.
Leurs liberalitez desobligent les cœurs :
La clemence est en eux pire que les rigueurs

Auient-il qu'vn sainct zele en leurs ames habite,
C'est vn zele imprudent qui les perd sans merite :
Et tellement le vice aux vertus s'y conioint,
Que presque leurs effects ne se distinguent point.

Non que tousiours le mal au bien ne soit contraire,
Mais c'est qu'estans sans moy qui seule leur esclaire,
Ils font mal le bien mesme, ou font hors de saison
Vn bien qui n'est point bien estant fait sans raison ;
Et des belles vertus, semences de la gloire,
Ils moissonnent des fruicts qui tachent leur memoire.

Quel renommé laurier s'est iamais remporté
Que presque ie ne l'aye au vainqueur appresté?
Tu combats vaillamment, et fais que l'on te donne
Es victoires du fer la premiere couronne :
Mais c'est moy qui par l'art des presages humains,
En dispose la gloire à l'effort de tes mains.

C'est moy qui prudemment choisy les auantages
Dont le temps et les lieux secondent les courages :
C'est moy qui sçauamment range les esquadrons,
Et qui leur fais monstrer ou les flancs ou les fronts,
Selon qu'on les veut voir, d'vne ruse guerriere,
Enfermant l'ennemy le charger par derriere,
Ou teste contre teste auec luy s'esprouuant,
En lions irritez l'assaillir par deuant.

C'est moy qui d'vne embusche heureusement dressee
Te secours au besoin quand ie te voy pressee :
C'est moy qui bien souuent t'empesche d'y tomber,
Chassant vn ennemy qui faint de succomber :
Bref, c'est moy qui d'vne ame incessamment veillante,
T'assiste, et fais qu'en vain tu ne sois point vaillante.

Que si ne pouuant estre et sage et hazardeux,
Vn Grand deuoit manquer de l'vne de nous deux;
La raison nous vouëroit aux glorieuses peines,
Toy des braues soldats, moy des grands capitaines;
Comme estants mes effects propres à commander,
Et les tiens à se voir vaillamment hazarder.
Mais quoy que nostre humeur assez peu se ressemble,
Vn mesme esprit peut bien nous allier ensemble.

Ce grand Roy des François dont le nom va si loin,
Nous en est pour ce siecle vn illustre tesmoin,
Reglant auec tant d'art et tant de vigilance
Ce qu'il a rendu sien auec tant de vaillance,
Et ses palmes encor nous forçant de douter
A qui c'est de nous deux qu'on les doit imputer.

Cependant cent lauriers qui n'ont point fait de veuues,
Et cent Ouations nous fournissent de preuues
Que ie puis bien gaigner des victoires sans toy,
Ou tu n'en gaignas onc vne seule sans moy.
Car i'ay veu maintefois dissiper des armees,
Et prendre des citez superbement fermees
De murs et de rempars hauts de teste et de flanc,
Sans auoir faict respandre vne goutte de sang :
Bien qu'on ne se seruist que de la ruse antique
D'vn degast de campagne où la perte publique
Se changeoit en vn bien qui domptoit par la faim
Ceux qu'on n'eust point domptez par l'effort de la main.
Outre le sage soin de trancher toute voye
A l'espoir du secours non moins que de la proye,
Et vaincre par vn art non dependant du sort
Qui combat sans combattre, et force sans effort.

Aussi les plus grands chefs nous ont tousiours conioinctes
Comme l'vne sans l'autre estans de traicts sans pointes :
Ou bien de traicts poignants pour sanglamment toucher
Mais qui vollent des mains d'un ignorant archer.

Ainsi Pallas est fainte [1] en la Troyenne guerre
Auoir par les combats renuersé Mars à terre,
Et monstré combien peut la prudente valeur,
Plus que celle qui bout d'vn excez de chaleur.
De qui la force aueugle, et de sens depourueuë,
Ressemble à Polypheme apauury de sa veuë.

Mais ioint ou separé que soit nostre pouuoir,
Tousiours de plus grands biens naissent de mon sçauoir
Que de ta violence, encor qu'elle respande

1. Représentée ; c'est un latinisme (*fingitur*).

Des rayons de vertu dont la gloire est si grande.
Car l'effort de ton bras ne se voit employer
Qu'aux saisons ou la guerre ose tout foudroyer :
Mais quand la douce paix fait fleurir les prouinces,
Alors on te reserre aux cabinets des Princes,
Entre les corselets ou qu'ilz ont despoüillez,
De l'amour du repos sagement conseillez,
Ou que les changements des vsages mobiles,
Pendent aux rateliers en harnois inutiles.
Mais moy, ie sers en guerre, et sers encore en paix.
Car c'est moy qui l'engendre, et l'anime, et la pais
De preuoyants edicts, de conseils pacifiques.
D'amaibles traitez, de prudentes pratiques,
Bref de tout ce qui peut rendre des Rois amis,
Ou regler ceux qu'on tient à son sceptre soumis ;
D'où si quelque heureux fruict s'espand sur la patrie,
La loüange en est deuë à ma seule industrie.

Mais quel Estat au monde à iamais peu fleurir,
Ou plustost quel Estat ne s'est point veu perir,
Manquant de ma conduite, et laissant la Fortune
Seule regir le cours de la barque commune?
Quelle humaine action, ou dessein, ou penser,
A peu iamais sans moy d'heureux fruict auancer?
Quelle grande maison ou publique ou priuee,
S'est iamais sans mes loix bastie ou conseruee?
Tous les plus nobles arts, tous les mestiers humains
Qui conceus du cerueau s'enfantent par les mains,
Ne me tiennent-ils pas la matrice feconde
D'où s'éclot leur naissance et premiere et seconde?
Les conseils plus amis qui sont donnez sans moy,
Peut-on pas les nommer trompeurs de bonne foy,
Qui d'vn auis aueugle, et mauuais sans malice,
En cuidant garantir poussent au precipice?

Non, non, rien icy bas ne sçauroit se passer
Des rayons lumineux dont i'esclaire au penser :
Ie suis le vray soleil des actions humaines :
Sans moy le seul hazard a l'honneur de leurs peines :

Mais par moy, pour le moins ce qu'on a hazardé,
Se iuge bien conçeu, s'il a mal succedé[1] :
Quoy qu'aux lieux où l'on voit regner ma vigilance,
Le dé de la fortune ayt bien peu de puissance.

Soit donc pour la memoire, et pour la gloire encor,
Escrit dedans vn cedre avec vn stile d'or,
Que des graces du ciel dont l'ame est enrichie,
Il n'apartient qu'à moy d'auoir la monarchie;
Et que comme leur Reyne, et l'ame de leurs loix,
Sur toute autre Vertu ie suis digne des Rois,
A qui tout me cognoist d'autant plus necessaire,
(Estant et leur conduitte, et l'œil qui leur esclaire)
Qu'vn guide est estimé par tous discours humains,
Auoir plus besoin d'yeux que de pieds ny de mains.

Icy se teut Phronese[2] : et la vaillante Andrie[3]
Cuidant voir en ces mots sa loüange amoindrie,
Sembloit vouloir respondre, et ia dire tout bas
Qu'elle estoit moins experte en discours qu'en combats,
Et que de soustenir l'honneur de sa querelle[4]
Ses armes volontiers repartiroient pour elle;
Quand la saincte Eusebie[5] enflant tout à la fois
Le zele de son ame, et le ton de sa voix,
Voilà, voilà, dist-elle, auec quelle insolence
Les humains admirants ou leur folle prudence,
Ou leur foible valeur, se vantent tous les iours
Que ce n'est point le bras du celeste secours,
Mais le leur qui les sauue, ou leur seule conduitte
Qui met sans coup frapper leurs ennemis en fuitte.

Ainsi le simple enfant à qui quelque escriuain
Pendant qu'il forme vn trait conduit la foible main

1. *Succéder* est pris ici au sens de *arriver, advenir*. — Cf. Littré, à ce mot, 6°.
2. Prudence. (*Note de l'auteur.*)
3. Valeur. (*Note de l'auteur.*)
4. Ce vers est faux dans l'édition de 1620, qui porte :
Et que soustenir l'honneur de sa querelle.
On peut lire : *et que de soustenir* — en soutenant.
5. Pieté. (*Note de l'auteur.*)

Croit l'auoir fait luy-mesme, et s'en plaist, et s'en vante
Et trouue qu'en ses doigts l'ignorance est sçauante.

Ce n'est point vostre espee, ô mortels insensez,
Ny l'art de vos conseils sagement pourpensez
Qui termine pour vous les combats en trophæes,
Ou rend en vos estats les guerres estouffees :
C'est la dextre du ciel dont l'inuisible effort,
S'armant pour vous sauuer, fait faire alte à la mort :
Aux perils, aux mal-heurs, aux funestes orages
Qui venoient pour vous perdre en leurs sanglants rauages
Et puis les destournant sur les chefs ennemis,
Au lieu des vers lauriers qu'ils s'en estoient promis,
Y iette et du desordre, et des terreurs Paniques,
Et des troubles naissants de discordes publiques,
Ou quelqu'autre malheur qui les fait deuant vous
Eux mesmes se destruire, ou tomber sous vos coups :
Tellement que vos mains alors victorieuses
S'en trouuent remporter des palmes glorieuses
Qu'en fin mille oliuiers ceignants d'vn tour espais,
Il aduient que chez vous tout est victoire ou paix.

Et cependant ingrats vos aueugles pensees,
Sans voir que ces faueurs de là haut sont versees :
S'en consacrent la gloire, et rapportent l'honneur
De ces celestes dons à tout fors qu'au donneur.
O mal-heureuse terre ! ô sablon infertile !
Que nul soin n'a pouuoir de rendre moins sterile !
Que la pluye endurcit par vn contraire effect,
Et qui ne reçois rien si mal deu qu'vn bien fait ?
Rapporte mal-heureux, rapporte l'origine
Des ces diuins ruisseaux à la source diuine :
A ce Bien qui, parfait, ne peut non plus cesser
De t'obliger à soy, que toy de l'offencer.
Fay renger son honneur par toutes tes prouinces,
Si la faueur du Ciel t'assied entre les Princes :
Basty luy dans ton ame vn pur et vif autel,
Et que ton cœur en soit l'holocauste immortel :
Adore sa puissance, et l'inuoque et t'y fie.

Et tous meschans desirs dedans toy crucifie ;
Et tu n'auras que faire, encontre aucun mal-heur,
Ny de tant de conseils, ny de tant de valeur.
Car estendant sur toy sa dextre tutelaire,
Quand tout le monde entier armé pour te deffaire
Te viendroit assieger, et que de nulles parts
Ne t'en pourroient sauuer ny fossez ny remparts :
Au milieu des mal-heurs dont tu craindrois l'atteinte.
Il te guarantiroit des causes de ta crainte,
Et les tiens preseruez des dangers du trespas,
S'estonneroient de vaincre et ne combattre pas.
Tes seules oraisons mettroient cent camps en fuitte :
Et quelque heureux Cæsar qu'ils eussent pour conduite,
Tu te verrois aux yeux de cent Chefs opposez,
Combattant à genoux vaincre les bras croisez.
Encor son Ange armé recourroit à l'espee
Qui du sang d'Assirie vn iour fut si trempee :
Encor Sennacherib brauant en son orgueil,
Trouueroit Ezechie auec la larme à l'œil,
Le combattre de vœux, comme de quelque charmes,
Et feroyent plus d'effet tes larmes que ses armes.

Pourquoy donc vainement osons nous consulter
Laquelle c'est de nous qu'on doit le plus vanter ?
Celle qui donne à Dieu, celle enfin qui le donne,
C'est celle à qui plustost on doit ceste couronne ;
Puis que le possedant on possede tout bien,
Et que ne l'ayant point, quoy qu'on ait, on n'a rien.

Non non, que la Valeur ny la Prudence mesme
Ne se reputent point l'honneur d'un diadême :
I'ay veu de vaillants Rois, i'en ay veu de prudents,
I'en ay veu d'esprouuez contre tous accidents,
Et de qui la confiance estoit incomparable,
Borner leurs tristes iours d'vne fin miserable :
Mais ie n'ay iamais veu finir que bien-heureux
Les Roys qui servants Dieu l'ont faict regner sur eux,
Et qui durant les maux qui leur menoyent la guerre,
Sacrifiants au Ciel les pensers de la terre,

Ont creu, d'un œil jetté sur ce diuin Soleil,
Sa grace estre leur force, et les Loix leur conseil.

Non que i'estime vn Roy qui laschement conspire
De remettre à Dieu seul les soins de son Empire,
Et qui fuit cependant de trauailler ses mains
Aux glorieux labeurs dont les sceptres sont pleins :
Car ie veux qu'il seconde auec sa vigilance,
Et constance et iustice, et sagesse et vaillance,
Et les autres vertus dont il est possesseur,
Les faueurs que luy fait le Ciel son deffenseur,
Sçachant bien que d'vne ame à bien faire animee,
Dieu ne rejette point une priere armee.
Mais il faut qu'il consacre à sa seule bonté
L'honneur de tout le fruict qu'il aura remporté
De ses plus nobles soins, et plus royalles peines :
Et non à l'art trompeur des finesses humaines,
Et non au vain effort des secours d'icy bas
Et non à la fureur des plus fameux combats,
De qui (tant soit leur tiltre, illustre et magnifique)
L'effet n'est qu'vn massacre et permis et publique.

En fin, quelque valeur que possede vn grand Roy,
Le Ciel veut qu'en mérite il la postpose à moy :
Qu'il l'ait pour éguillon, mais que i'en sois la bride :
Qu'elle entre en ses conseils, mais que moi y preside :
Que souuent il la croye, et moi iournellement :
Qu'elle inspire son cœur et moy son iugement :
Bref que sa cognoissance en rien ne me l'égale,
Ny nulle autre Vertu tant soit elle Royalle ;
Mais qu'il me face asseoir au premier lieu d'honneur,
Se repute sans moy deplorable en son heur ;
La tienne pour vtile, et moi pour necessaire :
Et croye, en quelque temps qu'il ait pour aduersaire,
Qu'on peut plustost faillir suiuant tout que ma loy,
Et se perde auec tout que se sauuer sans moy.

C'est en croyant ainsi que ce Roy des Prophetes
Rendit, sans grand effort, tant de forces deffaites :
Qu'il trompa tant de fois les filets du trespas,
Que la main de l'enuie osoit tendre à ses pas ;

Et qu'en tous ses assaux il acquist tant de gloire,
Qu'il sembloit presque auoir espousé la Victoire.

Quel Monarque icy bas ne voudroit heriter
De l'heur que ses vertus luy faisoient meriter ?
Qui ne seroit content d'acheter ses loüanges
Au prix de ses trauaux, tant semblent ils estranges ?
Cependant la vertu qui causa sa grandeur
Et versa sur ses faits tant de gloire et tant d'heur,
Ce ne fut ny l'effort dont sa main fut armee,
Ny sa prudence mesme encor que renommee ;
Mais sa pieté saincte, et son zele immortel
A seruir le Seigneur, et cherir son autel.
Zele qui le bruslant de cent flames celestes,
Luy faisoit consacrer la gloire de ses gestes,
Et du manteau Royal dont il portoit le faix,
Auxpieds du seul autheur de ses illustres faits,
Comme ne s'estimant posseder sa Couronne,
Qu'autant que la sauuoit la dextre qui les donne,
Et non autant que l'art des conseils qu'il suiuoit,
Où sa vaillante main de soy la conseruoit.

Soyent ses imitateurs les Roys les plus augustes
En vn zele si rare, en des pensers si iustes :
Et sachent que ny soing de sagement regner,
Ny bon-heur qui sans fin les semble accompagner ;
Ny valeur, ny sçauoir, ny gloire de conquestes,
Ne fait pleuuoir du ciel tant de biens sur leurs testes,
Ny ne rend la grandeur des sceptres de leurs mains
Si digne de regir cent millions d'humains,
Que moy qui fais qu'apres la couronne du monde
Ils en vont dans le Ciel trouuer une seconde ;
Que mesme le Seigneur pour eux daigne veiller ;
Se rend leur partisan, deuient leur conseiller ;
Va pour eux à la guerre, et Chef de leurs armees,
Leur acquiert tous les iours des palmes renommees :
Bref, que nulle vertu n'est parfaite sans moy :
Et qu'en ce rare honneur d'inspirer vn grand Roy,
Ie passe d'aussi loing tout ce qu'icy nous sommes.
Que la grandeur de Dieu passe celle des hommes.

Les discours d'Eusebie[1] ayants prins fin icy,
Dicee[2] ouurit la bouche, et repartit ainsi.

I'ay long temps escouté, restreinte en mon silence,
Mais ny de vos raisons, ny de vostre eloquence
Ie n'ay rien recueilly, quoy que i'aye entendu,
Fors que l'on s'attribue un honneur qui m'est deu,
Qu'on me priue d'vn bien dont ie suis la nourrice,
Et que peu iustement on traicte la iustice.

Car si quelque Vertu merite de regner,
Ou d'vn pas éternel les Rois accompagner,
Et faict d'vn plus grand lustre esclairer leur memoire,
C'est moi qui iustement puis m'en donner la gloire :
Estant celle qui rend par vn mesme soucy,
Et les Rois bien-heureux, et leurs suiets aussi :
Celle d'entre les dons que le Ciel mesme auoüe,
Pour qui le plus vn peuple ou les blasme ou les loüe :
Qui destruit les mutins ensemble conspirants :
Qui fait les iustes Roys differer des tyrans :
Qui depart à chacun la digne recompense
Que son bien-fait merite, ou qu'attend son offence ;
Et sans qui ces deux mots si feconds en debats,
Mien, et Tien, mettroient tout en desordre icy bas.

Non que mon ame aueugle ignore en quelle estime
Andrie[3] il faut auoir ton esprit magnanime,
Et ne sache quels biens ensemble vous ioignez
Eusebie[4] et Phronese[5] és cœurs où vous regnez :
Mais (toy hors, Eusebie, à qui plus ie defere
Qu'à toutes les grandeurs que le monde reuere)
Vne seule de vous ne produict ses effects
Ny riches de tant d'heur, ny du tout si parfaits,
Que souuent quelque mal ne les suiue à la trace
Qui leurs bien-faits égalle, et presque les efface.

1. Pieté. (*Note de l'auteur.*)
2. Iustice. (*Note de l'auteur.*)
3. Valeur. (*Note de l'auteur.*)
4. Pieté. (*Note de l'auteur.*)
5. Prudence. (*Note de l'auteur.*)

Comme herbes qui se font douteusement priser,
Qu'on voit guarir d'vn mal, et d'autres en causer.
C'est vn digne suiet de triomphe et de gloire
Que de gaigner par force vne illustre victoire,
Couurir de morts la terre, en faire un rouge estang,
Et mirer sa vaillance en des fleuues de sang :
Mais qu'est ce tout cela fors autant de carnages
Dignes de la fureur des Lyons plus sauuages,
Sinon lors que le droit du fer victorieux
En rend la cause iuste et l'effect glorieux ?
Et quoy, ces palmes-là dans le sang si plongees,
Se cueillent-elles pas és terres saccagees
Par les feux de la guerre épris de tous costez
Sur la face des champs tristement desertez ?
O sanglante vertu qui n'a lieu qu'en la guerre,
Et lors que cent mal-heurs rauagent par la terre !
Donc de peur que l'acier dont son flanc est armé
Ne roüille en son fourreau trop long temps enfermé,
Il faut voir en pleurant les Prouinces desertes
Monstrer de tas de morts leurs campagnes couuertes,
Les citez et les bourgs à toute heure embrasez,
Les plus fertiles champs au pillage exposez,
Et le peuple innocent qui n'a recours qu'aux larmes,
Tomber comme immolé sous le tranchant des armes !

Certes, noble fureur des esprits courageux,
L'effroyable theatre où s'exercent tes jeux
Couste trop au public : tes palmes sont trop cheres ;
Et ta gloire chemine entre trop de miseres,
De perils, de douleurs, de trauaux, de trespas,
Et d'accidents mortels dont tu ne destruits pas
Tes ennemis sans plus, ou leurs champs et leurs villes,
Mais ceux mesmes qui sont tes viuants domiciles.

Aussi de quels effets, autres que malheureux,
Ont remply l'univers mille Roys valeureux
De qui tant de combats font bruire la memoire,
Qu'il faut auec du sang escrire leur histoire ?
Ils ont rendu leur nom vn suiet de terreur :
Comblé les plus doux champs de ruïne et d'horreur :

Espandu mille maux sur la terre et sur l'onde :
Et sans bruit ébranlé les fondemens du monde ;
Ne tirant autre bien de vaincre et d'assieger,
Fors l'honneur d'auoir sceu vaillamment saccager.

Reprochable loüange à des genereux Princes,
A des pasteurs de peuple, et sauueurs de Prouinces :
Cependant beaucoup d'eux ne cueillent autre fruit
De leurs sanglans labeurs que ce malheureux bruit :
Au lieu que leur pouuoir deust seulement reluire,
Pour ayder et sauuer non pour perdre et destruire.

Vn seul Roy de ce temps (c'est assez le nommer)
Qu'vne iuste querelle a contraint de s'armer
Pour entrer par la force en son propre heritage,
A consacré son bras, ses armes, son courage
Au bien de son Empire, et forçant le mal-heur,
Fait auoüer la Paix fille de sa Valeur.
Les autres vaillants Roys, affamez de conquestes,
N'ont de ce vent d'honneur émeu que des tempestes
Qui dans leurs propres flots les ont presqu'abismez,
Et leurs tristes suiets auec eux consumez :
Causants mille malheurs, ou pleurant on remarque
Quel mal c'est quelquefois qu'vn si vaillant Monarque.

Et quand aux Roys prudents, mais prudents seulement,
Souuent trop de discours naissants du iugement
Les font viure craintifs, les gardent d'entreprendre,
Leur font perdre le temps par trop long-temps attendre,
Et n'auenturant rien, mais tousiours discourant,
Pecher autant qu'on peche en trop auanturant.
Ou rendent leurs esprits, és affaires mortelles,
Plus accorts et rusez, que iustes et fidelles ;
Si bien que comme on voit qu'és suiets hasardeux
Ils se gardent de tout, il se faut garder d'eux.

Ie tais que bien souuent les loix sur qui se fonde
L'aueugle vanité des prudences du monde,
Ont leur base contraire aux saincts enseignements
Que les loix du Seigneur plantent pour fondements :
Estant bien mal-aisé qu'vne mesme pensée
Vers deux buts si diuers soit ensemble dressée

Comme il est impossible aux regards de nos yeux,
D'embrasser tout-ensemble et la terre et les cieux.

Que diray-ie de toy sans blesser ton merite,
Belle et saincte Eusebie, en qui Dieu seul habite?
Tu remplis bien des feux d'vne celeste ardeur
Les Roys de qui ta grace embellit la grandeur :
Tu fais bien que leur vie est vn parlant exemple
Du pouuoir des vertus dont le ciel est le temple :
Mais tu les fais d'ailleurs, s'ils n'excellent qu'en toy,
Trop froidement toucher les autres soins d'vn Roy :
Estre en paix trop reclus, trop scrupuleux en guerre,
Et tant penser au ciel qu'ils en perdent la terre.

On peut Euergesie, en loüant tes effects,
Craindre de pareils maux des graces que tu fais,
Car qu'est-ce qu'en vn Roy plus souuent on égale
Aux bontez du Seigneur qu'vne ame libérale[1]?
Les Princes libéraux semblent estre des Dieux
Que le soin des mortels ait attirez des cieux,
Pour chasser d'icy bas l'indigence affamee
Dont la pauure vertu souuent est opprimée.
Aussi, comme d'un Dieu, leur nom est adoré :
On court pour leur seruice au trespas asseuré :
Et leur cause le fruict de tant de bien-veillance,
Es vns le souuenir, aux autres l'esperance,
Que tous les vœux qu'on fait se terminent en eux,
Et qu'autant qu'vn soleil leur sceptre est lumineux.

Mais tu fais d'autre part que ces traicts de largesse
Bien souuent sont au peuple vn fardeau qui le blesse,
Et que, pour empescher ces graces de tarir
Vn Prince estant contraint de souuent recourir
Aux tributs, aux imposts; et par fois aux rapines,
On voit les fleurs des vns n'estre aux autres qu'espines,
Et l'auarice en fin remplir iniustement
Ce que trop de largesse a vuidé follement.

1. *Libéral* est pris ici, cela va de soi, au sens de généreux, qui aime à faire des libéralités, qui aime à donner, et non pas au sens de favorable à la liberté politique et sociale, sens que nous lui donnons volontiers aujourd'hui.

Ny toy-mesme Eumenie[1], encor que l'on te vante
Pour estre parmy nous l'image plus viuante
De la bonté celeste, et l'unique rempart
De ceux qui contre moy n'en ont en nulle part ;
Si ne te peux-tu dire exempte de la suitte
Des maux à quoy souuent l'indulgence est reduitte.
Car en trop pardonnant, les crimes tu nourris :
Perds les membres entiers pour sauuer les pourris[2] :
Et peuplant les citez d'ennemis domestiques,
Conuertis tes pardons en outrages publiques.

Mais moy, par les effects d'vne iuste rigueur,
Ie maintiens et les loix et tout ordre en vigueur :
Fais que les Roys sont craints et cheris tout ensemble :
Que rien fors le meschant sous leur sceptre ne tremble :
Que le peuple qui chante au giron de son bien,
Sans crainte qu'vn plus grand luy rauisse le sien,
Les benit, les adore, et sans idolatrie,
Croit les pouuoir tenir pour Dieux de la patrie :
Bref que rien ne peut rendre vn regne bien-heureux
Que la terre n'esprouue et sous eux, et par eux.

Car tel comme s'esleue vn grand fresne sauuage
De qui la seule odeur, voire le seul vmbrage
Fait mourir les serpents qui l'osants approcher,
Se vont dessous son ombre ignoramment coucher :
Tels se monstrent les Rois aux couleuures du vice,
Quand ils ont declaré la guerre à l'iniustice ;
Et font regner mes loix auec autant de soin,
Qu'ils ont soin de tenir leur sceptre dans le poin.
Nul rebelle dessein ne peut prendre naissance,
Ou prosperer és lieux soubmis à leur puissance :
Et la faueur du ciel leur accorde en payment
D'auoir fait sous les loix trancher egalement
Le fil de mon espee en leurs champs et leurs villes,
Qu'ils n'vsent point la leur en des guerres ciuiles.

1. Clemence. (*Note de l'auteur.*)
2. Voici encore une image d'un réalisme vigoureux, comme nous en trouvons quelquefois chez Bertaut.

Car le peuple qui sent combien sous leur grandeur
Il gouste et de repos, et de franchise, et d'heur,
Qui les tient pour ses dieux, et mesure à leur vie
La longueur du bon-heur dont la sienne est suiuie,
Veille pour leur salut, et ne peut endurer
Que rien ose contr' eux meschamment conspirer,
Non plus que contre l'heur et le salut publique,
Dont il croit leur iustice estre la source vnique.

Aussi ne ressent-il, des plus rares vertus
De qui les iustes Roys peuuent estre vestus,
Que le fruict de moy seule, et ce soin équitable
De ne charger son dos que d'un faix supportable.
Ils ont beau se monstrer doux en leur maiesté,
Valeureux, liberaux, fameux en pieté,
Prudents, et d'vn esprit que nul mal ne surmonte;
S'ils manquent de moy seule, il n'en fait point de conte:
Ny ne les ayme point, et ne fais qu'escouter
Si leur mort quelque part s'oyra point reciter.

Au lieu que s'occupans en mes saincts exercices,
Encor qu'ils soient d'ailleurs tachez de quelques vices,
Il les tient pour parfaicts, et quoy qu'ose le sort
Garde, en les benissant, leur nom apres la mort
Au sein de la memoire et de l'amour publique,
Ainsi qu'vne sacree et viuante relique.
Tesmoin ce braue Rou, ce grand duc des Normans,
Qu'encor d'vn cry public tous les iours reclamans,
Ils nomment au milieu du tort qui les oppresse,
Comme s'ils inuoquoient sa dextre vangeresse.

C'est pourquoy desormais, ô Roy qui souhaittez
De voir vostre beau nom voller de tous costez,
Et de laisser de vous quelque illustre memoire
Qui serue incessamment de vie à vostre gloire :
N'estonnez point icy les plus superbes yeux
De palais tous de marbre esleuez iusqu'aux cieux :
N'y n'allez point mesler, par les mains de la guerre,
Le sang auec le feu, le ciel avec la terre,
Exposants vostre vie à mille maints perils
Qui ne vous rendront point plus grands ny plus cheris:

Aymez-moy seulement : faites qu'on me reuere ;
M'asseant pres de vous dans un throsne seuere
De qui le seul regard estonne le meschant,
Et sur qui flambe à nud mon glaive plus tranchant.
Donnez mes tribunaux aux pauures pour refuges :
N'y laissez point asseoir de mercenaires iuges ;
Que la seule innocence y trouue comme vn fort :
Qui manquant de bon droict, on manque de support :
Qu'on n'y laisse engager ma balance à personne :
Qu'on y rende à chacun ce que son droict luy donne :
Bref qu'on n'esleve vn siege ou sans espargner
On me voye auec vous absolument regner :
Et le doreray plus le fil de vos histoires,
Que tous vos palais d'or, ny toutes vos victoires,
Ny tous les riches dons qu'à plein poing vous semez,
Ny rien par qui vos faits viuent plus renommez.

Dicee[1] alloit encor allonger sa harangue
Bien qu'on vist Eumenie[2] appareiller sa langue,
Et pour ne pouuoir plus à ces mots consentir,
Ouurir desia la bouche afin de repartir,
Aussi bien que sa sœur, la belle Euergesie[3]
Qui d'vn petit courroux sembloit estre saisie :
Quand un nouueau courrier des astres arriuant,
Empescha leurs debats de passer plus auant :
Et fidelle porteur d'ordonnances nouuelles,
Mist fin par ses propos à leurs douces querelles.

Immortelles beautez des esprits plus qu'humains :
Celuy qui tient le monde enfermé dans ses mains
Vous mande qu'il luy plaist qu'afin de rendre esteinte
Toute cause entre vous de dispute et de plainte,
Vous toutes vous ayez la gloire d'imposer
Le surnom que le ciel doit tant fauoriser,
L'appelant *Panarete*[4], en heureux tesmoignage
Que toutes vous l'aurez marqué de vostre image :

1. Iustice. (*Note de l'auteur.*)
2. Clemêce. (*Note de l'auteur.*)
3. Liberalité. (*Note de l'auteur.*)
4. C'est-à-dire : Toute vertu. (*Note de l'auteur.*)

Et que vous transformant en ce grand Cardinal
Qui d'vn sacré surgeon est icy le canal,
Toy diuine Eusebie à qui mesme il ressemble,
Tu l'imposes au nom de vous toutes ensemble,
Après qu'il aura faict resonner par six fois,
L'autre Nom moins diuin attendu des François.

Allez : l'heure vous presse, et desormais l'attente
D'vn mystere si sainct tout le monde tourmente.
Moy, ie vais cependant, d'vn vol aussi leger,
Chercher l'antre où la Peste est apprise à loger :
Et de la part du Ciel asprement luy deffendre
D'estre si forcenee et de tant entreprendre,
Que d'eslancer vn seul des traits de son carquois
Sur la trouppe assemblee au grand palais des Rois,
Où cette œuure sacré Royalement s'appreste,
Pendant que dureront les pompes de sa feste.

Sur ces mots l'Ange part, et son vol fléchissant
Vers le triste Paris, à l'heure gemissant
Sous les coups inhumains de ce monstre homicide,
Il trouua la cruelle en vn fond chaud humide,
Prenant desia sa trousse, et preste de voller
Au lieu mesme où le ciel luy deffendoit d'aller.

Les lambeaux mal-cousus d'vn habit vieil et sale
Couuroient par-cy par-là son corps jaunement palle,
Sur qui de gros charbons ardamment enflammez,
En venimeux rubiz, estoient par tout semez.
Vne soif inuincible, vne éternelle fiéure,
Luy desseichant la peau, luy palissoient la léure :
Le souffle de sa bouche estoit vn coup mortel :
Et luy seruoit encor de mal-heureux hostel
Vn lieu triste et relant, et que nul vent du monde
Fors celuy dont l'Afrique en Automne est feconde
Ne pouuoit esuenter, mais qu'vn air étouffé
Couuroit de la vapeur d'vn marets échauffé.

Pres d'elle, et tout autour, gisoient pour sa pasture
Des fruicts qu'on voit soudain aller en pourriture :
Force melons tous verds, force raisins non meurs,
Des concombres mal-sains, la poison des humeurs,

Et ce fruict qui de Perse a tiré sa naissance,
Venimeux en sa terre, et non salubre en France.

Peu de temps s'arresta dans de si tristes lieux
L'Ange appris à joüir de la gloire des cieux :
Mais bien-tost detestant cet air gros et malade,
En moins de temps qu'il peut finit son ambassade :
Puis reuolant au Ciel, la meurtriere esloigna,
Dont encores l'horreur si loing l'accompagna,
Qu'il eust pally d'effroy de s'estre approché d'elle,
S'il ne se fust senty d'vne essence eternelle.

Cependant le troupeau des immortelles Sœurs
Qui de tout vice humain purgent leurs possesseurs,
S'estant guidé par l'air sur l'aille d'vne nuë,
Rendit Fontaine-bleau sensible à sa venuë.

Le pompeux échauffaut pour cet acte esleué,
Trembla dessous ses pieds, dés qu'il fust arriué :
Les antiques parois du Royal edifice,
La masse du portail, son arc, son frontispice,
D'vn lustre plus riant semblerent esclairer,
Et ceste bande saincte en entrant adorer.

Elles se confondant d'vn meslange inuisible
A la troupe des Grands, qu'vn murmure paisible
Suiuoit en ce conuoy leurs vertus benissant,
Seruirent auec eux ce bel Astre naissant,
Dont les nouueaux rayons s'épandant sur la France
L'alloient remplir des fleurs d'vne neuue esperance
Et puis quand les deux noms du Ciel fauorisez
Furent heureusement sur sa teste imposez,
Toutes l'enuironnant d'vne couronne espesse,
Sous la visible forme ou de quelque Princesse,
Ou de quelque grand Prince à l'entour espandu,
Rendirent à son nom l'honneur iustement deu ;
Chacune l'animant à suiure pour escorte
Le doux soin de celuy qu'aux humains elle apporte.

Puisses-tu (disoit l'vne en baisant ses beaux yeux),
O grand Prince, estre vn iour si bien voulu des cieux
Qu'encor qu'Auguste cede à l'heur de ta ieunesse,
Ton heur cede pourtant au bien de ta sagesse,

Fleurisse, disoit l'autre, en toy tant de bonté
Que l'honneur de Trajan s'en trouue surmonté.
Auienne, disoit l'autre (ô Dieu combien i'espere !)
Que tu sois quelque iour plus vaillant que ton Pere.
La clemente douceur d'vn si genereux Roy
Se face, disoit l'vne, vn iour reluire en toy :
Et l'autre, puisses-tu, dés ta vie enfantine,
Et sage piété vaincre et Mere et Marrine.
Bref, c'estoit la Pandore à qui, de tous costez,
Tous leurs dons se voioyent par souhait presentez :
Attendant que le Ciel change, auec auantage,
Leurs souhaits en effects, leurs conseils en vsage.

Face le Tout-puissant, le Monarque des Roys,
Que quand toute la France escoutera ses loix,
Il ait soin d'accomplir ce que nostre esperance
Osa iurer pour luy, presque dés sa naissance,
Et que semblent encor nous iurer tous les iours
Ses mœurs, ses yeux, son geste et ses petits discours.

Qu'il ait soin de son peuple, et l'ayme et le deffende :
Se plaise à la iustice, et soigneux la luy rende :
Fuye à charger son dos d'aucun nouueau tribut :
Ait son soulagement pour ferme et propre but ;
Et monstre de penser que le nom le plus rare,
De ceux dont iustement vn Monarque se pare,
C'est celuy de bon Roy, non ces noms glorieux
Ou de foudre de guerre, ou de victorieux,
Qui, tous nobles qu'ils sont, rendent plustost les Princes
Craints de leurs ennemis, qu'aymez de leurs prouinces.

La mer deuient enflee, et l'orgueil de ses flots,
Quand la Lune est au plein, fait peur aux matelots :
Puis derechef s'abaisse, et resserre en ses bornes,
Quand cet Astre inconstant prend ses dernieres cornes [1].
L'ignoble naturel s'en trouue faire ainsi :
Quand le sort le seconde, il s'enfle le sourcy

1. *Les cornes de la lune.* Parties du croissant qui sont tournées vers la région du ciel opposée au soleil. — Cf. Littré, *Corne*, 9°.

D'vn superbe dedain qu'alors rien ne modere,
Puis tombe et s'applatit quand il l'a pour contraire.
Qu'il en aille autrement de son cœur genereux :
Et soit quand le destin luy sera rigoureux,
Soit quand il le verra d'vn regard fauorable,
Qu'il se monstre tousiours à soy-mesme semblable,
Tousiours plein de bonté, tousiours grauement doux,
Et tousiours se plaisant d'estre accessible à tous.

Qu'ainsi nulle barriere (inuention barbare)
Fors celle du respect, des siens ne le separe.
Le Prince tant soit-il vn grand et puissant Roy,
Qui met vne barriere entre les siens et soy,
En met vne à la fin, sans qu'il s'en guarantisse,
Entre leurs volontez et son propre seruice.

Qu'il laisse au vain orgueil de ces fiers Pretejans [1],
Ou de ces Roys d'Asie, aux aises se plongeants,
Le soing de n'exposer leur face basanee
Aux yeux de leurs suiets, qu'vne ou deux fois l'annee,
Luy, que comme vn Soleil il sorte tous les iours,
Pour se monstrer au monde et pour donner secours,
Soit à la pauure vefue oppressee et dolente,
Soit au pauure orphelin qui vainement lamente,
Soit aux iustes souspirs du chetif laboureur :
Et que, suiuant les pas d'vn illustre Empereur,
Il croye auoir perdu le cours de la iournee
Qu'à d'aussi nobles soins il n'aura point donnee;
Et vescu ce iour-là comme inutile à soy,
Ou comme vn homme simple, et non pas comme vn Roy.

Qu'il ne consume point en friuoles dépenses
L'or que d'vn iuste amour les douces violences
Auront pour son secours, en vn pressant besoing,
Contraint son pauure peuple à se l'oster du poing,
Ou plustost de la bouche, ou plustost des entrailles,
Quoiqu'épuisé desia par la pompe des tailles [2].

1. V. Lexique, à ce mot.
2. *Épuisé par la pompe des tailles,* appauvri par les impôts.

Mais que le reputant avec quelque douleur,
Du sang, non du metail, bien qu'il ait sa couleur,
Il ait horreur de perdre en des dépences vaines,
L'ame de ses suiets, et l'humeur de leurs veines.
Ce grand Prophete et Roy si cogneu par ses chants,
Voulut boire d'vne eau sourdante emmy des champs
Sur qui ses ennemis espandoient leur armee,
Tenant ainsi la source en leur camp enfermee :
Trois de ses colomnels, contempteurs de la mort,
Donnent dedans ce camp, penetrent iusqu'au fort
Pres de qui ceste source incessamment feconde,
Faisoit voir le Soleil à l'argent de son onde :
Le coutelas au poing s'auancent d'en puiser[1] :
Forcent tous les efforts qu'on leur sçait opposer,
Et tous couuerts de coups, mais plus encor de gloire,
L'apportent au grand Roy qui desiroit d'en boire.

Mais luy se souuenant par combien de trespas
Ces trois vaillants guerriers auoient conduit leurs pas,
Allants ainsi chercher la source desiree,
Refusa de l'offrir à sa bouche alteree :
Car qu'est-ce icy, dit-il, fors le sang de ces cœurs
Qui pour moy s'exposants sont retournez vainqueurs
Et sçachant ce que Dieu de nos ames demande,
En fist à son autel vne deuote offrande.

Que nostre ieune Prince vn iour en vse ainsi
De l'or que ses suiets pleins du iuste soucy
Dont le deuoir époind des volontez loyalles,
Offriront au soustien de ses charges Royalles :
Qu'il mette comme en veuë aux yeux de son penser,
Auec quelles sueurs on a peu l'amasser;
Quelle rigueur, peut estre, en son nom exercee
L'aura tiré du sein de la venuë oppressee,
Du chetif artisan, du triste vigneron
Que la pauureté mesme éleue en son giron :
Et die auec pitié de sa pauure abondance :
C'est le sang de mon peuple, et sa pure substance

1. *S'avancer de,* s'avancer pour tenter de.

Il ne faut pas qu'en jeux, et sans fruict dépendu,
Il soit comme de l'eau sur la terre épandu,
Cela dit, craignant plus l'abus que le dommage,
Qu'il le vouë au Seigneur comme à son droit vsage.

Et c'est le luy vouër, et le rendre sacré
D'vne espece de vœu que ses yeux ont à gré,
Que de le consumer és Royales dépenses,
Ou que tout vn Royaume a pour seules deffences :
Ou de qui la splendeur faict eternelle foy
De la bonté, sagesse, et pieté d'vn Roy.

C'est pourquoy, que sa main ne soit iamais fermee
A celles dont le lustre orne la renommee :
A bastir des Palais où luise sa grandeur,
Mais où l'vtile vsage égalle la splendeur :
Donner vn dos de pierre aux grands chemins publiques :
En aqueducts et ponts égaller les antiques :
Fonder des hospitaux, ou renter les fondez :
Brauer l'humide orgueil des fleuues débordez,
Auec le fort rempart des publiques chaussees :
Deffendre ainsi ses ports des vagues courroucees :
Bastir de grands ouuroirs aux mestiers des neuf Sœurs :
Auancer leurs beaux arts : doter leurs professeurs,
Et prendre en des biens-faits, comme en des rets viuantes
Et les vaillants esprits, et les ames sçauantes.

Mille et mille beaux vers diuersement chantez
Ont publié la foy, la valeur, les bontez,
La clemence, et l'esprit de nostre grand Monarque,
Selon qu'vn docte vent en a poussé la barque :
Mais nulle voix n'a faict, en vers graues ny doux,
Le los de sa largesse encor bruire entre nous;
Quoy qu'vn million d'or, somme plus que Royalle,
S'épande tous les ans de sa main liberale,
Sur ceux que sa bonté luy faict fauoriser,
Ou leurs propres vertus diuersement priser.

Qui de ses deuanciers franchit onc ces limites,
Soit voulant obliger, soit donnant aux merites?

Nul n'attaignit iamais iusqu'à telle hauteur
Quoy qu'vn publique bruit ny trompé, ny vanteur,
Ait acquis à son nom la fleurissante gloire
De Prince liberal et d'illustre memoire.
Et nous ne ferons pas voller par l'vnivers
Vn los si merité sur l'aille de nos vers?
Et nous ne dirons pas que sa main renommée
Sçait aussi dignement, quand elle est desarmee,
Obliger de bien-faits ceux qui luy sont soubmis,
Qu'elle sçait aux combats vaincre ses ennemis?

S'en taise qui voudra : s'abstienne de l'escrire
Quiconque ne sent point ceste bonté luy rire [1],
Soit par le seul effet de son propre mal-heur,
Soit par celuy qui naist d'ignorer sa valeur :
Moy qui marche entre ceux que la source feconde
De ce grand fleuue d'or laisse boire en son onde,
Ie le veux publier, tant parlant qu'escriuant,
Aux oreilles du siecle et present et suyuant :
Et dire sans flatter que les vœux dont la France
Accompagne le vol de sa neuue esperance,
Ne doiuent aspirer à rien de plus heureux,
Si non qu'en ceste part de Prince genereux,
Aussi bien qu'és vertus qu'encor on en espere,
Le Ciel nous rende vn iour le Fils égal au Pere :
Luy faisant tellement ses bien-faits ordonner,
Qu'il donne comme vn Roy qui veut long-temps donner,
Mais qu'vne telle ardeur à ceste gloire enflame,
Qu'il donne tousiours moins de la main que de l'ame.

Face l'heureuse loy qui commande aux destins,
Que s'estans assoupis les troubles intestins
Dont nous auons senty la tourmente publique,
Il vieillisse en vn regne à iamais pacifique;
Et n'esprouue en nul temps ce que pese vn harnois,
Fors qu'en vne barriere ou durant des tournois,
Ou lors qu'vn sainct courroux époindra son courage
D'aller reconquerir son antique heritage :

1. *Rire*, latinisme. *Ridere alicui*, être favorable.

Mais quelque amour de gloire, ou pouuoir du mal-heur
Qui luy face és combats esprouuer sa valeur,
Auienne qu'en fortune, et sagesse, et vaillance,
On le voye esgaller l'autheur de sa naissance,
Et n'auoir nul besoin que quelqu'vn l'esueillant,
Luy monstre qu'il nasquit d'vn Pere si vaillant.

Mais le laurier bruslé friuolement craquette,
Et pour mascher sa fueille, on n'en est point prophete,
Ou le soin d'attiedir ces courageux boüillons
Qui font chercher la mort entre cent bataillons,
Trauaillera plustost les recteurs de sa vie,
Que ne fera celuy d'en exciter l'enuie.
Et comme vn iour Thesee, estant prest de perir,
Fut cogneu fils du Roy qui le faisoit mourir,
A l'or de son espee engraué d'vne marque :
Il sera recogneu pour fils d'vn tel Monarque
Aux exploits de la sienne, et parmy des hazards
Où l'on eust veu pallir les deux premiers Cesars.

Qu'il soit Prince clement mais que par sa clemence
Il ne nourrisse point l'audace et l'insolence
Pareil à ces hyuers trop tiedes et trop doux,
Qui produisent la peste, ou le pourpre, et les cloux,
Et tous ces autres maux qui prennent nourriture
Des humeurs que le temps produit en pourriture :
Ou font viure et germer, par les champs labourez,
Ces vers de qui souuent les bleds sont deuorez :
Ou les tiges rampants de ces mauuaises herbes
Qui suffoquent en verd l'esperance des gerbes [1].

Non qu'il ne soit cogneu qu'on ne se peut grauer
Tant d'honneur sur le front à perdre qu'à sauuer;
Qu'infiniz animaux que la poussiere engendre,
Peuuent oster la vie, et nul que Dieu la rendre :
Mais en trop pardonnant, on faict que trop d'esprits
Ont besoin de pardon, par vn lasche mespris
Des loix, et des senats, comme n'estants les brides,
Ou les espouuantaux que des ames timides.

1. Le chiendent.

Soit en ceste douceur son esprit moderé,
S'il veut voir et son sceptre et soy-mesme asseuré :
Sans rendre ny son regne horrible de supplices,
Ny ses graces non plus la tutelle des vices :
Et faire deuenir, en se trop relaschant,
Le temple de Salut l'Asyle du meschant.

Qu'il ayme et craigne Dieu : qu'il l'honore et le serue :
Qu'il sache que luy seul l'establit et conserue :
Qu'vn Roy n'est reueré que pour estre son Oint,
Et qu'on le garde en vain s'il ne le garde point.

Qu'il croye, et qu'il adore, et suiue sa parolle :
Qu'en la mer de ce monde il l'ait pour sa boussole :
Qu'il mesure à ce pied la puissance des Roys :
Et que la reputant pour la Royne des loix,
Il l'ait au fond du cœur incessamment escrite,
Mais que ce soit en Prince, et non pas en hermite.

On pouuoit bien iadis, viuant l'antique loy,
Demeurer tout ensemble et grand Prestre et grand Roy,
Car rien n'empeschoit lors qu'vne puissance mesme
Ne mariast la mistre auec le diadême :
Mais icy leurs deuoirs se trouuent diuisez :
Les moines-Rois en fin deuiennent mesprisez :
Et s'esgallants sous eux les seruiteurs aux maistres,
Les sujects font les Rois quand les Rois font les Prestres.

Qu'il soit Prince de foy, veritable, et constant :
Que son ame ait horreur de tromper en mentant :
Et que, comme ses faicts ne seront que miracles,
Ses parolles non plus ne soient que des oracles.

Veuille le Tout-puissant, sous luy rendre amortis
Tous brasiers allumez de contraire partis :
Car souuent, pour sucroist des mal-heurs qui s'y couuent,
Il se trouue deux Roys ou deux partis se trouuent :
Mais encor, s'il falloit que tels maux eussent cours
Aussi bien de son temps qu'ils ont eu de nos iours,
Puisse l'heureux fanal d'vn conseil salutaire
Le guider sur le pas de ce grand Roy son Pere,

Qui rauissant la palme aux plus vieux Empereurs,
A faict icy mourir de pareilles fureurs,
Par de si doux moyens, que plustost on les pense
Effects d'heur tout diuin, que d'humaine prudence,
Soit prudence ou bon-heur, puisse-il en tous les deux
Egaller ses beaux faits, et surmonter nos vœux :
Et pour voir en repos fleurir son diadême,
Obtenir l'vn du ciel, et l'autre de soy-mesme.

Ie sçay bien qu'vn grand Prince estant né pour les arts
Qu'on apprend à la guerre, és conseils, és hazards,
Le vray liure des Roys entre les necessaires,
C'est le liure parlant des publiques affaires :
Mais pour ce que nostre âge en peu d'ans est compris,
Et que trop peu sçauroient les plus rares esprits
Qui ne seroient sçauants qu'en la simple science
De ce qu'vn âge seul puise en l'expérience,
Afin qu'il voye ensemble et tous les accidents
Que luy monstrent ses iours, et tous les precedents,
Qu'il expose à ses yeux les tableaux de l'histoire,
Et que des autres Grands contemplant la memoire,
Il espluche leurs faits, leurs conseils, leurs discours;
Ce qui s'est faict d'illustre, ou d'estrange en leurs iours,
Ce qu'on en doit fuir, ce qu'on en doit apprendre,
Et si leur vie honore, ou diffame leur cendre :
Qu'il s'y mire soy-mesme, et regarde en autruy
Si ce qu'on a escrit, s'escrira point de luy.
Car les vers et les chants ne sont rien que loüange,
Mais bien souuent ce style en l'histoire se change;
Et tel Prince en viuant est aux Dieux comparé,
Qui gisant au tombeau voit son nom dechiré,
Non moins que sa memoire abborree et maudite,
Si le cours de sa vie a faict qu'il le merite.

Que se doit-il encor à ces vœux adiouster?
Rien sinon qu'on le voye en ses meurs rapporter
Ainsi qu'en vn portraict la viue ressemblance
Des deux grands demy-Dieux dont il a pris naissance :
Et qu'en mille vertus le ciel le rende tel,
Que ne pouuant son nom estre autre qu'immortel,

Le seul docte labeur de la plume animee
Dont ce grand du Perron vit en la renommee,
Pour planter cent lauriers sur son chappeau vermeil,
Soit digne d'en remplir les deux lits du Soleil,
Et mariant sa gloire à la pompe du style,
Estre l'Homere seul de ce royal Achille.

STANCES.

SVR LA MORT

DV FEV ROY.

SI sentir viuement le mal qui nous fait plaindre
Nous faisoit d'autant plus viuement le depeindre,
Et si l'on pouuoit estre eloquent de douleur :
Ton trépas, grand Monarque, eust bany mon silen
Et seroient presque égaux, par ma triste eloquence,
Mes vers en ornement à ta mort en mal-heur.

Mais qu'il est difficile, és maux insuportables,
De trouuer en pleurant des parolles sortables
Pour plaindre la douleur que font souffrir les cieux!
Et combien aysément, en l'ennuy qui nous touche,
Cela mesme tarit les beaux mots en la bouche,
Qui fait sourdre à boüillons les larmes dans les yeux!

La parolle deffaut aux ames plus dolentes :
Les petites douleurs sont seules eloquentes,
Et l'object trop sensible esteint le sentiment.
On ne peut bien parler estant à la torture :
Et celuy qui se dit mourir tant il endure,
Autant qu'il le dit bien, autant il se dément.
Las, il ne faut que moy pour en seruir de preuue :
Car quand auec ta France, aujourd'huy triste et veuue,
Ie me veux tout épandre en lamentables cris,
Soudain le discours manque à mon ame opressee,
Et la iuste douleur rauit à ma pensee
Ce que l'affection promet à mes écrits.

Ou bien ie represente en parolles communes
L'horreur et de ta mort et de noz infortunes,
Vn Pygmee exprimant vn Geant en hauteur :
Dont accusant mes vers, honteux ie les déchire :
Si bien qu'à tous moments, ayant cessé d'écrire,
La fin de mes écrits c'est fascher leur autheur.

Quoy, (dy-ie en regardant ce naufrage publique
Deuant qui la grandeur du vers le plus tragique
Sembleroit se douloir en parolles de ieu)
Raualleray-ie icy par vne indigne plainte
Nostre perte, et le dueil dont la France est attainte?
Ou sentiray-ie tant, et diray-ie si peu?

O grand Roy le support des lettres et des armes,
Reste plustost non plaint, que plaint d'indignes larmes,
Dont vn nom si fameux ne puisse estre honoré.
Soit demandé plustost pourquoy loüant ta vie
Ie ne t'ay point pleuré quand on te l'a rauie,
Que pourquoy mal-heureux ie t'ay si mal ploré.

La France cognoistra, si ma voix se desire,
Que ce qui me fait taire, est auoir trop à dire,
Et que mon esprit cede à l'ennuy son vainqueur :
Que l'horreur en ma bouche estouffe ma harangue :
Et qu'vn si triste coup me tranche icy la langue,
Tout ainsi qu'il transperce, et fait saigner mon cœur.

Aussi bien Apollon n'anime plus ma veine,
Comme il faisoit du temps que la docte Neufuaine
Donnoit vol à ma plume en vn âge plus doux :
Ou pleurons ce mal'heur en meilleurs Heraclites,
Ou fuyons de donner aux François Democrites
Vn sujet en nos pleurs de se rire de nous.

Ainsi dy-ie, semblable à cet Archer antique
Qui craignant de soüiller d'vne honte publique
Le renom de sa main par l'âge s'empirant,
Ayma mieux (tant l'honneur possedoit son enuie)
Perdre en ne tirant point sa franchise et sa vie,
Que de perdre d'vn coup sa gloire en mal tirant.

Il est vray qu'en vn point cet exemple differe :
Il fist par vanité ce qu'icy me fait faire
Le saint et juste excez d'vn dueil non attendu :
Son art l'abandonnoit, nul art ne me seconde :
Et ce que peut en luy la peur de perdre au monde,
Le mesme peut en moy l'ennuy d'auoir perdu.

Perdu las[1] ! et quel bien ? vn Prince, vn Pere, vn Maistre
Que perdre c'est se perdre, et quasi ne plus estre,
Ou bien estre vn sujet de mal'heur et d'ennuy,
Comme il fut nostre gloire, et comme presqu'il semble
Que ce qu'auec tant d'heur tout ses peuples ensemble
Acquirent par luy seul, ils le perdent en luy.

Aussi ne cessons nous d'en lamenter la perte,
Encor que nostre bouche aux complaintes ouuerte
Serue à nostre douleur d'vn mauuais truchement.
Quoy que nous parlions mal nous ne sçaurions nous taire
Et nostre zele ardant ne peut cesser de faire
Ce que nous nous plaignons de faire indignement.

O France, ingrate France, et cruelle à toy-mesme,
D'auoir osé tremper ton propre diadême
Là deux fois dans le sang des Vallois et Bourbons :
Merites-tu pas bien que des loups te commandent,
Et que de méchants Roys sans pitié te gourmandent,
Puis que si méchamment tu gourmandes les bons ?

Mais veuille ton bon-heur, imprudente prouince,
Que ceste horrible mort, ceste mort de ton Prince
Qui mist ta gloire et luy dans vn mesme linceul,
Soit à d'autres qu'à toy iustement imputee :
Ou que comme (à la voir de chacun lamentee)
Le mal en est de tous, le crime en soit d'vn seul.

D'vn seul qui n'ait esté nul autre que Megere :
Car puis qu'en l'vniuers tout meurt par son contraire,
Que le vice destruit la vertu seulement,
Et que du seul meschant le bon reçoit outrage,

1. L'éd. de 1620 portait *l'as ;* nous avons rétabli *las,* qui signifie hélas !

Certes il falloit bien estre la mesme rage,
Pour massacrer vn Roy si doux et si clement.

Que maudit soit le iour où ceste infame d'ire
Rendit presque la France vne pauure nauire
De qui desja la mer engloutit le tillac :
Que la fureur du ciel en extirpe la race :
Et que par vne horreur de sa brutale audace,
L'effroy mesme d'enfer ait pour nom Rauaillac.

Qu'au temps ou ce cruel massacra nostre Achille,
Tousiours à l'aduenir nostre plainte distile
Des pleurs ensanglantez par les veines de l'œil :
Et qu'à faute de mieux, nostre ame desolee
Serue de Polixene à sa tombe immolee,
Par le Pyrrhe vengeur d'vn perdurable dueil.

Ce sera peu de bien, entre tant d'amertume,
Au courroux sans espoir dont le feu nous consume,
Que de punir en nous l'impiété d'autruy :
Mais encor nostre esprit quelque paix y remarque,
Et se voyant pleurer pour vn si grand Monarque,
L'ennuy mesme a pour bien la gloire de l'ennuy.

Royne de qui l'honneur passant toute eloquence,
Aussi bien que le sien nous oblige au silence,
Comme objects que nul art ne peut representer,
Car non plus qu'en parlant nous ne sçaurions atteindre
A ce triste bon-heur de dignement le plaindre,
Nous ne sçaurions non plus dignement vous chanter.

Vous seule grande Isis, nostre commune attente,
Vous seule consolez le dueil qui nous tourmente.
Faisant reuiure en vous ce Royal Osiris :
Et vous seule en l'orage estant nostre refuge,
Nous nous croyons au moins preseruez du deluge,
Iettant l'œil de l'esprit dessus vous nostre Iris.

Viuez tant seulement, ou soit pour la vengeance,
Ou soit pour étouffer la maudite esperance
Du fruict que de sa mort l'étranger s'est promis :
Viuez, vainquez, regnez de tous biens assouuie,

Et que l'heur eternel de vostre longue vie
Soit l'eternelle mort des desseins ennemis.

L'ennemy tout dépit de voir nos troubles calmes,
Voulant que nos Cyprés luy produisent des palmes,
(Quoy qu'vn iuste remords luy serue de bourreau)
Peut-estre entre les pleurs dont la France est trempee,
Enflé d'vn vain espoir fera luire l'espee
Que la seule frayeur colloit à son fourreau.

Mais il n'y gaignera contre vostre conduitte
Rien que perte és combats, rien que honte en la fuitte :
Car il receura lors, comme Cyre autrefois,
Vn plus honteux sujet d'auoir la vie en haine,
D'estre en guerre battu par les mains d'vne Reine,
Que par celles d'vn Roy qui battoit les grands Roys.

Ainsi soit, digne Reine, afin qu'en ceste joye
Mon cœur seichant les pleurs dont la source le noye,
L'aise face fleurir sous vn plus heureux sort
Les paroles qu'en moy l'ennuy tient étouffees,
Et que ie chante mieux l'honneur de vos trophees,
Que saisi de douleur ie n'ay pleuré sa mort.

Mort de qui le mal-heur toutes plaintes excede :
Mort qui fait souhaitter la mort pour vn remede,
Et qui semble icy bas tant de maux attirer,
Qu'il falloit, dés le iour qu'on la voulut dépeindre,
Estre autant éloquent pour dignement la plaindre,
Qu'extrémement méchant pour l'oser procurer.

Cependant preseruez des coups de tout orage
Ce sacré lys Royal, fleuron de son courage,
Le couurant d'Oliuiers grands et plantez épaix :
Et pour le voir bien tost fameux dans les histoires
Semez-luy d'vne main preparee aux victoires,
Des graines de Laurier dans le champ de la paix.

Car les sages Conseils en sont les viues graines,
Auec ces ornements des fortunes humaines,
La valeur, l'équité, la prudence, et la foy.
C'est de ces vertus-là qu'il faut qu'on le renomme :

Il doit bien posseder les autres comme vn homme,
Mais il luy faut auoir celles-là comme vn Roy.

Puissiez-vous le nourrir aux palmes asseurees,
Et malgré les fureurs contre luy conjurees,
Le mener iusqu'au temps par les astres promis,
Ou suiuant à grands pas la valeur paternelle,
La guerre estant sa gloire, et prosperant en elle,
La paix soit desirable à ses seuls ennemis.

Alors on s'escriera, d'vn aise incomparable,
L'aiglon surpasse l'Aigle en ce vol admirable
Que de voir égaller nul iamais n'eust pensé :
Le vainqueur est vaincu, mais telle est la victoire,
Que si c'est heur à l'vn de surpasser en gloire,
C'est joye à l'autre és cieux de se voir surpassé.

SVR LA MORT DV GRAND HENRY III

ROY DE FRANCE ET DE NAUARRE.

SONNET.

Phœnix des vaillants Roys et leur vif exemplaire,
Dont la gloire s'épand du Midy iusqu'au Nort,
Impute ma douleur si déplorant ta mort
Ie ne l'ay pas sceu plaindre en mon style ordinaire.

Ma Muse te voyant sous le drap mortuaire
N'a point voulu suruiure à ce malheureux sort :
Toy seul qui fus mon astre, et mon phare, et mon port,
Viuant la fis parler, et mourant la fis taire.

C'est pourquoy, tes Cyprez arrousez de nos pleurs,
Seichans et nos lauriers, et nos plus belles fleurs,
Ce n'est rien de merueille, és regrets ou nous sommes,

Si celuy qui naguiere, animé de tes yeux,
Souloit chanter ta gloire [1] en la langue des Dieux,
Plaint maintenant ta Mort en la langue des hommes.

1. La Poésie s'appelle ordinairement le langage des Dieux, et la Prose celui des hommes. (*Note de l'auteur.*)

LE LIBRAIRE AVX LECTEVRS.

IE vous redonne ces rares pieces, de la sorte que feu Monsieur Bertaut les auoit composees auant qu'il prit la peine de corriger ses œuures. Ie m'estonne de ce qu'vn si parfait iugement en auoit retranché des Vers qui sont presque inimitables, six mois auant que ce bel Esprit rendit à la Parque ce que tous les mortels luy doiuent, ie luy en dis ce qui m'en sembloit; et il trouua ma raison si bonne qu'il promit d'y remettre ce que i'y ai maintenant remis. Ie n'ai faict que ce qu'il auoit intention de faire. C'est pourquoy ie ne doute point que si les Manes ont en l'autre monde du sentiment, il n'aye agreable ce que i'offre pour luy maintenant à la posterité.

STANCES

DE MONSIEVR BERTAVT

ET AVTRES PIECES,
QVI N'ONT POINT ENCORES ESTÉ IMPRIMEES.

QVAND Phyllis, que l'Amour enseigne en ses escholes,
Se vit loin du sujet de sa chaste amitié;
Sa bouche en soûpirant dit ces libres paroles
Non toutes, car ses pleurs en dirent la moitié.

Quoy, tu vis? Coridon, loin des douces lumieres
Sans qui tu te iurois ne pouuoir viure vn iour?
Ah! Berger peu constant en tes flammes premieres,
Ta vie et ton absence accusent ton amour.

Ne vy plus ou reuien, amant peu veritable,
Car l'vn ou l'autre seul te peut rendre innocent.
Mais pourquoy mourrois-tu pour paroistre incoulpable?
Tu peux bien, si tu veux, t'empescher d'estre absent.

Tu peux bien, si tu veux, sans que rien te retienne,
Reuenir voir les yeux tant baisez en partant :
Que le cœur seulement le premier y reuienne,
Le corps soudainement s'en verra faire autant.

Et c'est ce qui me rend ta faute moins legere
De voir que nul besoin n'en excuse l'erreur :
Ton forfait est plus grand plus il est volontaire :
Et moins il te déplaist, plus il m'est en horreur.

Car que puis-ie estimer d'vn qui perd ma presence
Sans contrainte ou regret par effect tesmoigné,
Sinon qu'estant absent mesme deuant l'absence,
Le cœur, premier que l'œil, s'en estoit esloigné?

Les respects que l'on doit aux loix du parentage,
Sur vne vraye amour n'ont point tant de pouuoir :
Et l'amour est bien foible en vn jeune courage,
S'il ne peut pas contraindre vn petit de deuoir.

Te dépeindre accablé d'affaires eternelles
C'est me faire penser qu'Amour t'a delaissé :
Car l'Amour ne sçauroit compatir auec elles :
Il en chasse le soin, ou s'en trouue chassé.

Cependant quel soucy tient ton esprit en peine
Qui puisse iustement empescher ton retour?
Est-il quelque pensee ou quelque affaire humaine
Qu'il faille qu'vn amant prefere à son amour?

Non de quelque raison dont en fin tu m'abuses
Tu ne peux excuser ce vain esloignement :
Car seulement cela, d'alleguer des excuses,
C'est conuaincre ton cœur de m'aimer froidement.

Mais pourquoy m'abysmé-ie en ma Philosophie,
Mes propres arguments nuisants à leur autheur?
Helas! plus ie raisonne, et plus ie verifie
Ce que ie voudrois bien trouuer faux et menteur.

Non, Corydon, i'ay tort : ta flamme pure et sainte
N'a point esteint l'ardeur dont tu soulois brusler :
Non, tu m'aismes tousiours et sans fraude et sans fainte,
Mais peut-estre il te plaist de le dissimuler.

Il est vray que ton cœur trop bien le dissimule
Pour vn vrayment épris d'vn vif embrasement :
Et ie n'eusse pas creu, quoy que ie sois credule,
Qu'on se peust tant forcer quand on ayme ardamment.

Aussi sens-ie apres tout ce bien-là me déplaire,
Et faire que ma plainte en larmes se resout :
Car quand on faint si bien que l'on n'aime plus guere,
Il ne s'en faut qu'vn peu qu'on n'aime plus du tout.

COMPLAINTE.

Non, si tant d'inconstance emplume ses esprits,
Ie veux plus rien voir qu'auec haine ou mépris,
Ny m'asseurer de rien, ny croire plus rien d'elle,
Fors qu'elle est infidelle.

Me faire tant de vœux de m'aymer constamment,
Et puis en rendre maistre vn peu d'éloignement,
Comme si la constance et l'esprit d'vne dame,
C'estoit l'onde et la flame !

Ha ! ie n'auois iamais laissé croire à ma foy
Que l'esprit fust de feu, mais certes ie le croy :
Le sien ainsi leger, et mobile et volage,
En porte tesmoignage.

Quoy, nul de ses serments n'estoit-il pour durer ?
Ne juroit elle ainsy que pour se parjurer ?
Le ciel ne la rend-il en beaux mots si feconde,
Que pour piper le monde ?

O Dieu que ses beaux yeux sont de grands affronteurs !
Et ses propres souspirs qu'ils sont faux et menteurs,
Quand elle en veut prouuer que ses saintes promesses
Ne sont point tromperesses [1] !

Les vœux dont en partant elle me deceuoit,
I'eusse vrayment iuré qu'elle les escriuoit
Dedans un diamant, d'vne lettre profonde,
Et c'estoit dedans l'onde.

Non, c'estoit sur son sein des pleurs qu'elle versa
Beau papier, mais faux encre, et qui tost s'effaça :
Rien ne seichant si tost qu'vne larme de femme,
Pleurast-elle de l'ame [2].

1. *Tromperesse*. Cf. p. 27, 517, 556 et *passim*.
2. Bien moderne encore, cette forme de la pensée :
Rien ne seichant si tost qu'vne larme de femme.

Mon cœur console toy : ne croy point à ta peur :
Ou ta Dame est constante, et ce rapport trompeur :
Ou si tu l'as perduë, elle estant infidelle,
La deffaite en est belle.

Car qui pourroit priser vn bien si peu constant,
Que la perte et le gain s'en fait au mesme instant :
Et de qui l'on ne voit chose aucune asseuree
Que son peu de duree ?

Il est des animaux qui ne viuent qu'vn iour :
A midy leur jeunesse a demy fait son tour ;
Le soir qui vient apres est leur vieillesse extrême ;
Son amour est de mesme.

Il luy semble vn Nestor, il vit trop longuement,
S'il ne reduit son âge à trois iours seulement :
La matière première en formes si changeante,
Au prix d'elle est constante.

Mais que dy-ie indiscret, de fureur transporté ?
Vn rapport qui peut-estre est plein de fausseté,
Me fait-il blasphemer contre vne qui merite
Le nom d'vne Charite ?

Tronçonnez-vous la langue, audacieux regrets :
Ajax n'en dit pas tant au naufrage des Grecs ;
Et si[1] le iuste coup d'vne ardante tempeste
Luy foudroya la teste.

Helas ie le confesse ; aussi c'est ma douleur,
Et non moy qui me plains, accusant ce malheur :
La raison d'vn esprit blessé de tant de peine,
Ne sçauroit estre saine.

Ce seroit estre un roch, et monstrer d'ignorer
La valeur d'un tel bien que de ne point plorer,
Et n'auoir point la bouche aux complaintes ouuerte,
Faisant si grande perte.

1 Signifie ici : cependant.

Quand à moy, si le ciel m'a priué de ce bien,
Qu'il gresle feux et dards, ie ne craindray plus rien :
Car ie n'ay plus que perdre, ayant par son enuie
Perdu l'heur de ma vie.

DIALOGVE
DE DAMON ET DE PANOPEE.

DAMON.

Dequoy vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle Panopee ?

PANOPEE.

De conseruer ma liberté,
Et m'empescher d'estre trompee.

DAMON.

Quoy ! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous reuere ?

PANOPEE.

Ne m'en mettant point au danger,
La peur ne m'en trauaille guere.

DAMON.

Vous feriez grand tort à ma foy
D'estimer mon ame infidelle.

PANOPEE.

Ie m'en ferois bien plus à moy
De vous aymer la croyant telle.

DAMON.

Mais deux ans ont peu faire voir
Qu'elle n'est fainte ny legere.

PANOPEE.

Mais vn moment a le pouuoir
De me tesmoigner le contraire.

DAMON.

Il n'en faut point auoir de peur,
I'ayme trop le nœud qui m'engage.

PANOPEE.
Il ne fut iamais de trompeur
Qui ne tint le mesme langage.
DAMON.
L'amour si long temps éprouué
Deust chasser de vous ceste crainte.
PANOPEE.
Le mal aux autres arriué
L'y deust tousiours tenir emprainte.
DAMON.
Donc ne doy-ie rien esperer
Fors tousiours pleurer triste et blesme ?
PANOPEE.
I'ayme mieux vous faire pleurer,
Que me faire pleurer moy-mesme.
DAMON.
Pourquoy vous déplaist mon bon-heur,
Dont vous seruir font les delices ?
PANOPEE.
Pource qu'aux despens de l'honneur
Vous faites payer vos seruices.
DAMON.
L'amant seroit maistre en seruant,
S'il vsurpoit ceste puissance.
PANOPEE.
L'amant ne sert qu'en poursuiuant :
Il est maistre en la jouïssance.
DAMON.
C'est mal son amour employer,
Que de n'en tirer nul salaire.
PANOPEE.
Aymer pour l'espoir du loyer
C'est vne amitié mercenaire.
DAMON.
Las au moins voyez mon tourment,
Puis que c'est de vous qu'il procede.
PANOPEE.
I'en verrois le mal vainement,
N'y pouuant donner nul remede.

DAMON.
Mais vous en auez le pouuoir,
Si ma peine en est susceptible.
PANOPEE.
Ce que me defend mon deuoir,
Ie me le repute impossible.
DAMON.
Ah fiere et cruelle beauté
Qu'inhumaine est vostre rudesse !
PANOPEE.
Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.
DAMON.
Est-on sage pour maltraiter
L'amour d'vn fidelle courage ?
PANOPEE.
Est-on cruel pour euiter
Le peril de faire vn naufrage ?
DAMON.
Mais apprehender ce malheur,
C'est à faire à moins belles dames.
PANOPEE.
Mais n'en fuir point la douleur,
C'est à faire à de folles ames.
DAMON.
Vostre beauté vous guarantit
Du sort d'Ariadne abusee.
PANOPEE.
Vostre ieunesse m'auertit
De l'inconstance de Thesee.
DAMON.
Trop aimable est vostre prison :
Il ne peut estre qu'on la quite.
PANOPEE.
Ie puis bien perdre sans raison,
Ainsi que i'acquiers sans merite.
DAMON.
C'est faire vn mauuais iugement
De vostre œil et de sa puissance.

PANOPEE.
Mais bien c'est iuger sagement
De vostre fatale inconstance.
DAMON.
Vostre œil me peut rendre vn escueil
Encontre les vagues du change.
PANOPEE.
Ie croiray plustost de mon œil,
Mon miroir que vostre loüange.
DAMON.
Las ! ie perds en vain mes accents,
Pleurs, et responses, et demandes :
PANOPEE.
Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroyent pas grandes.

FANTASIE.

Ceux qui ne sçauent la douleur
Dont vostre œil fait que ie souspire,
En voyant ma iaune couleur,
Disent que ie suis fait de cire.

Helas, ils disent verité :
Ie suis d'vne cire animee,
Que vostre ieune cruauté
De sa marque a toute imprimée.

Cire qui sans me consumer
Seruant d'eternelle pasture
Au feu qu'il vous plaist d'allumer,
Suis comme vn miracle en nature.

Cire que de fleurs de soucy
Les abeilles ont composee,
Et de fleurs de pensee aussi,
Et de pleurs au lieu de rosee.

Cire en qui ces filles du ciel
Ont du tout changé de coustume,
Au lieu de douceur et de miel,
Ne l'emplissant que d'amertume.

Vous donc estant vn beau soleil,
Quelle merueille est-ce à vostre ame,
Que ie fonde aux raiz de vostre œil
Comme fait la cire à la flame?

Helas! ce Dieu plein de rigueur
Par qui tant d'ennuy m'accompagne,
Ces iours passez fit de mon cœur
Comme de la cire d'Espagne.

Il le brusla de vos regards,
Et puis comme il boüilloit encore,
La cacheta de toutes parts
Auec l'image que i'adore.

Maintenant il l'a fait passer
En vne fermeté si dure,
Qu'on le pourra plustost casser,
Que marquer d'vne autre figure.

Cessez donc de dire à tous coups
Qu'il fond à tout feu qu'il approche:
Il n'est de cire que pour vous:
Les autres le trouuent de roche.

FANTASIE.

Salmacis embrassant vn iour
Celuy qui la brusloit d'amour,
Le fils de la Royne de Gnide,
Et du messager Atlantide.

Dieux (dit-elle) hostes de pitié,
Octroyez à mon amitié

Que iamais rien ne désassemble
Ce mien amant et moy d'ensemble.

Qu'auant que quelque esloignement
Separe nostre embrassement,
Le cizeau de la Parque blesme
M'aille separant de moy mesme.

Elle eut dit, et les Dieux alors
De leurs corps n'ayant fait qu'vn corps,
Ceste couple ainsi bien meslee
Fut Hermaphrodite appellee.

Ainsi ma vie, ainsi mon bien,
Mon esprit s'estant joint au tien,
L'vnissement de nos deux flames
N'a fait qu'vne ame de nos ames.

Tu vis en moy, ie vis en toy :
Ie suis plus toy que non pas moy :
Et peut nostre amour estre dite
Vne inuisible Hermaphrodite.

SONET.

SUR VN BAISER REFUSÉ PUIS DONNÉ.

Baiser dont la douceur vit en ma souuenance,
Qui, m'estant refusé quand ie te demandois,
Puis donné tout d'vn coup quand moins ie t'attendois,
Trompas mon desespoir apres mon esperance :

Baiser qui te cachant dessous la resistance
Que faisoit à mes vœux l'effort de dix beaux doigts,
Refusois en riant le loyer que tu dois
Au merite amoureux de ma longue constance :

I'estime, ô doux baiser, que tu n'as point apris
D'autre que de Venus à noyer les esprits
Dans la mer des douceurs où tu plonges les ames :

Au moins, rendant la vie à mon esprit transi,
Me remplis-tu le cœur de tant de douces flames,
Que si l'on baise au Ciel, ie croy qu'on baise ainsi.

SONET.

Las! ces pleurs insensez que nul espoir n'essuye
Ne me puniroyent point d'aimer trop son bel œil,
Si i'eusse sceu preuoir qu'vn si luisant soleil
Deust engendrer en moy tant d'orage et de pluye.

Il faut que de l'Amour au Dédain ie m'enfuye,
Et que de ma douleur l'oubly soit l'appareil.
Va-t'en dedans le feu, chef-d'œuure nompareil,
Portrait qu'au fond de l'or si cherement i'estuye.

Muses retirez-vous, ie vous dédaigne aussi,
Bien que vostre douceur ayt chassé maint soucy
Que m'enuoyoit Amour cet aueugle pirate.

Mais quoy, si ie me monstre ingrat en ce mépris,
C'est la faute d'autruy : mes pensers ont appris
A deuenir ingrats en seruant vne ingrate.

SONET.

Bien qu'vn fidelle amant soit tenu d'estimer
Tout ce qu'il recognoist estimé de sa dame,
Et qu'il doiue par là commander à son ame,
Elle aimant ses parentz, de les vouloir aimer :

Si ne vous puis-ie ouïr ce neueu surnommer,
Qu'vn trait de déplaisir tout le cœur ne m'entame :
Et quand vous luy riez, mon sang presque s'enflame
D'vn si bruslant dépit qu'on ne peut l'exprimer.

Ie sçay bien que la loy commandant que l'on aime
Le prochain, l'estranger, voire l'ennemy mesme,
Vous deuez bien cherir vn parent si parfait :

Mais cela ne rend point la paix à mon courage.
Si vostre esprit l'aimoit vn peu moins qu'il ne fait,
Le mien, sans en mentir, l'aimeroit dauantage.

POVR DES MASQVES
ASSEZ HIDEVX ET SAVVAGES.

Ces visages si peu semblables
A ceux dont les traits agréables
Prennent conseil de vos miroirs,
Trompent vos esprits, belles Dames;
Nous ne sommes pas en nos ames
Si diables que nous sommes noirs.

A voir nos farouches visages
Vous nous prendriez pour des Sauuages
Au profond des bois esleuez :
Mais s'il vous plaisoit d'auanture
Faire essay de nostre nature,
Vous nous trouueriez bien priuez.

Car le desir qui nous commande
De voir ceste gentille bande
Faire de la nuit vn beau iour,
Nous tirant de nostre demeure,
A rendu nos cœurs en peu d'heure
Pleins de courtoisie et d'amour.

Que vous et nous sommes contraires!
Nous, sous des visages seueres
Cachons vn esprit amoureux :
Et vous, sous la grace allechante
D'vn œil qui tout le monde enchante,
Vous en celez vn rigoureux.

Le destin deuroit, ce me semble,
Dejoindre et des-vnir d'ensemble
Vos beautez et vostre rigueur :
Et faisant vn autre partage,
Ou nous donner vostre visage,
Ou bien vous donner nostre cœur.

Mais au lieu d'esperer ce change
Qui seroit doucement estrange,
Le Ciel fera par sa rigueur,
Que sur nous tombant le dommage,
Nous n'aurons point vostre visage,
Et si vous aurez nostre cœur.

CARTELS POUR DIVERS CHEVALIERS
DEFFIEZ PAR LES CHEVALIERS DE THRACE.

Les vmbres de Renaud et de Roger.

AV ROY,
ET AUX DAMES DE LA COUR.

Nous viuions en repos dans les champs Elizees,
Libres des passions qui nous ont maistrisees
Nous de qui la valeur a braué tout danger,
Vmbres du preux Renaud, et du vaillant Roger :
Quand le bruit du deffy dont la guerriere audace
De quatre Cheualiers nez és plaines de Thrace,
Est venuë en la Cour du Cesar des grands Roys
Appeller au combat les Palladins François,
A réueillé dans nous ceste premiere enuie
Qui nous fist pour l'honneur mépriser nostre vie :
Et d'vn ardent desir de reuoir les combats,
Nous a fait repasser les fleuues de là bas,
Pour leur monstrer qu'encor, tout vmbre que nous sommes,

Nous luisons en valeur deuant les yeux des hommes,
Autant que Caualiers dont la faueur de Mars
Face éclairer la gloire au milieu des hazards :
Et qu'encor la valeur de nos antiques lames
Tranche pour le seruice et des Rois et des Dames,
Non moins heureusement que l'acier plus brillant
Qui leur arme le bras jeune ensemble et vaillant.

C'est maintenant à vous grand Monarque de France,
Et vous, Reine sans pair, et vous nostre esperance,
Dames dont les beaux yeux sont tousiours nos vainqueurs
Si vous auez a gré le zele de nos cœurs,
A nous le témoigner par les visibles charmes
De quelque doux regard jetté dessus nos armes.
Si vous nous assistez des faueurs de vostre œil,
Nous vaincrons des plus fiers le valeureux orgueil;
Monstrant par ce que peut vne vaillance extrême
De n'en estre point l'vmbre ains la verité mesme.
Sinon, quelques harnois qui nous puissent armer,
Par faute de sentir vos yeux nous animer,
Nous nous retirerons dans nos demeures sombres,
Par vous hommes vaillants, sans vous rien que des vmbres.

RECIT.

POUR LE BALLET DES PRINCESSES DES ISLES

Le genereux amour de la mesme franchise,
Qu'vne fiere Amazone auoit jadis acquise,
Replantoit entre nous la puissance des loix
Qui nous affranchissant de l'empire des hommes,
Ne laissoient commander aux Isles d'où nous sommes,
Nul de ceux que la terre adore entre ses Roys.

Mais l'extrême beauté de nos douces Prouinces,
Qui tente le desir des plus barbares Princes,
Nous fait de tant d'endroits tous les iours assaillir,
Que lasses des trauaux qui nous ont exercees,

Nous perdons tout l'espoir qui flatoit nos pensees,
De voir nostre franchise auec nous enuieillir.

C'est pourquoy, puis qu'il faut qu'elle nous soit rauie,
Nous desirons qu'au moins on la voye asseruie
Par vn qui dignement la scache posseder :
Et que tant de vertus nous rendent venerable,
Que le jou de ses loix soit un jou desirable,
Et luy seruir plus doux qu'aux autres commander.

O Roy que cent vertus égallent aux celestes,
Vous seul, pour le renom qui s'épand de vos gestes,
Nous semblez meriter l'heur d'vn sceptre si doux :
Aussi pour vous l'offrir venons nous voir la France,
Donnant à vostre heureuse et prudente vaillance,
Ce que nous refusons à tout autre qu'à vous.

Que si vostre grandeur autre part occupee
Refuse d'obliger nos darts à son espee,
Et de joindre ce bien à ses autres exploits :
Nous suiurons le dessein resolu dans nos ames,
D'enterrer auec nous la liberté des Dames ;
Et mourrons en franchise, ou viurons sous vos loix.

Receuez nostre offrande, ô Prince magnanime,
Et ne dédaignez point l'empire legitime
Que vous permet sur nous la volonté des Cieux :
Mais gardez que l'amour, par ses ruses secrettes,
Vous rendant à la fin subjet de vos sugettes,
Ne face vostre cœur se plaindre de vos yeux.

Car tousiours les carquois et les fléches meurtrieres
Ne nous retiennent pas en habit de guerrieres ;
Amour daigne souuent les siennes nous prester,
Et lors que nous aydant seulement de nos charmes,
Nous auons dépoüillé toute autre sorte d'armes,
C'est alors proprement qu'il nous faut redouter.

Mais la poison en porte vn remede auec elle :
C'est que nulle de nous n'estant autre que belle,
L'vne à l'autre ostera l'heur de vous rendre sien :
Et ne pouuant choisir en choses si pareilles,

Vostre ame conuiee, entre tant de merueilles,
A s'éprendre de tout, ne s'éprendra de rien.

Vne seule Princesse y reluit sans égale :
Et c'est ceste Beauté dont la grandeur Royale
Nous sert en la vertu d'vn celeste guidon :
Mais quand bien son amour vous rendroit tout de flame,
Grand Prince, vn feu si saint ne seroit à vostre ame
Qu'vn sujet de loüange, et non pas de pardon.

LES CHEVALIERS DV SOLEIL

AVX DAMES.

Dames dont la beauté les loüanges surpasse,
Nous n'implorerons point le bien de vostre grace,
Ny l'heureuse faueur de vos plus doux regards,
Pour nous rendre vainqueurs en ces preuues de Mars :
Car plustost qu'essayer d'acquerir la victoire
Par l'heur dont vos faueurs combleroient nostre gloire,
Nous cherchons d'acquerir la grace de vos cœurs,
Par le merite mesme et le nom de vainqueurs ;
Affin qu'vn plus illustre et plus saint sacrifice
Vous vienne apres offrir nostre amoureux seruice,
Et qu'il ne se presente, ainsi qu'aux immortels,
Que plus digne victime au pied de vos autels.

Non qu'il nous plaise vser de brauades friùoles :
Aux mains soit la brauade et non pas aux paroles :
Mais nous déferons tant au pouuoir de vos yeux,
Que sans voir leurs faueurs nous égaller aux Dieux,
Le desir seulement de viure leurs esclaues
Déjà surmonte en nous l'audace de plus braues,

Et c'est ce doux espoir dont nos cœurs sont munis
Qui nous fait tous briller de soleils infiniz,
Pour monstrer que nos faits recherchent la lumiere,
Et que trop de soleils, flambants en leur carriere,

Ne sçauroient de là haut épandre leur clairté
Ny sur nos actions, ny sur vostre beauté.

LES CHEVALIERS DE L'AIGLE.

Nous ne publirons point nous mesmes nos loüanges;
Ny nous faignants yssus de nations estranges,
Ou conceuz et nourris sur la voûte des cieux,
Nous ne nous tiltrerons ny dieux ny demy-dieux.
Nous sommes nez François; habitons par la France;
Viuons François de cœur non moins que de naissance;
Et comme non appris à suiure d'autres loix
Que celles de l'Amour et du sceptre François,
Nostre plus glorieuse et plus illustre marque,
C'est l'honneur d'en seruir l'inuincible Monarque,
Et la beauté des yeux tout le monde y charmants;
Non moins loyaux sugets que fidelles amants.

Et c'est ce seul honneur qui nous fait entreprendre
(Nous voüez à sa gloire, et nez pour la defendre)
De venir terracer l'arrogante valeur
Dont quelque Thraciens, conduits par leur mal-heur,
Sont venuz deffier à la lutte des armes
Les Caualiers François plus nourris aux allarmes.

Non que nostre vertu presume de passer
Tous ceux qu'on voit contre eux sur les rangs s'auancer:
Mais quand nul prix d'honneur acquis par la victoire
N'auroit encor iamais signalé nostre gloire,
Le seul iuste courroux de voir quelque estranger
Auecques les François en valeur s'arranger,
Nous armeroit les mains de cent pointes de foudre
Pour rendre leur orgueil estendu sur la poudre;
Nous que d'vne faueur égalle à mille biens,
Le Iupiter de France aduoüe à tous les siens;
Nous qui portons son aigle, vmbre de son courage,
Et de qui nostre épee est la foudre et l'orage.

Aduienne seulement qu'élançant dessur nous
Les desirez rayons d'vn œil propice et doux,
Il verse autant d'ardeur et d'audace en nos ames,
Qu'il s'y verse de feux des beaux yeux de nos Dames.
Car si ce double effect nous anime les cœurs,
Rien ne nous sçaura voir qu'inuincibles vainqueurs ;
Quand bien nous darderions les fureurs de la guerre
Non sur la seule Thrace ains sur toute la terre ;
Eux seuls nous pouuants rendre heureux ou mal-heureux,
Luy, l'Astre des vaillants, elles, des amoureux.

A L'AVTHEVR

DE CES VERS AMOVREVX.

STANCES.

DIVINS et rares vers, delices nompareilles
Plustost dignes du Ciel que de nostre sejour,
Remplissez aujourd'huy par vos douces merveilles
Les Amants d'esperance, et les Dames d'amour,

Venez tost addoucir la rigueur de nos Dames,
Vous qui sceutes si bien fléchir la cruauté,
Que si quelque bel œil asseruissoit les ames,
Tous seuls vous triomphiez de sa fiere beauté.

Vous romprez, estans veuz, l'audace la plus fiere,
De mesme qu'autrefois vous en fustes vainqueurs,
Quand ce diuin Esprit qui vous met en lumiere,
Ne donnoit tant de vers qu'il acquerroit de cœurs.

Mais gardez qu'obligeant les Amants plus fideles,
Trop beaux vous ne faciez les Poëtes jaloux :
Car lors que vous rendrez les beautez moins cruelles,
Vous ferez que leurs vers ne seront plus si doux.

DAVITY.

A L'AVTHEVR
DE CE RECVEIL.

SONNET.

BELLE ame, clair miroir des ames les plus nettes,
Tes vers me font penser à ces deux jeunes Dieux
Qu'on nous dépeint armez de feux, et de sagettes
Si puissants en la terre, et si grands dans les Cieux.

L'vn est l'honneur de Cypre, et l'autre des Planettes,
L'vn enflame les cœurs, l'autre éclaire les yeux,
L'vn est Dieu des Amants, et l'autre des Poëtes,
Que d'vn semblable accez ils rendent furieux.

Aussi par ces beaux vers, en qui l'on voit paroistre
Leur Deité commune, on peut bien recognoistre
Que ton cœur à tous deux est vn Temple commun.

Et bien que de tout temps, auec de l'apparence
On ait deu mettre entr'eux beaucoup de difference,
Ces vers monstrent qu'en toy tous deux ils ne sont qu'vn.

DE LINGENDES.

SVR LE RECVEIL
DE CES
POESIES AMOVREVSES.

NON non, ne fuyez point, vous visages seueres,
Que la prescription de l'âge a retirez
Du domaine d'Amour, qui sages desirez
Vos vertus à vos fils laisser hereditaires;

Et vous meres d'honneur, qui de soins ordinaires
Vn pudique troupeau de filles nourrirez;
Vous pasteurs de Ieunesse, et qui ne respirez
Que planter les vertus et sarcler leurs contraires;

Non non, ne fuyez point, beaux et tendres esprits;
C'est vne tendre humeur d'vn bel Esprit épris,
C'est vn amour honneste, vn amour sans reproche:

Là vos fils apprendront l'honneur et le deuoir,
Vos filles à fléchir leur courage de roche,
L'escolier comme il faut parfaictement sçauoir.

STANCES

SVR LA FORTVNE

QVE LE ROY ET LA ROYNE

ONT COURUE EN PASSANT LA RIUIERE.

LA fureur du Demon qui depuis tant d'annees
Arme d'vn vain effort la main des destinees
Contre nostre grand Prince, et poursuit sa valeu
N'ayant peu ny par force és perils de la guerre,
Ny par trahison en paix l'accabler sur la terre,
Luy tend dessus les eaux vn filet de malheur.

Au soir comme il trauerse auec sa chere Espouse
Le Fleuue, dont Paris ses campagnes arrouse,
Ce malheur les y fait tout d'vn coup abismer :
Si bien qu'en mesme temps on voit tomber en l'onde
Les Soleils de la France, et le Soleil du monde,
Les vns dedans vn fleuue, et l'autre dans la mer.

Vn million de cris et de voix gemissantes
S'éleue la dessus des bouches pallissantes
De ceux qui pensent voir qu'en ce mesme accident
Perit auec le Roy le Sceptre de la France,
Que pour elle est esteint tout Astre d'Esperance,
Et que ce soir en est l'Eternel Occident.

Mais le Celeste Bras qui soustient cet Empire,
Par le secours des siens aussi-tost l'en retire,
Tel qu'on voit le Soleil au poinct de son coucher,
Sous le Cercle du Ciel qui tient son nom de l'Ourse,
Ressortir hors des flots, et reprendre sa course
Aussi-tost que son pied commence a les toucher.

Seule dedans les eaux reste comme abysmee
Sa Royale Iunon, sa moitié plus aymee,
Dont il crie, et s'afflige, et s'espand en sanglots,
Et transi, ne croit pas estre à sec au riuage,
Cependant qu'exposee aux malheurs du naufrage,
La pluspart de soy-mesme est encor sous les flots.

Et certes à bon droit ressentoit-il pour elle
Ces legitimes soins d'amitié mutuelle,
Dont les cœurs plus constans se laissent consumer :
Car elle en fin sauuee eut de luy ce soin mesme,
N'ouurant point tant à l'air sa bouche moite et blesme,
Pour aller respirant, comme pour le nommer.

Il faudroit voir ces doigts fameux par tout le monde
Qui peignirent Venus naissante hors de l'onde,
Peindre ceste Iunon qu'on en tiroit aussi :
Car comme nul pinceau n'eut onc tant de courage
Que d'oser acheuer vn si penible ouurage,
Nul aussi n'oseroit commencer cestuy-cy.

Les graces appuyant ceste grande Princesse
L'essuyoient, la seruoient ainsi que leur maistresse :
L'Amour (mais l'Amour chaste) épreignoit ses cheueux,
Et mesme en cet effroy, la faisoit voir si belle,
Qu'elle combloit tous ceux qui se tournoient vers elle,
D'amour et de pitié, de larmes et de feux.

Heureux est votre sort, ames vrayment loyales,
Qui tirastes des flots ces deux perles Royales,
Et qui de les sauuer auez receu l'honneur,
Si d'éuident peril guarantir les Couronnes,
Et si d'vn grand Estat releuant les colomnes,
Sauuer le salut mesme est ou gloire ou bon-heur.

Et vous plus éleuez, à qui ceste fortune
Se rendit auec eux également commune,
Et vous fist voir ensemble exposez et sauuez,
Princes, et vous Princesse, ardants à son seruice,
Qui n'estimeriez pas vn heur mais vn supplice,
(S'ils y fussent peris [1]) que vous voir preseruez.

1. *Peris*. Employé au passif au lieu du neutre.

Vantez-vous que de grace, et non pas par enuie,
Le Ciel voyant le sort attenter à leur vie,
Pour courre leur fortune a voulu vous choisir :
Dressez-en vn trophee au Temple de Memoire,
Et que vostre peril se conuertisse en gloire,
Ainsi que vostre peur s'est changee en plaisir.

La France en cependant payra la digne offrande
Des vœux que le deuoir sans parler luy demande,
Pour tesmoings eternels de son iuste soucy,
Faisant grauer ces vers aux bases de l'ouurage :
» Pour l'Empire François guaranty du naufrage,
» Que tout vœu se prosterne aux pieds de cestuy-cy.

DV CONTENTEMENT

QVE L'ON RECOIT SERVANT VNE BEAUTÉ.

STANCES.

Mon Esprit honoré de vostre obéïssance,
Ne doit point se douloir de sa captiuité :
Vostre seruice estoit la fin de ma naissance,
Et la fin d'vn chacun est la félicité :

Mon ame est de vos laqs si doucement pressee,
Qu'il n'est point de tourment que ie n'y trouue doux :
Et ne m'estime heureux que lors que ma pensee,
Me rauit hors de moy, pour aller viure en vous.

Aussi la Beauté mesme en vous seule reserre,
Pour la gloire d'Amour, les delices des Dieux :
Mon ame vit en moy comme l'on vit en terre,
Mais elle vit en vous comme l'on vit és Cieux.

C'est pourquoy benissant la cause de ma prise,
Et l'heure où me perdant ie cessay d'estre mien,
Ie ne regrette point ma premiere franchise,
Puis que ma seruitude est ma gloire et mon bien.

A qui dois-ie plustost consacrer mon seruice,
Qu'à ce diuin Esprit de graces reuestu;
Dont le seruage apprend à mespriser le vice,
Et qu'on ne peut l'aymer qu'en aymant la vertu.

Ie vante ma desfaite ainsi qu'vne victoire,
Quand ie voy ce bel Œil, cet Astre de mon heur,
Dédaigner tous les cœurs immolez à sa gloire,
S'ils ne luy sont offerts sur l'Autel de l'honneur.

I'en adore la grace immortelle et mortelle,
Qui rend d'vn seul regard mille esprits enchantez,
Et fors qu'en vn miroir dont la glace est fidelle,
Ne voit rien en ce Monde approcher ses Beautez.

Puis ie dis tout rauy, c'est en vain que i'espere
Les loyers proposez aux desirs d'vn amant :
Il ne faut reputer ma peine pour salaire,
Et penser que le fruict s'en recueille en semant.

L'honneur de la seruir paye assez mes seruices,
Si les contentements que la gloire produict
Meritent qu'on prefere aux plus rares delices
La peine et les trauaux dont l'honneur est le fruict.

Et bien suis-ie honoré de vous seruir, Madame,
Esclaue de ces mains dont la Beauté me prit,
Puisque ie suis vn corps de qui vous estes l'Ame :
Et que le corps s'honore en seruant à l'Esprit.

Mais que dis-ie, ô Beauté, que Venus mesme enuie,
Vous n'estes point mon Ame, et ie m'en vante à tort :
L'Ame cherit le corps et luy donne la vie,
Et vous par vos rigueurs vous me donnez la mort.

Ie faux, il paroist bien que par vous ie respire,
Mais comme en vn flambeau que l'on renuerse en bas :
La cire esteint le feu, bien qu'il viue de cire,
Ainsi de vous me vient la vie et le trespas.

Or, faictes que ie meure, ou faictes que ie viue,
Iamais vostre Beauté ne mourra dedans moy,
Mon cœur ne peut changer pour change qui m'arriue,
Le Sort n'a point d'Empire à l'endroit de ma foy.

Si ie vy conserué par l'heur de vostre grace,
Vous m'entendrez chanter vostre iuste pitié :
Si par vostre rigueur l'Acheron i'outrepasse,
Mourant i'orray vanter ma constante amitié.

Bien voudrois-ie (et mes vœux soient exempts de blaspheme
Oüir plustost vanter apres tant de tourment,
Vostre iuste pitié que ma fermeté mesme :
Et plustost viure heureux, que mourir constamment.

Aussi verray-ie point qu'à la fin il vous plaise
Desarmer vostre sein de sa dure rigueur,
Et permettre en m'aymant qu'il saute de ma braise
Quelque ardente estincelle en vostre ieune cœur.

Si tant d'heur m'arriuoit, vne secrette gloire,
De mes trauaux passez adouciroit le fiel,
Et mon Esprit alors auroit sujet de croire,
Qu'il se boit du Nectar ailleurs que dans le Ciel.

Mais quoy ! c'est souhaiter d'vne ardeur impudente,
Ce qu'à peine les Dieux oseroient desirer,
Et ne cognoistre pas qu'il faut en ceste attente,
Meriter dauantage ou bien moins esperer.

C'est bien assez que Dieu, d'vn œil doux et propice,
Regarde la victime, et le cœur qui se plaint,
Sans que bruslant encore au feu du sacrifice,
Mesme offrande consume et l'offrande et le Saint.

Aussi (mon doux espoir) tout ce que ie demande,
Lors que de mes souhaits i'importune les Dieux :
C'est que mon cœur ardant soit trouué digne offrande,
De vous sa viue idole, et du feu de vos yeux.

Encore est-ce vn souhait impossible en nature :
Car pour offrir vn cœur aux flammes de vostre œil,
Digne de sa lumiere et si saincte et si pure,
Il faudroit vn Phœnix comme vous vn Soleil.

STANCES.

Non, ie n'ignore plus que vers ce beau visage,
Nul n'y va curieux, qui n'en reuienne Amant.
Maudit soit le sçauoir puis que l'apprentissage
A mon cœur embrazé couste si cherement.

Mais pourquoy dis-ie mal de ceste cognoissance,
Qui douce a mon tourment en gloire conuerty?
L'Amour ne me doit pas pardonner ceste offence,
Si ie ne me repens de m'estre repenty.

C'est ores, mais trop tard, que mes peines secrettes,
Démentent en effect tant de vaines raisons,
Puis que tous ses regards sont autant de conquestes,
Et que tous mes efforts sont autant de prisons.

Ie iuray vainement de me pouuoir defendre,
Et tasche encor en vain de me pouuoir sauuer :
Car elle a trop bien sceu le moyen de me prendre,
Pour ignorer celuy de me bien conseruer.

Maintenant ie promets de respandre à ma flame,
Vn deluge de pleurs, ne pouuant faire mieux,
Et si ie suis menteur au despens de mon ame,
Ie seray veritable aux despens de mes yeux.

Que donc le chastiment soit digne de l'offence,
Mes yeux, pleurez beaucoup, vous auez beaucoup veu,
Et maintenant dans l'eau faictes la penitence,
Puis que vous auez faict le peché dans le feu.

POVR DES NYMPHES
QVI DEFFIENT AMOVR.

AV ROY.

Ces Nymphes hostesses des bois,
Brauant les amoureuses Loix,

Et ce feu dont l'ame est éprise,
Ne le cognoissent nullement,
Ou le cognoissent seulement,
Comme on cognoist ce qu'on méprise.

Le soing de leur jeune fierté,
C'est de garder leur liberté,
S'orner de beautez perdurables,
Nourrir de vertueux desirs,
S'esbattre en des chastes plaisirs,
Et sans aymer se rendre aymables.

Auec ces armes et ces arts,
Leurs esprits surmontent les dards,
De ce Tyran qui tout surmonte :
Et jettant sa puissance à bas,
Font que la fin de leurs combats,
C'est tousiours sa fuitte et sa honte.

Le Sort donc les guidant icy,
Où tout se range à sa mercy,
Elles luy declarent la guerre,
Afin de faire voir aux Dieux,
Que ce qui les vainc dans les Cieux,
Des Nymphes le battent en terre.

Car on les verra le dompter
Et puis soubs vos pieds en jetter,
Les traicts empoisonnez de charmes,
Pour marque, ô Cesar des Cesars,
Qu'Amour aussi bien comme Mars,
Vous voit triompher de ses armes.

Vn seul mal repugne à leurs vœux,
C'est qu'il prend vie és mesmes feux,
Dont sans fin leur regard éclaire :
Et que la beauté l'animant,
Leurs yeux vont eux-mesmes armant
Celuy qu'elles veulent desfaire.

Car pour luy donner le trespas,
Il leur faudroit priuer d'appas

La Beauté sa mere nourrice :
Autrement on ne sçauroit voir,
Ny qu'il soit iamais sans pouuoir,
Ny qu'elles soient sans exercice.

AMOVR VAINCV DE CES NYMPHES
ET S'EN COMPLAIGNANT.

Victorieux du Ciel, de la Terre et de l'Onde,
Ie pensois mettre aux fers, où i'ay mis tout le monde,
Dix Nymphes qu'en vn bois par hazard i'ay treuué :
Mais les fléches qu'en vain ie leur ai décochees,
S'estant contre leur sein par malheur rebouchees,
Elles m'ont à la fin moy-mesme captiué.

Captif, chargé de fers, et tourmenté par elles,
I'ay demandé secours aux puissances mortelles,
Aux Dieux, au Ciel, en Terre, en ceste grande Court,
Mais ceux que ie fais plaindre ont à dédain mes larmes,
Et de ceux que ie rends bien heureux par mes armes,
Chacun me plaint assez, mais nul ne me secourt.

O Dieux, hostes du Ciel, ô Bourgeois de la terre,
Souffrirez-vous qu'ainsi pour iamais on enferre,
Celuy qui rangeoit tout aux loix de son pouuoir?
Vos cœurs me lairront-ils perir en seruitude?
Verray-ie ou par rigueur, ou par ingratitude,
Es vns la pitié morte, és autres le deuoir?

APPENDICE

POÉSIES

NE FIGURANT DANS AUCUNE DES ÉDITIONS DES ŒUVRES DE BERTAUT.

CANTIQUE DE LA VIERGE MARIE[1].

Quand au dernier sommeil la Vierge eust clos les yeux,
Les Anges qui veilloyent autour de leur maistresse,
Esleuèrent son corps en la gloire des Cieux,
Et les Cieux furent pleins de nouuelle allégresse.

Les plus hauts Séraphins à son aduènement
Sortoient au deuant d'elle et luy cèdoient la place,
Se sentant tous rauis d'aise et d'estonnement
De pouuoir contempler la splendeur de sa face.

Dessus les Cieux des-Cieux elle va paroissant,
Les flambeaux estoillez luy seruent de coronne :
La Lune est sous ses pieds en forme de Croissant,
Et comme vn vestement le Soleil l'enuironne.

Elle est là-haut assise auprès du Roy des Rois,
Pour rendre à nos clameurs ses oreilles propices,
Et sans cesse l'adiure au sainct nom de la Croix,
De purger en son sang nos erreurs et nos vices.

Elle rend nos désirs par ses vœux exaucez,
Et pour mieux impetrer ce dont elle le presse,
Remet devant ses yeux tous les actes passez
Qui le peuuent toucher de ioye ou de tristesse.

1. *Les Muses ralliées,* fol. 103 v°. Cf. Bibliogr.

Et lors elle luy va ses mamelles monstrant,
Qui dedans le berceau son enfance allaictèrent,
Dont le doux souuenir va son cœur pénétrant,
Et les flancs bien-heureux qui neuf mois le portèrent.

Elle luy ramentoit la douleur et l'ennuy,
Les sanglants desplaisirs et les gesnes terribles
Que durant ceste vie elle endura pour luy
Quand il souffrit pour nous tant de peines horribles.

Comme en le voyant lors si rudement traitté,
Son cœur fut entamé d'une poignante espine,
Et puis comme à sa mort pleine de cruauté
Le glaiue de douleur lui naura la poitrine.

Helas! de quels regrets et de quel desconfort
La Vierge et son esprit se sentit trauersée,
Quand elle veid livrer son cher fils à la mort,
Et de combien de cloux son ame fut percée!

Elle le void meurtrir en tant et tant d'endroits,
Souffrir mille tourments et mille violences,
Et puis comme vn trophée, attacher sur la croix
Toute nostre iniustice et toutes nos offences.

Elle serroit la croix de ses bras precieux,
Regardant par pitié ses blessures cruelles,
Et respandoit autant de larmes de ses yeux,
Comme il versoit de sang de ses playes mortelles.

L'air, la mer et la terre en sentoient les effects,
Et de leurs accidents accompagnoient sa plainte :
Les fondements du Ciel ployèrent sous leurs fais,
Et la terre trembla de frayeur et de crainte.

Le Soleil contristé print vn voile de dueil,
Les astres de la nuict en plein iour resplendirent :
Les ossements des morts quitterent leur cercueil,
Et des durs monuments les pierres se fendirent.

Ames qui surpassez les rochers en durté,
Ames que les plaisirs si vainement affollent,
Vous ne gemissez point de le voir tourmenté,
Et tous les Elements à sa mort se désolent.

Les plus fermes esprits l'effroy les emporta
Voyant mourir celuy qui la mort espouuante,
Et des plus asseurez l'asseurance doubta.
Seule entre tous les saints la Vierge fut constante.

Pour toute la douleur qui son ame attaignit,
Pour tous les desplaisirs et les regrets funèbres,
Iamais dedans son cœur la foy ne s'estaignit
Mais demoura luisante au milieu des ténèbres.

C'est celle dont la foy dure éternellement,
C'est celle dont la foy n'eut iamais de pareille,
C'est celle dont la foy pour notre sauuement
Creut à la voix de l'Ange et conceut par l'oreille.

C'est l'astre lumineux qui iamais ne s'estaint,
Où comme en vn miroir tout le ciel se contemple;
Le luisant tabernacle et le lieu pur et sainct
Où Dieu mesme a voulu se consacrer vn temple.

C'est le palais royal tout remply de clarté,
Plus pur et transparent que le ciel qui l'enserre,
C'est le beau Paradis vers l'Orient planté,
Les délices du ciel et l'espoir de la terre.

C'est cette myrrhe et fleur et ce bausme odorant
Qui rend de sa senteur nos ames consolées;
C'est ce Iardin reclus souëfuement flairant:
C'est la Rose des champs et le Lys des vallées;

C'est le rameau qui garde en tout temps sa couleur.
La branche de Iessé, la tige pure et saincte,
Qui rapporte son fruict et ne perd point sa fleur,
Qui demeure pucelle et qui se void enceincte.

C'est l'Aube du matin qui produit le Soleil
Tout couuert de rayons et de flammes ardentes,
L'Astre des nauigans, le Fare non-pareil
Qui la nuict leur esclaire au milieu des tourmentes,

Estoille de la mer, nostre seul reconfort,
Sauue-nous des rochers, du vent et du naufrage.
Ayde-nous de tes vœux pour nous conduire au port,
Et nous monstre ton Fils sur le bord du riuage.

SUR LES ŒUVRES DE MONSIEUR DES PORTES.

ÉLÉGIE

TOUTE CHANGÉE PAR L'AUTHEUR EN CESTE IMPRESSION[1].

Ainsy souspireront au fort de son martyre
Le Dieu mesme Apollon se plaignant à sa lyre
Si la fleche d'Amour avec sa pointe d'or,
Pour vne autre Daphné, le reblessoit encor.
Celuy vrayment qui lit ces amoureuses plainctes
Sans que l'amour luy face espreuuer ses atteintes
Est vn uivant rocher des plus mal animez
Qui par Deucalion furent oncques semez.
Que ce roc, que ce plomb, que ceste froide souche,
De sa prophane main ces mysteres ne touche,
Loin, qu'il s'en tienne loin, iusques à tant qu'vn iour
Il soit purifié par la flamme d'Amour,
De peur que s'irritant contre son arrogance
La fureur de ce Dieu, n'en face la vengeance
Comme d'vn impudent, entrant contre son gré
Dedans le sanctuaire à son nom consacré.

Tu ne dois plus douter, ô grand fils de Cyprine,
Que tout cet Uniuers desormais ne s'encline
Au pied de tes Autels si partout l'Vniuers
Se respand vne fois le son de tes beaux vers.
Fussent-ils entendus au milieu des Tartares,
Ils molliroient l'acier des ames plus barbares :
Et si ton feu diuin des monts estoit senty,
Rendroient le mont Riphée en Æthne[2] conuerty.

1. *Les Délices*, etc., p. 218.

2. Bertaut oppose au brûlant Etna les monts Riphées, montagnes aux neiges éternelles, que les Grecs plaçaient vaguement dans des parages septentrionaux, et qui ont pu correspondre successivement au Tschardagh, aux Balkans, aux Carpathes.

Comme loin quelquefois de peril et de peine,
Vn Roy void d'vne tour en la voisine plaine
Ses soldats combattans l'ennemy surmonter,
Et l'heur d'vn nouueau Sceptre à son Sceptre adiouster,
Ainsi sans coup ferir, ou perdre vne Sagette,
Tu te verras par eux toute ame estre subiette,
Et tomber à tes pieds tes ennemis deffaits.
Par leurs simples conseils plus que par tes effets,
Tu seras comme Pirrhe, eux ainsi que Cinée,
Cinée à qui la gloire est encore donnée,
D'avoir plus fait tomber de Couronnes à bas,
Par le vent du parler que luy par les combats.
Que tu vis en ton ame heureuse, et glorieuse
Ou si non glorieuse, à tout le moins heureuse,
Toy, quiconque tu sois, memorable Beauté
Dont l'immortel honneur en ces vers est chanté !
Si c'est quelque plaisir à l'ambitieuse ame,
(Telle comme l'on dit qu'est celle de la femme)
De voir voller son nom iusques au firmament,
Nul plaisir ne s'égalle à ton contentement.
Tu vois comme Narcisse en l'amoureuse peine
Qui peinte en ces escrits te sert d'une fontaine,
Combien tes yeux sont beaux, et lors en l'admirant,
Peut-estre tu t'en vas toy-mesme en amourant.
Puis voyant quels lauriers couronnent la Memoire,
Qui met entre les Dieux ce Chantre de ta gloire,
Si tant d'honneur se doit (ce dis-tu dans ton cœur)
Aux soupirs du vaincu, que doit-on au vaincœur?
Le Heraut publiant aux Olympiques festes,
Ceux de qui le Laurier deuoit ceindre les testes,
Estoit-il plus vanté pour l'honneur de sa voix,
Qu'eux pour la gloire acquise au milieu des tournois ?
Seule ie l'inspiray quand i'en eus la victoire.
Cest ouurage est à moy, i'en mérite la gloire,
S'il est vrai que la cause est mère de l'effect,
Et que ce qui fait faire égale ce qui fait.
Ainsy dis-tu muette et coulpable en ton âme
Du vif embrasement d'vne si belle flame,
Tu te plais de causer ces agréables cris,

Et d'estre le suiect de tant de beaux escrits :
Mais ne te flatte point, ni toy ni les doigts mesmes
Qui se disent autheur de ces diuins Poëmes.
Ne les avez point fait ; cet œuure est plus qu'humain,
Ces traits ne sentent point vne mortelle main,
Amour pour y conter ses douces amertumes,
Les a luy mesme escrits de l'vne de ses plumes,
Se souuenant du iour que son cœur fut touché
De ses traits plus aigus, pour la belle Psyché.
Ce fut au mesme temps, où l'on dit qu'esploree
L'alloit cherchant par tout la belle Cythéree,
Et lors que le troupeau des neuf scauantes Sœurs
L'arresta prisonnier d'vne chesne de fleurs.
Pendant qu'il fust captif il beut en leur fontaine,
Apprist leurs doux mestiers, et souspirant la peine
Chanta si doucement, que les bois d'alentour
Vont encor racontant les amours de l'Amour.
Ie disois vne fois à celle que i'adore :
Maistresse, i'envoiray iusqu'au lict de l'Aurore
Sur l'aisle de mes vers l'honneur de ta beauté,
Et rien onc icy bas ne fust si bien chanté ;
Tes soleils éclairans mes ténèbres passées
Font fermer en mon cœur tant de belles pensées,
Que si ces fleurs d'espoir ne poussent point en vain,
Mes vers ne tiendront rien d'vn mortel Escriuain,
Seconde seulement le dessein que i'embrasse,
Aidant de ta faueur le vol de mon audace,
Ie monteray si haut sur l'aisle de ma foy,
Que les plus haut volants se verront dessus moy.
Ainsy plein de l'ardeur qui bouïlloit en mon âme
Un iour en me vantant ie disois à Madame
A la rare Beauté dont esclave ie suis
Et pour qui tout osant l'impossible ie puis,
Mais Madame, à ce coup ie dedis ma promesse,
Ie ne chanteray plus, non, libre ie confesse
Que ie n'ay plus de cœur, ny d'esprit, ny de voix,
Mon audace premiere est morte à ceste fois.
Ces beaux mots amoureux, ces traits inimitables,
Qui fléchiroient l'acier des cœurs plus indomptables

Et qui mesme pourroient les rochers allumer,
M'ont du tout ravy l'ame au lieu de m'animer.
Ils m'ont fait eux et toy sentir mesme dommage,
Tu m'as osté le cœur, ils m'ostent le courage,
Non celuy qui m'enflamme a seruir tes beaux yeux,
Mais celuy qui vouloit pousser ton nom aux Cieux.
Pourquoy, ce diras-tu : pour ce que tant de gloire
Fait bruire leur louange au Temple de Memoire
Que qui presumptueux les espère imiter,
Ressemble a Salmonée imitant Iupiter.

Ainsi troublé de honte et de regret et d'ire,
Rompit son flageolet l'audacieux Satire,
Après qu'il eust oüy sur les tapis herbus
Des prez Arcadiens la lire de Phœbus.
Ainsy dedans vn bois se taist comme charmée
Des autres oyselets la brigade emplumée
Quand quelque Rossignol fait redire aux buissons
Les amoureux accens de ses douces chansons :
Qu'vne autre te promette vne immortelle vie.
Quant à moy, despouillé d'Espérance et d'enuie,
Ie pends icy mon Luth et iurant ie promets
Par celuy d'Apollon de n'en iouer iamais.

Lors que nous disputons le prix d'une carriere,
Et que nos concurrents nous laissent peu derriere,
L'espoir de les passer, encor en nous viuant,
Nous sert d'vn éguillon qui nous pousse en auant :
Mais quand nous deuançans d'vne trop longue espace
Ils voisinent le but, nous deuenons de glace,
Nostre labeur n'est plus par l'attente adoucy,
Et nous manquant l'espoir, le cœur nous manque aussi.

Que ferois-ie aussi bien digne de ma promesse?
Trahirois-ie, et cet œil, et ce port de Déesse,
Et les autres beautez que reuerent les Cieux,
Peignant d'vn trait comun les merueilles des Dieux?
Ie suis seur mon espoir que pesant ton merite,
Celle de qui la gloire en ces vers est descrite
Ne te surpasse en rien, fors en ce seul bonheur
De se voir celebrer par vn rare sonneur.

Ces flatteuses couleurs donnant à sa peinture
Ce que peut estre au vif a nié la Nature,
En ont fait vn miracle à qui rien n'est pareil,
Que l'éternelle Idée ou toy, mon beau Soleil.
Ainsi l'vn celebrant vne feinte Cassandre,
Et l'autre vers Francine, ont presque fait descendre
Iupiter de son ciel, pour voir si leurs beautez
S'égalloient aux beaux vers qu'ils en auoient chantez.
Et toy qui sans flatter n'a point d'égalle au monde,
Pour la première place aurois-tu la seconde?
Et le faux eloquent t'ostant ce qui t'est deu,
Vaincroit-il en mes vers le vray mal deffendu?
Ah! taisons-nous plus tost que ceste honte aduienne,
Contraire à ton attente, aussi bien qu'à la mienne,
Soyons comme Pompée, ou rien, ou les premiers,
Et braves desdaignons les vulgaires Lauriers.

Tout beau, mon cœur, tout beau : d'où te vient ceste audace
De desirer ou rien, ou la première place?
Quoy? ne voudrois-tu point dans le Ciel habiter,
Si tu n'esperois estre au Ciel un Iupiter?
Tu veux des mains d'Hercule arracher la massuë,
Meurs, ô folle espérance, auant qu'estre concuë
Et ne ressemble point ces écheleurs des Cieux
Qui tendans aux plus hauts sont cheuz aux plus bas lieux.
Ce n'est point d'auiourd'huy que ie devois deffendre
A ta ieune fureur d'oser rien entreprendre,
Long temps a que la Muse et l'Apollon François
Ont fait naistre icy-bas ce qu'encor tu conçois,
Tant de diuins Esprits dont France est glorieuse
Te deuoient bien couper ceste aisle ambitieuse,
Car qui s'attend à mieux qu'à ce qu'ils ont chanté,
Se forme vn rien plus beau que la mesme beauté.

Donc adore leurs pas et content de les suiure,
Fay que ce vin d'orgueil iamais plus ne tenyure.
Connoy toi désormais, ô mon entendement,
Et comme estant humain, espere humainement ;
Nos neueux qui scauront combien ta Dame passe
Les charmes de ces vers avec ceux de sa grâce,

Diront en t'excusant : Cestuy-cy fut vn jour
Plus fidelle amoureux que bon chantre d'amour,
Seruant vne Beauté des beautés la merveille,
Il voulut voir sa gloire à ses grâces pareilles,
Mais le sort enuieux à ses vœux s'opposa,
Cependant s'il ne peut, on voit bien qu'il osa.

LE TEMPS CONSOLANT L'AMOUR[1].

Amour que te seruent ces plaintes
Et les Dieux à qui tu t'attends?
Tu ne peux rompre ces estraintes,
Que par moy seul qui suis le Temps.

Mais avant que Phœbus termine
Son cours par six fois répété
Celles dont le ioug te domine
Te remettront en liberté.

Elles mesmes toutes changées
Rompront la force de tes nœuds
Et sous ton Empire rangées
T'offriront victimes et vœux.

Alors d'vne douce vengeance
Tu leur pourras faire sentir,
Que le mespris de ta puissance
Souuent se change en repentir.

1. *Les Délices*, p. 353.

SONNET[1].

Iamais vostre valeur ne s'acquit tant de gloire
Couurant de rouges mers les champs ensanglantez
Et par mille beaux faits mille fois rechantez,
Estonnant les esprits qui lisent vostre histoire.

Que vous vous acquerez de vie en la mémoire
Et de fidelles cœurs doublement conquestez,
Monstrant qu'auec ardeur pour Dieu vous combatez,
Et de la sainte cause auancez la victoire.

Poursuyuez donc Grand Roy, chassez à ceste fois
De vostre Estat paisible et rangez sous vos loix
Ces discors intestins deschirant ses entrailles :

Poursuyuez et comblez la gloire de vos faits,
En faisant triompher au milieu de la paix
Celui qui vous fait vaincre au milieu des batailles.

Nous donnons ici le sonnet que composa Bertaut à l'âge de dix-huit ans, et dont Goujet parle en sa *Bibliothèque française* (t. XIV, p. 150), mais sans le citer[2].

1. *Cabinet des Muses*, etc., t. I, p. 79. (V. Bibliogr.)
2. Ce sonnet et la réponse du seigneur de Bras se trouvent en tête des *Recherches et Antiquitez de la province de Neustrie* par Charles de Bourgueville, Sr de Bras. 1588, in-8° (réimpr. 1877). Cf. *Notice historique et critique sur Charles de Bourgueville, sieur de Bras*, par Théophile Louïse. Caen, 1846, broch. in-8°, p. 37. Le sonnet est signé : I. Bertaut de Caen.

SONNET.

C'est à ce coup qu'il faut, ô doctes Piérides,
Que vos doux violons du croc soient dépendus,
Et vos nerfs relachés si doctement tendus
Qu'ils ne cedent en rien aux sœurs Achéloïdes,

C'est à ce coup qu'il faut sur vos nerfs plus valides
Fredonner hautement les honneurs épandus
De votre Bourgueville, et qu'ils soient entendus
Par delà le iardin des filles Hesperides.

Muses, que tardez-vous? ignorez-vous combien
A vos chers nourrissons il élargit de bien;
Combien il les chérit, il les prise et honore?

Ignorez-vous combien vos honneurs lui sont chers?
Ignorez-vous comment son blanc chef il décore
De lauriers triomphans et de lierres verds?

I. BERTAUT, de Caen.

RÉPONSE AU DIT BERTAUT,

ENCOR JEUNE D'ENUIRON 18 ANS, PAR LE DIT DE BOURGUEVILLE.

SONET.

Ton escrit, ieune enfant, me donne vn grand espoir,
Par tes vers bien limez, qu'en fin tu paruiendras
A ce haut mont Parnasse, et puis que tu boiras
De ceste eau cahaline à longs traits iour et soir.

Puis estant abbreué tu te pourras asseoir
Sur vn roch asseuré : Et la distilleras

Aux siecles aduenir tes vers dont tu auras
Un renom immortel. Or là te puisse veoir.

Ie n'escris toutes fois ce sonnet pour memoire
D'estre si haut loué par les vers, dont la gloire
Ie reiette, scachant que mon bras est débille,

Que ma muse flestrit, n'ayant plus ceste grace
De rien dire ou dicter qui soit de bonne grace.
Voilà, amy Bertaut, ce que peut Bourgueuille.

BIBLIOGRAPHIE

DISCOVRS || AV ROY || SVRLA CONFERENCE || TENVE A FONTAI || NE-BLEAV || A PARIS || POUR FRANCOIS PAVCET || ET SILVESTRE MOREAU. || MDC, *avec permission.*

In-12. 7 ff., dont 10 pp. chif. de texte. (Bibl. nat.) A la page 10 se trouve le sonnet au roi :

Iamais vostre valeur ne s'acquit tant de gloire.

Brunet indique une édition de J. Roussin. Lyon, 1600, in-12. Nous n'avons pas pu la voir.

RECVEIL || DES ŒVVRES || POETIQVES || DE || I. BERTAVT, ABBÉ || D'AVNAY ET PREMIER || *avmosnier de la Royne* || A PARIS || CHEZ LVCAS BREYEL, Libraire tenant sa || boutique au Palais en la galerie par où on || va à la Chancelerie. || MDCI, *avec priuilege.*

Pet. in-8° de II et 112 ff. chiffrés. (Bibl. nat., Y. 4951 A.)

Ce recueil, moins complet que celui de 1605, contient d'autre part quatre pièces qui n'y figurent pas. Ce sont :

1. — F° 23, a. Stanses :

Quand ie pense au départ dont l'iniuste rudesse
Me doit en peu de iours séparer de votre œil...

2. — F° 26, b. Stanses :

Qu'on ne m'accuse point d'aller idolâtrant
Ces beaux yeux dont le trait, en mon cœur pénétrant...

3. — F° 77, a. Sonnet :

I'auray touiours au cœur le souuenir bien cher
Du iour où mon deuoir m'éloigna de ma Belle...

4. — F° 108, b. Épigramme au Roy :

Puisque de votre bouche vn seul mot fauorable
Peut autant pour forcer mon destin malheureux...

Cette pièce n'est pas dans l'édit. de 1620. Pour les pièces liminaires et le privilège, voir éd. de 1605.

RECVEIL || DES ŒVVRES || POETIQVES || DE || I. BERTAVT, ABBÉ || D'AVNAY ET PREMIER || Aumosnier de la Royne || A PARIS || chez Mamert Patisson, imprimeur du Roy || MDCI, *avec priuilege*.

In-8° de II et 112 ff. chiffrés. (Bibl. de l'Arsenal.)

La Bibl. nat. en possède un exemplaire incomplet. Les ff. 25-42 manquent. Toutefois, nous affirmerions que cette édition est la même que *celle de Lucas Breyel*. 1601. in-8°, dont nous venons de parler. Patisson en aura été l'imprimeur et l'aura « partagée » avec Breyel.

RECVEIL || DE QVELQVES || VERS AMOVREVX || A PARIS || Par la veufue de MAMERT PATISSON || Imprimeur ordinaire du Roy || MDCII, *auec priuilege de Sa Majesté*.

Pet. in-8° de IV et 87 ff. chiffrés. (Bibl. nat., Y. 6119 + B.)

Pour les pièces liminaires et le privilège, voir éd. de 1606.

Ce volume, dit M. Émile Picot (*Cat. de Rothschild*, 1, n° 820), ne contient point le nom de l'auteur, omission naturelle en tête d'un recueil de vers amoureux assez compromettants pour un abbé.

Dans son Avis aux lecteurs, le frère de l'auteur déclare qu'ayant reçu du poète une copie corrigée de son ouvrage, il s'empresse de la livrer au public, de peur que celui-ci ne se ravise, voulant surtout soutenir une réputation à laquelle pourraient nuire les impressions fautives et tronquées qui ont été faites.

RECVEIL || DES ŒVVRES || POETIQUES || DE || I. BERTAVT, ABBÉ || D'AVNAY, ET PREMIER || Aumosnier de la Royne. || SECONDE EDITION || *Augmentée de plus de la moitié outre la* || *precedente Impression* || A PARIS, || Pour LVCAS BREYEL, au Palais en la || galerie où on va à la Chancellerie. || MDCV. *Auec priuilege du Roy.*

In-8° de 8 ff. et 344 pp., car. italiques.

Collation des liminaires : Titre. — 5 ff. pour des vers latins, grecs et français adressés au poète par LÉONOR D'ESTAMPES DE VVALLANÇAY, abbé de Bourgueil ; BONNYNEAU ; FED. MOREL, professeur royal ; N. BOURBON ; P. DE NANCEL ; CL. GARNIER ; DE LINGENDES ; RENOUARD. — 2 ff. pour l'*Indice des poesies* et l'*Extraict du privilége.*

Le privilège, daté du 9 juin 1601, est le même que celui de l'édition de 1601. Il est accordé pour six ans à Bertaut, qui déclare en faire cession à Abel l'Angelier et à Lucas Breyel. (Bibl. nat., Y. 4951, Rés.)

Les pièces qui ne figurent pas dans l'édit. de 1601 sont les suivantes :

Sur la naissance de Mgr le Dauphin ;
Stances au Roy pour le convier de revenir à Paris ;
Larmes sur le trépas de feu Madame Sœur unique du Roy ;
Épitaphe de M. de Mouchy le jeune ;
Sur le cœur de madame la duchesse de Montbazon ;
Épitaphe de madame de Villeron ;
Sur la mort de M. de Passerat ;
Sur le cœur de M. des Chapelles ;
Timandre, poeme contenant une tragique aduanture ;
Traduction du liv. II de l'*Enéide ;*

Sonnet au Roy sur la faveur qu'il porte aux muses;
Sonnet à M. Puget;
Sonnet à M. de Bourgueil.

RECVEIL || DE QVELQVES || VERS AMOVREVX || Édition derniere, || Reueüe et augmentee. || A PARIS, || Par PHILIPPES PATISSON Impri- || meur, demeurant rüe Sainct Iean de || Beauuais, vis-à-vis des Escholes || de Decret || MDCVI, *auec priuilege du Roy*.

Pet. in-8° de 6 ff. lim., et 98 ff. chiffrés.

Collation des liminaires : Titre, au verso duquel se trouve l'*Extraict du Privilége*. — 1 f. pour l'avis du *Frère de l'autheur aux lecteurs*. — 2 ff. pour la *Table*. — 2 ff. pour des vers adressés *A l'autheur* par DAVITY et DE LINGENDES.

Le privilège, daté du 25 février 1602, est accordé pour dix ans à *Mamert Patisson*. C'est donc le même que celui de l'édition de 1602. (Bibl. de l'Arsenal.)

PANARETE || OV BIEN || FANTASIE SVR LES || CEREMONIES DV BAPTESME || DE MONSEIGNEVR || le Dauphin. *Par le* SIEUR BERTAVT, *premier aumosnier de la* || *Reyne et Abbé de nostre Dame d'Aunay* || A PARIS || Chez ABEL L'ANGELIER, au premier || pillier de la grand'sale du Palais || MDCVII. *Auec priuilege du Roy*.

In-8° de 54 pp. chiff. La dernière page porte, par suite d'une faute d'impression, le chiffre 48 au lieu de 54. (Bibl. de l'Arsenal.)

STANCES || SVR LA MORT || DV FEV ROY || PAR || MESSIRE I. BERTAVT, EVESQUE || DE SEES, CONSEILLER ET PRE- || MIER Aumosnier de la Royne et || Abbé de nostre Dame || d'Aunay || A PARIS || Chez TOVSSAINCTS DV BRAY, ruë Saint-Iacques || aux Espics meurs, au Palais, et à l'entrée de ||

la gallerie des Prisonniers || MDCXI. *Auec priuilége du Roy.*

Pet. in-8° de 12 pp. (Bibl. nat. Y. 4839.)

Dans l'avis au lecteur, Bertaut dit que « s'il avoit « su de bonne heure qu'il se faisoit un recueil de vers « composés par divers auteurs sur la mort du feu roi, « ceux ci (qui peut-être ont été commencés des pre- « miers) fussent sortis en lumiere avec eux ».

Ces stances pourraient bien être les derniers vers que Bertaut écrivit.

LES || ŒUVRES || POETIQVES || DE M. BERTAVT, || EVESQUE || de Sees Abbé d'Aunay, premier || Aumosnier de la Royne || DERNIERE ÉDITION || *Augmentées de plus de moitié outre les* || *précédentes Impressions* || A PARIS || Chez TOUSSAINCT DU BRAY, ruë || Sainct Iacques aux Espics mœurs : || Et en sa Bouticque au Palais en la || gallerie des prisonniers || MDCXX.

In-8° de 8 ff. 672 pp. plus 4 ff. de table. (Bibl. nat. Y. 4251.)

Les pièces liminaires se composent :

1° D'une dédicace à M. de Lomenie, seigneur de la Ville-au-Clerc, signée : LE ROY ; 2° d'un Avis du libraire au lecteur ; 3° de pièces de vers latins, grecs et français à la louange de Bertaut et que nous avons reproduites en tête de notre édition.

A la page 389 commence le :

RECVEIL || DE QVELQVES || VERS AMOVREUX || A PARIS || Chez TOVSSAINCT DV BRAY, ruë || Sainct Iacques aux Espics meurs || MDCXX, *Auec priuilege de Sa Majesté.*

C'est le recueil de 1605, qui a servi de type pour la première partie de la présente édition (pp. 1-388) ; et le recueil de 1602, pour la seconde partie (pp. 389 *ad fin.*). On a même reproduit en tête l'avis du *Frère*

de l'Autheur, aux Lecteurs. (V. édit. 1620, pp. 391, 392.)

Brunet dit que cette édition a été reproduite en 1623 et 1653. Nous n'avons pas pu trouver celle de 1623 ; en outre, 1653 doit être une faute d'impression pour 1633.

LES || OEVVRES || POÉTIQVES || DE || Mgr BERTAVT, EVESQVE || de Sees Abbé d'Aunay, premier || Aumosnier de la Reine || DERNIERE EDITION || *Augmentée de plus de moitié outre les précédentes Impressions*. A PARIS Chez ROBERT BERTAVLT, au Palais en la gallerie des prisonniers. MDCXXXIII.

In-8° de 8 ff. et 672 pp. chiff. (Bibl. nat. Y. 4951 Rés.)

Cette édition est identique avec celle de 1620, sauf que le sonnet non signé qui se trouve dans l'édition de 1620 aux pièces liminaires après le sonnet de P. de Nancel est signé *de Lingendes* dans l'édit. de 1633.

PRINCIPAUX RECUEILS

DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

CONTENANT DES POÉSIES DE BERTAUT.

LES MUSES || R'ALLIÉES || A PARIS || Chez Mathieu Guil || lemot au pallais || *Avec privil. du Roy* || 1599.

In-12. (Bibl. nat. Y. 6118. H. B.)

Ce recueil contient beaucoup de pièces de Bertaut; les unes sont signées, les autres anonymes; signalons les *Stances sur la résolution d'aymer une grande* qui ne figure pas dans l'édition de 1620 (cf. Bibliogr.), et la pièce :

« *Quand je reuy ce que j'ay tant aymé* », que l'éd. de 1620 reproduit sans titre.

Elle est intitulée ici :

Renaissance d'amour après un change. Enfin, au fol. 103 v° se trouve le *Cantique de la Vierge Marie,* qui n'est pas dans l'éd. de 1620. (Voir Appendice.)

NOVVEAU RECVEIL || DES PLVS BEAUX || VERS DE CE TEMPS || A PARIS || Chez TOVSSAINT DV BRAY, ruë Sainct || Jacques, aux Espics meurs, et en sa || bou || tique au Palais en la gallerie des || prisonniers. || MDCIX, *avec privilege dv Roy.*

In-8° de 15 et 536 pp. chiff. (Bibl. nat. Y., 6119 c.) Réimprimé à Lyon, chez Barthelemy Ancelin, 1615, in-12.

Ce volume, qui renferme des vers de Du Perron, Malherbe, Motin, La Picardière, d'Avity, de Lingendes, de l'Espine, S. de Rosset, S. d'Audiguier, etc., reproduit bon nombre de pièces de Jean Bertaut. Elles occupent les pp. 65-164.

Ces pièces sont les suivantes :

Sur la fortune que le Roy et la Reyne ont courue, etc. ;

Élégie sur les œuvres de Des Portes (nous reproduisons cette pièce dans notre Appendice) ;

Pour des Nymphes qui deffient amour ;

Amour vaincu ;

Temps consolant Amour ;

Panarette.

Stances[1] :

— Mon âme est de vos lacqs...
— Quiconque admirera...
— Que s'empescher d'aymer...
— Elle se plaist si fort...

Chansons :

— Celuy seul qui mesprise...
— Souhaitant que le ciel...
— L'ennuy qui me tourmente...

1. Nous indiquons les stances et chansons par leur premier vers.

Response pour une dame aux vers d'un cavalier;
Pour le ballet des Princes :

Ces fleurs que nul Hiver ne tuë...

SUR LA MORT DU GRAND || HENRY IIII. ROY DE FRANCE || et de Nauarre || SONNET.

(Voir *Bertaut,* 1620, p. 631.)

Ce sonnet se trouve à la fin du *Discours funèbre sur la mort du feu roy* Henry IV.

Paris, Abel L'Angelier, 1610. In-8°.

LES || DÉLICES DE LA || POÉSIE FRANÇAISE || OV || RECVEIL DES PLVS BEAVX || VERS DE CE TEMPS || *Corrigé de nouveau par les autheurs et augmenté de plu* || *sieurs belles et rares pièces, non encore imprimées.* || Recveilly par F. DE ROSSET *et dédié à* MONSEIGNEVR LE CARDINAL || DE RAIZ || A PARIS || Chez TOVSSAINCT DV BRAY, rue S. Iacques aux Espics meurs, et en sa boutique au Palais, || en la gallerie des Prisonniers. || MD.C.XVIII AVEC PRIVILEGE DV ROY.

In-8° de 7 ff. et 1166 pp.

Les vers de Bertaut occupent les pages 185-359. On y trouve : *La paraphrase sur le Pseaume sixième;*
La paraphrase du Pseaume CXLVII;
Celle du Pseaume CXLIII;
Cantique sur la Nativité de Notre Seigneur, moins la neuvième strophe, qui est supprimée ;
Un Dieu prendra naissance, etc. ;
La paraphrase du XLIVe Ps.;
Cantique dont l'argument est pris du premier pseaume de David;
Stances sur la fortune que le Roy et la Reyne ont courue;
Stances sur les œuvres de M. Des Portes;
Élégie sur les Œuvres de M. Des Portes, toute changée par l'Autheur en ceste Impression. (Voir Appendice.)

Discours sur le trespas de M. Ronsard;

Regrets de feu très chrestien prince Henry III sous le nom de Daphnis sur la mort de l'admiral de Joyeuse sous le nom de Lysis;

Tombeau sur la mort du feu roy Henry III;

Regrets sur le même subject;

Vers amoureux :

— Celuy là qui mesprise
— Enfin ce cœur volant

Stances :

— Elle l'avoit bien dict
— Mon esprit honore
— Qu'on ne m'accuse poinct d'aller idolâtrant

Stances sur la résolution d'aymer une Grande.

Cette pièce n'est pas dans l'édition de 1620.

— Quiconque admirera
— Souhaitant que le ciel punisse
— Elle se plaist si fort
— Désirer de voir en mon âme
— Quand premier je vis vos beaux yeux
— Un amant répandit un jour
— Quand je revis ce que j'ay tant aymé
— Mon cœur n'imite point
— O beaux yeux qui savez
— O beaux cheveux
— On ne se souvient que du mal
— Ie ne tesmoigne point
— Salmacis embrassant un jour
— Pour estre plus jeune
— Hélas! que me sert-il d'aymer
— C'est bien force ô mon cœur
— O pensers dont amour
— Ne vous offensez point
— L'aisle de mon penser
— Non, je n'ignore plus
— Quand Phyllis que l'amour enseigne
— L'ennuy qui tourmente
— Que s'empescher d'aymer
— Ces Nymphes hostesses des bois

(Pour des Nymphes qui deffient Amour. Au Roy.)

— Amour vaincu de ces Nymphes et s'en complaignant.

Cette pièce, telle qu'elle est dans le présent recueil, contient cinq strophes de plus que dans l'éd. de 1620 et offre en outre quelques variantes sans importance.

L'auteur des *Délices* le dit d'ailleurs dans un argument placé en tête de ces stances.

« Je vous redonne cette rare pièce de la sorte que M. Bertaud l'auoit composée en tant qu'il prit la peine de corriger ses œuvres. Je m'estonne de ce qu'un si parfaict jugement en auoit retranché des stances qui sont presque inimitables. Six mois auant que ce bel Esprit rendît à la Parque ce que tous les mortels leur doiuent je luy en dis ce qu'il m'en sembloit et il trouua ma raison si bonne qu'il promit d'y remettre ce que j'y ai maintenant remis. Je n'ay fait que ce qu'il auoit intention de faire. C'est pourquoy je ne doute point que si les Manes ont en l'autre monde du sentiment, il n'aye agréable ce que i'offre pour luy maintenant à la postérité. » (P. 348.)

Cet Avis du libraire a été reproduit dans les éd. de 1620 (p. 632) en tête des pièces supplémentaires. — « Je vous redonne *ces rares pièces* de la sorte que feu M. Bertaut les avoit *composées*. »

— Amour que te servent ces plaintes
(Le Temps consolant l'Amour n'est pas dans l'éd. de 1620.)
— Ces fleurs que nul Hyver ne tue
— Ces Nymphes toutes estoillées
— De ces monts de la Chine.

LE || CABINET || DES || MVSES : || ou nouveau recueil des plus beaux || vers de ce temps. || A ROUEN || DE L'IMPRIMERIE || DE DAVID DU PETIT-VAL || Imprimeur et Libraire ordi || naire du Roy || 1619.

In-12 de 943 pp. et 8 ff. pour la *Table*.

Contient parmi des poésies de Du Perron, Malherbe, Porcheres, de Lingendes, Regnier, Motin et d'autres, plusieurs pièces de Bertaut (pp. 73, 79, 96, 113, 115, 119, 123, 124, 151, 168, 174, 179, 200, 217, etc.).

Notons entre autres : Tome I, p. 79, un sonnet qui ne figure pas dans l'éd. de 1620, et que nous donnons dans notre Appendice, et la pièce sur la mort de Lysis, qui porte ce titre : *Regrets de feu très-chrestien prince Henry troisième sous le nom de Daphnis sur la mort de l'admiral de Joyeuse sous le nom de Lysis.*

P. 96. *Sur la naissance de Mgr le Dauphin.*

P. 113. Stances :

Une si douce chaîne emprisonne ma vie.

P. 115. *Sur la résolution d'aymer une grande.*

P. 119. Stances :

L'aile de mon penser.

Et à la suite de cette pièce,

P. 123. Stances :

Une pièce non signée, intitulée : *Autre Vœu de Constance,* qui pourrait bien être attribuée à Bertaut. Nous en dirons autant de la pièce suivante.

P. 124. Stances :

Témoignage de constance.

P. 151. *D'un cœur triste et content.* (REGRETS DU SIEUR DE BERTAUT qui durant la guerre avoit sa Maistresse dans une ville du party contraire au Roy.)

P. 168. Stances :

Je ne tesmoigne point que je souffre bien peu.

P. 174. Fantasie :

Salmacis embrassant un jour.

P. 179. Chanson :

Pour estre plus jeune et plus beau.

P. 200. Stances :

O pensers dont Amour...

P. 217. Plainctes d'une Damoiselle :

Enfin ce cœur vollant...

Et une foule d'autres pièces.

Dans ce recueil figure la pièce sur la mort de Lysis avec ce titre : *Regrets de feu tres-chrestien prince Henry troisième sous le nom de Daphnis sur la mort de l'admiral de Joyeuse sous le nom de Lysis.*

Beaucoup de pièces aussi dans le tome II, surtout des Cantiques et Psaumes.

POESIES || CHOISIES || DE MESSIEVRS || CORNEILLE || BENSERADE || etc. || A PARIS || Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, dans la || Salle Dauphine à la Bonne-Foy couronnée || MDC.LVIII. || AVEC PRIVILEGE DV ROY.

5 vol. pet. in-12.

Au tome III, p. 375, se lit un sonnet signé *l'abbé Bertaut*, et fait sur des bouts rimez que lui envoyait un anonyme. — Le poète a pris pour sujet : *La mort du Perroquet de Mme du Plessis-Bellière.*

Chronologiquement il nous semble que ce sonnet doit être de Pierre Bertault, abbé d'Aunay après son frère Jean, d'autant plus que les auteurs dont on a recueilli des pièces dans ce tome III sont tous de plusieurs années postérieurs à l'époque où florissait le poète abbé Jean Bertaut.

RECVEIL || DES PLVS BELLES PIÈCES || DES POETES || FRANÇOIS || tant anciens que modernes || DEPUIS VILLON JUSQU'A M. DE BENSERADE || A PARIS. || Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le || second Perron de la Sainte Chapelle || MDC.XCII || *Avec Privilege du Roy.*

5 vol. pet. in-12.

Tome II, p. 115-156. CANTIQUE : *Bienheureux est celuy qui parmy les délices,* 115-118.

BOURGUEIL : 119-129. *Au Roy, sur la réduction de Paris,* 130.

STANCES : *Ne vous offencez point, belle âme de mon âme,* 131.

STANCES : *Elle l'avoit bien dit que ces mains larronnesses,* 135.
STANCES : *Quand je revi ce que j'ai tant aimé,* 139.
STANCES : *Je ne l'aimois qu'afin de me guerir,* 143.
CHANSON : *Si les pensers de mon âme,* 145.
SONNET : *Ce congé de brusler,* 147.
Dialogue de Damon et de Panopée, 148-152.
Pour des masques hideux et sauvages, 153-154.
CHANSON : *Souhaitant que le ciel punisse,* 155-156.

L'éditeur doit être Barbin, qui a signé l'épître dédicatoire au marquis d'Effiat.

Cette édition de Paris a été reproduite la même année à Amsterdam, chez Georges Gallet. 5 vol. petit in-12. (Cat. de Rothschild, I, 979.)

TABLE DES ŒVVRES POÉTIQVES

DE MONSIEUR BERTAVT[1].

A

Assis aux tristes bords 20
Apres auoir long temps 192
Apres auoir dressé pour 293
Ame libre et sans fard 297
Amy qui m'estimant 415

B

Bien-heureux est celuy 12
Benist soit le Seigneur 17
Bacchus nasquit deux fois 297
Baiser dont la douceur 490
Bien que les traits diuins 406
Beautez viuants portraits 421
Bien qu'vn fidelle amant 491
Belle ame, clair miroir 500

C

Ce qu'auec tant de vœux 31
Ce n'est point pour moy 172
Celle qui dort icy 207
Celuy de qui le corps 198
C'est bien force, ô mon cœur 331
Cet œil par trop hardy 285
Celuy seul qui mesprise 357
Ce cœur, ce pauure cœur 412

1. Nous reproduisons exactement la table de l'édit. de 1620. On trouvera à la fin du volume la table générale des matières.

Ce congé de brusler et vous..... 410
Ces Nymphes toutes estoillees..... 418
Ces fleurs que nul Hyver..... 420
Ceux qui ne sçauent la douleur..... 488
Ces visages si peu semblables..... 492
Comme le mont gibel..... 290
Comme oser regarder..... 286
Comme alors que le iour..... 380
Comment puis-ie de vous..... 409

D

Dames dont la beauté..... 496
Dequoy vous sert tant..... 485
Desirez de voir en mon..... 376
De m'estre osé douloir vn peu..... 407
De ces monts de la Chine..... 426
De postposer ta gloire..... 416
Diuins et rares vers..... 499
Donne, Dieu tout puissant..... 4
Donc, ô grande Princesse..... 185
Donc, ô cruel Amour..... 343
D'auoir contre vos loix..... 347
D'où vient qu'estant aupres..... 408
D'vn cœur triste et content..... 333

E

Encore ne faut-il pas..... 10
Encor la loy celeste..... 45
Entre tant de grands Rois..... 65
En fin la cruauté..... 160
Esprit dont la vertu..... 289
Elle se plaist si fort..... 320
Elle l'auoit bien dit..... 325
En fin, ce cœur vollant..... 335
En fin ce Tiran de..... 374

F

Flambeaux estincellans..... 294

G

Gands qui souliez couurir..... 406
Grand Monarque du Ciel..... 55
Guerrier qui te rendant..... 203

H

Heureux hostes du Ciel. 23
Helas! que me sert il d'aimer. 315
Helas! ces deux beaux yeux. 414

I

Icy repose en paix. 196
Icy gisent les cœurs. 199
Icy, dans le seiour. 208
Ie deurois reseruer. 292
Ie vous fais deux presens. 293
Ie n'ay veu qu'à regret. 318
Ie ne tesmoigne point que. 329
Ie ne l'aimoy qu'afin. 351
Ie ne puis plus me taire. 383
Ie publie en ces vers. 387
Il est vray, ie l'ay fait. 400
Ie ne sçaurois tenir pour. 403
Il est temps, ma belle. 413
Ie ne puis plus languir. 414

L

La fureur du Demon. 502
Las! ces pleurs insensez. 491
Le genereux Amour. 494
Les bien faits que ta grace. 14
L'ennuy qui rend mes yeux. 29
Les malheurs que le Ciel. 103
Les ombres de la nuict. 132
Les plus rares Vertus. 206
Les rayons de Vertu. 204
L'effect des changemens. 209
L'aile de mon penser. 338
Las! ie meurs d'vn secret. 352
Les Cieux inexorables. 355
L'ennuy qui tourmente. 369
Le bruit qui prend naissance. 417
Les ans dont pas à pas. 428

M

Mon cœur sent dedans moy. 59
Mon ame est de vos lacqs. 308
Mon cœur, n'imite point. 328

Me retenant ainsi le..... 407
Mon esprit honoré..... 504

N

Nos vœux sont exaucez..... 50
Ne vous offensez point..... 313
Non, non, il n'est point vray..... 323
N'adorant rien en mon ame..... 364
Nous auions tousiours creu..... 422
Non, si tant d'inconstance..... 483
Nous viuions en repos..... 493
Nous ne publirons point nous..... 497
Non, ie n'ignore plus..... 507
Non, non, ne fuyez point..... 501

O

O pensers dont Amour..... 321
O beaux yeux qui sçauez..... 332
O beaux cheueux dont..... 359
On ne se souuient que..... 365

P

Passant, ce peu de marbre..... 203
Passant, ce peu de terre..... 193
Prelat qui ieune d'ans..... 300
Pour estre plus ieune et..... 370
Prince victorieux..... 423
Phœnix des vaillans Roys..... 479
Puget, bien que tu sois..... 300

Q

Quand l'esprit de Ronsard..... 120
Que n'est ma voix semblable..... 149
Quand chacun attentif..... 240
Quand ton œil à Poictiers..... 298
Quand ces beaux promenoirs..... 299
Quiconque admirera..... 311
Que s'empescher d'aymer..... 316
Quand ie reuy ce que..... 349
Quand verray-ie vn iour..... 354
Quand i'idolatrois vos..... 362
Quand deuant vos beautez..... 408
Quand ie pense au malheur..... 409

Que sans auoir soucy..... 411
Quand vostre belle bouche..... 411
Quand Phyllis, que l'Amour..... 481

S

Salmacis embrassant vn iour..... 489
Soit que de vostre corps..... 1
Seul espoir des Humains..... 7
Sire, en fin les lauriers..... 34
Si iamais quelque Prince..... 42
Si iamais mon esprit..... 115
Six iours s'estoient passez..... 175
Si ce sont les vertus..... 200
S'il s'est fait vn triste..... 208
Souhaittant que le Ciel..... 360
Si les pensers de mon ame..... 361
S'il est vray que d'vn..... 371
Si la ressemblance des..... 373
Si sentir viuement..... 474

T

Tandis que le desir..... 26
Tandis que la fureur..... 96
Toy qui vis affamé..... 299
Teint de neige incarnatte..... 412
Tandis que i'ai pensé..... 415

V

Vous qui comme Persee..... 38
Vn courage trop grand..... 197
Vertueuse Princesse..... 285
Voir Alexandre assis..... 289
Vne si douce chaine..... 307
Vn amant répandit..... 367
Voyant la douce paix..... 424

LEXIQUE[1]

Abayer, aboyer, 156.
Absenter, act., éloigner, emmener, 185. Cf. estranger.
Absenter, neut., être absent, 403.
Absenté de, éloigné de, 318.
Accointance, connaissance, amitié, liaison, 369 et *passim*.
Accoiser, calmer, caresser; littéralement rendre *coi*, 124, 129.
Accollée, fém., accolade, 280.
Accourcy, raccourci, abrégé, 238.
Accravanter, act., écraser, renverser en écrasant, abattre, accabler, mot formé probablement de *ad* et *gravis* et appartenant à la même famille que aggraver, 264. Var. *acravanter*, *agravanter*. V. Lacurne de Sainte-Palaye, *Dict. de l'ancien langage français*.
Addresse, voie, direction, 75, 276.
Adonc, donc, 135 et *passim*.
Aerte (*à l'*), probablement en pleins champs, 585; *aert*, s. m., signifie terre; c'est presque le mot hébreu : *haaretz* (*earth* en anglais, *erde* en allemand). Cf. Lacurne et Borel, *Dictionn.*, secondes additions.
Aguiere (*n'*), (naguère (il n'y a guère de temps), 104.
Aguisé, aiguisé, 100.
Ains, mais, bien plus, *passim*.
Ainsi comme, de même que, 30.
Alarmes, masc. ou fém., alarmes, 40, 148.
Alentour de, autour de, *passim*.
Alfier, porte-enseigne. Cf. Lacurne de Sainte-Palaye, *Dict. de l'ancien langage français*.
Alte, halte.
Amour est féminin, 177, 414 et *passim*, et quelquefois aussi masc., 351.
Amourer, rendre amoureux, 515. Cf. Littré; Amouracher. Etymol.
Ancre, masc., ancre, 96, 212 et *passim*.
Angoisseux, qui fait souffrir l'angoisse, torturant, 162.
Appris à (*non*), qui n'a pas appris à, qui n'est pas accoutumé à, 497.
Après, adv., ensuite, 156.
Ardre, neut., brûler, 183; ardoient, 251; ardans, 263.
Arene, sable, poussière, 351; plage sablonneuse, 249.
Arrouser, arroser, 156.
Asseurance, assurance.
Asseuré, assuré.

[1] Nous ne renvoyons, en général, qu'à l'un des passages où se trouve le mot qui nous a paru devoir figurer dans le *Lexique*. La plupart de ces mots ont été employés plusieurs fois par l'auteur.

Aussi bien comme, aussi bien que, 318.
Autour, « les bourgades d'autour » = d'alentour, des environs, 101.
Avancer (s') de, s'avancer pour, se risquer à, 467.
Avient (il), il advient.
Avienne que, advienne que, 470
Ayeuls, au pluriel, pour aïeux, 295.

Bandez, réunis en bande, assemblés, ligués, 16, 272.
Barbarement, d'une manière barbare, 99, 165 et *passim*.
Basilic, espèce de lézard ou de serpent auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par un seul regard; de là : *yeux de basilic* = qui expriment le courroux, la haine; ici, « le basilic de vostre belle vue » = la fascination mortelle de vos yeux, 409. Cf. Littré, *Basilic*.
Basme, baume, 413.
Béer, être ouvert, béant; s'ouvrir, 265.
Bienfaire, masc., le bien, la vertu, 75, 94 et *passim*.
Bienheurer, rendre heureux, 58, 67 et *passim*.
Bienveigné, bienvenu, 418. Cf. Littré, *Bienvenir*.
Bien-voulu, bien reçu, bien accueilli, 464.
Blanc, cible, 6 et *passim*.
Bouillon, bouillonnement, 434; ardeur, 470.
Braise, brasier, foyer, flamme (fig.), 310 et *passim*. Bertaut emploie aussi le mot *brasier*.
Bransler, menacer de se révolter, 151. Cf. Littré à ce mot 4°.
Braver, neut., être brave, 69.
Brigandé, ravagé (par les brigands), 99; pillé, saccagé.
Brouillas, brouillards, 72. Cf. *Brouillars*, 258.
Brouy, brûlé, desséché (en parlant des jeunes pousses que le soleil « grille » après la gelée). Cf. Littré, *Brouïr*, 447.
Bruslable, inflammable, 179.
Brut, grossier (fig.), 162.

Çà-bas, ici en bas, ici-bas, 57.
Calamite, pierre d'aimant, aimant, 323.
Cadene, chaîne, 213.
Caducée, verge entrelacée de deux serpents, attribut de Mercure; de là : « symbole de paix », 153.
Cassine, cabane, maisonnette. Mot encore employé dans le midi de la France pour désigner les cabanes où s'abritent les bergers, en pleins champs, 266.
Cavé, creusé, 121.
Ceps, ici, terme de marine : le ceps de l'ancre, le jas, 213. Cf. Littré, aux mots *Cep* 3°, et *Jas*.
Cerne, cercle, 230.
Cesse, cessation, interruption, 238.
Cestuy-ci, celui-ci, 3.
Chable, câble, 252.
Chacun, adj., chaque, 219, 362 et *passim*.
Change, échange, changement, 505.
Charmeresse, adj. fém., charmeuse.
Chef (à), ici : à son but, à ses fins, 167. Cf. Littré, hist., *en venir à chef* = en venir à bout.
Cheurent, pass. défin., 3e pers. pl., de *choir*, 197.
Cheut, tombé, part. passé de *choir*, 274.
Citre, cidre, 98.
Clin, action d'incliner, d'abaisser. « D'un doux *clin* de sa tête » = d'un doux geste de tête, en *inclinant* doucement la tête, 428. Aujourd'hui

usité seulement avec le mot *œil : clin d'œil.*
Coi, coye, tranquille, 276, 388.
Colombelle, colombe, tourterelle, 267.
Colomne, colonne, 19.
Colomnel, colonel; on disait aussi, au seizième siècle : *coronnel, coronal, couronnel, coulonnel,* 467. Cf. Littré.
Complaindre (se), se plaindre, se lamenter, 126.
Condemner, condamner, 3.
Condemnable, condamnable, 367.
Congé, permission, autorisation, 410.
Conjoindre, unir, 66 et *passim.*
Conquéreur, conquérant, 444.
Conroyé, corroyé, 277.
Consister, neut., résider, demeurer, 106.
Coustau, coteau, 24.
Costau, même sens, 334.
Cousteau, couteau, 162.
Contemptible, méprisable, 446.
Contendre, discuter, se disputer; « les contendans » = les disputeurs, ceux qui disputent, 85. Cf. Littré.
Contremont, loc. adv., en allant en amont; ici : en face, contre; avec l'idée de résistance, 259. Cf. Littré.
Cortine, voir page 53, note.
Corail, le corail, arbrisseau d'Amérique, à graines rouges comme le corail.
Coronne, couronne.
Coulpe, faute, 220.
Coup (à ce), du même coup, 2.
Craqueter, crépiter, pétiller (en parlant du feu), 397, 470.
Croche, adj., courbé en crochet, crochu, 212.
Croistre, act., accroître, 11 et *passim.*
Cuider, penser, 450.

Dam, danger, risque, péril; « à leur dam » = à leurs risques et périls, 248.
De, par, 14, 151, 157, 213 et *passim.*
De longtemps, dès longtemps, 182.
Debort, débordement, 257, 265.
Dechasser (se), littéralement : se chasser soi-même, s'en aller, s'enfuir, 117.
Dechassé, chassé, 370.
Deconfort, perte de courage, de confort, de secours, 191. Cf. *Reconfort* et Littré au mot *Déconfort.*
Dedans, dans, 97, 103 et *passim.*
Defaudra, de défaillir, faire faut, manquer, 160. *Deffaut,* 474.
Deffermé, ouvert, 253.
Déjoint, disjoint, 264.
Delasché, lâcher, 137.
Délivre, adj., délivré, libéré, libre, 174 et *passim.*
Démarcher, neut., marcher, 46.
Démarché, « ses pieds fièrement démarchez » = ses pieds à la démarche fière, 251.
Demouvoir, détourner, 169, 201.
Départie, départ, 443.
Departir, répartir, 8.
Dépit, adj., dépité, 478.
Désastré, ravagé, désolé, 19.
Despendu, dépensé, de *despendre,* dépenser, 82, 328, *passim.*
Desseicher, neut., se dessécher, 91.
Dessein, « un dessein d'advocats fourmilloit par la place », 441. Y aurait-il faute d'impression pour *essaim ?*
Dessein (en), dans l'intention de, 430.
Dessous, prép., sous, 130.
Dessur, prép., sur, 16, 498.
Dessus, prép., sur, 88, 96 et *passim.*
Destiné pour, destiné à, 109.
Deshabité, dépeuplé, 100.
Détrancher, trancher, séparer en coupant, 133, 152 et *passim.* Cf. au fig. 153.
Devant, adv., auparavant.

Devant que, avant que, 157 et *passim*.
Devestu de, dépouillé de (fig.), 165.
Dextre, adj., droit; *main dextre*, 49, 395.
Dextre (*la*), la main droite, 167 et *passim*.
Die, dise, prés. subj. de *dire*, pour : que je *dise*, ou qu'il *dise*, 22 et *passim*.
Diffame, masc., honte, 165.
Discord, masc., discorde, 161.
Distiler, neut. (en pleurs), se distiller, 126.
Distiler de, être dégouttant de (d'eau, de sang, de venin, etc.), 251.
Dolent, souffrant; « dolent que » = souffrant de ce que, 343, 349.
Douloir, souffrir, 124.
Douloir (*se*), se plaindre, 105 et *passim*.
Duché, masc. Ce mot a été longtemps féminin; notons que Bertaut déjà le fait du genre masculin, 296. Il est féminin dans Patru, Sévigné. Cf. Littré.
Du depuis, depuis, 124.
Du tout, tout à fait, 155.

Echeleur, soldat, homme habile à monter à l'escalade; 518, épithète de Titan. Cf. Littré.
Éclarer, neut., éclairer quelqu'un, 275.
Éclairer, neut., luire, 41, 94; *éclairer à quelqu'un*, pour *éclairer quelqu'un*, 91 et *passim*.
Egaler (*quelqu'un à quelqu'un*), considérer comme l'égal de, 67.
Égaller (*s'*) *à*, égaler, être l'égal de quelqu'un.
Embasmer, embaumer, parfumer, 61.
Emmy, dans, parmi, au milieu de, 55 et *passim*.
Empenner, littéralement : garnir une flèche de plume; au fig.: donner la rapidité d'une flèche, donner des ailes à..., 59.
Empennon, masc., partie de la flèche qui est garnie de plumes, 399.
Empestrer, lier, embarrasser; s'emploie aujourd'hui plutôt familièrement, 269.
Empreindre, act., littéralement : imprimer; au fig. : inculquer, 68.
Enceint de, entouré de, 258.
Encerner, act., entourer, 257.
Encliner (*s'*), s'incliner, 4.
Enclos, adj., enfermé, 8, 208.
Encontre, prép., contre, 245, 263 et *passim*.
Encre, masc., encre, 123, 216, 483 et *passim*.
Enfançon, petit enfant, 52, 231, 247.
Engraver, graver, 3.
Engrosser (les vents), rendre gros, faire enfler (le vent), 213. Aujourd'hui ne se prend plus qu'au sens particulier de rendre une femme grosse.
Enseigné de, instruit par, 253.
Ensemble avec, avec (pléonasme), 275.
Ensuivre, suivre, 95.
Enter, fig., fixer, attacher solidement, passer (un bouclier à son bras), 275.
Envieillir, vieillir, 92, 495 et *passim*.
Epandre, répandre, 66 et *passim*.
Epics, épis, 58.
Epleuré, éploré, 100.
Époindre, aiguillonner, exciter, 467 et *passim*.
Epreindre, prendre; éprise, 269. *Epreignoit*, 503.
Erre, errement, erreur, 84.
Es, dans les, 15 et *passim*.
Eschapper, act., échapper à, éviter, 261.
Eschauffaut, échafaud, 235.
Esclairer, neut. Voy. *Éclairer*.

Esjouir (s'), se réjouir, 82 et *passim*.
Eslancer, act., lancer (un dard), 243.
Espace, fém. 517.
Espoindre. Voy. *Époindre*, 294, 314.
Espouvantaux, plur. de *espouvantail* (épouvantail), 470.
Essourde, subj. de *essourdir*, pour *essordir*, = assourdir, 256. Cf. Littré à ce mot.
Estoffé (de), garni, rempli de, 89.
Estomach, au fig.; ici : le cœur, 71.
Estoupé, bouché, fermé, 235.
Estrange, au sens de : étranger, 64 et *passim*.
Estranger (s'), se rendre étranger à, se tenir à l'écart de, 84.
Étranger, act., rendre étranger, 158 et *passim*.
Estroit, masc., étroitesse, 257.
Estuy, fourreau, 431.
Estuyer, cacher, enfermer, 491.
Exemplaire, modèle, exemple, 71.

Fabrique, construction ; au sens de : ce qui est construit, 276. Cf. Littré au mot *Fabrique*.
Faint, te, adj., représenté, figuré (latinisme), 449.
Fame, femme, *passim*. Bertaut emploie aussi la forme *femme*.
Fanissant, flétri, de *fanir*, se flétrir, 163 ; employé au moyen âge, au seizième siècle, et jusqu'à Racan et madame de Villedieu, pour *faner*, qui est moderne dans ce sens ; la forme *faner* était employée dans le sens de faucher, couper. « On avait fené les feins », dit Froissard.
Fast, faîte, 80. Voy. *Feste*. Corneille l'a écrit encore sans *e*. Voir lexique de M. Marty Laveaux.
Fausse-foy, traître, parjure. Cf. note page 165.
Faute de (avoir), manquer de, 491.
Faux (je) ou *fauls (je)*, de *faillir* ; manquer = je manque, je me trompe, 55, 208, 310 et *passim*.
Feindre (se), suivi d'un adjectif : feindre d'être, 578.
Feinte, tromperie, mensonge, 97.
Feintise, fausseté, hypocrisie, 32, 120 et *passim*.
Fest, masc., faîte, sommet, 96.
Feste, id., 263.
Fidelle, adj. invar., « un désir plus fidelle », 93.
Fier, act., confier, 158.
Finablement, finalement, 246, 264 et *passim*.
Fleuronner, neut., fleurir, 5.
Forcement, viol, 150.
Forcener, neut., faire rage, 96, 279 et *passim*. Cf. *Forcené*, subst. masc., 434.
Fors que, excepté que, 309.
Fournir, employé au neutre, 19.
Franche de, affranchi de. « Vie franche du trespas », 126.
Franchise, liberté, 625.
Fuir de, éviter de, 417, 475.
Fuy t'en, enfuis-toi. Tmèse que nous ne faisons plus, 277.
Fuitive, fugitive, fugace, 347.

Gaigner, gagner, 17, 74 et *passim*.
Gemelle, jumelle, 312.
Gemir, act., « gemir une douleur » = gémir sur une douleur, déplorer en gémissant, 10.
Genouil, genou, 149.
Gesne, tourment, 421.
Gesné, tourmenté, 397.
Geste, action, acte, 64.
Giron, ici, a le sens figuré de sein : « Au giron de la gloire » ; « au giron de son

bien », au sein de la gloire, 55 et *passim*.
Grieve, grave, fém. de grief, 39.
Guerdon, récompense, 9, 235 et *passim*.
Guide, fém., guide, conducteur, 33. Fém. jusqu'au dix-septième siècle. Cf. Littré.

Harnois, arme, armure. Voir p. 255, note 3.
Herbu, herbeux, 517.
Heur, bonheur, 46, 67 et *passim*.
Hot, tas, multitude, troupe, 153. Cf. Godefroy, *Dict. de l'ancienne langue française*, qui cite l'exemple de Bertaut. (Edit. 1633, p. 198.) Lafontaine l'écrit *ost*. Voir liv. XI, fable III, vers 36.
Humblesse, humilité, 200.
Humeur, humidité, 382. Cf. 168 au sens de larmes.
Hurter, heurter, 265.

Ignoramment, en ignorant, insciemment, 460.
Impetrer, demander avec instance (une faveur, une grâce), 87, 197 et *passim*, et aussi obtenir, 512.
Impiteux, impitoyable, 81, 101 et *passim*.
Impitié, subst., de *impiteux*, = inexorabilité, « inflexibilité », 81.
Impolu à, non souillé par, vierge de, 200. Cf. *Pollu*.
Impourvuë (*à l'*), à l'improviste, 222.
Impugner, attaquer, 118.
Inciter, exciter, 570.
Incoupable, innocent, 192, 221 et *passim*.
Insi, ainsi, 131.
Intelligence ensemble (*avoir*), être d'intelligence avec, 326.
Intermis, interrompu, 274.
Invaincu, qui n'a jamais été vaincu, invincible, 62, 70, 109 et *passim*.
Ire, colère, courroux, 8, 18 et *passim*.

Ja, déjà, encore, 122 et *passim*.
Jamais plus (*pour*), pour toujours, 177.
Jaunement, adv., d'une teinte jaune, 463.
Jou, joug, 495.
Jusqu'à tant que, jusqu'à ce que, *passim*.

Lairra, laissera, 48.
Lairrez, laisserez, 170.
Lairront, laisseront, 290 et *passim*.
Lamenter, act., déplorer, 29, 137 et *passim*; plaindre, 177.
Lamenter, neut., se plaindre, 137.
Larmeux, de larmes (rivières), 11, 334, et *passim*.
Larronnesse, voleuse, 325.
Lieu (*à ton*), à ta place, 53.
Los ou *loz*, louange, gloire, 16, 24 et *passim*.
Loyer, récompense, 50, 307 et *passim*. Cf. Littré.

Maint, te, adj., tantôt s'emploie au singulier, tantôt au pluriel : « Mainte fleur », 203 ; « maintes princesses », 63. Cf. 133, 134.
Manie, folie, 161 et *passim*.
Manque, adj., qui manque de, dépourvu de, 344, 394.
Marine, mer, 121.
Marrine, marraine, 563, 612.
Mauvaistie, méchanceté, 8, 26.
Méchef, malheur, 43, 88 et *passim*.
Mercy (*à*), en grâce ; « prendre à mercy », prendre en pitié, gracier, 28.
Mesme, la mesme bonte, pour : la bonté même, 419. Cf : *la valeur mesme, ibid.*
Metail, métal, 467.
Meurir, mûrir, 56.
Mignardises, manières et paroles caressantes, affectées ; —

sens connu. Ce mot vient de l'adjectif *mignard*, — et pas du nom propre du peintre Mignard, qui naquit après que ces vers furent composés, 425.
Miroir, fig. : image, modèle, 43.
Mollir, act., amollir, attendrir, 514.
Monstrer, monstrer de avec un infinitif, *monstrer que* (indicatif) Ex. : « monstrent d'être poussez » = qu'ils sont poussés, 434 et *passim*.

Navire, fém., navire, 38, 345.
Nier, refuser, 325.
Ne... Ne..., ni... ni...
Non... ny..., ni... ni..., 140.
Nompareil ou *non pareil*, sans pareil, 129, 155, 223 et *passim*.
Nopcier, adj., nuptial, 181.

Obliger, enchaîner (sens étymologique), 408.
Œillader, regarder, 169.
Œuvre, masc., œuvre, 95.
Offerte, action d'offrir, offre, 130.
Ombre, masc., ombre, 253.
Onc, ou *oncque*, ou *oncques*, une fois, jamais (*unquam*), 89, 93 et *passim*.
Ondeux, couvert d'eau, battu par l'onde, 242, 249 et *passim*.
Oreille (*posséder l'*), avoir l'oreille, être le confident de quelqu'un, 235.
Orray (*j'*), j'entendrai (fut. de *ouïr*), 667.
Ostè que, hormis, excepté que, 311.
Oubliance, oubli, 172.
Outre, prép., au delà de, 417; contre, 248.
Outré, surchargé, accablé (en parlant des personnes), « outré de deuil et de regrets », 127, 137, 232 et *passim*.
Outrepasser, dépasser, 24, 135, 506 et *passim*.
Outrepercer, transpercer, percer d'outre en outre, 22, 143 et *passim*.
Ouvroir, tout lieu de travail en commun, atelier, asyle.

Paistre, act., repaître, 317. Cf. *Paisse*, 117, *Paissans*, 21.
Paistre (*se*), se repaître, 54, 69, 323, 325.
Paoureux, adj., peureux, 113.
Parangon, patron, modèle, 46, 91 et *passim*.
Partir, subst., départ, 141.
Passe, act., traverser, parcourir, 100.
Peinturer, colorer, 250.
Pennache, panache, 260, 431.
Pennage, plumage, 107.
Perdurable, qui durera très longtemps, 41, 74 et *passim*.
Pers, se, adj., bleu, bleuâtre, 397.
Petit (*un*), un peu, 174 et *passim*.
Picqueron, épine, 345.
Pipé, trompé, 186.
Pistole, petite arme à feu (d'où pistolet), 445. Cf. Littré.
Piteux, qui excite la pitié, digne de pitié, pitoyable, 136 et *passim*.
Plorable, digne d'être pleuré, 142.
Plorer, pleurer, 10. Cf. *Plore*, 2, et *Plorions*, 20, etc.
Plouvoir, pleuvoir, 18, 22 et *passim*.
Plus, encore, de plus, 32.
Plus, le plus, ou la plus, ou les plus, 158, 219 et *passim*.
Poil, le poil = les cheveux, 194, 205 et *passim*.
Poindre, piquer, aiguillonner, exciter, 11 et *passim*; blesser, 338.
Pointure, piqûre, blessure, 27, 396 et *passim*.
Poison, fém., poison, 402.
Pollu, sali, souillé, 75, 161 et *passim*.
Portaux, pl. de *portail*; au

dix-septième siècle, on disait indifféremment *des portails* ou *des portaux*, 266.

Porte-larmes, qui fait pleurer, 143. Cf. Introd., p. IV, note 2.

Portraicte, peinte en un portrait, 339, part. pass. fém. de.

Portraire, faire le portrait de, 74.

Portraiture, portrait, 400.

Postposer, mettre après. — Sens contraire de *préférer*, 320, 416 et *passim*.

Pour ce, pour cette raison; aussi, donc, 394.

Pour ce que, parce que, 115 et *passim*.

Pour jamais plus, pour toujours, 177.

Pourpenser, peser, réfléchir.

Pourpre, masc., la pourpre, 152.

Pourpris, enclos, 312.

Poursuivre de, continuer de, 264.

Pourtraire. Cf. *Portraite*, *Portraire*.

Préfix, fixé d'avance, prédestiné, assigné, 256, 414. Cf. Cotgrave.

Premier que, adv., avant que, 249.

Pretejan, *le prêtre-jean*, personnage plus ou moins fabuleux, dont l'existence fut admise par le moyen âge, depuis le douzième siècle, et qui passait pour régner dans la haute Asie. Il paraît cependant certain que vers le onzième siècle, un prince de l'Asie centrale, probablement un roi de Karaït (Tartarie), sur lequel des nestoriens acquirent de l'influence, se convertit au catholicisme, et qu'un certain nombre de ses successeurs demeurèrent dans cette religion, en y mêlant, du reste, beaucoup de pratiques païennes. Plus tard, au seizième siècle, lorsque les Portugais entrèrent en relation avec le négus d'Abyssinie, ils crurent avoir retrouvé dans ce prince le fameux prêtre-jean du moyen âge et le firent connaître en Europe sous ce dernier nom. — On trouve souvent écrit, comme c'est ici le cas, Prête-jean, dont on fait alors une sorte de nom commun.

Prier de, exhorter à (avec un substantif), 413.

Prindrent (ils), prirent (de *prendre*), 396.

Print (*il*), prit (il), 512.

Prisable, estimable, 60.

Prise, action de prendre, étreinte, 280, et aussi le fait d'être pris; captivité, 328 et *passim*.

Prophète, adj., prophétique, 45, 429 et *passim*.

Publique, masc. et fém., public, publique, 88, 153. Cf. *Mortelle*, p. 439 et note.

Pyralide, salamandre (πῦρ *alo*), mot forgé d'un mot grec et d'un mot latin. — Littéralement : qui respire le feu, 48, 425.

Quand et ou *quant et*, en même temps que, avec, 13, 52 et *passim*.

Quand et quand, en même temps, 76 et *passim*.

Quelle, interrog., laquelle? 217.

Quelqu'un, une, quelque, 153.

Rais, rayon, 133, 213.

Ramentevoir, rappeler, 90 et *passim*; *ramentoit*, *ramentevant*, *ramentu*.

Ramentoy, de : *se ramentevoir*, se rappeler, 30; *se ramentevant*, 168, 231.

Rebellé, révolté, 153.

Reboucher (*se*), s'émousser, 509. Cf. Littré.

Reconfort, consolation, force consolatrice, 8 et *passim.*
Reconjoindre, réunir, 45.
Reconjoint, rejoint, réuni, 57, 148 et *passim.*
Refouler (des traces), fouler après quelqu'un, suivre les traces de quelqu'un, 277.
Relant, adj., qui a l'odeur de relent, d'humidité ; comme *relenti,* 463. Cf. Littré à ce mot.
Remordre, causer des remords ; « regret qui remord l'esprit » = qui l'étreint comme un remords, 135.
Remore, obstacle. Cf. p. 208, note.
Remparer, act., fortifier, entourer de remparts, 17.
Renommer (*se*), avoir de la renommée, 65, 351.
Renter, act., faire des rentes à.
Reprint, reprit (de *reprindre*), 397.
Rescousse, adj., fém. de *rescoux,* secouru, 261.
Résigner, faire abandon de, 203.
Ressembler quelqu'un, ressembler à quelqu'un, 168 et *passim.* Bertaut dit aussi *ressembler à quelqu'un* (p. 384).
Ressentant, dénotant, décelant, 164.
Retors, se, tordu, tissé (en parlant d'une corde), 252.
Retourner, revenir, 6, 98 et *passim.*
Rets, fém. plur., lacs, filets, 312.
Reva (*s'en*), s'en retourne, 397.
Revole (*s'en*), s'envole de nouveau, 215.
Revolé, renvolé, « quand l'esprit de Ronsard... au ciel fut revolé » = se fut renvolé au ciel, 120.
Rire à quelqu'un, être favorable (latinisme), 469 et note.
Rond, sphère, globe, 106, 144, 170 et *passim.*
Rondeur, sphéricité, sphère, 106, 170.
Rondache, bouclier rond et fort, 339. Cf. Richelet, Rouen, 1719, 260.
Ruineux, qui est en ruine, 164 ; qui ruine, dévastateur, 264.

Sablière, terme de construction = grande pièce de bois longitudinale qui sert de base à la charpente des combles d'un édifice, 263. V. Littré.
Sacrer, consacrer, 134.
Sagette, flèche, 389 et *passim.*
Sanglamment, d'une façon sanglante, 118, 218 et *passim.*
Sauveresse, subst. fém., celle qui sauve, 248.
Séant, assis, 149.
Seconder, act., mettre au second rang, 59.
Séjour (*faire*), demeurer, habiter, 382.
Semonce, fém., exhortation, invitation, conseil, 259.
Semondre, act., exhorter, inviter, 151, 257 et *passim.*
Semondre de, engager à, inviter à, exciter à, 257.
Senestre, fém., la main gauche, 49.
Seoir (*se*), s'asseoir, il se sied, 25.
Serain ou *serein,* sérénité, 136, 254.
Serener, act., rasséréner, 275.
Serf, serve, esclave, 39, 347.
Si, ainsi, cependant, 157, 416, 484 et *passim.*
Sombrement, obscurément, 175.
Songer, act., songer à, rêver (act.). « Songer des diadèmes », 69.
Soubmettre, soumettre, 17.
Souffreux, sulfureux, 276.
Souloir, avoir coutume, 40, 84 et *passim ; soulans,* 151 ; *soulées,* accoutumées, 21.
Soumettre, mettre sous (latinisme), 276.
Soupirer, act., déplorer, 29.
Souventefois, souvent, 212.

Spiralle, adj., leurs « chaînes spiralles », = enroulées en forme de spire, 251.
Submettre, soumettre, 11.
Subsistance, essence, substance, 4.
Subverti, adj., renversé, 272.
Suivre (*se*), ici : s'écrouler, 264.
Surgeon, petit jet d'eau sortant naturellement de terre, 40, 81 et *passim*; aujourd'hui, vieilli dans ce sens. Cf. Littré.
Surmonter, surpasser, 53.
Sursiez, = sursoyez, impér. de *surseoir*; différer, suspendre, retarder, 26.
Survivre, act., suvivre à ; « survivra mon dernier jour », 495.
Symboliser avec, avoir de la conformité avec, ressembler à, 148.

Tant seulement, cependant, toutefois, seulement (restrictif), 137.
Tel comme, tel que, 460 et *passim*.
Tempestueux, orageux, violent, 261 et *passim*.
Tige, masc., tige, 86, 89 et *passim*.
Tiltrer (*se*), prendre le titre de, s'intituler, 497.
Tirer vers, aller vers (*pergere*), 281.
Tissu, tissé, part. passé de *tistre*, infinitif aujourd'hui inusité 18, et au fig. 383. Cf. Littré aux mots *Tissu* et *Tistre*.
Tistre, tisser, 73. Cf. Littré.
Toucher dans la main, toucher la main, 132.
Tourbe, foule (*turba*), 242.
Tout (*du*), tout à fait, 155.
Tout-puissante, toute-puissante, 66.
Transmuer (*se*), se changer, se transformer, 333.
Tremeur, tremblement, crainte, 74 et *passim*.
Tromperesse, trompeuse, 262, 483 et *passim*.
Tronçonner, couper, 484.

Unissement, union, 490.

Vainqueresse, victorieuse, 22.
Verrière, vitre ; ici : miroir, 226.
Vindrent, *vinrent* (de *venir*), 137. Cf. Littré au mot *Venir*.
Voisiner, act., avoisiner, approcher de, être proche de ; au fig., ressembler fort à, 236.
Vollée, vol, 288.
Viste, adj., rapide, 147. Cf. Littré au mot *Vite*, hist.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES[1].

INTRODUCTION littéraire.....
Introduction biographique..... XXI
A Monsieur de Loménie..... LIII
Le libraire av lecteyr..... LVI
In opera clarissimi I. Bertaldi..... LVII
D. Bertaldo..... LVIII
Μορέλλου ἑξάστιχον..... LIX
Εις τὸν ἀυτὸν..... LIX
A Monsievr Bertavt..... LX
A Monsievr Bertavt..... LXI
Svr la tradvction..... LXII
Svr les œvvres poetiqves..... LXIV

ŒUVRES POÉTIQUES

Cantique sur la naissance de Notre-Seigneur..... 1
Cantique en forme de prière..... 4
Cantique..... 7
Cantique..... 10
Cantique dont l'argument est pris du premier pseaume de David..... 12
Cantique dont l'argument est pris du 20e pseaume... 14
Cantique dont l'argument est pris du 143e pseaume de David..... 17
Paraphrase du pseaume 136..... 20
Paraphrase du pseaume 147..... 23
Cantique en forme de complainte..... 26
Cantique en forme de confession..... 29

[1] Nous dressons ici une table des matières complète; les pièces marquées d'un astérisque * sont celles que ne mentionnait pas la table de l'édit. de 1620.

Cantique sur la conversion du Roi..... 31
Stances au Roi..... 34
Au Roi, pour le convier de revenir à Paris..... 38
Sur la réduction d'Amiens..... 42
Chant nuptial, sur le mariage du Roi et de la Reine.. 45
Sur la naisssance de Mgr le Dauphin..... 50
Imitation du 71e pseaume..... 55
Paraphrase du 43e pseaume..... 59
Hymne du roi saint Louis..... 65
Bourgueil à Mgr le cardinal de Bourbon..... 96
Discours présenté au Roi allant en Picardie..... 103
Discours au Roi sur la conférence tenue à Fontainebleau..... 115
Sur le trépas de M. de Ronsard..... 120
Discours funèbre sur la mort de Lysis..... 132
Discours funèbre sur la mort de la Reine..... 149
Complainte sur la mort du feu Roi..... 160
Complainte..... 172
Sur la mort de Caleryme..... 175
Larmes sur le trépas de feu Madame, sœur unique du Roi..... 185
Épitaphe de messire Christophe de Thou..... 192
Elégie sur le trépas de feu M. de Noailles..... 193
De madame Lugol..... 196
Sur le trépas de M. de Mouchy le jeune..... 197
De M. de Clermont d'Antragues..... 198
Sur les cœurs ensemble inhumés de madame et mademoiselle de Bourbon..... 199
De M. de l'Archant..... 200
Pour écrire sur le tombeau de M. de Givry..... 203
Sur les cœurs de trois gentilshommes..... 203
Sur la mort de la fille de madame de la Barre..... 204
Sur le cœur de madame la duchesse de Montbazon... 206
Epitaphe de madame de Villeron..... 207
Sur la mort de M. de Passerat..... 208
Sur le cœur de M. des Chapelles..... 208
Timandre, poème contenant une tragique aventure... 209
Traduction un peu paraphrasée du 2e livre de l'Enéide. 240
* Sonnet sur le portrait de Mgr le cardinal de Bourbon. 283
* Au même..... 284
* A lui-même..... 284
A Madame, sœur unique du Roi..... 285
Sonnet fait promptement par Madame..... 285
Réponse..... 286

* A M. Phelipeaux..... 287
* Sur le portrait de Mgr le duc de Montpensier..... 287
* A Messieurs Gobelin et Phelipeaux..... 288
A eux-mêmes..... 289
Au Roi..... 289
* A madame la duchesse..... 290
* A l'âme de Plutarque..... 291
Sur un vignoble du sieur de la Pelonnie..... 291
Epigramme à M. Bonineau..... 292
Epigramme à madame la duchesse..... 292
Sur le présent d'un vase de cristal..... 293
Au Roi..... 293
A mademoiselle d'Antragues..... 294
* A Mgr le marquis de Rosny..... 295
* A lui-même..... 295
* A M. de Béthune..... 296
Sur la traduction de la Diane de Montemajor..... 297
A M. de Loménie..... 297
A M. Gentian..... 298
Sur les figures de marbre, etc., etc..... 299
Au Roi..... 299
A M. Puget..... 300
A M. de Bourgueil..... 300
Le frère de l'auteur au lecteur (en tête du recueil de quelques vers amoureux)..... 305
Stances.....307, 308, 311, 313, 315 316
Complainte sur une absence..... 318
Stances.....320 321
Complainte..... 323
Stances.....325 328
Réponse aux paroles d'une belle dame..... 329
Stances.....331, 332 333
Stances faites au nom d'une damoiselle..... 335
* Stances..... 336
Stances..... 338
* Stances..... 341
Stances.....343, 347, 349 351
Chansons.....352, 354, 355, 357, 359, 360, 361 362
Vœu..... 364
Défense de l'amour..... 365
Chansons.....367, 369, 370, 371, 373 374
Réponse pour une dame..... 376
Elégies.....380, 383, 387 400
Réponse pour une dame..... 403

Sonnet sur un portrait fait par l'auteur..... 406
Sonnet sur une paire de gants..... 407
Sonnets.....407, 408, 409, 410, 411 412
* Sonnet : J'auray toujours au cœur..... 413
Sonnets.....414 415
Sonnet à Dieu..... 416
Cartel pour les chevaliers de la Baleine..... 417
Récit pour le ballet de douze dames..... 418
Pour le ballet des princes..... 420
Récit pour une mascarade..... 421
Pour le récit d'Amphion..... 422
Pour le ballet des dames couronnées de myrte..... 423
Récit pour le ballet de seize dames..... 424
Stances faites promptement pour le ballet des princes. 426
Pannarète, fantaisie sur les cérémonies du baptême de Mgr le Dauphin..... 428
Stances sur la mort du feu Roi..... 474
Sonnet sur la mort du grand roi Henri III..... 479
Le libraire aux lecteurs..... 480
Stances..... 481
Complainte..... 483
Dialogue de Damont et de Panopée..... 485
Fantasies..... 488 489
Sonnet sur un baiser refusé puis donné..... 490
Sonnets..... 491
Pour des masques..... 492
Cartels pour divers chevaliers..... 493
Récit pour le ballet des princesses des îles..... 494
Les chevaliers du Soleil..... 496
Les chevaliers de l'Aigle..... 497
Stances (Davity)..... 499
Sonnet (Lingendes)..... 500
Sonnet..... 501
Stances sur la fortune que le Roi et la Reine ont courue, etc..... 502
Du contentement que l'on reçoit, etc..... 504
Stances..... 507
* Pour des Nymphes..... 507
* Amour vaincu..... 509
Cantique de la Vierge Marie [1]..... 511
Elégie sur les œuvres de M. Des Portes..... 514

[1] Cette pièce et les suivantes ne figurent dans aucune édit. de Bertaut.

Le temps consolant Amour..... 519
Sonnets.....520 521
Réponse audit Bertaut..... 521
Bibliographie des œuvres poétiques..... 523
Table de l'édition de 1620..... 537
LEXIQUE..... 543

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page XLIX, l. 22 et suivantes. Le grand roi dont il s'agit est Henri III et non Henri IV. Le sonnet qui suit doit avoir été composé dans la même occasion que les stances. Il ne faut donc pas tenir compte des lignes 22, 23 et 24 de la page XLIX.

Ibid. Note 3. — Le discours funèbre étant en prose, nous ne l'avons pas indiqué dans notre Bibliographie des *Œuvres poétiques*.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottaw

Date due

For failure to return a b
or before the last date st
below there will be a fine
cents, and an extra charge
cent for each additional d

JAN 0 3 1989

DEC. 1 4 1988

DEC 1 9 2002

JAN 0 6 2003

UO DEC 1 8 2003

CE

CE PQ 1103
.B5B46 1891
C00 BERTAUT, JEA OEUVRES PO
ACC# 1378012

a39003 004827670b